



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

DC
b11
.074
A3

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE L'ORNE

TYPOGRAPHIE E. RENAUT - DE BROISE

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE L'ORNE

TOME XVI.



ALENÇON
TYPOGRAPHIE RENAULT-DE BROISE
PLACE D'ARMES

1897

44

Denning
Nijhoff
12-8-26
13603

BUREAU ET COMMISSION DE PUBLICATION

<i>Président.</i>	Le Comte DE CONTADES. Jules APPERT.
<i>Vice-Présidents.</i>	Le Comte DE CHARENCEY. LECOINTRE (Eugène). Le Vicomte DE BROG.
<i>Secrétaire général.</i>	Henri BEAUDOUIN.
<i>Secrétaire.</i>	Le Vicomte DU MOTÉY.
<i>Secrétaire-Adjoint.</i>	L'Abbé HOMMEY.
<i>Trésorier.</i>	DE BROISE.
<i>Archiviste - Bibliothé- caire.</i>	LE NEUF DE NEUVILLE.
<i>Bibliothécaire-Adjoint</i>	Le Vicomte DU MOTÉY. DESCOUTURES.
<i>Membres de la Com- mission de Publi- cation.</i>	L'Abbé DUPUY. L'Abbé LETACQ. L'Abbé RICHER. L'Abbé ROMBAULT. Le Comte DE VIGNERAL.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

ACHARD DES HAUTES-NOES, maire de Saint-Mars-d'Égrenne, à
Alençon, rue de Bretagne, 29.
ADIGARD, avocat à Domfront.
ALEXANDRE, ancien bibliothécaire, à Alençon, rue de l'Écusson, 40.
ALLARD DU CHOLET, 114, boulevard Malesherbes, Paris.
ALMAGRO-DESCHAMPS, ancien pharmacien, à Laigle.
ANTOINE (l'abbé), curé-doyen à Argentan.
APPERT (Jules), à Flers, rue d'Argentan, 10.
AVELINE, avoué à Alençon, rue du Jeudi, 33.

AUDIFFRET-PASQUIER (duc d'), sénateur, de l'Académie française, au château de Sassi, par Mortrée (*Orne*) ; — à Paris, rue Fresnel, 23.

AUDIFFRET-PASQUIER (marquis d'), au château de Sassi ; — à Paris, 5 bis, rue de Berry.

BAILLANCOURT (DE), à Mortain (*Manche*).

BARRET (l'abbé), curé de Notre-Dame de la Place, à Sées.

BEAU (Amédée), ancien député, au château de Tubœuf, par Chandai, 3, rue Keppler, à Paris.

BEAUCHAMPS (baron DE) DE MONTHEARD, 51, rue de la Pompe, à Paris.

BEAUCHÈNE (comte DE), au château de Torcé, par Ambrières (*Mayenne*). — Paris, 6, rue Bocador.

BEAUDOUIN (Henri), à Alençon, 22, rue des Promenades.

BEAUREGARD (DE), au château d'Aché, par Alençon.

BERNIER (le Révérend Père), supérieur de l'Ecole Saint-Aspais, à Melun (*Seine-et-Marne*).

BEUDIN (l'abbé), à Flers.

BIDARD-HUBERDIÈRE, docteur-médecin, au château de la Bérardièrre, à Saint-Bômer. — Paris, 9, rue de Suresne.

BISSON (l'abbé), curé-doyen de Vimoutiers.

BLANDEL (l'abbé), curé de Ileugon.

BLANZAY (DE), à Tessé-la-Madeleine ; — 75, rue Saint-Jacques, à Paris.

BLAY, bibliothécaire de la ville de Nogent-le-Rotrou (*Eure-et-Loir*).

BLIN (l'abbé), chanoine honoraire, aumônier de la Miséricorde, à Sées.

BOISSEY (l'abbé), curé de Beauchêne.

BOISTERTRE (DE), 26, rue d'Hauteville, à Paris.

BONNEAU LA VARANNE, à Alençon, rue des Marcheries ; — 33, rue d'Assas, Paris.

BOUL (Georges), agent-voyer, à La Ferté-Macé.

BOULARD, docteur-médecin à Vimoutiers.

BOURMONT (comte Amédée DE), au château de la Roche, à Vaas (*Sarthe*). — Paris, 37, rue de Babylone.

BRARD, avocat à Alençon, rue du Collège, 1.

BRES DIN, conseiller général, maire de Longni.

BRETÈCHE (Alexandre DE LA), à Argentan.

BROC (vicomte DE), au château des Feugerets, par Bellême ; — Paris, rue de Las-Cases, 15.

BRUST (Constant), propriétaire, à Laleu, par Le Mêle-s.-Sarthe.

BUNOUST (l'abbé), curé-doyen de Flers.

BUQUET, ancien notaire, à Almenèches.

BUREL (l'abbé), curé de la Lande-Patry, par Flers.

CACHET, docteur-médecin à Domfront.

- CANIVET, conseiller général, à Chambois ; — Paris, 11, boulevard Magenta.
- CHALLEMEL (Wilfrid), à la Ferté-Macé.
- CHAMBAY, avocat à Domfront.
- CHAMPAGNE (marquis DE), château de Ménil-Jean, par Ecouché ; — Paris, 25, rue Ville-l'Evêque.
- CHANCEREL, notaire à Alençon.
- CHARENCEY (comte DE), conseiller général, à Saint-Maurice-les-Charencey ; — Paris, 25, rue Barbet de Jouy.
- CHARPENTIER (l'abbé), curé-doyen de Briouze.
- CHARTIER, avocat, à Mortagne.
- CHÉGUILLAUME, ingénieur des Ponts et Chaussées, 3, rue des Cadeniers, à Nantes.
- CHENNEVIÈRES (marquis DE), directeur honoraire des Beaux-Arts, membre de l'Institut ; — Paris, 3, rue Paul-Louis-Courrier.
- CHENNEVIÈRES (Henri DE), attaché à l'Administration des Beaux-Arts ; — Paris, 77, rue de Vaugirard.
- CHESNES (Henri DES), château du Bois-Joli, par Mortagne.
- CHOLLET, juge de Paix, docteur en Droit, à Exmes.
- CHRISTOPHLE, député, château du Gué-aux-Biches ; — Paris, 88, avenue d'Iéna.
- CONTADES (comte Gérard DE), maire, à Saint-Maurice-du-Désert, par La Ferté-Macé ; — Paris, avenue Marceau, 28.
- COURCIVAL (marquis DE), au château de Courcival, par Bonnétable (Sarthe) ; — Paris, 112, rue Marcadet.
- DALLET (Alexandre), conseiller municipal, à Saint-Aubin-de-Bonneval, par le Sap.
- DARPENTIGNY, greffier de la Justice de Paix, à Putanges.
- DE BROISE, ancien imprimeur, à Alençon, 24, rue de Bretagne.
- DESCOUTURES (Reynold), greffier du Tribunal de Commerce, à Alençon, rue de l'Ecusson, 42.
- DES DIGUÈRES (Victor), maire de Sévigni, par Argentan.
- DESVAUX (l'abbé), curé de Verrières, par Berdhuais.
- DUBOIS-GUCHAN (Gaston), archiviste-paléographe, à Sées.
- DU BUISSON, avocat, à Longni.
- DU HAYS (Charles), attaché à la direction des Haras au ministère de l'Agriculture, à Paris ; — à Saint-Germain-de-Clairefeuille, par Nonant.
- DULAU, 37, Soho-Square, à Londres.
- DUMAINE (l'abbé), curé de la Cathédrale, à Sées.
- DUPONT (l'abbé), à Alençon, rue de Lancrel, 58 bis.
- DUPUY (l'abbé), aumônier du Lycée, à Alençon, rue de l'École, 7.
- DURAND, maire de Magny-le-Désert, par la Ferté-Macé.
- DUVAL, archiviste du département de l'Orne, à Alençon.

EDOUARD (le Révérend Père), (LECORNEY), capucin, archiviste général de l'Ordre, 74, via S. Nicola de Tolentino, Rome.

FARCY (Paul DE), à Château-Gontier (*Mayenne*).

FLEURY, imprimeur, à Mamers.

FORTIN, ancien maire de Vimoutiers.

FORTINIÈRE, (Paul DE LA), juge au Tribunal civil, à Alençon, 2, rue Odolant-Desnos.

FOULON (Eugène), architecte, à Laigle.

FRÉBET (l'abbé), professeur au Petit-Séminaire de la Ferté-Macé.

FROMONT (DE), à Mamers (*Sarthe*).

GALPIN (Gaston), député de la Sarthe, à Assé-le-Boisne ; — Paris, 61, rue de la Boétie.

GATRY (l'abbé), curé de Macé, par Sées.

GAULIER (l'abbé), prêtre habitué, à la Chapelle-Montligeon.

GENDREL, instituteur, à Livaie, par Saint-Denis.

GERMAIN-LACOUR (Joseph), à Moulins-sur-Orne, par Argentan.

GILBERT, à Alençon, 87, rue des Tisons.

GILLARD (l'abbé), curé de Couesmes (*Mayenne*).

GIRARD (l'abbé), secrétaire-général de l'Evêché, à Sées.

GODET (l'abbé), curé du Pas-Saint-Lhomer, par Moutiers.

GOMOND, ancien professeur agrégé au lycée, à Alençon.

GOURDEL (l'abbé), curé de Saint-Hilaire-de-Briouze.

GUÉRIN (l'abbé R.), aumônier des sœurs Sainte-Claire, à Alençon, 15, rue de la Demi-Lune.

GUESDON (l'abbé), directeur au Grand-Séminaire, à Sées.

GUILLEMIN, officier en retraite, à Alençon, 69, rue Saint-Blaise.

GUILLOUARD, professeur à la Faculté de Droit à Caen.

GUYON DE VAULOGER (DE), rue des Granges, à Alençon, 3.

HAREL (Paul), à Echauffour.

HOMMEY, docteur-médecin, à Sées.

HOMMEY (Charles), notaire, à Alençon.

HOMMEY (Léon), banquier, à Alençon, rue de l'École.

HOMMEY (l'abbé), prêtre, à Saint-Léonard d'Alençon.

JACK, banquier, à Vimoutiers.

JOSSE (l'abbé), professeur au Petit-Séminaire, à Sées, chanoine honoraire.

JOUSSELIN, propriétaire, à Alençon, rue de Bretagne, 10-12 ; — Paris, 108, rue de Rennes.

JOUVIN (fils), à Longny.

JULLIEN, propriétaire, à Vimoutiers.

LAGARENNE (DE), à Alençon, place Saint-Léonard, 24.

LA JONQUIÈRE (marquis DE), ancien préfet, à Mauves, château de Landres ; — Paris, 28, rue de Varennes.

- LAPORTE, ancien sous-préfet, à Alençon, rue de Bretagne, 20.
 LA RAILLÈRE (DE), conseiller général, à la Ferté-Macé.
 LA SICOTIÈRE (M^{me} DE), à Alençon, rue Marguerite-de-Navarre.
 LAUDE (l'abbé), vicaire à Vimoutiers.
 LEBON (l'abbé), curé de Camembert.
 LEBRETON (l'abbé J.), chanoine à Sées.
 LEBEY (Daniel), licencié en Droit, à La Carneille.
 LECHEVREL (Ernest), notaire à Chanu.
 LECLÈRE (Adhémard), résident de France à Kratié (Cambodge).
 LECŒUR, pharmacien, lauréat des hautes études, à Vimoutiers.
 LECOINTRE (Eugène), membre de la Commission des Archives départementales, à Alençon, rue Saint-Blaise, 11.
 LECOINTRE (Georges), à Alençon, 2, rue du Parc.
 LECOMTE, au château de Montigni (*Sarthe*).
 LECORNU (Emile), à Flers, rue de Tinchebrai.
 LEFAIVRE (l'abbé), bibliothécaire au Grand-Séminaire, à Sées.
 LE FAVERAIS, président du Tribunal Civil de Mortain (*Manche*).
 LEFÈBURE, à Paris, 36, avenue Marceau.
 LE FÉRON DE LONGCAMP, ancien président de la *Société des Antiquaires de Normandie*, à Caen, rue de Geôle.
 LE HARDY (Gaston), secrétaire de la *Société des Antiquaires de Normandie*, à Rots, par Bretteville (*Calvados*).
 LELIÈVRE, propriétaire à Flers.
 LELIÈVRE (l'abbé), curé de Croultes, par Vimoutiers.
 LEMAITRE (l'abbé), chanoine à Sées.
 LE MAROIS (comte), au château de Lonray ; — Paris, 119, rue de l'Université.
 LEMARQUANT, rédacteur au Ministère de l'Intérieur, à Paris, rue des Feuillantines, 11.
 LE NEUF DE NEUFVILLE, président honoraire du Tribunal Civil, à Alençon, 3, rue du Parc.
 LE ROUILLE, à Alençon, rue du Château, 41.
 LESSART, maire de Saint-Siméon ; — à Alençon, 5, place Saint-Léonard.
 LETACQ (l'abbé), aumônier des Petites-Sœurs des Pauvres, à Alençon, rue du Mans.
 LEURSON, agent-voyer en chef, en retraite, à Alençon.
 LEVAIN (Charles), à Caorches (*Eure*).
 LE VAVASSEUR (Mme), à La Lande-de-Lougé, par les Yveteaux.
 LEVEILLÉ (l'abbé), professeur au Petit-Séminaire de La Ferté-Macé.
 LÉVIS-MIREPOIX (comte DE), 121, rue de Lille, Paris ; — à Alençon, 41, rue du Cours.
 LHERETREYRE (l'abbé), curé-doyen de Moulins-la-Marche.
 LORiot (Florentin), avocat à Alençon, Grande-Rue, 112.

- LORY, docteur-Médecin, à La Ferté-Macé.
 LOUVEL (Marcel), chef d'institution, à Rémalard.
 LOUTREUIL, Pretchiatenka, 17, Moscou.
 MACAIRE, chef de Division à la Préfecture de l'Orne, à Alençon.
 MACÉ (l'abbé), curé d'Athis.
 MACKAU (baron DE), député, conseiller général, à Guerquesalles, par Vimoutiers ; — Paris, avenue d'Antin, 22.
 MALLET (l'abbé), à Alençon, 99, rue des Tisons.
 MALLEVOUE (DE), 35, rue de Lubeck, à Paris.
 MARAIS (Paul), bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine, Palais de l'Institut, Paris.
 MARCÈRE (DE), sénateur, à Paris, rue Montaigne, 23.
 MARTEL (l'abbé), vicaire à Vimoutiers.
 MARY (l'abbé), curé de Saint-Georges-d'Annebecq, par Rânes.
 MAUNOURY (l'abbé), chanoine, au Petit-Séminaire de Sées.
 MOTÉY (vicomte RENAULT DU), avocat, docteur en Droit, à Alençon, 44, rue Saint-Blaise.
 MOUCHERON (comte DE), à Maison-Maugis ; — 6, rue de Tournon, Paris.
 MURIE, architecte, conservateur de la Bibliothèque et du Musée, à Flers.
 NOIRE (l'abbé), curé de Chambois.
 PATOU (Urbain), avocat, à Avrilly, par Domfront.
 PERROTE (Vital), inspecteur d'assurances, à Meulles (*Calvados*).
 PORIQUET, sénateur, conseiller général de l'Orne, à Montmerrei, château de Blanche-Lande ; — Paris, rue de Montceau, 58.
 PRÉBOIS (Paul), notaire, à Sées.
 PREMPAIN (Charles), architecte, à Sées.
 PERNELLE, maire de Vimoutiers.
 REGNIER, secrétaire de la Société Libre de l'Eure, à Évreux, rue Chartraine.
 RENAUT-DE BROISE, imprimeur, à Alençon.
 RICHER (l'abbé), aumônier de la Providence, à Alençon, 89, rue des Tisons.
 RORILLARD DE BEAUREPAIRE, ancien conseiller à la Cour d'Appel, secrétaire de la *Société des Antiquaires de Normandie*, à Caen.
 ROMANET (vicomte Olivier DE), château des Guillets, par Mortagne.
 ROMBAULT (l'abbé), curé de Messei.
 ROMET (Paul), à Alençon, rue du Pont-Neuf, 24.
 ROMET (Charles), à Alençon, rue du Jendi, 34.
 ROTOURS (baron DES) (Jules), aux Rotours, par Putanges ; — 9, avenue de Villars, Paris.
 SAFFRAY (l'abbé), curé de Sarceaux, par Argentan.
 SAINTE-PREUVE (M^{me} la baronne DE), à Boisbulant, près Alençon.

- SALZE, à Paris, 134, rue Mouffetard.
 SANDRET, architecte du Département, à Alençon, 15, rue des Champs.
 SAUVAGE (Hippolyte), à Paris, 134, boulevard de la Villette.
 SCHNETZ (madame), au château de Flers.
 SEVRAY (l'abbé), à Mortrée.
 SOUANCÉ (comte H. DE), à Mondoucet, près Nogent-le-Rotrou (*Eure-et-Loir*).
 SURVILLE, instituteur, à La Chapelle-Biche, par Flers.
 TOMERET, chef de Division à la Préfecture de l'Orne, à Alençon, rue Desgenettes, 49.
 TOURNOUER, 5, boulevard Raspail, à Paris ; — château de Saint-Hilaire, près Mortagne.
 TRIGER (Robert), au Mans, 5, rue de l'Évêché.
 TURGEON (Charles), professeur à la Faculté de Droit, à Rennes, 21, boulevard Sévigné.
 VAUCELLE (Jules de), à Lignou, par Briouze ; — Paris, 18, rue de la Pépinière.
 VAUCELLE (comte Pierre DE), à Alençon, rue d'Avesgo.
 VÉREL (Charles), à Nonant.
 VIGNERAL (comte DE), ancien chef d'escadron d'État-Major, au château de Ri, par Putanges.
 VIMONT, à Paris, 15, rue Lebrun (Gobelins).

SOCIÉTÉS SAVANTES ET ÉTABLISSEMENTS PUBLICS

Auxquels la *Société Historique et Archéologique de l'Orne* adresse ses Publications et ses Correspondances.

- Ministère de l'Instruction publique (*6 exemplaires*).
 Archives Départementales de l'Orne, à Alençon.
 Bibliothèque publique d'Alençon.
 Bibliothèque publique d'Argentan.
 Académie des Sciences, Agriculture, etc., d'Aix (Bouches-du-Rhône).
 Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers.
 Société Archéologique et Historique de la Charente, à Angoulême.
 Le Cidre, à Paris, 15, rue Lebrun (Gobelins).
 Société d'Archéologie d'Avranches et Mortain, à Avranches.
 Société Belfortaise d'Émulation, à Belfort.
 Société des Antiquaires de Normandie, à Caen.

- Académie Nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Caen.
 Société des Beaux-Arts de Caen.
 Société Linnéenne de Normandie, à Caen.
 Société Archéologique d'Eure-et-Loir, à Chartres.
 Société française d'Archéologie, à Compiègne.
 Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de
 l'Eure, à Evreux.
 Société libre d'Agriculture, etc. de l'Eure (section de Bernay).
 Revue Catholique de Normandie, à Evreux.
 Croix de l'Orne, à Flers.
 Société Industrielle de Flers.
 Académie Delphinale, à Grenoble.
 Commission Historique et Archéologique de la Mayenne, à Laval.
 Société Historique et Archéologique du Maine, au Mans.
 Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, au Mans.
 Société Archéologique de Nantes.
 Société de l'Histoire de Paris, chez M. Champion, libraire, à
 Paris, 9, quai de Voltaire.
 Société Philologique, à Paris.
 Société Neuchâteloise de Géographie, à Neuchâtel (Suisse).
 Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes, à Paris.
 Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.
 Société des Amis des Sciences de Rochechouart (Haute-Vienne).
 Société de l'Histoire de Normandie, à Rouen.
 Revue d'Alsace, à la Librairie Fischbacher, 33, rue de Seine,
 à Paris.
 Société Philomatique Vosgienne, à Saint-Dié.
 Société Archéologique du Midi de la France, à Toulouse.
 Société d'Histoire Ecclésiastique et d'Archéologie Religieuse de
 Valence.
 Société Polymatique du Morbihan, à Vannes.
Analecta Bollandiana, à Bruxelles, 14, rue des Ursulines.
 Muséo Nacional de Rio de Janeiro.
 Muséo Nacional de Costa-Rica (*Amérique Centrale*).
 Davenport Academy of Natural Sciences, Davenport-Yowa
 (*Etats-Unis d'Amérique*).
 Académie Royale des Belles-Lettres, de l'Histoire et des Anti-
 quités de Stockholm.
 Smithsonian Institution, Washington.
 Université de l'Etat de New-York, à Albany ; — M. Gustave
 E. STECHERT, libraire-agent, à Leipzig.

PROCÈS-VERBAUX

Séance du samedi 26 décembre 1896.

PRÉSIDENCE DE M. BEAUDOUIN, SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL.

Sont élus membres de la Société :

MM. DURAND, maire de Magny-le-Désert ;
ALLARD DU CHOLLET, à Paris.

M. LE VICOMTE DU MOTÉY est désigné pour faire l'éloge nécrologique de M. GUSTAVE LE VAVASSEUR, notre si regretté ancien Président et Secrétaire-général.

MM. l'abbé GAULIER, l'abbé LETACQ, l'abbé BARRET, DE NEUFVILLE et LECOINTRE veulent bien se charger de divers compte-rendus.

OUVRAGES REÇUS DEPUIS LA SÉANCE DU 3 SEPTEMBRE 1896.

Publications périodiques.

Bulletin de la Société des Beaux-Arts de Caen, 9^e vol., 2^e cahier, 1896.

Bulletin de la Société Archéologique d'Eure-et-Loir, mémoires-1896, octobre.

Revue Catholique de Normandie, fascicules de septembre, octobre, novembre 1896.

La Croix de l'Orne, septembre, octobre, novembre.

Bulletin de la Société Delphinale de Grenoble, année 1896.

Le Cidre, fascicules de septembre, octobre, novembre 1896.

Les Sciences Populaires, fascicules de août, septembre, octobre, novembre 1896.

Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort, fascicules d'avril, mai, juin, juillet, août, septembre 1896.

Bulletin de la Société des Amis des Sciences et Arts de Rochechouart, t. VI, n^{os} 2 et 3.

Société Normande de Géographie, fascicules de juillet, août, septembre, octobre 1896.

Annales de l'Archiconfrérie de N.-D. des Champs, fascicules d'octobre, novembre, décembre 1896.

Bulletin de la Société Archéologique du midi de la France, n^{os} 17 et 18.

Analecta Bollandiana, t. xv, fasci. iv, 1896.

Starohvatska Prasvjeta, 1896.

Le Bibliographe Rouennais, 2^e et 3^e trimestre 1896.

Almanach du Bon Français (Société Bibliographique).

Bibliographie de la France, (feuilleton 1^{er} janvier au 31 octobre 1896).

Bulletin de la Société de l'Histoire de Normandie, septembre 1896.

Documents sur la Province du Perche, fascicule de juillet.

Publications individuelles.

Les Châteaux de l'Ile et de Chauvigny, par M. LECOINTRE (don de l'auteur), 1896.

Introduction au tome II de l'Inventaire des Archives de l'Orne, par M. LOUIS DUVAL, 1896.

La Confrérie de Saint-Nicolas et les origines du Théâtre d'Alençon, par M. LOUIS DUVAL, 1896 (don de l'auteur).

Cavalcade historique de Vimoutiers. — Programme, 1896.

Saint-Quentin. — Ses Seigneuries, par M. HIPPOLYTE SAUVAGE, Avranches 1896 (don de l'auteur).

A la mémoire des officiers et soldats morts au combat de la Fourche, par M. l'abbé DUMAINE, 1896 (don de l'auteur).

Eugène de Willermin, par le même, 1896 (don de l'auteur).

Sainte Elisabeth d'Arragon, reine de Portugal, et son temps, par le COMTE DE MOUCHERON, Paris, Firmin-Didot, 1896 (don de l'auteur).

Documentos relativos à la participation de Costa Rica, 1896, Costa Rica.

Antiquetades de Costa Rica, par ANASTASIO ALFARO, 1896.

Le départ pour l'exil en 1892, par M. l'abbé GAULIER, 1896, (don de l'auteur).

Vie de Sainte Apolline, par M. l'abbé GAULIER, 1896 (don de l'auteur).

Séance du Jeudi 4 Mars 1897.

PRÉSIDENCE DE M. BEAUDOUIN, SECRÉTAIRE - GÉNÉRAL

Sont élus membres de la Société :

MM. GOMOND, ancien professeur, à Alençon.
Le Docteur HOMMEY, de Séez.

OUVRAGES REÇUS DEPUIS LA SÉANCE DU 26 DÉCEMBRE 1897.

Publications périodiques.

Revue de l'Avranchin, 1896, 4^e bulletin.

Le Cidre et le Poiré, janvier, février, 1897.

La Croix de l'Orne, 5 numéros.

Société Archéologique d'Eure-et-Loir, janvier 1897.

Société Normande de Géographie, novembre et décembre 1896.

Société Historique et Archéologique, de la Mayenne, 1897, 1^{er} trimestre.

Société de l'Histoire de Normandie, décembre 1896.

Revue Catholique de Normandie, 15 janvier 1897.

Annales de l'Archiconfrérie de N.-D. des Champs, janvier, février, mars, 1897.

Bulletin de la Société d'Horticulture de l'Orne, 1896, 1^{er} semestre.

Société des Antiquaires de l'Ouest, 1896, 3^e trimestre.

Documents sur la province du Perche, octobre, 1896.

Société des Amis des Sciences, Rochechouart, 1896, n^o 4, octobre à décembre.

Société de Géographie de Rochefort, 1896, 4^e trimestre.

Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, 1896, 4^e fascicule.

Les Sciences Populaires, décembre 1896 et janvier 1897.

Commission des Antiquaires de la Seine-Inférieure, tome x, 1895. 4^e livraison.

La Grande-Trappe de Mortagne, l'abbé Gaulier, n^{os} 2 et 3, novembre 1895 et mai 1896.

Bulletin de la Société d'Histoire Ecclésiastique de Valence, 1896, 7^e livraison.

Museo Nacional de Costa-Rica, mamiferos, 1897.

Antiquitets Académiens Manods blad, Stockolm, 1897.

Les Assises de Caumont, 15-18 juin 1896, un volume et deux fascicules, Rouen.

Publications individuelles.

Une Paroisse, son Passé, ses Gloires, ses Espérances (don de l'auteur), discours prononcé par M. l'abbé Dumaine à La Lande-Patry.

Argentan et ses environs pendant la Ligue, par M. Louis Duval, 1897.

Le Droit d'Association, par A. Robert, Grenoble, 1896.

Assises de Caumont, Rouen, 1897, compte-rendu.

Rapport sur l'Instruction, par A. Héron, Rouen, 1896.

Rapport sur le Mouvement Scientifique, etc., par M. Canonville, Rouen, 1896.

Recueil de Cantiques pour le mois de Marie, par le P. Arnoulin.

Notre Chemin de Fer, nos Rivières, etc., par M. Ch. du Hays.

Notice sur les Etudes, la Vie, etc., de Félix Ruault, par M. A. Dubos.

La Bénédiction de Saint - François, par le P. Edouard d'Alençon.

Les Apparitions de Tilly-sur-Seulles, par le chanoine F. Brettes.

Cavalcade Historique de la ville de Vimoutiers.

La Lande-Patry, par M. l'abbé L. Dumaine, archiprêtre de la cathédrale.

UN SURINTENDANT DES FINANCES

AU XVII^e SIÈCLE

CLAUDE DE BULLION

Il y a trente ans, la rue J.-J. Rousseau occupait un emplacement long et resserré dans le vieux Paris. Il n'en reste plus aujourd'hui que des parties à jamais séparées, par suite des percements et des élargissements rendus nécessaires pour aboutir au nouvel hôtel des postes et à la Bourse du travail. Dans un de ces tronçons se trouve une construction massive, d'apparence modeste, éclairée de peu d'ouvertures et que rien n'indiquerait aux regards du passant, si au-dessus de la portecochère ne se lisait l'inscription fastueuse : *Hôtel Bullion*. De nos jours, on l'a connu servant d'hôtel des ventes mobilières ; il fut bâti par le surintendant des finances Claude de Bullion, qui l'occupait en 1640. « On fait bonne garde chez M. de Bullion toutes les nuits », écrit H. Arnould au président de Barillon. Ce logis, qui tenait du coffre-fort, aidera à apprécier le surintendant objet de cette étude.

Claude de Bullion, sieur de Bonnelles, d'Esclimont et autres lieux (1), fils d'un maître des requêtes, fut lui-même pourvu de cet emploi en 1605 ; il avait alors trente-cinq ans. L'examen des principaux actes de la vie de ce personnage permettra d'apprécier la situation financière de l'époque troublée qui sépara le régime d'ordre et d'honnêteté établi par Sully de celui que Colbert fera régner quelques années plus tard. Les traitants et autres gens d'affaires y sont à l'apogée ; leur luxe scandaleux

(1) Les Bullion ont possédé pendant deux siècles la belle terre de Lonné, commune d'Igé, près Bellême, aujourd'hui au comte d'Orglandes ; c'est la raison de ce travail dans le *Bulletin de la Société historique de l'Orne*.

insulte à la misère des populations. Celles-ci, après des plaintes reproduites dans d'innombrables écrits parvenus jusqu'à nous, passent à la sédition et au soulèvement d'où sort la guerre civile. Ces années malheureuses d'un passé lointain contiennent un enseignement profitable même à notre temps.

I

La figure du ministre qui fournissait aux dépenses de Richelieu, pour les guerres extérieures et pour soumettre les révoltés de l'intérieur, est intéressante à étudier. Son rôle dans les affaires de l'État fut toujours secondaire, mais une collaboration de vingt années n'est pas sans exercer une action réciproque sur ceux qui travaillent ensemble pour parvenir au même but. Le grand cardinal, lui aussi, subit cette influence : il accepta les conseils de ce collaborateur, et lorsqu'à une certaine époque, contrarié, découragé, il parlait de quitter le ministère, l'influence du père Joseph, aidée par Bullion, l'empêcha « de faire cette folie », et le détermina à conserver sa position tout attaquée qu'elle fût, ce qui lui permit d'arriver à la plus haute fortune.

Un contemporain, Monglat, dit dans ses Mémoires que le surintendant des finances Bullion fut un des plus grands hommes d'État de son temps. Sans acquiescer d'une manière absolue à ce jugement, contredit par de nombreux écrits du temps dignes d'autorité et qui mériteront d'être rappelés pour l'instruction du lecteur désireux de la vérité, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il a montré dans sa longue carrière des qualités incontestables auxquelles rendait justice Louis XIII. Le prince qui disait de Richelieu : c'est le plus grand serviteur que jamais la France ait eu, était bien en état de juger ses autres ministres, et son opinion sur Bullion confirme pour la postérité celle de Monglat.

Tallemant des Réaux, tout en lui reprochant d'avoir trop aimé la bonne chère, et d'en être mort, le reconnaît comme un habile homme qui avait plus d'ordre que tous les surintendants, et s'acquittait de son emploi avec une intelligence et un dévouement appréciés par le cardinal, qui, en témoignage de satisfaction, lui envoyait tous les ans au premier janvier un présent de cent mille livres.

Dans sa vie privée, il n'étalait aucun luxe, il ne tenait pas table, il n'avait qu'un équipage modeste. Il ne jouait pas comme l'intendant Tubœuf, qui perdit en une nuit 100.000 écus. Mais ses habitudes d'économie seules n'auraient pas suffi à le mettre en situation de laisser après lui sept cent mille livres de rente, ayant commencé avec bien peu, de donner à sa fille, en la mariant à Bellière, cinquante mille écus de plus qu'il n'avait promis, de doter son fils aîné, Bonnelles, de soixante-sept mille livres de rente, en fonds de terre, et de deux cent mille livres de bijoux ou de meubles, à l'aide desquelles il put le marier à Charlotte de Prie, fille du M^{re} de Toucy, un peu parent du cardinal, auprès duquel il espérait trouver ainsi une protection au besoin, calcul intéressé de tous les gens de finances.

Le prodigieux accroissement de sa fortune trouvera son explication dans les divers actes de sa vie publique. Gagner de l'argent sans se préoccuper des moyens fut le but toujours poursuivi par ce bourgeois tenace, malgré l'invitation réitérée du cardinal, de borner sa fortune, de ne pas chercher à l'accroître, mais de se contenter des gages et appointements de sa charge, de s'appliquer aussi soigneusement aux affaires publiques qu'il s'est attaché à ses affaires particulières.

Ce reproche du premier ministre autorise à penser que la source des richesses de Bullion ne fut pas toujours pure. « Celui qui court aux richesses ne sera pas longtemps innocent », dit la sagesse des nations. C'est l'exemple que donnera vers ce temps, dans un royaume voisin, un ministre éminent doublé d'un grand philosophe ; du moins il se trouva de l'autre côté de la Manche une opinion publique pour l'accuser et des juges pour le condamner.

Cet homme, acharné à la poursuite de la fortune, se montra toujours parcimonieux à l'égard des gens de lettres. Chaplain se voyait retirer une pension de douze cents livres, celle de Vaugelas n'était pas payée. Balzac écrit que M. de Bullion était malaisé à ouvrir la bourse ; il ne parvenait pas, malgré les démarches de l'académicien Boisrobert, à être mis au nombre des recommandés. Les vers latins du poète Madelenet ne semblent pas avoir obtenu un meilleur succès.

Bullion, s'étant mis à dos Balzac, Chaplain, Vaugelas, les sommités littéraires du moment, a été attaqué dans de nombreux

écrits. Les hommes de lettres avaient alors comme toujours une véritable puissance. Ce n'est pas seulement dans nos historiens, mais encore dans nos poètes que nous étudions la tradition. Pour porter un jugement sur le fameux cardinal, nous nous inspirons de quatre vers de l'auteur du *Cid*. Le grand Corneille s'exagérait-il son importance lorsqu'il écrivait :

Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit,

et qu'il comptait par le pouvoir de ses vers :

Dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

La quantité d'affaires auxquelles Bullion fut mêlé activement pendant trente-cinq ans montrent un homme très laborieux, mais à qui manquaient l'initiative et les qualités nécessaires pour occuper le premier rang. Le cardinal disait que Bullion employait douze heures par jour à la création de nouveaux offices et les douze autres à leur suppression.

En dehors des devoirs de sa charge il donnait des soins à des intérêts privés. Une lettre de Malherbe à Peiresc apprend qu'il était en 1611 le conseil de Jeanne d'Agoult, comtesse de Montrevel, dans un procès contre sa mère, pour la riche succession de son frère, Louis, puis qu'elle cessa de s'adresser à lui : « elle m'a dit qu'elle lui a dit pis que pendre et que pour cela elle ne se peut garantir de l'avoir tous les jours sur les bras..... » Vers ce temps la mère de la comtesse d'Agoult aida à sa fortune.

Il n'était pas encore surintendant, mais possédait les qualités pour y arriver ; lui aussi pouvait inspirer le vers connu :

« Jamais surintendant ne trouva de cruelle, »

et celui-ci était petit, laid, gros, rouge et bon vivant. On l'appelait le gros Guillaume raccourci. Le cardinal lui fit avoir le cordon bleu en disant au roi : Sire, ce serait une plaisante chose que cette figure avec le cordon.

II

Avant de faire connaître les affaires publiques et les affaires financières auxquelles Bullion s'est trouvé mêlé, et la manière

dont il les a conduites, un exposé de l'état du pays vers cette époque ne paraîtra pas hors de propos.

Le besoin d'argent rendait nécessaire la convocation des Etats généraux. Henri IV avait acheté la paix à chers deniers. Après sa mort les grands seigneurs n'étant plus maintenus par la main de fer qui avait infligé au second maréchal de Biron la punition suprême, leurs prétentions se montrèrent avec une scandaleuse avidité : ils exigèrent des sommes qui épuisèrent bientôt le trésor public et les réserves de la Bastille amassées par le feu roi et évaluées à quatorze millions.

Il fallut s'expliquer devant les Elus de la nation.

D'après la situation financière qu'on leur soumit, les dépenses de l'année s'élevaient à 21,500,000 l., la recette à 17,800,000 l. ; depuis la mort de Henri IV la recette avait diminué de 2 millions et la dépense augmenté de 4 millions.

Les Etats généraux demandèrent : diminution des tailles, suspension de paiement des pensions et gratifications, suppression de la *Paulette*, et finalement se séparèrent comme la plupart des assemblées délibérantes, sans avoir rien obtenu, les gens intéressés à la continuation du désordre s'étant ménagés à la Cour des appuis payés fort cher.

Mais la réunion des députés des trois ordres avait été une occasion de plaintes nombreuses, de vives réclamations parties des entrailles du pays. Les provinces désolées et ruinées par trente-deux années de guerre civile et par les habitudes de brigandage qu'elles avaient nécessairement amenées, firent entendre de justes doléances : « nous demandons réparation des maux soufferts et soulagement de nos misères pour l'avenir..... nous demandons qu'on nous rende nos vaches, nos veaux, nos chevreux..... quand la terre ne sera pas labourée qui paiera les impôts..... l'âne souffre la charge, mais non la surcharge..... que les tailles soient imposées et levées équitablement à peine de la vie..... que cette confuse quantité d'officiers de finances soit ôtée par suppression ou autrement. »

« Cette province s'en va ruinée, écrit un habitant de la Normandie ; il n'est gentilhomme qui ne quitte librement sa maison pour aller vivre à discrétion sur le pauvre laboureur..... que dira le Roi, quand les pauvres femmes violées, quand les prêtres brûlés lui demanderont justice..... » que dira le Roi ! Si le Roi

le savait ! Vieux dicton dont nous ne comprenons plus le sens aujourd'hui.

Parmi ceux qui se plaignaient le plus vivement de l'état des finances se trouvait le Prince de Condé, Henri II de Bourbon, soit qu'il eût une aptitude spéciale pour cette branche de l'administration, soit qu'il comprit que ce terrain était le mieux disposé pour pousser aux séditions ; en 1614, en 1616, il attaque le gouvernement en raison de l'énormité des taxes et des charges inégales imposées aux populations ; il demande une égale répartition des tailles entre les contribuables, ainsi que la réduction du nombre des officiers de justice, qui prélevaient le meilleur des biens des justiciables et ne leur laissaient que les écaillés.

Ces propositions devaient être bien accueillies puisqu'elles tendaient au soulagement des peuples et pas seulement à l'augmentation des revenus, but ordinairement poursuivi. Mais ce prince qui se faisait une arme des vœux exprimés dans les cahiers en réclamant contre les impôts, ne conformait pas ses actes à ses paroles, et s'attirait l'apostrophe suivante de la part des paysans des environs de Sens : « vos gens mettent le feu à ce qu'ils ne peuvent emporter, même aux arbres fruitiers..... ils empêchent le labourage en emmenant nos chevaux et nos bœufs..... nous ne devons pas souffrir des querelles des princes..... tous les partis doivent respecter les paysans et les laboureurs..... »

Les malheureux oubliaient que :

.....de tout temps,
Les petits ont pâti des sottises des grands.

et dans un écrit de l'époque, le Croquant du Poitou engage son cousin Guillaume à quitter l'armée de M. le Prince, « où on apprend à plumer la poule et à dîner à discrétion.

A côté de ces ruines et de ces misères s'étalait le luxe insolent des fortunes scandaleuses des gens de finance acquises avec une rapidité injustifiable. Ce contraste odieux excitait l'indignation générale ; elle accusait les gens chargés du maniement des finances d'avoir « les mains trop gluantes » et de n'avoir pas mis les deniers du Roi « dans des coffres-forts que les crocheteurs ne puissent crocheter ». On nommait les familles ; les trésoriers enrichis d'une manière scandaleuse, et certains financiers, qui,

tous ensemble, n'ayant jamais eu de patrimoine 50,000 écus étaient devenus riches de plus de dix millions d'or.

L'opinion toujours puissante en France et souvent dirigeante, demandait le rétablissement des chambres de justice, moyen employé à diverses époques de la monarchie pour punir les malversations dans les finances, satisfaction donnée au peuple qui tressaillait de joie à l'annonce d'un tribunal destiné à faire rendre gorge aux sangsues engraisées de la substance d'autrui. Depuis le surintendant des finances Enguerrand de Marigny, la liste est longue des financiers qui méritèrent d'être hissés au gibet de Montfaucon pour voleries dans le maniement des deniers du Roi, et beaucoup qui l'avaient mérité s'en étaient échappés.

Henri IV avait ordonné des poursuites contre des gens de finance ; mais les mœurs s'étaient modifiées. La Chambre de justice fut révoquée, et abolition accordée aux financiers moyennant promesse de payer au roi un million qui ne fut pas soldé avant six ans. On se borna à pendre en effigie un sieur Garrault, trésorier général de l'extraordinaire. Maître Jean de Murat, Jean du Tremblay, Etienne Puget, trésoriers furent emprisonnés ; Jérôme Garrault, François Sauvat, Jean Bordeau, trésorier et un grand nombre d'autres avaient pris la fuite.

L'opinion ne se bornait pas à désigner les abus et les coupables, elle demandait un bon surintendant qui empêchât la dissipation des finances et la ruine des peuples ; elle le voulait honnête. De nos jours aussi on pense que l'homme appelé à diriger les finances d'un grand pays doit être d'une moralité, d'une probité au-dessus du soupçon, qu'il doit avoir d'abord les vertus exigées de tout bon citoyen, et ensuite celles que comporte une charge aussi éminente. Réunissant ces conditions il méritera des récompenses, mais des récompenses en rapport avec les services. Montesquieu n'a-t-il pas dit qu'il y a un lot pour chaque profession : « le lot de ceux qui lèvent les tributs est les richesses ; le respect et la considération sont pour les ministres et les magistrats qui ne trouvent que le travail après le travail, veillent nuit et jour pour le bonheur de l'empire. »

Ainsi se présentaient la situation du pays, l'état des finances, la puissance des financiers, les désirs du peuple opprimé et ruiné vers l'époque où Bullion, maître des requêtes et intendant

des finances, commençait à tenir dans les conseils du roi un rôle important par les diverses missions qui lui furent confiées.

III

La première qu'il remplit fut l'intendance de l'armée du Piémont obtenue par la protection de la comtesse de Saulx, mère de Jeanne d'Agoult : ce fut le commencement de sa fortune.

Au mois d'avril 1610, il fut envoyé avec le maréchal de Lesdiguières, vers le duc de Savoie afin de l'engager à entrer dans l'alliance de la France contre l'Espagne pour soutenir les héritiers du duc de Clèves attaqués par cette dernière puissance. Une des conditions du traité était qu'en cas de succès, si le duc de Savoie avait un agrandissement du côté du duché de Milan, il laisserait au roi de France la propriété du duché de Savoie, et, tout au moins, le château de Montmélian. La Savoie a toujours paru nécessaire pour assurer notre frontière Sud-Est, François I^{er} s'en était emparé ; ses faibles successeurs ne surent pas la garder ; Henri IV, cherchait un moyen d'en devenir le maître.

Ce prince ayant été assassiné le 14 mai suivant, Marie de Médicis déclarée régente, subissant de mauvaises influences, éloigna Sully de son conseil, et le 25 janvier 1614, Bullion fut chargé d'apporter à l'ami du roi défunt les brevets qui le déchargeaient de ses emplois de surintendant des finances et de capitaine de la Bastille. La même année il eut la mission d'assister avec M. de Boissize, Conseiller d'État à l'Assemblée des Calvinistes réunie à Saumur, sous la présidence de Duplessis-Mornay. En 1614, il prit une part active aux conférences de Soissons et contribua au traité de paix qui suivit et fut signé à Sainte-Menehould. Il avait dès lors une certaine importance dont témoigne une lettre de Neuville à Jeannin, du 11 mars de cette année : « M. de Bullion vous porte les instructions de la reine sur les propositions qu'il a faites à sa majorité ; il les a prises de sa propre bouche... » depuis le départ de M. de Bullion nos conférences ont cessé. » L'année suivante au moment où arrivait en France l'infante d'Espagne, mariée au Roi depuis 1612, Malherbe écrit : « l'on bruit que M. de Bullion est destiné chancelier de la petite Reine ».

Le rôle qu'il jouait lui valut d'être particulièrement attaqué dans le manifeste violent que publia contre le Gouvernement le prince de Condé lorsqu'il quitta la cour, en 1615, prétextant les charges fiscales, en réalité mécontent de n'avoir pas le principal crédit. Bullion était représenté comme une créature du Maréchal d'Ancre ; mais à cette époque tout se faisait par l'autorité de ce favori, et l'évêque de Luçon, Armand de Richelieu, avait été nommé Secrétaire d'Etat par la même protection. La Reine aimait Bullion ; mécontente des attaques dirigées contre lui, elle ne céda pas à la demande de le chasser du Conseil.

Le traité de Loudun, nouvelle concession à Condé, qui en retira entr'autres avantages une somme de 1,500,000 livres, ne le satisfaisant pas, ce prince insatiable continua à cabaler. La Reine, sur l'avis de Concini, conseillé par Richelieu, le fit arrêter et enfermer au château de Vincennes ; en même temps Bullion présenta aux ministres un projet de licenciement des troupes de ce rebelle. Dans six ans il avait obtenu trois millions et demi de la faiblesse de la Reine, et les autres seigneurs des sommes proportionnées à leur importance. En 1621, Bullion fut chargé d'une mission dont il s'acquitta à la satisfaction des intéressés. Le Roi voulait faire Lesdiguière connétable, à condition qu'il se ferait catholique ; il refusa. Bullion fut chargé de lui proposer, sans changer de religion, la charge de Maréchal général, autrefois remplie par le Maréchal de Biron ; il manœuvra si bien que Lesdiguière accepta, et demanda que Luyes fût fait connétable, ce qui eut lieu. Cette charge a été donnée plus tard à Villars et de nos jours au Maréchal Soult.

En 1624, Richelieu entra définitivement dans le Conseil : « le Roi a été comme inspiré de Dieu en choisissant l'évêque de Luçon pour ministre, » dit Sully. A partir de ce moment allait prévaloir la politique qui voulait à l'intérieur faire l'unité territoriale par la soumission des grands et des Huguenots, à l'extérieur amoindrir la maison d'Autriche, politique déjà pratiquée du reste par François I^{er} et Henri IV.

La première fois qu'il prit séance en Conseil, le connétable prétendit avoir le rang supérieur ; Richelieu dit que comme cardinal il devait précéder le connétable. MM. de Créquy et de Bullion chargés de résoudre la difficulté accordèrent la préséance au cardinal qui avait défendu ses droits avec son énergie

habituelle et à qui il devenait difficile de rien refuser. Cette même année Bullion fut adjoint au connétable et à La Vieuville pour négocier avec les Hollandais un traité qui fut signé le 20 juillet. En 1625, il était à l'armée d'Italie, il se plaignait de la misère des troupes fondée sur les maladies et la nécessité d'argent. Il demandait à être déchargé du fardeau de la justice et des finances. La Ville-aux-Clercs, secrétaire d'Etat, lui répond, le 29 juillet, qu'il n'a pu obtenir que sa demande fut accueillie : « vivons toujours en gens de bien, sans nous étonner de ce que l'on peut dire pour effleurer notre réputation.... », et des instructions du 14 septembre suivant portent que le Roi a trop de confiance en la fidélité de M. de Bullion pour écouter les rapports qui pourraient lui être faits.

La correspondance de Richelieu est une excellente source d'informations pour connaître Bullion ; ces lettres de tous les jours contiennent des appréciations qui parfois d'un trait dépeignent le financier. « M. de Bullion se recommande à vous, écrit le cardinal à Guron, gouverneur de Marans. La goutte lui fait porter une partie de la peine due à ses fautes passées. Si vous aviez tous deux ce que vous avez bien mérité, La Rochelle ne serait pas en peine de chercher les moyens de se délivrer de vous ».

Pendant que Richelieu était retenu au siège de La Rochelle, Bullion restait chargé des affaires à Paris. Le Roi, considérant qu'il est un des plus anciens du Conseil et personnage en la fidélité et expérience duquel il a particulièrement confiance, lui donne commission pour interroger Montaigu, agent anglais; arrêté sur les terres de Lorraine et mis à la Bastille. La Reine d'Angleterre fit demander sa liberté, mais on y mettait la condition que Montaigu la demanderait d'une certaine manière, « afin que sa sortie ne rende pas les Anglais encore plus insolents qu'ils ne sont » disait le cardinal qui tenait Montaigu pour « grand menteur ».

Le cardinal avait besoin de collaborateurs capables et dévoués. Il était bien servi par Bullion qui lui écrivait tous les jours pendant ses absences de Paris, et le tenait au courant de l'opinion et des intrigues de la cour.... « Depuis mon arrivée à Paris j'ai su que le duc de Guise clabaudait extraordinairement contre vous... j'ai vu le procureur général du Parlement, le procès est

tout instruit ; je ferai le mieux qu'il me sera possible pour entretenir tous vos serviteurs de la grande chambre dans laquelle celui qui préside va très-bien, et l'ai assuré que vous ferez ce qu'il vous sera possible pour lui.... la princesse de Conti était préparée pour calomnier si le roi eût lâché le pied.... C'est bientôt après que cette princesse : « merveille incomparable en toute qualité », dit Malherbe, fort appréciée de Henri IV, qui aurait pensé à l'épouser, fut exilée à Eu où elle mourut le 30 avril 1631, du chagrin d'être séparée de la Reine-mère et des siens. Environné d'ennemis, Richelieu était obligé de se défendre. Peut-on lui reprocher d'avoir cherché à connaître l'opinion ; ce qui est peu digne pour Bullion, c'est la manière dont il en transmettait l'expression.

C'est avec cette même complaisance sans limites qu'il intervint dans le procès célèbre du maréchal de Marillac, et qu'il accepta de siéger parmi ses juges, quoique récusé par l'accusé pour des raisons très graves. Le maréchal avait été traduit devant des juges qui logèrent à Ruel dans la maison du cardinal ; Gaston avait écrit de Bruxelles en sa faveur aux commissaires ; la Reine également ; Bullion signale au cardinal ces mots de sa lettre : « *que les juges lui répondront de l'événement du procès* », comme s'il y avait autre maître que le Roy, ajoute-t-il, paroles au moins imprudentes et de nature à exciter encore le courroux du cardinal. On sait que le Roi et son ministre furent sans pitié pour le maréchal, quoique condamné seulement à une voix. La postérité n'absoudra pas le cardinal d'avoir institué une commission hors du droit commun pour faire juger des accusés ; des juges ordinaires n'auraient pas prononcé une condamnation dans de pareilles circonstances.

Bullion entraînait ainsi dans la confiance du cardinal qui l'employait dans ses plus délicates négociations, notamment dans celles qu'il poursuivait en vue de triompher de l'opposition constante de la Reine-mère. C'était justement que le cardinal s'efforçait d'acquérir la bonne grâce de cette princesse et d'adoucir son esprit ; elle avait été sa première protectrice, et il savait qu'elle était d'un pays et d'une maison où l'art de dissimuler est naturel. Bullion était de ceux qui avaient travaillé à réconcilier le cardinal avec la Reine. Celle-ci aveuglée par la haine faisait entendre des plaintes violentes, accusait le cardinal d'être « un

grand menteur », puis elle parlait à Bullion avec confiance, lui découvrait ses sentiments, « je me donnerais plutôt au diable que de ne pas me venger. » Tous ces propos répétés au cardinal aigrissaient son humeur et rendaient la réconciliation impossible.

En 1631, Bullion négocia adroitement le départ du duc de Guise pour l'Italie et en débarrassa ainsi le cardinal. A la suite d'une sédition survenue en Provence parce que le Roi avait voulu établir dans cette province les Elus dont le Parlement d'Aix ne voulait pas, ce duc n'ayant pas eu une attitude franche en faveur du Roi craignait la vengeance du cardinal, son ennemi ; sur une invitation de venir à la cour, il demanda à faire auparavant un voyage en Italie ; la permission lui fut accordée, et comme il ne revint pas à l'expiration du temps accordé il fut déclaré rebelle. On avait désiré qu'il partît et qu'il ne revînt pas. Ce double résultat était atteint. Comme aujourd'hui, on se débarrassait ainsi d'un adversaire politique. La Reine-mère aussi eut son départ, ce qui fut un grand soulagement pour le Roi et pour le cardinal.

Cette prétention de la royauté d'établir des Elus pour la répartition de l'impôt, dans une province qui avait le privilège de faire cette opération par ses Etats, était un empiètement, un pas dans une centralisation, tous les jours plus envahissante ; les moyens violents firent cesser l'opposition du Parlement d'Aix, mais cette *ultima ratio* est toujours regrettable.

En 1632, Bullion était arrivé au comble de la faveur ; il prépara et signa le traité par lequel l'Angleterre nous restituait la Nouvelle-France, l'Acadie et le Canada : il fut appelé avec Bouthillier à la surintendance des finances vacante par la mort du maréchal d'Effiat ; il fut chargé de l'accommodement de Monsieur avec le roi à la suite du combat de Castelnaudary. La mission était délicate ; on ne pouvait la confier qu'à un homme d'une grande expérience. Le cardinal, qui connaissait le caractère faible du frère du roi, pensa qu'en lui faisant des avantages personnels il le détacherait de ses amis ; Bullion fut chargé de cette négociation. Il arriva à Béziers, le 26 septembre 1632, et commença le lendemain à travailler si puissamment auprès de Monsieur que cinq jours après, le 1^{er} octobre, sur les dix heures du matin, Monsieur accepta purement et simplement le

pardon que le roi lui accordait, se contentant d'une espérance présentée par Bullion de la grâce de Montmorency ; le cardinal ne ratifia pas cet espoir donné par son négociateur, et, malgré toutes les démarches faites en sa faveur, malgré l'opinion émise par le maréchal de Schombert, et aussi par Bullion, que les populations du Languedoc, depuis longtemps pleines de vénération pour sa famille, tenteraient un effort pour sauver leur dernier gouverneur, le vaincu de Castelnaudary fut décapité à Toulouse. L'exécution eut lieu dans l'intérieur du Capitole, peut-être sous l'influence de la crainte exprimée par Schombert.

Plusieurs gentilshommes du parti de Montmorency perdirent la vie : le V^e de Lestrangé eut la tête tranchée, le Président Coriolis, enfermé dans la tour de Bouc, y mourut de misère. Puy Laurens parvint à se sauver. Le cardinal paraissait disposé à mettre en balance cette tête avec celle de Montmorency. Dans ses dernières instructions à Bullion, il disait : « si Monsieur veut remettre Puy Laurens entre les mains du Roi pour lui faire subir la peine qu'il mérite, il pardonnera à tous les autres..... » ; étrange fortune que celle de ce favori : deux ans plus tard, le cardinal lui donne un duché-pairie et la main d'une de ses parentes, l'année suivante il est mis à la Bastille et y meurt.

A ce moment, l'accord était complet entre les deux ministres. Il fut encore cimenté par un fait tout à la louange de Bullion. Après la prise de Corbie, le cardinal étant très préoccupé des moyens de défense, Bullion lui dit : il faut lever une armée — et avec quoi ? — avec quoi ? je vous donnerai les moyens de lever cinquante mille hommes et un million d'or en réserve. Le cardinal l'embrassa. Vers le même temps, Bullion, écrivant au cardinal de Lavalette qui commandait l'armée, date sa lettre de Ruel, « dont je suis maintenant bourgeois, ayant résolu d'être toujours auprès de Son Éminence », et quelques jours après : « je suis très aise qu'approuviez le conseil que j'ai pris de n'abandonner Mgr le Cardinal, il en est très satisfait, et moi au-delà de l'imagination ». Il a donc pu exercer assez d'influence sur le cardinal pour le déterminer à conserver son ministère, malgré les ennuis que ne lui épargnaient pas ses ennemis.

Avec l'amitié du Cardinal, Bullion avait une position importante dans le conseil. Il était chargé de faire rentrer les fonds et

d'approvisionner les troupes. C'est surtout lorsque la France prit une part active à la guerre de trente ans, par des subsides et des approvisionnements aux armées opérant en Allemagne et en Italie, que Bullion eut à montrer les ressources de son activité.

Les armées étaient loin de former des masses comme sous Louis XIV et comme de nos jours. L'assemblée des notables en 1626 avait décidé d'entretenir 2.000 hommes de cavalerie et 18.000 hommes d'infanterie ; la solde, deux tiers à la charge du trésor, un tiers à la charge des provinces. Mais la France, voulant établir sa prépondérance en Europe, avait dû faire de grands efforts et accroître le nombre de ses combattants ; on alla jusqu'à lever 200.000 hommes, équiper 100 vaisseaux, porter la dépense à 66 millions par an. Le cardinal s'en étonnait et disait : « la postérité aura peine à croire que, dans cette guerre, ce royaume ait été capable d'entretenir sept armées de terre et deux navales ». C'est à approvisionner ces troupes que Bullion dut porter ses soins. Il montra activité et précision dans l'exécution des ordres du cardinal comme en témoignent des correspondances du temps.

Un des principaux parmi les chefs des armées françaises était alors le cardinal de Lavalette ; doué du génie de la guerre et d'un courage rare, ses succès en Allemagne furent très grands. Richelieu l'appréciait fort ; Bullion lui écrivait. « Mgr le Cardinal ne se lasse d'approuver et louer toutes vos actions avec un témoignage d'une tendresse extraordinaire pour vous..... il dit que vous êtes le seul en France sur lequel le roi peut jeter les yeux pour la conduite des armées ». Les lettres de Richelieu au cardinal de Lavalette ne contiennent pas une expression moins vive de ses sentiments. Il se dit le meilleur de ses amis et le plus dévoué de ses serviteurs. C'est le ministre et l'ami qui donnent les ordres pour approvisionner son armée ; Bullion les exécute ponctuellement et diligemment, sachant que là est le secret du succès. Ce Lavalette, appelé par son père, le duc d'Épernon, le Valet du cardinal, éprouva bientôt, ainsi que tous les siens, les injustes rigueurs de ce ministre implacable contre les opposants à son autorité.

On doit moins louer Bullion d'avoir desservi Sourdis, archevêque de Bordeaux, auprès du cardinal et d'avoir aidé à le faire

tomber en disgrâce. Sourdis a obtenu autant de succès sur mer que bien de nos grands marins et ne fut pas traité suivant les services qu'il avait rendus. Il fit encore une mauvaise politique, lorsque, d'accord avec le père Joseph, il employa son crédit auprès du cardinal pour l'empêcher de mettre le duc de Rohan dans le conseil. Ce prince méritait mieux :

« Avec tous les talents, le ciel l'avait fait naître,
Il agit en héros, en sage il écrivit, »

a dit Voltaire. La France possédait peu d'hommes capables de lui être comparés. Il appartenait au grand cardinal de l'attacher davantage au roi et au pays. On le laissa se débattre dans la Valteline sans le secourir efficacement ; il en sortit sans être récompensé et alla se faire tuer en combattant pour la France.

Bullion avait aussi desservi Servien qui tomba en disgrâce. Sublet de Noyers le remplaça à la guerre ; celui-ci très habile et très délié courtisan sut plaire au roi par une conformité d'idées religieuses et par un grand désintéressement qui contrastait avec l'avidité du surintendant. Tandis que ce dernier par tous les moyens attirait à lui la fortune, Noyers refusait les présents du Roi. Cette politique était plus honnête et plus habile, elle fut aussi la bonne.

IV

Pour soutenir de longues guerres, de grandes ressources sont nécessaires. Le rôle d'un surintendant est de les créer et de les recouvrer, mais il doit le faire sans exciter d'émotion dans le peuple et toujours avoir présent à l'esprit cette instruction de l'empereur Tibère à un de ses gouverneurs : un bon pasteur peut bien tondre ses brebis mais non pas les écorcher. Le temps pressait ; le premier ministre était impatient ; Bullion voulait complaire. Il fit rendre une multitude d'édits bursaux. Le parlement en enregistra quarante-deux dans un lit de justice tenu en 1635 ; de lourds sacrifices furent imposés au clergé ; les traitements des magistrats ne furent pas payés, ni les quartiers de rentes, d'où de vifs mécontentements. Si tous les impôts sont mauvais et payés avec répugnance, cette défaveur s'étend surtout aux nouveaux dont on ne veut pas comprendre la nécessité, et souvent avec raison. Bullion par ses fonctions avait à répondre

aux plaintes qui se produisaient, à recevoir les membres du parlement qui faisaient des réclamations. à trouver des raisons pour les satisfaire et pour justifier les mesures adoptées dans le conseil. Il éprouvait qu'aligner les recettes et les dépenses d'un budget n'est pas chose facile ; la difficulté est encore la même, et notre procédé comme le sien consiste à ajouter chaque année un impôt aux précédents.

L'énumération serait longue des moyens employés pour se procurer des ressources ; parmi les nouvelles taxes était le rôle des *aisés*. D'abord il ne comprenait que les riches, mais les besoins d'argent augmentant à cause de la guerre, on étendit la taxe sur les *petits aisés* ; elle fut accueillie par de nombreuses protestations ; plusieurs déclarèrent qu'ils iraient en prison plutôt que de payer. On établit des garnisons chez les aisés, entr'autres chez MM^{rs} de Montmor, de Chersy et Barentin ; la plupart s'absentaient emportant de chez eux tout ce qu'ils avaient de meilleur. Bullion envoyait des archers : « on a taxé le bonhomme Saintot à cinquante mille francs, il fait pitié à tout le monde », écrit H. Arnauld à Barillon. Les archers qui allaient tenir garnison chez les taxés étaient payés huit francs par jour et nourris, somme énorme pour le temps ; si on ne leur faisait pas assez bonne chère, ils prenaient les meubles et les portaient au cabaret. Les aisés résistaient ; Bullion fit mettre en prison les deux Vanelli qui n'en sortirent qu'à caution. On mit garnison chez les *petits aisés* de Paris : « cela fait une étrange rumeur et pourrait produire désordre si on n'y remédie » porte une lettre du 4 janvier 1640, ce qui n'empêcha pas qu'on fit une nouvelle taxe des aisés dans laquelle étaient comprises plusieurs veures de condition. Le nombre des aisés taxés dans Paris s'éleva à quatre mille ; on était descendu à cent livres de rente sur les tailles, ce qui constituait une médiocre aisance, aussi on écrivait :

..... la taxe nouvelle
Par qui tant de gens sont lésés,
Dessous un faux titre d'aisés.

Les divers fonctionnaires étaient mal payés ou même pas du tout. Des députés du parlement allèrent trouver M^r de Bullion pour leurs gages. Il leur fit dire qu'il se trouvait mal et ne pouvait les recevoir ; ils vinrent une seconde fois. Il les reçut avec

sa camisole rouge et son bonnet de nuit, et leur dit : « au lieu de vous plaindre de ce que vos gages ont été arrêtés, vous devriez faire des remerciements de ce que depuis tant d'années que la guerre dure et que le roi supporte pour cela des dépenses immenses, on n'a point encore touché à vos gages, quoiqu'en de semblables occasions, ces derniers aient toujours été les premiers que les rois aient fait arrêter ; demandez à M^r de Sully si, en telle et telle année, il ne vous les a pas fait arrêter. Sachez que vos gages et vos rentes ne sont point à vous mais au Roi ». Un des députés ayant dit qu'ils avaient obéi à tout ce qu'avait désiré le Roi : « Il est vrai, mais si vous ne l'eussiez fait, on vous l'eut fait faire », répartit Bullion.

L'absolutisme ne s'est jamais exprimé plus crûment. Ses prétentions allèrent même plus loin. En 1640, il dit au payeur des gages qu'il voulait absolument que ceux de la troisième chambre qui avaient reçu leurs gages les rendissent, mais M^r le Cardinal en parla à M^r de Bullion et lui dit qu'il était trop ferme en cela comme en beaucoup d'autres choses.

Le clergé aussi était mis à contribution. Bullion lui demandait 6.400.000 livres, savoir : 1.200.000 écus pour le décharger des amortissements ; 2.800.000 livres pour la vente de 200.000 livres de rentes que l'on obtiendrait en portant les rentes du clergé du denier 12 au denier 16. On résolut en outre de mettre à la taille et à toutes sortes d'impôts et de taxes tous les ecclésiastiques non nobles. Le clergé par son agent se plaignit au conseil. Bullion justifia la mesure en disant que ce privilège des ecclésiastiques n'était pas une immunité, mais une grâce que le Roi leur pouvait ôter.

Les besoins d'argent augmentaient ; on décida en 1640 de prendre le tiers du revenu d'une année de tous les ecclésiastiques, payable en deux ans. Les curés étaient exceptés. Les ordres étaient précis, il fallait payer. Ce qui était plus excessif que l'impôt, c'était la manière dont il était levé : en vertu d'un simple arrêt du conseil, c'est-à-dire par la volonté d'une personne, nonobstant le principe posé par tous les États généraux que l'impôt devait être établi par ceux qui le paient, ce principe protecteur du contribuable a été reproduit dans toutes les constitutions successives, mais pas plus qu'autrefois il ne sauvegarde rien. Le clergé avait fait opposition ; un arrêt du conseil du

10 novembre 1640 décida qu'on passerait outre et que les bénéfices seraient saisis. Le nonce fit grand bruit de cette affaire, « mais cela n'est pas capable d'étonner M^r de Bullion », dit Arnould, qui donne des détails sur cette affaire.

Cependant plusieurs évêques avaient réclamé contre la levée du tiers du revenu des biens ecclésiastiques, celui de Senlis notamment au conseil : Bullion « avec sa courtoisie ordinaire », lui demande en quelle qualité il parlait, et s'il était député du clergé ? Il répondit qu'il était évêque et conseiller d'État. Bullion lui répliqua que s'il avait quelque chose à dire comme évêque en son particulier, qu'il baillât sa requête, si, comme conseiller d'État, d'attendre qu'on lui demande son avis. Des démarches de l'évêque de Lisieux auprès du cardinal amenèrent la cour à montrer quelques dispositions favorables. Contre l'avis de Bullion, qui voulait avoir la liberté de taxer le clergé quand il lui plaisait, on permit une assemblée générale qui ne devrait pas s'occuper d'autre affaire.

En décembre 1640, l'affaire du clergé s'embrouilla. M. de Beauvais était pour que l'on laissât prendre à la cour ce qu'elle voudrait, mais que l'on n'accordât rien volontairement. L'archevêque d'Arles fit mettre en prison le sergent qui avait saisi son temporel pour le paiement du tiers, en même temps il fit assembler sa province et s'offrit de venir faire sur cela des remontrances au Roi, sachant bien qu'il encourrait la Bastille, mais qu'il tiendrait à honneur et à grâce de souffrir pour cela. On ne peut qu'admirer l'énergie des membres du clergé à défendre leurs biens sur lesquels l'Etat faisait des prélèvements sans cesse croissants, jusqu'au jour où a été consommée l'iniquité d'une confiscation générale, mais qui ne s'est pas accomplie sans une courageuse résistance.

Il arriva dans l'assemblée du clergé une chose que les contemporains qualifièrent d'étrange, et que nous jugeons encore plus sévèrement. Le ministre d'Emery s'y rendit de la part du Roi pour faire commandement à Messieurs de Sens, de Toulouse, de Mallezais, d'Evreux, de Bazas et de Toulon de s'en aller à leurs diocèses, sans passer par Paris et d'y servir mieux Dieu qu'ils ne faisaient ici le Roi ; il les traita de séditeux et de monopoleurs contre le service du Roi qui les retranchait de l'assemblée comme membres pourris, avec défense à eux d'ouvrir la

bouche, pour se justifier ni pour protester, à peine de punition ; ils partirent à l'instant.

Une grande émotion se produisit dans l'assemblée ; elle députa Messieurs de Chartres et de Nantes pour supplier le Roi de faire revenir les six évêques que M. d'Emery a chassés. L'opinion publique trouvait étrange cette mesure des ministres et ne s'expliquait pas qu'ils en fussent venus-là. C'est peut-être en atténuation du procédé que le Roi fit distribuer 50 mille écus à ceux de l'assemblée du clergé qui l'avaient bien servi,

Des résistances isolées se produisirent ; l'évêque de Senlis refusa de taxer les curés de son diocèse pour fournir la somme promise par l'assemblée. Il fut mandé par le chancelier pour expliquer les raisons de son refus ; il paraissait très résolu dans sa détermination, la cour de son côté semblait décidée à maintenir la sienne. Les autres évêques se relâchèrent et obéirent ; celui de Senlis persista seul. Il semble toutefois que dans l'affaire du tiers du clergé qui s'était très envenimée, le cardinal ait voulu l'accommoder à l'amiable.

En résumé, Bullion tira du clergé six millions, quatre par imposition, deux au moyen de ressources extraordinaires ; c'était le chiffre de sa demande.

Un édit sur les monnaies causa des désordres tant à Paris qu'en province : « la théorie des monnaies est obscure », a écrit Condorcet. Le comte Mollien disait à la Chambre des Pairs que la monnaie ne remplissait jamais mieux son rôle que lorsqu'elle ne faisait pas parler d'elle. Colbert a rendu 700 actes en ce qui concerne les métaux précieux. Il en est au moins un que l'on voudrait effacer de la liste ; c'est son émission, pour 4 sous, de pièces qui n'en valaient que 3 et demi. Ce qui prouve que dans ces questions délicates les plus grands hommes se trompent et qu'en même temps qu'elles donnent des embarras aux gouvernements ; elles causent des mécomptes aux particuliers.

De nos jours la lutte est vive entre les mono et les bi-métallistes ; entre les partisans et les adversaires de la frappe libre du métal blanc. Où est la vérité ? En sommes nous plus près qu'en 1640 ? La divergence d'opinions des hommes d'Etat de tous les pays du monde nous impose l'obligation d'être encore modestes.

Bullion entreprenait une réforme simple, devenue nécessaire.

Les espèces en circulation avaient le titre, mais n'avaient plus le poids ; leur valeur réelle n'était pas en rapport avec leur valeur nominale, les pistoles de France ne valaient que sept francs en Angleterre ; on les rognait pour un écu, et, des quatre francs qui restaient on obtenait en France de la marchandise pour dix, d'où une grande perturbation dans le commerce. Dans Paris même on donnait publiquement douze francs des pistoles pesantes pour les rogner.

On voulut remédier à cette situation et le 30 mai 1640 fut rendu une déclaration pour la conversion des monnaies légères en nouvelles espèces d'or. On apportait les pièces d'or au billon pour faire la conversion, on les pesait, et on rendait en pièces neuves un poids un peu inférieur à celui qui avait été apporté et qui était lui-même inférieur à la valeur nominale. La différence entre le poids reçu et le poids rendu constituait une perte subie par le détenteur au profit du Roi pour son droit de battre monnaie.

L'Angleterre faisait vers le même temps une refonte de ses vieilles espèces : le Parlement vota 125 mille livres sterling pour couvrir les frais occasionnés par l'opération, et les particuliers ne perdirent rien. Les hommes d'Etat Anglais furent plus justes et plus pratiques que les nôtres, aussi ils ne furent pas troublés par les réclamations qui se produisaient chez nous.

Le décri de la monnaie légère causa mille embarras au Prévôt des marchands : on avait donné à un régiment des pistoles légères, des soldats ayant voulu qu'un cabaretier prenne une pistole sans la peser il y eut rixe et le cabaretier fut tué.

M. de Bellegarde avait reçu 300,000 livres en pistoles légères, il se plaignit à M. de Bullion que par la déclaration il avait beaucoup de perte. Il n'eut d'autre réponse, si non, qu'il y devait prendre garde auparavant que de les recevoir. Les fermiers des gabelles devaient payer toutes les semaines 104 mille livres à l'Hôtel de Ville pour les rentes ; ils obtinrent du Conseil d'en payer dix semaines durant, la moitié en pistoles légères, quoiqu'eût pu faire le Prévôt des marchands. « Il n'y a point de volerie pareille à cela, » écrit un contemporain.

Depuis quelques années nous souffrons en France d'une perturbation monétaire. L'écart entre l'or et l'argent n'est plus de 15 et demi comme dans les cent années précédentes, mais de

30 ; nos pièces d'argent conservent chez nous leur valeur, grâce à l'empreinte de l'Etat, mais au dehors elles ne valent que pour leur poids. Quelle influence cette modification dans la valeur du métal blanc apporte-t-elle sur la crise économique actuelle ? C'est un problème dont la solution n'est pas facile, mais qui mérite d'être indiqué à l'occasion des questions monétaires agitées à une autre époque.

Une industrie qui marche avec les crises et les désordres était alors développée : celle des rogneurs de monnaies. On décida de les poursuivre. Bullion pensait en tirer pour plus de trois millions de confiscations. Il envoya trois maîtres des requêtes à Bordeaux, autant à Toulouse, autant à Lyon pour faire le procès aux auteurs de cette coupable industrie.

A Bordeaux le président de la Lane et 3 conseillers qui avaient rogné les pistoles prirent la fuite pour éviter leur châtimement. La Lane fut condamné et exécuté en effigie, sept autres personnes furent condamnés à 200,000 fr. d'amende. On offrait au Roi 500,000 francs pour une abolition générale ; Bullion en prétendait davantage. Le Président La Lane eut son abolition, paya cent mille écus, savoir 20,000 au traitant Montauron (1), le reste à l'hôpital. M. de Bullion dit du Parlement de Bordeaux : « voilà de braves gens, d'avoir ainsi condamné un président de leur compagnie. »

Ce n'était pas seulement au clergé, aux magistrats, aux rentiers aisés que s'adressaient les demandes d'argent, toutes les catégories de citoyens étaient visées et frappées. On décida de mettre à la taille les trésoriers de France, les élus, les officiers de la Maison du Roi et de la Reine, les nobles depuis 30 ans. Le Roi ayant dit à Bullion qu'il aurait tous ses officiers sur les bras, « dites que c'est moi, je veux bien me charger de cela. »

Les besoins d'argent augmentant toujours, le surintendant proposa d'ajouter un sou pour livre sur la vente de toutes les marchandises, espérant en tirer 15 millions par an ; l'établissement de cet impôt présentait bien des difficultés. En prévision d'une opposition possible des garnisons furent mises dans les villes des environs de Paris. Tous les corps de marchands furent assemblés ; on projetait de faire des inventaires de toutes

(1) A qui Corneille dédia *Cinna*.

les marchandises qu'ils avaient chez eux, ils s'y refusaient remontrant qu'il leur est d'une extrême conséquence de ne point faire voir quels sont leurs effets. Ils proposaient de mettre plutôt 3 sols par livre à l'entrée, c'est-à-dire à la douane, et de ne rien prendre de ce qui se vendra en détail, mais sans l'obtenir parce qu'on ne voulait pas perdre le droit des marchandises actuellement dans les magasins et dont on espérait tirer un grand argent. Les ventes inférieures à 25 sous ne devaient rien payer.

L'édit du sol pour livre fut vérifié à la cour des aides mais avec des modifications qui ne plaisaient pas ; la plus importante fut que l'on ne paierait rien pour les choses qui se vendront de particulier à particulier, si ce n'est que la vente se fasse en place publique. Les ministres disaient que cela ruinerait l'édit, que les marchands feraient tous les jours des fraudes en faisant vendre leurs marchandises par des particuliers. Le foin et l'avoine étaient exempts de droits. Des résistances se produisaient pour le paiement de cet impôt. Des sergents prirent un marchand qui devait 100 écus pour le sou pour livre, et quoiqu'il offrit de payer, ils ne laissaient de le mener en prison, pour lui faire affront, le peuple s'émut et l'ôta des mains des sergents ; le lieutenant civil dut informer.

Les nouveaux édits ne passaient pas sans difficultés, des démarches auprès des membres du Parlement étaient nécessaires. Celui qui augmentait le nombre des maîtres des requêtes tenait au cœur du ministre parce qu'il espérait de cette ressource tirer l'argent le plus net, et la cour en était préoccupée. Bullion se rendit chez les Présidents du Parlement pour leur recommander l'affaire ; d'Emery alla chez tous les Conseillers de la grande Chambre. Ils étaient autorisés à promettre formellement le rétablissement de la 3^{me} et le rappel des absents si la compagnie faisait ce que le Roi désirait d'elle. Cet édit, d'abord repoussé, passa grâce à la jussion, pour moitié, huit au lieu de seize ; trente-deux avaient été pour, vingt-quatre contre. Le Roi put se dispenser de se rendre au Parlement, et c'est ce que désirait la Cour, parce que sa présence donnait toujours beaucoup d'éclat aux affaires, et on finissait par retirer moins d'argent des impôts ainsi établis. En fin de compte on ne fit que six nouveaux maîtres des requêtes ; les six places furent payées trois cents mille écus versés au trésor ; on leur accorda une augmentation de gages de 400 livres et 2 minots de sel.

Le cardinal avait toujours porté les choses à la douceur et à l'accommodement dans l'affaire de l'édit des maîtres des requêtes. Il chercha aussi à modérer le surintendant dans certaines affaires notamment dans celle des ecclésiastiques que l'on voulait mettre à la taille, « laquelle est capable de révolter tous les esprits les mieux affectionnés, » dans celle de la recherche des nobles de Normandie sur laquelle on devait avoir d'autant plus d'égards que la province jusque-là en repos commençait à se troubler sur ce sujet, et qu'il était à craindre que cette recherche ne produisit beaucoup de mal en un temps où la plupart des nobles servaient dans les armées. La recherche était juste mais la manière dont elle se faisait ne l'était pas ; les intendants jugeant seuls n'étaient pas une autorité présentant assez de garantie pour disposer de la fortune des citoyens.

Dans une autre lettre il le prie : « de ne pas penser à certaines affaires capables d'allumer des feux qu'on ne saurait éteindre », ailleurs il lui reproche d'avoir mis à Abbeville sur les vins un droit à perpétuité que les habitants n'avaient consenti que pour un temps ; d'avoir doublé le droit sur le vin à Saint-Quentin. Emporté par le désir de faire face aux dépenses toujours croissantes, Bullion ne s'arrêtait pas dans les expédients ; il aurait au besoin imité l'exemple d'un insatiable gouverneur de province de l'empire romain qui établissait les impôts par mois, et avait divisé l'année en treize mois.

La vérité était qu'on était engagé dans une voie où il devenait difficile de s'arrêter. Les grandes guerres exigent de grandes ressources. Bullion, chargé de les trouver et de les procurer, était réduit à constater en juillet 1640 : « qu'on n'avait plus le choix des bonnes affaires à cause des dépenses passées, et que les dépenses présentes ne pouvaient aller sans moyens extraordinaires » ; il lui fallait tous les ans trouver près de 40 millions pour le comptant, ce qui le mettait « quasi en désespoir de pouvoir soutenir le fardeau... ». Un mois plus tard, plaintes encore plus vives : « notre recette manque, n'ayant pu venir à bout des offices des maîtres des requêtes de nouvelle création, ni de la chambre des comptes, les officiers étant plus revêches et plus attachés à la faction que jamais.... ».

Ces moyens extraordinaires, auxquels il lui fallait recourir, causaient une émotion générale, et Gui Patin, cet observateur

attentif, la traduisait ainsi : « on met ici de nouveaux impôts sur ce qu'on peut, entr'autres sur le sel, le vin et le bois ; j'ai peur qu'enfin on n'en mette sur les gueux qui se chaufferont au soleil et sur ceux qui pisseront dans la rue comme fit Vespasien ». Arnauld s'écrie : « On veut faire payer un impôt aux pauvres gens qui vendent de l'eau-de-vie ! » C'était alors une énormité que de mettre un impôt sur l'eau-de-vie, hélas ! quels progrès nous avons faits ; il est de nos jours de 1 fr. 56 par litre et on propose de le porter à 2 fr. 75 sans que personne puisse prévoir les conséquences de la mesure.

Le projet d'impôt sur les cuirs rencontra des difficultés. Le chancelier en avait donné la commission à Laffemas, lieutenant civil. Celui-ci remontre qu'il est chargé de faire la police et nullement de mettre des impôts ; il offre de quitter plutôt sa charge ; il accusait M^r de Bullion de lui faire donner cette commission ; il n'aimait pas le surintendant et espérait avoir celle de lui faire un jour son procès : « j'ai de quoi, disait-il, voilà une pièce bien délicate ». Leurs querelles se produisaient jusque dans le Conseil. Dans une séance, Bullion malmena Laffemas ; il lui dit entr'autres choses « qu'il faisait le tribun du peuple dont il portait les intérêts contre le Roi ». Laffemas dit à ses amis, qu'ayant la protection de M^r le Cardinal, il ne craint ni M^r de Bullion, ni M^r Cornuel qui ont résolu de le perdre. Le personnage de Laffemas n'avait pas encore été présenté sous cet aspect ; nos auteurs modernes ne lui ont jamais donné l'épithète de tribun du peuple, mais l'ont dépeint comme un tortionnaire, peut-être en prenant trop à la lettre les attaques dirigées contre lui par des contemporains impuissants à se venger du cardinal, et bien heureux d'exhaler leur colère contre l'exécuteur de ses œuvres. Celui-ci l'appréciait comme il suit : si Laffemas employait à bien faire, le temps qu'il met à parler, ce serait un grand personnage.

A bout de ressources, Bullion voulait faire vendre la forêt de Livry pour vingt mille écus. Le Roi s'y opposa, parce qu'il n'y avait plus que ce seul buisson-là proche Paris où il put trouver des cerfs et la sauva ainsi pour quelque temps ; mais Bullion ne renonçant pas à son projet : « J'en écris à M. de Bullion un peu sec », dit le Roi.

V

La situation financière vers ce moment est exactement retracée dans une lettre de Bullion.... : « je ne fus jamais si outré ; il faut que j'avoue que les affaires de finances sont en très mauvais état.... les traitants nous abandonnent, et les peuples ne veulent rien payer, ni les droits anciens ni les nouveaux. Nous sommes maintenant au fond du pot. Je crains que notre guerre étrangère ne dégénère en guerre civile..... ».

C'est ce qui arriva : « l'âne porte la charge, mais non la surcharge », disaient des remontrances aux États de 1614. Les impôts avaient été toujours croissant, et comme c'est la cause la plus ordinaire des révoltes, les populations ruinées se soulevèrent dans un grand nombre de provinces.

A Rouen, le soulèvement dura plusieurs jours ; des maisons furent pillées ; le parlement fut impuissant à faire cesser le désordre. Une députation d'habitants venus à Paris avec le lieutenant général fut mal reçue. M^r de Bullion maltraita ce dernier, lui disant qu'il devait être considéré comme complice de la sédition, vu ses faibles efforts pour en arrêter le cours. Gassion, envoyé avec des troupes en Normandie, alla punir les révoltés. A Caen, la population lui ferma les portes et refusa de le recevoir, mais ensuite elle se soumit. Cinq des principaux mutins furent exécutés et la ville taxée à un million cinquante mille livres ; pour le rétablissement des bureaux pillés lors de la sédition, elle eut à payer 74.000 livres.

Les troupes envoyées en Normandie causèrent d'étranges désordres. La sédition avait commencé dans la ville d'Avranches, où d'ordinaire prenaient naissance les désordres qui éclataient dans la province, aussi on décida de châtier la ville. Gassion força les faubourgs, tua cinq cents de ceux qui les défendait ; il perdit quarante à cinquante hommes, preuve de l'énergie de la défense.

Lyon, Tours refusèrent aussi de payer les nouveaux impôts, des émeutes éclatèrent dans ces villes et appelèrent une sévère répression. On leur fit payer au centuple l'impôt qu'elles avaient refusé et qui occasionnait le soulèvement. Des troubles survinrent en Périgord, à Moulins et en Roussillon, Gassion fut envoyé

avec des troupes pour mettre à la raison Moulins et Clermont. On se révolta à Rennes, les quatre principaux auteurs furent amenés à la Bastille. Montauban eut son émeute à l'occasion de l'établissement du sou pour livre ; le commissaire du Bosquet eut peine à se sauver, son carrosse fut brûlé. Le parlement de Bordeaux s'opposa à l'enregistrement de certains édits bursaux. Les Bordelais prirent les armes à l'occasion d'un impôt sur le vin. Le parlement de Toulouse défendit la levée des nouveaux impôts. A la suite de ces mouvements on prit des mesures qui dépassaient le nécessaire et le juste, ce qui est assez ordinaire de la part des gouvernants : les magistrats des villes de Normandie furent rendus responsables des séditions qui pourraient arriver dans ces villes ; on leur permit de désarmer les habitants s'ils le jugeaient à propos ; on rendit aussi responsables les seigneurs des paroisses.

A aucune époque on ne trouve autant de soulèvements dans les provinces. Cette fois ce n'étaient pas des seigneurs qui se révoltaient, c'était le peuple. Le nom de *Va-nus-pieds* et de *croquants* le dit assez ; il ne suffisait plus d'abattre une tête : Chalais, Montmorency, Cinq-Mars, pour comprimer la sédition il fallait les faire tomber par centaines. Quels ferments de haine, quels désirs de se venger couvaient dans les masses, attendant l'occasion d'éclater.

Était-ce donc une si bonne politique celle qui amenait ce résultat ?

François I^{er}, adversaire obstiné de la monarchie universelle de Charles-Quint, laissait à sa mort une réserve dans le trésor du Louvre ; Henri IV avait déposé 14 millions dans les caves de la Bastille. Si on peut discuter leurs idées économiques, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'ils étaient dans le vrai en proportionnant les dépenses aux revenus. Mais après eux la force manque pour maintenir ce principe, et, en 1626, le surintendant d'Effiat disait que les tailles montaient à dix-huit millions par an pour les peuples, mais qu'elles n'en rendaient que six au trésor parce que l'argent des tailles passait par les mains de vingt-deux mille collecteurs, et parce que des charges étaient assignées dessus.

Pour exécuter son plan de gouvernement : donner à la France une situation prépondérante en Europe, détourner les grands

de leur opposition et occuper leur activité, Richelieu avait besoin d'armées nombreuses qui occasionnaient de fortes dépenses, d'où des accroissements de taxes. L'odieux des impôts à lever retombait sur Bullion qui renfermé dans les devoirs de sa charge aurait été inattaquable ; mais on lui reproche justement de n'être pas resté désintéressé et de s'être d'autant plus enrichi que les levées de deniers étaient plus considérables. Il fallait que le Roi dans les dernières années trouvât six vingt millions pour les dépenses. Là dessus quelle somme irait à sa destination ? Quelle somme en serait détournée par les traitants, partisans, financiers de tous les degrés. L'attention de Richelieu aurait dû se porter sur cet intérêt, secondaire pour lui, mais capital pour les populations, et on aurait encore plus justement dit : le grand cardinal. C'était là l'abus à guérir, la conquête à faire, la victoire à remporter. Il n'y prit pas assez garde, notamment en ce qui concerne les dépenses de la marine et de l'artillerie plus directement sous ses ordres. A cette occasion un désaccord survint entre le premier ministre et le surintendant ; ce dernier sous l'impression de cet événement tomba malade. Il mourut le 22 décembre 1640, *ex suffocatione cerebri*, dit Gui Patin. Le roi n'eut pas de regrets, le cardinal fut indifférent, le peuple témoigna de la joie, et, crainte de manifestations hostiles, son corps fut porté la nuit aux cordeliers qui avaient reçu cent mille livres. Les actes de sa vie furent attaqués dans des vers et des écrits satiriques. On énumérait les impôts qu'il avait établis, on ne pouvait lui faire honneur d'en avoir supprimé aucun, ni cherché à améliorer le sort des malheureux écrasés sous la charge.

Il laissait des biens évalués d'après certaines appréciations à sept cent mille livres de rente, et d'après les plus modérées à cinq cent mille. Tenant compte de l'exagération populaire en pareille matière, et acceptant le dernier chiffre, il n'en reste pas moins certain que cette fortune était parmi les scandaleuses du temps. Le roi Louis XIII parlait souvent avec force contre le luxe et la dépense des financiers et des partisans, ce qui donna lieu à ce bruit qu'il ferait rechercher les héritiers de Bullion sur leurs grands biens ; « nous ne sommes pas en un siècle où l'on puisse espérer de voir cela », dit Arnauld. Le désordre allait encore continuer pendant une minorité, mais bientôt, sous

le jeune roi secondé par Colbert, s'ouvre une période où revivent les traditions de Sully et un système financier fondé sur cet axiôme : la France est un honnête homme qui paie ses dettes.

M^{is} DE LA JONQUIÈRE.

LA GRÈCE

ET

LES JEUX OLYMPIQUES

Esquisses et Souvenirs d'un Alençonnais⁽¹⁾

I

Depuis que les découvertes historiques enrichissent les musées et la science de merveilleux trésors, la passion de l'antiquité a entraîné les archéologues vers les fouilles mystérieuses et les études archaïques ; plus les régions antiques renommées ont révélé aux savants les surprises cachées sous leurs ruines, plus elles ont excité les générations nouvelles à revenir puiser à ces mêmes sources des révélations inconnues encore dans les lettres et dans les arts. La Grèce conservera toujours le puissant privilège d'exciter dans le monde entier l'attrait de la grandeur de l'éloquence, de la poésie, du patriotisme, de la rénovation et de l'espérance. Par reconnaissance, entraînement, dévouement artistique ou historique, tous les peuples savants s'imposent l'obligation d'attacher leur nom à la découverte de chefs-d'œuvre dans cette terre illustre où la révélation d'une inscription, l'exhumation d'une statue deviennent un événement universel qui émeut les académies, trouble les historiens, provoque des systèmes, crée des écoles nouvelles ; aussi à peine a-t-on connu la reconstruction du Stade séculaire et la renaissance des Jeux

(1) A l'occasion de la reconstitution des Jeux Olympiques, la Grèce convia, le 1^{er} août 1896, à ses fêtes, les archéologues français ; un certain nombre de membres de Sociétés historiques de Paris et des départements, s'empressèrent de venir puiser de nouvelles richesses scientifiques aux sources mêmes de l'Archéologie ; je fus assez heureux pour parcourir avec ces savants les plus antiques musées du monde et pour assister aux véritables conférences faites avec une science attrayante par les maîtres et élèves de l'Ecole d'Athènes : imitant les écrivains des autres académies, je viens offrir à la Société de l'Orne les souvenirs de mes excursions.

Olympiques en 1896, que, de toutes parts, les érudits en ont pris prétexte et se sont élancés vers la patrie de Périclès ; ils ont bravé le mistral déchaîné et ont planté dans l'Attique le drapeau de l'archéologie universelle ; ils répondaient à l'appel de ces écoles des arts antiques d'Athènes, de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, d'Amérique : tous ces peuples s'efforcent de faire compléter par leurs savants l'œuvre précieuse commencée depuis un demi-siècle et d'apporter leur activité, leur dévouement, leur science, leur solidarité dans ce concours unique et glorieux ; l'émulation s'est affirmée dès le début entre les nations : l'Angleterre, fidèle à ses coutumes, s'est empressée de s'approprier des objets d'arts d'une valeur inestimable et elle a prouvé qu'elle savait toujours tenir la tête, en faisant décapiter par Lord Elgin toutes les statues qu'elle découvrait et dont elle enrichissait ses musées ; l'école grecque, sous la direction du savant et habile Cawadias, l'éphore général des antiquités, a pénétré dans les profondeurs de l'Acropole, ce divin berceau guerrier et artistique d'Athènes et en a fait sortir les œuvres admirables des générations qui ont légué à l'Hellade les temples du Parthenon, de l'*Erecteion*, de la *Victoire* aptère ; à Eleusis, la même société archéologique, guidée par M. Philios, succédant aux dilettanti anglais, et aidée par le savant français Lenormant, a retrouvé et révélé les mystères de Cérès ; à la France est échue l'interprétation des oracles de Delphes : c'est dans ces lieux célèbres que jadis M. Foucart et de nos jours le très érudit M. Homolle, le directeur renommé de l'école Française, ont recherché les secrets du tout puissant sanctuaire ; récemment encore des inscriptions précieuses et une statue de bronze d'un vainqueur de courses de chars étaient découvertes ; ce dernier chef-d'œuvre rappelle, dit-on, par la beauté et la souplesse des formes, l'Hermès de Praxitèle et la Vénus de Milo (1). Les Alle-

(1) Jusqu'à ce jour, l'Hermès et la Vénus étaient les plus beaux chefs-d'œuvre de la statuaire grecque ; la Vénus orne le musée du Louvre. D'après M. Trogoff, aspirant de marine en 1820, le paysan Yorgos, en labourant son champ, à Milo, découvrit, le 11 mars de la même année, cette statue dans une niche construite sous le sol, elle possédait ses deux bras et tenait une pomme dans la main gauche ; à la même date, le lieutenant de vaisseau Dumont-Durville vit la Vénus nullement mutilée. Une lettre de M. Brest, consul à Milo, récemment décédé centenaire, nous apprend quelle fut achetée du paysan Yorgos pour la somme de 30,000 fr. ; au moment de l'embarquement sur la goëlette l'*Estafette* les marins français furent obligés de

mands avec Schlieman, à Tirynthe et à Mycènes, ont découvert les sépulcres d'Agamemnon, de Cassandre, d'Eurymédon tués pendant le repas de Clytemnestre, et des trésors d'une incomparable magnificence. J'ai vu moi-même renaître sous les fouilles de ces archéologues des rues étroites, de longs égouts, des canaux souterrains, des habitations avec leurs cours pavées de mosaïques blanches et jaunes de l'antique cité d'Athéna, voisine de l'aréopage. Dodone, Délos ont encore révélé leur passé aux recherches de M. Homolle; Olympie, Epidaure, Thèbes, *Tanagra* et d'autres lieux sacrés ont ébloui par les richesses artistiques que les siècles avaient longtemps dérobées à l'admiration universelle. Si la Grèce n'est pas une terre qui nourrit ses artistes, c'est un musée immense resplendissant par ses temples, ses palais, ses tombeaux, ses figurines archaïques, ses bas-reliefs, et cette statuaire la plus admirable de toutes les époques, la plus finie, la plus vivante, tirée du beau marbre de Paros, ou coulée en bronze le plus pur, et sortie du ciseau immortel de Phidias et de Praxitèle.

II

L'Athènes antique partageait sa vénération entre Athéna ou Minerve et Demeter ou Cérès, et si le Parthenon répandait sur l'Attique la sagesse divine, le sanctuaire d'Eleusis gratifiait la Grèce de riches moissons; aussi, chaque année, le quinze du mois de Boédromion, une procession solennelle sortait du temple Eleusinion consacré au pied de l'Acropole à Demeter et à sa fille Coré ou Proserpine, et parcourait la voie sacrée qui sépare encore Athènes d'Eleusis.

Le culte de ces déesses était confié à certaines familles sacerdotales portant le titre d'Hiérophante ou Dadouque; après elles

repousser les marins Turcs qui s'opposaient à l'enlèvement, et la statue arriva à Toulon mutilée; les deux bras furent-ils brisés par le paysan, ou, ce qui est présumable, ces membres furent-ils mis en pièces au milieu du combat: Les archéologues sont depuis longtemps en désaccord sur ces points. Il serait peut-être possible de trancher cette question en se renseignant auprès de la fille de Yorgos qui vit aux Cyclades dans la plus profonde misère, d'après les renseignements qui m'ont été donnés pendant mon récent voyage.

venaient les époptes, prêtres doués de la suprême perfection obtenue au milieu d'épreuves de profonde humilité ; puis les mystes, gardiens de la sublime vérité voilée dans les grands mystères, et enfin la foule des initiés sortis des petits mystères et parés du symbole de la pureté ; avant de suivre la voie sainte, ceux-ci cherchaient la purification en trempant leurs mains dans les entrailles des victimes, et, à la vue de l'image de l'enfant divin Iacchos qui devait les précéder, ils entonnaient les chants mystiques soutenus par des joueurs de flûte. Les fêtes célèbres se poursuivaient pendant quatorze jours, et leur puissance suspendait pendant cette période toutes les hostilités entre les peuples. Les initiés s'avançaient avec piété au milieu des autels, des monastères, des temples et des tombeaux qui ornaient la route sanctifiée et atteignaient le défilé de Corydallos qui sépare les monts Ægaleos du Parnès, et leurs hymnes devaient s'inspirer du spectacle grandiose qui leur permettait de saluer de ces hauteurs, d'un côté les majestueux temples d'Athéna qui se dessinaient au milieu de l'horizon violet des monts Hymette, et de l'autre côté les sanctuaires marbrés de la déesse des moissons baignés par les ondes bleues du golfe immense d'Eleusis : au loin, derrière ces mystérieuses enceintes se déroulaient encore les chaînes six fois dominantes des monts du Péloponèse dont les cimes neigeuses s'élevant dans l'infini céleste, semblent, le jour, enveloppées dans une pluie de lumière admirée par Châteaubriant et le soir, paraissent se fondre en une ombre immense de vapeurs éthérées. C'est sous cette extase mystique que cette procession infinie déroule ses plis sur les contours onduleux du rivage ; les initiés parvenus à des étangs salés enveloppant sur la droite la voie qui longe la mer, se livrent dans ces lacs à des ablutions qui, en les purifiant encore, les rendent dignes de s'approcher des lieux sacrés : au déclin du jour, à la lueur de la cire des abeilles, la procession traverse les petits propylées, et pénètre avec un profond recueillement dans le temple majestueux de la divinité.

III

Ces souvenirs mystiques accompagnent de nos jours l'archéologue qui parcourt avec un sentiment ému cette voie chère pendant tant de siècles à l'antique Athènes ; mais les autels, les tombeaux ont disparu et sont remplacés par de larges rues qui s'allongent sans cesse et se relient à des villages, faubourgs de la métropole ; l'un d'eux attire l'attention par sa fabrique de poudres : Cet établissement important fut fondé par l'habile ingénieur Moraitini qui jadis vint en France s'inspirer des conseils du savant Mauronard, ce très distingué inspecteur général et ancien directeur des poudres et salpêtres au ministère de la guerre. Après ces hameaux, le chemin longe des champs peu fertiles, bordés de haies d'aloës gigantesques et de hauts figuiers sauvages ; bientôt apparaît une forêt d'oliviers centenaires aux troncs immenses, noueux, pétrifiés ; dans cette partie de la route est creusé le large fossé desséché formant le lit du Céphise qui se divise en trois bras souvent inutiles et traverse la voie sacrée. C'est près du pont de ce cours d'eau célèbre que se tenaient au moment de la procession d'Eleusis, les paysans des dèmes voisins : cachés sous des masques hideux et de burlesques travestissements, ils accablaient les initiés d'injures, d'insolences, les couvraient de crachats et les provoquaient par leurs menaces ; les chants pieux étaient interrompus, et de toutes parts s'élevaient des protestations, des cris, des luttes qui, pendant quelques instants, arrêtaient la majesté du culte, puis, tout s'apaisait, les insulteurs disparaissaient, et cette scène triviale annuelle faisait ressortir l'inanité de la folie humaine en face de la pureté divine. A l'ouest du bois des oliviers, la campagne n'offre qu'un sol jonché de mauves ou d'anémones aux couleurs variées, et des collines couvertes de sapins et de myrtes ; vers le sud est isolé un hospice ou maison de santé ; plus haut apparaît le couvent franc de Daphni près d'une futaie verdoyante ; en face domine une petite ferme sur le coteau du Parnès ; sur le versant opposé de la montagne sont quelques vestiges du temple aphrodite, et après avoir admiré au loin les monts de Mégare et les sommets élevés du Cithéron, l'on descend vers les lacs salés qui depuis des siècles ont conservé leurs eaux stagnantes et fébriles exer-

çant leur influence malfaisante sur les habitants de ces régions. Quelques maisons rustiques occupées par des pêcheurs sont construites près de ces étangs très poissonneux ; en face se déroulent les vagues de la mer d'Eleusis ce beau golfe assez large pour offrir un abri sûr à toutes les flottes de l'Europe, et fier des gloires de Thémistocle qui, à Salamine, un de ses détroits, sut anéantir les vaisseaux menaçants des Perses.

En suivant la route demi-circulaire du rivage, l'on parvient au village de Lefsina, situé à vingt kilomètres d'Athènes : là fut Eleusis ; les habitations semées sans ordre ont été bâties pour la plupart avec les débris des temples des Dieux ; naguère quelques-unes occupaient même l'enceinte du sanctuaire de Cérès ; d'autres maisons vieilles sont voisines des quais de l'ancien port dont les jetées en ruine laissent deviner l'importance et l'antiquité. Rarement ces demeures offrent un aspect confortable ; les habitants pauvres vivent de pêche et cultivent une terre aride ; quelques-uns sont employés dans la fabrique de savon la plus renommée de la Grèce. Cette population se compose d'Albanais, elle a gardé sa langue, ses mœurs, sa religion et son costume pittoresque ; les femmes sont couvertes d'une longue et blanche chemise parfois brodée, dessinant la souplesse de leurs mouvements, elles ajoutent un vêtement de couleur pendant la saison froide ; leurs longs cheveux noirs sont entourés d'une écharpe de laine ou de soie, par exception parée de petites pièces brillantes. Quelques contrées de l'Hellade ont également conservé des colons étrangers, ne se mêlant jamais avec les autochthones. Aussi peut-on rencontrer un groupe d'Albanais dans l'île d'Andros autour du port de Gavrion, et un village bavarois fondé par le roi Othon à Héracleion, dans l'Attique.

IV

Dans le village de Lefsina, sur un promontoire du golfe d'Eleusis, apparaissent les ruines du temple de Demeter. Des murs épais, flanqués de tours appuyées sur un monticule, contournent le plateau dominant, jadis ils protégeaient ces lieux sacrés dont ils soutenaient les vastes monuments ; ces remparts en partie démantelés conservent leur ancienne configuration ;

quiconque pénètre dans l'antique enceinte est attristé du délabrement et du désordre des ruines disséminées sur le sol : partout décombres, blocs de marbre, débris de colonnes, chapiteaux brisés, frises en pièces, excavations profondes : Difficile au premier aspect semble l'étude topographique et architecturale de ces sanctuaires ; avec une attention soutenue et éclairée par les travaux archéologiques (1), l'on parvient à retrouver les emplacements des petits et des vastes édifices tracés par de nombreux caissons de colonnes qui vous attirent d'étages en étages jusque sur les hauteurs de cette acropole. Mais on recherche en vain les antiques merveilles dues à Pisistrate, Périclès, Lycurgue, Claudius Pulcher, Adrien, Ictinus, Marc-Aurèle, Lucius Verus, Commode, Philon et à tant d'autres ; ces bien-faiteurs et artistes avaient comblé ces lieux saints de statues vénérées, de bas-reliefs historiques, dont quelques-uns sont déposés dans un musée voisin ou conservés au milieu des grandes collections artistiques d'Athènes. Le premier monument dont on retrouve les vestiges près de l'antique voie sacrée, et situé à l'extrémité des hautes murailles, servait de grands propylées, divisés par trente hautes colonnes doriques et reliés par de belles sculptures ; après avoir pénétré dans ces couloirs, il fallait traverser de nouveaux et plus petits propylées, suivre la voie sacrée intérieure et s'avancer dans un vaste bâtiment rectangulaire où s'élevaient quarante-deux somptueuses colonnes de marbre : c'était la salle d'initiation ; du côté de la mer, ce temple présentait un portique orné de douze colonnes à l'architecture dorique, et, parallèlement du côté de la montagne, un très large escalier, taillé dans le roc, donnait accès sur une longue terrasse qui précédait le vénérable sanctuaire consacré à Cérès et dominait la mer et les terres. Depuis, au même lieu s'est élevée une chapelle consacrée à la vierge Marie. Autour du sanctuaire de Demeter qui rappelait le Parthenon par sa magnificence, se rattachaient deux petits temples dédiés à Pluton et à Artémise Propylace, un monument gardien du trésor, un arc de triomphe, des bains et des portiques.

(1) Dans cette étude sur la Grèce, je me suis inspiré des œuvres d'Edmond About, Deschamps, Olivier, Diehl, Phillos, Joanne, Duruy, Barthélemy, Robert de Flers, Guizot, Châteaubriant, Elysée Reclus, de l'école d'Athènes, des statistiques de 1896, des publications consulaires, etc.

V

Quels étaient ces mystères et ce culte vénéré par tous les peuples de la Grèce ? Au siècle dernier un hymne à Déméter, découvert dans la bibliothèque de Moscou, révéla les secrets de la déesse qui répand l'abondance, donne la vie et prodigue les richesses. Au milieu des joies de l'Olympe, Cérès jouissait du bonheur divin près de sa fille Coré qu'elle avait eue de Jupiter, Celle-ci disparut un jour, et la nymphe Arytrax révéla à la mère éplorée l'enlèvement de la jeune divinité par Pluton avec l'assentiment du maître des Dieux, au moment où elle cueillait des fleurs dans la plaine embaumée de Nysa ; profonde fut la douleur de Déméter : la déesse abandonne les sphères éthérées, elle emprunte les traits d'une vieille femme, parcourt toutes les parties de la terre, ne peut découvrir sa fille bien aimée, remplit l'univers de ses plaintes et vient cacher son désespoir à l'ombre d'un olivier près du puits du souverain de la ville d'Eleusis ; des jeunes filles la découvrent au milieu de son affliction, la prennent en pitié et demandent au roi de confier son fils à la surveillance de cette infortunée ; nul adoucissement ne peut calmer cette douleur ; cette mère désolée se consume au milieu de sa peine et repousse toute nourriture, mais la puissante déesse est bientôt dévinée, l'humble vieille se transfigure aux yeux des mortels, et en reconnaissance du temple qui lui sera consacré sur la colline d'Eleusis, elle enseignera aux hommes les soins utiles à donner aux moissons. Mais toujours accablée de tristesse et fuyant l'Olympe, Déméter prend la résolution de rendre la terre stérile jusqu'au retour de Coré ; les champs cessent de produire des récoltes, de toutes parts les plaintes, les lamentations, les supplications des mortels s'élèvent jusqu'à Zeus ; le père des Dieux voulant sauver les hommes de la désolation, ordonne à Coré de quitter les enfers et de retourner près de Déméter ; mais elle ne pourra rester aux côtés de sa mère que les deux tiers de l'année : l'alliance contractée avec Pluton en mangeant en secret le grain de la grenade, l'oblige à passer un tiers du temps dans les enfers auprès de son époux. Cérès apaise sa colère en recevant sa fille dans ses bras, et rend à la terre la fertilité et l'abondance.

Dans le musée d'Athènes, au milieu des merveilleux bas-

reliefs retrouvés à Eleusis, il en est un remarquable représentant Cérès se disposant à s'élever vers le séjour des dieux, elle est accompagnée de Coré, sa fille, et, remettant à Triptolème, son premier prêtre, un grain de blé, elle lui enseigne les secrets de l'agriculture et l'initie à ces mystères sacrés qui devaient attirer chaque année dans son sanctuaire d'Eleusis les fidèles qui suivaient, après les purifications, la voie sacrée.

VI

C'est aux chants des hymnes de la déesse que la procession arrivée à Eleusis traverse les propylées et pénètre dans la vaste salle d'initiation ; les fidèles, portant des cierges allumés, assistent aux mystères qui révèlent la puissance de Demeter : Une inscription découverte récemment dans les fouilles, enseigne, d'après les révélations divines, « que la mort n'est pas un mal, mais qu'elle est un bien pour les mortels ». Grâce aux recherches archéologiques les cérémonies du culte ne sont plus mystérieuses : les initiés se livraient à de nouvelles purifications et devenaient dignes de la protection de la déesse ; ils chantaient en chœur sa gloire et sa puissance, et dans des représentations symboliques, rappelaient son émouvante légende : la naissance de Coré est célébrée, son enlèvement par Pluton est simulé : partout règne la tristesse, partout des cris, des pleurs, des lamentations ; des milliers de voix appellent la fille de Cérès, les initiés se précipitent hors du temple, en tous lieux, ils la cherchent avec des flambeaux, s'arrêtent près du puits et sous l'olivier témoin des larmes maternelles ; de retour dans le sanctuaire toutes les voix mêlent leurs supplications à leurs cris plaintifs ; soudain des éclairs sillonnent les airs, des tonnerres terrifiants répandent l'effroi ; l'émotion s'empare de tous et des invocations pressantes s'élèvent vers l'Olympe : Jupiter se laisse fléchir et Coré est rendue aux tendresses de la déesse d'Eleusis. A la terreur suppliante succède le délire du bonheur : les ris, les embrassements, les danses suivent les désespoirs. Poignant est l'attrait qui attire la foule vers ces mystères qui terrifient par les angoisses de la mort et pâment par les joies de la vie ; aussi chaque anniversaire de ce culte augmentait-il toujours

le nombre des initiés : c'est que cette religion répondait aux sentiments de ce peuple doué d'une imagination vive, bercé par les poésies immortelles d'Homère, épris de l'éloquence de Demosthènes, nourri des tragédies de Sophocle ; et ces cérémonies d'Eleusis ne se transformaient-elles pas elles-mêmes en scènes dramatiques représentées par les initiés eux-mêmes venus en procession vers ces lieux sacrés.

Bien des siècles ont passé depuis ces temps, et la Grèce moderne, toujours poétique, toujours démonstrative, toujours pieuse, s'est empressée de renouveler ces élans magnifiques d'une population entière ; le peuple ne sacrifie plus à une légende, il consacre les vérités de la religion chrétienne, mais il continue et imite les processions d'Eleusis et célèbre toujours les souvenirs de la mort et de la vie. C'est chaque année le vendredi saint, vers dix heures du soir, principalement dans la capitale de l'Hellade moderne que la foule des fidèles se rassemble dans les temples divers ; les larges rues et les boulevards illuminés forment la voie sacrée et se remplissent du peuple silencieux, tandis que les balcons et les fenêtres des maisons se garnissent de spectateurs qui se portent jusque sur les toits. Dans le lointain retentissent des chants plaintifs et de douces et tristes mélodies suivies du silence morne du recueillement, puis s'avance lentement et solennellement une procession compacte, immense : c'est la croix entourée d'acolytes et d'enfants psalmodiant par intervalles des cantiques lithurgiques, Suivent massés des centaines de fidèles portant de petits cierges ornés de banderoles multicoles et dorées ; au milieu de cet océan humain apparaissent les papas ou prêtres grecs avec leurs barbes épaisses et leurs longues chevelures recourbées sous leur toque sacerdotale et revêtus de leurs ornements, ils entourent et portent ensemble un drapeau de soie blanche sur lequel repose, représenté en broderie d'une grande beauté, le Christ mort, parfois recouvert d'un voile ou d'un drapeau d'or. Près de Jésus se tient l'Archevêque ou Métropolitain, tenant sa crosse sacerdotale et couvert de sa tiare orientale, argentée et brillante de pierres précieuses ; sa barbe blanche et son air vénérable rendent sa marche plus majestueuse encore. A ses côtés se rangent souvent le roi de Grèce et les princes suivis des ministres, des hauts fonctionnaires de l'Etat, et des officiers de toutes armes ; les soldats entourent ce cortège

funèbre et sont précédés de la musique militaire dont les airs graves alternent avec les chants pieux répétés par les fidèles ; et la foule toujours augmentant suit le Christ, et toutes les mains portent les lumières sacrées, et toutes les maisons sont illuminées : C'est un fleuve flamboyant, vaste et profond qui s'écoule lentement entre des hauts bords resplendissants sans arrêt et sans fin ; c'est que les processions des paroisses suivent le cortège de la métropole et parcourent la citée au milieu des feux infinis, sous un ciel étoilé, pleurant dans ses hymnes la mort de son Dieu et manifestant les tristesses et la douleur jusqu'au jour prochain de la résurrection.

Pendant la semaine qui précède la Pâque le peuple grec observe un jeûne sévère, absolu, ne buvant que l'eau pure et se nourrissant d'olives, mais la joie publique ne tardera pas à saluer le ressuscité.

Sur une vaste place, en face de l'Église Métropolitaine, s'élèvent une estrade et un autel ; le samedi saint la foule silencieuse et recueillie se dirige le soir vers ces lieux sacrés, toutes les maisons environnantes reçoivent les fidèles ; du haut des balcons, on perçoit l'immensité de la multitude aux ondes noires qui s'agite dans l'ombre de la nuit ; l'armée défile et se range sans bruit, c'est l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, elle resserre encore la foule compacte et entoure ce sanctuaire. Soudain retentit le commandement des officiers, le maniement des armes et le bruit des voitures de la cour, c'est le roi, la reine, la famille royale, les ministres, qui viennent se ranger sur la tribune ; de la Métropole, l'archevêque et les prêtres s'avancent vers l'autel extérieur ; au milieu de ce puissant concours de population règne le silence solennel de la mort, l'aspiration pieuse vers un mystère ! le deuil mystique du divin crucifié !... De l'horloge la cloche retentit douze fois... le Métropolitain élève les yeux vers le ciel, tend les bras vers le Très-Haut et proclame avec une émotion partagée : *le Christ est ressuscité!!!*... Soudain les cloches sonnent leurs chants divins de fête, les musiques font retentir leurs airs triomphants, les sillages incandescents des fusées se croisent de toutes parts dans les airs, des milliers de flambeaux illuminent l'espace ; l'église, les hôtels, les monuments paraissent embrasés ; des cris de bonheur se mêlent aux cantiques de la résurrection et aux hymnes du clergé qui rentre dans la cathé-

drale en traversant les magnifiques portiques. Comme à Eleusis, c'est la joie après la tristesse ; comme à Eleusis, c'est l'immensité lumineuse au sein de la nuit du mystère ; comme à Eleusis, c'est la solennité plaintive de la mort et les cris d'allégresse de la vie : mais ici la fable a disparu... le Christ est ressuscité !

VII

La Grèce des temps héroïques, après avoir emprunté à l'Égypte les éléments de sa civilisation, avait créé une religion nouvelle en transformant ses héros en divinités. Sa piété envers ses Dieux fut l'époque de sa gloire et de sa grandeur, et encore de nos jours l'étude de la Grèce exige la science de ses vieilles fictions mythologiques, et rappelle le souvenir de ces gloires artistiques, qui survécurent au dernier des Grecs, Philopœmen, et aux bouleversements de cet empire décoré de ce nom glorieux de Grec, seul prestige que ses souverains pouvaient opposer à l'empire d'occident dont Rome restait la capitale. Pendant des siècles, ce *Bas Empire* fut éprouvé par d'incessantes révolutions, de périodiques révoltes, volcan non encore éteint ; de meurtrières invasions dont quelques vestiges se rencontrent encore dans l'Attique. A Eleusis, sur une colline voisine des temples de Cérès et près des rives du golfe Eleusinien se découvrent des ruines appelées la tour des Francs. Ce château-fort date de l'époque où Constantinople fut conquise par les croisés se rendant en terre sainte. A l'extrémité sud de ce mont existait un donjon rectangulaire large de neuf sur vingt mètres de hauteur ; une partie de ses murs a résisté aux temps et aux guerres ; à cette tour se rattachaient des ouvrages dont on retrouve les solides assises ; ils complétaient la défense du plateau et formaient des constructions divisées en sept parties ou parallélogrammes de huit, dix-sept, quatorze, six, trois, six et quatre mètres de longueur sur quatre de large ; une poterne terminait ces travaux. Au centre de l'esplanade sont encore creusées une citerne et des excavations. Toutes ces murailles semblent avoir été édifiées en pierres et en marbres provenant en partie des débris des temples de Cérès. La position de cette place dominante permettait de surveiller du côté de la terre la ligne du Péloponèse et vers la mer le

port vaste et important d'Eleusis et les détroits ou passes de Salamine et de Mégare donnant accès sur le golfe.

Ce château appartenait-il à un seigneur féodal détroussant sans merci les voyageurs traversant les régions ? Abritait-il un poste chargé par les ducs d'imposer un péage aux passants qui suivaient la route de Mégare, de Corinthe ou de Thèbes ? Constituait-il un fortin établi pour la défense du duché d'Athènes et relié à cette ville par des ouvrages disparus ou des couvents, véritables forteresses flanquées de murs épais ? Cette dernière hypothèse expliquerait la construction entre Eleusis et Athènes, d'un monastère important et formidable dû aux Bénédictins, moines souvent alors véritables compagnons d'armes des chevaliers et plus tard gardiens dévoués des cendres des chefs francs.

Ce couvent de Daphni occupait une situation forte sur le penchant du mont Égaleos couvrant la plaine de l'Attique. Les ruines de ce monastère sont des plus instructives et des plus remarquables ; l'église au style Byzantin avec sa tour carrée, couverte d'un dôme, s'appuie sur des colonnes ioniques, peut-être empruntées à un temple voisin consacré à Apollon ; les fenêtres également byzantines sont intactes ; les mosaïques qui décorent les murs intérieurs et la coupole rappellent par leur magnificence celles de Ravenne et de Constantinople : ces œuvres d'art en partie détériorées représentent le Christ pantokrator tenant un livre d'une main et de l'autre bénissant les fidèles, et encore la résurrection de Lazare, puis la Sainte-Famille. Cette chapelle occupe la partie centrale du couvent, entre un large terrain, défendu par des murs épais et solides surmontés de terrasses, et le préau du cloître délabré entouré de cellules et d'arcades gothiques avec une porte du même style. C'est de ce côté que s'élève sous la tour un haut nartrex donnant accès dans la nef. Il m'a été donné de contempler dans la cour du cloître les sarcophages vides en marbre blanc des anciens Ducs d'Athènes Othon de la Roche et Gautier de Brienne : les armes de ce dernier, bien gravées, portent sur un fond de gueules deux fleurs de lys surmontant deux dragons combattant de face. Ce n'est pas sans avoir ressenti quelques regrets que j'ai vu les ouvriers sapant les murs de ce monastère historique et remarquable, et bientôt le temple seul restauré sera avec la tour

d'Eleusis l'unique vestige dans l'Attique, de cette éphémère occupation Franque (1).

Cette conquête datait du temps où les peuples entraînés par les élans chevaleresques, par l'amour des combats, la gloire de la Chrétienté et la protection des faibles, s'élançaient vers Jérusalem. Déjà trois croisades avaient abordé en Palestine, et sous l'impulsion du Pape Innocent III des armées de croisés se dirigeaient de nouveau vers la terre sainte sur des vaisseaux vénitiens. C'était en 1195 : Isaac II, l'ange, souverain de l'empire grec d'Orient, venait d'être détrôné par son frère Alexis III ; il invoqua le secours des chevaliers. Les Francs oubliant leur mission, se dirigèrent vers Constantinople, rétablirent l'empereur sur le trône, mais l'anarchie déclencha sur la ville, révolutions, bouleversements ; les croisés entraînés par les passions, les convoitises, les ambitions, pénétrèrent dans la capitale, massacrèrent sans merci les habitants, se livrèrent à tous les excès les plus barbares, font main basse sur un butin dépassant cinquante millions, enlèvent des églises les reliques sacrées, et emportent la vraie croix qui fut partagée entre les états et dont une partie est pieusement conservée dans le trésor de Notre-Dame de Paris.

Le Pape attristé lança des blâmes mais pardonna, et Beaudouin fut proclamé empereur d'Orient. Comme les provinces de l'empire, la Grèce fut partagée entre les princes croisés ; les vénitiens occupèrent entre autres une partie du Péloponèse et les places maritimes de la Thessalie ; les Français reçurent les îles de l'Archipel et le territoire situé entre les Thermopyles et le cap Sunium ; Guillaume de Champlite, bâtard de Champagne, occupa la principauté d'Achaïe ; le bourguignon Othon de la Roche accepta en fief de Boniface de Champagne devenu roi de Salonique, les duchés de Thèbes et d'Athènes (1215-1225). Ces conquêtes riches et faciles excitèrent les convoitises des croisés débarqués en Palestine ; les princes, les chevaliers, les templiers, les hospitaliers accoururent et revendiquèrent, les armes à la main, leurs parts de conquêtes ; c'est ainsi que Geoffroy de Villehardouin chassa Champlite et s'empara de l'Achaïe, et que le duché d'Athènes passa sous le pouvoir de Gauthier de Brienne. Tous ces petits États n'offraient aucune stabilité, les

(1) Cette conquête dura cinquante-sept ans. 1204-1261.

soldats francs, amollis par les plaisirs, oubliaient leur discipline et vivaient au milieu de l'indifférence des populations, aussi en 1309 Athènes passa sous la domination des Catalans après une bataille livrée près du lac de Copais (1), en Béotie; quatre-vingt-cinq ans plus tard, les Vénitiens étendaient leur puissance sur le duché, et en étaient eux-mêmes chassés en 1454 par les Turcs commandés par Om ar; en vain à maintes reprises essayèrent-ils de rentrer dans leurs possessions, ils furent contraints de se retirer en laissant de regrettables traces de leurs attaques infructueuses: en 1687 pendant le siège de l'Acropole par Morozini, des bombes lancées de la colline du Pnyx sur le Parthenon converti en poudrière, renversèrent la partie centrale de cette merveille. Pendant 379 ans, les musulmans se crurent pour toujours maîtres de la Grèce; l'énergie, les souvenirs, l'audace soulevèrent périodiquement les Hellènes aspirant à l'indépendance. Ce peuple ne fut arrêté ni par les sacrifices, ni par les massacres, ni par la tyrannie fanatique; repoussé de l'Acropole qu'il avait occupée, il revint à la charge le 4 juin 1827, sous les ordres du français Fabvier et parvint à reprendre la colline de Minerve qu'il devait conserver toujours.

La France, comme autrefois les croisés, répondit à l'appel des Grecs, mais plus généreuse que les chevaliers, elle combattit pour l'honneur et en 1834 le général Maison, après la prise de Patras, proclama à la tête de l'armée française l'indépendance de cette nation héroïque renaissante.

VIII

Lorsque le navire qui vous amène vers l'Hellade, a permis de saluer les îles nombreuses qui semblent des vedettes avancées, et que vous approchez de cette terre promise, vous ne pouvez retenir le cri qui s'échappe de toutes les poitrines: le Parthenon !! l'Acropole !! — C'est que ce mont qui apparaît est le berceau de la Grèce, que c'est le passé qui vous attire et qu'une émotion irrésistible vous saisit à l'idée et à la vue de ces merveilles. Châteaubriand avoue qu'à leur aspect, il éprouvait une espèce de trouble qui lui ôtait le pouvoir de la réflexion, et cette

(1) Dans le musée polytechnion se trouvent des armures et des armes Franques et Catalanes, provenant de la bataille de Copais.

émotion, je l'ai ressentie moi-même. A peine débarqué dans le port vaste et bien protégé du Pirée, et après avoir traversé cette ville nouvelle et populeuse (45.000 habitants) (1), l'on a hâte de prendre la voie d'Athènes ; la colline de Musée, la première attire vos regards et vous présente à son sommet le mausolée délabré, en marbre pentelique de Philoppapos : ce petit-fils d'Antiochus IV, épiphane, roi de Commagène, s'était rendu célèbre en Attique par ses nombreuses libéralités ; dans les rochers inférieurs de ce monticule sont ouvertes trois grottes-prisons qui, d'après la tradition, virent les derniers moments de Socrate. Dans le voisinage on remarque sur la petite colline du Pnyx, la place où se tenaient les assemblées du peuple, attiré par les orateurs qui parlaient du haut d'une tribune, dont on retrouve encore les marches. Mais, pour embrasser la ville entière, il faut rester sur le plateau des Muses : le tableau est grandiose, la cité moderne trouve un cadre incomparable dans les montagnes élevées qui l'entourent de tous côtés. C'est à l'est la chaîne de l'Hymette, s'illuminant vers le soir de feux violets et répandant les parfums de ses fleurs sur le miel des abeilles. C'est au nord le Lycabette, monticule conique et pittoresque à la cime couronnée de la Chapelle-Saint-Georges, gardée par un ermite, et, dans le lointain, à l'horizon, la chaîne du Pentélique qui a prodigué aux temples des dieux ses marbres d'albâtre, et qui réserve pour de nouveaux palais ses inépuisables richesses. c'est à l'ouest les monts Kerata, Ægaleos et Parnès avec la voie sacrée et les grandes ombres des montagnes de Mégare et de Cithéron ; c'est au sud l'Acropole, forteresse jusqu'à Périclès et devenue la merveille d'Orient avec ses sanctuaires de la Victoire Aptère, de l'Erectéion aux portiques soutenus sur de remarquables cariatides, et de l'immortel Parthenon précédé des propylées aux colonnades renommées. Ces beautés architecturales vous retiennent longtemps et vous ramènent sans cesse, attirés par la perfection des lignes et la majesté des temples. Sans doute l'on rencontre avec regret, gisant sur le sol, des caissons de colonnes entières et intactes, qu'un peuple plus riche eût déjà relevées, des décombres, des frises, des marbres brisés, mais on oublie ces désastres des temps et des guerres en

(1) Dernière statistique, octobre 1896.

admirant dans un musée voisin un grand nombre de statues, d'allégories, de bas-reliefs, de souvenirs découverts dans les fouilles de cette montagne toujours recelant de nouveaux trésors. Sur un rocher escarpé qui se détache de ce mont, se réunissaient pour rendre la justice, les membres de l'aréopage, et plus tard, sur ces mêmes hauteurs, Saint Paul annonça l'évangile aux Athéniens, et fut élevée l'église consacrée à Saint Denis, le premier chrétien des Grecs. Des fouilles intéressantes font chaque jour découvrir au pied de ces rochers les ruines de l'**antique cité**, qui, entourée de 37,000 mètres de hautes murailles, se prolongeait jusqu'au rivage et formait des trois ports du Pirée ses quartiers maritimes ; ces recherches commencent auprès d'une large place où le Theseion, temple consacré à Thésée, a bravé treize siècles (1366 ans) , avec ses quarante quatre colonnes doriques et ses métopes qui rappellent les exploits d'Hercule et de Thésée. De ces lieux apparaît au loin, vers l'Est, un grand bâtiment carré et sans style, c'est le palais du roi : il fut construit sous Othon le bavarois, premier roi de l'Hellade, par Gaertner, architecte allemand ; ce monument massif justifie le sentiment national qui appela bientôt sur le trône une dynastie comprenant mieux les aspirations artistiques d'un peuple renaissant. Les alentours du palais deviennent plus séduisants, avec la large place de la Constitution, les jardins royaux et publics, la belle rue *Kephissia*..., les longues et nombreuses promenades où s'épanouissent les palmiers gigantesques, les myrtes, les cyprès, les poivriers dentelés. De cette place vraiment royale, fréquentée, rayonnent à travers la ville des rues infinies, et trois larges boulevards, qui se rejoignent en partie près de la Concorde, autre place verdoyante : c'est la rue du Stade contenant le parlement, et les ministères des finances et de l'intérieur ; c'est le boulevard de l'Université avec ses palais, de l'Université à architecture polychromique et ionique ; de l'Académie, édifice de style grec, en marbre pentélique, orné de portiques anciens, et flanqué de chaque côté d'une colonne ionique supportant Apollon et Athena au casque d'or ; de la Bibliothèque dont la beauté s'harmonise avec les autres monuments, avec l'Église catholique latine, et son style basilical, dédiée à Saint Denis. Sur un autre boulevard appelé de l'Académie, parallèle aux deux autres, est placé l'hôpital civil.

La ville actuelle, qui renferme cent vingt-huit mille (1) habitants, peut être divisée en partie **très antique**, **cité ancienne**, et quartier **moderne**. La partie **antique** et la **cité ancienne** sont comprises entre les longues rues du Stade et du Pirée, formant un vaste triangle dont le sommet s'appuie sur la place de la Concorde, et la base s'élargit vers l'Acropole. C'est de ce côté, au sud-ouest, que sont accumulées les ruines de la ville de Périclès, et que s'est conservé le cimetière du Céramique avec ses nombreux et très antiques tombeaux, parmi lesquels se distingue celui de *Dexileos*, fils de *Lysinias*, retraçant le souvenir du courage militaire, et datant de 393 ans avant Jésus-Christ. En se dirigeant vers l'Est, on traverse les vestiges de l'**antique** enceinte, et l'on découvre successivement les ruines du portique d'Attale (138 ans avant Jésus-Christ) ; les statues des Atlantes, géants d'une époque inconnue ; la porte de l'Agora (marché) avec ses colonnes doriques, construite par Jules César et Auguste ; la tour octogone des vents, en marbre blanc, avec des figures symboliques, correspondant aux diverses orientations ; le gymnase d'Adrien et ses huit colonnes. C'est dans le voisinage que fut élevée en 1815 l'Église Métropolitaine, œuvre d'architectes français, allemands et grecs ; ses peintures religieuses, rappellent les chefs-d'œuvre de Sainte-Sophie à Constantinople. Dans ses différentes parties, la ville conserve pieusement de petites et très anciennes chapelles à la coupole orientale, telles que l'ancienne cathédrale, temple de Saint-Théodore, construit en style byzantin par assises de briques et de pierres entremêlées. Sur le flanc sud de l'Acropole, on retrouve le théâtre de Bacchus, au milieu de débris, de colonnes, de têtes de satyres, de bas-reliefs, de fauteuils de marbre, de gradins demi-circulaires ; on contemple avec une émotion classique l'emplacement de cette scène immortelle où les œuvres d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane étaient applaudies par trente mille spectateurs, et l'on ne peut s'empêcher de remercier l'architecte allemand Strack d'avoir déblayé en 1862 ces précieux vestiges. Un portique long de 163 mètres, formé de voûtes romaines, relie vers l'Ouest ce théâtre à une autre salle destinée aux concours

(1) Statistique octobre 1896. La Grèce contient deux millions quatre cent dix-huit mille habitants.

musicaux et aux représentations théâtrales, construite par Hérode Atticus, un des riches et nombreux bienfaiteurs d'Athènes. La façade extérieure de ce monument est composée d'arcades en plein cintre superposées ; l'intérieur se divise en scène, orchestre et cavea ou partie réservée à six mille spectateurs.

A quelque distance de ces édifices sauvés des ruines, on traverse l'Arc de triomphe d'Adrien : porte qui séparait l'Athènes grecque de l'Athènes romaine, et, après avoir vu le très antique monument choragique d'ordre corinthien (1) de Lysicrate (335 avant Jésus-Christ), on admire, sur une esplanade, les quinze colonnes hautes de dix-sept mètres, larges de deux, bien conservées avec leurs architraves, qui restent comme un souvenir admirable du temple de Jupiter Olympien, sanctuaire le plus vaste de l'antiquité après celui d'Ephèse ; sa construction commencée par Pisistrate (528 avant Jésus-Christ), fut achevée (130 après Jésus-Christ) 658 ans après, par Adrien ; une seule de ses colonnes est tombée sur le sol en 1852. Tous ces admirables souvenirs de l'antiquité, sont dominés par les contreforts du mont Hymette, et c'est sur le versant de cette montagne que le Stade ancien, entouré de gradins, avait été construit par Lycurgue (350 ans avant Jésus-Christ). Le bienfaiteur d'Athènes, Hérode Atticus, l'entoura de stalles de marbres ; ces vastes arènes dont l'emplacement seul rappelait le passé, ont été rétablies en 1896 par M. Averof, riche grec d'Alexandrie, tous les bancs, toutes les stalles seront en marbre pentélique ; au moment des jeux olympiques modernes, un tiers de ces gradins somptueux entouraient déjà deux fauteuils de l'ancien Stade, retrouvés et servant de trône au roi et à la reine. Comme dans les temps anciens, l'Hellade moderne est comblée de bienfaits, et la statue élevée à M. Averof, à l'entrée des arènes, rappelle un usage séculaire de la reconnaissance publique pour ses bienfaiteurs, parmi lesquels il faut compter les Zappa, les Pangha, Varvakis, Arsakis et d'autres encore.

Sous l'Acropole dans les vieux quartiers, vrai labyrinthe aux rues étroites et tortueuses, sont ouverts de nombreux bazars aux étalages de sacs bariolés, de chaussures rouges, de costumes palikares, d'armes bizarres ; ils occupent l'emplacement de la **ville antique** et arrêteront longtemps de ce côté les recherches

(1) Ces monuments d'ordre corinthien sont très-rares en Grèce.

souterraines et archéologiques. Les autres parties comprenant la **cité ancienne** se rapprochent du sommet du triangle et offrent un moindre intérêt pour la science. Mais au-delà brillent les **quartiers modernes** ; déjà j'ai décrit les monuments nouveaux répandus sur les boulevards ; leur style grec est reproduit sur un grand nombre d'habitations, et nombreux sont les vastes hôtels, les jolies maisons, les palais aux larges perrons, aux colonnes doriques, aux statues académiques, aux peintures polychromiques, aux terrasses élevées. Parmi ces derniers se distingue le palais occupé par la légation française dont les diplomates érudits et habiles savent faire respecter, aimer la France et prévaloir son influence.

Dans un des nouveaux quartiers de cette ville de marbre, rue Patissia, s'ouvre le plus antique musée du monde ; dans ses vastes salles sont classés des chefs-d'œuvre immortels. J'ai obtenu la précieuse faveur de les admirer en compagnie d'archéologues accourus de France et d'élèves de l'école d'Athènes ; aussi ai-je éprouvé des sentiments indicibles à la vue de ces sculptures qui révèlent la naissance de l'art ou surprennent par leur perfection ; combien de fois le temps s'est écoulé avec délices devant l'Artemis de Delos, les trois *Apollon*, la réduction de l'Athéna de Phidias, la tête de jeune homme de Praxitèle, les trois bas-reliefs de Mantinée, la copie de la statue de Polyclète, la statue d'Andros Martias écorché, Neptune : œuvres qui ne sont dépassées que par l'Hermès de Praxitèle, merveille découverte et conservée à Olympie, idole des Grecs reproduite dans tous les Palais ; mes visites répétées et encore trop rares m'ont fait connaître toutes les collections classées avec un ordre, un soin et une science remarquables, — mais comment rappeler toutes ces figurines en terre cuite ou en bronze, peuple infini et minuscule exhumé des tombeaux qui, dans la Grèce, bordaient les voies publiques, statuettes qui, toutes, portent le nom de Tanagra, ville de Béotie où furent trouvées ces premières divinités, petites compagnes de la mort.

La galerie la plus riche du musée est consacrée aux découvertes faites à Mycènes : Dans de nombreuses vitrines brillent des milliers d'étoiles d'or, finement ciselées, qui garnissaient les tombeaux des héros ; des masques d'or funéraires qui couvraient leur visage et reproduisaient leurs traits animés ; des bijoux,

des armes, des objets précieux dont la valeur dépasse cent mille francs. D'autres galeries renferment des vases d'or repoussé trouvés à Vaphio en Laconie, représentant des chasses au taureau sauvage : à aucune époque n'ont été reproduits des objets d'art plus beaux.

Que dirai-je des sarcophages aux sculptures vivantes et théâtrales, de ces stèles rappelant les adieux touchants de l'époux à l'épouse, du père tendant la main vers ses enfants ; de ces vastes amphores, monuments de sépulture, retraçant le cortège funèbre du défunt en personnages archaïques ; de ces urnes tombales remplies, le jour du décès de la morte, de l'eau du bain virginal pris par la fiancée la veille de ses noces.

Combien d'objets d'art partout provoquent l'étude et partout l'admiration : couronnes, cuirasses, bijoux, coupes, vases, poignées d'épées, plaques, tiaras, rondelles d'ornements, animaux héraldiques et symboliques, armes de bronze, objets d'ambre, d'albâtre, de porcelaine : toutes ces œuvres, datant de longs siècles et que la reproduction de nos jours a rendues célèbres dans toutes les nations, sont ciselées, frappées, incrustées avec une perfection qui n'a pas été surpassée dans nos temps modernes.

Auprès de ce musée national a été fondée l'école des beaux-arts ou polytechnion par M. Totsitza ; ce monument se divise en plusieurs édifices. Le bâtiment central possède de belles colonnes ioniques et renferme tous les souvenirs patriotiques de la guerre, de l'indépendance grecque. — Dans de grandes vitrines sont exposés sur des mannequins les vêtements originaux des habitants des différentes régions de la Grèce, et les costumes guerriers des libérateurs dont l'usage se maintient parmi certaines familles et dans quelques bataillons de l'armée grecque appelés Ebsones. Sur les murs de ce musée sont suspendus nombre de tableaux retraçant des batailles ou reproduisant les portraits des libérateurs de la Patrie : Au premier rang est celui du Français Fabvier, le héros de l'Acropole, couvert du costume national ; à côté, le général Maison, dont le nom cher à tous les Hellènes, reçoit l'hommage offert au vainqueur de Patras. Cette gratitude des Grecs envers la France se manifeste dans maintes circonstances : Un jour que je visitais le parlement, l'un des présidents, le comte Roma, m'accueillit avec un empressement des plus

sympathiques et dans le cabinet présidentiel, je pus contempler quatre grands portraits couvrant les murs de ce salon : les deux premiers représentaient le roi et la reine, le troisième rappelait Châteaubriant, le chantre des martyrs, le zélé défenseur de l'indépendance en 1824 et, sur le quatrième était peint le célèbre éditeur Firmin Didot, qui aida les patriotes Hellènes par ses presses, ses publications et son dévouement dans le Secrétariat du Comité.

Un autre Français, historien Helléniste, renommé par ses travaux et les fouilles entreprises à Eleusis, Charles Lenormant, mourut en Grèce, en 1859, sur le champ de ses explorations archéologiques ; la nation revendiqua l'honneur de conserver ses cendres à la gratitude de la Patrie. Si un jour vous visitez la Grèce, dirigez pieusement vos pas du côté de la voie sacrée, à travers la forêt des oliviers centenaires, vers le dème antique de Colonne, patrie de Sophocle, immortalisée par son Œdipe, et sur une colline centrale, vous vous inclinerez devant la stèle funéraire de ce savant tombé pour la science loin de ses affections.

Est-il nécessaire de rappeler l'empressement des volontaires grecs volant en 1870 au secours de la France malheureuse, surprise et accablée.

Plus d'une fois pendant mon séjour au milieu de cette nation amie, j'ai rencontré des officiers me manifestant leurs regrets de n'avoir pas été admis naguère par le gouvernement français, à partager les périls de l'expédition si meurtrière de Madagascar.

La reconnaissance constitue la première et la plus utile des vertus politiques.

IX

Si heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire, plus heureuses peut-être les nations qui, couvertes d'une antique gloire dans les lettres, dans les arts, dans la guerre, viennent à recouvrer leur indépendance après avoir été conquises et démembrées ; elles comprennent et goûtent, avec un bonheur incomparable, les bienfaits précieux d'une liberté rêvée : telle est la situation de la Grèce moderne. Fière de son histoire antique, elle cherche à se

rattacher au passé et, comme à l'époque de Démosthènes, elle aime la politique et applaudit ses orateurs ; les zoïles modernes se sont ingénies à contester aux Hellènes le sang de leurs célèbres aïeux ; nul peuple contemporain dès lors ne pourrait revendiquer les gloires de sa race ; la descendance s'établit chez les peuples comme dans les familles par le caractère, les mœurs, les qualités et les faiblesses, et l'étude des Grecs contemporains révèle la preuve d'un atavisme incontestable. Comme au temps où les Athéniens accouraient sur le pnyx, les Hellènes aiment à discuter les affaires de l'État ; en toutes circonstances, ils improvisent des discours en un langage harmonieux et traitent volontiers tous les sujets pendant des heures entières.

Un des hommes d'Etat les plus distingués, naguère enlevé à l'affection ses concitoyens, M. Tricoupis, pouvait occuper la tribune du Parlement pendant une journée, sans verre d'eau et sans repos ; le 23 mars 1896, j'ai assisté moi-même pendant quelques instants, aux débats de la Chambre des députés, la séance dura vingt-deux heures sans suspension, tous les ministres étaient présents, nul ne quitta son banc, et le Président du Conseil, l'éminent M. Delyannis soutint toute la discussion sans fatigue. Le besoin de politiquer décuple les journaux plus nombreux que les lecteurs, et la préoccupation des affaires publiques envahit les cuisines, agite les cochers, tourmente toutes les classes ; cette excitation native, provient d'une disposition naturelle et jamais n'est causée par l'intempérance ; nulle nation ne se montre plus sobre et plus frugale, le peuple se contente pour vivre d'olives noires, d'ail, d'oignons, de caviar ; les habitués des cercles et des pâtisseries, savourent la tasse de café turc, le verre d'eau, des loucoumes ou pâtes sucrées, du cataphi, des pralines ; mais ce qu'ils n'oublient jamais de dévorer, ce sont les nouvelles du jour dans toutes les feuilles publiques. Les archéologues qui visitent l'Attique, doivent bien se garder d'être gourmets : il ne leur est permis de goûter que les souvenirs et les ruines. A Athènes, l'on ne consomme que des agneaux (1) ; et les volailles, modestes poulettes, pourraient em-

(1) Les Grecs tuent les agneaux et les chevreaux lorsqu'ils pèsent sept livres. Il est rare de manger des moutons ; du reste, l'élevage du bétail est dans l'enfance.

prunter à l'ironie le nom de crève-cœur (1). La cuisine à l'huile mal odorante exige un stage pour les meilleurs estomacs, et les vins ordinaires de résiné sont délaissés par les étrangers pour les crus de Santorin, du clos Marathon et autres plus savoureux. En Grèce, chacun vit de l'air du temps, et ce régime n'en rend pas moins les hommes vifs et vigoureux.

Les animaux sont traités avec la même frugalité, les chevaux de Thessalie et du Péloponèse (2) puisent leur intrépidité connue dans l'unique paille hachée, et c'est au plus vives allures qu'ils traînent les tramways et les grands landaus luxueux sur les boulevards mal entretenus ou sur les routes pierreuses, rocheuses, creusées de fondrières ; grâce à l'habileté réputée des cochers, vrais descendants des vainqueurs du stade, les chars modernes ballottés en tangage et en roulis, n'éprouvent ni périls, ni arrêts, ni accidents.

Le type grec moderne, a conservé l'antique galbe régulier, et le caractère national est toujours empreint de fierté, de ténacité, d'indépendance, de bienveillance et de grande bonté, principalement pour l'enfance. Les hommes recherchent les formes extérieures, et cèdent volontiers à leur penchant pour la pose académique ; corrects sous l'uniforme, les officiers possèdent une tenue élégante et recherchée. Les Palikares ou descendants des héros de l'indépendance, les habitants de certaines régions et les montagnards portent le costume national, et se distinguent par leur prestance énergique et décidée. Je n'oublierai jamais l'homme des montagnes que j'ai rencontré à Nauplie : je visitais dans cette ville qui a failli devenir la capitale de la Grèce, le magnifique château-fort Palamidi, élevé par les Vénitiens avec les débris des monuments d'Argos sur la cime d'un mont escarpé ; grâce au bien cher diplomate et à sa compagne aimée qui me guidaient, je fus admis à visiter la prison des condamnés à mort : au nombre de vingt-deux, ils occupaient un préau dominé par de hauts murs, soutenant des chemins de ronde ; de cette terrasse je pouvais étudier chaque détenu ; mon attention se concentra sur l'un d'eux : Il

(1) Les volailles de crève-cœur appartiennent en France à une grosse espèce Normande.

(3) En 1894, la Grèce possédait 87.153 chevaux.

était grand et fort, sa tête large et bien plantée laissait voir un visage intelligent ; ses yeux révélaient l'énergie ; il nous regardait avec aisance et posait à la grecque. Cet homme était couvert du costume palikare : toque rouge avec gland sur l'oreille, plastron brodé sur la poitrine, veston ouvert, fustanelle ou petit jupon blanc plissé à la taille, culotte et guêtres blanches, souliers recourbés avec touffette au bout ; il se promenait d'un pas calme et portait aux poignets des chaînes remontant du bas des jambes ; ce condamné au costume théâtral, c'était le célèbre Tस्कouraidi, chef de brigands renommé, pris en Phthiotide (région de la Thessalie). Il s'était rendu redoutable par de nombreux méfaits, et devait expier ses crimes par la mort après la Pâque prochaine. Les condamnés à la peine capitale, sont concentrés dans la prison du fort de Nauplie ; sur un flot du golfe, remarquablement fortifié, habitent le bourreau et son aide, eux-mêmes anciens condamnés à mort, et deux fois chaque année, ces exécuteurs des hautes-œuvres accomplissent sur une série de têtes criminelles, leurs exécutions sanglantes (1).

En Grèce la justice civile est lente et passe pour boiteuse (claudicat justicia). Les codes ont emprunté de nombreux principes au droit français ; il est toutefois regrettable que, dans la loi hellénique, la prescription permette de ressusciter des procès après un laps de trente années écoulées, et que les tribunaux n'offrent pas la garantie de l'inamovibilité des juges.

En dehors du brigandage, qui depuis le printemps 1896 est en recrudescence (2), et des vendetta, les meurtres et les assassinats sont rares lorsqu'ils ont le vol pour mobile ; les prisons ordinaires renferment un petit nombre de criminels et j'ai constaté que le mot grec dans sa mauvaise acception était déplacé à Athènes. Chez ce peuple les appétits ne sont développés ni par le luxe, ni par les abus, ni par l'auri sacra fames. L'or est invisible et l'argent rare : les pendares, jolies pièces en nickel de cinq centimes, et les dragmes ou francs courent les rues,

(1) Sur les vingt-deux condamnés à mort, quinze ont été exécutés au fort Palamidi à Nauplie, dans le mois de septembre 1896, parmi eux se trouvait le brigand Tस्कouraidi. Un des condamnés s'était suicidé dans la prison, la nuit qui précéda l'exécution.

(2) Lorsqu'un personnage officiel voyage en Thessalie, on lui impose une escorte pour le protéger contre les brigands : un diplomate trop confiant fut enlevé jadis et paya de sa vie son imprudence.

mais les dragmes consistent en petits carrés de papier déchirés, maculés, aux filigranes souvent invisibles ; cette monnaie partout acceptée sans défiance est rarement falsifiée. Tous les pays méridionaux d'Europe, contaminés par la maladie des emprunts excessifs, subissent la dépréciation de leurs valeurs ; à leur exemple la Grèce, sans finances, sans commerce suffisant, subit les réclamations incessantes de ses créanciers (1), privés des garanties promises, et le change double la fortune du voyageur qui offre son or.

Ce peuple semble se complaire dans sa pauvreté : Le pays n'est ni producteur, ni commerçant ; l'industrie se développe lentement (2), l'agriculture végète et paraît être en deshonneur. L'Attique est stérile (3), la Thessalie, la Béotie et le Péloponèse, très fertiles, pourraient se couvrir de belles récoltes avec un peu d'énergie, une meilleure amodiation des terres, des routes au lieu de sentiers, des chemins mieux entretenus et un réseau de voies ferrées plus étendu : Cette perspective est bien lointaine, tant il existe de dédain dans toutes les classes pour tout ce qui touche à la terre : Pour fuir les travaux des champs, les jeunes paysans comptant sur l'influence de quelque député s'empressent de venir chercher à Athènes une profession ou une place du gouvernement. Seule la culture de la vigne est répandue (4) et les raisins de Corinthe s'expédient en quelques parties de l'Europe ; dans toutes les contrées helléniques l'on est entouré de citronniers, de figuiers, d'oliviers, d'orangers rapportant jusqu'à douze cents oranges ; tous ces fruits délicieux offriraient de sérieux profits si la concurrence de tous les pays du soleil n'en diminuait les avantages. C'est de la mer que viendra peut-être le salut. Cette presque île assise sur la Méditerranée dont les bords sont couverts de nombreux entrepôts, devra un jour développer sa

(1) En 1896, les finances offrent peu d'amélioration, on a l'espoir qu'un arrangement interviendra entre l'Etat et ses créanciers.

(2) Néanmoins depuis quelques années on a créé des fabriques de savons, de cognac, des tanneries, des verreries et des filatures ; l'industrie minière est assez prospère, elle écoule facilement les fers, le manganèse, le plomb et le zinc.

(3) Les forêts et les bois des montagnes sont détruits par l'incendie et dévorés par des troupeaux considérables de chèvres des pâtres nomades.

(4) Il a été vendu en 1894, 17.764.986 okes de vins (l'oke contient un litre 275).

marine (1), profiter de l'habileté éprouvée de ses pilotes et de la vigueur de ses marins,

Le peuple Hellène n'en conserve pas moins confiance en l'avenir et il en fait montre jusque dans ses faiblesses. Dans cette patrie des hommes illustres, les oreilles ne sont frappées que des noms célèbres de Léonidas, Epaminondas, Télémaque, Homère et tutti quanti, et les regards étonnés ne rencontrent que des débardeurs, des cireurs, des cuisiniers, des valets qui par ces beaux prénoms pensent honorer eux-mêmes et leurs aïeux. Cette manie des grandeurs encourage les efforts laborieux des plus humbles pour se créer une position riche et en vue. Combien en rencontre-t-on qui, domestiques naguères, ont acquis à force d'économies et d'études des diplômes de docteur et d'avocat ; en 1896 l'Université d'Athènes comptait 2.387 étudiants grecs, chiffre excédant de beaucoup les besoins des fonctions libérales ; aussi ces jeunes lettrés voient souvent s'envoler leurs illusions et sont trop heureux de retourner à leur cuisine ; j'ai rencontré plus d'un instituteur malheureux cherchant son refuge dans la domesticité.

La fortune ne se montre pas marâtre pour tous, quelques-uns ont su conquérir des situations élevées et des fortunes considérables dans les colonies et les grands centres européens. Le Grec est réputé par sa finesse, il méprise le Juif, mais il le surpasse et la renommée prétend même qu'un bon Grec vaut trois Juifs. Dans tous les cas, ses libéralités excessives et son patriotisme ardent font repousser toute comparaison malséante. Les richesses acquises viennent sans cesse au secours de la situation économique du pays, et peut-être, d'après M. Hervé (Revue des Deux-Mondes) préparent-elles les grandes destinées de cette nation. M. Averof, en consacrant ses millions à la reconstruction du Stade, a aidé puissamment à rajeunir les gloires antiques ; déjà ce bienfaiteur avait élevé des temples, ouvert des écoles, augmenté les ressources publiques, encouragé dans toutes les circonstances les élans de l'indépendance et

(1) Actuellement les ports du Pirée, de Volo, d'Ergastiria reçoivent 248 navires anglais et un tonnage de 295.458 tonnes, 19 lignes de bateaux à vapeur étrangers desservent le Pirée et les ports de Calamata, de Patras et autres. La marine grecque commence à se développer. Le canal de Corinthe offrira dans l'avenir de grands avantages.

l'annexion d'anciennes provinces. La reconnaissance de la Grèce doit se montrer digne d'une générosité qui n'est dépassée que par la grandeur d'âme.

L'année 1896 ouvrira peut-être pour l'Hellade une ère importante. Bien que l'idée de la reconstitution des jeux olympiques vienne de l'heureuse inspiration du baron de Coubertin, l'empressement apporté par la Grèce à cette restauration et le succès brillant de ces luttes sont venus affirmer la régénération de ce peuple moderne, en le couvrant du prestige de son antique gloire.

Pour les Grecs, ces luttes célèbres étaient d'origine divine. Jupiter lui-même le premier avait combattu contre Neptune dans ses arènes en 1346 avant Jésus-Christ. A travers les siècles, ces jeux furent parfois longtemps suspendus par les événements et les guerres, et ne reparurent que pour disparaître encore ; la restauration moderne devient donc conforme à la tradition séculaire, et cette rénovation historique a obtenu une faveur universelle. Les savants sont accourus, les sportmen ont voulu conquérir la palme de l'olivier sacré, et le jour de l'inauguration du Stade, cinquante mille spectateurs occupaient les gradins de marbre, tandis que sur les trois collines de l'Hymette, des milliers de grappes humaines et mouvantes couvraient les parties élevées. Le spectacle apparaissait, unique, inoubliable. Sans doute les luttes n'offrent plus l'éclat des jeux antiques, et l'on rêve en vain à ces quadriges haletants habilement dirigés par les vainqueurs couverts de lauriers ; l'on ne recherche plus l'émotion barbare soulevée par ces combats acharnés du Pancrace où les adversaires se déchiraient unguibus et rostro, et l'on n'est plus choqué par ces luttes tellement académiques qu'elles obligeaient les femmes grecques à fuir les arènes sous peine d'être précipitées du haut du rocher et d'y trouver la mort. De tous les jeux anciens, ont seulement survécu le lancement du disque qui permet encore aux Hellènes de faire preuve de grâce et de souplesse, et la course qui a réveillé au milieu d'un triomphe un glorieux souvenir datant de 2396 ans : Quel peuple moderne pourrait inscrire sur son drapeau de pareilles victoires ! En 490 avant Jésus-Christ, un soldat accourut des plaines de Marathon au même Stade, et il tomba mort de fatigue en annonçant aux Athéniens anxieux, la défaite des Perses et le salut de la Patrie : la

distance parcourue était de quarante kilomètres, et c'est la même voie qui servait de piste aux courses des nouveaux jeux olympiques ; la lutte fut brillante entre les Grecs et les étrangers, un Français tint la tête pendant longtemps, mais mal entraîné, il tomba épuisé et faillit avoir le sort du soldat de Marathon. Il faut avoir assisté à l'arrivée du premier champion, pour ressentir l'impression de l'enthousiasme d'un peuple en délire : au coup de canon, signal de l'approche, quarante mille spectateurs se lèvent inquiets, les yeux fixés sur l'entrée du Stade. Lequel est vainqueur ? Le Grec ? L'étranger ?..., soudain bravos, hourras, trépignements retentissent de toutes parts, l'on crie sans fin, l'on crie toujours, Grec ! Grec ! ce mot se reproduit d'échos en échos, jusqu'aux extrémités de la cité ; des centaines de drapeaux s'agitent, des milliers de bras se tendent vers l'arène, le vainqueur est entouré par le prince héritier Constantin, président des jeux, et le prince Georges ; ils le pressent sur leur poitrine, l'enlèvent et le transportent vers le roi de Grèce ; ce souverain populaire, aimable et bienveillant, le félicite chaudement et l'embrasse au milieu des applaudissements frénétiques. Ce champion heureux et devenu célèbre se nommait Loys, il était de Marousy, village de l'Attique, voisin d'Athènes ; il avait parcouru la piste en 2 heures 55 minutes 20 secondes ; deux autres Grecs le suivaient de près, tous trois furent couronnés de lauriers et le premier reçut la branche d'olivier coupée dans le bois sacré de l'antique Olympie. La Grèce entière fut fière de cette victoire qui rappelait au monde qu'elle s'était par son énergie, montrée digne des ancêtres. Les autres exercices qui suivirent, sont en honneur chez tous les peuples : C'est la gymnastique, le saut, l'escrime, la natation, les régates, le vélodrome, le law-tennis, le stand et tous les sports modernes. Parmi les vainqueurs, furent onze américains, dix grecs, sept allemands, cinq français, trois anglais, un danois et un suisse. Ces fêtes ont laissé chez tous un souvenir ineffaçable.

En terminant ce trop long et cependant incomplet croquis, je tiens à résumer mes impressions profondes et vraies, sur cette nation : La Grèce est un beau pays : unique par ses antiquités, merveilleux par sa sculpture, glorieux par son passé, attrayant dans le présent et digne d'un avenir conforme à son génie et à son antique prestige.

X

Mais la Grèce, c'est l'Orient lointain, et ce pays qui inspire la poésie, qui conserve l'hiver la douceur du printemps, qui, chez les peuples cultivés, orne de ses annales la mémoire des étudiants heureux de ses victoires et tristes de ses revers ; qui séduit les savants, sourit aux artistes du monde entier, cette patrie de sapience et de l'art antique est à peine connue ! Combien plus souvent serait-elle visitée par la France, l'Allemagne, l'Autriche, si comme l'Italie, la Suisse, les bords du Rhin, elle servait d'attraction, facilitait les excursions à travers ses sites pittoresques et encourageait les ascensions sur ses belles montagnes ! Et combien aussi la jeunesse studieuse et artistique viendrait-elle compléter ses études aux sources des lettres et des arts antiques ! Mais cette délicieuse contrée, privée par voie de terre de communications avec l'Europe, perd tout son attrait pour le touriste ; peut-être l'avenir lui réserve-t-elle une ligne ferrée à travers la Thessalie vers le Salonique, ou par Larissa sur les bords de l'Adriatique ; alors elle verrait accourir sur ses plages du Phalère qui rappellent Deauville, Cabourg, de toutes parts des baigneurs. Mais de nos jours la Méditerranée inclément restera l'obstacle redoutable et justifié. Ne suis-je pas encore sous l'empire d'une émotion persévérante : c'était à Marseille, le 8 mars 1896 ; nous nous embarquons, ma compagne et moi, pour la Grèce sur un navire jaugeant 2.588 tonnes, notre cabine était bonne et centrale. Le départ fixé à midi est d'abord retardé par un mistral violent, et ce n'est que le lendemain, vers cinq heures du matin, que le bateau peut quitter sans avarie le port de la Joliette. La mer était encore démontée et les passagers souffrants désertaient le pont. Il fallut éviter la ligne droite et le détroit de Bonifacio, remonter vers le nord, doubler le cap Corse et perdre huit heures précieuses. Enfin le calme survient et chacun peut saluer l'île d'Elbe, d'illustre souvenir, et porter son regard curieux vers Monte-Christo par gratitude pour Alexandre Dumas ; et après un passe-temps concert donné à bord par des passagers, dilettanti de tous les pays, nous envisageons avec une ironie souriante et calme, les malfamés Charybde et Scylla, et nous admirons le magnifique détroit de Messine : Nos lunettes tantôt

nous font pénétrer dans la jolie ville et le beau port de la Sicile et tantôt nous ramènent sur les rives pittoresques de l'Italie, avec ses montagnes superposées, ses gaves inclinés, ses maisons blanchies, ses lignes ferrées sinueuses comme le littoral, et ces trains qui répandent la vie sur terre pendant que les navires sillonnent ces parages. Ce tableau ravissant faisait rêver à l'incomparable corne d'or orientale et à la patrie de Donizetti, quand nous nous sentons soulevés par un léger balancement qui déplace nos idées et nos personnes. Au loin, la mer moutonnait, et prudemment les passagers s'égrènent et disparaissent : l'Adriatique allait venger Charybde et Scylla de nos imprudentes bravades.

Déjà le vent montait et devenait bruyant. Tout à coup la tempête se déchaîne, siffle et se transforme en ouragan menaçant, violent, douloureux ; le navire mal lesté et trop léger obéit à la tourmente, pointant rudement en tangage, s'inclinant bas en roulis sous l'attaque furieuse des flots ; le pont submergé disparaît sous les lames qui rebondissent sur les obstacles et s'élancent avec impétuosité jusqu'au-dessus des hauts tuyaux, mêlant la vapeur à leur écume. Le bruit de ces avalanches renaissantes remplissait d'effroi, pendant la nuit survenue, les passagers enfermés dans leur étroite cabine, et cette terreur était augmentée encore par les trépidations frémissantes, rauques, stridentes de l'hélice soulevée dans l'espace et tournant sans frein ; la rupture de ce moteur pouvait devenir fatale au navire, et le vent montait toujours comme les vagues. La vie ne se révélait à bord que par le mal qui torturait les martyrs de la mer.... Un cri s'élève !... Chacun se croit perdu !... un craquement soudain fait trembler les plus braves... le navire paraît s'effondrer sous un choc... les meubles, les lampes, la vaisselle roulent brisés, avec un fracas étrange et lugubre ; hommes, femmes, tous violemment bousculés, se cramponnent avec l'énergie du péril à leurs étroites couchettes et nous dûmes à nos efforts de ne pas être lancés sur le sol du haut de nos hamacs élevés. Nous avions en outre la préoccupation d'entendre les eaux envahir notre cabine, avarie survenue au départ sous l'influence du mistral. Longtemps isolés, sans indices, meurtris, nous fûmes sous l'impression d'une crainte mortelle. Au milieu de ces tourments les plus faibles se fortifient en élevant leur âme !..... enfin !! à

travers les jours du bord, nous découvrîmes le rocher du cap Matapan, nous étions désormais protégés par les montagnes du Péloponèse et les îles de Cérigo ou Cythère et de Crète. A la tempête et au péril succédaient le calme et le repos. Le capitaine, vieux loup de mer, expert en ces parages, accourut rassurer nos esprits inquiets, mais il avoua que la lutte avait été dure et que l'équipage avait rudement manœuvré pour le salut commun. A bord tout était brisé ; chacun narra son émotion, nul n'avait jamais éprouvé une mer aussi dangereusement houleuse, et un jeune officier en congé de retour de Madagascar s'était trouvé anéanti pour la première fois.

Bientôt la vue du Parthenon modifia nos impressions, et la joie de revoir ceux qui nous sont chers nous fit oublier nos tourments. — Pendant notre voyage de retour, nous retrouvâmes la mer agitée, mais nous nous sentions en pleine sécurité sur l'*Orénoque*, navire le plus grand des Messageries Maritimes, et en saluant la France, nous ne conservâmes du passé que notre admiration pour le Pays des merveilles antiques.

M. N. DE NEUFVILLE.

AVERNES-SOUS-EXMES

La commune actuelle d'Avernes, canton d'Exmes, est formée de la réunion de deux paroisses, distinctes avant la Révolution de 1789, Avernes-sous-Exmes proprement dit et Grébert. Son territoire compris entre les communes de Courmesnil, Le Mesnil-Hubert, Saint-Pierre-la-Rivière, Omméel, Villebadin et Exmes, est traversé, dans toute sa longueur, par le fleuve la Dive qui faisait mouvoir dans ce parcours les moulins à blé du Régout, de Grébert ou Chantereine et des Noës.

La vallée de la Dive, comme celles de tous ses petits affluents, offre les sites les plus pittoresques et les plus variés. Rien de plus charmant qu'une promenade au printemps, sur les rives de ce cours d'eau profondément encaissé, aux méandres innombrables, bordé de riches prairies, tandis que le haut des collines est couronné par des terres arables, par des taillis, des bois de haute futaie, d'où se précipitent des sources, où courent des ruisselets sonores, formant des cascates. Sur ces rives, on cueille, en grande quantité, un cryptogame délicieux appelé morille (1).

Avernes, qui ne compte plus aujourd'hui que 187 habitants, était compris, autrefois, dans l'évêché de Sées, archidiaconé d'Exmois, doyenné d'Exmes, et faisait partie, comme Grébert, de la sergenterie, de la vicomté et du bailliage d'Exmes, avant 1789.

Nous allons nous occuper successivement de Grébert et d'Avernes.

(1) Le petit fleuve, ordinairement inoffensif et fertilisant, a quelquefois des moments de fureur. C'est ainsi que le 20 juillet 1625, on enterra à Grébert sept personnes noyées par l'inondation de la Dive, tandis que quatre personnes périssaient au village des Noës. Le torrent, dans sa course furibonde, emporta toutes les maisons du Régout, charriant les meubles, mettant en pièces les meules de foin. Depuis la Marnière au Héron, presque tous les arbres furent déracinés et perdus ; deux autres de maisons neuves, situées près le moulin à tan, 500 bottes d'écorce, le moulin lui-même, furent enlevés. Tous les foin coupés furent emportés. Ce ne fut qu'à grand'peine que l'on put retrouver les cadavres. Le même jour, le moulin du Mesnil-Hubert fut enlevé et cassé et, s'il faut en croire le curé Son, jamais on n'avait vu rien de pareil de mémoire d'hommes et *par histoire*.

I

PAROISSE DE GRÉBERT

Grébert comprenait, en 1782, 32 feux et 72 habitants en l'an VIII. Les revenus des terres exploitées par les taillables s'élevaient à environ 1.500 livres. L'église, aujourd'hui démolie, dédiée à Saint-Pierre, était située à côté du presbytère, au milieu d'un petit cimetière dont on voit encore l'emplacement sous des sapins bordant le chemin rural. La dîme du bénéfice-cure était estimée, en revenu, à 350 livres. Le chapitre de Saint-Maur en avait la présentation. Les familles les plus marquantes de Grébert étaient : les Cally qui ont fourni de nombreux curés à la paroisse. Un de ses membres, M^e Pierre Cally, était professeur de philosophie au collège du Bois, Université de Caen (30 juillet 1671). A citer encore M^e Jacques Cally, sieur des Monts, conseiller du Roi et président du grenier à sel d'Exmes (1717), puis les de Longlay, sieurs de Sainte-Catherine, les Poitevin, les Ange-noult, les Defresnée, les Ollivier, les Jourdain, les Gorge, etc.

Nous ignorons quels immeubles composaient le bénéfice-cure de Grébert. Nous savons seulement que, le 11 juin 1778, un herbage en dépendant fut loué 80 livres à Jacques Ollivier. Ces biens fonds avaient pourtant une grande importance, puisque, le 4 pluviôse an IV, le jardin et les bâtiments composant le manoir presbytéral et ses dépendances, à l'exception toutefois de celui réservé à l'instituteur, furent loués avec les prairies moyennant 1.200 livres et 46 quintaux de foin et adjudgés à Morard, de Grébert.

Quant aux ornements et à l'argenterie des églises d'Avernes et de Grébert, ils avaient disparu, ainsi qu'il résulte des déclarations des agents de ces communes, à la date du 22 frimaire an VI. A la même date, il n'y avait plus à Grébert de biens d'émigrés et de prêtres déportés à vendre, mais l'agent d'Avernes signalait une rente due par une famille Debeaudemont aux sieurs du Chemin ci-après.

II

Voici la liste, aussi complète que possible, des vicaires et curés de Grébert, depuis le milieu du xvr^e siècle jusqu'à la Révolution :

1^o M^{re} René Cally, curé, frère de Lucas Cally ci-après (1542-1548).

2^o M^{re} Jacques Delanoë, curé (4 mai 1556).

3^o M^{re} Pierre Cally, curé (1557 à 1563).

4^o M^{re} Maurice Degeans (1563 à 1567), avec Thomas Ollivier pour trésorier de la fabrique.

Devant M^{re} Jehan Desdouits, prêtre vicaire de Grébert, les paroissiens assemblés donnent pouvoir à Michel Poitevin, trésorier, de vendre le droit que la fabrique peut avoir au moulin de Chantereine, consistant dans le neuvième boisseau, moyennant 22 livres et une condition héréditaire de dix ans, et ce pour parfaire le paiement de la somme de 20 livres à laquelle le Trésor avait été taxé par lettres-patentes du Roi et pour subvenir aux besoins du royaume. Et le même jour, le mandataire des habitants aliéna à M^{re} Lucas Cally, prêtre, tuteur des enfants Ollivier, tous les droits des paroissiens dans ce moulin, au prix ci-dessus stipulé et, en outre, 12 sols de vin (Acte au tabellionnat d'Exmes du 21 février 1569).

5^o M^{re} Lucas Cally, vicaire, puis curé de Grébert, demeurant à Avernès (1574 à 1606).

6^o M^{re} Jehan Ollivier, curé (mai 1583).

7^o M^{re} Jehan Oger, curé (18 avril 1586).

8^o M^{re} Blais ou Blaise Bourdon (13 juin 1600). Il décéda, le 1^{er} avril 1616, et fut inhumé dans l'église de Malnoyer (paroisse aujourd'hui réunie à Courmesnil), devant le maître-autel.

9^o M^{re} Than, curé (22 mai 1612).

10^o M^{re} Thomas Ollivier, d'abord vicaire à Crouptes (1583-1586), puis vicaire et curé de Grébert (1593-1630). Il remplissait les fonctions de curé de Saint-Arnoult, aux lieu et place de Jehan Poullain qui lui abandonnait les émoluments et les charges de cette cure moyennant 18 livres par an (24 mai 1628). Il fut enterré dans l'église de Grébert, vis-à-vis l'autel de la Vierge (6 décembre 1634).

11° M^{re} Pierre Son, vicaire puis curé (1611 à 1653) avec Jehan Cally (29 août 1623) et Noël Cally (avril 1628), pour trésoriers successifs (1).

12° M^{re} Lesaulnier, vicaire de Grébert, fit les fonctions de curé de 1654 à 1658.

13° M^{re} Noël Froger (1663-1689). Il décéda le 18 novembre 1698 et fut inhumé dans le chœur de l'église, du côté de l'épître, non loin de l'autel Saint-Nicolas (2).

14° M^{re} Pierre Ollivier, curé (12 juillet 1673). Le 16 mars 1665, M^r de la Pallu, de Gisnay, transporta au trésor de Grébert, représenté par Cally, sieur des Vignes, une partie de 50 sols de rente.

15° M^{re} Jacques Louvet, curé de Cour-Grébert de 1689 au 2 septembre 1701, jour de son décès. Il institua pour son exécuteur testamentaire, M^{re} Guillaume Hérembert, curé de Courmesnil (3).

16° M^{re} François Davy, curé (2 septembre 1701 au 7 janvier 1724, jour de son décès).

17° M^{re} Guillaume Landon (7 janvier 1724 au 7 octobre 1751 (4).

18° M^{re} Jehan Delalande (octobre 1751 à mars 1756).

19° M^{re} Jules Chausson (mars 1756 au 16 janvier 1774). Il décéda à Grébert, le 13 novembre 1776.

20° M^{re} Jehan Lenglois, curé (1776 au 27 avril 1789). Il décéda à Grébert, à l'âge de 80 ans (5).

(1) Le curé Son possédait une certaine aisance et spécialement trois pièces de terre sises à Avernès et Grébert, contenant ensemble 5 vergées, d'une valeur de 100 livres (mars-avril 1628).

(2) L'immoralité n'est pas le triste privilège de notre siècle et le curé en question donna, le 6 juillet 1685, lecture au prône de la messe d'une ordonnance de la Cour du Parlement de Rouen, sur le fait du recel des grossesses et périssement des enfants des filles-mères.

(3) Il possédait des immeubles d'une valeur de 130 livres, mais son mobilier était très pauvre et sa bibliothèque ne renfermait aucun volume.

(4) Il était trésorier de la première dignité de l'église collégiale du Merlerault et, en cette qualité, il bailla, le 5 juillet 1746, à Christophe Denys, marchand, de la ville de Sées, pour trois ou six ans, toutes les dîmes lui appartenant dans la paroisse de Sainte-Colombe-la-Petite, autant que les dîmes appartenaient au fief Buisson et de Médavy, moyennant 90 livres par an. Il possédait les deux tiers des dîmes et le dernier tiers appartenait au curé de Sainte-Colombe.

(5) Le 10 mars 1786, les paroissiens de Grébert se réunirent pour approuver les travaux de réparations faites au presbytère et au chœur de leur église par les héritiers du curé Chausson. Ces héritiers étaient : Jean-Baptiste Chausson, curé de Malnoyer, et Pierre Chausson, chanoine du Merlerault, demeurant à Nonant.

21° M^{re} Bernart, vicaire, desservant (17 avril 1785 à la fin de 1790).

22° M^{re} Azire, curé à partir de 1790.

III

Les fiefs de Grébert et des Basses-Londes en Croisilles qui formaient un plein fief de haubert, concédé du roi, ont appartenu à la chapelle de Saint-Maur, érigée en l'église paroissiale Saint-Paul de Paris, jusque vers le milieu de l'année 1760 (1). Le 27 juin de cette même année et suivant contrat passé devant M^e Demeuve, notaire au Châtelet de Paris, M^{re} Paul Gautier, chapelain titulaire, vendit les deux fiefs réunis à M^{re} Jean-Jacques Comte de Beausobre, des barons de Baux, lieutenant général des armées du Roi, grand' Croix et doyen de l'Ordre de Brandebourg, seigneur et patron de Biseuil et autres lieux, demeurant au château de Biseuil, paroisse de Rézenlieu. Cette aliénation fut approuvée par lettres-patentes du Roi, enregistrées au Parlement de Paris et par décret de l'archevêque de Paris ayant droit de collation de la dite chapelle.

Le comte Jean-Jacques de Beausobre rétrocéda son acquisition au comte Emmanuel de Beausobre, fils mineur de M^{re} Benjamin de Beausobre, chevalier des barons de Baux, ancien capitaine au régiment allemand de Lowendall, commandant le bataillon suisse, suivant acte reçu par M^e François Duboc, avocat au Parlement, notaire du Roi à Gacé, le 17 décembre 1780.

Le vendeur se réservait jusqu'à son décès l'usufruit et jouissance des dits fiefs. La vente faite avec faculté de réméré pendant treize mois imposait à l'acquéreur l'obligation de payer au titulaire de la chapelle Saint-Maur 150 livres de rente foncière perpétuelle et non rachetable, exempte de la retenue du vingtième denier et exigible en deux termes de 75 livres chacun.

Les revenus des fiefs de Grébert et des Londres réunis consistaient en cens, rentes, redevances seigneuriales en argent,

(1) Nous ne connaissons, avant cette date, que deux seigneurs de Grébert ; l'un M^{re} Oudart-Berthelemy, seigneur de Grébert et des Londres, vivait au 28 février 1595 ; l'autre est Nicolas Letournant, écuyer, sieur de Grébert (21 juillet 1652).

grains, poulets, gélines et œufs et dans le droit de patronage et de nomination au bénéfice-cure de Grébert, droits de mutation de biens en mouvance des dits fiefs et tous autres droits seigneuriaux ordinaires.

Du fief de Grébert dépendait le quart de fief des Loges, qui, lui-même, avait une extension dans le fief de Grébert. La majeure partie des biens-fonds de Grébert dépendait du fief de Saint-Maur, notamment ceux situés dans les villages du haut de Grébert et des Monts. Cependant d'autres seigneuries avaient des extensions dans la paroisse, ainsi qu'on le voit par la nomenclature suivante :

1° De la sieurie de la Varenne, faisant partie du fief de la Pallu, à Gisnay, relevaient les réages ci-après ; les Costières, les Aulnaies, les champs du Noyer, le grand pré les Côtes, la Rangée, les Costils, le champ des Périers, les champs Giroit, la vergée du Haut, le champ des Noës, le tout sis autour des villages du petit et du haut Hamel.

2° De la sieurie d'Argentelles, pour le fief de Beaumont, dépendaient les champs Solles.

3° La sieurie des Loges s'étendait sur de nombreux immeubles groupés aux environs du village des Monts et faisant partie de l'ainesse du Val.

La sieurie de Grébert possédait, en outre, la moitié du moulin à blé de Grébert, vulgairement appelé moulin de Chantercine, tenu en totalité du Roi. Cette moitié était estimée à 318 livres 15 sols.

Les fiefs en question étaient, en définitive, d'assez minime importance pécuniaire. Pierre Carrey, bourgeois d'Exmes, au 13 avril 1595 et Nicolas Alleaume, au 3 mars 1610, en devinrent locataires moyennant 40 livres de fermages annuels.

PAROISSE D'AVERNES-SOUS-EXMES

Quand nous aurons dit qu'Avernes avait 67 feux et 140 habitants avant 1789, que le territoire pouvait valoir 8.000 livres de revenu, nous aurons épuisé les quelques renseignements connus de tout le monde. Ce que l'on connaît moins, c'est la liste des desservants de son église, dont l'un fut un homme distingué, c'est surtout son organisation féodale.

L'église paroissiale bâtie à très peu de distance du manoir seigneurial, sur un terrain en plan incliné, est un édifice sans caractère architectural. La partie la plus ancienne, au Nord, offre encore une porte et des fenêtres des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles. Toute la façade Sud a été rebâtie sans goût dans les trente dernières années. L'église porte encore, à l'extérieur, une ceinture funèbre ou Litre, longue bande peinte sur laquelle on avait appliqué les armes du seigneur patron fondateur. On accède à l'unique porte de l'église par un perron de plusieurs marches faisant face à l'Occident. L'intérieur, composé d'une seule nef, sans bas-côtés, renferme, à l'entrée du chœur, deux chapelles d'un goût artistique douteux, l'une dédiée à la Vierge, l'autre à saint Roch, second patron de la paroisse qui, de toute antiquité, a été sous le vocable de saint Léger.

On remarque au-dessus du maître-autel, la reproduction en plâtre, assez détériorée, de la Vierge à l'oiseau. La voûte en bois demande une prompte réparation. Quant aux poutres énormes qui supportent intérieurement la masse du clocher branlant, elles choquent l'œil le moins exercé en fait d'art.

A mentionner devant le maître-autel et sous le pupitre une pierre tombale dont l'inscription rappelle le décès d'une jeune femme de vingt-trois ans et de son frère mort à l'âge d'un an ; puis, encastrée dans la muraille de gauche, une plaque de marbre noir, sur laquelle on lit les vers dont nous donnons ci-dessous le contexte (1).

(1) Tels que deux jeunes lis qu'un beau jour voit éclore

Et tomber sous la faux du tems

L'un fut moissonné dès l'aurore,

L'autre au milieu de son printemps.

Uniques rejets de la plus noble tige

Avec eux périt notre espoir.

Dieu ! soutiens de ton pouvoir

Des cœurs que ta rigueur afflige.

Si le rang, la vertu, les grâces, la beauté

Peuvent désarmer ta justice.

Reçois ces dons en sacrifice

Tournay les tint de ta bonté.

Sur une mère en pleurs jette un regard propice

Vois tout un peuple prosterné.

Écoute un tendre père, une épouse consternée

Tremblant que ton bras ne punisse

Les fautes de l'humanité.

Dans l'édifice dorment les représentants des familles de Guerpel, d'Avernes, de la Corbette et des Loges, les de Rohard, les du Chemin, les Lecoiffrel, les des Rotours, les Estienne de Colleville. Dans le minuscule cimetière, contigu à l'église, reposent les familles Rivey, Gorge, Gougeon, Poussin, Delongrais, Lebrun, Landon, Catherine, Moulin, Postel, Tempied, Cosine, Leblascher, Biscois, Cally, Poitevin, Deforges, David. Leboisne, Chauvicourt, Poirier, Bunel, Chappey, Guyot, Angers, Lallier, Jardin, Couture, Morin, Dumoulin, Jouanne, De Beaudemont. Cette dernière famille a fourni plusieurs générations de notaires au tabellionnats d'Aubry-le-Panthou, Saint-Pierre-la-Rivière, Exmes, le Mesnil-Hubert, Courmesnil, des avocats, des chirurgiens, principalement dans le cours des *xvi^e* et *xvii^e* siècles.

Avernes possède encore aujourd'hui une confrérie de charité, dont l'origine remonte seulement à 1809.

III

Les desservants et vicaires d'Avernes, depuis la deuxième moitié du *xvi^e* siècle, à la Révolution, sont ceux ci-après :

1^o M^{re} Nicole Desmonts (juin 1543);

2^o M^{re} Nicolas Gallet (1543-1545) ;

3^o M^{re} Laurent Debeaudemont (26 juin 1545);

4^o Noble Benoît Lebys, prêtre curé de la Haye et d'Avernes. « convaincu de la capacité suffisante et littéraire de vénérable personne, M^{re} Jehan Deforge, le jeune prêtre de la paroisse d'Avernes », l'institue pour son vicaire pendant trois ans et trois dépouilles, commençant à Noël 1557 et finissant à pareille époque les trois années révolues. Le vicaire prenait l'obligation de bien et diligemment desservir le bénéfice, sous tous les rapports, notamment au point de vue du service divin, de l'instruction et de l'administration du Sacrement, tant et si bien que le cédant pût en être déchargé. Deforge devait résider au presbytère et l'entretenir, pendant ce temps, en bon état de réparation ; il avait droit aux dignités, honneurs, profits et émoluments du bénéfice, sans autre réserve que celle des dîmes grosses, mixtes et menues du presbytère qui appartenaient à Christophe Catherine

d'Avernes. Deforge devait payer annuellement 180 livres tournois, aux échéances de Guibray, Noël, Carême-prenant et Pâques (acte du 16 novembre 1557). Deforge était encore vicaire au 1^{er} novembre 1573. Entre temps M^{re} Pierre Lepoix avait été vicaire (1^{er} juin 1563) ;

5^e M^{re} Gilles de Guerpel, curé, vend à M^{re} Lucas Cally, prêtre, de la paroisse d'Avernes et qui devint, dans la suite, curé de Grébert, la moitié des revenus, fruits et émoluments de la cure moyennant 92 livres 10 sols par an, exigibles en deux termes : Noël et Saint-Jean. Cally s'engageait à bien et loyalement desservir aux choses divines et acquitter et décharger le curé titulaire envers Dieu et les hommes. Il paierait moitié du traitement des vicaires et tiendrait compte de la moitié des dîmes. Le titulaire se réservait le jardin et le revenu de l'aumône sur laquelle était bâti le presbytère, ainsi que les dîmes des bois de haute-futaie. Le preneur ne pouvait céder son droit au bail. Les grains devaient être déposés dans la grange dimeresse et repartis au boisseau, les cidres au seau (acte du 14 mars 1575). Ce Gilles de Guerpel, fils de Gilles Guerpel, sieur des Loges et de Godisson et de D^{ne} Jehanne de Mondion ou de Montguyon, avait été cure de Vimoutiers (1555-1568) et après avoir été curé d'Avernes (1575-1580), mourut curé de Bonnebosq (1588) ;

6^e M^{re} Jehan Desforages, prêtre, curé d'Avernes (1581-1590), avec Nicole Ledevin pour vicaire (1586-1588). Par son testament du 23 septembre 1588, ce vicaire donna tous ses biens immeubles aux églises où l'on avait l'habitude d'aller en procession aux Rogations, il abandonna encore 10 sols à l'église d'Avernes et 10 sols au Trésor une fois payés (1).

7^e Le curé d'Avernes, M^{re} Jacques Louvet, propriétaire de quelques rentes et de plusieurs pièces de terre (1619-1636), eut pour vicaire M. Denys Lejeune (21 février 1612) ;

8^e M^{re} André Rivey, curé d'Avernes ;

9^e M^{re} François de Souvigny (1653 à 1656), laissa pour héritiers M^{re} Pierre de Souvigny, écuyer, vicomte d'Exmes. A sa

(1) Par suite d'une circonstance non expliquée la grosse dîme des paroisses d'Avernes et de Chagny, appartenaient au 13 décembre 1617, à M. Louis de Vieuxpont, sieur de Morteaux, qui la céda à honnête homme Pierre Delongrais, sieur de la Ducherie, moyennant 530 livres, suivant contrat au tabellionnat d'Exmes à la date précitée.

mort les paroissiens d'Avernes, intentèrent un procès au vicomte pour l'obliger à faire les réparations nécessaires au presbytère. Leur mandataire, Pierre Cosme, reçut le 6 février 1656, procuration pour poursuivre cette instance judiciaire ;

10^e M^{re} Etienne Heuzard, vicaire (6 février 1656), à la fin d'avril 1657. Il remplaçait M^{re} Abraham Fleury, prêtre, chargé du service de la paroisse ;

11^e M^{re} Jacques Vallée, prêtre, vicaire (1657 au 18 décembre 1661) ;

12^e M^{re} Pierre Chardon, écuyer (1663 à la fin de 1697). Il eut successivement pour vicaires : 1^o Jean-Antoine Lailler (8 novembre 1663) ; 2^o Pierre Landon (1665-1668) ; 3^o Louis Chardon (5 juillet 1671) et pour trésorier de la fabrique : 1^o Michel Deforges (1673) ; 2^o et Jean Chappey.

Le curé Chardon, reçut le 15 décembre 1685, l'abjuration de la famille Lenormant, seigneur en chef d'Avernes. Cette famille comprenait : 1^o André Lenormant ; 2^o D^{lle} Suzanne Azire, son épouse ; 3^o D^{lle} Charlottte Azire, veuve de feu Guillaume Le Normant, écuyer, sieur du Bois Letertre ; 4^o D^{lle} Marguerite Le Normant, leur sœur. Ils abandonnèrent la religion protestante et reçurent l'absolution le 23 du même mois de décembre.

13^e M^{re} Goupil, curé (août 1697 au 1^{er} avril 1701) ;

14^e M^{re} François Angers, curé (avril 1701 à février 1718) ;

15^e M^{re} Jacques-Julien Coiffrel (février 1718 au 13 septembre 1729). Ce prêtre, devenu desservant de la paroisse de Tournay-sur-Dive, donna le 24 octobre 1760, de concert avec M^{re} Delecluze ci-après, une rente de 60 livres « pour faire revivre et remettre en leurs formes, les fondations faites au Trésor d'Avernes, par les sieurs Louvet et Chardon, anciens curés de la paroisse. Ces fondations, par le malheur des temps, avaient été perdues en tout ou en partie : elles étaient hors d'état d'être acquittées. La donation collective avait encore pour but d'indemniser la fabrique des pertes qu'elle pouvait avoir éprouvées pour des circonstances non prévues pendant que les dits Coiffrel et Delecluze étaient curés d'Avernes ;

16^e M^{re} Alexandre-Auguste-Gaspard Delecluze, curé d'Avernes (1727 à la fin de 1741), seigneur des Loges, membre de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Prusse, membre de la Société royale d'agriculture, chapelain titulaire de la Chapelle

de Saint-Pierre-aux-Liens en l'église cathédrale de Sées, bailla à ferme (9 novembre 1779), tous les droits de dîmes qui lui appartenaient en sa dite qualité de chapelain sur les grosses dîmes de la paroisse de Fontaines-les-Bassets et autres lieux circonvoisins. Il tirait de ce chef un revenu de 500 livres.

Cet homme distingué et généreux mourut au château des Loges, paroisse d'Avernes, à l'âge de 79 ans, le 8 juillet 1782. Sur sa demande il fut inhumé dans la chapelle des Frères de la Charité d'Exmes. Il laissait : 1° 500 livres aux pauvres d'Exmes ; 2° 300 livres à ceux d'Avernes ; 3° 100 livres à chacune des paroisses de Grébert, Saint-Arnoult et Argentelles, puis, par un codicile du 27 juin 1782, il légua 12,000 livres aux habitants en général de la ville d'Exmes qui, à cette heure, ignorent même son nom.

17° M^{re} Guillaume Leguerney (1742 au 8 novembre 1754 jour de son décès) ;

18° M^{re} Jean Guillaumet, de la fin de 1754 à la Révolution française il eut pour trésorier de la fabrique Jean Chappey (23 avril 1755).

IV

Le vieux manoir seigneurial d'Avernes, bâti à mi-côte en surplomb et bordure du chemin vicinal à quelques mètres de l'église paroissiale, a été complètement transformé et restauré depuis une vingtaine d'années, par le propriétaire actuel. Il comprend : au rez-de-chaussée, un vaste salon tendu de tapisseries dites verdure de Beauvais : une salle à manger, aux poutres et solives sculptées et portant des armoiries ; un autre appartement à usage de cuisine, actuellement occupé par le fermier. Le premier étage renferme plusieurs belles chambres d'où la vue plonge à l'est et à l'ouest sur la vallée de la Dive et de ses affluents ; au midi le clocher d'Exmes apparaît au sommet d'une colline. Le pays raviné et tourmenté, mais riche et plantureux, offre des points de vue ravissants. Au premier plan des bouquets de sapins, bien jetés, attirent d'abord le regard et forment une ceinture presque continue à l'antique gentilhommière devant la porte de laquelle se déroule à l'est, une terrasse plantée de berceaux de tilleuls plusieurs fois séculaires. On remarque encore

un vieux colombier et les restes de douves où les gens du village viennent abreuver leurs animaux. Là se sont succédé les familles seigneuriales des de Guerpel et des Duchemin dont il va être parlé dans la suite de ce récit.

V

Les plus anciens seigneurs d'Avernes, du moins à notre connaissance, sont les de Guerpel, dont nous avons donné la généalogie dans notre article Chauffour-sous-Exmes. De cette étude il résulte qu'une branche de cette famille habitait Avernes dans le second tiers du ^{xiv}^e siècle. Les lecteurs voudront bien se reporter à Gilles ou Guillaume de Guerpel, époux de D^{lle} Anne De Lyée.

De cette union naquirent plusieurs enfants :

1° Gilles de Guerpel, sieur des Loges et de Godisson, époux de D^{lle} Jehanne de Montguyon (alias de Mondion). Ce Gilles est l'auteur de la branche des Loges et de Godisson, proprement dite dont nous parlerons dans la suite ;

2° Guillaume de Guerpel, sieur de Montchauvel et de la Fauvellière, dont la longue généalogie figure dans l'article sus-vanté ;

3° Christophe de Guerpel, sieur du Vivier et de la Gloudière qui fera l'objet d'un article ultérieur ;

4° Gilles de Guerpel, curé de Roiville, mort avant 1555 et dont l'héritage revint à Robert de Guerpel, son frère ci-après ;

5° Jean de Guerpel, sieur de la Chèze, demeurant à Survie (1564), décédé sans postérité, le 4 juillet 1574, époux de D^{lle} Marie Billart, avant lui veuve de feu Samson Gorge (1).

6° Pierre de Guerpel, curé de Coulonce (1574-1587) (2) ;

(1) Le 21 mars 1574, il possédait à Saint-Pierre-la-Rivière, hameau de la Clergerie, divers héritages et maisons, louées à Pasquier Chauvicourt, moyennant 65 livres.

(2) Il alla habiter chez Robert de Guerpel, puis chez André de Guerpel son neveu (7 août 1583). Il possédait à Avernes, une pièce de terre nommée le clos Gastel, d'une valeur de 100 livres, 30 sols, en principal (22 mars 1585).

7° Noble et discrète personne M^{re} François de Guerpel, curé de Courbon (Corbon) et seigneur de la Chèze (1556-1559) (1) ;

8° Robert de Guerpel qui continue la filiation, sieur d'Avernes (1526) et de la Corbette (2). Il avait épousé D^{lle} Jehanne du Bouillonney (3) et décéda avant l'année 1556. Sa veuve vivait encore au cours de l'année 1557. Le seul renseignement que nous ayons sur lui est une transaction du 16 février 1546, faite en sa qualité d'héritier pour partie de feu Jehan Belin, en son vivant seigneur de Godisson, avec noble Pierre de Mauvoisin, relativement à des immeubles sis à Fresnay-le-Samson.

Il laissa pour lui succéder Robert de Guerpel, son fils, sieur d'Avernes, de la Corbette et de la Chèze (1542), décédé avant le 1^{er} janvier 1583, époux de D^{lle} Florence de Mauvoisin, de la Maison de Villebadin.

Les 15 décembre 1579 et 13 octobre 1580 il donna procuration pour rendre aveux en son nom des terres et sieuries d'Avernes et de la Corbette (4).

(1) Le 25 mars 1556, il acheta de Jacques de la Vigne, sieur du Saussay et de la Chèze, la terre, fief et seigneurie de la Chèze dont le chef est assis à Saint-Pierre-la-Rivière et s'étend en cette paroisse, Survie, et celles circonvoisines, comprenant : Domaine fleffé et non fleffé, maisons, plants, prés, bois, pâtures, terres, arables et non arables, rentes, deniers, grains, œufs, oiseaux, justice, droits, franchises, libérés, devoirs et redevances, tout et autant que noble Maurice de la Vigne, en son vivant sieur baron de Tubœuf, père du vendeur, en possédait. Le prix stipulé étant de 2,048 livres en principal.

La terre et sieurie de la Chèze, qui est un quart de fief, fut loué par le curé de Corbon, moyennant 80 livres, le 5 décembre 1559. Il possédait encore d'autres immeubles et des rentes sur particuliers.

(2) Le fief de la Corbette, situé à Saint-Germain-de-Clairefeuille, était un huitième de fief de haubert, relevant du marquis de Nonant. Il n'avait pas de domaine non fleffé, mais un domaine fleffé de 40 acres, soumis à 8 livres, 12 sols, 6 deniers, 14 poules, 3 chapons et 100 œufs de rente seigneuriale. Nous le trouvons entre les mains de Robert de Guerpel du Bouillonney. Le fils de ce Robert, prénommé Robert lui-même, en était seigneur en 1542. Il fut transmis par ce dernier, également prénommé Robert et vendu vers l'année 1659 à honnête homme Léon Dumesnil de Saint-Germain-de-Clairefeuille. Le baron de Nonant opéra alors le retrait féodal du fief qui fut réuni au marquisat. (Voir l'ouvrage si complet et si remarquable de M. le vicomte du Motey, intitulé *Saint-Germain-de-Clairefeuille*, page 61 et suivantes).

(3) Archives de l'Orne. Titres de Guerpel-Dufour. Liasse 3.

(4) Robert de Guerpel de Mauvoisin, possédait à Argentelles, sieurie en chef, le pré des Clostereaux, le pré Guerpel, loués 60 écus, le 7 février 1602 ; à Saint-Pierre-la-Rivière, sieurie de la Chèze, aînesse de Ligneritz :

Robert de Guerpel laissa pour représentants :

1^o D^{lle} Anne de Guerpel, qui épousa le 20 novembre 1584, M^{re} Louis Descorches, sieur de Maimbeville, fils et héritier de feu noble Jehan Descorches, vivant sieur de Montormel et de D^{lle} Marie Anber.

Le mariage eut lieu après le décès du père de la future épouse. Ses deux frères, André et Robert, promirent pour dot et comme part héréditaire à leur sœur, la somme de 2,600 livres, payables par annuités de cent écus, à chacune des échéances fixées dans le contrat.

Le mariage fut célébré en présence de M^{re} Pierre de Guerpel, curé de Coulonces, oncle de la mariée, de Gilles de Guerpel, curé de Bonnebosq, de Jacques de Guerpel, seigneur des Loges, Bonnebosq, etc., de Laurent de Guerpel, sieur de la Gloudière, de Jehan de Pierre, seigneur du Pin, de François de Pierre, sieur de la Vignette, de Maurice de Mauvoisin, seigneur de Villebadin, aïeul maternel de la future, de Jehan Descorches, sieur de Montormel et de Thomas de Ruppière, sieur du Buesson.

Louis Descorches décéda avant le 1^{er} mai 1588, laissant un enfant mineur, appelé Jehan, sieur de Maimbeville, habitant Montormel et que nous retrouverons ci-après au 30 novembre 1640.

2^o Robert de Guerpel, sieur de la Corbette et de la Chèze (1581-1629). Il habitait tantôt Avernes, tantôt Survie et avait épousé D^{lle} Suzanne de Saint-Clerc, de la paroisse d'Avernes (1);

le barbot, sur les rues, la Sécaillerie ou Sënaillerie, le pré Cardon ou Cardin, la Libotté ; à Avernes, sieurie en chef ; les prés du Bossard, de l'Ornelle, l'herbage des Vaux, les fosses, le clos d'Avernes, d'une valeur totale d'environ 380 livres ; puis, dans la même paroisse ; le pré de la Fontaine (9 mars 1568), les héritages Gorge, loués 110 livres ; enfin à Saint-Pierre-la-Rivière, sieurie de Ratteprune, 5 vergés de terre, nommés le grand pré. Ses créances sur particulier s'élevaient à 141 livres.

Enfin il transporta à son fils André, étudiant à l'Université de Caen, *pour lui aider à subvenir et à payer la pension et autres besoins requis à son étude*, une somme de 49 livres, 15 sols, due par une famille Cardon-Isambart (5 décembre 1559).

(1) Parmi ses propriétés on relève : Une ferme à Survie (1586), à Saint-Pierre-la-Rivière : la ferme du Tac, composée de maisons, herbages, prés, terres labourables, d'une valeur locative de 37 écus sol (15 mars 1585), puis les immeubles : les champs Roulland, les champs de la Croix, le parc Davy, tenus du fief de la Chèze ; les mares Hubert, sous le fief de Ratte-

3^e M^{re} André de Guerpel, qui continue la filiation, étudiant à l'Université de Caen (1559), puis licencié-ès-lois, avocat, seigneur d'Avernes et de Lozier (3 juillet 1602). Il décéda entre 1610 et 1617, époux de D^{lle} Françoise Duquesnay ou Duquesnoy. Il habitait le manoir seigneurial d'Avernes (1594), sa veuve vivait encore au 27 février 1623 (1).

Voici les représentants d'André de Guerpel :

1^o D^{lle} Catherine de Guerpel, l'aînée, qui épousa le 31 juillet 1617, M^{re} Isaac Azire, sieur du Rocher, pasteur de l'église de Fontaines-les-Bassets, près Trun, fils et héritier, en partie, de M^{re} Jean Azire, sieur du Rocher et de demoiselle Jacqueline Broussois. Ils se marièrent dans la religion protestante. La future devait toucher 1000 livres le jour des épousailles et 1000 livres un an après.

2^o Jacques de Guerpel, écuyer, sieur d'Avernes, sous la tutelle (1617), puis sous la curatelle de sa mère (1622). Il décéda à

prune, aînesse du colombier (1584-1627), à Chauffour : la pièce des Coursières, valant 13 écus, 20 sols ; dans l'enclos de la ville d'Exmes ; divers héritages en franche bourgeoisie, notamment deux pièces labourables réagées de sur le pré et sous la petite Tour (1586), diverses rentes sur particuliers, particulièrement sur noble Claude Josse, adjudicataire général des greniers à sel de France, s'élevant en reotalité, à 46 livres, 15 sols, 2 deniers. Il rendit aveu à la baronnie de Nonant pour son fief de la Corbette (13 mai 1584).

(1) On fait ici remarquer que la famille de Guerpel, dont les ancêtres ont figuré parmi les chevaliers des premières croisades, a rempli, à toutes les époques de l'histoire, des charges de judicature et tenu une place très en vue dans le barreau du baillage d'Exmes. Noblesse d'épée, à l'origine, elle est devenue noblesse de robe pendant de longs siècles pour redevenir aux approches de la Révolution, ce qu'elle était en son principe.

André de Guerpel, rendit aveu au roi pour sa terre d'Avernes dans le cours de l'année 1596. Son grand âge, sa mauvaise santé, l'obligèrent pendant de longues années, à recourir à des mandataires, soit qu'il s'agit de procès à poursuivre devant le Bailli de Dreux (13 janvier 1594), soit qu'il lui fallut se rendre à Alençon, à la convocation des gentilshommes, chargés de convoquer le bain et l'arrière-ban de la noblesse (19 juillet 1597). Il possédait les bois de haute-futaie d'Orville qu'il vendit 200 écus (19 janvier 1594). Il était maître d'un des moulins à blé des Noës, à Avernes, loué à Remy Chappey, de Saint-Pierre-la-Rivière, moyennant 24 écus sol (25 avril 1598). Il soutint, à propos de ce moulin, un procès retentissant à l'encontre de l'abbé commandataire de Saint-Wandrille et fut autorisé à reconstruire la maison du meunier, à la charge toutefois de donner caution de démolir l'édifice, le cas échéant (30 mars 1597). Enfin il possédait à Avernes : le champ aux Henry, la borne aux Bruns et le Costil, en labour (1589-1599). Sa veuve y acheta en 1617, le champ des Travers et le crière Moussu.

Avernes, où il habitait le 5 septembre 1660 et fut enterré dans le chœur de l'église paroissiale.

3^e Guillaume de Guerpel, sieur d'Avernes, et de Lozier, mineur en 1617. Il habitait Avernes où il mourut célibataire, postérieurement à l'année 1665 (1).

Par son testament fait en présence de M^{re} Jacques Louvet, curé d'Avernes, à la date du 3 septembre 1638, il légua à Suzanne et à Charlotte Azire, alors demoiselles, ses nièces, « qui l'avaient soigné dans sa maladie, une somme de 6.000 livres à prendre sur ses meubles et immeubles, notamment sur ceux de Saint-Pierre-la-Rivière, sieurie de la Chèze »

Avec Guillaume de Guerpel s'éteint la branche aînée des de Guerpel d'Avernes.

BRANCHE CADETTE

VI

Les représentants de Robert de Guerpel de Saint-Clere, auteur de la branche cadette sont :

1^e D^{lle} Anne de Guerpel (1653-1655) ;

2^e D^{lle} Philippe de Guerpel, mariée le 21 juillet 1636, à M^{re} Jacques Leforestier, sieur de Loysivière, de la paroisse de Lougé, fils de Guillaume Leforestier, écuyer, et de D^{lle} Jeanne Langlois ;

(1) Guillaume de Guerpel possédait les héritages ci-après : à Avernes, la Tretonnières, le Jardinot, une cour en herbe plantée, nommée la Métairie de Lozier, le Jardin, sis au village de la Henrière, édifié de maison, le Jardin Louvet, la Costillet ; l'aumône échangée avec le curé Ledevin, le champ du Meslier, le clos du Bois, le Devant, la cour Sulloine, le champ de Lozier, l'Aulnaie Clain, les prés. A Exmes, en franche bourgeoisie, 10 acres prés et labour, réage de sous la grande Cour, d'une valeur de 1010 livres ; à Saint-Pierre-la-Rivière : les prés Colas Billart ou des Champeaux, le pré de la Cabo, en la sieurie de la Chèze (1625-1648). La métairie de Lozier était louée à Raoullet Lejeune, moyennant 150 livres, le 28 février 1638. La métairie du parc Moulin lui rapportait 550 livres par an (5 décembre 1638), et le moulin des Noës 24 écus (20 janvier 1639). Il avait acquis le 10 mai 1640, divers immeubles de M. Thibault de Ruppière, sieur du Buisson, sis à Saint-Pierre-la-Rivière, dépendant de la sieurie de Survie, moyennant 650 livres. Enfin il possédait à Gacé deux aîtres de maison, tenus de la sieurie de Croisilles et valant ensemble 330 livres (10 mai 1665).

3^o M^{re} Robert de Guerpel, demeurant à Avernès, qui continue la filiation, sieur de la Corbette, et qui épousa le 18 septembre 1625, demoiselle Jacqueline de Cadier, fille de Jehan de Cadier, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, seigneur de Fontenay, Longues-Noës, Saint-Didier et du Plessis-en-Courgain. Elle mourut le 17 août 1686 ; son mari était décédé avant l'année 1663 (1).

Robert de Guerpel de Cadier eut pour représentants :

1^o Pierre de Guerpel, mineur, sous la tutelle de sa mère ; au 26 novembre 1663. Il était sieur des Mares-Hébert, le 10 janvier 1697 et assista au mariage de son neveu Nicolas, ci-après, avec D^{lle} Du Chemin ;

2^o D^{lle} Marie de Guerpel, née en 1646, marraine au 4 mars 1676, décédée célibataire ;

3^o D^{lle} Marie-Antoinette de Guerpel, décédée le 23 avril 1720, à l'âge de 72 ans ;

4^o D^{lle} Hélène de Guerpel, qui, le 2 mai 1655 épousa M^{re} André Du Chemin, sieur du Rozey, fils de Jacques Du Chemin, écuyer, sieur des Iles, et de D^{lle} Marie de la Berterie, de Saint-Pierre-la-Rivière, en présence de Jacques Du Chemin, sieur des Aulnaies, de François Du Chemin, sieur des Fosses, et de M^{re} François de Souvigny, prêtre, curé d'Avernès (2) ;

(1) De Guerpel de Cadier possédait à Avernès : le bois des Fontenelles (7 juin 1611) ; à Saint-Pierre-la-Rivière, seigneurie de la Chèze, le pré des Beaux, d'une valeur de 270 livres (23 octobre 1645).

Le 4 février 1629 le sieur de la Corbette désirant accomplir la volonté de feu Robert son père, fit donation à la fabrique de l'église Saint-Léger d'Avernès, représentée par le curé Jacques Louvet et par les trésoriers Michel Deforge et Charles Debeaudemont, de 30 sols tournois de rente, à prendre sur François Cally et Pierre Cosme l'aîné

(2) M. et M^{re} André Du Chemin eurent une fille Louise-Hélène-Marie Du Chemin, qui épousa dans la suite Jacques-François Faucon, sieur des Costières, commissaire d'artillerie, fils de Jacques et de Adrienne-Catherine Renault, M^{re} Faucon était veuve en 1737.

Catherine Du Chemin, sœur d'André Du Chemin, épousa le 17 septembre 1652 M^{re} Guillaume de Rohard, sieur de la rivière Pigeon, en présence de François Du Chemin, écuyer, sieur du Boschets, son oncle, de Guillaume de Rupierre, sieur du Buisson, à Survie, de Gaspard de Mare ou de Marce, chevalier, seigneur de Serqueville, de Nicolas Du Chemin, écuyer, sieur de la Couture Saint-Léger, de Nicolas Du Chemin, sieur de Launaie, d'Olivier Du Chemin, écuyer, sieur de la Nouette, et de Joseph Du Chemin, écuyer, sieur de Clairfontaine.

5^e D^{lle} Marguerite de Guerpel, qui, en février, 1656, épousa Michel Chardel, sieur de la Harellière, de la paroisse de Lougé ;

6^e D^{lle} Anne de Guerpel, épouse de François Oger, sieur de Hauteville (mariage du 7 juillet 1664) ;

7^e D^{lle} Madeleine de Guerpel, décédée célibataire à l'âge de 80 ans, et inhumée dans l'église d'Avernes, comme sa sœur Antoinette ci-dessus, le 23 octobre 1720 ;

8^e Robert de Guerpel, écuyer, sieur de la Corbette, parrain de sa nièce Charlotte ci-après, le 12 mai 1669 ;

9^e Enfin Jacques de Guerpel, sieur de la Corbette, né en 1639, mort le 14 février 1713, à l'âge de 74 ans. Il fut inhumé dans l'église d'Avernes. Il avait épousé en premières noces D^{lle} Marie de Nolent dont il eut les enfants ci-après et, en deuxièmes noces, D^{lle} Marie Lenglois, qui mourut vers 1696.

Les enfants de Jacques de Guerpel sont :

1^e D^{lle} Charlotte de Guerpel, née le 12 mai 1669. Elle épousa le 10 novembre 1696 M^{re} Allain Du Chemin, écuyer, sieur de Valmartel, fils de Joseph Du Chemin, sieur de Clairfontaine et de D^{lle} Anne d'Ecorches, de Saint-Pierre-la-Rivière. Le mari mourut le 4 décembre 1724, et sa veuve le 7 mai 1753. Ils furent enterrés l'un et l'autre dans le chœur de l'église d'Avernes ;

2^e D^{lle} Marguerite de Guerpel, née à Avernes le 30 juin 1670. Elle épousa le 27 novembre 1698, Pierre de Bardoul, écuyer, sieur de Magny, fils de feu Louis de Bardoul et de D^{lle} Léonore de Guerpel, de Tournay ;

3^e D^{lle} Louise-Gabrielle de Guerpel, née le 7 juin 1672 ; elle se maria le 12 novembre 1703 avec M^{re} François Des Rotours, écuyer, sieur de Sainte-Croix, fils de feu André Des Rotours, et de noble dame Madeleine de Bunel, de la paroisse des Rotours. Le mari décéda à Avernes le 29 novembre 1727, à l'âge 70 ans et fut enterré dans l'église paroissiale par les frères de la charité d'Exmes et de Gacé (1).

(1) De cette union naquirent : 1^e demoiselle Gabrielle des Rotours, décédée à l'âge de 16 ans et inhumée dans l'église d'Avernes le 8 novembre 1726 ; 2^e Philippe des Rotours, décédé à Avernes le 6 septembre 1747 ; 3^e François-Louis des Rotours, écuyer, né le 11 avril 1719, sieur des Rotours, demeurant à Fougy. Il épousa le 4 février 1747, demoiselle Marie-Marguerite de Souvigny, fille du sieur de Courgeron. Il décéda à l'âge de 55 ans et fut inhumé dans la nef de l'église d'Avernes, le 16 septembre 1774.

4^o D^{lle} Madeleine de Guerpel, née le 30 janvier 1674, marraine au 21 avril 1705, de l'enfant de Charles Du Chemin ci-après ;

5^o D^{lle} Marie de Guerpel, née le 4 mars 1676. Elle épousa le 14 février 1706, Nicolas Du Chemin, écuyer, fils de feu François Du Chemin, sieur de Belleau et de feu Anne Lenormant, de la paroisse de Ferrières près Bernay (1).

6^o D^{lle} Marie-Madeleine de Guerpel, née le 15 août 1677, décédée célibataire, et inhumée dans l'église d'Avernes le 20 février 1694 ;

7^o Enfin M^{re} Nicolas de Guerpel, qui continue la filiation, né en 1659 ; il était sieur de la Clergerie et demeurait à Saint-Pierre-la-Rivière. Il épousa le 10 janvier 1697 D^{lle} Françoise Du Chemin, fille de Joseph, sieur de Clairfontaine, et décéda avant 1742. M^{lle} Du Chemin lui avait apporté en dot 3.500 livres.

Nicolas de Guerpel laissa pour lui succéder :

1^o D^{lle} Charlotte-Françoise de Guerpel, épouse de M^{re} Jacques Périer, sieur de Launay, seigneur et patron d'Orville, conseiller du Roi et son procureur en la vicomté du Sap ;

2^o D^{lle} Françoise-Marguerite de Guerpel, de Saint-Pierre-la-Rivière, marraine au 23 mars 1732, décédée célibataire ;

3^o Enfin M^{re} Pierre-François de Guerpel, écuyer, prêtre, ancien curé de la paroisse de Rézenlieu, doyen rural de Gacé (13 janvier 1747), demeurant en dernier lieu à Exmes, où il mourut à l'âge de 84 ans, le 6 juillet 1787.

Avec lui s'éteint la branche cadette des de Guerpel de la Corbette.

VII

Quelques années avant sa mort, Guillaume de Guerpel, fils d'André, dernier représentant de la branche aînée des de Guerpel d'Avernes, vendit le fief et la sieurie d'Avernes à André

(1) M. et M^{re} Du Chemin eurent : Jacques-Nicolas Du Chemin, sieur de Belleau, qui épousa le 3 juin 1727, demoiselle Marie-Suzanne Des Molières, fille de feu M^{re} Charles Des Molières, en son vivant conseiller du Roi, président au grenier à sel d'Exmes, et de demoiselle Suzanne-Avenelle, de Chauffour.

Lenormant, écuyer. Au décès de ce dernier, M^{lle} Marguerite Lenormant sa sœur et son unique héritière, recueillit le même fief avec tous les droits réels et personnels, casuels et tous autres, pouvant appartenir à son frère. M^{lle} Lenormant en fit, à son tour, donation à M. Alexandre de Bardoul, prêtre, écuyer, demeurant en la paroisse de Tournay, village de Magny, aux termes de deux contrats reçus : le premier par M^e Nicole, notaire à Crocy, le 4 mars 1697, et le second devant M^e Selo, notaire à Trun, le 25 du même mois et an. L'abbé de Bardoul céda lui aussi le dit fief à M. Allain Du Chemin, écuyer, sieur de Valmartel, suivant contrat passé devant M^e François Saunier, notaire à Saint-Pierre-la-Rivière, le 3 janvier 1698. Le prix stipulé était de 3000 livres en principal, converti en une rente hypothèque, au denier 20, de 150 livres, racquittable toutefois et quantes, et sous la charge de payer les rentes appartenant au Domaine royal dont il relevait (1).

M. et M^{me} Allain Du Chemin eurent de nombreux enfants parmi lesquels :

1^o D^{lle} Anne-Marguerite Du Chemin, de Lozier, née le 25 avril 1705, décédée célibataire, le 24 août 1774 ;

2^o D^{lle} Louise Du Chemin, née le 30 juin 1703, également décédée célibataire, le 29 mai 1776 ;

3^o D^{lle} Charlotte Du Chemin, née le 28 février 1702, décédée célibataire, le 1^{er} mars 1748, et inhumée dans le chœur de l'église d'Avernes ;

4^o Autre D^{lle} Marguerite Du Chemin, née le 24 juin 1699, décédée célibataire le 1^{er} octobre 1729 ;

5^o D^{lle} Marie-Charlotte Du Chemin, née le 14 août 1698. Elle épousa le 10 novembre 1750, à Saint-Pierre-la-Rivière, M^e Etienne de Beaurains, sieur de Burgost, écuyer, demeurant à

(1) Ce n'est pas ici le lieu, faute de place, d'établir l'origine et la généalogie de l'illustre famille Du Chemin dont les ancêtres, par les femmes, remontent à Jacques Darc, frère de la Pucelle d'Orléans et qui ont été anoblis dans toute leur descendance même féminine, aux termes de Lettres patentes de Charles VII, roi de France, en récompense des services inoubliables rendus par Jeanne Darc à la royauté et surtout à la Patrie française envahie et subjuguée par l'étranger. Nous savons, au surplus, qu'un descendant des Du Chemin se propose d'établir la généalogie de cette famille dont la devise est « *est in viâ* » et les armes : de gueules au lion d'argent, ou même de gueules à deux lions passant d'hermine.

Paris, rue Saint-Sulpice, et décéda à Exmes le 14 août 1782, laissant sa fortune à M. de Guerpel, curé de Rézenlieu (1) ;

6° Jacques-Joseph-Allain Du Chemin, qui continue la filiation, né à Avernès le 18 juillet 1709, décédé le 24 décembre 1782. Il était seigneur d'Avernès et de Lozier. Il avait épousé D^{lle} Louise Françoise Du Moulinet de Premoisans qui mourut à Avernès le 20 octobre 1781.

Jacques-Joseph-Allain Du Chemin laissa pour le représenter :

1° D^{lle} Marie-Jacqueline-Charlotte Du Chemin, née à Avernès le 10 juillet 1747. Elle épousa le 5 juin 1767, M^{re} Louis-René-Félix de Gautier, chevalier, seigneur en chef et patron honoraire de Tournay, Neuville et Tanques ; demeurant à Argentan, paroisse Saint-Germain, fils de feu M^{re} René de Gautier, seigneur des dits lieux, et de noble dame Marie-Claude de Bardoult. Elle décéda au château d'Avernès, à l'âge de 23 ans, le 22 février 1770, laissant une petite fille nommée Marie Aline, née le 10 avril 1769.

2° Et M^{re} Charles Du Chemin, qui continue la filiation, capitaine au régiment de Bourbonnais, puis au régiment de Forey, seigneur honoraire d'Avernès et de Lozier, demeurant tantôt à Saint-Pierre-la-Rivière, tantôt à Exmes (10 mars 1784). Il épousa noble dame Marie-Françoise de Ruppierre et en eut une fille nommée Herminie-Marie Du Chemin, née à Avernès le 28 novembre 1775. M. Du Chemin émigra et mourut en Angleterre peu de temps après son départ de France. Sa veuve décéda à Exmes, à l'âge de 74 ans, le 17 juillet 1824.

(1) Par son testament reçu par Fleury, notaire à Exmes, le 30 avril 1782, M^{re} de Beaurains légua pour la sœur religieuse « qui doit tenir à perpétuité à Avernès, l'instruction des enfants de la paroisse, » un lit garni, des chenets, pelle et pince à feu, deux tables, dont une grande sur treteaux pour tenir l'école, une autre petite, carrée, 6 draps, 6 nappes, 12 serviettes, une armoire fermant à clef, 6 chaises et un fauteuil foncés en paille. Elle légua encore tous les arrérages de rentes, pensions viagères, dettes actives, obligations, etc., pouvant exister à son décès. Le tout devait être employé à augmenter les intérêts de la fondation. M. Buisson, conseiller du roi et de Monsieur, et leur avocat au baillage d'Exmes était élu l'exécuteur testamentaire de la défunte. Le curé de Guerpel consentit la délivrance du legs particulier, suivant acte reçu par le même notaire, le 27 janvier 1783. Ces meubles furent remis à Pierre Landon, marchand d'Avernès, le 4 février suivant et déposés, le jour même, chez M^{re} Françoise Desbarres, dame de la Providence, demeurant à Exmes.

M^{lle} Du Chemin, privée de toute espèce de fortune, épousa le fils de son ancien fermier, un sieur Hubert, dont est issue M^{me} Beaudouin, propriétaire, résidant actuellement à Avernès (1).

VIII

Au point de vue féodal, le territoire de la paroisse d'Avernès, dans la sergenterie d'Exmes, relève de différents fiefs, savoir :

Un quart de fief de haubert, relevant du roi, à cause du comté d'Argentan. Ce fief consistait en maisons, bâtiments, moulins, étang, bois, prés, terres labourables, composant le domaine non fiefé consistant en 190 acres.

Un quart de fief de Lozier, uni au fief d'Averne, comprenant 112 acres (2).

Le demi-fief entier n'était astreint à aucune charge envers le Domaine royal, ainsi qu'en font foi les aveux du 15 mars 1564 — 5 mai 1579 — 26 novembre 1673 — 19 juillet 1677 et 5 août 1725.

La seigneurie d'Avernès comprenait presque tout le territoire communal et s'étendait particulièrement dans les hameaux de la Flaunière, de la Clousterie, de la Bisraïne, de la Henrière, de Lozier ou Lossier, de la Grainerie ou Grainière, du Bas et de la Brumellière et sous les aïnesses de la Clousterie, de la Grainerie Deforge, Desvaux, de la Tretonnière ou Bretonnière, de la Rosselière ou Rousselière, de la Badonnière, de la Cosnière, de la

(1) La propriété d'Avernès fut confisquée comme bien national et acquise primitivement par un marchand de biens qui la rétrocéda à M^r Petit, alors avoué à Bernay. Elle appartient à cette heure à M. et à M^{me} Ameline, petit-gendre et petite-fille de l'acquéreur, qui n'ont rien négligé, pour embellir et restaurer le château depuis qu'ils en sont propriétaires. Préablement à la vente des immeubles, le mobilier de la famille Du Chemin fut mis à l'encan et vendu en partie. Le salon et une chambre étaient alors tendus de tapisseries de Beauvais. On essaya d'adjuger les tapisseries de la chambre, mais il ne se présenta aucun amateur. Elles furent abandonnées dans un coin et les domestiques de la ferme en firent des housses pour garnir les colliers de leurs chevaux. Quant aux titres de propriété et de noblesse ils furent brûlés devant la porte du manoir.

(2) La sieurie de Lozier appartenait en 1569 aux religieux de Saint-Martin-des-Prés, à Sées. La métairie du même nom consistait en maisons, cours, jardins, prés, plants, labours et bois-taillis et était sujette envers les religieux à 70 sols, 10 deniers de rente seigneuriale et valait 2,105 livres à la fin du 16^e siècle.

Henrière, des Denys et de la Sousbriquièredont Nicolas Berthelot, de Saint-Germain-de-Clairefeuille, était aîné le 10 décembre 1620, enfin sous le tenement de la Biscarsière.

Le quart de fief des Loges, tenu du fief de Grébert, ainsi que nous le verrons par la suite de ce récit.

IX

La seigneurie des Loges, autrement dit le fief du Val à la Louve, était située en la paroisse d'Avernes, avec des extensions dans celles de Saint-Arnoult, Grébert, Courmesnil et les environs. La féodalité de ce fief consistait en droits honorifiques et utiles, tels que le droit de patronage honorifique de l'église d'Avernes dont le revenu bénéficiaire annuel était de 700 livres (1). Le patronage utile en avait été aumôné au Chapitre de Sées par les anciens seigneurs des Loges qui avaient droits de bancs aux chancels des églises d'Avernes et de Grébert, avec les droits de reliefs, treizièmes, rentes seigneuriales en argent et essences, pêche, chasse, cour et juridiction, corvées et tous autres droits généralement quelconques, tels qu'ils sont contenus dans les aveux rendus au seigneur suzerain. Ce dernier avait le droit de faire tenir les gages-plèges, exiger le paiement des rentes seigneuriales et faire toutes significations aux vassaux dans la maison du fermier, située dans la basse cour de la terre des Loges, chef-lieu ordinaire de la juridiction. La ferme des Loges consistait en maison de maître, chapelle, le tout entouré de douves ou fossés, en maison de fermier, bâtiments, terres labourables, prés, herbages, jardins, bois, bosquets, avec le colombier, les rentes foncières telles que celles des moulins de Chantereine et du Régout.

La seigneurie des Loges ne comprenait qu'une aînesse, celle de Chantereine et s'étendait dans les hameaux du Chemin et du Chesne.

X

Les premiers seigneurs connus des Loges sont encore les de

(1) Manuscrit Bailleul. — Vente au tabellionnat d'Exmes du 19 juillet 1783.

Guerpel, dont une branche a pris le nom de seigneurs des Loges, de Pertheville et de Godisson. Pour en établir la généalogie le lecteur voudra bien se reporter à Gilles I^{er}, sieur des des Loges et de Godisson, époux de D^{lle} Jehanne de Montguyon.

De cette union sont issus :

1^o M^{re} Gilles Guerpel, curé de Vimoutiers (1555-1568) puis d'Avernes (1575-1580), enfin curé de Bonnebosq (1587-1588). Il alla mourir à Godisson, dans la maison de son frère Odo, ci-après ;

2^o Odo de Guerpel, sieur de Biseuil (1558-1568). Sa mère, en mourant, lui donna 10 écus, en plus de ce qu'elle lui avait donné auparavant, une fois payés. Il passa 10 ou 12 ans de sa vie auprès de son neveu Jacques de Guerpel des Loges. Il ne possédait d'autre bien qu'une maison et un jardin à Godisson. Son neveu lui donna l'hospitalité, la table et le vêtement. La succession de M^{re} Gilles de Guerpel échut à Pierre de Guerpel de Biseuil pour partie et pour le surplus à Odo et à son neveu Jacques. Ce dernier abandonna sa part à son oncle qui en disposa (29 novembre 1588).

3^o Marguerin ou Marin de Guerpel. Sa mère l'avait omis dans son testament, ce qui laisse supposer qu'il était décédé au 9 mars 1568 ;

4^o René de Guerpel, sieur de Godisson (26 juin 1532), sieur du Buisson et du Bois-Fouquet, mort avant 1576. Il avait épousé D^{lle} Marguerite Rousart ; sa mère lui avait légué 2 écus. Sa situation de fortune était très médiocre ; en effet quand, le 4 août 1576, il s'agit de marier sa fille Charlotte avec Robert de Bracques, seigneur de la Briquetière, ce fut noble dame Jehanne des Chênes, dame du Chesnay, épouse de François de Guerpel, ci-après, tante par alliance de la mariée qui promit une dot de 500 livres qu'elle paya après la mort de son mari, le 16 octobre 1588 (1).

René de Guerpel eut encore une autre fille, Françoise de

(1) Robert de Bracques, seigneur de la Briquetière, eut 2 filles : 1^o Demoiselle Catherine de Bracques, épouse de Jehan de Corday, sieur de la Métairie (1626), fils de Bertrand de Corday, écuyer, sieur du Parc et de D^{lle} Marie Renault.

2^o Et une autre fille, mariée à noble Philippe du Trésor, sieur de Saint-Martin, demeurant à Neuville-près-Sées (28 juillet 1608).

Guerpel, épouse puis veuve de M^{re} Gabriel de Saint-Pierre (19 avril 1608) ;

5^o D^{lle} Barbe de Guerpel (1548-1605), épouse puis veuve de feu noble Odo de Ruppierre, sieur des Astelles et de Belaunay. Elle remit le soin de ses affaires à ses frères, Marguerin et Gilles, et aussi à son neveu Jacques de Guerpel. Sa fortune consistait principalement en rentes sur particuliers ;

6^o M^{re} Jehan de Guerpel, curé de Croisilles, décédé avant 1587.

7^o M^{re} François de Guerpel, fils aîné (22 août 1526), qui continue la filiation, sieur des Loges et de Godisson, époux de Jehanne des Chênes, dame du Chesnay et de Bonnebosq, fille de Guillaume, écuyer, seigneur du Chesnay. Il décéda avant 1574 et sa femme en 1604 après avoir recueilli la succession de Guillaume d'Hennebault, sieur de Bonnebosq (4 Juillet 1574).

François de Guerpel partagea avec ses frères la succession de Gilles I^{er} de Guerpel le 22 août 1526.

Dans le testament de Jehanne de Montguyon, sa mère, François de Guerpel recueillit tout le mobilier de la défunte à l'exception de certains objets donnés de la main à la main et les vêtements de la testatrice attribuée à ses petites nièces et petites filles.

François de Guerpel laissa une fille et un garçon :

1^o D^{lle} Françoise de Guerpel épousa M^{re} Guillaume Leverrier, sieur de Buterné. La dot de la future s'élevant à 1.000 livres fut payée par Jacques de Guerpel à son neveu Pierre Leverrier, écuyer, sieur de Buterné, fils puîné des sieur et D^{me} Leverrier, décédés.

2^o M^{re} Jacques de Guerpel, sieur des Loges, Godisson, Bonnebosq, le Chesnay (1574 — fin de 1598). Il avait épousé D^{lle} Gohier ou Gouhier. Le 7 août 1581 il donna pouvoir pour bailler aveu et dénombrement de la terre de Godisson, tenue du Roi, à cause de la chastellenie d'Exmes.

Dans le cours de l'année 1587 il transigea avec le curé Gilles de Guerpel, son oncle. qui se prétendait seigneur des seigneuries des Loges et de Godisson, comme faisant partie de la succession de Jehan de Guerpel, curé de Croisilles, son frère. En cette qualité il prétendait toucher les rentes dues à ces seigneuries. Un arrangement intervint par lequel Gilles de Guerpel se désista

de tous ses droits dans la succession de son père et de son frère. A ce moyen Jacques de Guerpel devint propriétaire de ces parts successibles, moyennant une somme d'argent une fois payée. Le curé de Bonnebosq qui n'avait pas comparu en personne à la transaction, la ratifia le 22 février 1587.

Jacques de Guerpel eut 2 fils :

1° Guillaume de Guerpel, sieur du Motté (1600-1640) ; il demeurait à Godisson. Son frère, François, l'avai, constitué son mandataire pour toutes ses affaires ;

2° M^{re} François de Guerpel qui continue la filiation, seigneur de Bonnebosq, Pertheville, les Loges, Godisson en chef, Saint-Clément, le Chesnay, chevalier de Saint-Michel, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, époux de D^{lle} Claude de Franquetot, fille de noble Louis de Franquetot, chevalier, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, seigneur et patron d'Ausais et autres lieux et de D^{lle} Diane de Montmorency. Le contrat de mariage du 3 juin 1603 fut fait en présence de Jacques de Montmorency, chevalier de l'ordre du Roi, capitaine de 50 hommes d'armes. De Guerpel habitait le manoir des Loges et rendit aveu pour le fief de ce nom le 22 avril 1602, après avoir rendu hommage pour le fief de Godisson le 3 novembre précédent. Enfin le 31 août 1640 il chargeait son mandataire de le représenter aux plets et gages-plèges de la Motte pour y faire le dénombrement de la terre du Chesnay (1).

(1) François de Guerpel, propriétaire d'une belle fortune possédait spécialement : 1° Le moulin de Godisson, loué 110 livres (23 février 1600) ; 2° la terre et seigneurie de Bonnebosq, d'une valeur locative de 1170 livres (22 février 1601) ; 3° la ferme du Chesnay, louée 60 écus sol, par an, à Nicolas Guesnon (9 juin 1602) ; 4° la ferme de Lozier que tenait Pierre Postal en payant 12 écus sol (24 juin 1602) ; 5° 2 prés à Godisson, loués 198 livres (18 mars 1603) ; 6° les moulins à blé de la seigneurie des Loges et du Régout, loués 300 livres aux frères Poitevin de Grébert (29 décembre 1617) ; 7° la métairie du moulin du Parc, dépendant du domaine non fleffé de la seigneurie de Godisson, louée à Guillaume Cadoret, de Chailloué, puis à Guillaume Foy, de Montmarcey, moyennant 400 livres (15 janvier 1623) ; 8° la terre et sieurie des Loges, avec la moitié du revenu des fossés du manoir, louée à Lejeune, d'Avernes, au prix de 400 livres, 13 boisseaux d'avoine, 100 bottes de paille, l'herbagure de deux génisses, moitié de la dépouille de froment de trois pièces de terre et moitié du seigle dans une autre pièce (8 février (1626). Les rentes foncières, hypothécaires, deniers, oiseaux œufs, cour, usages, reliefs, treizièmes et autres droits de la seigneurie de Godisson, à charge de tenir les plets et gages-plèges, au prix de 200 livres par an (30 octobre 1629). La moitié, en propriété, du

François de Guerpel laissa comme héritiers :

1^o D^{lle} Diane de Guerpel, épouse de M^{re} François de Beaurepaire, seigneur d'Angerville, tuteur des enfants mineurs de Hercule de Guerpel ci-après et leur oncle par alliance ;

2^o M^{re} Hercule Pomponne de Guerpel, écuyer, sieur des Loges et y demeurant (1650-1707). Il était patron honoraire d'Avernes et de Grébert. Il mourut vers 1707, époux de D^{lle} Marie-Madeleine de Courseulles. Sa veuve épousa le 10 août 1709 M^{re} Christophe-Louis de Guerpel, sieur de la Gloudière et alla habiter la paroisse d'Avenelles.

3^o M^{re} Pierre Henry-Gabriel de Guerpel, seigneur de Bonnebosq, Pertheville, les Loges, Godisson, époux de D^{lle} Marie-Anne-Thérèse Bonnet. Il vendit tant en son nom qu'en celui d'Hercule, son frère puiné, la terre et sieurie de Godisson à M^{re} Jacques Duplessis-Châtillon, seigneur marquis de Nonant, baron de Ferrière et de Chambray, suivant acte reçu au tabelionnat de Nonant le 31 mars 1671.

Il fieffa le fief des Loges à M^{re} Lefrançois de Montchauvel qui le transporta à Jacques Delecluze, conseiller du Roi, receveur au grenier à sel d'Exmes, par acte sous signatures privées du 5 mars 1718.

Les représentants de Hercule de Guerpel sont :

moulin de Chantereine, vendue 500 livres à Vincent Levigneur, sieur du Buisson, greffier au baillage d'Exmes (12 février 1602). Le grand pré Cadiou à Godisson, acheté 345 livres et 60 sols de vin le 22 avril 1609 ; le pré Gouffart, sis au même lieu, loué 36 livres à Michel Billart (28 décembre 1617) ; tous les droits héréditaires dans une succession Jourdain-Lecoq, loués 60 livres (25 avril 1625) ; divers immeubles, sis à Godisson, loués à Jacques Lefèvre 100 livres par an (29 décembre 1625) ; deux acres de terre à Godisson sieurie du Merlerault, aînesse Harel, d'une valeur vénale de 506 livres (30 novembre 1627) ; il possédait à Argenteilles : l'herbage des Acres valant 23 écus ; à Avernes ; la pièce des Chapelles, l'acre Boucher, dans la paroisse du Douet-Artus et aussi la pièce de la Thibaudière (28 décembre 1617) ; à Godisson : le champ du Buet (16 février 1601). Ses créances sur particuliers et notamment sur ses fermiers, en 1601 et 1602, s'élevaient à 3.089 livres.

François de Guerpel s'occupait très peu de la gestion de sa fortune. Il chargeait de ce soin des mandataires qui, pour subvenir aux besoins toujours nouveaux de leur mandant ne craignaient pas de transporter à des bourgeois de Paris les fermages et rentes au fur et à mesure de leur échéance. La noblesse, en général, du pays d'Exmes mettait moins de célérité et d'ardeur dans la rentrée de ses revenus.

1^o D^{lle} Marie-Anne de Guerpel, née le 1^{er} août 1697, baptisée à Avernès, le 24 mars 1698;

2^o D^{lle} Marie-Françoise de Guerpel qui le 20 mai 1707 épousa M^{re} André-Joseph de Guerpel, sieur de la Gloudière et dont il eut six enfants. Cette dame décéda à Exmes le 8 septembre 1726 et son mari dans les premiers jours de janvier 1739.

Pierre-Henry-Gabriel de Guerpel n'eut qu'une fille, Marie-Madeleine, baptisée à Avernès le 29 septembre 1726 et qui mourut en bas-âge.

Avec Pierre-Henry-Gabriel et Hercule de Guerpel s'éteint la branche de Pertheville-Les Loges.

XI

M^{re} Jacques Delecluze, seigneur des Loges, conseiller du Roi, receveur au grenier à sel d'Exmes, précédemment secrétaire du Roi en la chancellerie, près le Parlement et la Cour des Aydes de Normandie, avait épousé noble dame Marguerite-Charlotte Lecoiffrel. Il décéda à Exmes le 28 mai 1720 et sa femme le 19 avril 1749. Ils furent enterrés l'un et l'autre dans l'église d'Exmes.

Il laissait pour lui succéder :

1^o D^{lle} Elisabeth-Renée-Marguerite Delecluze qui épousa le 26 octobre 1741, M^{re} Guillaume Desdouts, sieur de la Roussière conseiller du Roi, vicomte d'Exmes et premier assesseur au baillage du dit lieu. Elle décéda le 26 février 1744 et fut inhumée dans l'église Saint-André ;

2^o M^{re} Guillaume-Jacques-René Delecluze, prêtre, bachelier en théologie, curé de Digny, au diocèse de Chartres, où il décéda le 22 avril 1741 ;

3^o M^{re} Jean-Nicolas ou Jacques-Nicolas Delecluze, seigneur des Loges, receveur au grenier à sel de Gacé (31 mai 1739). Il décéda à Exmes le 8 avril 1744 et fut inhumé à côté de sa sœur.

Il continue la filiation et eut pour représentants :

1^o M^{re} Pierre-Mathurin Delecluze, docteur en théologie de la Maison et Société de Sorbonne, chanoine théologal de l'église de Verdun ;

2° M^{lle} Marie-Charlotte Delecluze qui donna 60 livres de rente perpétuelle, à la confrérie de la Charité, érigée en l'église paroissiale Saint-André d'Exmes « de toute antiquité et qui accomplit ses actes notamment dans les maladies contagieuses. » Elle mourut à Exmes où elle habitait, le 12 novembre 1762.

3° M^{re} Jacques Delecluze, prêtre, docteur en théologie, membre de la Sorbonne, prieur commendataire du prieuré royal de Saint-Nicolas-de-la-Chesnaye; ordre de Saint-Augustin, au diocèse de Bayeux, chanoine théologal de Paris, y demeurant en sa maison canoniale, cloître de la dite église de Paris. Il mourut dans les premiers jours du mois d'août de l'année 1782, quelques jours après son frère ci-après dont il fut l'unique héritier;

4° M^{re} Alexandre-Gaspard Delecluze, seigneur des Loges, prêtre, curé d'Avernes, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

XII

La succession des frères Delecluze échet à M^e Guillaume-Sébastien-Estienne de Colleville, époux de D^{me} Suzanne-Catherine Menard, procureur du Roi et de Monsieur en la vicomté de Laigle et y demeurant. Il était originaire de la paroisse Sainte-Madeleine de Verneuil, il était petit-fils de feu M^e Guillaume-Estienne de Colleville, avocat au Parlement de Paris. Il vint s'établir aux Loges et se fit inscrire au barreau du baillage d'Exmes. Il amenait avec lui sa tante; M^{lle} Marguerite Estienne qui mourut à Avernes le 24 septembre 1783. Il perdit successivement deux filles: Jeanne-Catherine-Monique Estienne, âgée de 22 ans (18 juillet 1784) et Jeanne-Adélaïde Estienne (2 janvier 1786). Son fils Guillaume-Simon Estienne, seigneur des Loges et y demeurant acheta le 28 novembre 1787 de M^e Maximilien-Pierre-François-Victor De Vilade, demeurant à Montormel, l'office de conseiller du Roi et de Monsieur, assesseur au baillage d'Exmes.

Il eut pour représentant M. le docteur de Colleville, en son vivant médecin au Bourg-Saint-Léonard.

XIII

Parmi les immeubles de la succession Delecluze il convient de placer en première ligne le fief et la terre des Loges. M. de Colleville vendit le 19 juillet 1783 et moyennant un prix de 2.000 livres payé comptant le fief et la seigneurie en question à M^{re} Jean-Baptiste de la Houssaye, écuyer, sieur de la Maillardière ou Malardière, demeurant en la paroisse d'Exmes, village du Chemin ou de la Tuilerie. Le vendeur se réserva la ferme des Loges avec ses dépendances qui continuaient de relever du fief du même nom comme biens roturiers, mais étaient exempts de rentes seigneuriales. En cas de vente de la métairie l'acquéreur ne devait payer aucun treizièmes pour la première vente seulement. Le fait de la vente tenait lieu d'aveu pour le sieur de Colleville, tenu de remettre à l'acquéreur tous les titres, gages-plèges et renseignements concernant la féodalité du fief. M. de la Houssaye devait notamment s'arranger, arrière du vendeur, avec M^{re} de Beausobre au sujet d'un procès en tenure de fief pendant déjà lors de l'existence de M^{re} Delecluze. Enfin l'acquéreur devait faire jouir de la banalité les tieffataires des moulins de Chantereine et du Régout qui avaient traité sous cette condition.

La propriété des Loges vendue par les héritiers de Colleville a appartenu successivement à M. Deshuards, à M. Louis Glasse, ancien notaire à Exmes, et à ses héritiers. Elle est possédée actuellement par M. Corbenois.

XIV

Pendant l'existence de l'abbé Delecluze les paroissiens d'Exmes clergé en tête, se rendaient processionnellement à la chapelle des Loges au temps de la Fête-Dieu. L'antique gentilhommeière, à l'aspect si pittoresque, enfouie dans la verdure de ses chèvrefeuilles centenaires, prenait alors un air de fête. Après la cérémonie religieuse les habitants d'Exmes, auxquels étaient venus se joindre la plus grande partie de ceux d'Avernes visitaient les appartements tendus de vieilles tapisseries représentant des scènes de la Bible, se répandaient sous les arbres chargés de

fruits de toute espèce, autour des bosquets ombreux et des massifs de fleurs vivaces et rares, disséminés dans tout l'enclos entouré de douves. Qui aurait pensé, à cette époque que quelques quatre-vingts ans plus tard, dans ce logis si hospitalier les Esprits feraient élection de domicile !

Dans le cours de l'année 1837, le manoir délabré et menaçant ruine abritait la famille d'un fermier nommé Desbuard-Dupont. Celui-ci avait deux enfants, deux fillettes, l'une au berceau, l'autre âgée de trois ans au plus, confiées aux soins d'une servante de ferme, âgée d'environ vingt ans et qui, aujourd'hui, aveugle et plus qu'octogénaire, habite la commune de Villebadin où elle est connue sous le sobriquet de Babet. La gouvernante et les deux enfants habitaient, au rez-de-chaussée, un cabinet derrière l'ancienne chapelle. Sitôt que la jeune fille entra dans la chambre sa lumière s'éteignait au souffle d'êtres invisibles et alors commençait un tapage d'une durée et d'une intensité difficiles à décrire et qui clairement perçu par la femme et les enfants jetait l'effroi dans toute la maison qui retentissait de cris d'appel. Cette sarabande dura plusieurs semaines et faisait l'objet de toutes les conversations du pays. Des hommes intelligents, instruits, non susceptibles d'être taxés de crédulité avaient été témoins du bruit. Le curé d'Avernes se rendit en personne à la maison hantée fit des aspersions d'eau bénite, récita des prières et célébra la messe dans la chambre. Au bout de quelque temps les bruits se firent plus rares et finirent par disparaître. On racontait alors qu'un jour le berger de la ferme et la servante en question, s'étaient promis réciproquement, en manière de badinage, de faire célébrer une messe au profit du prémourant d'entr'eux.

Or, le berger était décédé depuis peu de temps et venait rappeler à Babet sa promesse. Ainsi finit cette épreuve au grand profit des enfants effrayés et surtout de la gouvernante qui faillit y perdre la raison.

A. CHOLLET.

BIBLIOGRAPHIE

Les Canadiens n'ont eu garde d'oublier les noms des Français qui ont colonisé la Nouvelle-France d'Amérique et qui l'ont si vaillamment défendue contre les Anglais, de même que les citoyens des Etats-Unis ont associé aux hommages rendus à Francklin et à Washington, les généraux La Fayette et Rochambeau. C'est ainsi qu'ils ont donné le nom de Jonquière à un district de la province de Québec, en souvenir du marquis de la Jonquière, chef d'escadre, gouverneur général de la Nouvelle-France, de 1746 à 1752. Mais nous aussi, hommes du vieux monde, nous aimons à nous souvenir. C'est ainsi que le marquis Camille de la Jonquière, héritier de ce nom illustre, vient de consacrer au gouverneur du Canada une biographie pleine d'intérêt et écrite d'après les documents officiels (1).

Tous les historiens français et canadiens, ont d'ailleurs rendu justice à son administration. Mais les détails même de sa vie étaient restés peu connus. C'est ainsi que dans son *Dictionnaire historique de la France*, M. L. Lalanne, généralement mieux informé, le fait naître au château des Graïsses (?), en 1680 ; lui donne le titre de lieutenant général des armées navales et le fait mourir des suites de ses blessures en 1753. Ce court article renferme presque autant d'erreurs que de mots.

Pierre Jacques de Taffanel, marquis de la Jonquière, naquit à Graulhet, petite ville de l'Albigeois, en 1683. Il servit pendant cinquante-cinq ans, prit part à vingt-neuf campagnes sur mer, reçut, le 1^{er} avril 1746, sa nomination de chef d'escadre et de gouverneur général de la Nouvelle-France. Ces grades élevés qui furent le couronnement d'une longue carrière si honorablement remplie, furent pour le nouveau gouverneur l'occasion de terribles épreuves. Au lendemain de Fontenoy, la France, après la

(1) MARQUIS DE LA JONQUIÈRE (CAMILLE), *le chef d'escadre marquis de la Jonquière, gouverneur général de la Nouvelle-France et le Canada, de 1749 à 1752*. Paris, Garnier frères, 284 p., in-12, portrait.

prise de Louisbourg, la forteresse la plus considérable de nos possessions d'outre-mer, avait résolu, en 1746, d'envoyer au Canada un armement considérable sous le commandement du duc d'Anville. Il comptait 10 vaisseaux de ligne, 5 frégates, 35 navires chargés de troupes et de provisions, 700 canons et 4,690 hommes d'équipage. Jamais la France n'avait fait un tel effort pour ses colonies. Malheureusement si le marquis de la Jonquière, formé à l'école de Dugay-Trouin, et ayant fait ses preuves à la bataille navale de Toulon, aux Açores et aux Antilles, était incontestablement à la hauteur de sa mission, l'insuffisance des hommes d'équipage, la division du commandement, par suite de la présence du duc d'Anville sur la flotte, les retards qu'éprouva le départ de l'expédition, la lenteur incroyable de la navigation, enfin l'inclémence des éléments et l'invasion de l'épidémie, réduisirent à néant cet immense effort. Le duc d'Anville fut victime de l'épidémie, et M. d'Estourmel, le plus ancien chef d'escadre, qui prit le commandement après lui, se tua dans un accès de fièvre chaude. La Jonquière, qui lui succéda, ranima les espérances des officiers et des marins qui avec un peu de vigueur avaient conservé tous leur courage, mais il ne réussit qu'à ramener à Brest, malgré les amiraux Anglais Sertock et Anson, qui avaient établi une croisière vers Ouessant, quatre navires avec les débris de l'équipage, dont il n'y avait pas six hommes qui ne fussent atteints du scorbut.

Ces désastres ne découragèrent pas le gouvernement de Louis XV et deux expéditions maritimes furent résolues, l'une pour les Indes, sous le commandement de M. de Saint-Georges, l'autre pour le Canada, sous les ordres de M. de la Jonquière. Cette nouvelle fut accueillie avec joie à la Nouvelle-France, et les historiens anglais, notamment celui qui a écrit la vie de l'amiral Anson, rendent cette justice à ce chef d'escadre, que sa conduite énergique, son habileté en ramenant l'année précédente les restes anéantis de notre flotte, l'avaient mis au rang des officiers les plus capables et les plus dignes d'un tel poste.

Cette fois encore, néanmoins, le succès ne répondit pas à nos espérances. La faute en fut à l'insuffisance des six vaisseaux de guerre chargés d'escorter les transports qui ne purent échapper aux vaisseaux anglais, au nombre de dix-sept, et qui furent anéantis ou capturés, à la hauteur du cap Finistère. M. de la

Jonquière luttâ jusqu'au bout pour sauver ses transports dont un convoi parvint à échapper. Mais lui-même fut enfin forcé d'amener son pavillon et fut conduit prisonnier en Angleterre. Quarante ans auparavant, en 1706, il avait eu le même sort, après avoir tenté de s'emparer d'un vaisseau anglais, armé de soixante canons.

Les Anglais lui rendirent difficilement la liberté. Il put enfin s'embarquer de nouveau pour le Canada et y prendre possession de son commandement, après une navigation de soixante-quatorze jours.

Malheureusement le régime du monopole commercial, établi dans cette colonie, était radicalement vicieux. M. de la Jonquière en voulant le corriger se créa des difficultés avec les intéressés.

Il essaya de fixer au Canada des officiers réformés en leur accordant des concessions de terre. Parmi ces concessionnaires, nous trouvons le chevalier de Repentigny, enseigne dans les troupes canadiennes que nous reconnaissons pour un de nos compatriotes. La mesure prise alors par M. de la Jonquière a été critiquée par certains historiens, mais il nous semble qu'elle mérite, au contraire, des louanges. Il protégea constamment nos nationaux, parmi lesquels se trouvaient bon nombre de nos compatriotes du Perche et de la Normandie. Il accueillit également avec faveur les Acadiens français (1) qui lui demandèrent à s'établir au Canada pour échapper à la tyrannie des Anglais, devenus maîtres de leur pays. Parmi les faits qui font le plus d'honneur à l'administration de M. de la Jonquière, il faut citer encore les travaux de canalisation qu'il fit exécuter sur la rivière de Catharakouy et l'exécution de la carte de la Belle-Rivière, son projet d'établissement d'une imprimerie pour la publication des actes du gouvernement, et le pavage des rues de Québec. Le 15 octobre 1731, il avait demandé son rappel, le 17 mars suivant, il expirait. Son corps fut enterré à Québec, dans l'église des Récollets.

Son neveu de la Jonquière de Taffanel, commandant de l'*Emeraude*, qui après le désastre du cap Finistère, put ramener un

(1) J'ai moi-même consacré au souvenir des Acadiens une note publiée dans la *Revue de l'Aunis, de la Saintonge et du Poitou*. Il en a été fait un tirage à part sous ce titre : *Note sur les Acadiens, présentée à Nosseigneurs du Clergé de France assemblés à Paris, au mois de juillet 1775*. Niort, L. Clouzot, 1867, in-8°, 6 p.

convoi entier à Québec, suivit noblement ses traces. Il fut promu chef d'escadre en 1771 et lieutenant général des armées navales en 1780 : sa fille avait épousé un neveu du marquis de Montcalm, mort si glorieusement en défendant le Canada.

Le lieutenant général de la Jonquière fut une des victimes de la Terreur. Jeté en prison comme émigré rentré sur le territoire français, il expira sur la charrette que le général Bizanette avait requise pour le faire transférer de Toulon à Grasse avec ses compagnons d'infortune, afin de les tirer des mains des assassins. Il avait quatre-vingt-neuf ans. La détention des membres de sa famille ne prit fin qu'au mois d'août 1797, mais un mois après, le coup d'Etat de fructidor les obligea une seconde fois à sortir de France où ils ne purent rentrer qu'en 1802. Notre confrère M. Camille de la Jonquière a rempli un pieux devoir en consacrant cette notice aux deux illustres marins dont il porte dignement le nom.

LOUIS DUVAL.

Les comptes rendus donnés dans la *Revue Normande et Percheronne illustrée* (mai et juin 1886), par MM. Gustave Le Vavasseur et Robert de Martonne, du dernier livre de M. le comte de Contades, *Émigrés et Chouans* (Paris, librairie académique Didier, 1895, in-12, 376 p.), ont rendu ma tâche facile.

M. Le Vavasseur l'avait jugé du point de vue où je me serais placé moi-même. Quelque part que M. de Contades nous conduise, « notre curiosité, notre intérêt, notre sympathie le suivent partout. Mais quand nous rencontrons un compatriote en chemin, nous le saluons en lui faisant un petit signe d'amitié. Au besoin nous nous arrêtons pour faire un brin de causerie. »

Le compatriote dont parlait ici M. Le Vavasseur et à propos duquel, il avait entrouvert pour nous le tiroir de ses souvenirs, trop tôt fermé hélas ! est Henry Larivière.

Ce Larivière, qui n'a rien de commun avec Roch Le Bailly de La Rivière, de Falaise, auquel notre confrère M. Charles Vétel a consacré, dans le Bulletin, une intéressante notice, ni avec F. Hilaire de La Rivière, Rouennais, auteur du *Speculum Heroum*, ni avec l'abbé Delarivière (Pierre-François-Toussaint), né à Sées en 1762, appartenait à une famille Henry, de Falaise.

Il fut député du Calvados à l'Assemblée législative et à la Convention. Décrété d'arrestation le 2 juin 1793, il choisit un refuge dans son bon pays de Falaise, comme son collègue Bertrand de l'Hodienesnière, député de l'Orne, et fut remplacé le 11 août par Pierre Cosnard, second député suppléant du Calvados. Par une inconséquence dont Bertrand de l'Hodienesnière, remplacé par Gérard Desrivière, le 25 août, bénéficia également. Henry Larivière fut rappelé en l'an III et siégea jusqu'à la dissolution de la Convention. Il fut même alors appelé au Comité de Salut public et fut réélu aux Cinq-Cents. Il faillit être fructidorisé et dut se retirer en Angleterre. Il prit part à la rédaction des libelles et des petits journaux dirigés contre la République et contre Napoléon. Des lettres de lui, écrites à un vieux prêtre et à un vaudevilliste parisien, trouvées dans la valise d'Armand de Châteaubriand, en 1808, firent condamner celui-ci à être fusillé comme coupable de haute trahison. Cette épisode même est un des plus attachants du livre de M. de Contades.

Dans Puisaye et d'Avaray, la Contrie et les chevaliers poètes de l'armée de Condé, nous rencontrons également quelques Normands et Percherons avec lesquels nous regrettons de ne pouvoir nous arrêter. Mais dans cette galerie l'héroïne Normande, connue sous le nom de chevalier du Haussey occupe une place hors de pair. Louise du Haussey, dame de Benne, lieutenant de l'armée de Condé, chevalier de Saint-Louis, blessée à l'affaire de Louvain où fut tué son mari Timoléon de Benne, n'est pas de notre siècle, quoiqu'elle ait passé parmi nous ses dernières années, en son modeste manoir du Bois-Mancelet, commune de Grais (Orne), où elle mourut en 1830, et c'est avec raison que M. Le Vavasseur l'a rapprochée de la Clorinde du Tasse.

LOUIS DUVAL.

PROCÈS - VERBAUX

Séance du 8 Avril 1897

PRÉSIDENCE DE M. BEAUDOUIN, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

M. DE BROISE, trésorier, expose à la Société son état financier et présente ses comptes pour 1896. La Société les approuve et vote des remerciements à M. de Broise.

Elle décide ensuite qu'autant que possible chaque convocation aux séances de la Société portera un ordre du jour.

M. CHÉGUILLAUME, dans une lettre pleine de cœur, demande que les noms des anciens Présidents de la Société précèdent, chaque année, dans le *Rulletin*, la liste de ses Membres actuels.
— Adopté.

• OUVRAGES REÇUS DEPUIS LA DERNIÈRE SÉANCE

Œuvres individuelles

Mélanges de linguistique, par M. le C^{te} DE CHARENCEY.
— Don de l'auteur.

Étymologie orientale de quelques termes du vocabulaire basque, par le même. — Don de l'auteur.

Quelques noms d'animaux, par le même. — Don de l'auteur.

Œuvres collectives et revues.

Bibliographie de la France, 1896.

Croix de l'Orne, mars 1897.

Insectes de Costa-Rica.

Bibliographie du Bas-Languedoc.

Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, mars 1897.

Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France.

Le Cidre, mars 1897.

Bulletin de la Société des Amis des Sciences de Rochouart, t. VI, n° 5.

Société normande de Géographie, janvier-février 1897.

Revue catholique de Normandie, 15 mars 1897.

Annales de Notre-Dame des Champs, avril 1897.

Bulletin de la Société des Beaux-Arts des Départements, n° 1.

Mémoires de la Société d'Agriculture d'Angers.

Séance du 20 Mai 1897

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE DE CONTADES

M. le PRÉSIDENT propose de fixer à Séez le lieu de la prochaine séance publique de la Société. Sa proposition est adoptée à l'unanimité. La Société décide de plus que cette séance aura lieu le deuxième jeudi d'octobre.

L'ordre du jour appelle l'éloge funèbre de M. Gustave Le Vasseur. La lecture de M. le V^{te} DU MOTÉY est écoutée avec la plus sympathique attention.

OUVRAGES REÇUS DEPUIS LA DERNIÈRE SÉANCE

Œuvres individuelles

Histoire poétique de la bienheureuse Marguerite-Marie, vierge visitandine, par une Clarisse de Bordeaux-Talence.

Savigny, par Hippolyte SAUVAGE. Don de l'auteur.

Œuvres collectives, Revues

Congrès archéologique de France, à Abbeville, 2 vol. in-8°.

Revue de l'Arranchin, 1897, n° 5.

Bulletin et Mémoires de la Société archéologique de la Charente, 1896, 1 vol.

Mémoires de la Société académique du Cotentin, 1896, t. 112.

Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, mai 1897.

La Grande-Trappe, par l'abbé GAULIER, 1897, n° 4.

Bulletin de la Société de l'Histoire de Normandie, mars 1897.

Bulletin de la Société linnéenne de Normandie, année 1896.

La France illustrée. N° spécimen consacré à l'abbé Roussel.

Le Cidre (publication Vimont), avril 1897.

Les Sciences populaires (publication Vimont), avril 1897.

Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 4^e trimestre 1896.

Bulletin de la Société des Amis des Sciences de Rochecouart, n° 6 de 1896.

Annales de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Champs, mai 1897.

La Croix de l'Orne (11 avril à 16 mai 1897), 6 numéros.

Documentos de Costa-Rica, n° 6 et 8, 1897.

Smithsonian Institution report Washington, 1896, 1 gros vol.





GUSTAVE LE VAVASSEUR

MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

Vous vous souvenez certainement de l'inoubliable séance, dans laquelle M. Gustave Le Vavas seur prononça l'éloge funèbre de son ami bien cher Léon de La Sicotière. C'était le cœur qui parlait en lui, prêtant à la voix et au geste une éloquence émue qui mit des larmes dans tous les yeux quand il termina par ces paroles d'une infinie délicatesse :

« Celui qui, pendant cinquante ans, a vécu, cœur à cœur, avec Léon de La Sicotière, goûte la douceur du souvenir et l'amertume du regret.

« Il ne se fait pas l'injure de redouter l'oubli. »

A notre tour, Messieurs, en venant vous entretenir de Monsieur LOUIS-GUSTAVE LE VAVASSEUR, maire de la Lande-de-Lougé, conseiller général de l'Orne, lauréat de l'Institut, ancien directeur de la Société des Antiquaires de Normandie, ancien président et secrétaire général de la Société Historique et Archéologique de l'Orne, nous goûtons la grande douceur du souvenir, mais aussi la douloureuse amertume de regrets que le temps n'affaiblira pas.

Comment oublier jamais ce modèle des honnêtes gens, ce Chrétien au cœur à la fois si élevé et si simple qui nous a donné le noble exemple de la fidélité dans les convictions et de toutes les vertus publiques et familiales ?

Comment oublier le littérateur d'élite, le poète charmant dont l'œuvre est si pure que « l'ombre du péché même en est absente ».

Au triste jour des suprêmes adieux, sa religieuse modestie a refusé à sa mémoire l'hommage des éloges et des discours. Aujourd'hui le moment est venu de rappeler bien haut ses titres à la juste reconnaissance de la France lettrée et croyante, de la Normandie et plus spécialement de notre Société.

Oubliez, Messieurs, celui que des liens bien chers ont désigné pour être votre interprète. Un poète seul pouvait dignement vous dire ce que fut celui que nous pleurons.

Entendez seulement la voix de la vérité qui ne saurait offenser une humilité d'outre-tombe. Elle n'a qu'à exposer sobrement la vie du défunt regretté que la mort n'a ni surpris, ni effrayé.

Pour lui,

*La journée est finie ; on règle avec le Maître
Le compte est simple à faire et facile à revoir.*

* * *

Louis-Gustave Le Vavasseur naquit à Argentan, le 9 novembre 1819.

Son père (1), chrétien d'une inflexible droiture et d'un jugement remarquable, occupait d'importantes fonctions dans l'enregistrement. Il appartenait à une très vieille famille rurale originaire d'Almenèches, alors représentée dans le clergé Sagien par l'abbé Le Vavasseur, son oncle, ancien vicaire-général de Mgr de Boiscollet.

Sa mère était une personne d'un esprit supérieur, qui réunissait tout ce qui fait la femme forte selon l'Écriture, la femme parfaite selon le monde. « L'étendue de ses connaissances, les ressources de sa merveilleuse mémoire, une distinction naturelle et acquise attiraient et retenaient auprès d'elle tous les gens d'esprit ouvert et de valeur intellectuelle qui avaient la chance

(1) Michel Le Vavasseur, inspecteur de l'enregistrement et des domaines, était fils de Louis-Baptiste Le Vavasseur, marié le 10 juin 1777, à Louise-Madeleine Sennegon, fille de René et de Madeleine d'Échauffour, sœur de M. Michel Sennegon, conseiller du Roi, lieutenant général de police à Argentan. Louis-Baptiste Le Vavasseur était lui-même fils de Jean-Baptiste Le Vavasseur et de Marie-Louise le François de Surosc.

d'y être admis. Elle était cent fois plus royaliste que tous les rois ensemble, Saint Louis excepté et peut-être Louis XIV, sous réserves (1) ». C'était la fille d'un ancien gendarme de la garde du Roi qui avait rendu son brevet et s'était marié à la campagne où il « vécut noblement ». Il y resta tout le temps de la Terreur « suspect, harcelé, dénoncé, cachant des prêtres et quelquefois des chouans (2) ».

M. Renault de la Renaudière (3) s'était fixé à la Restauration dans la maison de son gendre. Son petit-fils nous a laissé de lui ce portrait :

*C'était un homme doux, gai, naïf et charmant,
Bon chrétien, bon ami, bon père et bon Normand.*

Gustave Le Vasseur n'avait pas trois ans que, le 11 février 1822, naissait son frère Léon-Michel pour lequel il évoquait, en 1866, ses souvenirs d'enfance :

*Frère, t'en souviens-tu, quand nous étions petits,
Nous passions tout l'hiver au coin du feu, blottis
Dans les genoux de nos grands-pères,
Inviolables nids, asiles sûrs et doux,
Où, tout en souriant, nous bravions le courroux
Inoffensif de nos grand'mères.*

Rien n'est oublié dans le tableau exquis de la vieille maison où près des cheveux blancs des vieillards s'agitaient les têtes blondes des enfants.

Voici la cuisine, le jardin, le cellier,

*Et le salon d'en bas où nous trouvions nos nids
Et la salle à manger dont les rideaux jaunis
Criaient en grinçant sur leurs tringles,
Le papier tout couvert de bêtes et de gens
Dont nous avions, pourtant nous n'étions pas méchants,
Crevé les yeux à coup d'épingles.*

(1 et 2) *Causerie*, par Gustave Le Vasseur, 1895.

(3) Jacques-Louis Renault de Grandprey, écuyer, sieur de la Renaudière, né le 10 mars 1761, avait épousé Marie-Jeanne-Félicité Castel du Val, fille de Pierre, sieur du Val, et de Marie Mary. De ce mariage naquit, en 1797, une fille Marie-Célestine, mariée en 1816 à Michel Le Vasseur.

Dans ce logis patriarcal, malgré les corridors salpêtrés, les murs noirs et les châssis étroits, régnait la gaieté et un calme bonheur.

*Il en sortit pourtant un tout petit cercueil :
Une sœur vint au monde et mourut sur le seuil,
Emportant sa blanche auréole (1).*

Le père et la mère pleurèrent tout en résignant. Il leur restait leurs fils qui devaient être leur joie et leur orgueil.

Gustave était le plus turbulent, il révélait, dès lors, cette nature originale, fine, gaie et primesautière qui ne lui fit jamais défaut. Léon était moins brillant. Dès son jeune âge, il jouait au prêtre et à l'enfant de chœur et manifestait son désir d'être « curé ». Quoique plus jeune, il dominait son frère et lui imposait doucement ses petites volontés.

Cette légère dissemblance de caractère n'empêchait pas les frères de se chérir et de réunir leurs pensées dans un même sentiment d'affection pour leurs parents.

Au mois d'octobre 1828, Gustave le Vavas seur, qui avait reçu les premières notions du latin sur les genoux de sa mère, entra it au collège d'Argentan. Le principal était alors son parent, M. Guilton de Suro s ne, vénérable docteur en Sorbonne, qui avait fait les guerres de Vendée.

*C'était le plus honnête et le meilleur des hommes
Que le ciel ait fait naître au doux pays des pommes.*

.....
*Sous sa naïveté se cachait la finesse
Et de ce délicat de l'esprit et du cœur
La bonté tempérait le sourire moqueur.*

Le Vavas seur qui, avant huit ans, avait écrit son premier thème, fit de rapides progrès et ses parents le placèrent, en octobre 1833, au collège de Juilly, que les oratoriens ont illustré. Son frère ne tarda pas à l'y suivre.

Sous des maîtres, comme les Pères de Scorbiac, et de Salinis, les écoliers habilement dirigés prenaient vite goût

(1) M. et M^{me} Le Vavas seur avaient eu une fille avant la naissance de leurs deux fils : elle n'avait vécu que quelques mois. Le petit cercueil dont il est question ici était donc celui d'un quatrième enfant.

à la littérature et à la science. Leur esprit se meublait et en même temps, par le commerce journalier avec des professeurs pénétrés de l'esprit de l'Église, leur âme s'élevait vers le bien et le beau.

Aussi Gustave Le Vavas seur, qui devait tant à l'enseignement de Juilly, avait-il gardé de son long séjour dans la docte maison, où les échos semblent encore redire les phrases ailées de Bossuet et de Massillon, des souvenirs qu'il se complait sans cesse à rappeler.

Si la tente, ornée du faite au seuil; où l'on donnait les récompenses à la fin de l'année et d'où il sortait chargé de lauriers, après avoir entendu le grand Berryer, se dessinait toujours avec un charme infini sur l'horizon de sa jeunesse, il se rappelait volontiers de la chapelle.

*Lorsque nous y faisons la prière du soir
A travers les vitraux, du haut du gâble noir,
On eût dit que sur nous glissait avec mystère
Un souffle de terreur pieuse et solitaire.
Les stalles se meublaient de spectres noirs et blancs
Que la lune éclairait de ses rayons tremblants.*

.....
*Nous faisons l'examen de notre conscience
Et les cœurs innocents s'offraient à Dieu, touchés
De bien gros repentirs pour de petits péchés.*

.....
*Jaloux d'aller au ciel par les plus droits chemins,
Dès ce temps nous étions catholiques romains
Et, croyant obéir à Dieu plutôt qu'à l'homme,
Nous faisons tout l'office à l'usage de Rome.*

Voici maintenant les souvenirs des classes

Qui, les leçons à part, n'avaient rien d'ennuyeux.

L'hiver, on traduisait Cicéron et César, on épelait Virgile et Racine, on allait de Pindare à Jean-Baptiste Rousseau et d'Horace à Despreaux.

Les cerveaux se saupoudraient du trésor classique que les maîtres réduisaient en poudre d'or.

Au printemps, on ouvrait la fenêtre aux rayons du soleil sur l'horizon radieux des nouveautés littéraires.

Le professeur lisait aux élèves les chefs-d'œuvre modernes. Un jour, jour de joie naïve et d'admiration, l'âme ardente et ravie, Le Vavasseur s'endormit, bercé par les *Orientales*.

*Oh ! nos supérieurs, malgré leurs habits noirs,
Étaient de vrais flambeaux et non des éteignoirs.*

Un autre jour, un jeune homme blond et timide, de modeste apparence, vint faire une conférence sur *Jocelyn*. C'était Montalembert.

*Avec quel appétit, quelle ardeur enfantine
Et virile à la fois nous goûtions Lamartine !
Quel traité de la Harpe et quel cours de Rollin
Valent Montalembert expliquant Jocelyn ?
Hardi commentateur et chaste commentaire !
Quel prosateur glacé, quel universitaire
Eût osé tolérer qu'un régent expliquât
Du poème nouveau le sujet délicat ?*

L'heure du baccalauréat sonna bientôt. En 1837, il fallut quitter le doux asile de Juilly pour suivre les cours de l'école de Droit dans la maison de famille Bailly.

Le Vavasseur, en étudiant le *corpus juris civilis* et le code, laissait certainement errer son esprit dans le domaine de la poésie et son cœur dans les bocages Normands.

Il n'en fut pas moins reçu licencié en Droit et « avocat pour la forme », comme il le dit de son grand-père, il balaya, au moins un jour, d'une robe à longs plis, le sanctuaire de la chicane.

Tout en faisant son Droit, il avait contracté des amitiés artistiques et littéraires auxquelles il fut toujours fidèle. Le marquis de Chennevières, Prarond, Buisson furent pour lui autant d'excellents camarades dont l'affection a inspiré plus d'une de ses œuvres. Il connut même, vers cette époque, bien qu'étant de principes différents et d'idées dissemblables, Baudelaire, l'auteur des *Fleurs du Mal*.

Dès cette époque, Le Vavasseur commençait à écrire en prose et en vers. Il a eu le goût délicat de conserver son ode à *Napoléon*. Elle date de décembre 1840.

À compter de cette époque, ses productions littéraires devaient

se suivre sans interruption et, en 1843, il publiait *la Vie de Pierre Corneille*.

Cette vie se place en tête de son œuvre comme une éloquente préface qui l'explique tout entière.

Malgré son extrême facilité, sa virtuosité du vers, Gustave Le Vavas seur a toujours préféré Corneille à Racine, peut-être même préférerait-il la superbe rudesse d'Ennius aux accents langoureux du cygne de Mantoue. Comme conséquence logique, il ne sacrifia jamais aux décadences du jour et se rattache « à la grande lignée classique, la seule qui durera ».

Un sens inné de la poésie existait chez lui ; en toute saison, la rime riait au fond de ses oreilles. Il avait un goût parfait qui lui faisait discerner sûrement le solide et le vrai du douteux et du clinquant. De ses pères, il tenait à la fois une raison droite, une compréhension très nette des choses de la nature et le culte de tout ce qui touchait à l'histoire, aux traditions locales, aux mœurs d'autrefois. Joignez à toutes ces qualités un respect profond pour la Religion, vous aurez ainsi tout Le Vavas seur.

Au physique, c'était l'homme le plus gai, le plus vif, le plus boute-en-train qui se put voir.

Un avenir brillant pouvait s'ouvrir devant lui, mais il était essentiellement modeste, et, tout en aimant Paris, il aimait plus encore sa chère Normandie. Comme il l'a écrit lui-même : « le soleil est bon, l'ombre est meilleure. On y pêche moins étant moins tenté ».

Ceci explique comment, en 1848, Gustave Le Vavas seur pensa à regagner la maison paternelle. Il y revenait seul. A la fin de son année de philosophie, son frère Léon était entré au séminaire de Saint-Sulpice et ne devait en sortir que pour entrer dans la congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. Ses parents d'abord effrayés et attristés, puis progressivement résignés, avaient été, on le comprend, bien heureux de conserver au moins leur fils aîné.

* * *

Sous les auspices de Mgr de Salinis qui avait conservé de son ancien élève le meilleur souvenir et lui donna, pendant trois

mois, l'hospitalité de son palais épiscopal, Gustave Le Vavas seur contracta une union qui devait faire l'honneur et le bonheur de sa vie. L'éminent Evêque le maria dans sa chapelle, le 18 avril 1853, à M^{lle} Aurélie Renard, d'une des plus honorables familles d'Amiens.

Le Vavas seur s'installa presque aussitôt, près de ses parents, dans le charmant logis de la Lande-de-Lougé dont le site admirable et les magnifiques futaies devaient lui donner ses inspirations les plus grandioses (1). Son père mort, sa mère resta avec le jeune ménage.

Elle continua avec ses enfants une douce intimité de vie que Dieu bénit en lui accordant la durée.

Au logis de la Lande se donnaient rendez-vous, chaque année, les parents, les amis, sûrs d'y trouver une hospitalité charmante, ravis à la fois de l'esprit du maître et de la grâce aimable des hôtes.

Sans se laisser endormir par le bien être, Le Vavas seur, d'une activité extrême, lisait et écrivait, saisissant les occasions de donner libre carrière à sa muse, tout en ne négligeant pas les intérêts de ses fermiers et de tous les habitants de son canton.

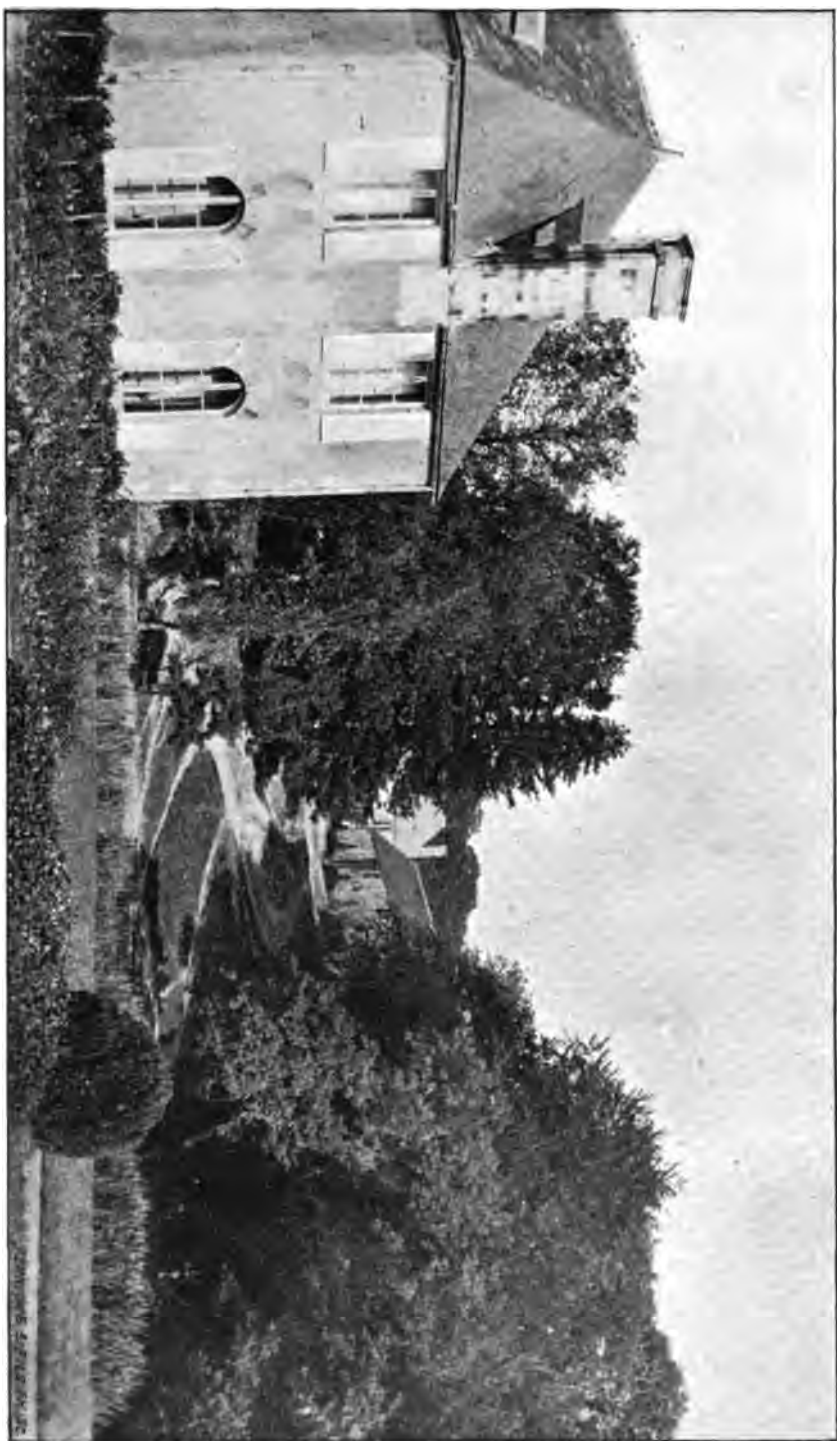
Que de détails piquants dans cette calme existence de la Lande, surtout quand, chaque vacance, y ramenait le Père Léon ! Rien n'était touchant pour ceux qui ont eu le bonheur d'en être les témoins, comme le respect et l'affection qui s'échangeaient entre la mère et les fils si dignes d'elle.

Après la messe célébrée par le Père Léon, on voyait, tous les jours, Gustave Le Vavas seur, armé d'une petite bêche, qui lui servait à enlever les mauvaises herbes rencontrées sur son chemin, visiter ses espaliers et son potager, s'assurer de la maturité des fruits qu'il cueillait volontiers lui-même. Chemin faisant, il causait avec un ouvrier, un paysan, donnait un conseil, faisait une aumône. Il rentrait ensuite dans sa bibliothèque et, inspiré par le soleil, par le grand air, achevait une pièce de vers ou enlevait lestement un article, butinait dans ses livres ou prenait des notes.

(1) Michel Sennégon, ancien conseiller du Roi, avait acheté l'antique domaine de la Lande du chevalier de la Haye de la Lande, dernier représentant de son nom.

A la mort de M. Sennégon, en 1830, son neveu M. Michel Le Vavas seur, père de notre poète, en hérita.





CHATEAU ET PARC DE LA LANDE-DE-LOUGE

Il descendait ensuite gai et dispos au salon et passait dans sa salle à manger où il déjeunait du meilleur appétit, en assaisonnant les mets d'une conversation étincelante.

Après le repas, il travaillait quelque temps dans le chalet qui servait de mairie à la Lande, puis il s'acheminait vers l'une de ses fermes ou allait rêver au pied de ses chênes. Quelles promenades charmantes, ses hôtes n'ont-ils pas faites ainsi avec lui ! Littérature, histoire, poésie, philosophie, religion passaient tour à tour dans une discussion semillante au possible, émaillée de boutades et de traits d'esprit.

Au retour, le travail était repris jusqu'au souper et, après le repas, la conférence recommençait, vive, alerte, sans cesse variée et on restait confondu devant cette vaste érudition qui coulait de source, sans aucun effort.

Parfois, par les beaux soirs d'été, on respirait la fraîcheur sous les sapins de l'allée de Rasnes, au Tertre au pied duquel les étoiles se mirent dans l'étang ou autour de la vallée.

Ce qu'il y avait de plus remarquable dans la conversation de Le Vavas seur, c'est que son esprit, avec une souplesse vraiment merveilleuse, se pliait à l'intelligence petite ou grande de son interlocuteur. Il savait condescendre aux gentillesse des enfants, des bébés avec autant de facilité qu'il causait avec un confrère en poésie ou avec un archéologue.

Un jour une discussion s'engagea avec une charmante petite-fille qui voulait absolument passer seule un pont rustique. J'y étais. On ne se fait pas d'idée des pensées charmantes qui furent exprimées par le bébé qui voulait « *passer pont tout seul* » et par le poète qui l'exhortait à l'obéissance.

Qu'on nous pardonne ces détails infiniment petits sans doute, mais qui peignent sur le vif le caractère de Gustave Le Vavas seur.

Quand un attendrissement le saisissait, en face d'une émotion qu'il voulait dissimuler, il devenait brusque en apparence. Il pirouettait sur les talons, donnait une poignée de mains brève et tournait le dos pour essuyer une larme.

Sous des dehors parfois indéchiffrables pour ceux qui ne le connaissaient pas intimement, il cachait un cœur d'or et une sensibilité exquise.

En dehors de ses longs séjours périodiques à la Lande, il

partageait son temps entre Amiens où il goûtait les joies de la famille et Paris où il se retrempait dans les vieilles amitiés, et dans un milieu artistique et littéraire.

Dans quelque endroit qu'il fut, si une solennité de famille baptême ou mariage l'appelait, s'il devait assister à un congrès, prendre part à un comice agricole, à une réunion archéologique ou littéraire, on n'avait qu'à lui faire un signe, il était là avec une pièce de vers.

Comme l'a dit Harel, son cher disciple : « Il était partout ce qu'il faut être, suivant l'heure ou le milieu : poète, orateur, conférencier, gastronome.

« A table, il inquiétait Monselet, avec les poètes, il jouait et jonglait comme pas un et, devant les foules, sa voix prenait de telles sonorités qu'un jour Ambroise Thomas en fut émerveillé.

« Avec lui jamais l'ode ne fut plate, jamais le rapport scientifique ne fut sec, jamais les banquets de paysans ou de citadins ne furent mornes. »

*
*
*

Maintenant, messieurs, que nous connaissons l'homme, considérons d'ensemble l'œuvre poétique de Gustave Le Vavas-
seur. Elle occupe cinq gros volumes ainsi divisés : *Juvenilia*,
Études d'après nature, *Inter amicos*, *Études historiques*,
Senilia.

Il y a là près de trente mille vers.

Dans cette œuvre immense, il existe évidemment, et il fallait s'y attendre, des inégalités, mais l'ensemble a un cachet tout particulier de beauté grave et de classique harmonie. Souvent Le Vavas-
seur, le poète Normand par excellence, « peut soutenir sans faiblir la comparaison avec les plus illustres, il atteint Chénier et Alfred de Vigny. »

« Son talent, un conférencier l'a fait justement remarquer (1), a ceci de très particulier, qu'il n'a ni augmenté, ni faibli avec l'âge. Les belles productions de sa jeunesse et celles de sa vieillesse offrent le même éclat, la même solidité de

(1) Alfred Poizat.

langue, la même verdeur d'expression. Celles que, par une suprême coquetterie peut-être, il a nommées *Senilia*, offrent la plus admirable maturité. »

Dans l'œuvre de Le Vavasseur, au milieu de tant de choses d'un sentiment exquis, il est difficile de faire un choix et pourtant certaines pièces ressortent comme d'elles-mêmes et s'imposent plus particulièrement à l'admiration.

Notons, tout d'abord, le *chapitre d'art poétique* dans lequel Le Vavasseur, en chantant la rime, se révèle « comme un maître ciseleur et damasquineur de vers ».

Ecoutez plutôt :

*Jouet sonore et gai, hochet original,
Aigrette intermittente et cliquetis final,
Clochette monotone à la façon des cloches,
Qui dans les cerveaux creux fait danser des fantoches,
Grelot tombé du sceptre ou du bonnet d'un fou
Qu'un poète naïf se mit jadis au cou,
Rime, j'aime pourtant d'une amour enfantine
Le fredon fredonnant de ta grâce argentine.
Nous sommes les enfants des ménestrels fameux
Et nous sommes toujours un peu jongleurs comme eux.
Qui de nous, quand la muse accorte l'affriole,
Sur le tapis Raison ne fait la cabriole.*

On rencontre des pages magistrales dans les *Juvenilia* : la lettre à Jules Buisson, l'épître à Nicolas Le Vavasseur, Don Juan Barbon et bien d'autres.

Nous passons à regret pour arriver plus vite à ces « *Études d'après nature* » dans lesquelles Le Vavasseur chante nos campagnes Normandes avec une suave gravité. La nature chez lui est d'une réalité vivante, de même que ses paysans sont bien des vrais auxquels il fait doucement comprendre la noblesse de leur condition.

Son portrait du vieux berger est un pur chef-d'œuvre.

*Octobre va finir, il fait gris ; le soir vient,
Lentement au bercail le vieux berger revient ;
Ses moutons dispersés, errant à l'aventure,
Dans les guérets jaunis vont chercher leur pâture ;*

*Ardents à la curée, ils plongent sans soucis
Dans les chaumes séchés leurs museaux endurcis ;
On voit leurs lèvres pâles amasser les bouchées
Et l'on entend crier les herbes arrachées
Parfois un grand béliet, comme saisi d'ennui,
Laisse errer ses longs yeux étonnés devant lui
Ou quelque agneau tardif, frissonnant sous la bise,
Bêle timidement une plainte incomprise.
Le vieux berger s'en va lentement ; on dirait
Qu'il aime à s'attarder dans l'aride guéret ;
De trois pas en trois pas il détourne la tête,
Gronde ses maigres chiens inquiets et s'arrête,
Puis, comme un rameur las qui remonte un courant
Sur son long bâton blanc il pèse en murmurant.
Quelques cheveux blanchis où la brise se joue
Pendent sous son chapeau le long de chaque joue ;
L'âge a ridé ses traits, le hâle et le soleil
Ont panaché son teint de bistre et de vermillon ;
Il a l'air de marcher sous un faix ; son échine
S'arrondit sous les plis d'une ample limousine
Et le long de ses reins sa gourde et son bidon,
Sonores et vidés, ballent à l'abandon.*

Paul Harel qui, à l'exemple de son maître, a trouvé de merveilleux accents pour chanter la campagne et rappeler les paysans aux champs désertés a dit parfaitement ce qu'est le paysan dans l'œuvre de Gustave Le Vavas seur.

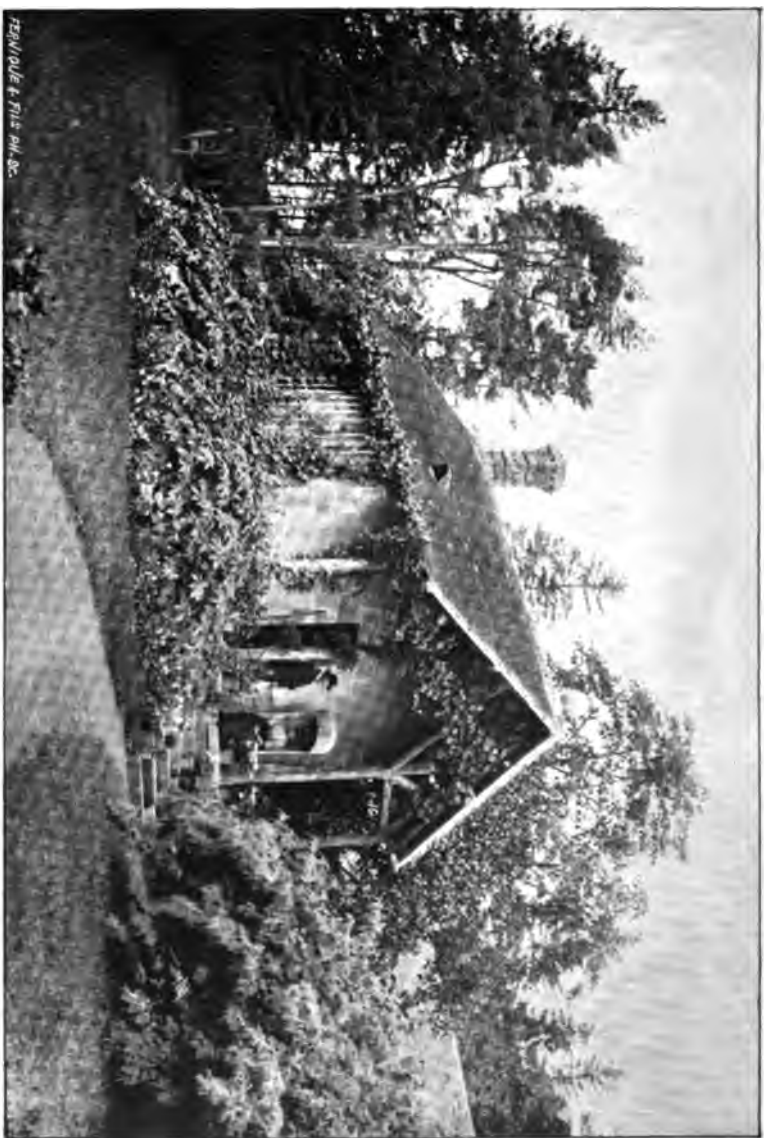
« Vous avez connu le paysan, vous, mon cher maître ; il passe dans votre œuvre la chanson aux lèvres, le fléau à la main, la faucille sur l'épaule, plein d'entrain, plein de courage, sûr de sa force. Il fouille la glèbe, jette le grain aux sillons, fauche l'herbe et le blé ; sa récompense est au bout du labeur accompli.

C'est un croyant. Il meurt, entouré des siens, sinon sans regrets, du moins sans inquiétude. Vous l'avez dit :

L'égalité du ciel sourit au bon chrétien. »

Si Le Vavas seur a connu les paysans, comme le bon La Fontaine, il a compris les animaux. Il peint la basse-cour et l'étable avec un rare naturel :





FERMIQUE & FILS PH. DC.

CHALET DANS LE PARC DE LA LANDE-DE-LOUGÈ

* M. Le Furasseux en avait fait la Mairie. *

Voici le poulailler :

*Sur un nid de rencontre, au coin de l'appentis,
La poule couve ; au toit la paille s'amoncelle ;
La hideuse araignée y file à côté d'elle ;
Elle coure en fermant ses yeux appesantis.*

Et les oies,

*Elles causent sans cesse entr'elles, les commères,
Se font-elles encore de nouvelles chimères ?
Parlent-elles toujours des grandeurs d'autrefois ?
Elles battent de l'aile en se faisant des signes....
Je ne comprends pas bien leur langue, mais je crois
Qu'elles passent le temps à médire des cygnes.*

O sylvai dulces umbras fronulosai

a dit le vieil Ennius que Le Vavasseur loue quelque part.

Comme lui, le poète Normand aime

La fraîcheur et la paix des forêts éternelles.

Il aime ses arbres magnifiques de la Lande.

*J'ai des arbres, remplis de bois mort et de trous,
Gélifs, noueux, tortus, bossus, couverts d'écailles,
Tronqués et plus moussus que de vieilles murailles,
Emmantelés de lierre et hérissés de houx.*

.....

*Mes arbres sont mes amis,
Mes arbres chez moi demeurent ;
Ils naissent, vivent et meurent
Où le bon Dieu les a mis.*

*Ils ne craignent rien hormis
Les oiseaux qui les effleurent ;
Leurs rameaux grimpent et pleurent
En écoliers insoumis,*

*C'est moi qui leur fais la classe
Ils font les beaux quand je passe,
Ils se sentent, Dieu merci,*

*Libres sous ma sauvegarde,
Mais je crois qu'ils sont aussi
Bien contents qu'on les regarde.*

Des arbres Le Vavas seur reportait avec joie les yeux sur les
plantureux herbages Normands :

*Vert sur vert.... un tapis splendide et confortable
Moucheté d'animaux de toutes les couleurs,
Un clair soleil riant dans la rosée en pleurs.
Fêtes des yeux ! Eden ! Paradis véritable !*

« Et le matin, derrière les arbres, quand le voile du brouillard se déchire « sous un coup de vent hautain », ce sont des coulées de lumière sur tout le paysage Normand, à travers nos clairières chantées par Germain-Lacour, — et dans l'encadrement des haies, dans les claire-voies des palissades, par des ouvertures de barrières et des trous d'échaliers, apparaissent de vieilles maisons, — toits panachés de graminées, pignons vêtus de lierre, façades dont la note grise est réveillée par l'éclair de la vitre, demeures paisibles où la vie doit être bonne, simple et douce. » C'est Harel qui a donné cette note si pittoresque et si juste.

Ces vieilles maisons de bois, représentées comme type par l'antique maison du Val à Roiville, ont fourni à Le Vavas seur une de ses pièces, sans conteste, les plus remarquables.

*Dans les vieilles maisons de bois
Qu'on voit au milieu des herbages
Habitent les enfants des sages ;
Les cœurs sont sains, les esprits droits
Dans les vieilles maisons de bois.*

*Aux faites des maisons de bois
On voit pousser les graminées,
L'iris, frangeant les cheminées,
D'astres bleus constelle les toits
De nos vieilles maisons de bois.*

*Autour de nos maisons de bois
Les verts pommiers bordent la route,
On entend la vache qui broute
Et son souffle effleure parfois
Le seuil de nos maisons de bois.*

*Dans nos vieilles maisons de bois
Le beurre est d'or, le cidre est d'ambre,
Juin rit aux éclats, mais novembre
Me semble aussi gai quand je bois
Dans nos vieilles maisons de bois.*

*Dans les vieilles maisons de bois
On serre les trésors d'automne ;
Le jus d'octobre est dans la tonne
Il a bouilli pendant un mois
Dans sa vieille maison de bois.*

*Dans les vieilles maisons de bois
N'habitent pas les seuls ancêtres,
Par la porte et par les fenêtres
L'amour se glisse en tapinois
Dans les vieilles maisons de bois.*

.

*Dans nos vieilles maisons de bois
On adore Dieu sans critique ;
On n'y parle point politique,
Mais certains regrettent les rois
Dans nos vieilles maisons de bois.*

Ces derniers vers sont une allusion transparente aux nobles fidélités des grands parents qui avaient trouvé, pendant la période révolutionnaire, un asile dans la vieille maison de bois de Roiville.

* * *

Ce souvenir familial nous amène tout naturellement aux *Intima*. Le volume s'ouvre par une exquise dédicace à la femme de l'auteur.

*De tout le papier noirci
Que voici
Vous avez eu les prémices ;
Les confidents en ce cas,
N'est-ce pas ?
Sont bien près d'être complices.*

*Entrez, du foyer béni
J'ai banni
La pipe, les épigrammes
Et les propos malséants,
Et céans,
Ma chère, j'attends des dames ;*

*C'est vous qui les recevrez ;
Vous ferez
Bon accueil et politesse ;
Qui peut mieux faire d'ailleurs
Les honneurs
Du logis que la maîtresse ?*

La poésie suivante est dédiée au P. Léon Le Vavasseur et se termine par ce cri du cœur :

*Avoir un nom sans tache, est-ce une vanité
Malséante, un bourgeon de notre humanité,
Un traître pépin de la pomme ?
Que sent-on sous le froc et sous l'habit de deuil
Frère, quand on se dit avec un grain d'orgueil :
Mon père était un honnête homme !*

La perle du recueil est une pièce sur les premières communiantes dont la grâce émue est comme un écho harmonieux de l'âme religieuse de l'auteur :

*Accueillez, ô petites sœurs,
D'un seul cœur avec vos deux cœurs,
L'aimable Dieu qui vous convie !
Qu'il vous accorde longue vie,*

*Tout le long, le long du chemin,
Qu'il vous conduise par la main,
En écartant les grosses pierres
Le soir, qu'il ferme vos paupières !*

*Que dans un sommeil enfantin,
Ses deux filles, jusqu'au matin
Reposent à l'ombre des ailes
De deux anges, jumeaux comme elles !*

Suivent des pièces écrites avec cet esprit que seul, donne le cœur, dédiées aux parents, aux amis, Jules Buisson, Prarond, Philippe de Chennevières, Léon de La Sicoitière, Paul Harel, Germain-Lacour, Millet et bien d'autres. Les toasts portés dans les académies Normandes, dans les banquets de collège ont une saveur de terroir que Le Vavasseur relevait de son débit vibrant.

On y trouve sans cesse des reminiscences historiques de haut goût et par là ils forment le lien naturel entre les *Intima* et les *Études historiques*.

*
*
*

Allons droit au fragment d'épopée, imité des chansons de geste qui est le chef-d'œuvre de maîtrise de Le Vavasseur.

Vous avez nommé, Messieurs, *la Dame des Tourailles*, c'est un morceau du plus grand style qui à lui seul suffit pour illustrer son auteur.

Quelle magnifique ampleur dans l'exposé :

*Vieille, en son vieux logis, la dame des Tourailles
Par une nuit d'Avril, sent frémir ses entrailles.
Elle est veuve. De qui ? d'un héros aguerri
Sans doute, mais surtout bon père et bon mari,
Qui, plus jaloux encore d'aimer que de combattre,
Fit souche de garçons.*

*Ils en eurent vingt-quatre.
Ayant mis les petits au sentier de l'honneur
Et son devoir rempli, le mâle et doux seigneur*

*Se coucha dans la tombe et dormit sous la lame.
La mère est toujours droite et verte, mais la dame
Sent approcher la Mort et voudrait embrasser
Ses vingt-quatre garçons avant de trépasser.*

La noble dame demande au Roi de lui renvoyer ses fils et on vit bientôt

*. chevaucher à travers les halliers
Et reluire au soleil vingt-quatre cavaliers
Qui, tout en cliquetant, dans leurs cottes de mailles,
Galopaient, galopaient vers le pont des Tourailles.*

Tenue en éveil par son attente, la vieille mère ne dormait pas.

*Dans le fond de son cœur pendant la nuit entière
Elle avait entendu galoper.... tout d'abord
Doucement... doucement... puis plus fort... puis plus fort!
Vers l'aurore elle dit, comme sortant d'un rêve :
— Les voici ! Je les sens qui viennent... Qu'on me lève !
Donnez-moi mes habits de noces... parez-moi
De votre mieux... Dieu soit loué !... Vive le Roi !
Non, pas de voile blanc ; mon grand voile de veuve !
Sellez ma jument noire avec sa selle neuve...
A boire !... mon hanap d'argent et du vin vieux
Jusqu'au bord, c'est le fard qui convient aux aïeux
Et leur met sur la joue une rose éphémère.
Je veux que de bon cœur ils embrassent leur mère.*

Elle embrasse ses fils un à un, puis arrive au dernier, à son Benjamin.

*Alors on vit pâlir la mère, elle sentait
Son cœur fondre et la vie, hélas ! qui la quittait
— Benjamin a, je crois, la mine encore plus fière
Que les autres, je veux l'embrasser la première,
Dit-elle, puis, faisant un effort surhumain,
Elle jeta ses bras au col de Benjamin.
— Ah ! disait Benjamin, comme ma mère est forte
Encore ! elle vivra cent ans.*

Elle était morte.

Le Vavasseur ne nous emporte-t-il pas d'un vol puissant dans les plus hautes régions de la poésie et n'en atteint-il pas les sommets quand il exprime la douleur de Benjamin et qu'il peint le convoi de la dame des Tourailles ? Ecoutez, Messieurs, cette page sublime que vous connaissez tous, mais qu'on ne se lassera jamais de redire :

*Quand Benjamin vit clair, il faillit un moment :
Il sentit dans son cœur un grand tressaillement,
Mais il resta debout, muet, et de sa mère
Dans un baiser suprême il ferma la paupière,
Tandis que les aînés tombés à deux genoux,
Se signaient en disant : Mère priez pour nous !*

C'est ainsi que mourut la dame des Tourailles.

*Tout le long de la côte au jour des funérailles,
Descendit lentement le funèbre convoi,
Tel qu'on n'en fit jamais à la veuve d'un roi.
D'abord la croix d'argent puis la bannière noire,
Les prêtres revêtus de leurs chapes de moire,
Puis les riches en pleurs et les pauvres en deuil,
Puis vingt-quatre géants entourant le cercueil.
Fils pieux, héritiers de l'âme maternelle,
Ils portaient vaillamment à la paix éternelle
Celle qui les avait enfantés aux combats
De la vie et, comme elles, ils ne se courbaient pas
Sous le faix ; ils prenaient la châsse de la morte
Tour à tour, quatre à quatre, humble et royale escorte :
Les autres la suivaient, des cierges à la main,
Ils pleuraient en silence, excepté Benjamin
Qui sanglotait.*

Dites, Messieurs, si le chef de l'école poétique Normande, si l'auteur de la *Dame des Tourailles* n'a pas été un grand poète ?

De cette épopée, on doit naturellement rapprocher la légende de *Tiphaine*, inspirée par les plus gracieux souvenirs du moyen-âge. Si par le rythme moderne, *Tiphaine* appartient à notre époque, elle tient par la naïveté du récit, par le charme des détails à la fois des chansons de gestes et des mystères.

Dans une pauvre famille de paysans, on tire les rois. La fève est échue à la plus jeune fillette qui choisit le bon Dieu pour roi. Survient la procession des rois mages, suivie de tous les gueux et miséreux de la terre. Les rois mages font participer la foule au repas de la pauvre famille. Entre leurs mains la maigre galette se multiplie, le cidre doux se change en vin et la fillette, reine de Dieu, monte vers le ciel.

Ce dernier passage est ravissant,

. Balthazar, plus beau qu'un empereur romain,
Une auréole au front, prend l'enfant par la main
Et lui dit d'une voix douce, grave et sereine :
— Tu demandais si Dieu te prendrait pour sa reine,
J'ai vu ton fiancé, fillette, ne crains rien,
Il dort dans un berceau plus pauvre que le tien,
Il sourit sur la paille au passant qui l'admire
Et quittant du regard l'or, l'encens et la myrrhe,
Il dit : « Laissez venir les enfants jusqu'à moi. »
.

L'enfant prend la fève,

Un rayon la pénètre et sa robe de bure
Flotte autour de son corps avec légèreté
Comme un vêtement fait de flamme et de clarté.
La chair de la mignonne enfant se subtilise,
La matière s'affine et se volatilise,
Les pieds aériens ne touchent plus au sol,
Vers son palais royal la reine prend son vol :
Entre ses doigts mignons tenant toujours la fève,
Ardente, lumineuse et pure elle s'élève
Et la foule des gueux voit la reine de Dieu
Monter et disparaître au delà du ciel bleu.

Tiphaine appartient aux *Senilia* et cette pièce prouve, jusqu'à l'évidence, combien le talent de Gustave Le Vavas seur était resté jeune.

Il en est une autre, dans le même volume qui attire particulièrement l'attention par sa simplicité aimable. C'est *Colette*, Lorient le premier a dit que c'était un petit chef-d'œuvre. Ce jugement

d'un poète encourage le mien. Sans cela, Messieurs, je me serais défié de moi-même. *Colette* est dédiée en effet à la dernière filleule (1) de M. Le Vavasseur et les souvenirs qu'elle éveille chez celui qui vous parle auraient pu nuire à son impartialité.

Il me semble que c'était hier ce 15 Octobre 1895, où, dans un dîner de baptême, plus gai et plus alerte que jamais, le maître s'adressant au bébé qu'il venait de tenir sur les fonts, dans la cathédrale de Saint-Brieuc, lui disait :

*Pardon, Saints Bretons
Et de Normandie
Si nous adoptons
Ceux de Picardie
Où trouverait-on
Sainte plus complète,
— Même au ciel Breton —
Que Sainte Colette*

*Miracle d'amour !
L'ange d'innocence,
Dès le premier jour
Après la naissance
Suce doucement
Le sein qui l'allait.
Ménageons Maman,
N'est-ce pas, Colette ?*

*La Sainte en naissant
Prie à sa manière
Et lève en pensant
A sa fin dernière.
Point de rire fou,
De larme follette,
C'était un bijou
L'aimable Colette*

.

(1) *Colette du Motey.*

*Elle est humblement
Sage en toute chose ;
Point de diamant,
Point de ruban rose,
Point de vanité,
Sa seule toilette
Est la propreté.
Tu sens bon Colette*

*Comme d'une fleur
Il s'exhale d'elle
Une douce odeur.
Son âme fidèle
Est, disent aucuns,
Une cassolette
Pleine de parfums.
Respirons Colette.*

*Elle dépassa
Peu la soixantaine
Et puis trépassa :
La date est lointaine,
Mais ton souvenir,
O vaillante athlète,
Brave l'avenir,
Très Sainte Colette*

*Voilà ce que fit
Notre Sainte aïeule ;
Fais en ton profit,
Petite filleule,
Au ciel nous irons
Comme sur roulettes
Quand nous chômerons
Deux Saintes Colettes.*

L'idée religieuse, exprimée dans *Colette* avec un si grand charme, se retrouve souvent sous la plume de M. Le Vavas seur qui fut un poète chrétien dans toute la force du terme.

Rien de plus éloquent, à ce point de vue, que cette poésie intitulée : *État de grâce*.

*Comme un parfum divin flairer son âme en fleur,
Etre en paix avec Dieu, Père et Juge suprême,
En paix avec le monde, en paix avec soi-même,
Prier et s'endormir sans un nuage au cœur ;*

*Dire à l'Elu : Mon frère, à la Sainte : Ma sœur,
D'une double tendresse aimer ceux que l'on aime,
Pur et plus méritant qu'au jour de son baptême,
Voir le pécheur sans haine et le péché sans peur ;*

*Vivre sans nul effort dans la douceur de croire,
Par le chemin qui va de l'épreuve à la gloire
Vers le Ciel grand ouvert monter sans y courir ...*

*Dans ce calme d'un jour et dans cette harmonie,
Sous la sérénité de cette heure bénie,
Mon Dieu, si j'étais seul, qu'il ferait bon mourir.*

Quelles nobles pensées dans ces vers sur l'Assomption :

*Quand la vierge quitta la terre pour les cieux,
Les Anges du Seigneur, prenant leur Souveraine
Sur leurs ailes, au Ciel qui sera son domaine
S'envolèrent, chargés du fardeau précieux.*

*De firmaments ouverts en soleils radieux
Ils montaient dans la gloire et la clarté sereine ;
Les prophètes chantaient en saluant leur reine,
Le chœur des Séraphins surpris, baissait les yeux :*

*Mais voici que, muette et semblant oubliée,
La servante de Dieu vit Eve humiliée,
Triste et confuse encore des maux du genre humain ;*

*Alors, l'enveloppant dans l'or de sa lumière,
La mère du Sauveur prit Eve par la main
Et, montant jusqu'au Christ, lui dit : Venez ma mère.*

Aucun poète n'a apporté dans son œuvre une plus fière indépendance que Le Vavas seur, aucun n'a su s'élever avec plus de courage au-dessus du faux goût de notre époque et de la corruption des idées et des sentiments.

Si Le Vavas seur, comme tant d'autres, eût sacrifié aux idoles qui semblent trop souvent aujourd'hui gouverner le monde de la littérature comme le monde de la politique, il fût de son vivant arrivé à la renommée.

Fièremment il est constamment resté lui-même : Chrétien, Normand et classique. Corneille, nous l'avons dit, n'a cessé d'être son modèle et il en a appris à sculpter dans la pierre ces beaux poèmes qui dureront.

Il se survit, du reste, dans la personne de cet autre poète chrétien, Paul Harel, qu'il a formé et guidé vers la célébrité et dans toute cette pléiade de disciples qui aimaient tant à l'acclamer comme leur maître.

* * *

Nous voudrions au moins vous dire quelques mots, Messieurs des ouvrages en prose de Le Vavas seur.

Le meilleur, sans conteste, est son roman *Dans les Herbages*, couronné par l'Académie Française. *Les échos Suisses*, le *curé de Saint-Gérébold* et *les amours de Jacqueline* qui en forment les trois divisions sont des petites merveilles d'observation fine et délicate. Tout le pays des herbages est là, bêtes et gens, tout sauf le mal.

En restant dans la vérité la plus scrupuleuse, Le Vavas seur fait aimer, en même temps, la vertu et la campagne. Il amuse, en rendant meilleur. L'excellent curé de Saint-Gérébold et son bon-homme de sacristain reposent des figures odieuses ou grimaçantes que les romanciers, avides de vente et de réclame, prodiguent à leurs lecteurs.

Comme style, nous dirons *des Herbages* de Le Vavas seur ce que Léon de la Sicotière disait de sa *Vengeance d'Ursule* : c'est un bouquet de fleurs. Ici ce sont des fleurs des champs. Les herbes qui se mêlent aux feuilles pour encadrer les fleurs, font ressortir ce mélange exquis des couleurs les plus vives, c'est bien un bouquet des campagnes Normandes.

En prose comme en vers, en effet, nul ne s'est inspiré plus profondément que Le Vavasseur du relief, de la figure, de la couleur, de la senteur, de l'esprit, en un mot de la terre Normande.

C'est cet amour du pays, dans son passé comme dans son présent, qui lui avait donné, Messieurs, pour la Société Historique et Archéologique de l'Orne cette prédilection singulière dont vous avez plus d'une fois apprécié les effets.

Vous vous rappelez les rapports si remarquables de notre ancien secrétaire-général, vous avez souvenance des discours de notre président où l'érudition et la solidité du fond le disputaient à la beauté de la forme. Quel feu d'artifice de citations excellemment choisies, quelles fusées d'esprit, si brillantes parfois, montant si haut dans la nue, que l'auditeur devait faire effort pour les suivre.

Le Vavasseur, Messieurs, comme Léon de La Sicotière, aimait notre Société. Aucun de nous n'a jamais fait vainement appel à l'aimable bienveillance, à l'appui, aux conseils de l'un ou de l'autre. Ils dépensaient sans cesse pour nous tous les trésors de leur inépuisable érudition.

Ce sont eux, ne l'oublions jamais, qui ont l'honneur du renouveau littéraire dont notre département est, à l'heure présente, le théâtre et le foyer.

* * *

Puisque nous sommes assurés, Messieurs, de toutes les sympathies du maître, permettez-moi, après cette longue promenade à travers les œuvres les plus remarquables de Le Vavasseur, de vous conduire de nouveau au logis de la Lande.

Les dix dernières années y furent assombries par des pertes cruelles. La vénérable mère de notre poète alla dormir son dernier sommeil, à côté de la tombe de son mari que, pendant trente ans, elle avait visitée chaque jour, en souvenir de l'union passée, en espoir de la réunion future. Elle mourut à 90 ans, le 19 mai 1887, jour de l'Ascension.

Le Père Léon qui assista sa mère dans les dernières épreuves dit la messe funèbre et donna l'absoute. « Depuis deux ou trois ans, écrivait à propos de cette mort Léon de La Sicotière, Madame Le Vavasseur avait perdu à peu près complètement la

vue ; mais elle gardait intactes toutes ses autres facultés, sa mémoire d'une richesse et d'une sûreté qui donnaient à sa conversation un attrait extrême, sa grâce aimable et souriante qui doublait encore le prix de l'hospitalité que tant d'amis venaient chercher au château de la Lande. Ils ne l'y verront plus, mais ils y retrouveront du moins son souvenir pieusement et chèrement gardé, et la tradition de son esprit et de son cœur. »

Le 27 mars 1892, le R. P. Léon Le Vasseur, directeur du séminaire du Saint-Esprit mourait, à son tour, à Paris, dans son humble cellule de religieux. Dieu appelait à lui son serviteur, plein de bonnes œuvres et riches de vertus.

Ces vides creusés autour de lui, causèrent à Le Vasseur une profonde douleur que, suivant son habitude, il dissimula aux indifférents. Il gardait dans son cœur le culte pieux des chers disparus et leur souvenir revenait fréquemment sur ses lèvres.

Il n'était pas homme à se laisser abattre et, d'un pas ferme, appuyé sur son excellente épouse, il continua à avancer dans la vie. Son activité ne se démentit pas un seul instant. En même temps qu'il écrivait, sans jamais se lasser, en prose et en vers, il s'occupait sans relâche de sa commune et de son canton, c'était l'un des membres les plus assidus et les plus dévoués du conseil général dont il faisait partie depuis 1870 (1).

Sa bonhomie gracieuse et rayonnante excitait toutes les sympathies. Persuadé que le culte de la monarchie traditionnelle qui tient au cœur même de la France est au dessus des partis, il ne connaissait ni les égoïsmes, ni les étroitesse de la politique.

Il avait l'esprit trop large, le cœur trop grand pour comprendre les horizons fermés, et circonscrire l'exquise courtoisie de ses relations, c'était un libéral et un patriote dans le sens le meilleur et le plus élevé de ces mots. La justice et la raison seules guidaient ses votes.

Une seule fois, son âme loyale et fidèle s'indigna. Il s'agissait, vous vous en souvenez, Messieurs, d'acclamer un soldat en qui les désespérés de l'heure présente avaient vu un sauveur. Ce rêve de bas empire souleva chez Le Vasseur une proclama-

(1) M. Gustave Le Vasseur fut maire de la Lande-de-Lougé depuis le mois de septembre 1849 jusqu'à sa mort, conseiller d'arrondissement pour le canton de Briouze de 1852 à 1870, conseiller général depuis 1870 jusqu'à sa mort.

tion énergique du droit intangible, en face des agenouillements de la foule. Lorient l'a dit en vers inoubliables.

Dans la période dont nous parlons, Le Vavas seur commença la publication de ses œuvres complètes qu'il ne devait terminer qu'en 1896.

A cette occasion eut lieu, le 6 juin 1890, une joyeuse réunion dans laquelle les littérateurs et les poètes Orna is célébrèrent le maître de l'école Normande.

Le P. Delaporte, le vicomte de Broc, Wilfrid Challemel, le comte de Contades, Reynold Descoutures, Hippolyte Fortin, Foucault, Germain-Lacour, Emile Guibout, Paul Harel, Longuet, Florentin-Lorient, Millet, Paysant, Pitou, Paul de Simard-Pitray y lurent de délicats petits poèmes.

M. le duc d'Audiffret-Pasquier, membre de l'Académie Française, rehaussait en l'affirmant, le caractère de cette touchante fête de famille. Le Vavas seur avait à sa droite Léon de La Sico tière, un compagnon et un modèle de tous les jours, à sa gauche Prarond « un complice de la première heure ». Jules Buisson et le marquis de Chennevières étaient présents par leurs meilleurs souvenirs et leurs regrets. Vard, l'auteur de *Muguette*, était accouru, quittant son ermitage et apportant les roses de son jardin d'Aubevoye.

Aux hommages qui lui furent prodigués en cette circonstance Le Vavas seur répondit avec une modestie charmante :

*Critique bienveillant ! Oh ! non, je ne suis pas
Poète aussi parfait qu'il vous plaît de le dire
Et, s'il m'est arrivé parfois de me sourire,
Je ne m'admire point ; je vous le dis tout bas.*

* *

Dès 1892, Messieurs, Gustave Le Vavas seur avait-il le sentiment que Dieu lui avait mesuré les jours, on le dirait en lisant ces vers qu'il a intitulés *Ultima Verba*.

*« Vole plus près du ciel et rase moins la terre,
Pour monter jusqu'à Dieu dépense ton effort.
Dans le recueillement de la pensée austère
O muse, chante et prie. En attendant la mort
Reste debout, vivante, au seuil du grand mystère.*

Il terminait ainsi :

*Et quand on vous dira, sans grand regret peut-être :
« Le poète se tait, » répondez : il est mort.*

Le Vavas seur s'est admirablement tenu parole, il a écrit jusqu'à sa dernière heure.

C'est au mois de novembre 1895 qu'il ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Il en comprit la gravité et, avec sérénité, en envisagea l'issue.

Il travailla quand même et, dans le silence, son âme s'éleva vers Dieu qui l'appelait.

Plus que jamais sa charité fut inépuisable, plus que jamais son cœur s'ouvrit aux siens et aux amis.

Le 17 avril 1896, Le Vavas seur devait faire à Alençon une conférence aux *dames de la Croix-Rouge*. Une crise l'en empêcha, il dut rester à la Lande. Ce fut pour lui un double chagrin, car il ne pouvait, en même temps, assister au conseil général.

Cette conférence sur « les droits de la femme », malgré ses souffrances, il l'écrivit tout entière. Elle se terminait ainsi :

« Au fond de tout cœur féminin est écrit un mot que sa tendresse devine, même quand son ignorance l'empêche de l'épeler. Pour vous, Mesdames, vous le prononcez avec respect comme étant la règle de tous les droits et la fin de tous les devoirs, ce mot-là, — c'est Dieu. »

L'été se passa avec des alternatives de haut et de bas. Le solide tempérament, la robuste constitution de Gustave Le Vavas seur luttaient contre le mal.

Pardonnez-moi, Messieurs, quelques souvenirs personnels que je dois à sa mémoire. J'étais près de lui au mois d'août, j'étais de ses dernières promenades et je me souviens surtout de l'une d'elles, à laquelle Germain-Lacour prit part. Pendant l'orage nous nous étions abrités sous un de ces vieux arbres que Le Vavas seur aimait, et là il nous parla avec une finesse, une liberté d'esprit incomparables.

Le lendemain il était couché et, dans son lit, malgré la violence de ses souffrances, il corrigeait les épreuves d'articles qu'il destinait à la *Normandie Monumentale*

Le dimanche suivant, en le voyant pâle et défait, je compris. Il

reentra pourtant dans la vie habituelle, mais ses conversations s'élevaient de plus en plus et il parlait fréquemment de cette dualité humaine qui est la consolation de la vie et la certitude de l'au-delà.

A table, au salon, se raidissant contre la douleur, sa gaieté revenait ; il jouait même avec les enfants. A cette époque il écrivait à un ami.

« Il est inutile de se pleurer d'avance ou de se faire des illusions. Vivons de notre mieux et le plus honnêtement possible pendant que nous vivons et pensons à l'au-delà, sinon sans inquiétude de l'inévitable mystère, du moins, s'il se peut, sans pusillanime terreur. Dormons nos avant-derniers sommeils dans la paix de la conscience. »

Se sentant mieux, Le Vavas seur voulut faire son devoir jusqu'au bout. Bien qu'amaigri et fatigué, il assista au Conseil général et y prit comme d'habitude une part active.

La session fut courte, il partit d'Alençon joyeux d'avoir eu assez de force pour y paraître.

Hélas ! ce mieux ne dura pas, les crises recommencèrent, suivies d'accalmies pendant lesquelles il s'efforçait de reprendre ses occupations journalières. Malgré tout, il sentait que sa vie touchait à son terme.

Ni les conseils éclairés de la science, ni les soins de tous les instants prodigués par sa vaillante femme ne devaient triompher de la maladie. Le Vavas seur ne se faisait aucune illusion, et avec calme, attendait l'ordre de Dieu.

Il vint le mercredi 9 septembre 1896. Le Vavas seur supporta, avec un courage inspiré par la foi, les grandes souffrances qui précédèrent l'heure suprême. Il se prépara dans le recueillement le plus parfait à recevoir les Sacrements et, quand M. le curé de Lougé qui lui apportait le Saint Viatique entra dans sa chambre, le moribond voulut descendre de son lit et se mettre à genoux. Le prêtre lui fit doucement observer que Dieu ne demande pas l'impossible, Gustave Le Vavas seur d'une voix éteinte lui répondit : « Dieu est trop grand pour que je le reçoive couché. »

Puis, avant de mourir, après ses adieux à sa compagne, alors que son âme n'appartenait plus à la terre, il parla de ses amis, en particulier, « de ce bon La Sicotière qu'il allait retrouver là-haut. »

Ce que furent les funérailles, vous tous qui y avez assisté le savez. Aux parents, aux amis, s'était joint un long cortège de fermiers, de paysans, de pauvres, d'obligés qui perdaient le meilleur des maîtres ou le plus généreux des bienfaiteurs. « La question sociale serait tranchée, pouvait dire M. le curé de Lougé, en retraçant dans une éloquente allocution la vie du défunt regretté, si tous les maîtres, si tous les propriétaires comprenaient leur devoir comme celui que nous pleurons. »

Gustave Le Vavasseur a chanté la sérénité auguste du cimetière champêtre, le foyer mystique de la tombe familiale,

Où le fils à côté du père s'accoutume.

C'est dans la tombe de famille, à l'ombre de l'église de la Lande, près des vieux ifs séculaires qu'il repose.

Il avait dit : « *pas de discours.* » Sa volonté a été respectée. Les larmes qui coulaient de tous les yeux, à l'heure du dernier adieu, ont été une magnifique oraison funèbre.

Puissions-nous, Messieurs, non seulement garder précieusement le souvenir du poète Normand et chrétien qui, en illustrant notre département, a honoré la France, mais trouver surtout dans sa vie et dans sa mort un exemple.

Heureux l'homme dont on peut dire aujourd'hui qu'il resta constamment fidèle au Dieu de son enfance.

VICOMTE DU MOTÉY.

CONTRAT DE MARIAGE

ENTRE

CHARLES I^{er} DE VALOIS, comte d'Alençon, frère de
PHILIPPE-LE-BEL

ET

MARGUERITE DE SICILE, fille de CHARLES II

ROI DE NAPLES ET DE SICILE

Corbeil, Mercredi 28 Décembre 1289.

Archives Nationales, Trésor des Chartes, J. 410, Pièce N^o 2.

KAROLVS secundus (1), Dei gratia Rex Jerusalem et Sicilie, ducatus Apulie, principatus Capue, Andegavie, Provincie et Forcalquerii comes, tenore presencium notum facimus universis quod NOS, ad tractandum de pace seu concordia super negocio Aragonie inter magnificum principem, carissimum dominum nostrum, dominum PHILIPPVM, eadem gratia serenissimum Regem Francie, et dominum KAROLVM, ejus germanum, consanguineos nostros predilectos, et dominum ALFONSVM de Aragonia (2), interponendi partes nostras a Sanctissimo Patre ac domino nostro, domino NICHOLAO, Dei (3) providentia Summo Pontifice, ac venerabilibus dominis cardinalibus Ecclesie Romane licentiam obtinuerimus et assensum, ipsum dominum nostrum Regem cum instancia duximus requirendum de matrimonio inter eundem dominum KAROLVM et domicellam MARGARITAM (4), natam nostram, cum dispensacione Sedis Apostolice contrahendo.

Cum id succursui Terre Sancte, exaltacioni fidei et recuperationi terre nostre Sicilie, quibus posset vacari liberius, nec non liberacioni obsidum nostrorum qui sub dicti Alfonsi potestate tenentur plurimum expediret, et post varios tractatus super hoc habitos inter dominum Regem Francie et nos, certe conventiones exinde habite sunt, atque firmate, prout inferius continentur.

Conventum est enim quod nos prefatam domicellam Margaritam, natam nostram, interveniente dispensatione predicta, dicto domino Karolo dabimus in uxorem, et quod dictus dominus Rex Francie procurabit quod idem germanus suus in uxorem recipiet eandem natam nostram ;

Item, quod nos dabimus eidem domino Karolo cum ipsa nata nostra comitatus Andegavie et Cenomanie, totamque terram quam habemur in Andegavia et Cenomania, vel locis inherentibus seu vicinis, cum pertinentiis suis, adjectis pactis et conventionibus que secuntur :

Videlicet quod si super predicto negocio Aragonie pacem intervenire contigerit, et dictus dominus Karolus jus quod habet in regnis Aragonie et Valencie atque comitatu Barchinonensi, ex deputatione seu ordinacione, auctoritate apostolica facta, quittaverit, quod ad requisitionem nostram, accedente ad hoc consensu Romane Ecclesie, facere pace interveniente tenetur.

Habebit ex tunc, et sua posteritas post eum, sive ex dicta nata nostra, sive ex alia conjuge legitima descenderit, in propriam hereditatem, tanquam si ei a suis parentibus obvenisset, comitatus totamque terram Andegavie et Cenomanie, ut est dictum.

Si tamen idem dominus Karolus premoriatur dicte filie nostre, prole ex eorum matrimonio non extante, ipsa tamen Margarita, quandiu vixerit, totam terram ipsam tenebit ; sed, ea de medio sublata, etiam si prolem de viro alio susceperit, predicti comitatus seu terra cum suis pertinentiis libere et integre devenient ad predictum dominum Regem, vel suum heredem, Regem Francie ; et si proles exstans de corpore dicti domini Karoli deficeret, ad dictum dominum Regem vel heredem suum similiter devenirent.

Item quod si nos potuerimus procurare, quod facere bona fide et curiose tenemur, scilicet quod Ecclesia Romana ducenta milia librarum (5) turonensium nigrorum, que de decima trien-

nali ipsi domino Regi pro subsidio dicti negotii de novo concessa debet habere, eidem domino Regi remittat, et illud quod erit vel supererit collectum vel colligendum de ipsa totali decima triennii concedat seu donet ipsi domino Regi Francie, pro relevandis oneribus expensarum quas fecit ob prosecutionem negotii supra dicti.

Item dominus Rex tenetur intendere et laborare bona fide quod eadem Romana Ecclesia nobis de decima ecclesiasticorum proventuum, quarti et quinti anni subsequencium in locis in quibus pro ipso domino Rege colligitur, vel saltem in regno Francie, subveniat, pro recuperacione regni nostri.

Necminus tenetur idem dominus Rex intendere et laborare pro nobis, ut dictum est, si forsitan remissionem ducentorum milium librarum turonensium non potuerimus impetrare, dum modo procuremus ut illud, quod erit vel supererit collectum vel recolligendum, ipsi domino Regi, sicut premissum est, donetur; sed, hoc casu, dictus dominus Rex Francie ipsa ducenta milia librarum recuperaret seu haberet de decima que concederetur ad opus nostrum, scilicet centum milia librarum in quarto anno, et alia in quinto anno subsequenti, si nobis in ipsis duobus annis de decima fiat subvencio. Si autem non posset nisi ad unum annum procurari, eam liberam ab onere ducentorum milia librarum habebimus; que si fiat ad unum annum vel plures, procurabimus bona fide quod ejusdem decime concessio in persona dicti domini Regis vel sub nomine ejus fiat, licet ad usum nostrum, vel saltem nobis, cum ejus assensu.

Conventum est etiam quod, pace interveniente alias, non dictus dominus Rex faciet, cum fuerit ex parte nostra requisitus, tempestive suis sumptibus et expensis adjutorium sexaginta galearum maritimarum per sessionem unius anni tantum, que ad spacium sex mensium, vel circiter, estimatur.

Item, conventum est expresse quod si pax hujus modi non fuerit procedente matrimonio, et domino Karolo jus suum in Aragonie Valencieque regnis et Barchinonensi comitatu retinente, comitatus seu terram Andegavie et Cenomanie cum pertinenciis suis, ut predicitur, assignabimus nichilominus ipsi domino Karolo in maritagium cum dicta filia nostra, post cujus filie obitum, si sine prole decesserit, ad nos vel heredes nostros libere revertetur; si vero prolem legitimam reliquerit, ipsa

proles, salvo jure balli, secundum locorum consuetudinem, in ipsis comitatibus seu terris succedat.

Item, pace non interveniente, idem tamen dominus Rex intercedere et laborare bona fide tenetur, ut nobis fiat per unum annum subvencio ; et si ad duos annos procurari potuerit, ut dictum est, hinc habebit dominus Rex Francie percipienda modo predicto ducenta milia librarum turonensium nigrorum.

Conventum est preterea quod nos comitatus seu terras Andegavie et Cenomanie sive in hereditatem, sive in maritagium cum filia nostra dicto domino Karolo, fuerint assignati, liberare et exonerare teneremur ab annua pensione quam ex inde percipit amitta nostra carissima Margarita, serenissima regina Francie, *item* a dotalicio domine et matris nostre Margarite, regine Sicilie, *item* a dotalicio seu jure dotalicii quod habere vel petere posset in dictis comitatibus seu terris Maria, regina Sicilie, consors nostra, erga quam procurare tenemur quod jus dotalicii hujus modi quittet omnino, sub testimonio suarum litterarum, et etiam ab omni eo quod habet vel habere aut petere posset in dictis comitatibus seu terris domicella Maria de Jerusalem, omnibus quoque aliis obligacionibus et oneribus que ex facto nostro nascerentur ; sed, ad nostri relevacionem, pro hujusmodi exoneracione procurenda, habebimus et percipiemus totum emolumentum quatuor auxiliorum terrarum seu comitatum predictorum, scilicet auxilium pro redemptione nostra, pro milicia filii nostri, pro racheto terre nostre, et pro maritagio filie nostre predictae ; et ipse dominus Rex Francie, seu dominus Karolus dictum emolumentum, si expedire viderimus, levare facient, et compellent debentes ad solvendum.

Item, quocumque modo dicta terra seu comitatus, sive in hereditatem, sive in maritagium, dicto domino Karolo fuerint assignati, dicta filia nostra, si domino Karolo, prole de eorum matrimonio extante, supervivat, jure balli, secundum locorum consuetudinem, sibi salvo habebit, etiam post ballum finitum, cum dotalicio illo quod in propria terra domini Karoli percipiet, quod ad tria milia librarum annui redditus per dictas conventiones est statutum ; et tenebit atque expletabit, quamdiu ipsa vixerit, totum comitatum Cenomanie, de quo nichil alienare poterit ; quin ad prolem eorum, si extiterit, vel ad ipsum dominum Regem, seu ad heredem suum Regem Francie, si ipsa

proles defecerit, pace interveniente, ut dictum, plene et libere cum suis pertinenciis deveniant post obitum predictæ nate nostre ; et, statim post ballum finitum, comitatum Andegavie eidem proli derelinquet.

Et est sciendum quod idem dominus Rex Francie, dicto matrimonio procedente, nobis vel nostris heredibus comitibus Provincie et Forcalquerii dedit et quittavit omnino, atque in perpetuum dimisit quicquid habet vel habere potest in civitate Avinionensi, vel ejus pertinenciis seu districtu.

Que omnia, prout superius conventa sunt et expressa, tam predictus dominus Rex Francie quam nos promisimus invicem conservaturos et fideliter impleturos, salva et retenta auctoritate Summi Pontificis, seu Romane Ecclesie in omnibus de premisis in quibus extiterit requirenda.

In quorum omnium testimonium, presentes litteras nostri sigilli (6) appensione jussimus communiri.

Actum apud Hospitale juxta Corbelium, die mercurii post Nativitatem Domini (7), anno ejusdem millesimo ducentesimo octuagesimo nono, regnorum nostrorum anno quinto.

Locus sigilli.

NOTES

(1) Charles II, dit le Boiteux, roi de Naples et de Sicile, fils de Charles I^{er} de Sicile, quatrième fils de Louis VIII, et de Béatrix, quatrième fille de Raymond Bérenger IV, comte de Provence.

A la mort de son père (1285), Charles II, pris en 1284 dans un combat livré contre les Siciliens, que les cruautés de Charles I^{er} avaient fait révolter, se trouvait entre les mains d'Alphonse III, roi d'Aragon.

En 1288, ce roi consentit à lui rendre la liberté moyennant que Charles II livrerait en otages ses trois fils puînés et obtiendrait de son cousin Charles I^{er} de Valois de renoncer à ses prétentions sur les royaumes d'Aragon et de Valence.

Pour le dédommager, il lui donna, avec la main de sa fille Marguerite, l'Anjou et le Maine, et, en échange de cet apport, plus considérable que celui de Charles de Valois, exigea de Philippe le Bel la remise de tous les droits que possédait la couronne de France sur le comté d'Avignon.

En 1294, Charles II conclut avec l'Aragon une paix définitive. Après un sage gouvernement de son royaume de Naples, il fit son testament à Marseille, le 16 mars 1308, et mourut le 6 mai 1309 au palais de Casa-Nova près Naples.

(Cfr. : *Art de vérifier les dates*, édition 1784, tome II, pages 440, col. 2, et 441, col. 1).

(2) Alphonse III d'Aragon, fils de don Pèdre III et de Constance, couronné le jour de Pâques (14 avril 1286).

En 1288, il rend à Charles d'Anjou la liberté (Voir note 1).

Il mourut le 18 juin 1291, laissant la couronne à son frère Jayme II.

(Cfr. : *Art de vérifier les dates*, édition 1784, tome I, page 754, colonne 2).

(3) Nicolas IV, pape de 1288 à 1292. Élu à l'unanimité le 15 février 1288, il renonça deux fois à son élection, finit par y consentir le 22 du même mois et fut couronné le 25.

En 1289, il érigea l'École de Montpellier en Université.

En 1291, les chrétiens ayant été chassés de Palestine après la prise de Saint-Jean d'Acre, le pape Nicolas IV sollicita en vain une nouvelle croisade et écrivit même à ce sujet au Khan des Tatars.

Nicolas IV mourut le 4 avril 1292.

(Cfr. : *Art de vérifier les dates*, édition 1784, tome I, pages 306, col. 2, et 307).

(4) Marguerite de Sicile, fille aînée de Charles II, le Boiteux, roi de Naples et de Sicile, et de Marie de Hongrie. Mariée à Corbeil, le mercredi 16 août 1290, à Charles I^{er} de Valois, frère de Philippe le Bel, elle eut de cette union 6 enfants : deux fils et quatre filles. L'aîné de ses fils fut Philippe de Valois, qui, en 1328, fut roi de France sous le nom de Philippe VI et forma la souche des Valois qui ont régné sur la France pendant près de trois siècles. Le second fils de Marguerite de Sicile fut Charles de Valois, II^e du nom, tige des comtes d'Alençon.

Marguerite de Sicile mourut le 31 décembre 1299 ; son corps fut inhumé dans le chœur de l'église des Jacobins à Paris, et son cœur fut porté à Saint-Maurice d'Angers.

(Cfr. : *Généalogie de la France*, du P. Anselme, édition 1726, tome I, pages 100 et 101).

(5) *Denariorum turonensium nigrorum*. Une des nombreuses appellations du denier tournois. La valeur est la même.

(Cfr. : *Ducange*, Gloss. lat. au mot *Moneta*).

(6) SCEAU. — Le sceau de Charles II, roi de Sicile, est en cire rouge, de grand module (100^{mm}), sur lacs de soie rouge et jaune. Il est malheureusement fort abîmé dans la pièce que nous avons sous les yeux, mais d'autres exemplaires que l'on possède permettent d'en donner la description.

C'est un sceau au type de majesté, avec le sceptre fleurdelysé et le globe crucifère. Le roi est assis sur un trône formé de deux lions recouverts d'un pail aux pals de Sicile.

Légende : a) recto :

KAROLVS, DEI GRATIA, REX IER(VSALEM)
ET SIC(ILIE), DVCAT(VS) APVL(IIE).....
PRINCEPS ACHAYE.

b) verso :

Type équestre aux armes d'Anjou, heaume couronné :

FILIVS REGIS..... ET
FORCALQVERII COMES

(7) En 1289, le jour de Noël tomba un dimanche. La date du document est donc le mercredi 28 décembre 1289.

LA CURE DE GAPRÉE

Le *Pouillé du diocèse de Sées* (1) nous apprend qu'au mois de mai 1218, « Robert dit Lainé de Gasprée » donna aux Evêques de Sées tous les droits qu'il possédait sur le patronage de l'église de Gâprée, et que cette donation fut confirmée au mois d'avril 1245 par Guillaume de Sainte-Céronne.

En l'an 1256, le Trésorier de la Chapelle de Saint-Nicolas du Merlerault prétendit posséder le droit entier de présentation à l'église de Gâprée, en conséquence de la cession que lui en aurait faite Guillaume du Merle, mais il se désista bientôt et par transaction du 11 novembre, il céda tout son droit de patronage à l'évêque, « qui, de son côté, lui abandonna toutes les dîmes qui se percevaient à Gasprée, sur le fief dudit seigneur Guillaume du Merle, avec retenue néanmoins de trois septiers, l'un de froment, le deuxième d'orge et le troisième d'avoine ; le tout au profit de l'église de Gasprée. Cette transaction fut ratifiée par le Chapitre au mois de janvier suivant ».

Cependant, l'un des fils de Guillaume du Merle, Foulques ou Foucaud, réussit à reprendre la partie du patronage qui, autrefois, avait été la propriété de sa famille. « Muni d'un bref qu'il avait obtenu de la chancellerie, il voulut contraindre l'évêque, alors Thomas d'Aunou, à reconnaître ses prétentions. Une discussion s'éleva à ce sujet dans l'*Assise royale* qui se tint à Bonsmoulins au mois de mai 1273 (2) ». Mais les parties signèrent une transaction « par laquelle pour terminer une bonne fois tous les procès à ce sujet, il est convenu que paraissant

(1) Manuscrit conservé aux Archives de l'Evêché.

(2) *Les du Merle au XIII^e siècle*, par M. l'abbé Rombault. — *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne*, tome XIII, p. 462-463.

qu'autrefois il y avoit deux portions dont on ne voyoit point qu'union eut été faite en règle, on rétablissoit pour l'avenir les dites deux portions, l'une (*pro minori*) à la pleine disposition de l'évêque, l'autre (*pro majori*) à la nomination dudit Foulques du Merle et de ses héritiers ». Il fut enfin arrêté « que les deux curés administreroient les sacrements et feroient les autres fonctions curiales chacun leur semaine et chanteroient tous les jours d'office ».

Le curé *pro minori* fut mis en possession de l'unique presbytère, pendant que son confrère recevait comme logement un petit immeuble situé dans l'enclave du château des Mottes ; seule, la grange dimeresse resta commune entre les deux curés.

Une dernière fois, les droits de l'évêque de Sées furent contestés par Robert de Harcourt, seigneur de Beaumesnil, et Haut-Justicier de Gâprée, qui eût vivement désiré partager avec son vassal, le châtelain des Mottes, le patronage de la cure ; mais ce seigneur fut contraint de se désister, comme on le voit dans une sentence rendue au bailliage d'Orbec, le mardi après la Saint-Nicolas d'hiver l'an de grâce 1316.

Si cette sentence termina pour toujours les difficultés qui, périodiquement, venaient troubler les présentateurs dans l'exercice de leurs droits, il n'en fut pas de même des conflits qui s'élevaient habituellement entre les deux curés, à la fois pourvus d'une même église et d'un même temporel. Il ne paraît pas cependant que le partage des revenus ait provoqué le moindre désaccord, mais les titulaires devenaient beaucoup moins conciliants lorsqu'il s'agissait de régler les questions de préséances. C'est ainsi que chacun d'eux voulait officier aux grandes fêtes à l'exclusion de son confrère, que chacun d'eux émettait la prétention d'occuper la stalle la plus honorable de l'église. Ces deux graves questions, qui avaient divisé pendant plusieurs siècles les curés de Gâprée, furent pourtant résolues pacifiquement grâce à deux bénéficiers animés des meilleures intentions : Michel Despierres, curé de la première portion, et Jean-Michel Lasne, curé de la seconde portion. En effet, ils trouvèrent la paix et l'union au moyen d'une transaction qu'ils passerent, le 7 octobre 1747, en présence de leurs patrons, Richard-Philippe Labbey, seigneur des Mottes, et Mgr Néel de Christot, évêque de Sées.

Ce fut alors que, prenant cette transaction pour base, ils écrivirent, sur les registres paroissiaux de Gâprée, une sorte de règlement qui devait maintenir pour toujours la bonne harmonie chez leurs successeurs : « Le but qu'on s'est proposé, disent-ils, en faisant ce recueil est d'empêcher des innovations qui pourroient dans la suite troubler l'union et la paix qui doit toujours être entre Messieurs les curés de Gasprée pour le bien et l'édification de la paroisse ».

Voici le texte de ce curieux document :

RECUEIL DES USAGES CONSTANTS DE L'ÉGLISE DE SAINT-SULPICE DE GAPRÉE

Usages concernant MM. les Curés

La paroisse de Gâprée a deux curés qui partagent également entre eux deux seuls tout le revenu du bénéfice : celui qui prend son titre sur la première part s'appelle *curé de la première portion* et celui qui prend son titre sur la seconde part s'appelle *curé de la seconde portion*.

Leur juridiction est la même ; ils n'ont point de paroissiens distingués ; chacun des deux curés reconnoît son paroissien dans tous et chacun des habitans de la paroisse.

Il paroît par quelques actes de 1646, etc., que les fonctions curiales se faisoient alors par semaine ; mais depuis très longtems on suit un autre usage. Il n'y a plus de semaine, ny pour l'administration des sacremens, ny pour l'office de l'église.

Pour l'administration des sacremens, chacun des habitans peut s'adresser à celui de MM. les Curés qu'il juge à propos, mais communément on s'adresse à celui que l'on a pour confesseur. Il en est de même des purifications des femmes, délivrances de bancs, billets de pâque, attestations, extraits, etc. Tous ces actes ne sont signés que par celui qui les délivre ; cependant, s'il y a de l'émolument, il doit le partager avec son confrère.

Quand Dieu dispose d'un paroissien, c'est à celui de MM. les Curés qui l'a visité pendant sa maladie et qui lui a administré les sacremens à régler et faire l'inhumation.

L'office de l'église se fait alternativement de façon qu'aucun des deux curés ne fait deux jours de suite l'office de la paroisse. Ainsi, si il arrive une fête pendant la semaine, l'office ne tombe pas en charge à celui qui célébroit le dimanche précédent, mais à son confrère.

Cette règle souffre cependant deux exceptions, l'une regarde les quatre fêtes annuelles et les fêtes des deux patrons, et l'autre regarde certains offices incomplets qui se font pendant l'année.

Les quatre fêtes annuelles, sçavoir : Pâques, Pentecôte, Toussaint et Noël ; les fêtes des patrons, sçavoir : saint Sulpice, 1^{er} patron, et saint Sauveur, 2^e patron, tombent alternativement à chacun des deux

curés ; mais elles changent tous les ans. Une année, le curé de la première portion officie à Pâque, à la fête de saint Sauveur et à la Toussaint ; et le curé de la deuxième portion officie à la Pentecôte, à la fête de saint Sulpice et à Noël. Mais, l'année suivante, le curé de la seconde portion officie à Pâque, à la fête de saint Sauveur et à la Toussaint, et celui de la première portion officie à la Pentecôte, à la fête de saint Sulpice et à Noël. Cet arrangement fut pris et réglé par une transaction en bonne forme passée le sept octobre mil sept cent quarante-sept au palais épiscopal, en présence et du consentement de Monseigneur l'évêque de Sées, de M. des Mottes, de Michel Despierres et de Jean-Michel Lasne, titulaires, qui tous signèrent ladite transaction et en prirent chacun une copie.

Les offices incomplets qui se font pendant l'année sont les jours des Morts, les Cendres et le jour de l'Octave de la Fête-Dieu. L'office de ces jours tombe en charge, non pas à celui qui officioit le dimanche précédent, mais à son confrère, qui n'est pas pour cela dispensé de faire l'office le dimanche ou la fête suivante.

On peut encore mettre au nombre de ces offices incomplets, les processions qui se font le jour de Saint-Marc et aux Rogations. Ces processions se font, sçavoir : le lundy des Rogations à Saint-Germain, le mardi à Sainte-Colombe et le mercredi à Saint-Léonard, et le jour Saint-Mars comme le lundi des Rogations.

A chaque procession, on dit une messe dans l'église de la station et cette messe tombe en charge à celui de MM. les Curés qui, ayant l'étole, conduit la procession. Le mardi des Rogations tombe en charge à celui qui officioit le dimanche précédent, et le lundy et le mercredi tombent en charge à son confrère, sans que ce dernier soit dispensé pour cela de faire l'office le jour de l'Ascension. Ces sortes de processions se font sur les six heures du matin, quelquefois plus tôt, jamais plus tard.

Messieurs les deux curés ont dans le chœur de l'église chacun leur côté fixe et déterminé par leur prise de possession. Le curé de la première portion a le côté de l'épître et y prend toujours séance ; et le curé de la deuxième portion a le côté de l'évangile et y prend toujours séance. Jamais ils ne doivent changer de côté, pour quelque raison que ce soit. C'est encore là un article de la transaction du 7 octobre 1747.

Quand M. le Curé de la première portion officie, les premières et grandes intonations, comme la première antienne, l'hymne, le Magnificat, etc., se font du côté de l'épître ; et quand M. le Curé de la deuxième portion officie, les premières et grandes intonations se font du côté de l'évangile.

Si Messieurs les Curés prient quelqu'un de faire l'office dans l'église, celui qui est prié occupe la place de celui qu'il représente.

Les processions, *Te Deum*, bénédictions, salut et autres cérémonies ordinaires et extraordinaires tombent en charge à celui de MM. les Curés qui est en office le jour où elles se rencontrent. C'est toujours M. le Curé qui est en office, qui préside dans la marche d'une proces-

sion ; pour cet effet, il marche le dernier et son confrère marche devant lui. C'est encore un article de la transaction du 7 octobre 1747 (1).

Si il arrive une fête le lundy, celui qui est en office le dimanche, officie aux premières vêpres de la fête, quoique ordinairement on entre en office dès les premières vêpres. Ceci peut encore avoir lieu si deux fêtes se succèdent immédiatement, parce que quand un curé est en office, il y est pour toute la journée.

Selon le droit commun, MM. les Curés de Gâprée devroient être inhumés après leur décès du côté de l'épître, mais l'usage est de les inhumier dans le chœur du côté de l'évangile.

Si quelqu'un veut faire inhumier un parent dans la nef de l'église, il le peut en payant au Trésor vingt livres, et s'obligeant de faire réparer la fosse dans la huitaine. C'est à MM. les Curés, conjointement avec le grand trésorier, à accorder cette grâce et à désigner le lieu de la fosse.

Chaque famille de la paroisse a dans le cimetière une place pour ses morts ; mais, comme ce n'est pas un droit, MM. les Curés, quand ils le jugent à propos, peuvent désigner une autre place pour leur sépulture.

Les étrangers, qui meurent dans la paroisse, sont inhumés communément dans le lieu du cimetière le plus éloigné du sanctuaire.

Les enfants de sept ans et au-dessous sont inhumés autour le sanctuaire en dehors. MM. les Curés ne vont pas chercher ces petits corps ; on les apporte à l'église, sans cérémonie, à l'heure indiquée par celui qui est requis de faire l'inhumation. Ces petits corps sont apportés à l'église par des garçons ou des filles, selon leur sexe, et non pas par des frères de charité.

Les parents de MM. les Curés qui meurent dans la paroisse sont inhumés auprès la croix du cimetière, à moins que on ne paye vingt livres pour les mettre dans la nef de l'église.

Sitôt qu'on est averti du décès d'un paroissien, celui de MM. les Curés qui doit faire l'inhumation marque l'heure, fait et signe seul les billets d'invitation pour les ecclésiastiques et les frères de charité indiqués par les parents du defunt.

Si ceux qui ont droit d'être inhumés dans le chœur ont un trentain après leur décès, la représentation demeure dans le chœur pendant le trentain avec un luminaire. Tous les jours, pendant la messe du trentain, on allume deux cierges de la représentation. Cependant, si il arrive pendant ce trentain quelque fête solennelle, on fait disparaître la représentation pour ce jour ; mais on la laisse les dimanches pendant le trentain. Tous les jours, on sonne une volée en mort à l'*Angelus*.

(1) « Qu'à l'égard de la procession, celui qui officiera ira le dernier ». Cette clause se trouve dans la transaction du 7 octobre 1747, transcrite aux registres paroissiaux de Gâprée ; mais elle a été omise dans le texte publié par M. l'abbé Rombault.

Quand on veut faire faire un service, on s'adresse à celui de MM. les Curés qui étoit le confesseur du défunt : il fait et signe seul les billets d'invitation ; mais il s'arrange avec son confrère pour prendre un jour qui soit commode à tous deux. A ces services, on met la représentation si ils sont solennels, c'est-à-dire si on y invite des prêtres autres que ceux de l'église, mais si il n'y a précisément que MM. les deux Curés, alors ces services se font comme les services de fondation, qui sont au trésor, sans chape, sans représentation et sans cérémonie ny sonnerie.

Messieurs les Curés partagent entre eux deux toutes les fondations qui sont au trésor, et ils s'aident mutuellement à chanter les services hauts qui tombent à chacun d'eux. Le trésor leur paye par an, pour l'acquit des dites fondations, chacun quarante-une livres.

Usages particuliers à certains jours et fêtes

NOËL

Celui de MM. les Curés qui est en tour d'officier, c'est-à-dire celui qui ne faisoit pas l'office le jour de la Toussaint, entre en office aux premières vêpres, qui se disent la veille de la fête sur les quatre heures du soir, à moins que cette vigile ne se trouvât le dimanche, car alors il n'entreroit en office que la nuit.

L'office de la nuit commence à onze heures : on psalmodie les deux premiers nocturnes et on chante le dernier. Pendant le *Te Deum*, le célébrant va s'habiller pour dire la messe.

Le jour de Noël, sur les sept heures et demie, le curé qui n'est pas en office dit ses trois messes, si il le juge à propos.

La grande messe du jour est célébrée par celui qui a célébré la nuit ; après la secrète de la messe, le célébrant admet à l'offrande dans le chœur le clergé, le seigneur et sa famille ; après quoi, l'autre curé prend la patenne et va à la balustre du chœur, par dessus laquelle il admet tout le peuple à l'offrande. Ce cérémonial s'observe toutes les fois qu'on donne la patenne à baiser, c'est-à-dire aux fêtes annuelles et aux services des morts.

Les vêpres sont célébrées par celui qui est en office, et son confrère officie le lendemain ; on continue l'alternative jusqu'à Pâques.

L'ÉPIPHANIE

Cette fête n'a rien d'extraordinaire, sinon qu'à la procession qui se fait avant la messe, au lieu de tourner sur la droite en sortant de l'église, on tourne sur la gauche.

LE CARÊME

La bénédiction des Cendres se fait sur les neuf heures du matin, par celui de MM. les Curés qui n'officioit pas le dimanche précédent.

Depuis le premier lundi de Carême jusqu'au mercredi soir, on fait publiquement la prière qui est dans le catéchisme du diocèse, tous les matins à l'heure des messes et tous les soirs sur le couché du soleil. La prière du matin se fait par celui de MM. les Curés qui est le premier prêt pour dire la messe, mais celle du soir se fait alternativement. Après la prière du matin, on lit l'évangile du jour, et avant la prière du soir, on chante le *Miserere*, avec un verset et une oraison convenable. Dans le temps de la Passion, au lieu du *Miserere*, on chante *Stabat mater* quoiqu'on ne fasse pas ces prières les dimanches de carême. Si il arrive une fête, on fait néanmoins celle du soir après les complies

Tous les jeudys de carême sur les neuf heures du matin, MM. les Curés font chacun à leur tour l'absolution, après laquelle il y a un sermon et une messe basse. Il doit encore avoir sermon tous les dimanches avant vêpres par le prédicateur de la station.

Celui de MM. les Curés, qui n'officioit pas le dimanche des Rameaux, fait l'office du Jeudi-Saint, à commencer dès les matines. MM. les Curés ne reçoivent pas la communion pascalle l'un de l'autre, chacun dit la messe et se communie soy-même. Celui qui n'officioit pas le jeudy, officie le vendredi, à commencer dès les matines qui se disent tous les trois jours sur les cinq heures du soir ; on y psalmodie les deux premiers nocturnes et on chante le dernier avec les *Laudes*.

Le Vendredi-Saint, après les matines du sammedy, celui de MM. les Curés qui est en office prend une étoile et donne la bénédiction à tous les enfans de la paroisse que les mères ont soin d'apporter à l'église. Cette petite cérémonie se fait sous le crucifix. Le prêtre dit *Miseratur*, etc., *indulgentiam*, etc., *passio domini*, etc. ; après quoy, il asperge. On confesse aussy ce jour-là tous les enfans qui n'ont pas fait leur première communion et qui sont en âge de se confesser.

PÂQUES

Celui de MM. les Curés qui est en tour pour faire l'office de pâque, c'est-à-dire celui qui n'officioit pas à Pâques l'année précédente, entre en office dès le Samedi-Saint à Matines et continue jusqu'au lundy exclusivement.

L'office se fait le dimanche de Pâques comme aux autres fêtes annuelles ; on chante *Laudes* le matin ; pendant la grande messe, on va devant l'autel de la Sainte-Vierge où on chante *O filii*, etc., ce qui se pratique encore pendant les deux fêtes suivantes.

Le lundy d'après Pâques, celui qui n'officioit pas le jour précédent entre en office. On prend l'alternative jusqu'à la Pentecôte.

Le dimanche de l'Octave, après Complies, on chante un *Te Deum* en action de grâce.

PENTECÔTE

Celui de MM. les Curés qui n'officioit pas à Pâques officie à la Pentecôte. Il entre en office dès le sammedy à l'eau bénite et continue jusqu'au lundy exclusivement.

L'office se fait le dimanche de la Pentecôte comme aux fêtes annuelles : le samedi au soir sur les six heures, on chante vêpres. Le jour de la Pentecôte au matin, on chante les *Laudes* et on les commence par le *Veni Creator*. La grande messe comme le jour de Pâques.

Le lundy, d'après la Pentecôte, l'office est fait par celui qui n'officioit pas le dimanche et on continue l'alternative.

FÊTE DU SAINT-SACREMENT

Le Saint-Sacrement n'est jamais exposé que pendant la grande messe et pendant les vêpres, à moins qu'il n'y eût quelques raisons particulières, comme seroient des 40 heures ordonnées pour des besoins publics. En ce cas, on l'exposeroit dès le matin sans le renfermer qu'après vêpres.

La procession solennelle du jour de la Fête-Dieu se fait immédiatement avant la grande messe. Si le tems le permet, on va jusqu'au haut du bourg. On a soin que le dais soit porté par deux habitans, décemment habillés et honnêtes gens, car on n'y admet pas un parroissien qui n'auroit pas fait sa pâque. Au retour de la procession, on chante la messe le plus solennellement qu'il est possible.

Après l'*Ite missa est*, le célébrant, au lieu de donner la bénédiction à l'ordinaire, la donne avec le Saint-Sacrement en chantant *Adjutorium*, etc., et, après avoir renfermé le Saint-Sacrement, il dit le dernier évangile.

Immédiatement avant vêpres, on expose le Saint-Sacrement, en chantant seulement une antienne. Ensuite on chante vêpres le plus solennellement qu'il est possible. On garde la chape pendant complies, à cause du salut qui suit immédiatement.

Avant l'antienne, *Salve Regina*, on commence le salut et on finit toute la cérémonie par la dite antienne.

Le dimanche dans l'octave, la procession et le reste de l'office se font comme le jour de la fête sans distinction, excepté cependant qu'on ne chante pas *Laudes* le matin, et que le Saint-Sacrement n'est exposé à la messe qu'après l'eau bénite faite et distribuée.

Tous les jours ouvriers dans l'octave, on expose le Saint-Sacrement pendant les deux messes de MM. les Curés, si ils jugent à propos de la dire tous deux ; auquel cas, celui qui dit la première expose le Saint-Sacrement en chantant une antienne seulement et dit sa messe basse ; l'autre messe est chantée, si on le juge à propos, et après l'*Ite missa est*, le célébrant donne la bénédiction comme au jour de la fête.

Tous les soirs, sur les huit heures, on fait la procession avec le Saint-Sacrement autour du cimetière, si le tems le permet, et au retour on fait le salut comme le jour de la fête.

Le jeudi de l'octave, le Saint-Sacrement est exposé pendant les deux messes de MM. les Curés, si ils jugent à propos de la dire l'un et l'autre sur les huit heures ; en ce cas, après la première messe, on

fait une procession, semblable à celle du jour de la fête, au retour de laquelle on chante une messe solennelle. Le soir, on fait le salut à l'ordinaire. Si on a fait la procession le matin, on n'en fait pas le soir. Enfin, après la bénédiction, on chante un *Te Deum* au lieu de l'antienne *Salve Regina*.

Messieurs les Curés officient pendant l'octave chacun leur jour, excepté cependant le jeudy qui tombe toujours à celui qui faisoit l'office le jour de la fête, à moins qu'il ne se trouvât quelque fête qui dérangeât cet ordre.

Comme l'office du jour de l'octave est un office incomplet, il ne dispense pas celui qui officie de faire encore l'office le premier jour de fête ou de dimanche qui arrivera.

SAINT-SAUVEUR

Saint Sauveur est le second patron de la paroisse. Cette fête tombe à celui qui faisoit l'office à la pâque. Elle se célèbre le premier dimanche du mois d'aoust. On dit vêpres, la vigile et *Laudes* le matin. Au reste, il n'y a rien de particulier.

L'ASSOMPTION

Sur les cinq heures du soir de la vigile, on chante les premières vêpres ; le lendemain matin, on chante *Laudes*. Le reste de l'office n'a rien de particulier.

Après les complies des secondes vêpres, cependant, avant le *Salve Regina*, on fait la bannie des cierges ; ensuite la procession du vœu de Louis XIII, après laquelle on dit le *Salve Regina* et l'*Angelus*.

SAINT-SULPICE

Saint Sulpice est le premier patron de la paroisse. Cette fête est au nombre des fêtes annuelles. Elle doit tomber en charge à celui de MM. les Curés qui officioit à la Pentecôte précédente. Elle se célèbre le dernier dimanche du mois d'aoust, le plus solennellement qu'il est possible.

Depuis très longtemps, Nosseigneurs les Évêques de Séez permettent d'exposer le Saint-Sacrement. On a soin de faire renouveler cette permission à chaque mutation d'évêque.

Quant à ce qui regarde les cérémonies du Saint-Sacrement, elles se font comme le jour de la Fête-Dieu, excepté la procession qu'on ne fait pas.

Après le salut du soir, on bannit les cierges, ensuite on fait la procession en chantant le *Te Deum* et, au retour, on termine toute la cérémonie par l'antienne *Salve Regina*.

Quoique celui qui fait la fête prie toujours quelqu'un d'officier, il est censé officier lui-même, et le dimanche suivant tombe à son confrère. On prend l'alternative jusqu'à la Toussaint.

LA TOUSSAINT ET LES MORTS

La Toussaint est une fête annuelle ; elle tombe toujours à celui de MM. les Curés qui étoit en office à la pâque précédente. Le soir de la vigile, sur les cinq heures, on chante les premières vêpres ; le lendemain matin, on chante *Laudes*. et le reste de l'office se fait comme aux autres fêtes annuelles.

Après les vêpres de la fête et avant complies, on chante les vêpres des morts, pendant lesquels on tend les autels en noir, et on met la représentation au milieu du chœur. Après, on dit complies et ensuite trois *Libera* : un qui est fondé par M. Royné, curé, le second pour tous les curés de Gâprée décédés et le troisième pour la famille du seigneur de la paroisse. Ces deux derniers ne sont pas d'obligation.

Le jour des Morts, M. le Curé qui n'officioit pas le jour précédent, entre en office aux matines des morts qui se disent sur les sept heures ; on chante les trois nocturnes, au lieu du neuvième repons on chante le *Libera*, et en le chantant on fait la procession autour du cimetière. Pendant la marche de cette procession, le célébrant jette de l'eau bénite par aspersion sur tous les tombeaux à droite et à gauche. Étant de retour de la procession, on dit *Laudes* et ensuite une grande messe.

Cet office étant incomplet, celui qui y célèbre n'est pas dispensé pour cela de célébrer encore le dimanche ou fête qui suit.

Les deux curés de Gâprée possédaient par moitié toutes les dîmes de la paroisse et jouissaient, également par moitié, d'un temporel de quatre acres de terre labourable et d'une vergée d'herbe. Le revenu total de la cure étoit d'environ 4.000 livres et chacun des curés avait son presbytère particulier (1) ; lourde charge pour les taillables (2).

Au moment de la Révolution, le curé de la première portion étoit l'abbé Pierre-François-Jacques-Hyacinthe Chéradame, et le curé de la seconde portion, l'abbé Jean-François Vandoré. Tous deux prêtèrent, avec restriction, le 30 janvier 1791, le serment exigé des fonctionnaires publics, mais ils refusèrent, le 22 mai suivant, de donner lecture au prône de la lettre pastorale de M. Le Fessier, ce qui poussa le maire à la faire publier, après le dernier évangile, par le secrétaire de la mairie.

(1) *Pouillé du diocèse de Sées. — Essai sur la topographie ancienne du département de l'Orne, suivi du tableau de l'organisation religieuse de son territoire avant la Révolution*, par Louis Duval.

(2) *Cahiers de doléances des villes, bourgs et paroisses du bailliage d'Alençon en 1789*, par Louis Duval, p. 174.

Ces deux prêtres furent remplacés dans leurs fonctions curiales, le 14 juin 1791, par Jacques-Nicolas Levêque, prêtre originaire du diocèse de Châlons-sur-Marne, et précédemment desservant de Sainte-Gauburge-sur-Rille ; il fut installé le 26 juin et prit une part très active au mouvement révolutionnaire. Il donna sa démission le 24 juin 1794 et partit, le 17 juin, pour une destination inconnue.

Neuf ans plus tard, le 3 avril 1803, la paix religieuse était rendue à la paroisse par le retour de l'abbé Chéradame, qui venait d'être nommé curé de Gâprée et de Saint-Germain-le-Vieux.

CHARLES VÉREL.

Nonant, 1897.

BOESNIER (Jean-Baptiste)

INGÉNIEUR EN CHEF DES PONTS ET CHAUSSÉES

A ALENÇON

§ I. — SA CARRIÈRE

JEAN-BAPTISTE BOESNIER, est né à Paris, le 17 septembre 1720, de Paul Boesnier et de Marie-Françoise Vambert.

Je ne connais rien de ses débuts ; il donna sans doute des preuves de capacité, car dès 1753, il fut nommé, par Trudaine, ingénieur en chef de la généralité de Montauban. Il passa vingt-un ans dans ce poste, puis fut appelé en 1774 à remplacer à la tête de la généralité d'Alençon, l'ingénieur en chef de Cessart (1). Ils sut se concilier promptement la confiance et l'estime générales. L'intendant Jullien faisait de lui le plus grand cas et dans deux rapports des 11 et 15 mars 1787 (2), il fait un éloge remarquable de M. Boesnier, qui, lors du voyage de Louis XVI à Cherbourg, fit construire en moins de cinq semaines, aux environs d'Harcourt, un chemin de six lieues de longueur, dans un pays très difficile, ce qui fut considéré comme un véritable tour de force.

En 1787, Boesnier, se trouvait le doyen des ingénieurs, et, tout en lui maintenant ses fonctions en province, l'intendant des Ponts-et-Chaussées, Chaumont de la Millière, voulant lui donner un témoignage marquant de considération, lui fit délivrer, par arrêt du Conseil du Roi, du 20 septembre 1787, le brevet d'Inspecteur Général « ad honorem ».

(1) Louis-Alexandre de Cessart, l'ingénieur du pont de Saumur et de la digue de Cherbourg, a été ingénieur en chef d'Alençon, de 1767 à 1774.

(2) Archives du Minist. des T. P. Dossier Boesnier.

Quand vint la réorganisation du corps des Ponts-et-Chaussées, en 1791 à la suite de la nouvelle division administrative du pays en départements, Boesnier fut maintenu à Alençon en qualité d'ingénieur en chef de l'Orne. Il crut à ce moment devoir quitter l'uniforme d'Inspecteur général qu'il portait depuis 4 ans pour reprendre celui d'Ingénieur en chef ; mais dès que les Inspecteurs généraux eurent connaissance de ce fait, ils rédigèrent en Conseil une délibération spéciale, pour faire savoir à M. Boesnier qu'ils seraient très flattés de le voir reprendre leur uniforme qu'il n'avait jamais perdu le droit de porter (1).

Pendant la période révolutionnaire l'Ingénieur en chef Boesnier eut à passer des moments difficiles. Dans le courant de l'an 3, il avait été dénoncé pour incivisme, et la Commission des Travaux Publics avait prononcé sa mise à la retraite d'office. Son successeur était même désigné, ce devait être l'Ingénieur en chef Cahouët. Mais à l'annonce de sa mise à la retraite, Boesnier déclara nettement qu'il ne s'en irait point. Sa lettre à la Commission des Travaux Publics, est d'une allure tout à fait crâne.

« Je ne puis consentir, citoyens, à cette retraite qui est forcée, « que je n'ai pas demandée, et qui ressemblerait à une destitution. « dont il n'y a pas d'exemples dans les Ponts-et-Chaussées quand « on ne l'a pas méritée ; et, dans cette circonstance, je croirais manquer à tout mon Corps, si je ne persistais pas à rester à mon poste, « où je continuerai mes fonctions avec le zèle et l'activité dont je n'ai « jamais cessé de donner des preuves.

« BOESNIER, Ingénieur en chef, »

En même temps que Boesnier adressait cette fière réponse, à la Commission des Travaux Publics, celle-ci recevait de tous côtés des délibérations prises par les diverses autorités locales ; directoire de département, districts, commissions exécutives, etc., pour protester vivement contre la mesure projetée à l'égard du « respectable citoyen Boesnier, si digne par ses talents et son patriotisme de l'estime de tous les bons citoyens. »

Devant cette levée de boucliers ce fut la Commission des Travaux Publics qui dut battre en retraite et Boesnier garda sa position.

Elle n'était pourtant guère enviable cette position. — Dans

(1) Arch. du Ministère des Trav. Pub.

une lettre du 6 vendémiaire an 5, adressée au Ministre de l'Intérieur, l'Ingénieur en chef se plaint amèrement des retards apportés au paiement des Ingénieurs et Conducteurs « auxquels on vient par surcroît de disgrâce de retirer les subsistances en nature qui leur assuraient au moins l'existence matérielle, » La description qu'il donne de la situation du service est vraiment lamentable.

« Au nom des Ingénieurs ordinaires de ce département, et au mien, « je m'adresse à vous dans la circonstance critique que nous traversons.

« Je ne vous parlerai pas aujourd'hui de la détresse où sont les « commis de mon bureau et les conducteurs qui n'ont absolument rien « touché depuis plus de 5 mois faute de fonds chez le payeur.

« Je ne vous dirai rien non plus, ni, des cantonniers qui ont tous « abandonné leurs postes, faute d'acquit de leurs salaires, ni des « entrepreneurs qui languissent eux et leurs familles dans l'attente de « ce qui leur est dû.

« Je n'ai pas besoin de vous répéter que tout travail est cessé « depuis six mois sur les routes qui vont devenir impraticables, aucun « entrepreneur n'ayant voulu se charger des nouvelles entreprises « tant est grande la méfiance produite par le défaut de paiement et « par le discrédit des papiers avec lesquels les derniers ont été « acquittés.... ».

On peut se faire une idée de ce que devait être la direction d'un service dans de telles conditions pour un vieillard de 77 ans. — Boesnier ne songea cependant pas un seul instant à déposer le harnois. — Ce fut seulement en l'an 9, à l'âge de 81 ans, que reconnaissant « l'impossibilité où il était depuis « quelques temps déjà de monter à cheval, et la fatigue excessive qui lui occasionnaient même les voyages en voiture, » il demanda non pas sa retraite, mais un coadjuteur. — On accéda à sa demande et il fut décidé que l'Ingénieur ordinaire d'Alençon, Berthelmy serait en outre chargé d'assister, et au besoin de suppléer M. Boesnier dans les fonctions d'Ingénieur en chef pour tout le département. (Décision du 28 brumaire an 9).

Le vieil ingénieur en chef ne devait pas survivre longtemps à cette organisation dont je ne sais pas s'il y a d'autre exemple. — Le 15 prairial an 10 (4 juin 1802), il s'éteignait paisiblement dans son hôtel de la rue des Petites-Poteries, n'ayant pas cessé jusqu'aux derniers instants de sa vie, écrivait Berthelmy, de donner des preuves de son zèle pour le service.

Voici dans quels termes le préfet Lamagdelaine annonçait ce décès au Conseiller d'Etat Crétet chargé des Ponts-et-Chaussées.

« Le corps des Ponts-et-Chaussées vient de perdre son doyen. Le citoyen Boesnier est mort d'hier soir. La mémoire de cet artiste, son intégrité, son zèle, et l'amour qu'il a montré pour ses devoirs pourront longtemps servir de modèles aux fonctionnaires publics. »

Quelques jours après le Conseiller d'Etat Crétet annonçait à l'Ingénieur ordinaire Berthelmy qu'il était nommé ingénieur en chef de l'Orne.

« Je ne doute pas, lui écrivait-il, que vous ne marchiez dignement sur les traces de votre prédécesseur, et que vous ne fassiez vos efforts pour diminuer les regrets que sa perte a excités dans le corps des Ponts-et-Chaussées. »

§ II. — CAMARADERIE DES INGÉNIEURS

Dans les notes que j'avais prises autrefois sur Boesnier, je retrouve quelques lettres qui me paraissent intéressantes à reproduire, à plus d'un titre.

La Société amicale de secours entre les ingénieurs des ponts-et-chaussées date de 1863. Or, si maintenant on voit, un peu partout, des Sociétés de secours, rien n'existait encore vers 1860. Bien peu d'écoles ou d'administrations avaient organisé leurs associations charitables et les officiers de génie militaire avaient, presque seuls, je crois, institué une œuvre de ce genre.

On verra que dès le siècle dernier la solidarité entre les ingénieurs des ponts-et-chaussées était déjà telle que toute la corporation formait pour ainsi dire tacitement une véritable association.

Voici les lettres que j'ai retrouvées un jour au fond d'un lot de vieux papiers, avec lesquels on allumait le feu du bureau.

L'Ingénieur en chef de la Somme, à celui de l'Orne,

Amiens, le 7 brumaire, 4^e année.

Permettez, mon cher camarade, que j'aye recours à votre tendre commisération et à celle de tous les ingénieurs qui travaillent avec vous, en faveur du citoyen de Sordy, ancien ingénieur des ponts-et-chaussées, mon contemporain à l'école, et non moins recommandable

par ses talents que par les qualités de son âme. Cet infortuné, après avoir été employé pendant plusieurs années comme ingénieur ordinaire, a été forcé de quitter son état par l'accumulation de toutes les infirmités imaginables, aveugle, presque sourd, absolument perclus de tous ses membres, et, pour comble de maux, dans la misère la plus affreuse, n'ayant pour unique ressource qu'une pension de 1,200 fr. dans un pays où le pain a valu jusqu'à 18 fr. la livre et vaut encore 12 fr. la livre actuellement, malgré la plus abondante récolte. Il traîne sa malheureuse existence dans la petite ville de Rüe près Abbeville, où il s'est retiré comptant y trouver quelques amis. ,

J'ai cherché à pourvoir au plus pressé en faisant appel à la générosité de ses camarades du même département. Mais que peuvent leurs efforts et les miens pour combattre des besoins aussi multipliés que ceux que je sais qu'il éprouve... Ce n'est donc que d'une réunion nombreuse de secours qu'il peut attendre un soulagement réel. Je me suis adressé à la Commission des Travaux Publics, pour l'engager à obtenir des secours du gouvernement, mais je n'ose en attendre des effets bien prompts ni même bien abondants

J'ai donc crû, mon cher camarade, que je devais recourir à la bienfaisance de tous les ingénieurs des ponts-et-chaussées pour procurer à leur malheureux camarade des secours plus réels par la réunion de tous les efforts particuliers.

Puis-je espérer, mon cher camarade, que vous voudrez bien intéresser l'humanité de tous les ingénieurs qui travaillent sous votre direction. Eh ! qui refuserait d'ouvrir son âme à la commisération en faveur d'un malheureux camarade, tombé dans un état de souffrance et d'infirmités que l'imagination ne peut se représenter sans horreur et que l'âme ne peut concevoir sans déchirement.

Signé : DIDIET

En transmettant cette lettre à l'ingénieur ordinaire d'Argentan, Blanvillain, Boesnier lui dit : « Je laisse à vos sentimens « de bon confrère à répondre au citoyen Didiet et à lui adresser « directement ce que vous jugerez à propos. Le citoyen « Berthelmy (1), qui connaissait particulièrement le citoyen « Sordy, et moi, lui envoyons aujourd'hui chacun 100 fr. » (lettre du 12 brumaire, an 4).

L'année suivante, Didiet fit un nouvel appel. Comme on n'avait plus la facilité du papier monnaie, les ingénieurs de l'Orne adressèrent leur obole en commun, en numéraire, par la voie de la poste. Didiet les remercia en ces termes :

(1) L'ingénieur ordinaire d'Alençon.

L'ingénieur en chef de la Somme, à celui de l'Orne,

Amiens, le 5 germinal, an 5.

J'ai reçu, mon respectable camarade, avec votre lettre du 29 ventose, la reconnaissance du directeur de la poste aux lettres, pour retirer la somme de 48 fr. que vous voulez bien envoyer au camarade Sordis. Je suis pénétré de reconnaissance de votre générosité et de celle de nos camarades de votre département, à l'égard de cet infortuné ; et il partagera mes sentiments, lorsque je lui aurai remis le don que vous lui faites.

A l'égard du secours annuel que j'ai réclamé en sa faveur, comme les besoins qu'il éprouve exigent à peu près 1,500 francs par an, j'ai la confiance, d'après les offres que m'ont déjà faites plusieurs ingénieurs, que la répartition en sera très-peu onéreuse à chacun. J'ai trop de confiance dans votre générosité pour ne pas vous comprendre dans le petit rôle de répartition que je dresserai ; et, autant que je puis l'augurer, je n'aurai pas recours à vous de sitôt, attendu que le don que vous venez de faire, pourra être compté pour deux ans. Je tiens, comme de raison, un compte très exact de tous les envois qui me sont faits, et des offres pour l'avenir. Et je vois que j'aurai plutôt à tempérer le zèle bienfaisant de nos camarades, qu'à le stimuler.

Soyez, je vous prie, mon cher camarade, l'interprète de mes sentiments pour vos dignes coopérateurs, et recevez l'assurance de mon sincère et inviolable attachement.

Signé : DIDIET (1)

De telles lettres méritaient d'être publiées, et je remercie la Société Historique de l'Orne de m'avoir permis de le faire.

Nos anciens professaient que la solidité des fondations d'un ouvrage doit être la première préoccupation de l'ingénieur. Notre camaraderie est leur œuvre, et ils l'ont solidement fondée. Elle ne date point d'hier, et je crois et j'espère qu'elle durera, parce qu'elle repose sur un principe qui défie les outrages des hommes : *La fraternité*.

§ III. — DESCENDANCE DE BOESNIER

La famille de Boisdeffre.

Boesnier s'était marié vers 1763, avec demoiselle Marie-Magdeleine-Henriette-Angélique Barbot, fille d'un inspecteur

(1) Didiet fut sous le premier Empire ingénieur en chef, à Bordeaux, puis à Dijon. Admis à la retraite le 18 septembre 1815, il est mort dans la Côte-d'Or le 1^{er} mars 1816.

des manufactures. Lorsqu'il vint en 1774 de Montauban à Alençon, il était veuf et n'avait qu'une fille, Angélique-Dièze-Jaquette, née à Montauban, le 30 novembre 1764. Mademoiselle Boesnier, épousa en 1779, Louis-René Le Mouton de Boisdeffre, capitaine au régiment Dauphin-Cavalerie, né à Bérus (Sarthe), le 15 février 1744.

Voici l'acte de mariage :

Le mardi 27 avril 1779, ont été mariés et ont reçu la bénédiction nuptiale de nous vicaire soussigné, messire Louis-René Le Mouton de Boisdeffre, capitaine de cavalerie au régiment Dauphin, chevalier de l'ordre royal militaire de Saint-Louis, fils de messire René-Jean Le Mouton, chevalier, seigneur de Boisdeffre, Bethon et autres lieux, lieutenant-colonel du Régiment Dauphin-Cavalerie, chevalier de l'ordre royal militaire de Saint-Louis, et de noble dame Geneviève-Victoire Philippe de Saint-Nicolas, ses père et mère, de cette paroisse, d'une part,

Et

Demoiselle Angélique Die (1) Jaquette Boësnier, fille mineure du sieur Jean-Baptiste Boësnier, ingénieur en chef du Roi, pour les ponts et chaussées, et de défunte dame Marie-Magdeleine Henriette-Angélique Barbot, ses père et mère, née dans la paroisse de Saint-Jacques de la ville de Montauban en Quercy et demeurant en cette paroisse depuis environ quatre ans, d'autre part.

Après une publication de Ban de leur promesse de mariage faite au prône de la messe paroissiale un jour de dimanche, dans cette église, sans opposition, ayant obtenu dispense des deux autres de Mgr l'évêque de Sées par acte dûment insinué et contrôlé en date du jour d'hier signé de Brest, vic. gén., les fiançailles célébrées hier, étant aussi certain du décès de la mère de l'épouse par acte dûment en forme, le tout fait sans empêchements quelconques, en présence des témoins soussignés qui nous ont certifié la liberté et le domicile des susdits époux savoir :

Du côté de l'époux :

Monsieur son père, madame sa mère, messire Jean-François-René Le Mouton de Boisdeffre, lieutenant au régiment des carabiniers de Monsieur, son frère, Messire Pierre-Charles de Regnier, colonel au corps royal d'artillerie, chevalier de l'ordre royal militaire de Saint-Louis, son oncle,

Du côté de l'épouse :

Monsieur son père, Messire Louis-Henri-Rémond Derecoalde, che-

(1) Ce prénom assez étrange est écrit tantôt *Die*, tantôt *Dié*, tantôt *Diez* ou *Dièze*.

veaux-léger de la garde du Roi, et le sieur Etienne-Thomas Maillet, sous-ingénieur des ponts et chaussées et plusieurs autres parents et amis soussignés.

Suivent les signatures :

BOISDEFFRE, BOESNIER LE MOUTON DE BOISDEFFRE, SAINT-NICOLAS DE BOISDEFFRE, BOESNIER, DUNEVEU BARBOT, LE CH^r DE BOISDEFFRE, DE RÉGNIER, DERECALDE fils, Geneviève BOISDEFFRE, Madelaine DE BOISDEFFRE, DE SAINT-NICOLAS DE REGNIER, MAILLET, GAUTIER, ptre vic.

De leur mariage, M. et M^{me} de Boisdeffre eurent au moins quatre enfants :

1^o *Angélique-Renée-Henriette*, née le 2 juillet 1781, à Alençon, rue des Petites-Poteries, baptisée le même jour par le vicaire Gautier, a eu pour parrain son grand-père paternel René-Jean Le Mouton de Boisdeffre, brigadier des armées du Roi, lieutenant-colonel du Régiment-Dauphin cavalerie ; et pour marraine sa bisaïeule maternelle Anne-Angélique du Neveu de la Ballue, veuve de Jacques-Julien Barbot, ancien inspecteur de manufactures, le parrain et la marraine sont représentés, le père est absent.

2^o *Auguste-Louis-Jean-Baptiste*, né le 29 octobre 1782, à Alençon, rue des Petites-Poteries, baptisé le même jour par le vicaire Gautier.

Parrain : son grand-père maternel Jean-Baptiste Boesnier, ingénieur du Roy en chef pour les ponts et chaussées.

Marraine : sa grand'mère maternelle, M^{me} de Boisdeffre.

Le parrain et la marraine sont représentés, le père est absent il est qualifié major du régiment de Bourgogne-Cavalerie.

3^o *Julie-Françoise-Antoinette-Virginie*, née le 26 novembre 1784, à Alençon, rue des Petites-Poteries, baptisée le même jour par le vicaire Gautier.

Parrain : Messire François Le Mouton de Boisdeffre, vicaire général et chanoine de la cathédrale du Mans.

Marraine : Dame Barbot de la Chênelaye.

Le père, présent à l'église, a signé sur le Registre.

4^o *Adolphe-Louis-René*, sans doute né à Bérus (Sarthe), domaine de la famille de Boisdeffre, car je n'ai pas retrouvé son acte de baptême sur les registres d'Alençon.

Louis-René de Boisdeffre fut nommé maréchal de camp en

1792. Il est mort à Alençon le jeudi 26 mai 1814, rue des Petites-Poteries, à 3 heures du soir.

C'est aussi dans cet hôtel de la rue des Petites-Poteries que mourut M^{me} de Boisdeffre, née Boësner, le 9 novembre 1837, à 10 heures du soir.

Des quatre enfants qu'elle avait eus, l'aînée, Angélique-Renée-Henriette, épousa le 23 fructidor an 12, M. Jean-Gilles-François d'Avesgo d'Ouilly, et l'un des témoins du mariage fut M. Berthelmy, ingénieur en chef des ponts et chaussées, l'ami et le successeur du grand-père Boesnier.

Auguste-Louis-Jean-Baptiste, le filleul du vieil ingénieur, fut tué le 21 mars 1807 au combat de Villemberg (1).

Julie-Françoise-Antoinette-Virginie a dû mourir sans postérité avant 1837.

En tout cas, après la mort de Madame de Boisdeffre, il ne figure à l'acte de partage fait devant M^e Masson, notaire, le 2 avril 1838, que Madame d'Avesgo, et Adolphe-Louis-René.

Ce dernier, qui servit en 1813 et 1814 dans les gardes d'honneur du général de Ségur (2) fut le père du général de Boisdeffre actuel, de M. Lyonnel de Boisdeffre, qui habite encore à Alençon le vieil hôtel familial de la rue des Petites-Poteries — qu'on a longtemps appelé hôtel Boesnier — et enfin de M. Stephen de Boisdeffre, Directeur honoraire au Ministère des Finances, mort ces dernières années. M. Stephen de Boisdeffre était entré à l'École Polytechnique en 1847 et il y avait été l'ancien d'un Miribel (3).

(1) Comte de Contades. *Une famille de Soldats. La Maison de Boisdeffre.*

(2) Comte de Contades, loc. cit.

(3) Il y a eu 4 Miribel à l'École Polytechnique — promotions : 1839, 1848, 1851, 1886. Le prédécesseur du général de Boisdeffre à la tête de l'Etat-Major général était celui de la promotion 1851.

La Chapelle et le Pèlerinage

DE

NOTRE-DAME DE PITIÉ

A LONGNY (ORNE).

Le voyageur, qui se rend de la gare de Boissy-Maugis à Longny, y arrive par une route, dominée, d'un côté, par des coteaux presque tous incultes et taillés à pic, et suspendue, de l'autre, sur des prairies où les eaux de la Jambée entretiennent la fraîcheur. A quatre ou cinq cents mètres environ des premières maisons, il aperçoit le bourg tout encadré dans la verdure ; l'élégante Chapelle de Notre-Dame de Pitié lui apparaît à gauche sur un monticule élevé, à moitié cachée par les allées de tilleuls et de sapins qui l'entourent ; en face de lui, il voit la tour de l'église paroissiale et les hauts platanes qui ombragent la grille du château ; sur la droite, s'étend une belle et fertile vallée au-delà de laquelle s'élèvent des collines très escarpées, sur le sommet desquelles se montrent dans le lointain, les vastes bois, appelés bois de Longny. Enfin, ce bourg offre tant de beautés pittoresques que l'illustre auteur de *l'Orne Archéologique et Pittoresque* n'a pas craint d'affirmer qu'il était certainement un des plus gais et des plus agréables, dans l'été du moins, de tout le département de l'Orne.

La Chapelle de Notre-Dame de Longny est dans une situation des plus heureuses, dominant la vallée d'un côté et le bourg de l'autre. La légende populaire raconte ainsi son origine. Une statue de Notre-Dame de Pitié avait été faite à Chartres pour la Chartreuse du Val-Dieu, près Mortagne, et on l'y transportait, lorsque, arrivée au bas du mont sur lequel s'élève aujourd'hui la chapelle, la voiture s'arrêta immobile. On fit de grands efforts pour la faire avancer ; on eut même recours à un renfort de dix autres chevaux ; la voiture ne fit aucun mouvement.

A la nouvelle de cet événement extraordinaire, les habitants

du bourg et des paroisses environnantes accoururent en grand nombre ; tous comprirent que la Sainte-Vierge demandait que dans ce lieu on lui élevât un sanctuaire. Alors on déposa la statue miraculeuse au pied de la colline qu'elle paraissait choisir elle-même pour y être honorée, et les seigneurs de Longny, ducs de Dunois et de Longueville, firent bâtir sur son sommet une chapelle pour la recevoir.

D'après une tradition, encore existante à Longny, lorsque la statue de Notre-Dame de Pitié fut descendue du chariot et déposée au pied de la colline jusqu'à l'achèvement du sanctuaire qu'on lui élevait, on construisit, pour l'y placer, une jolie grotte ou *Mariette* entièrement faite en gros cailloux du pays.

Cette grotte était bâtie sur le bord de la route de Mortagne, en face de l'endroit où l'image de la Mère de Dieu s'était arrêtée et à côté d'un escalier qui conduisait autrefois de cette route à la Chapelle de Longny.

Cet escalier, détruit depuis trente ans environ, était situé à peu près en face le chœur de la Chapelle, à l'endroit où l'on voit aujourd'hui, autour du cimetière, un mur d'une certaine hauteur soutenu par deux contreforts.

Quand le nouveau temple, dédié à Marie, fut terminé, la statue miraculeuse s'y laissa transporter sans obstacle. Alors, eut lieu la bénédiction solennelle de ce sanctuaire : Notre-Dame de Pitié se plut à y répandre ses faveurs, et des miracles nombreux s'y opérèrent. Dès lors un pèlerinage renommé au loin s'y établit.

Quant à la grotte qui avait été la première demeure de la *Bonne Notre-Dame* de Longny, une autre statue de la Sainte-Vierge y fut aussitôt remplacée, et elle y demeura jusqu'à la suppression du prieuré des Bénédictines de Longny. Le 26 avril 1633, Monseigneur Jacques Camus de Pont-Carré, évêque de Séz, avait permis à Madeleine du Pommereuil, Madeleine du Mesnil et Marguerite du Mailloc, religieuses d'Almenèches, à Almenèches, de prendre, sauf le consentement de l'évêque de Chartres (1), possession de ce prieuré, fondé en partie par les sieur et dame de l'Épinay (2).

(1) Avant 1789, Longny faisait partie de l'évêché de Chartres.

(2) Ce prieuré, à la collation du roi, ne valait que mille livres de rente, d'après le Pouillé du diocèse de Chartres de 1738.

Son existence ne fut pas de longue durée. Ces religieuses s'étant établies à Longny sans lettres patentes du roi, Louis XV, par un arrêt de son conseil, en date du 6 avril 1748, supprima leur prieuré (1).

L'église de ce prieuré était dédiée à Jésus-Christ, sous le titre de Saint-Sauveur, et la statue, très vénérée à Longny, représentait la flagellation du Christ.

Après le départ des religieuses, leur église fut fermée ; mais sur le désir des habitants de Longny, cette statue en pierre de taille et bien ciselée fut transférée dans la grotte où avait été placée d'abord Notre-Dame de Pitié.

Le prieur-curé de Longny, en l'y transférant, fit graver sur cuivre une inscription rappelant l'arrivée miraculeuse de Notre-Dame de Pitié à Longny, et on l'attacha au dos de cette statue. Sur cette inscription, on lisait encore que l'image de Jésus flagellé reposait à la même place que Notre-Dame de Pitié pendant la construction de sa chapelle.

Cette statue resta dans cette grotte jusqu'à la Révolution. A cette époque, un habitant de Longny l'enleva secrètement et la cacha chez lui pour la soustraire aux outrages des Sans-Culottes. Furieux de l'enlèvement de cette image du Sauveur, ils démolirent la grotte.

Lorsque la tourmente révolutionnaire fut passée, cet homme de foi se hâta de porter son précieux dépôt dans l'église paroissiale. Heureux de posséder encore cette statue vénérée, M. le curé de Longny lui donna une place d'honneur, en la mettant dans une niche au-dessus du maître-autel. En 1844, eut lieu la translation de cette statue dans un tombeau ou sépulchre qu'on construisit sous la tour, avec des morceaux agglomérés de laitier, auprès de la grande porte de l'église.

Ce tombeau, *que les pèlerins appelaient le tombeau du Christ ou le Saint-Sépulchre*, n'était pas une œuvre d'art, mais les souvenirs religieux qu'il rappelait le rendaient l'objet d'une grande vénération.

(1) Ce prieuré était situé à la sortie du bourg, au lieu où est aujourd'hui le Champ-de-Foire. Les bâtiments en furent démolis pour faire place à la route qui part de Longny pour rejoindre à Saint-Anne celle de Paris.

Le calvaire, placé sur le Champ-de-Foire, occupe le même emplacement que l'autel de l'église de ce prieuré.

Après avoir fait leurs dévotions à la Chapelle de Notre-Dame de Pitié, les pèlerins ne manquaient jamais de faire leur pèlerinage au Saint-Sépulchre et de baiser pieusement les pieds du Christ.

Cet état de choses dura jusqu'en 1880. A cette époque eut lieu la restauration de l'église paroissiale de Longny, et les statues qui n'étaient plus en état d'être restaurées, furent enlevées du lieu saint. L'image de la flagellation du Christ fut de ce nombre. Comme les règlements ecclésiastiques ordonnent de déposer en terre, soit dans le cimetière, soit auprès de l'église, les statues bénites que leur vétusté oblige de ne plus laisser exposées dans le Lieu Saint, le vicaire de Longny plaça, près de l'église, cette antique statue de Jésus flagellé, dans les fondations du nouveau presbytère, alors en construction.

L'inscription, qu'elle portait, pour consacrer un souvenir d'une grande valeur historique pour la Chapelle de Notre-Dame de Pitié, repose avec elle dans le tombeau.

La Chapelle de Notre-Dame de Longny fut bâtie vers le milieu du XVI^e siècle ; elle est élégante, svelte et majestueuse avec des contreforts décorés autrefois de statues ; son architecture est toute de la Renaissance. François d'Orléans, III^e du nom, duc de Longueville, qui était alors baron de Longny, est généralement considéré comme son fondateur ; il vit commencer ce bel édifice, mais étant mort sans alliance le 22 septembre 1551, il n'eut pas la consolation de le voir finir. Ce François d'Orléans, d'après Moreri, était fils de Louis d'Orléans, II^e du nom, duc de Longueville, mort le 9 juin 1537 et de Marie de Lorraine, fille aînée de Claude de Lorraine, duc de Guise.

La succession de François d'Orléans, III^e du nom, duc de Longueville, fut recueillie, l'an 1551, par Léonor d'Orléans, duc de Longueville, fils de François d'Orléans, marquis de Rothelin, qui était frère de Louis d'Orléans, II^e du nom, et troisième fils de Louis d'Orléans, I^{er} du nom, duc de Longueville, et de Jeanne de Hochberg, fille unique et héritière de Philippe, marquis de Hochberg, comte souverain de Neufchâtel en Suisse, seigneur de Rothelin, etc.

François d'Orléans, père de Léonor d'Orléans, mourut le 25 octobre 1548. Il avait épousé en juillet 1536, Jacqueline de Rohan, fille de Charles, seigneur de Gié, et de Jeanne de Saint-Séverin, morte l'an 1586.

Sur le portail de ce joli monument, au-dessus des bas-reliefs qui le décorent, on lit la date de 1549. Sur le haut de la tour, à l'extérieur, on voit le millésime de 1555 ; ce chiffre semble indiquer que cette tour ne fut terminée que six ans plus tard. Dans le chœur de cette chapelle, du côté de l'évangile, les vitraux, où sont représentés deux chanoines de Chartres, contiennent la date de 1556 ; elle indique sans doute l'époque où ils furent placés. Mais ces mêmes vitraux, probablement détruits ou endommagés par les injures du temps ou par les guerres de religion, qui causèrent tant de dégâts dans les églises du Perche, furent en partie remplacés ou restaurés en 1634.

La voûte actuelle toute en pierre, et très richement ouvragée, remonte à l'an 1606, comme l'atteste une pièce manuscrite, conservée dans les archives de cette chapelle, et rédigée en 1774, par M. l'abbé Lecomte, principal du collège de Longny. Le même titre nous apprend qu'elle fut faite par les bons soins de Sandubois, conseiller du roy et prévost de la charité (1).

Le nom du même Sandubois était aussi gravé à la voûte, sur le principal cul-de-lampe, et l'inscription se terminait par ces mots : *Priez Dieu pour lui et sa femme, qui ont donné ceste voulte*. Les ouvriers qui ont reblanchi les murs et la voûte de cette chapelle, au moment de la dernière restauration, ont passé leur badigeon non seulement sur cette inscription, mais de plus sur toutes les autres qui se trouvaient, soit sur la voûte, soit sur les murs de cet antique sanctuaire ; on n'en voit plus aucune actuellement.

Sur un autre cul-de-lampe, on lisait encore : *Michel Serreau, prieur de Longny*. Ce Michel Serreau a-t-il contribué à cette construction, ou était-il simplement prieur à l'époque où elle fut construite ? Nous ne connaissons aucun document historique à l'aide duquel on puisse répondre à ces questions.

La toiture très élancée de cette chapelle se termine élégamment par des épis en plomb et par des fleurs en fer forgé.

Dans les premières années du xvii^e siècle, en 1613, Bart des Boulais écrivait dans son recueil des antiquités du Perche : « En ce lieu (Longny) oultre l'esglise paroissiale fondée de

(1) Dans ce Mémoire de 1774, on lit aussi que M. l'abbé Lecomte, principal du collège, fit présent à la Chapelle de Notre-Dame de Pitié d'une seconde cloche et de deux beaux lustres montés en cristaux.

« Saint-Martin, il y a une très belle chapelle fondée de Notre-Dame de Pitié, hors le bourg, dedans le cymetière dudict Longny. C'est une chapelle pleine de dévotion où presque tout le peuple catholique va offrir ses vœux à Dieu et à la Sainte-Vierge, sa mère, et en laquelle il est faict et se faict plusieurs miracles. »

« Cette chapelle, dit l'*Orne Archéologique et Pittoresque* est un petit bijou moins précieux encore par l'art avec lequel il est lui-même ciselé, que par la perfection des accessoires qui y sont enchassés.

« La porte d'entrée est flanquée de pilastres et surmontée d'une sorte de baldaquin appuyé contre la muraille, entre les montants duquel on voit, dans une niche, la Mère de Pitié tenant son Fils sur ses genoux, et, dans un médaillon, le sacrifice d'Abraham. Tout cela est d'un précieux travail, mais fort endommagé. Les sujets sont mutilés, les écussons grattés. Sous la corniche qui règne à la naissance du toit, au pignon de la façade aussi bien que le long de la nef, grimacent des monstres ou sourient des anges au visage gracieux.

« La tour, peu élevée et percée de longues fenêtres géminées qui se terminent en plein cintre, fait saillie sur le corps principal et se trouve à droite en entrant. Des niches élégantes dont la voûte intérieure, en forme de coquille, porte des traces évidentes de peinture rouge, des clochetons, à jour, ornés de petits personnages et du meilleur goût, décorent les contreforts. La Renaissance n'a rien laissé de mieux dans notre pays.

« A l'intérieur, on remarque tout d'abord de très jolis vitraux peints. L'une des fenêtres nous offre la Visitation de la Vierge avec la date de 1536 et une inscription portant que cette vitre fut donnée par les chanoines de l'église de Chartres et les prêtres de Longny : des armoiries, dont nous n'avons pu faire l'attribution, se voient sur cette fenêtre, ainsi que la sainte chemise, cette sauvegarde de Chartres, *Carnutum Tutela*.

« Une autre présente un guerrier à genoux, sur la casaque et les épaules duquel apparaît l'aigle à deux têtes de la Maison d'Alençon, emblème qui se retrouve dans d'autres endroits de cette fenêtre et sur quelques pierres de cette chapelle ; le chevalier porte barbe et moustaches longues et cheveux ras ; — une troisième, une Notre-Dame de Pitié et un groupe de person-

nages uniformément vêtus de noir et agenouillés : ce sont probablement les donateurs de la vitre. Le dessin des têtes est d'une grande beauté ; — une dernière enfin, de magnifiques débris d'un arbre de Jessé peint en grisaille, et dont quelques têtes seulement ont échappé.

« La voûte intérieure des croisillons est ornée d'arabesques, de têtes d'anges, de feuillages, d'un travail très fin. A celle de la nef apparaissent des écussons portant des aigles à deux têtes, d'autres un cerf dans l'eau, des fleurs de lys et des croix. On y lit aussi le nom d'un prieur, Michel Serre, et à l'entour d'un cul-de-lampe, une inscription indiquant les donateurs de *ceste voulte*.

« On remarque encore dans cette chapelle (1845), décorée d'ailleurs d'une profusion de fleurs artificielles les plus gracieuses et les plus coquettes que puissent créer des doigts de femme, de très bonnes gravures d'après Poussin, par Claudine Boussonnet Stella, l'une de nos femmes graveurs les plus célèbres et le plus habile interprète de la couleur et du caractère de ce maître, et quelques tableaux, notamment un Christ apparaissant à une religieuse et un Daniel dans la fosse aux lions, vieille peinture donnée en 1835.

« Des tombes dont les écussons sont effacés, sont au milieu de cette jolie chapelle.

« A l'extérieur, nous ne voyons plus rien à mentionner que la tombe d'un artiste assez distingué comme peintre d'ornements, Alexandre-Gustave Luchet, mort à Longny, le 22 janvier 1845, à l'âge de 44 ans, et sur une fenêtre bouchée, en grandes lettres blanches sur un fond noir, une invocation à la Sainte-Vierge, tout à côté de l'inscription : *Liberté, Egalité, Fraternité*, qui, nous le croyons, n'était pas nécessaire à Longny, comme elle a pu l'être ailleurs, pour protéger contre d'odieuses dévastations un monument à la fois artistique et religieux. »

Un autre historien du Perche, l'abbé L. Joseph Fret dans ses *Antiquités et Chroniques Percheronnes*, donne des verrières de cette chapelle la description suivante :

« Cette chapelle est décorée de jolis vitraux : on lit sur l'un d'entre eux, du côté de l'évangile, la date de 1556, époque où ils furent placés. Ces vitraux furent, en 1634, en partie remplacés par des nouveaux. On y voit à genoux deux chanoines de Chartres, en surplis et en soutane violette.

« Le vitrail de la fenêtre du côté de l'épître, proche de l'autel, fut donné par les moines du Val-Dieu. On y voit sur un panneau une procession de ces religieux venant en pèlerinage à Notre-Dame de Pitié. Sur le vitrail, du côté de l'évangile, et parallèle à celui-ci, est représenté un des sires de la Frette, à genoux, en costume des chevaliers du moyen-âge. Ce fut ce seigneur qui donna le vitrail à la Chapelle.

« Un petit caveau, pratiqué dans l'enfoncement du mur, au-dessous de cette fenêtre, renfermait sa tête et son cœur embaumés. Cette tête avait encore sa longue barbe et ses cheveux, quand la populace de Longny, poussée par les meneurs de 1793, l'arracha du lieu de son repos pour en faire l'objet de sa dérision et de sa rage. Au rapport des contemporains, cette fureur barbare alla si loin, que ces êtres dégradés, oubliant le respect dû aux morts, poussèrent cette tête à coups de pied du haut en bas des degrés de pierre qui conduisent à la chapelle, et lui firent subir ces indignes traitements le long des rues du bourg, jusqu'à ce que leur rage sacrilège fut assouvie.

« Sous la tour des cloches est encore le caveau des sires de Longny, ainsi que l'indique une tête de mort placée sur deux os en sautoir, sculptés en bas-relief à la clef de voûte de cette tour (1840). La révolution, qui a dévasté la chapelle, aura sans doute profané aussi les tombeaux qu'elle renfermait. »

Dans les descriptions qu'ils viennent de donner des anciens vitraux de la chapelle de Notre-Dame de Longny, l'auteur de l'*Orne Archéologique et Pittoresque* et celui des *Antiquités et Chroniques Percheronnes* se complètent mutuellement, car l'un donne des détails que l'autre ne fait pas connaître ; et, grâce à ces deux récits, on arrive à reconstituer toutes les scènes religieuses et historiques qui étaient représentées sur ces belles verrières (1).

Sans ces récits, en effet, nous ne pourrions plus aujourd'hui connaître les scènes représentées sur ces antiques vitraux, car, depuis vingt-cinq ans environ, le vitrail représentant un sire de la Frette, celui où l'on voyait une procession de religieux du

(1) Dans sa notice, sur la Chapelle de Notre-Dame de Pitié, M^{lle} Marchand dit que, sur le vitrail représentant un arbre de Jessé, placé au-dessus d'une des portes latérales, on voyait plusieurs rois de Juda : David, Josaphat, Ezéchias et quelques autres.

Val-Dieu (1) et ceux où l'on admirait encore, en 1845, les magnifiques débris d'un arbre de Jessé ; un guerrier à genoux et une Notre-Dame-de-Pitié, ont cessé d'exister. Les terroristes de 1793 et les injures du temps avaient tellement endommagé ces vitraux, qu'ils étaient, dit-on, incapables d'être restaurés ; telle est la cause pour laquelle on les a enlevés de cette chapelle dont ils avaient été, pendant trois siècles, l'un des plus beaux ornements. A la place qu'ils occupaient, on voit actuellement des verrières représentant des scènes de la vie de Notre-Seigneur ou de la Sainte Vierge.

Le chœur de la chapelle de Longny a la forme d'une abside à cinq pans ; on y voit cinq fenêtres.

Ces fenêtres, de même que celles de la nef, qui a quatre travées, se composent de trois arcatures surmontées d'une rosace.

Le vitrail de la fenêtre du fond de l'abside a été offert, *comme ex-voto*, par les habitants de Longny, en reconnaissance d'une grâce obtenue ; Jésus-Christ en croix y est représenté avec la Sainte Vierge, d'un côté, et l'apôtre Saint Jean, de l'autre.

Avant la restauration de cette chapelle, commencée vers l'an 1872, cette fenêtre était bouchée et n'avait plus de meneaux.

Pendant la Révolution de 1789, on y avait placé, au dehors, en grandes lettres blanches sur un fond noir, l'inscription : *Liberté, Egalité, Fraternité*, qui s'y voyait encore en 1845.

Les meneaux actuels, ainsi que la rosace de cette fenêtre, ont été faits, en 1872, d'après le dessin donné par M. Hulot, architecte à Paris, cousin de M. l'abbé Moreau, un des restaurateurs de la chapelle.

(1) Que l'on ne soit pas surpris de voir les Chartreux du Val-Dieu représentés ici comme venant en pèlerinage à la *Bonne-Notre-Dame* de Longny.

Ces religieux, en effet, eurent toujours la plus grande vénération pour Notre-Dame-de-Pitié, dont la statue, destinée à leur monastère, s'était miraculeusement arrêtée à Longny.

D'après une tradition que nous avons recueillie à Longny, quelques religieux du Val-Dieu, au nom de toute la communauté, venaient régulièrement, le premier lundi de chaque mois, faire leurs dévotions au sanctuaire de Notre-Dame-de-Pitié.

Ce jour-là, ces religieux ne manquaient jamais de faire une distribution de pain aux pauvres de Longny. Sur une grande table qu'ils dressaient auprès de la grille du cimetière, ils déposaient les pains qu'ils avaient apportés, et ils en donnaient à tous les pauvres qui venaient en demander.

Cet usage dura jusqu'à la Révolution.

Dans la fenêtre du côté de l'Evangile, près de l'autel, où l'on voyait autrefois un chevalier du moyen-âge, il y a de nos jours une verrière représentant la rencontre de Jésus et de sa sainte Mère sur le chemin du Calvaire. Un seigneur de la Frette, dit-on, était le donateur de l'ancien vitrail ; le nouveau est un don de M. l'abbé Moreau, prêtre, né à Longny en 1839.

Le vitrail du côté de l'épître, près de l'autel, où une procession de religieux du Val-Dieu se dirigeait vers la chapelle de Longny, est remplacé aussi par un nouveau, sur lequel on voit la Purification de la Sainte Vierge et la Présentation de Jésus-Christ au temple. M. Lucas, curé-doyen de Longny, mort en 1874, en est le donateur.

Dans l'autre fenêtre du chœur, du côté de l'épître, le vitrail représente l'Annonciation. Il a été donné par un prêtre, natif de Longny, M. Giraudeau, mort en 1887 curé de Dame-Marie.

Dans l'*Orne Archéologique et Pittoresque*, M. de La Sicotière fait mention d'un vitrail représentant un guerrier à genoux, sur la casaque duquel apparaissait l'aigle à deux têtes de la maison d'Alençon ; il était, paraît-il, placé dans cette fenêtre.

M. de La Sicotière parle aussi d'une verrière de Notre-Dame-de-Pitié, avec un groupe de personnages uniformément vêtus de noir et agenouillés ; elle figurait, dit-on, dans la fenêtre où l'on voit aujourd'hui la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception.

Le portrait de chaque prêtre donateur se voit au bas du vitrail qu'il a donné. M. Lucas et M. Moreau sont ressemblants ; M. Giraudeau ne l'est pas.

La fenêtre du côté de l'évangile, qui fait pendant à celle-ci, est celle où sont représentés deux chanoines de Chartres. De tous les anciens vitraux, c'est le seul qui ait été conservé.

En bas de ce vitrail, sur un premier plan, on voit deux ecclésiastiques à genoux, sur des prie-Dieu, revêtus de l'ancien costume des chanoines de Chartres.

Chaque prie-Dieu est orné d'un écusson. Sur celui de droite, les armoiries sont : *d'azur, au chevron d'argent, accompagné en chef d'une rencontre de cerf d'or ; à dextre et à senestre, deux marteaux d'argent emmanchés d'or ;*

Devise : *Cornua ne tollas.*

Sur celui de gauche : *d'azur, à un bâton noueux d'or en fasce,*

accompagné en chef d'un croissant d'argent, en pointe d'une étoile de même.

Un cartouche placé entre les deux écussons, porte l'inscription suivante :

1556
Summipera Ecclesie
Carnutensis Cano-
Nici, atz Longni-
Aci rectores
Fvere, 1634. REFAICT.

Le chanoine agenouillé à gauche lit le *Salve, Regina cœli, lætare*, et l'autre, l'*Ave Regina cœlorum*.

Le milieu de cette verrière, dans les trois arcades, est rempli par six personnages représentant la scène de la Visitation ; à gauche, la sainte Vierge avec cette inscription au-dessus de sa tête : *Magnificat anima mea Dominum* ; et à droite, sainte Elisabeth avec cette inscription placée de même : *Unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me*.

Au-dessous de ces six personnages, on lit ce verset du ps. 105 : *Memento nostri, Domine, in beneplacito populi tui ; visita nos in salutari tuo*.

Enfin, dans la rosace du tympan, est représenté le « vêtement sacré de Notre-Dame » avec l'inscription « *carnutum tutela* » cette insigne relique de la Mère de Dieu, donnée le 8 septembre 876, par Charles-le-Chauve à la cathédrale de Notre-Dame de Chartres, dont elle a été la sauvegarde.

Le sanctuaire de Longny a deux chapelles latérales, qui donnent au plan général la forme d'une croix latine. Avant la Révolution, ces chapelles appartenaient à des familles particulières qui avaient fait des fondations pour leur entretien ou avaient contribué aux frais de leur construction et continuaient de les entretenir.

Dans le procès-verbal de la visite que Mgr l'évêque de Chartres fit dans l'église paroissiale de Saint-Martin de Longny-au-Perche et dans la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié, avant midi, le 19 mai 1776, nous lisons : « Nous, Evêque de Chartres.... Nous « étant transporté dans la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié, « avons reconnu que la chapelle latérale, du côté de l'évangile, « appartient à la famille de Pierre-Jacques Lohu, ainsi qu'il

« nous a été attesté par un très grand nombre des principaux habitants et par les quittances des réparations faites à la dite chapelle par ledit Lohu ; pour quoi nous lui en conservons tous les droits. Avons ordonné qu'on fera faire un marchepied à l'autre chapelle. M. le prieur curé de Longny aura la bonté de publier les ordonnances de Monseigneur (suivent les signatures). »

La famille de Lohu habitait le château du Rouillis, commune de Moulicent. Ce château, détruit depuis longtemps, était situé dans le bois du Rouillis, appartenant aujourd'hui à M^{lle} Marie de Bausse. On y voit encore son emplacement et quelques restes des fossés qui l'entouraient. L'autre chapelle latérale, d'après une tradition qui s'est transmise jusqu'à nos jours, appartenait à la famille Monhée, de Saint-Victor-de-Réno.

La chapelle latérale du côté de l'Evangile est dédiée au Sacré-Cœur de Jésus, et le vitrail y représente l'apparition de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie. La fenêtre de la nef, placée immédiatement au-dessous de cette chapelle, a une verrière représentant la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception. M^{me} Luchet en est la donatrice.

Du côté de l'épître, dans l'autre chapelle latérale, on voit au-dessus du tabernacle de l'autel, une jolie statue de la Mère de Dieu ayant à ses pieds un prisonnier à genoux, dont elle brise les chaînes ; elle est vénérée sous le vocable de Notre-Dame-du-Purgatoire. Sur le vitrail est représentée Notre-Dame Auxiliatrice. Enfin, au-dessus d'une des portes latérales, dans la fenêtre où était jadis l'arbre de Jessé, apparaît aujourd'hui la Présentation de la Sainte Vierge.

A l'entrée du chœur, on voit deux belles statues : du côté de l'Evangile, saint Roch et du côté de l'épître saint Sébastien, très honorés à Longny et dans les environs. Ce sont là, en effet, deux saints vraiment populaires et dont la puissante protection auprès de Dieu n'est jamais invoquée en vain contre la peste et les maladies contagieuses.

Au-dessus du maître-autel, plusieurs clefs de voûte présentent des armoiries. On voit ainsi figurer *l'aigle à deux têtes de la Maison d'Alençon*, un *cerf élané* et plusieurs autres dont les détails disparaissent en partie, noyés sous le badigeon. Cependant, quelques indices permettent encore de reconnaître les ar-

nies des *Gruel de la Frette* qui sont : d'argent, à trois fasces de sable : et celles des *comtes et ducs de Vendôme* qui sont : De gueules, à six fleurs de lys d'or, 3, 2 et 1. Le duc de Vendôme était seigneur de Longny en 1698.

Avant 1789, la chapelle de Longny était desservie par cinq chapelains, et les revenus des fondations jointes aux offrandes des fidèles suffisaient à leur entretien. La principale fête de ce pèlerinage a toujours été, avant comme après la Révolution, celle du 8 septembre, communément appelée *la septembre*.

A l'époque de la Terreur, au mois de juillet 1793, un nommé Lacroix, président du comité de fabrication du salpêtre, à Mortagne, vint à Longny, escorté de plusieurs révolutionnaires, afin d'y établir un fourneau à salpêtre.

Dès que cet agent de la commission des poudres et salpêtres pour le district de Mortagne fut arrivé, les membres du Conseil général de la commune de Longny se réunirent à la mairie, et Lacroix fit décider que le fourneau serait construit dans l'église paroissiale. Ce terroriste se rendit ensuite à la chapelle de Notre-Dame-de-Longny. A peine arrivé, il dit qu'avec les ossements des bienfaiteurs, inhumés dans cette chapelle, on pourrait faire une grande quantité de salpêtre. Après cela, sans rien dire de son dessein aux membres du Conseil général qui l'accompagnaient, Lacroix prit un chevron, et, au même instant, se dirigea vers la statue de Notre-Dame-de-Pitié.

Il la frappa aussitôt de plusieurs coups de chevron et abattit la tête de la Vierge. Son impiété n'étant pas encore satisfaite, il fit tomber sur le pavé la statue de Notre-Dame. Cette belle statue, toute en pierre, était d'un seul bloc. Alors, s'armant de son pic, il la cassa en plusieurs morceaux.

Le lendemain, Lacroix retourna encore à la chapelle de Notre-Dame-de-Longny, et brisa lui-même ou fit briser les statues des saints qui se trouvaient à la sacristie et dans l'intérieur de la chapelle, notamment celle de saint Sébastien. Comme les morceaux de la statue de Notre-Dame-de-Pitié étaient trop pesants pour être conduits à l'église, où ils devaient être employés à la construction du fourneau à salpêtre, ce forcené envoya chercher un marteau chez un maréchal, près de la chapelle, et, frappant lui-même ou faisant frapper par Jacques André, chef d'atelier pour la fabrication du salpêtre, il divisa les morceaux, et des

hommes réquisitionnés de force les transportèrent aussitôt au lieu désigné.

Ce jour-là aussi, Lacroix obligea les ouvriers, qui travaillaient à la fabrication du salpêtre, de l'aider à abattre les statues placées à l'extérieur, autour de la chapelle, dans les niches des contreforts ; dès qu'elles furent jetées à terre, il les brisa toutes. Comme il ne pouvait atteindre celle de Notre-Dame-de-Pitié, sculptée dans la muraille au-dessus de la grande porte d'entrée, il lança la tête d'un saint contre cette statue de la Vierge et lui cassa un bras.

Revenons à l'intérieur de la chapelle. La tête de la statue de Notre-Dame-de-Pitié était tombée sans se briser, et elle demeura intacte, grâce à Etienne-Jean-Louis Rousseville qui la prit à la dérobée et eut l'adresse de la cacher sous un marche-pied pour la soustraire à la fureur de Lacroix. Ne la voyant plus, cet impie ne pensa pas à la briser.

Cette tête vénérée fut ramassée furtivement par une pieuse femme de Longny, nommée Roger-Deslauriers. Comme elle se trouvait dans la chapelle au moment où la statue de Notre-Dame-de-Pitié fut brisée, elle vit alors l'endroit où la tête de la Vierge avait été mise par Etienne Rousseville et elle résolut aussitôt de l'enlever en cachette. Aussi, dès que Lacroix et ses séides eurent quitté la chapelle pour se rendre à l'église où l'on construisait le fourneau, cette chrétienne courageuse, profitant de l'isolement momentané où elle se trouvait, prit promptement dans son tablier la tête de la Vierge et chargée de ce précieux fardeau, regagna vite son logis.

A cette époque-là, avoir l'audace de cacher la tête d'une statue de la Sainte Vierge, c'était, aux yeux des révolutionnaires, un crime digne de mort. Cette femme ne l'ignorait pas, mais la grandeur de sa foi l'élevait au-dessus des craintes humaines. Arrivée chez elle, elle cacha soigneusement cette tête dans un grenier à foin, entre deux murs. Là, Elle reposait dans un petit coffre, respectueusement couverte d'un linge bien blanc. Le fils de cette femme, qui vivait encore en 1857, et, malgré son grand âge, était à cette époque sacristain de la chapelle, fut admis par sa mère à partager son secret. Rien n'était plus émouvant que de l'entendre, lorsque, sans pouvoir retenir ses larmes, il racontait aux pèlerins comment sa mère et lui vénéraient leur pré-

cieuse relique. Pendant les mauvais jours de la terreur, lorsque les ombres de la nuit cachaient les actes de piété et d'amour envers Dieu et sa sainte Mère à l'active surveillance des persécuteurs, la mère et le fils se rendaient au grenier ; alors, l'enfant, sans dire un seul mot, descendait, comme un ramoneur, entre les deux murs. Peu après, il reparaisait, avec le gracieux visage de la Sainte Vierge, *qu'ils adoraient tous deux*, suivant l'expression de ce bon vieillard. Leurs dévotions faites, l'enfant redescendait entre les deux murs et cachait de nouveau son précieux trésor, mais l'espérance dans le cœur. L'heure de la délivrance, lui semblait-il, devait bientôt sonner ; et alors Notre-Dame-de-Pitié reprendrait possession de sa chapelle.

La tête du Christ, que Notre-Dame de Longny tient sur ses genoux, fut conservée par une autre personne, dont le cœur était aussi demeuré fidèle à Dieu malgré la violence de la persécution. Les autres débris de la statue, surtout les morceaux des membres, furent pieusement recueillis par plusieurs habitants de Longny, tout dévoués à leur Vierge miraculeuse. D'après les récits qui paraissent les plus véridiques, Lacroix et les révolutionnaires qu'il commandait ne profanèrent de cette statue vénérée, comme nous l'avons déjà dit, que la partie intérieure, c'est-à-dire le tronc, dépouillé des membres de la Sainte Vierge et son divin Fils.

Tous ces faits, du reste, ont été conservés dans le registre des délibérations du Conseil général de la commune de Longny, où ils furent consignés à l'occasion des informations, en forme d'enquête, ordonnées par le District de Mortagne au sujet des délits commis dans cette commune par le nommé Lacroix, au mois de juillet 1793.

Toutes les pièces, relatives à cette enquête, sont encore inédites (1).

Nous donnons ici plusieurs extraits des dépositions faites par des témoins oculaires de la dévastation de la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié ; ces documents historiques sont du plus haut

(1) Nous adressons ici nos plus vifs remerciements à M. Jouvin, propriétaire à Longny, membre de la Société historique et archéologique de l'Orne. Nous devons à son obligeance la communication de plusieurs documents inédits, conservés dans les archives de la mairie et de la chapelle de Longny.

intérêt et font connaître de la manière la plus détaillée les événements dont Longny et ses monuments religieux furent le théâtre à l'époque de la Terreur.

« Au verso 61 du registre des délibérations du Conseil
« général de la commune de Longny, l'an deuxième de la
« république, une et indivisible (1793), on lit : Le quatre Ther-
« midor, an deuxième de la république française une et indivi-
« sible, le conseil général de la commune étant assemblé au
« lieu ordinaire..... est comparu le citoyen Lacroix, agent de la
« commission des poudres et salpêtre pour le district de Mor-
« tagne ; il a exposé qu'un atelier pour la fabrication du salpêtre,
« ne pouvant suffire pour le district de Mortagne, il devenait
« indispensable d'en établir un en cette commune ; que sa
« demande, tendant à fournir à nos défenseurs les moyens
« d'exterminer les tyrans, l'*Enthousiasme*, ce sentiment vrai-
« ment républicain, devait être notre mobile.

« Sur l'observation faite par le conseil général que l'atelier
« de la commune de Longny, pour la fabrication du salpêtre,
« était en pleine activité, le citoyen Lacroix s'est transporté à la
« ci-devant chapelle Saint-Hubert où a été formé l'atelier. Le
« local lui a paru beaucoup trop étroit ; il a dit que le seul local
« convenable pour les travaux entrepris était la ci-devant église
« paroissiale, que la vaste étendue de ce bâtiment, sa position,
« sa proximité de l'eau offraient les plus grandes commodités. La
« raison du citoyen Lacroix, ayant paru on ne peut plus forte au
« conseil général, l'agent National N. .. a arrêté que sur le
« champ on allait commencer et continuer sans interruption les
« travaux nécessaires pour l'établissement patriotique de l'atelier
« de salpêtre dans la ci-devant église paroissiale de cette
« commune.

« Le citoyen Lacroix, animé par ce républicanisme vrai dont
« il donne tous les jours des preuves, nous a requis de nommer
« dans la commune deux membres, pour se transporter toutes
« les fois que l'intérêt public l'exigera, dans les communes du
« canton et celles du canton de Neuilly, pour examiner si ces
« communes lessivent les terres salpêtrées, et si elles apportent
« dans la perfection de ce travail l'activité et le zèle de vrais
« républicains, pour lui rendre ensuite compte de ce qu'ils au-
« ront trouvé digne de remarque et enjoindre d'amener les
« lessives à l'atelier de cette commune, vu la proximité.

« Le conseil général, faisant droit aux justes demandes du
« citoyen Lacroix, a nommé les citoyens Hurel et Duteil qui ont
« accepté..... et arrêté que copie du présent serait délivrée au
« citoyen Lacroix. Ce qui a été signé des membres présents,
« des citoyens Lacroix et Hurel. (*Suivent douze signatures*
« *avec celle de Lacroix*). »

Au verso 97 du même registre, on lit :

« Aujourd'hui dix-huit messidor, an troisième de l'ère répu-
« blicaine, le Conseil général de la commune assemblé.... il a
« été donné lecture d'un arrêté du district de Mortagne du
« 15 Floréal dernier, portant que le nommé Lacroix, ci-devant
« canonnier de la garde nationale, partisan zélé du régime
« tyrannique devant le 9 Thermidor, destructeur des monu-
« ments publics, auteur des dévastations dans les églises et
« particulièrement dans celles de Saint-Jean de Mortagne,
« Saint-Denis et Longny, ayant violenté les opinions religieuses,
« se trouvait compris dans un procès-verbal dont copie a été
« envoyée au comité de sûreté générale ; et d'une lettre de la
« dite administration, adressée à la municipalité de Longny, en
« date du 15 de ce mois, par laquelle la municipalité est invitée
« de donner au dit district les plus grands détails sur les délits
« faits et la conduite tenue par le dit Lacroix dans notre com-
« mune et de les leur faire passer de suite.

« Sur quoi le Conseil général délibérant et considérant que
« les renseignements sollicités par le district de Mortagne, sur
« la conduite qu'a tenue Lacroix dans notre commune, exigent
« des informations, en forme d'enquête, laquelle se fera par le
« nombre des particuliers à entendre.... a arrêté oui. Le pro-
« cureur de la commune a décrété que les citoyens Duteil et
« Colivet, officier municipal et membre du Conseil, seront
« chargés de cette information pour le 20 de ce mois, ce que les
« membres présents ont signé. (*Suivent douze signatures*). »

Du 20 Messidor, 3^e année.

« Devant nous Jacques-Louis-Jean Duteil et Colivet, mem-
« bres du Conseil général de la commune de Longny, commis-
« saires nommés pour l'exécution de l'arrêté du dit Conseil du
« 18 de ce mois, assemblés en la Maison commune :

« Est comparu le citoyen Louis-Marie Lafitte, demeurant en

« cette commune, fils d'un officier de santé, âgé de 18 ans,
« lequel, après lecture prise de l'arrêté sus-daté, ensemble de
« l'arrêté et d'une lettre des administrateurs du district de
« Mortagne, a déclaré qu'ayant été mis en réquisition pour tra-
« vailler au salpêtre en cette commune et ayant refusé de le
« faire, il fut mis en arrestation dans la maison d'arrêt de cette
« commune pendant quatre heures ; qu'ayant de suite offert de
« travailler, le dit Lacroix lui donna l'ordre d'aller chercher avec
« les citoyens Vanier et Croustel les saints qui étaient à la cha-
« pelle ; qu'il ajouta : va chercher aussi la.... Vierge ; qu'ils se
« rendirent à la chapelle où ils trouvèrent plusieurs morceaux de
« bois et de matière qui représentaient la figure de saints et qui
« étaient morcelés ; qu'ils amenèrent à l'église ces morceaux ; qu'ils
« dirent à Lacroix qu'ils n'avaient pas pu amener la Vierge,
« parce que, quoique cassée, les morceaux en étaient trop
« pesants ; que Lacroix alla avec eux chez Collet, maréchal, et
« le força, malgré lui, à donner un marteau avec lequel il cassa
« le restant de la Vierge qu'il avait d'abord renversée et cassée,
« et la divisa en différents morceaux qui furent transportés à
« l'église et employés à former la maçonnerie du fourneau du
« salpêtre ; qu'il leur dit aussi de monter dans le clocher et de
« jeter par terre les différents saints qui avaient été précédem-
« ment cassés par différentes personnes de Mortagne ; que le
« Christ fut jeté par terre avec d'autres saints ; que ce qui était
« en bois fut mis dans le fourneau du salpêtre, et en pierre ou
« matière, employé dans la maçonnerie ; qu'il a vu aussi ledit
« Lacroix abattre plusieurs saints autour de la chapelle, et a
« signé : Laffitte.

« Louis-Noël André déclare qu'il était, l'an dernier, officier
« municipal. Un enfant vint le chercher un jour dont il ne se
« rappelle pas l'époque pour se rendre de suite à la chapelle,
« qu'il s'y transporta un peu de temps après, qu'en y entrant il
« aperçut trois personnages qui sont Lacroix, chef d'atelier du
« salpêtre de Mortagne, Rousseville, agent national de cette com-
« mune, et André, chef d'atelier de cette commune ; qu'il vit
« avec peine Lacroix, tenant dans ses mains, une espèce de
« chevron en frapper un coup à la tête de la Vierge et l'abattre ;
« que Lacroix monta ensuite dans l'endroit où Elle était placée,
« abattit la tête du Christ reposant sur les genoux de la Vierge ;

« qu'il se plaça ensuite derrière la Vierge pour la renverser par
« terre et y parvint ; qu'ensuite la Vierge étant tombée, il la
« brisa en plusieurs morceaux, et est tout ce qu'il a dit savoir et
« a signé : Louis-Noël André.

« Le citoyen Jacques-Antoine André, fils de Louis, a déclaré
« qu'il avait connaissance que, dans le mois de Juillet 1794
« (vieux style), le citoyen Lacroix, agent des poudres et salpê-
« tre, résidant commune de Mortagne, a cassé, brisé et jeté par
« terre une image en pierre, tenant la figure d'un homme sur
« ses genoux, nommée l'image de la Vierge, et exposée dans la
« chapelle de Longny ; qu'il en a fait et fait faire autant à
« plusieurs figures entourant l'extérieur de la dite chapelle, de
« même à plusieurs autres figures, déplacées de leur première
« exposition, amoncelées dans l'intérieur du même lieu ; ainsi
« a fait à d'autres figures du même genre transportées sur la
« voûte du rosaire, annexée à la ci-devant église (1).

« Le citoyen Etienne-Jean-Louis Rousseville, ci-devant agent
« national de cette commune, déclare qu'il y a environ un an
« que le citoyen Lacroix, de la commune de Mortagne, agent
« pour la fabrication du salpêtre, vint à Longny, pour y établir
« un atelier ; que la municipalité, ayant établi aux termes de la
« loi, dans la chapelle (2), de Saint-Hubert, où il y avait peu de
« dégâts à faire, un lessivage pour tirer des eaux salpêtrées, ledit
« Lacroix ne trouva pas cet endroit commode ; qu'il le fit trans-
« porter à l'église ; que le dit Rousseville lui a observé que cela
« causerait bien du dégât à l'église qui servait de temple pour
« l'Etre suprême ; qu'il était possible de l'établir dans la grange
« de la cure où il le conduisit à cet effet, que le dit Lacroix ne
« voulut point avoir égard à ses observations, disant qu'il enten-
« dait que l'atelier fut placé dans l'église, parce qu'il avait le
« droit de l'établir là où il voulait ; que Lacroix resta quelques
« jours pour faire construire cet établissement et mangea

(1) Cette chapelle du Rosaire n'est pas la même que la Chapelle, dite de Longny. C'est la chapelle de la Sainte-Vierge dans l'église paroissiale, ayant sa nef particulière et accolée à l'église, à la droite de la grande nef.

(2) Cette chapelle Saint-Hubert était située dans une rue qui porte encore son nom : rue Saint-Hubert. Ce nom trop religieux fut changé pendant l'époque révolutionnaire ; on l'appelait alors rue des Sans-Culottes.

« plusieurs fois chez ledit Rousseville ; qu'il le réquit de le
« conduire dans les endroits où il croyait qu'il y avait du
« salpêtre, lui disant que la municipalité devait, aux termes de
« la loi, lui faire une ouverture des endroits appartenant à la
« nation ; qu'il déclara qu'il voulait aller à la chapelle de Notre-
« Dame de Pitié, où il devait y avoir du salpêtre à cause des
« personnes qui y étaient enterrées ; que ledit Rousseville lui
« observa que cela deviendrait fort coûteux à cause de l'éloigne-
« ment pour l'apport des terres, mais que Lacroix dit qu'une
« brouettée en valait trois des autres, à cause de la putréfac-
« tion ; que le citoyen André, ayant été averti comme faisant
« fonction de maire, se trouva à la chapelle, où le dit Lacroix
« alla avec le comparant et le citoyen Jacques André, chef d'ate-
« lier de la commune ; que la peur seule y conduisit le dit
« Rousseville ; qu'à peine entré, Lacroix demanda qu'on lui
« procurât un pic pour faire des fouilles, afin de découvrir s'il y
« avait du salpêtre ; qu'il leva quelques pavés et fit la dégusta-
« tion de la terre ; qu'au même instant et sans que le dit décla-
« rant pût deviner ni s'opposer à son dessein, il se porta avec
« rapidité sur l'autel, ayant une pièce de chevron dans les
« mains ; qu'il renversa ce qui cachait la Vierge, et frappa
« plusieurs coups du dit chevron sur l'image de la Vierge, dont
« la tête tomba par terre ; que le dit Rousseville s'était écrié en
« le voyant prêt à frapper : Qu'est-ce que tu vas faire ? — Nous
« la ferons ôter, qu'il répondit d'un ton menaçant, et, prenant
« alors son pic, t'y opposes-tu ? Et sur le champ, frappant
« dessus la Vierge et l'ayant cassée en plusieurs morceaux,
« ainsi que le Christ qui était représenté reposant sur les
« genoux de la Vierge ; « tiens, la voilà » ; qu'alors Lacroix
« jeta le tout par terre et acheva de briser la Vierge ; que le
« déclarant ramassa, sans être aperçu du dit Lacroix, la tête de
« la Vierge et la cacha dessous un marchepied pour la sous-
« traire aux yeux de ce dernier ; que le lendemain Lacroix
« retourna à la chapelle et cassa avec une masse des armoiries
« qui étaient sur une tombe de fonte qu'il brisa en trois mor-
« ceaux, ainsi que différentes pierres et monuments, sur
« lesquels étaient écrits les noms de plusieurs bienfaiteurs de la
« chapelle ; qu'il cassa ainsi plusieurs saints qui étaient déposés
« dans la sacristie, dont la porte était ouverte, et acheva de

« briser la pierre qui restait de la Vierge en disant que les
« morceaux étaient trop pesants pour être conduits à l'église, à
« l'effet de les employer à la construction du fourneau ; que
« Lacroix ne se contenta pas de ce ravage ; qu'il contraignit des
« ouvriers du salpêtre de lui aider à abattre les statues qui
« étaient autour de la chapelle, dont il abattit lui-même la
« majeure partie ; que le déclarant lui observa qu'il ne fallait
« point agir ainsi, qu'il en avait déjà fait assez ; que Lacroix lui
« répondit qu'il y avait longtemps que cela eût dû être fait et
« que l'on avait raison de dire qu'à Longny ils étaient *des bigots*
« *et des fanatiques* ; qu'il trouva la fille Hunon, âgée de 76 ans,
« presque aveugle, qui était à la porte de la chapelle, priant
« Dieu, ayant un chapelet ; qu'il lui brisa le chapelet entre les
« mains et lui arracha un morceau de pierre de la statue de la
« Vierge qu'elle avait obtenu d'un des ouvriers ; qu'après avoir
« souillé cette pierre d'immondices, Lacroix la jeta sur elle, en
« lui disant : Prie donc la Vierge ; que le dit déclarant ajoute
« que le dit Lacroix, étant retourné à l'église, et trouvant la porte
« de la tour ouverte, y monta et entra où étaient ramassés le Christ
« et les saints, qui avaient été précédemment brisés par des
« particuliers de Mortagne, parmi lesquels était le citoyen
« Gohier, agent national du district de Mortagne ; qu'il acheva
« de les briser, qu'il contraignit les ouvriers du salpêtre de les
« jeter du haut de la tour où ils étaient au bas de la sonnerie ;
« que par leur chute il les détruisit totalement ; qu'il fit
« employer ceux de pierre à la construction du fourneau (1), et
« que les autres en bois il les a fait brûler ; que le dit déclarant,
« ayant fait des reproches au dit Lacroix à Mortagne sur sa
« conduite à Longny pour laquelle on en voulait à l'exposant,
« Lacroix lui dit qu'on avait tort, qu'il n'y était pour rien, que
« cela ne regardait que lui et que cela fut dit devant la citoyenne
« Duperron veuve, et a signé : Rousseville.

« Pierre-François Vanier, âgé de 18 ans, déclare que, l'an
« passé, il alla dans le cimetière de cette commune, où il trouva
« plusieurs personnes qui dirent que la Vierge venait d'être
« cassée par Lacroix ; que Lacroix sortit avec le citoyen Rousse-

(1) L'ouvrier maçon qui construisit le fourneau à salpêtre se nommait Larconier.

« ville, agent national, et le citoyen André, agent du salpêtre ;
« qu'il vit les deux derniers jeter chacun une pierre à une
« Vierge placée sur la grande porte en dehors ; que Lacroix, qui
« avait promis deux bouteilles de vin à celui qui abattrait cette
« Vierge, contre laquelle il proférait des injures, parvint à lui
« casser le bras avec une tête de saint qu'il lança ; qu'il cassa
« aussi avec une gaule plusieurs saints qui étaient placés autour
« de la chapelle et en dehors ; que le dit Lacroix, l'ayant forcé,
« sous peine d'arrestation jusqu'à la paix, de travailler au sal-
« pêtre, il fut obligé d'aller avec d'autres chercher la Vierge et
« les saints brisés pour les amener à l'église ; que la Vierge,
« quoique cassée en plusieurs morceaux, ne pouvant être trans-
« portée comme trop pesante, fut encore cassée et subdivisée
« par ledit Lacroix avec un marteau qu'il prit de force chez le
« citoyen Collet ; qu'il a vu aussi le fils Roger jeune casser, par
« ordre de Lacroix, différents saints et notamment saint Sébas-
« tien ; que ledit Lacroix fit également jeter le Christ et autres
« saints du haut de la tour, où ils étaient cachés, au bas de la
« sonnerie où ils achevèrent d'être morcelés, ayant été cassés
« auparavant par des particuliers de Mortagne, parmi lesquels
« était le citoyen Gohier, agent national du district, qui avait
« été conduit à l'église dans la tour par le citoyen Hurel, de
« cette commune, et assisté du citoyen Gauthier fils, officier
« municipal, qui, s'y refusant, fut entraîné par force et menaces
« du dit Gohier ; que les morceaux des Saints et de la Vierge
« furent employés à faire la maçonnerie du fourneau et surplus
« en bois à faire chauffer les eaux salpêtrées ; qu'il a vu égale-
« ment le dit Lacroix arracher à la fille Hunon, âgée de 76 ans,
« et aveugle, un chapelet qu'elle avait dans ses mains, et ne le
« rendit qu'après l'avoir brisé en différents morceaux, et a
« signé : Vanier.

« La citoyenne Marie-Anne Bigot déclare qu'ayant demandé
« au citoyen N...., qui travaillait, en qualité de maçon, à la
« construction du fourneau du salpêtre, un morceau de la pierre
« de la Vierge, ce dernier le lui donna ; que Lacroix, qui diri-
« geait ce travail, s'en étant aperçu, ôta des mains de la décla-
« rante le dit morceau et lui donna un soufflet, et a déclaré ne
« savoir signer. »

Vient ensuite une autre déclaration, signée Gauthier fils,

relative au brisement des saints dans la tour de l'église paroissiale, où l'on parle d'un tableau représentant le Christ, qui fut percé d'un coup de sabre par le citoyen Gohier.

« Le citoyen Toussaint-Jacques-Simon Groussel ou Groustel
« fils, domicilié en cette commune, âgé de 26 ans, déclare qu'il
« y a environ un an, entendant du bruit dans la chapelle de
« Longny, il s'est transporté dans le cimetière et a regardé au
« travers de la grande porte pourtant fermée ; qu'il aperçut le
« citoyen Lacroix, qui a jeté la statue de la Vierge en bas ;
« laquelle étant tombée, le déclarant a entendu porter plusieurs
« coups sur la Vierge, sans pouvoir distinguer précisément les
« particuliers qui pour lors frappaient. Le dit Lacroix étant
« pour lors accompagné des citoyens André, salpêtrier, et
« Rousseville, agent national, le déclarant a aussi connaissance
« que la citoyenne Catherine Hunon, à son retour de la chapelle,
« lui a fait ses plaintes que ledit Lacroix venait de lui casser son
« chapelet, et le déclarant a dit être tout ce qu'il savait :
« Groussel fils.

« Le citoyen Jean-Louis-Lomer Roger, domicilié en cette
« commune, âgé de 22 ans, déclare qu'il y a environ un an, le
« lendemain de la cassation de la statue de la Vierge, le citoyen
« Jacques André, chef d'atelier du salpêtre, l'a envoyé, comme
« ouvrier aux travaux du dit salpêtre, pour apporter à l'église
« les morceaux de la Vierge et des Saints, pour lors amoncelés
« dans la chapelle, afin d'y établir le fourneau du salpêtre ; que
« dans la chapelle il a aperçu le dit citoyen André, et Lacroix
« qui rachevait de casser la dite Vierge ; qu'en sortant de la
« chapelle, après plusieurs voyages, il a vu Lacroix dans le
« cimetière (1) avec une gaule jeter à terre les autres saints qui
« entouraient la chapelle au dehors ; qu'après en avoir jeté plu-
« sieurs, il a voulu en faire jeter au dit déclarant, ce à quoi il
« n'a pu se refuser par les menaces du dit Lacroix qui lui
« disait : Est-ce que vous n'êtes pas fait pour m'obéir ? ; que
« Lacroix disait aussi que, quand ils seraient jetés par terre, on
« les mènerait à l'église pour bâtir le dit fourneau ; que, dès
« qu'ils furent jetés, nous les avons pris et menés à l'église ;

(1) Le cimetière de Longny, en 1793 de même qu'aujourd'hui, était situé autour de la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié.

« que nous avons rencontré à la porte Catherine Hunon, qui y
« était à faire sa prière et qu'elle demandait un morceau de la
« Vierge ; qu'on lui en donna un, mais que Lacroix, étant venu
« à passer, l'aperçut, prit le morceau qu'elle avait en jurant
« contre elle, et qu'il prit aussi son chapelet qu'il cassa en plu-
« sieurs morceaux, et est tout ce que le dit déclarant dit
« savoir :

ROGER.

« Le citoyen Jean-Louis Drouet, domicilié en cette commune,
« âgé de 25 ans, déclare qu'il y a environ un an, étant mis en
« réquisition pour le travail du salpêtre, il lui a été ordonné de
« se transporter à la chapelle pour apporter dans des brouettes
« les morceaux de la statue de la Vierge qui était cassée de la
« veille ; qu'il a vu le citoyen André, chef d'atelier du salpêtre,
« frapper sur la Vierge avec un pic, et voyant que le pic n'était
« pas suffisant pour la rachever de casser, il a ordonné au déclara-
« rant d'aller chercher une masse, qui fut empruntée chez le
« nommé Jourdain, maréchal, voisin de la dite chapelle ; qu'il a
« vu Lacroix casser le bénitier d'une des portes d'entrée de
« la dite chapelle, et qu'il lui a vu casser les lustres et les torches
« des frères de charité, et les balustres qui entouraient le chœur
« de la dite chapelle ; que Lacroix a forcé le déclarant comme
« ouvrier de lui aider à jeter par terre les statues des saints qui
« entouraient la chapelle en dehors et qu'ensuite il nous les a
« fait transporter à l'église pour construire le fourneau du sal-
« pêtre, et est tout ce que le dit déclarant dit savoir et ne savoir
« signer.

« Le citoyen Philippe Pipon, domicilié en cette commune,
« âgé de 50 ans, déclare qu'il y a environ un an, étant à mois-
« sonner du seigle dans un champ très proche de la chapelle de
« Longny, il a aperçu le citoyen Lacroix et Feuillard, menuisier
« qui jetaient des pierres à la statue de la Vierge, placée au-
« dessus de la grande porte de la chapelle et qu'ils sont parvenus
« à détruire ; c'est tout ce que le déclarant dit avoir vu. PIPON.

« Et après qu'il ne s'est présenté autres personnes, pour faire
« leurs déclarations relativement à l'affaire ci-dessus, nous dits
« commissaires avons arrêté le présent, et sera pris par le con-
« seil général tel parti qu'il appartiendra, le dit jour et an. »

COLIVET.

Comme l'église de Longny ne pouvait servir tout à la fois de salpêtrière et de temple à l'Être suprême, le conseil général de cette commune prit une délibération déclarant que la ci-devant chapelle de Notre-Dame-de-Pitié serait désormais le temple de l'Être suprême. Dans le registre des délibérations du conseil général de Longny, on lit : « que le citoyen Launay, commissaire « pour le changement de local de la tenue des 'assemblées déca-
« daires, a annoncé au conseil que la ci-devant chapelle, qui
« avait été choisie pour servir de temple à l'Être suprême, était
« prête ; que les meubles, destinés à l'usage des assemblées
« décadares, y avaient été transportés ; et qu'on pouvait, dès
« demain, y tenir la séance décadaire. »

Pendant la tourmente révolutionnaire, une cloche de cette chapelle fut envoyée au district de Mortagne, et un ouvrier de Longny, un manœuvre, dit-on, fut chargé par les agents nationaux d'enlever la croix du clocher, et de la remplacer par le drapeau tricolore et le bonnet phrygien, emblème de la liberté. Les vieillards de Longny, témoins oculaires des dévastations commises en 1793, se plaisaient aussi à raconter que Lacroix, ayant aperçu une petite statue de Sainte Marguerite, tira son sabre en blasphémant et lui en donna un coup pour lui couper la tête ; mais comme la statue était en pierre, son sabre fut brisé (1).

D'après la tradition populaire, après les ravages qu'ils avaient faits dans la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié, Lacroix, Jacques André et quelques autres révolutionnaires de Longny s'y rendirent encore coupables d'une nouvelle profanation.

Lorsque Lacroix eut fini de faire extraire du sol de cette chapelle la terre qu'il jugeait bonne à faire du salpêtre, tous ces terroristes y élevèrent un monticule en terre à la place du maître-autel, disent les uns, au milieu de la chapelle, disent les autres, (peut-être dans les deux endroits), et sur ce monticule, ils plantèrent des ronces et des épines. C'était au printemps de l'année 1794. A cette nouvelle, l'agitation fut vive dans le bourg de Longny, surtout parmi les femmes. Quelques mois s'écoulèrent, mais, au lieu de s'apaiser, le mécontentement grandissait

(1) On voyait encore, en 1860, cette petite statue dans l'église paroissiale de Longny, où elle avait été placée après la Révolution.

de jour en jour. Enfin, une dame courageuse, M^{me} Guérin, femme du mœunier de Longny, prit un vieux chaudron, en guise de tambour, et, ses pincettes à la main, elle battit le rappel dans la rue de Le Mathé et les rues adjacentes, invitant toutes les femmes à prendre leurs brouettes pour enlever le monceau de terre que Lacroix avait mis à la place de *l'autel de la Bonne Notre-Dame-de-Longny*. Cet appel fut entendu, et M^{me} Guérin, se mettant à la tête de toutes ces travailleuses, les conduisit vers la chapelle. Toutes ensemble, elles traversèrent bravement les rues du bourg avec leurs pelles et leurs brouettes, et aux citoyens peureux qui lui conseillaient la prudence, M^{me} Guérin répondait : « Oui, nous allons tout sortir, et le premier de ces *mâtins-là* qui va vouloir nous en empêcher, nous allons lui « faire un mauvais parti. »

Le monticule de terre, les ronces, les épines, tout cela fut promptement enlevé de la chapelle par ces vaillantes chrétiennes, et personne ne vint les inquiéter. Elles ne furent même l'objet d'aucune poursuite sérieuse, et, du reste, la mort de Robespierre vint bientôt mettre fin au règne de la Terreur.

Quant aux profanateurs de la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié, tant à Longny que dans les paroisses environnantes, ils étaient l'objet de l'exécration publique ; nous en trouvons une preuve, que personne ne peut révoquer en doute, dans le registre des délibérations du conseil général de Longny.

On y lit : « L'an mil-sept-cent-quatre-vingt-quatorze, le « 19 Fructidor, an 3 de la République Française, une et indivisible, une heure de relevée, se sont présentés devant nous, « Maire et officiers municipaux, le citoyen Jacques André, chef « de l'atelier, établi dans notre commune, pour la fabrication du « salpêtre, et Drouet, Vanier et Groustel, ouvriers employés à « la fabrication du salpêtre, lesquels nous ont requis de recevoir « les plaintes qu'ils viennent nous faire, ci-après détaillées, à « quoi nous avons procédé d'après ces déclarations, ainsi qu'il « suit :

« Le dit Jacques André se plaint que s'étant transporté chez « la citoyenne fille Céron, domiciliée en notre commune, pour y « visiter les terrains propres au salpêtre, et voir les citoyens « Drouet, Vanier et Groustel, employés aux dits ouvrages sous « sa surveillance, car le dit citoyen André voulait donner la

« plus grande activité à cet atelier et faire des recherches chez
« d'autres citoyens ; c'est pourquoi il s'est ensuite transporté
« chez le citoyen André Lalouette, demeurant rue des Prés, où
« il a trouvé sa femme. Le citoyen André lui a demandé pour-
« quoi elle avait dit aux ouvriers que, s'il allait chez elle, il y
« avait un bâton pour l'attendre, et pourquoi elle avait dit aussi
« qu'il était un diable et autres injures de ce genre ; enfin le dit
« citoyen André lui a demandé pourquoi elle lui en voulait tant.
« La dite femme Lalouette lui a répondu que c'était parce qu'il
« avait cassé la Sainte-Vierge, et que, si ses voisines étaient
« comme elle, elles lui feraient un mauvais parti. Le dit André
« lui a répondu qu'elle n'avait que de les aller chercher. —
« A quoi la dite Laubri (femme Lalouette) a répondu que si, elle
« avait la force comme elle avait le courage, elle lui ferait un
« mauvais parti elle-même ; que s'il eût été dans les champs
« lorsqu'elle y était avec une douzaine de femmes comme elle, il
« n'aurait pas échappé, et qu'elle ne le tenait pas pour quitte.
« La citoyenne Guillard, même commune, a aussi proféré aux
« ouvriers ci-devant dits, que si elle avait été dans les champs
« avec la femme Lalouette, elle se serait mise de son parti, et
« que le *singe* (1) n'aurait pas mangé de pâte cuite. Le citoyen
« Julien Gaulard a aussi insulté les citoyens Groustel, Vanier
« et Drouet, en les traitant de diables et qu'ils travaillaient pour
« le diable, leur S.... C.... de singe, et a injuré aussi le citoyen
« André. Quant à Groustel et Drouet, ils ont déclaré ne le
« savoir. Fait et arrêté en la présence des ouvriers ci-dessus
« cités. »

Après cela, le Conseil général de la commune de Longny prit une délibération pour faire punir les coupables par les administrateurs du district ; cette délibération n'est signée que de six membres du Conseil.

Dans le même registre, on voit encore une autre plainte du même Jacques André, dans laquelle ce citoyen témoigne un vif mécontentement contre les injures qu'on lui a adressées, comme étant le destructeur de la statue de la Vierge.

(1) Ce sobriquet, donné par la femme Guillard et Julien Gaulard au citoyen Jacques André, venait sans doute de ce que les habitants de Longny appelaient ce Jacques André *André le singe*, probablement à cause de sa laideur, car il paraît qu'il était fort laid.

La révolution passée, les habitants de Longny, qui avaient eu le courage, en 1793, de maintenir dans leur localité le culte catholique, et d'écrire dans une délibération municipale, où l'on peut les lire encore, ces nobles paroles : « *Les pratiques libres de la religion nous dédommageront de la cherté du pain* » ; se hâtèrent de rétablir la statue de Notre-Dame de Pitié. On reconstitua cette statue en recueillant les morceaux que chacun possédait. Le travail fut confié à un nommé Marchand. Cet ouvrier fit preuve d'adresse en raccordant habilement tous les morceaux, qu'il fit tenir l'un avec l'autre avec du fil de fer ; et, ce premier travail fait, pour donner une plus grande solidité à ces morceaux ainsi réunis, on les lia ensemble avec du plâtre.

La statue actuelle de Notre-Dame de Pitié n'est donc formée que des débris de l'ancienne ; elle est toujours cette statue miraculeuse, qui s'arrêta à Longny au milieu du xvi^e siècle et ne voulut pas aller plus loin, jusqu'à la Chartreuse du Val-Dieu qui n'existe plus. Quand les habitants de Longny, après sa restauration, la revirent pour la première fois, ce qui excita le plus vivement leur allégresse, ce fut de lui revoir encore ce beau visage, sur lequel respire une douceur et une bonté qui pénètre les cœurs.

Aussi, quand arriva le jour fixé pour la réinstallation solennelle de Notre-Dame de Pitié dans son antique sanctuaire, tous les chemins qui y conduisent étaient couverts de pieux fidèles, et l'on vit rarement autour de *la bonne Notre-Dame-de-Longny* une aussi nombreuse affluence de pèlerins.

« Cette chapelle, dit l'abbé Fret, rouverte à la restauration du culte en 1802, n'a cessé, depuis cette époque, d'être, comme avant la terreur, fréquentée par un grand nombre de fidèles, qui y viennent journellement implorer l'assistance de la mère de miséricorde et de la consolatrice des affligés. »

Les anciens usages du pèlerinage furent repris, et depuis ce temps-là, ils n'ont souffert aucune interruption. Les personnes du pays, même les plus indifférentes en matière de religion, ont une vénération toute particulière pour Notre-Dame de Pitié. En venant au marché de Longny, bon nombre d'hommes, qui ne remplissent guère d'autres devoirs religieux, ne manquent pas de faire leur visite au sanctuaire de Marie. Sur toutes les routes, les habitants du pays connaissent le point d'où l'on commence à

apercevoir la chapelle ; arrivés à ce lieu, ils se découvrent, font le signe de la croix et récitent un *Pater* et un *Ave* : c'est ce qu'ils appellent le *Salut de la Vierge*.

L'étranger éprouve une agréable surprise et une bien douce émotion en voyant des compagnies de sept à huit ouvriers, parlant ensemble avec une certaine animation, se taire tout à coup, se recueillir et prier quelques instants sur la route. Une personne est-elle frappée de quelque affliction, menacée de quelque calamité, atteinte de quelque maladie sérieuse ; elle se hâte de réclamer la protection de Notre-Dame de Longny. On vient ainsi à ce pèlerinage de dix à quinze lieues, et les pèlerins s'y font chanter le *Salve Regina* pour demander à la Mère de Dieu la grâce qui est le but de leur voyage. Il n'y a presque pas de jour où les prêtres de Longny ne chantent le *Salve Regina* aux intentions de quelque affligé implorant le secours de Notre-Dame de Pitié. Les pèlerins, quels qu'ils soient, hommes, femmes ou enfants, se font aussi réciter l'évangile. Le 8 septembre surtout, la foule s'y presse tellement que, plus d'une fois, les prêtres y ont récité jusqu'à trois mille évangiles.

Au milieu du siècle présent, vers l'an 1860, ce monument, si plein d'intérêt au double point de vue artistique et religieux, appelait une restauration à laquelle plusieurs prêtres et laïques distingués travaillèrent activement. Le 10 décembre 1863, un pressant appel fut adressé par eux, dans l'*Echo de l'Orne*, à tous les habitants de l'Orne, de la Sarthe, de l'Eure et d'Eure-et-Loir afin d'obtenir leurs offrandes pour la restauration projetée.

« La gracieuse architecture de cette chapelle, disaient-ils, son antiquité, la vénération dont elle est l'objet, les souvenirs si intéressants qui s'y rattachent, ce concours si spontané et si universel des populations au 8 septembre, lui donnent un titre de gloire qui ne saurait échapper à personne. Cette chapelle, dont l'origine remonte à plusieurs siècles, a dû avoir une époque de splendeur tout-à-fait marquée.

« Malheureusement, de toutes ces antiques beautés, il ne reste bientôt plus que des ruines. Le vandalisme révolutionnaire, encore plus que la main du temps, lui a fait subir des mutilations dont elle porte encore les traces. Une seule chose a survécu à tous ces désastres ; c'est la foi d'un peuple que ni le temps, ni la violence n'ont pu briser.

« Les pèlerinages se poursuivent et se succèdent, malgré la
« pauvreté du lieu qui les reçoit. Grâce à la bienveillance de
« M. le ministre de l'Intérieur, on va organiser, dans quatre
« départements, une loterie dont le produit sera consacré à une
« restauration intelligente de ce monument.

« Cette chapelle est un bienfait pour tout le pays. On ne
« saurait nier que bien des grâces, bien des faveurs toutes
« spéciales, des guérisons, des miracles même n'aient été
« quelquefois obtenus en vertu d'un pèlerinage fait à cette cha-
« pelle, ainsi que le témoigne ce cortège d'ex-voto qui entoure
« l'autel. Dans toute la contrée, le peuple honore cette chapelle
« de la plus grande vénération. »

Cet appel fut entendu, et leurs efforts ont été couronnés de succès.

Au produit de cette loterie, vinrent s'ajouter les dons de généreux bienfaiteurs et l'obole du pauvre ; grâce à ces diverses ressources, cette restauration fut commencée vers 1868. Souvent interrompue faute de ressources, elle n'a été terminée qu'en 1895.

Les travaux débutèrent par la construction d'un nouvel escalier et par la démolition de plusieurs maisons qui bordaient le cimetière du côté de l'est et cachaient la vue de la chapelle.

Autrefois, deux escaliers donnaient accès au sanctuaire de Notre-Dame de Pitié, l'un ouvrant sur la rue de la chapelle, et l'autre sur la route de Mortagne. Ce dernier était situé près de l'endroit où s'était arrêtée la statue de Notre-Dame de Pitié, lors de son arrivée à Longny, vers le milieu du xvi^e siècle.

On le supprima en 1868 ou 1869, malgré ce souvenir historique. Quant à celui de la rue de la Chapelle, on le démolit aussi, mais sur son emplacement on construisit un large perron, tout en granit, d'une hauteur de trente-trois degrés et vraiment digne du monument auquel il conduit.

A l'intérieur de la chapelle, une jolie mosaïque remplace le pavé du chœur et de la nef ; elle est l'œuvre d'artistes venus d'Italie et le don d'une dame qui a voulu témoigner ainsi sa reconnaissance à Notre-Dame de Pitié. L'ancien maître-autel est remplacé par un nouveau, tout en pierre, et orné de beaux bas-reliefs. Dans chaque chapelle latérale, on voit aussi un autel neuf, tout en pierre, et toutes les fenêtres sont garnies de

jolis vitraux. Enfin, ce qui excite encore l'admiration des visiteurs, ce sont les deux portes latérales et le grand portail de la chapelle. Ces nouvelles portes n'ont remplacé les anciennes qu'en 1895, et elles ont été comme le couronnement de cette restauration. Elles sont ouvragées dans le style de la Renaissance. Les frises légères des petites portes sont un souvenir des portes monumentales de Beauvais. Les panneaux portent en ronde-bosse les bustes de l'*Ecce Homo* et de la *Mater Dolorosa*. Le portail, haut de 4^m30 et large de 2^m10 offre toutes les richesses que la Renaissance a multipliées dans ses rinceaux. Dans la partie supérieure deux médaillons, encadrés par deux riches cartouches, représentent l'Annonciation et la Visitation. Ce riche travail a été non seulement donné, mais encore exécuté tout entier par M. l'abbé Vingtier, curé de Courcerault, né à Longny en 1853.

Avant la Révolution, les murs de la chapelle étaient couverts d'ex-voto qui disaient aux visiteurs les miracles qu'on y avait obtenus, et il y a à peine quarante ans qu'on voyait encore des faisceaux de béquilles de chaque côté de la statue. Les prodiges se continuent de nos jours : tantôt c'est la guérison de la paralysie, de la gangrène, de membres perclus ; tantôt c'est la parole rendue à une muette, et de tous ces faits il existe des témoins nombreux qui pourraient les attester.

Au mois de décembre 1896, la municipalité de Longny a fait ériger, en face de la grande porte de cette chapelle, près de l'antique croix du cimetière, un monument funèbre, élevé à la mémoire des soldats morts en 1870 et 1871 à l'ambulance de Longny, après les combats de la Madeleine-Bouvet et de Bretoncelles.

Ce monument a été solennellement béni, le 3 décembre 1896, par M. Robin, curé doyen de Longny. Après cette bénédiction, M. Bresdin, conseiller général et maire de Longny, a adressé, au nom du Conseil municipal et de la population entière de Longny, les plus vifs remerciements à tous ceux qui leur avaient apporté leur concours pour l'accomplissement du devoir religieux et patriotique qu'ils venaient de remplir.

Sur le marbre de ce monument, on lit cette inscription :

Honneur † et Patrie
Hommage des habitants de Longny
à la mémoire des soldats blessés aux
combats de Bretoncelles et de
la Madeleine, 21 novembre 1870, et
morts à l'ambulance de Longny.
Suivent les noms de ces soldats
Priez pour eux !

Depuis 1845, une communauté s'est formée à l'ombre de la chapelle de Notre-Dame de Pitié. Là, de ferventes chrétiennes, qui ont quitté leur famille pour se consacrer à Dieu, vivent ensemble sous le nom de « Dames de Marie ». Pendant 39 ans, elles se sont dévouées à toutes les œuvres de la charité chrétienne sans porter le costume religieux. Mais, en 1874, elles manifestèrent à Mgr l'évêque de Séez, le désir d'en être revêtues. Mgr Rousselet accueillit favorablement leur demande.

A la clôture de la retraite annuelle de ces Dames, au mois d'août 1874, M. l'abbé Jamot, vicaire général, délégué de Mgr l'évêque de Séez, les revêtit de l'habit de la religion, en leur conférant le voile de la religion, la croix, symbole du dévouement, la cordelière, figure des liens qui réunissent les religieuses à leur congrégation, et l'anneau, gage sacré de leur union avec le céleste époux.

Longny est heureux de posséder cette communauté, car « les « maisons religieuses, a dit Montalembert, sont des foyers de « charité, de lumière et de paix allumés çà et là comme autant « de phares célestes pour guider et attirer les âmes dans leur « pèlerinage vers la vie éternelle. »

L'abbé A.-P. GAULIER

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Requête présentée au Roy par le Seigneur, Prieur et habitants de Longny, demandant que les biens de la Communauté des Bénédictines de Saint-Sauveur, dont la suppression a eu lieu, soient réunis à l'hôpital de ce lieu.

Sur la requête présentée au roy en son Conseil par le sieur Alexandre-Louis Gagnat, conseiller du roy en tous ses Conseils, maître des requêtes honoraire, seigneur de la baronnie et bourg de Longny-au-Perche, et par le Prieur-Curé et les habitants et Communauté dudit Longny et les administrateurs de l'hôtel-Dieu ou hôpital de ce même bourg, contenant que Sa Majesté, par arrêt de son conseil du 6 avril 1748, a ordonné la suppression d'une maison, dite de Saint-Sauveur, et Communauté de religieuses Bénédictines, qui s'étaient établies dans le dit lieu sans lettres-patentes, dont la nécessité est indispensable pour l'établissement des maisons religieuses, aux termes non-seulement de l'Édit de 1749 concernant les gens de main-morte, mais par une disposition textuelle de l'Édit du mois de décembre 1666. Cet Édit si ancien portait expressément une disposition, que les supplians ont intérêt à réclamer, au sujet de la maison de Saint-Sauveur supprimée suivant le dit arrêt du 6 avril 1748. L'Édit de 1666, après avoir défendu tout établissement de Communauté régulière sans le préalable de lettres-patentes dûment enregistrées, ajoute que toutes dispositions, faites en faveur des maisons de cette nature destituées de lettres-patentes, soient nulles et de nul effet; et que les choses acquises par ces prétendues communautés ou données à icelles seront confisquées au profit des hôpitaux-généraux des lieux. Il résulte de cette loi que les biens supprimés de Saint-Sauveur de Longny sont transférés dans l'hôpital établi dans ce bourg; cependant les supplians ont appris que, par arrêt du Conseil du 19 juin 1761, il a été ordonné que les biens de cette maison supprimée seraient appliqués à d'autres Communautés en la manière que l'Évêque diocésain de Chartres jugera convenable à leurs besoins; on ne peut pas penser que Sa Majesté ait entendu déroger par cet arrêt à la disposition de l'Édit de 1666, ni frustrer l'hôpital de Longny du droit de profiter des biens, suivant la loi portée par cet Édit. Il n'en est pas des biens de la maison de Saint-Sauveur, comme de ceux des véritables Communautés régulières qui, après avoir été dûment établies par lettres-patentes, tombent par laps de temps dans un état de

pauvreté qui oblige à les supprimer ; dans ce cas, leurs biens sont réputés biens d'église, et, pour n'être pas dénaturés, ils passent naturellement à d'autres communautés régulières, telles qu'il plait à Sa Majesté de les désigner. On doit les faire choisir par l'Évêque diocésain ; mais à l'égard des maisons ou communautés établies sans lettres-patentes, par contravention formelle de l'Édit de 1666, les biens par elles acquis ou donnés à elles ne peuvent pas être considérés comme biens d'église, puisque l'Édit déclare nulles et de nul effet toutes les acquisitions de cette espèce ; elles n'ont pas eu l'effet de mettre ces biens dans la classe des biens d'église, puisque suivant cette loi elles n'ont eu aucun effet ; c'est ce que l'Édit même de 1666 suppose et prouve par sa disposition ultérieure qui porte qu'ils seront confisqués au profit des hôpitaux. Les dits supplians sont donc fondés à former opposition au décret du 19 juin 1761, en ce qu'il a permis d'appliquer les biens de la maison de Saint-Sauveur à d'autres Communautés. Ils n'ont recours à cette opposition qu'en tant que par besoin ; attendu qu'on pourrait dire que ces termes, *d'autres communautés*, n'excluent point l'hôpital de Longny appelé dans l'Édit de 1666 à succéder à ces biens ; si on objecte que cet hôpital est non recevable de vouloir profiter des biens de la maison de Saint-Sauveur supprimée par défaut de lettres-patentes parce qu'il en est destitué lui-même, la réponse est facile : les communautés religieuses ne peuvent subsister ou acquérir sans lettres-patentes, la loi est formelle à leur égard dans l'Édit de 1666, comme dans celui de 1749 ; encore faut-il observer que celui de 1666 n'exigeait de lettres-patentes pour l'établissement des communautés religieuses qu'à l'égard de celles qui s'établiraient à l'avenir ou de celles qui s'étaient établies dans l'espace des trente années précédentes et non à l'égard de celles qui avaient une origine bien plus ancienne, il n'en est pas de même des hôpitaux ; comme ils sont de nécessité absolue de police, leurs établissements se sont faits surtout dans les siècles passés en toute liberté et sans être assujettis, du moins avant l'Édit de 1749, à la formalité des lettres-patentes qui paraît même n'être aujourd'hui de rigueur que relativement à l'acquisition des biens-fonds et autres que ceux de la nature permise par l'Édit de 1749 ; on a observé cy-dessus que l'hôpital de Longny existait déjà comme ancien, il y a deux ou trois siècles ; au surplus, si on ne retrouve point de lettres-patentes concernant cet hôpital, on peut penser que c'est parce qu'elles n'étaient point en usage dans ces temps si reculés, ou parce qu'elles se sont perdues avec la plupart des titres et papiers du dit hôpital dans un incendie arrivé au château de Longny en avril 1682, ou dans l'inondation arrivée dans le dit bourg, le 9 mai 1687, constaté par le procès-verbal de l'intendant d'Alençon, ou par le malheur des guerres qui ont exposé ce pays au pillage. Enfin cet hôpital est susceptible de l'obtention des lettres-patentes en tant qu'elles seraient nécessaires pour profiter de la disposition de l'Édit de 1666 et recueillir en conséquence les biens supprimés de la maison supprimée de Saint-Sauveur. Le lieu de Longny, chef de la Baronnie de ce nom, était autrefois qualifié ville ;

et quoique le pays ne soit pas fertile et que le peuple y soit pauvre, ce bourg contient plusieurs milliers d'habitans ; il paye annuellement au roy plus de soixante mille livres en tailles et droits d'aydes et autres impôts ; c'est un passage de troupes assez fréquenté ; il s'y trouve ordinairement une ou deux compagnies de cavalerie ; toutes ces circonstances font connaître la nécessité d'un hôpital dans ce lieu ; elles sont autant de motifs pour favoriser la conservation et l'accroissement de ces facultés qui n'ont d'autre distinction que le soulagement des pauvres ; ce sont autant de raisons qui font espérer aux supplians l'obtention des lettres-patentes, si elles sont jugées nécessaires et si la disposition formelle de l'Édit de 1666 ne paraît pas aujourd'hui suffisante, les supplians se sont pourvus à cette fin vers Sa Majesté ; réquérons à ces causes les supplians qu'il plaise à Sa Majesté ordonner que l'Édit du mois de décembre 1666 soit exécuté ; en conséquence recevant les supplians en tant que besoin, opposant à l'arrêt du Conseil du 19 juin 1761, en ce qu'il ordonne que les biens de la maison de Saint-Sauveur supprimée par défaut de lettres-patentes, en exécution d'un précédent arrêt du Conseil du 6 avril 1748, seront appliqués à d'autres Communautés indistinctement. Ce faisant déclarer que les dits biens appartiennent au dit hôpital de Longny, en vertu de l'Édit du mois de décembre 1666, et en tant que besoin les y réunir pour y être employés par les administrateurs, comme et ainsi que les autres biens du dit hôpital, et suivant son institution, au soulagement des pauvres et des malades ; faire défense à toutes personnes de troubler les dits administrateurs dans la jouissance des dits biens.

(*Suivent les signatures*).

La Société historique et archéologique de l'Orne, t. IV, p. 169-170, a publié les lettres-patentes de confirmation de l'hôpital de Longny (août 1766).

Ces lettres-patentes sont la réponse faite par Louis XV à la requête que nous venons de publier ci-dessus.

Extrait du procès-verbal de la visite de Monseigneur l'Évêque de Chartres dans l'église paroissiale de Saint-Martin de Longny-au-Perche, avant midi, le 19 mai 1776.

Nous, Évêque de Chartres, après nos prières et nos visites ordinaires, avons ordonné qu'on achetât une nouvelle custode et qu'on fera doubler d'une étoffe de soie le tabernacle inférieur, qu'on chan-

gera les vases du saint chrême et de l'huile des catéchumènes, qu'on achètera quatre aubes ; avons aussi ordonné que la chaire sera placée contre le mur du côté de l'évangile, à l'endroit où est actuellement le crucifix, lequel crucifix sera placé au pillier qui est vis-à-vis la chaire ; que le banc d'œuvre sera placé sous ce crucifix, que le banc des Frères de la Charité sera adossé au mur entre leur autel et la chaire ; que, vu la petitesse de l'église pour le grand nombre des habitants, le parquet des Frères de la Charité sera détruit, et que les dits Frères se serviront de leur sacristie pour parquet, que les coffres et armoires qui renferment leurs vases sacrés et ornements seront transportés dans la sacristie de la paroisse et qu'ils garderont les clefs des dits armoires et coffres ; avons pareillement ordonné que les héritiers de Jean Beaudouin, de François Buot dit la liberté, de Nicolas Baillet, anciens prévôts de la Confrérie, à la poursuite et diligence du sieur Lecomte, prêtre principal du collège de Longny, rendront leurs comptes d'ici à la Toussaint prochaine ; enjoignons pareillement au dit sieur Lecomte de faire les poursuites et les diligences nécessaires pour faire rentrer les anciens relicats dus par les héritiers de Claude Jardin, d'Alexandre Chaumedru, de Jean-Antoine Beaudouin, la veuve Jean Boussard et son gendre, Jacques Croutel, la veuve Jacques-Paul Chevallier, qu'on fera passer incessamment titres Nouveaux des rentes qui pourraient se percevoir, qu'on achètera deux aubes, deux nappes, six cordons d'aubes, une douzaine d'amicts, deux douzaines de purificatoires, quatre corporaux ; avons enfin ordonné qu'il nous sera envoyé un état exact des revenus de la dite Charité, charge de fondations ainsi que les dites fondations pour être sur les conclusions de notre promoteur statué et réglé ce qu'il appartiendra.

Nous étant transporté dans la chapelle de Notre-Dame de Pitié, avons reconnu que la chapelle latérale, du côté de l'évangile, appartient à la famille de Pierre-Jacques Lohu, ainsi qu'il nous a été attesté par un très grand nombre des principaux habitants et par les quittances des réparations faites à la dite chapelle par le dit Lohu, pourquoi nous lui en conservons tous les droits ; avons ordonné qu'on fera faire un marche-pied à l'autre chapelle. Monsieur le Prieur-Curé de Longny aura la bonté de publier les ordonnances de Monseigneur.

Signé : DOUBLAY, avec parafte.

La publication en a été faite le dimanche 14 juillet par Monsieur le Prieur et a signé :

GIRARD, avec parafte.

La copie du procès-verbal cy-écrit par Monsieur Lecomte, prêtre principal du collège de Longny, soussigné, est déposé aux archives de la fabrique de Longny.

Signé : LECOMTE.

L'approbation du dit procès-verbal a été faite par Monsieur le Bailli de Longny, le 23 juillet 1776, et a signé :

DE LANGLE.

Le Jour des Rois au Pays d'Auge

Dans tout le Pays d'Auge, il était d'usage immémorial de fêter le Jour des Rois. Cette fête tombe le 6 janvier, jour de l'Epiphanie de chaque année. Je pense, ami lecteur, vous faire plaisir en vous racontant comment les choses se passaient, à cet égard, il y a encore quelque trente ans, et la solennité qu'on donnait à cet fête. Il est bon, je crois de rappeler les vieilles coutumes de notre pays normand.

La veille de la fête, le 5 janvier, tout le monde des bourgs et des villages, séparément, jeunes et vieux, hommes, femmes et enfants, se rassemblaient, pour arriver à ramasser assez de combustible pour organiser « *La Bourgelée* » ou feu de joie. Les uns allaient demander des bottes de chaume, dans les grandes fermes, les autres, des bourrées et des fagots aux boulangers et propriétaires. Ceux qui ne pouvaient donner de toutes ces choses, y contribuaient en donnant quelques sous chacun pour acheter le nécessaire, ou prêtaient chevaux, voitures ou hommes de peine pour aider à monter le feu. C'était à qui y mettrait du bon cœur.

Pour établir cette *Bourgelée* ou feu de joie, on plantait d'abord une grande perche d'environ 6 à 7 mètres de haut, dans un lieu assez éloigné des habitations pour éviter tout accident. Ensuite, on entassait l'un sur l'autre, bourrées, fagots, paille, chaume, en formant une pyramide jusqu'au haut de la perche puis, vers sept heures du soir, tout le village se rassemblait et alors, on allumait le feu.

Aussitôt la pyramide enflammée, tout le monde, jeunes et vieux, organisait une ronde gigantesque autour du brasier et pendant cette ronde, on chantait le vieux refrain normand suivant :

Bonjou les Rois
Jusqu'à douze mois
Douze mois passez
Les Rois revenez

Ce refrain se chantait le 5 janvier au soir, veille de la fête des Rois, et, le lendemain, 6, on organisait un nouveau feu de joie, et dans la ronde, on chantait cet autre refrain :

Adieu les Rois
Jusqu'à douze mois
Douze mois passez
Les Rois revenez

Pendant ces rondes, les enfants faisaient partir des fusées et des pétards. Les hommes apportaient du cidre ; les femmes, des galettes, et tout le monde trinquait ensemble, en buvant ce bon cidre du Pays d'Auge.

Si vous aviez vu, cher lecteur, l'entrain la bonne humeur qui accompagnait ces rondes, cette vraie fraternité dans laquelle on oubliait les rancunes pendant ces jours de fêtes vous auriez pu vous rendre compte et penser que le mot de fraternité, tel qu'on l'explique en ce temps troublé, est un mot creux et vide de sens, en le comparant à cette fraternité campagnarde et villageoise d'il y a encore trente ans.

On cherche par tous les moyens possibles à supprimer tous ces rassemblements amicaux qui faisaient l'union non-seulement dans les familles, mais encore dans la société ; on attise les haines au lieu de chercher à les calmer, et tout cela dans le but d'arracher ce qui reste de morale à nos populations rurales et ouvrières. Et c'est cela qu'on appelle du progrès !!! Où ce système nous conduira-t-il ? Evidemment, à la décadence de la France, sinon à son partage dans un temps plus éloigné.

Ces « *Bourgelées* » ou feux de joie ont duré dans le Pays d'Auge, jusqu'en 1870 ; mais à partir de cette année terrible, où toutes les communes et villages ont perdu quelqu'un des leurs, on a supprimé ces fêtes qui avaient pourtant un cachet tout particulier et qu'il serait utile de voir revivre dans nos pays, où nos populations sont restées catholiques malgré tout.

Meulles, 25 janvier 1897.

PERROTTE

NOUVELLE SÉRIE D'OBJETS PRÉHISTORIQUES DU CAMBODGE

envoyés par M. A. LECLÈRE, Résident de France à Kratié.

Le Musée d'Alençon a reçu de M. Leclère, une nouvelle série d'objets préhistoriques des âges de la *pierre polie* et du *bronze*, pour faire suite à ceux que j'ai décrits, il y a deux ans dans ce Bulletin, t. XIII, p. 374.

Cette nouvelle marque de la générosité et du patriotisme de M. Leclère, lui confère de nouveaux droits à notre reconnaissance et à nos remerciements.

Ces objets proviennent de la même localité que les précédents : Somrong-Sên, au N.-E. du Tonly-Sap, où on les rencontre dans des alluvions pluviales.

Chacun sait que le Tonly-Sap est un grand lac coupé par la frontière commune au Cambodge et au Siam, — qui, en eaux moyennes, peut avoir 130 kilomètres de long, 34 de large, et qui s'allonge au S.-S.-O. de Phnom-Penh. A l'hiver, il se déverse et se vide presque dans le Mékong, ainsi que les vallées ou canaux qui rayonnent sur son pourtour ; mais à l'été, d'avril en septembre, dès que le fleuve commence à déborder, le courant s'établit en sens contraire, du S. au N. ; le lac se remplit, déborde sur ses vastes plages, et remonte fort loin dans les vallées

Somrong-Sên se trouve dans l'une de ces vallées, le Stung-Chinit, à 80 kilomètres N. de la capitale, entre le lac et le Mékong.

Là, dit M. Moura, dans son grand ouvrage intitulé : *Le Royaume du Cambodge*, Paris, Leroux, lib., 1883, — se trouvent de grands dépôts formés de couches alternatives de vases dures et de coquilles fluviatiles et lacustres, qu'on exploite pour en faire de la chaux. C'est dans ces amas de coquilles que l'on rencontre, assez rarement, des objets préhistoriques que les exploitants recueillent et gardent précieusement comme des reliques ou des amulettes.

Les exploitations sont nécessairement au-dessus des hautes eaux du lac, qui montent à 10 mètres au-dessus de l'étiage ; et la puissance des dépôts d'alluvion dépasse 6 mètres, puisque le crâne que j'ai reconstitué et décrit dans le tome XIII, a été trouvé à 6 mètres de profondeur.

Cela suffit pour assigner une date reculée à l'époque où vivait sur ce point la peuplade qui y a laissé ses os, ses outils et ses ornements en pierre et en bronze, ainsi que les objets de son culte.

Remarquons cependant qu'il ne s'agit pas des hommes de la 1^{re} période de l'humanité, puisqu'il n'y a aucun spécimen de la *pierre taillée* ; — et que même nous sommes ici, au moins, vers la fin de l'âge de la *pierre polie*, où l'usage du cuivre et du bronze était déjà connu. Qui sait même si les bords du Grand-Lac et la vallée du Mékong n'étaient pas encore habités par des peuplades ariérées, vivant de la pêche et de la chasse, à l'époque de la splendide civilisation des Kmers d'Angkor-Thom, Angkor la Grande, dont les ruines, à peu de distance au N., sont tout aussi merveilleuses que celles du pays des Hindous ?

Ainsi que je l'ai fait pour la 1^{re} série, je vais donner la description succincte, mais aussi exacte que possible, des objets que j'ai sous les yeux.

J'y vois des ossements, des outils en pierre et en bronze, des ornements en pierre et en terre durcie, et probablement des amulettes du culte de Sivah.

Il n'y a pas, cette fois, d'objets de forme aberrante, inconnus en Europe, comme les *Spade-like implements* que j'ai figurés en 1894, onze ans après M. Moura, et qu'on a retrouvés dans l'Arkansas et le Kentucky.

1^o Ossements humains.

Il n'y a aucun os entier, sauf une clavicule ; mais nous avons plusieurs fragments d'os du crâne, remarquables par leur épaisseur, qui va jusqu'à 10^{mm}, et une quinzaine de corps d'os longs : clavicule, bout de côte, humérus, cubitus avec l'olécrâne, radius, fémur, tibia, péroné, tous de dimension au-dessous de la moyenne. Race de petite taille à forte tête.

2° Outils ou armes en pierre.

Nous avons 5 haches : 4 moyennes et une petite, toutes en roche noire, comme celles que j'ai décrites t. XIII.

Les 4 plus grandes ont la même forme que celles de notre pays ; mais le galbe est moins élégant, il manque de symétrie, et le polissage est imparfait, n'atteignant pas le fond des écaillures de la taille d'ébauche. Aucune n'est à biseau.

La mieux achevée est bombée d'un côté, presque plate de l'autre, et les bords sont arrondis ; le tranchant, en mauvais état, était légèrement courbe.

Longueur, 130^{mm} ; largeur, 64 et 40 ; épaisseur, 25.

La 2^e, presque aussi belle que la précédente, est plus petite, à faces presque plates, et symétriques, à bords sub-arrondis, à tranchant courbe.

Longueur, 105^{mm} ; largeur, 60 et 40 ; épaisseur, 20.

La 3^e, au lieu d'être homogène et d'un noir uniforme, est zônée de gris dans le sens de la longueur ; elle est très grossière de forme et presque brute. Les faces sont plates ; les bords également, avec les arêtes seulement émoussées ; le tranchant, aujourd'hui largement ébréché, était courbe et soigné.

Longueur, 110^{mm} ; largeur, 65 ; épaisseur, 20 à 25.

La 4^e, est également en roche zônée, mais elle est formée d'un éclat tiré presque entièrement de la zone grise, de sorte que tout le tranchant et le corps sont gris, et que les zones noires, fort étroites, ne se voient que vers le petit bout, où elles forment sur le pourtour des ellipses obliques sur l'axe de l'outil.

Cet outil mérite une attention spéciale. Il est de forme élancée, presque droit sur les bords qui sont coupants et finement retailés ; le polissage du corps est presque nul, mais la taille d'ébauche rappelle celle des haches de Solutré. L'une des faces est très bombée, l'autre est presque plate, et le tranchant, courbé largement en forme d'une grande gouge, est régulier, poli et fini avec toute la perfection de nos outils d'acier.

Il a certainement appartenu à un artisan hors ligne, peu soucieux du manche, mais sachant apprécier la qualité de la lame.

Longueur, 138^{mm} ; largeur, 43 et 28 ; épaisseur, 17.

Notre petite hache est un petit bijou travaillé avec perfection, et destiné sans doute à des travaux délicats. Un archéologue poète y verrait peut-être un cadeau offert à une fiancée. Sa forme est un trapèze symétrique ; les faces et les bords sont parfaitement dressés ; les arêtes sont vives ; le tranchant est rectiligne, intact, et à large biseau ; mais l'arête du biseau est adoucie.

Longueur, 60^{mm} ; largeur, 30 et 15 ; épaisseur, 9 à l'origine du biseau, et 5 au petit bout.

3° Outils en bronze.

Il y en a deux. D'abord, un petit outil cassé, de 62^{mm}, terminé à un bout par un petit ciseau de 1^{mm} de large, et à l'autre, par une cannelure qui pourrait être le bout d'une gouge. A la cassure, la largeur est de 8^{mm}.

Ensuite, un hameçon très semblable à ceux d'à présent, avec son anneau ovale pour attacher la ligne, le crochet armé de son cran en dedans. Mais la tige est mal arrondie à la linie ou avec un grès, et amincie à l'anneau.

Longueur, 87^{mm} ; épaisseur de la tige, 1 à 3.

4° Petit hameçon en pierre

Ce petit engin, de 30^{mm} de long, est aussi bien fait que le permet la roche schisteuse, peu cohérente, qu'on a employée. La tige porte une petite encoche pour attacher la ligne, et le crochet a son petit cran.

5° Ornaments.

La collection comprend 4 anneaux entiers et intacts, et un ornement d'oreille.

Le plus grand des anneaux a la forme d'une grande bobèche. Il est en marbre ou en albâtre blanc, assez grossièrement travaillé et altéré à la surface.

Le diamètre intérieur, régulier et conique a 67^{mm} en dessus et 63 en dessous ; le diamètre extérieur, irrégulier, a de 110 à 115 ; la hauteur est de 20^{mm}. La coupe diamétrale présente à l'extérieur une courbe en quart d'ellipse assez gracieuse.

Je ne sais pas à quel usage cet objet pouvait servir.

Le 2° en grandeur peut être un bracelet, il est en pierre noire, comme les haches. La coupe est presque carrée, il est assez mal travaillé et sans ornementation.

Diamètre intérieur, 60^{mm} ; diamètre extérieur, 75 à 78 ; épaisseur, 6 à 10 ; hauteur, 9 à 11.

L'ouverture, percée comme presque toujours en deux fois, est formée de deux troncs de cône presque exactement centrés sur le même axe.

Le 3° pourrait être un bracelet d'enfant ; il est également en pierre noire, très bien travaillé et poli, à section rectangulaire.

Diamètre intérieur (en 2 cônes exactement sur le même axe, ce qui est rare), 44^{mm} ; diamètre extérieur, 50 ; épaisseur, 3 ; hauteur, 12.

Le 4° est en marbre blanc ou en albâtre, à section rectangulaire ; l'extérieur est orné de 3 cannelures. C'est le plus élégant et le mieux travaillé.

Diamètre intérieur, 40^{mm} ; épaisseur, 3 à 5 ; hauteur, 15.

L'ornement d'oreille, en forme de poulie, est en terre durcie, et sans ornementation.

Diamètre, 28^{mm} ; hauteur ou longueur, 18 ; gorge 4 de profondeur

6° Amulettes.

Il me reste à mentionner un objet que M. Leclère regarde avec doute comme un *lingam*, symbole d'un culte ancien encore pratiqué secrètement dans les pays bouddhistes.

Longueur, 75^{mm} ; diamètre, 7 à 10.

J'en rapproche une petite tige en bronze qui me paraît être un fragment d'un objet de même nature.

7° Coquilles.

Sur ma demande, M. Leclère a ajouté deux petits lots des coquilles avec lesquelles on trouve les objets décrits ci-dessus.

Ce sont deux espèces lacustres, des genres *Corbicula* et *Paludina*, qui, suivant toute vraisemblance, vivent aujourd'hui dans le Tonly-Sap et dans les marais du pays.

Alençon, 4 février 1897.

LETELLIER,

Conservateur du Musée d'Histoire naturelle.

M. Adhémar Leclère ne s'est pas contenté des dons faits au Musée et signalés par l'honorable M. Letellier, il a encore gratifié la bibliothèque de la *Société Historique et Archéologique* de plusieurs volumes sur le Droit cambodgien. L'un, qui n'est qu'une brochure de 32 pages est un résumé substantiel de ce Droit cambodgien en général ; un second, de près de 300 pages, renferme des *Recherches sur la Législation cambodgienne*, au point de vue du Droit privé ; le troisième de 550 pages est intitulé : *Recherches sur la Législation Criminelle et la Procédure des Cambodgiens* ; enfin, un quatrième de 328 pages contient des *Recherches sur le Droit public des Cambodgiens*.

La *Société* adresse à M. Leclère ses remerciements et ses excuses. Le *Bulletin* aurait dû parler beaucoup plus tôt de ces ouvrages intéressants et importants. Mais on espérait alors faire accompagner le remerciement d'un compte-rendu digne de ce don précieux. Le temps nécessaire pour lire un ouvrage de cette étendue a mis en retard le malheureux rapporteur. M. Leclère lui pardonnera sans doute ; qu'il reçoive en retour l'assurance d'une prompte satisfaction.

H.

BIBLIOGRAPHIE

Saint-Martin-de-Laigle. — L'Eglise, — La Paroisse, — Les Evénements de la Paroisse, par l'abbé Gontier, curé de Saint-Martin et doyen de Laigle. La Chapelle-Montligeon, 1896. In-8° pp. iv. 362.

M. l'abbé Gontier se demande si son titre de curé ne devrait pas l'empêcher d'écrire l'histoire de sa paroisse ; mais je suis persuadé, au contraire, que loin de voir là une raison de s'abstenir, on y devrait reconnaître la meilleure des recommandations. Je voudrais que chaque curé, pour ainsi dire, nous donnât une telle histoire. J'estime en effet que, toutes choses égales d'ailleurs, nul plus que le curé n'est en situation de poursuivre cette œuvre ; que nul n'y doit porter un intérêt plus véritable et y consacrer à un égal degré, tout à la fois ses recherches, son intelligence et son cœur. En toutes choses, un peu d'amour n'est jamais de trop. Que dire donc du curé, qui est lié à son église par une sorte de mariage spirituel ; qui, le plus souvent, en aime jusqu'aux pierres ; qui doit à ses paroissiens, non seulement son temps et ses soins, mais les sentiments et l'affection d'un père ?

Le livre de M. l'abbé Gontier comprend trois parties : l'Eglise, la Paroisse, les Evénements de la Paroisse ; mais cette division, toute large qu'elle est, ne donnerait qu'une idée incomplète de ce que renferme ce volume intéressant et substantiel. Constatons en effet que, contrairement à beaucoup d'autres, il tient tout ce qu'il promet et même plus qu'il ne promet.

Laigle n'ayant eu, jusqu'au xiv^e ou xv^e siècle, qu'une seule paroisse, on voit déjà que, pendant très longtemps, l'histoire religieuse de la ville se confond avec celle de la paroisse. D'un autre côté, comme le dit très bien M. l'abbé Gontier, autrefois, la paroisse et la cité, c'était tout un. Personne ne songeait à une séparation qui est devenue préjudiciable à l'une et à l'autre. Enfin, si un certain nombre de faits semblent dépasser le cadre indiqué, quelques échappées à droite ou à gauche, quelques digressions sagement ménagées les y font rentrer, à la satisfaction du lecteur.

En somme donc, M. l'abbé Gontier nous donne une histoire complète, tant civile que religieuse, de la ville de Laigle tout entière ; et comme cette histoire est intéressante et bien faite ; qu'elle n'existait pas, ou qu'elle existait à peine jusque-là, chacun, loin de se plaindre, ne peut que remercier et féliciter l'auteur.

Des deux sources principales auxquelles a puisé M. l'abbé Gontier, l'une, Louis d'Apres, curé de Laigle jusqu'en 1740, est restée manuscrite ; l'autre, Gabriel Vaugeois, est elle-même devenue très rare et s'arrête d'ailleurs au seuil de la Révolution. Je ne parle ici que pour mémoire d'Orderic Vital, de la *Gallia Christiana* ; même des archives d'Evreux et d'Alençon (on sait que, jusqu'à la Révolution, Laigle appartenait au diocèse d'Evreux et à l'élection de Verneuil) ; et à notre époque, de M. Almagro, de M. Duval, etc. ; qu'il me suffise de noter que M. Gontier n'a négligé aucun document susceptible de le renseigner ou de l'éclairer.

Ce n'est pas qu'il fasse étalage d'érudition ou qu'il élève aucune prétention aux recherches savantes et aux découvertes nouvelles. Ne lui demandons pas ces longues citations qui alourdissent le style ; ne cherchons pas au bas de ses pages ces nombreuses notes qui, trop souvent encombrement, sous prétexte d'élucider. Ainsi, après avoir dit une fois pour toutes qu'il suivra presque constamment ses deux auteurs, il se contente simplement de les suivre, sans se donner la peine de le répéter sans cesse. Cela ne veut pas dire que les érudits eux-mêmes n'aient à profiter dans sa compagnie ; il est clair toutefois que ce n'est pas pour eux qu'il écrit ; c'est bien plutôt pour le commun des lecteurs et pour ses concitoyens, quels qu'ils soient. Mais dans ces conditions même, n'est-ce donc rien que de mettre à la disposition de tout le monde une histoire qui, sans cela, menacerait de rester le privilège du petit nombre ? N'est-ce rien que de réunir en un volume facile à trouver et à lire, ce qu'on ne se serait procuré qu'au prix de beaucoup de peines et de recherches ?

Il serait long de suivre M. l'abbé Gontier à travers tous les événements qu'il raconte. Une ville importante, comme Laigle, ne peut manquer d'ouvrir une large carrière à l'historien. Sans remonter au temps où elle portait le nom de *Baïna* ou *Becania*,

d'où le nom de *Bécanne* donné à la plus vieille de ses rues, Laigle, par ses premières fortifications et son premier baron, remonte au x^e ou xi^e siècle. On doit penser que les neuf cents ans écoulés depuis cette époque sont riches en faits de toute sorte.

L'Eglise devait naturellement attirer l'attention toute spéciale de l'auteur : l'Eglise, œuvre d'époques diverses, trop diverses même, depuis le xii^e jusqu'au xvi^e siècle ; mais d'un mérite réel dans la plupart de ses parties ; l'Eglise, avec ses deux belles tours, son magnifique portail, qui rappelle et égale presque celui de Notre-Dame d'Alençon, son autel du xvii^e siècle, ses reliques, ses nombreuses confréries, dont une de prêtres, en l'honneur du Saint-Sacrement, remonte au xiv^e siècle et existe encore aujourd'hui, ses riches fondations, la plupart, hélas ! bien oubliées actuellement.

A propos de la Paroisse, on voit que M. le curé, toujours bienveillant, ne serait pas fâché de sauver de l'oubli les personnages qui l'ont jadis plus ou moins illustrée ; mais partout et dans tous les temps, les grands hommes sont rares. Me sera-t-il permis de rappeler les plus modestes de tous : un vicaire et trois personnes du peuple, décapités en 1793 ; certains que nous sommes que ceux-là du moins sont grands devant Dieu ? Je pourrais aussi mentionner quelques notabilités militaires, scientifiques, littéraires, artistiques et même révolutionnaires ; mais à quoi bon ?

Les Administrations et Juridictions de Laigle, dont M. Gontier s'occupe longuement, rappellent assez exactement ce qu'elles sont encore dans la plupart des villes de semblable importance. Son industrie et son commerce toutefois lui assignent une place à part, au moins dans le département, et presque en France. Ses fabriques d'épingles, d'aiguilles, de clous, d'objets de métallurgie sont connus.

En fait de particularités, il ne faut pas oublier l'Hôtel-Dieu, qui, pendant plusieurs siècles, fut desservi par les dames de la ville. Il est même arrivé que, les bâtiments tombant en ruine, les dames ne reculèrent pas devant la charge d'aller soigner les pauvres et les malades à domicile.

Avec la troisième partie de l'ouvrage, nous pénétrons de plus en plus dans le domaine de l'histoire proprement dite. Les

29 barons et les 5 marquis qui ont gouverné Laigle depuis Fulbert, en 1110, jusqu'à la Révolution de 1789, ne sont pas tous, assurément des personnages très historiques ; plusieurs cependant méritent d'être cités, et beaucoup furent les témoins, sinon les acteurs de faits plus ou moins notables. Dans ce temps, où il n'était seigneur, si petit qu'il fût, qui ne guerroyât sans cesse ; où chaque cité, pour ne pas dire chaque bourgade devait être en état de soutenir un siège, les monuments, non les plus beaux, mais les plus nécessaires, c'étaient un donjon et des portes flanquées de solides tours. En 1417, ces fortifications furent détruites par les Anglais et ne furent pas relevées. C'était la troisième ou la quatrième fois que Laigle était saccagé ou incendié ; ce fut la fin de son importance militaire.

Longtemps après, en 1690, le marquis de Laigle, Louis des Acres, construisit le château actuel, dans le style de l'époque.

La Révolution et les temps qui ont suivi jusqu'à ces dernières années pourraient nous jeter dans les querelles de la politique et des partis. L'auteur a su éviter cet écueil. Il appelle bien ce qui est bien ; il flétrit d'un mot ce qui est mal. C'est son droit ; comment lui en faire un reproche ? Mais la sagesse et la modération de ses jugements ne peuvent donner prise à la moindre critique.

Ma conclusion peut tenir en deux lignes : J'ai lu avec grand plaisir le livre de M. l'abbé Gontier, et je ne doute pas que quiconque voudra faire comme moi n'en éprouve une semblable impression.

H. BEAUDOUIN.

Nouvelles observations sur la faune des vertébrés du département de l'Orne, par M. l'abbé Letacq, aumônier des Petites-Sœurs des Pauvres, à Alençon. In-8°, 8 p. Extrait du *Bulletin de la Société Linnéenne de Normandie* ; 2^{me} fascicule de 1896.

Notre département de l'Orne compte des botanistes, des géologues, des minéralogistes, en petit nombre, il est vrai ; voire même quelques entomologistes ; mais la zoologie proprement dite n'y possédait pas, à ma connaissance, un seul représentant

un tant soit peu actif. M. l'abbé Letacq, à qui aucune branche de l'histoire naturelle n'est étrangère, a voulu jeter un coup d'œil sur les espèces animales de notre région, comme il l'avait fait maintes fois déjà sur nos richesses végétales. Son petit travail de cette année n'est du reste, ainsi qu'il le dit lui-même, que le complément des observations plus étendues qu'il avait présentées deux ans auparavant au Congrès de l'Association normande à Alençon. C'était alors *une mine inexplorée, un sujet absolument neuf*; mais il avait voulu faire quelque chose, là où tout était à faire. Ses deux publications ont été, comme il est juste, accueillies avec faveur; à une condition toutefois; c'est que l'auteur n'en restera pas là; mais qu'il tiendra à honneur de continuer et de compléter une œuvre que, plus que personne, il est en mesure de mener jusqu'au terme.

H. BEAUDOUIN.

Inventaire historique des actes transcrits aux Insinuations ecclésiastiques de l'ancien diocèse de Lisieux ou documents officiels analysés pour servir à l'histoire du personnel de l'Evêché, de la cathédrale, des collégiales, des abbayes et prieurés des paroisses et chapelles ainsi que de toutes les familles notables de ce diocèse (1692-1790) par M. l'abbé PIEL, curé du Mesnil-Mauger, membre de la Société historique de Lisieux. Ouvrage précédé d'une introduction sur l'ancien droit ecclésiastique et suivi de tables très complètes de noms cités dans chaque volume, orné de cartes, plans et vues de monuments, publié avec l'approbation de S. G. Mgr l'Evêque de Bayeux et Lisieux. *Lisieux, impr. typ. et lith. E. Lerebour*, 1892-1895. T. I. LXXVIII-887 p. (1892); T. II, 791 p. (1892), T. III, 965 p. (1893), T. IV, 907 p. (1894), T. V, 969 p. (1895).

Le plus bel éloge, que l'on pouvait décerner autrefois à un ouvrage important d'érudition, après en avoir exposé le but, analysé les différentes parties, indiqué les recherches longues et difficiles qui étaient nécessaires pour traiter le sujet d'une façon complète, c'était de dire : voilà un travail de bénédictin. Comment, en effet, mieux relever le mérite d'un auteur qu'en le comparant à ces moines laborieux qui au siècle dernier furent d'infatigables explorateurs des vieilles chartes, des vieilles archives, des vieux documents de notre histoire nationale ?

On a bien un peu abusé de la formule ; l'application, qui en a été faite à des ouvrages d'une valeur contestable, lui a enlevé de son prestige et elle ne serait pas toujours maintenant une recommandation suffisante, à moins pourtant qu'elle n'exprime, comme pour *l'Inventaire des Insinuations de Lisieux*, l'opinion générale. C'est bien, en effet, un travail de bénédictin que ces cinq énormes volumes, grand in-4°, renfermant 4.600 pages de recherches ardues, patientes, qui ont souvent fatigué l'attention de l'auteur sans la captiver.

Il y a quelques années, un professeur distingué de l'Ecole des Chartes, aujourd'hui membre de l'Institut, exprimait le vœu de voir un prêtre véritablement travailleur installé dans chaque presbytère (1). Si d'aventure engagé sur la ligne de Paris à Cherbourg, il s'arrêtait à la petite gare du Mesnil-Mauger, quelques minutes lui suffiraient pour arriver, en passant près d'une église aux styles divers heureusement combinés, jusqu'à une maison, dont la structure en colombage lui montrerait qu'il est au milieu du Pays d'Auge, et là du moins il aurait la satisfaction de voir son désir accompli. Il y trouverait un curé habile à déchiffrer les anciennes écritures, ayant fait sur l'histoire locale des études approfondies et familier avec les archives de nos plus humbles paroisses, car si l'inventaire de M. l'abbé Piel suppose la connaissance de la paléographie, les notes sur la vie des ecclésiastiques pendant la Révolution, dont il a enrichi ses deux derniers volumes, indiquent la lecture d'une foule de livres, de Revues, de Bulletins de Sociétés savantes et montre que l'auteur a compulsé avec soin les registres des communes et fidèlement recueilli les traditions du pays.

L'ancien diocèse de Lisieux limité chez nous à l'Est par la Charentonne, au sud par la Rille et le Don, à l'Ouest par l'Ure jusqu'à son confluent avec la Dieuge et par la Vie jusqu'à Guerquesalles, comprenait trois paroisses de l'arrondissement de Mortagne, Beaufai, Saint-Pierre-des-Loges et Echauménil (R. à St-Pierre), une de l'arrondissement d'Alençon, Godisson (canton de Courtomer), dans l'arrondissement d'Argentan la plus grande partie des cantons de Vimoutiers, la Ferté-Fresnel, le Merlerault, le canton de Gacé tout entier, trois paroisses du

(1) M. LÉON GAUTIER : *Lettres d'un catholique*, 1^{re} série, p. 368.

canton d'Exmes, la Roche-de-Nonant (R. à la Cochère), Saint-Pierre-la-Rivière et Sainte-Croix-du-Mesnil-Gonfroy (R. à Survie), et s'avancait jusqu'aux portes de Seès, à Marmouillé, qui fait aujourd'hui partie du canton de Mortrée. La *Société historique* de l'Orne doit donc signaler aux travailleurs l'*Inventaire des Insinuations de Lisieux* destiné à leur rendre les plus éminents services.

« On appelait Insinuations, dit M. l'abbé Piel, la transcription des actes ecclésiastiques sur les registres de bureaux établis à cet effet dans chaque diocèse. Ces bureaux avaient été institués en vertu d'un édit publié par Henri II au mois de mars 1553 sur la demande des évêques dans le but d'obvier aux fraudes et aux abus relatifs aux bénéfices ecclésiastiques. Mais cette ordonnance ne fut pas également mise à exécution dans tous les diocèses. Une nouvelle ordonnance de Henri IV (1595) insista sur la bonne tenue de ces registres mais sans plus de succès. Enfin, en 1691, Louis XIV régularisa cette institution telle qu'elle a fonctionné jusqu'à la Révolution.

« Les registres du bureau de Lisieux ne commencent qu'en 1692 après l'édit de Louis XIV. Il y a quarante-trois volumes in-⁸, mais le quinzième registre d'un format plus étendu et d'une écriture plus serrée contient bien la matière de trois autres.

« Les actes contenus dans les registres des Insinuations se rapportent tous directement ou indirectement aux bénéfices ecclésiastiques, aux ordinations, aux dispenses de bans ou d'empêchements de mariages. Il y a aussi quelques testaments ou donations, au profit des églises ou des confréries » (1).

« On y trouvera donc des détails historiques sur les évêques, les chanoines et les chapelains de la Cathédrale, sur les abbés et les religieux des divers monastères, sur les curés, vicaires et prêtres de chaque paroisse. En même temps qu'elles nous donnent des renseignements sur tous ces personnages, sur leur origine et leur pays, les Insinuations nous en fournissent aussi sur leurs familles et à cette époque il n'y avait guère de familles qui ne donnassent à l'Église un ou plusieurs de leurs membres. Puis nous voyons défiler les noms des seigneurs, des notables,

(1) Préface de l'auteur.

des magistrats et des fonctionnaires, les maires de nos villes. les syndics de nos campagnes, les baillis et leurs lieutenants, les procureurs, les gradués dans les Universités, etc., etc. Tous ces personnages y figurent avec leurs titres, leurs fiefs et souvent même le lieu de leur demeure. Les dispenses de bans nous donnent leurs alliances et celles de leurs parents. Vous verrez aussi dès ce temps-là les maîtres d'école portant l'instruction jusque dans les plus humbles hameaux. Vous trouverez indiqués les propriétaires des fiefs que vous possédez peut-être vous-même aujourd'hui, des manoirs qui sont votre demeure ou celle de vos voisins. Plus d'un lecteur reconnaîtra dans tous ces noms, les noms de ses ancêtres, car la plupart de ces familles sont restées dans le pays » (1).

Je cite cette longue énumération empruntée au prospectus publié par l'auteur pour faire voir quelle somme d'indications, je dirais presque quelle masse de documents, renferme son ouvrage ; en la parcourant, il est facile de se convaincre que personne ne pourrait désormais aborder aucun point d'histoire concernant l'ancien diocèse de Lisieux au XVIII^e siècle sans consulter l'*Inventaire des Insinuations ecclésiastiques*. Comme l'écrivait Mgr Hugonin, si bon juge en pareille matière, M. l'abbé Piel a sauvé d'un oubli certain quantité de noms et de faits précieux pour les biographes, les généalogistes, les descendants de nos anciennes familles, les historiens de nos paroisses et de nos monastères (2).

Depuis le Concordat l'organisation de nos diocèses de France est bien différente de ce qu'elle était avant 1801 ; la discipline ecclésiastique a été profondément modifiée ; la plupart des coutumes et des usages, qui avaient autrefois force de loi, sont tombées en désuétude ; la législation qui réglait la nomination aux bénéfices et la perception des revenus n'est plus aujourd'hui en vigueur. Or les *Insinuations* ayant été rédigées d'après le droit ancien, il fallait en faire connaître les principes généraux et leur application spéciale au diocèse de Lisieux, autrement l'ouvrage n'eût présenté que des renseignements inintelligibles pour le plus grand nombre des lecteurs. L'introduction placée

(1) Prospectus, in-12, 4 p.

(2) *Lettre de Mgr l'Évêque de Bayeux et de Lisieux* en tête du 1^{er} volume.

au commencement du premier volume traite toutes ces questions avec une clarté et une précision, qui témoignent hautement de l'érudition théologique de l'auteur.

Les registres des Insinuations s'arrêtent en 1790 ; M. l'abbé Piel ne s'est pas contenté d'en faire une simple analyse, mais sachant combien il est utile pour les sciences historiques de recueillir les faits de la période révolutionnaire même dans les plus humbles paroisses, il a cherché dans les documents administratifs et judiciaires ce que devinrent les prêtres durant ces jours de tristesse et de deuil. Il nous les montre confessant leur foi devant les tribunaux, jetés dans les prisons ou réfugiés sur la terre étrangère, quelques-uns montant à l'échafaud ; un trop grand nombre faibles devant le pouvoir civil furent infidèles à leur vocation. M. l'abbé Piel n'a pas dissimulé toutes ces fautes et il est entré parfois dans des détails que l'on pourrait regarder comme déplacés, si le premier devoir de l'écrivain n'était de dire toute la vérité et si d'autre part l'on n'était convaincu avec Mabillon, que la divinité de l'Eglise trouve sa meilleure démonstration dans les imperfections de ceux qui l'ont gouvernée, et que la foi d'un chrétien, vraiment digne de ce nom, ne peut osciller au récit de quelques faiblesses inhérentes à l'infirmité humaine.

Afin de conserver le souvenir de tout ce qui concerne l'ancien diocèse de Lisieux, M. l'abbé Piel a voulu joindre à son ouvrage des plans et des gravures représentant les édifices et les établissements religieux dont la plupart ont malheureusement disparu. En tête du premier volume se trouve une gravure du portail occidental et de la façade de l'évêché. Les vues des abbayes de Saint-Evrault, N.-D.-de-Bernay, Saint-Pierre-de-Préaux, de Grestain, de N.-D.-du-Pré, des prieurés de N.-D.-de-Beaumont-en-Auge, de Saint-Himer, de Sainte-Barbe-en-Auge nous donnent une idée de l'importance, de la grandeur, et même de la beauté architecturale de ces monastères. La carte du diocèse exécutée en 1720 par le célèbre géographe D'Anville, à la demande de Mgr de Brancas, vient enrichir cette belle collection.

Pour permettre aux chercheurs de se reconnaître au milieu de cet amas confus de noms et de faits, et de trouver de suite l'indication dont ils ont besoin, une table des plus détaillées était absolument nécessaire ; dans un pareil dédale il fallait un guide. M. l'abbé Piel s'est acquitté de cette tâche longue et minutieuse

à la satisfaction de tous ses lecteurs. La table comprend au moins les 120 dernières pages de chacun des volumes. Il n'est peut-être pas inutile d'indiquer comment l'auteur l'a comprise.

« La table, dit-il, qui est un véritable pouillé indique d'abord les noms des évêques et de tout le personnel de l'évêché ainsi que tout ce qui s'y rattache. Puis passant à la cathédrale elle donne les titres des dignités, des prébendes, chapelles et offices divers de cette église avec les noms de tous les titulaires qui les ont occupés et des notes sur la vie de ces personnages. Mêmes renseignements sur les abbayes, prieurés et séminaires.

« Ensuite nous trouvons toutes les paroisses du diocèse et de ses exemptions divisées par archidiaconés, doyennés et cures.

« Les noms des archidiaconés sont inscrits aux dignités du Chapitre de la Cathédrale et ceux des doyens se trouvent en tête de chaque doyenné.

« La table de chaque paroisse donne les noms du saint auquel elle est consacrée, des curés, vicaires, prêtres et ordinands de l'endroit, les patrons qui nomment à la cure, les seigneurs et les notables du lieu, les chapelles qui peuvent se trouver sur le territoire de la paroisse avec les noms des titulaires, desservants et présentateurs de ces chapelles; puis les faits divers, qui se rapportent à la paroisse ».

Tel est l'ouvrage de M. l'abbé Piel dont la rédaction a occupé pendant plus de quinze ans les loisirs de son ministère paroissial. Si de pareils travaux entrepris et menés à bonne fin dans la solitude d'un presbytère de village, loin des bibliothèques et des centres intellectuels, honorent grandement leur auteur et le corps auquel il appartient, tous ceux qui s'intéressent aux études historiques, — et grâce à Dieu chez nous leur nombre augmente de jour en jour, — ne peuvent qu'émettre le vœu de voir les archives de tous nos diocèses normands analysées avec le même soin et la même critique, et annotées avec un pareil luxe d'érudition.

Je suis heureux d'ailleurs de leur apprendre, en terminant, une bonne nouvelle. M. l'abbé Piel vient de se remettre à l'œuvre; encouragé par ses supérieurs, qui n'ont cru rien mieux faire pour lui témoigner toute leur satisfaction que de le charger de l'Inventaire des Insinuations de Bayeux, il a consenti malgré les fatigues occasionnées par quinze années de recherches et

d'études incessantes à commencer ce travail. Espérons que la divine Providence veillera longtemps encore sur une vie si chère à la science et permettra à notre savant confrère et ami d'élever un nouveau monument à l'histoire de notre pays.

A.-L. LETACQ.

Vie populaire illustrée de Saint-Evrout. par M. l'abbé H.-G. Chenu, curé de Saint-Evrout-Notre-Dame (Orne). Impr. de la Grande-Trappe, 1896, in-8°, 86-XI p.

La première *Vie de Saint-Evrout* fut écrite par un moine témoin de ses dernières années et de sa mort ; le manuscrit de cette vie conservé à la bibliothèque d'Alençon a été traduit et annoté par notre laborieux secrétaire-adjoint, M. l'abbé Hommey (1). Mabillon et les Bollandistes, qui ne le connurent pas, ont reproduit une légende reconnue comme authentique par les critiques les plus habiles, mais débarrassée des récits fabuleux qu'Ordéric Vital avait cru pouvoir y ajouter sur la foi de quelques vieillards ; elle remonte au VIII^e siècle (2). C'est cette légende insérée par Mabillon dans les *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti*, qui a servi de thème à tous les hagiographes (3) pour écrire la vie du saint abbé d'Ouche. M. l'abbé Blin l'a traduite et y a ajouté une notice sur le culte rendu à Saint-Evrout, où la piété la plus vive s'inspire de l'érudition la plus sûre pour porter les fidèles à la dévotion envers « celui qui fut sur la terre l'image de Dieu non moins par sa puissance que par sa bonté. »

Malgré ces nombreuses et savantes publications, l'histoire de saint Evrout est encore ignorée ou du moins imparfaitement connue de la plupart de ses dévots serviteurs. On prononce son nom avec respect, on le prie avec ferveur, on l'invoque avec

(1) *Bulletin de la Société historique de l'Orne*, T. VI, p. 261.

(2) *Vies des Saints du diocèse de Seëz*, T. I^{er}, p. 522.

(3) Cfr. A. DESVAUX ET A. LETACQ : *Essai sur la bibliographie de l'abbaye de Saint-Evrout et du canton de la Ferté-Fresnel* : Bulletin de la Société historique de l'Orne, T. IX, p. 51.

confiance, on fait des pèlerinages aux lieux où il a vécu (1) et qui furent témoins de sa bienheureuse mort, mais cette vénération si profonde qu'elle puisse être, repose bien plus sur la coutume et les traditions du pays, que sur la connaissance de la vie si merveilleuse du grand thaumaturge.

M. l'abbé Chenu, appelé, il y a trois ans, à vivre au milieu des souvenirs de ses miracles et de ses bienfaits, près des ruines de l'antique abbaye si célèbre par la ferveur et la science de ses moines, a donc été bien inspiré en publiant une *Vie populaire de saint Evroult* moins destinée à répandre cette dévotion, qu'à en exposer les motifs à la piété des fidèles. Les vertus héroïques du saint Abbé, son zèle au service de Dieu, sa tendresse pour ses frères, sa bonté envers ses ennemis, son inépuisable charité pour les pauvres, sa patience admirable dans les épreuves sont de beaux exemples à proposer à l'imitation du peuple chrétien, tandis que le récit des miracles opérés par son intercession, conversion des pécheurs, guérison des malades, résurrection des morts, accroîtra la confiance en sa puissante protection. Les réflexions pieuses, dont le livre est parsemé exciteront la ferveur des fidèles, leur inspireront l'horreur du mal, en leur montrant le bonheur que donne à l'homme même ici-bas l'observance des lois et des conseils évangéliques.

Il n'est personne après avoir lu l'ouvrage de M. l'abbé Chenu, qui n'approuve à l'éloge qu'en faisait Mgr Trégaro dans une lettre adressée à l'auteur le 28 avril 1896. « La vie de saint Evroult, écrivait le vénéré prélat, forme une des plus belles pages de l'histoire religieuse du diocèse de Scèz. Vivant au milieu des souvenirs qu'il a laissés dans la paroisse à laquelle il a donné son nom, retrouvant partout ses traces bénies au milieu

(1) Saint-Evroult est toujours un lieu de pèlerinage fréquenté ; on y vient surtout pour les maladies nerveuses, et parmi les personnes qui recourent à l'intercession du saint abbé et prient devant ses reliques à l'église paroissiale, un grand nombre veulent aussi aller à la fontaine, si renommée autrefois, et où l'on a constaté ces temps derniers encore des guérisons, qui paraissent véritablement extraordinaires. — Lorsque je m'occupais avec M. l'abbé Desvaux, aujourd'hui curé de Verrières, de la bibliographie du canton de la Ferté-Fresnel, nous avons vainement cherché une brochure publiée en 1818 par l'abbé Vallée, alors curé de Saint-Evroult, sur les guérisons opérées à la fontaine. Je me permets de recommander cet opuscule à l'attention de M. l'abbé Chenu ; il en pourrait peut-être encore trouver des exemplaires dans les anciennes familles de sa paroisse.

des ruines, vous avez vu sa douce et majestueuse figure surgir, pour ainsi dire, du sol que foulèrent ses pas. Cette vision vous a ravi. Et vous avez eu la bonne inspiration de traduire en des pages d'un style simple et limpide, l'impression que vous avez ressentie. Les fidèles liront avec édification ce que vous avez ainsi écrit avec jouissance. Cette lecture en ravivant leur foi et leur confiance en la protection de saint Evroult, leur montrera que la religion qui a en vue, avant tout, nos intérêts spirituels, est encore une source féconde de biens et d'avantages dans l'ordre temporel. »

La *Vie populaire de saint Evroult*, que les familles chrétiennes liront avec profit, sera aussi très goûtée des amateurs de recherches historiques locales ; car, pour employer le mot à la mode, elle leur donne *de l'inédit*. A propos de l'histoire de l'abbaye depuis la Révolution, M. l'abbé Chenu reproduit la lettre du maire de la commune au sous-préfet d'Argentan lui annonçant que le 11 mars 1802, l'église du monastère, une merveille de l'architecture ogivale, qui depuis 1795, servait à la paroisse pour les cérémonies du culte, s'était écroulée ; cette lettre avait déjà été citée par M. Veucelin, de Bernay, dans un mémoire très documenté sur les dernières années de l'abbaye de Saint-Evroult, composé avec les notes de Couriol, du Sap, lors du Congrès de l'Association normande à Vimoutiers en 1885. Mais M. l'abbé Chenu a eu l'heureuse idée d'y joindre deux actes conservés aux archives paroissiales, rédigés en 1803, l'un par l'abbé Lemarchand, ancien religieux bénédictin et curé de Saint-Evroult, l'autre par son successeur l'abbé Jacques David, et constatant l'état des reliques et des reliquaires (1) provenant de l'abbaye ; l'abbé Lemarchand, qui les avait recueillis et cachés pendant la Terreur, les plaça dans l'église de la paroisse,

(1) Le monastère en a toujours possédé un grand nombre, qui témoignent des goûts artistiques des religieux. En 1830, on découvrit dans un trou des murs de l'ancienne abbaye un charmant reliquaire en cristal paraissant dater du XIII^e siècle, qui fut acheté par Galeron pour le musée de la Société des Antiquaires de Normandie. Cfr. F. GALERON : *Notes sur un reliquaire et quelques débris trouvés dans les ruines de l'abbaye de Saint-Evroult*, 1830, in-8°, 12 p. Extrait des *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. V, p. 156-186. — V. aussi DE CADMONT : *Abécédairaire d'Archéologie*, architecture religieuse ; HENRI QUEVILLY : *Excursion de l'Association normande à Ticheville, le Sap, le Douet-Artus, Saint-Evroult et Gacé*, Annuaire normand, 1885, p. 80.

aussitôt qu'elle fut ouverte à l'exercice du culte. Les reliques sont de véritables trésors pour le chrétien ; il en est d'ailleurs peu parmi nous qui n'aient admiré les splendides reliquaires de Saint-Evrout ; aussi tous remercieront M. l'abbé Chenu d'avoir sauvé de l'oubli les précieux documents historiques qui les concernent.

La plupart des lecteurs n'apprendront pas non plus sans une certaine curiosité mêlée de surprise que Lacordaire se proposait en 1839 d'établir un couvent de Dominicains dans l'ancienne abbaye de Saint-Evrout. Le passage de la lettre qu'il écrivit à ce sujet à M^{me} Swetchine mérite d'être cité dans notre *Bulletin*. « Si c'est la volonté de Dieu que nous venions à Paris, » disait-il, tout s'arrangera malgré les apparences contraires. « Je suis là-dessus dans un calme parfait, c'est une très » agréable chose de faire les affaires du bon Dieu ; on y goûte » un peu les délices du *fatum* des anciens. Si nous n'allons pas » à Paris, nous irons à Saint-Evrout. Savez-vous ce que c'est » que Saint-Evrout ? C'est un pays où l'on offre aux Domini- » cains, s'ils veulent y venir, des pierres, du bois de charpente, » des reliques, des tableaux, des châteaux en attendant, et » enfin un enthousiasme fabuleux. Nous irons donc à Saint- » Evrout, si M. l'Evêque de Séez le permet, et si vous n'arrangez » pas le destin pour que nous venions à Paris. » (1)

Je ne terminerai pas ce compte-rendu sans dire que l'exécu-

(1) Cette note bibliographique sur la *Vie populaire de Saint-Evrout* était à l'impression quand M. l'abbé Guesdon a fait paraître dans la *Semaine Catholique* (19 mars 1897) un article intitulé : *Les Ruines de l'abbaye de Saint-Evrout et le rétablissement des Frères-Prêcheurs en France*. Il y reproduit la lettre de Lacordaire à M^{me} Swetchine et en ajoute une autre adressée quelques jours après à la princesse Borghèse, déjà publiée par le *Correspondant* (10 janvier 1897). On y lit : « J'ai fait prendre des renseignements en Normandie, pays voisin de Paris et encore plein d'anciennes » abbayes. Un fait assez curieux a été la suite de ces informations. Le » bruit s'est répandu dans une paroisse que nous devions y relever un » ancien couvent dont les débris immenses couvrent le sol et épargne- » raient le prix de la pierre et de la taille.

« Aussitôt un riche propriétaire nous a fait offrir de prendre dans ses » bois toute la charpente ; d'autres ont offert leurs châteaux en attendant » que le monastère fut bâti ; d'autres des reliques et un grand tableau de » Saint-Dominique recevant le rosaire des mains de la Sainte-Vierge. Le » maire a officiellement écrit, au nom des habitants notables, pour nous » assurer des dispositions et de l'enthousiasme de la commune. Quel élan » dans cette France, que de ressources ! »

Cet empressement des habitants de Saint-Evrout et le désir, que l'on avait dans tout le pays, de voir restaurer l'ancien monastère, sont un bel éloge des moines qui l'occupaient avant la Révolution. L'abbaye d'Ouche avait été, en effet, pendant de longs siècles l'honneur et la providence de la contrée.

tion typographique de l'ouvrage fait honneur à l'imprimerie de la Grande-Trappe et qu'il est illustré de quatre belles gravures très intéressantes pour l'archéologie normande ; la première reproduit un tableau de l'ancienne abbaye, Saint-Evroult guérissant les malades ; la seconde est une vue à vol d'oiseau du monastère au XVIII^e siècle, et les deux autres nous montrent les ruines de l'abbaye en 1896.

A.-L. LETACQ

Essai historique sur le Cidre et le Poiré, par Louis Duval, archiviste du département de l'Orne, correspondant du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Paris, Octave Doin, éditeur, in-8°. 116 p.

Le cidre, la boisson normande par excellence, est devenu grâce aux moyens faciles et rapides de transport, qui en permettent la vente dans toutes les parties de la France, l'une des ressources principales de nos campagnes. Les terres les mieux plantées sont aujourd'hui les plus estimées des cultivateurs, et l'industrie du cidre a sa place marquée dans toutes les fermes de la région et même de l'Ouest de la France.

C'est donc un sujet d'étude plein d'actualité au point de vue agricole, hygiénique et même historique.

Depuis plusieurs années les savants se sont occupés de chercher et de vulgariser les meilleurs procédés de culture, les soins à donner à la récolte des pommes, à la fabrication et à la conservation du cidre. M. Lechartier, professeur à la Faculté des Sciences de Rennes, et M. Truelle, pharmacien à Trouville, sont parmi les chimistes ceux peut-être qui ont le plus contribué par leurs analyses à enrichir la science de faits nouveaux et utiles aux praticiens.

L'hygiène et la médecine invoquent les travaux de M. le Dr Denis-Dumont pour montrer que le cidre est une boisson parfaitement saine et peut être regardée comme un véritable médicament, dans la maladie de la pierre et de la goutte.

L'histoire du cidre a été abordée, il y a longtemps déjà, par un des savants qui font le plus d'honneur à notre province, M. Léopold Delisle. Le chapitre consacré à cette question dans les

Etudes sur la condition de la classe agricole et l'état de l'Agriculture en Normandie au Moyen-Age (1851), où l'on retrouve cette rigueur et cette méthode scientifiques, qui caractérisent les travaux de l'éminent historien, constitue la base de tout ouvrage à entreprendre sur ce sujet. Mais comme le dit un vieil auteur « la science est faite par additions », et depuis plusieurs années elles devenaient grâce au zèle et à la persévérance des chercheurs, si nombreuses et si variées, qu'il était nécessaire de réunir et de coordonner tous ces documents épars dans une foule de publications, et de présenter aux érudits et aux intéressés un résumé des essais des anciens et des découvertes des modernes.

M. Louis Duval, le savant archiviste de l'Orne, dont les travaux témoignent d'une profonde érudition sur tout ce qui concerne notre pays, était bien préparé à publier cet ouvrage. Son *Essai historique sur le Cidre et le Poiré* est une exposition lucide et intéressante de l'état actuel de la science pomologique. L'auteur ne recule devant aucune recherche pour traiter son sujet d'une façon complète ; la philologie, les traditions populaires, les sciences naturelles, l'histoire et l'archéologie sont tour à tour mises à contribution pour nous dire l'origine du Pommier et du Poirier, ce que furent le Cidre et le Poiré dans l'antiquité, dans les Gaules depuis l'époque romaine jusqu'au XII^e siècle, depuis le XII^e siècle jusqu'au XVIII^e et enfin à notre époque. Les cartulaires des abbayes, les archives des départements et des communes, les Traités d'agriculture et une foule de Revues agricoles dépouillées avec soin et interrogées avec sagacité nous font suivre avec une curiosité toujours croissante les progrès de la pomologie.

C'est surtout dans la seconde moitié du siècle dernier que l'on s'occupe avec plus de zèle et de méthode d'arboriculture. Les Intendants de plusieurs généralités prescrivent des enquêtes pour connaître quel était alors l'état des pommiers et des poiriers, la quantité de fruits récoltés et les procédés employés pour la fabrication du cidre ; d'autres comme Lallemand de Léviguen, d'Alençon, rédigent des circulaires où ils indiquent aux cultivateurs les moyens à prendre pour préserver les arbres des ravages d'un insecte alors inconnu mais qui n'était autre évidemment, d'après la description donnée, que la Chématobie

si bien étudiée par notre savant confrère, M. Lecœur, de Vimoutiers (1).

Les Sociétés royales d'Agriculture établies dans les différentes généralités contribuèrent aussi à ce mouvement en instituant des prix destinés à exciter une noble émulation parmi les habitants de nos campagnes. Les curés, parmi lesquels il convient de citer Loiseleur, curé d'Alençon, et Coulombet, curé de Saint-Denis-sur-Sarthon, montrèrent par leur concours prêté à la Société d'Agriculture d'Alençon, par leurs écrits et aussi par les conseils pratiques donnés à nos paysans, qu'ils ne se désintéressaient nullement des progrès de l'arboriculture dans leurs régions (2). On trouvera ces indications développées avec d'autres détails non moins curieux et instructifs dans le livre de M. Duval.

Je dois encore citer les recherches sur le cidre à Paris et à Versailles, dans les différentes provinces de France, où l'auteur met à profit l'érudition de notre président, M. le comte de Contades. Le chapitre sur la corporation des bouilleurs de crû est un sujet, qui, pour être déjà ancien, n'a, comme on le sait, rien perdu de son actualité.

La liste des écrits consacrés au Cidre et au Poiré, serait un complément utile de l'*Essai historique*, comme le dit très bien M. Duval ; l'historien ne saurait mentionner tous les mémoires même en note, tandis que le bibliographe doit tout citer. Mais il est facile de voir, en parcourant l'ouvrage, que l'auteur possède la majeure partie des matériaux nécessaires pour dresser cette nomenclature ; aussi sommes-nous autorisés à croire qu'elle ne se fera pas longtemps attendre.

A.-L. LETACQ.

(1) M. Lecœur, membre de la Société historique et archéologique de l'Orne, a publié toute une série d'articles sur les ennemis les plus redoutables de nos pommiers, l'Anthonome et la Chématoïe. Ses travaux lui ont mérité deux médailles d'or, l'une de l'Association pomologique de l'Ouest (concours d'Evreux, 1892), l'autre de la Société des Agriculteurs de France (1893). Cfr. : *Bibliographie de Vimoutiers*, p. 194.

(2) On voit dans l'ouvrage si connu d'Arthur Young (*Voyages en France*, 1787, 1788, 1789) qu'à cette époque beaucoup de curés de campagne s'efforçaient d'encourager l'agriculture. Quelques-uns prêchaient d'exemple et prenaient l'initiative des améliorations à introduire. Le plus grand nombre se contentaient d'en étudier les préceptes dans les nombreuses publications qui parurent alors, afin de pouvoir indiquer aux paysans les perfectionnements à apporter dans leurs procédés de culture. J'ai retrouvé parmi les livres provenant de la bibliothèque de mon grand-oncle, l'abbé Delaporte, curé du Sap-André, mort à Heugon en 1792, la *Nouvelle Maison rustique*, de Liger, l'un des ouvrages les plus estimés de ce temps-là.

Les Châteaux de Chauvigny et de Lisle, par Eugène LECOINTRE

La Normandie monumentale et pittoresque constitue une œuvre magistrale, instructive dont le luxe de l'impression et la beauté de la gravure répondent à l'érudition du texte et à la poésie des descriptions. L'éditeur Lemâle (du Havre), a bien mérité des artistes, des archéologues et des académies qui ont l'honneur de posséder les fascicules et les planches de ce beau travail ; la reconnaissance de la Société historique de l'Orne s'impose envers MM. le comte de Contades, Eugène Lecoindre, l'abbé Barret qui ont bien voulu faire hommage à leurs collègues des monographies du manoir de Saint-Maurice, des sites de Bagnoles-de-l'Orne, de la cathédrale de Sées, du palais épiscopal, de l'abbaye de Saint-Martin, des églises de Notre-Dame-de-la-Place, de Clérai, Aunou-sur-Orne, et des *châteaux de Chauvigny et de Lisle* : ce nouveau chapitre de ce magnifique ouvrage sort de la plume érudite du propriétaire de *Lisle* ; ce domaine plantureux doit son nom à un îlot verdoyant et couvert de peupliers situé au milieu des eaux bienfaisantes de la rivière de la Sarthe arrosant les rives, fertilisant des prairies étendues et vivifiant des arbres séculaires. Une étude bibliographique semble souvent une ombre qui diminue et ternit la lumière attrayante et je devrais m'empresser de saluer l'auteur généreux et de renvoyer le lecteur à l'œuvre du maître, mais parfois la plume devient indiscrete à plaisir et ce n'est pas sans quelque attrait malicieux qu'elle expose ici, d'après la notice, qu'en 1250, le seigneur de Lisle payait au chapitre de la cathédrale du Mans trente sous manceaux de rente pour ses vignes de Mont-sort : dès cette époque cette redevance devait certes sembler au vigneron aussi amère que le produit de ses ceps par trop normands ; mais si les chais s'humiliaient dans leur modestie, les seigneurs offraient en compensation l'éclat de leur noblesse et d'un glorieux renom. En 1671, l'un deux, Georges des Moulins, mérite le titre de maréchal des camps et armées du roi et parmi les fiefs de ses domaines figurait celui de Beaumé, composant la terre de Lisle et relevant de Chauvigny ; son fils, François des Moulins porte ses exploits jusqu'à mériter, en récompense de ses hauts faits, l'érection de ses terres en mar-

quisat et le titre de lieutenant général des armées du roi (1716). Dans sa descendance, toute militaire, le troisième marquis s'éteignit sans postérité en 1789, et plus tard un de ses héritiers collatéraux, la comtesse d'Osseville, vendit une partie de la terre de Lisle au bisaïeul de M. Eugène Lecointre. De l'ancien manoir devenu en 1760, la proie des flammes, il ne reste que deux tours isolées : l'une à la toiture octogone terminée en clocheton, renferme encore l'antique chapelle et l'autre, ancien colombier, se fait remarquer par son dôme surhaussé en forme de cloche. Le château actuel construit au XVIII^e siècle et composé de deux longs bâtiments parallèles flanqués de quatre beaux pavillons rectangulaires conserve de jolis meubles de la même époque et renferme une importante bibliothèque ; le châtelain, auteur de la notice, bibliophile distingué enrichit et complète chaque jour ses précieuses et rares collections des ouvrages sur le Maine et sur la Normandie, le bocage silencieux qui entoure ces trésors du pays de sagesse convie aux méditations : nul voisinage ne trouble la quiétude de ces lieux et le penseur aime à venir chercher ses inspirations au milieu des hautes futaies, des vastes pelouses et des belles avenues traversant cet agréable séjour.

Au loin, dans la même commune de Saint-Germain, apparaît Chauvigny, autre ancien domaine du marquisat des seigneurs des Moulins ; l'aliénation de cette terre avait précédé la vente de Lisle ; le château suzerain autrefois, devait en 1873 éprouver le sort de son ancien fief et disparaître aussi au milieu d'un incendie ; le maître de ce domaine, le comte Curial dont le nom ne le cède en illustration à aucun de ses devanciers, a remplacé le manoir par un de ces palais modernes aux salons artistiques dont les vieilles et riches tapisseries de Paris, s'harmonisent avec les plantes et les feuillages des jardins d'hiver.

Ce château, situé au centre d'un parc pittoresque, lance au-dessus des hauts arbres qui l'abritent les flèches légères de ses tours rondes et polygonales ; de ses perrons élevés, la vue découvre au milieu des massifs artistement dessinés le ruisseau qui serpente à travers des tapis de verdure et se précipite en cascade dans un joli lac dont les eaux limpides reproduisent l'image des rochers voisins et fleuris.

M. Eugène Lecointre a su faire naître en quelques pages

précises, complètes et intéressantes l'histoire de l'ancien fief appelé Corbie dont une partie devint le demi-fief de haubert, nommé Chauvigny et Lisle, et dont le nom du Corbéis a été conservé à la commune de Saint-Germain, voisine d'Alençon.

M. N. DE NEUFVILLE

A la Mémoire des officiers et soldats français morts aux deux combats de La Fourche, dans les journées du 21 novembre 1870 et du 6 janvier 1871. — Discours prononcé en l'église de Condé-sur-Huisne, par M. l'abbé L. V. Dumaine, chanoine-archiprêtre de la cathédrale de Sées, délégué de Monseigneur l'Evêque, à la cérémonie d'exhumation, le 25 février 1896. — Brochure in-8°, 34 pages, Nogent-le-Rotrou, imprimerie E. Lecomte, 1896.

Une paroisse : son passé, ses gloires, ses espérances. — Discours prononcé par M. l'abbé L. V. Dumaine, chanoine-archiprêtre de la cathédrale de Sées, dans l'église de La Lande-Patry, le dimanche 11 octobre 1896, à la mémoire de quinze confesseurs de la foi, natifs de ce lieu, à l'occasion du centenaire de deux d'entre eux. — Brochure, in-8° de 42 pages. — Sées, typographie, veuve Leguerney-Montauzé. 1896.

M. le chanoine Dumaine est de la fondation de la Société Historique de l'Orne. Il a donné sa contribution à l'histoire du département par son *Histoire de Tinchebray et sa région au bocage Normand*, en trois gros volumes in-8°, dont nos premiers Bulletins ont signalé l'apparition et loué le rude labeur et la valeur documentaire. Aujourd'hui notre confrère, toujours animé pour nous de la même bienveillance, nous offre quelques-unes de ses productions oratoires. Infatigable au travail, M. l'abbé Dumaine ne connaît pas en effet le repos. Sa bonne grâce accessible aux nombreuses demandes, la facilité de son élocution, un tour de parole heureusement approprié aux circonstances délicates de cérémonies particulières, ont fait de lui un prédicateur connu et renommé, non seulement dans les diverses parties du diocèse de Sées, mais encore en dehors de ses limites.

Dans ses discours, l'orateur garde le goût de l'histoire. Celui qui fut prononcé dans l'église de Condé-sur-Huisne n'est que le récit militaire d'un sanglant épisode de la terrible invasion de 1870. On y apprend que si nos jeunes soldats n'eurent pas la

gloire de vaincre, ils eurent le courage de mourir vaillamment et chrétiennement. Ils ont ainsi laissé un exemple d'honneur, une espérance d'avenir, car le sang du sacrifice est une semence d'héroïsme et de vertu. C'est pour cela que l'église, l'armée, les administrations civiles s'étaient concertées pour honorer leurs restes, leur dresser un monument qui fût à la fois un mémorial d'honneur, un lien d'union de toutes les forces de la France en vue de la défense nationale. L'orateur avait donc le droit de terminer son discours par cette patriotique apostrophe : « Ouvrez parfois vos âmes à ces souvenirs que je viens d'évoquer devant vous, car c'est la fortune de la France qui y fut en jeu ; ouvrez bien aussi vos cœurs à l'espérance, car c'est pour la fortune de la France qu'ils sont morts ; ouvrez enfin vos âmes à la pitié chrétienne et donnez une prière à ceux qui sont tombés pour la fortune de la France ».

A La Lande-Patry, le discours de M. l'abbé Dumaine n'a été qu'une narration oratoire de l'histoire de la paroisse, depuis ses origines jusqu'aux temps présents. Elle se termine par des perspectives d'espérance et des vœux de prospérité pour un durable avenir. L'histoire a récompensé la fidélité que lui a gardée M. l'abbé Dumaine. Ce récit de l'histoire d'une paroisse éclairé par de larges vues d'ensemble est mené d'un style vif, alerte, allant droit au but. On croirait entendre les pas du coursier du chevalier Patry qui court à la bataille. La terrible époque de la Révolution y a, comme de juste, une large part. L'orateur noblement préoccupé de louer les martyrs ne prend pas le temps de maudire les bourreaux, et il a raison. La vie errante de ces innocents proscrits, le courage magnanime et serein de ces victimes torturées et mises en pièces par des furieux aveuglés, l'amère vie de ceux qui durent mendier le pain de l'exil sont les épisodes retracés en ces pages comme dans une série de tableaux. Ils ne laissent de place en l'âme de l'auditeur que pour l'admiration pieuse de l'héroïsme chrétien. L'église rebâtie par le zèle du curé actuel, M. l'abbé Burel, est honorée de légitimes éloges.

Le discours de La Lande-Patry restera une des meilleures pages oratoires de M. l'abbé Dumaine.

P. BARRET

TROIS RÉCENTES BROCHURES

La bibliothèque de la *Société Historique et Archéologique de l'Orne* vient de s'enrichir de trois brochures, vieilles déjà d'un an et plus, qui fourniront leur appoint à l'histoire du département.

Deux sont de M. l'abbé Dumaine, chanoine archiprêtre de la Cathédrale de Séez. L'une contient un discours qu'il prononça dans l'église de Condé-sur-Huisne, le 25 février 1896, à la cérémonie d'exhumation des officiers et soldats tués aux deux combats de la Fourche, les 21 novembre 1870 et 6 janvier 1871. C'est un souvenir triste, mais glorieux pour notre armée, alors si réduite.

La seconde brochure est une notice sur Eugène-Auguste Rodolphe de Willermin, né à Bex, le 18 février 1804, mort à Alençon, le 3 avril 1877. Issu d'une famille connue dès le XIII^e siècle, par sa noblesse, Rodolphe de Willermin naquit et fut élevé dans la religion protestante, pour laquelle il professait même un grand attachement. Il ne se convertit que dans les derniers mois de son existence ; mais d'une manière si touchante, si vraie et si utile pour le prochain, que le récit de ses derniers jours forme une page vraiment touchante de l'histoire alençonnaise. La *Société* remercie M. l'abbé Dumaine d'avoir conservé ce double souvenir.

Un troisième opuscule qui nous vient de Vimoutiers, où la *Société* a été heureuse de pouvoir tenir au mois d'octobre dernier sa séance solennelle. La même ville de Vimoutiers avait organisé au mois d'avril précédent une cavalcade historique qui représentait Henri IV se rendant au château de Fervaques en 1603. Elle nous a fait participer à sa fête dans toute la mesure du possible, par le don du programme imprimé à cette occasion. Nous en savons gré à Messieurs les Membres du comité de la fête : ce souvenir vivant d'un souvenir déjà ancien nous inspire un véritable intérêt.

H.

BIBLIOGRAPHIE ITALIENNE

Degli uccelli ed insetti utili e dannosi all'agricoltura. Memoria letta alla Società Agraria di Bologna dal soci Dott. Luigi Simoni e Dott. Giovanni Ettore Mattei. *Bologna, Tipografia di G. Cenerelli, 1894, in-8°, 47 p.*

La diminution des oiseaux est un fait qui frappe les personnes les moins habituées à l'observation, et elle s'accroît chaque jour avec une désolante rapidité. Il y a quelques années, Châtel, de Vire, déclarait qu'il en avait disparu plus de la moitié dans le Bocage normand. Certaines espèces très communes autrefois comme l'Alouette cochevis, les Bouvreuils, les Gros-Becs, plusieurs Mésanges deviennent de plus en plus rares ; d'autres sédentaires, il y a 40 ou 50 ans, sont aujourd'hui regardées comme accidentelles, quelques-unes même ne se voient plus du tout (1). Aussi pendant la belle saison on peut traverser des plaines, des prairies et même des bois sans entendre un seul chant d'oiseau. « Les personnes âgées, dit M. Oustalet, déplorent la solitude de nos campagnes, lorsqu'elles la comparent au mouvement et à l'animation de la nature, il y a 25 ou 30 ans, alors que les airs, les bois et les champs étaient peuplés d'oiseaux de toute espèce. La destruction se fait surtout sentir dans les variétés du genre le plus précieux, celui des chanteurs et des insectivores. »

Les oiseaux ne tiennent pas seulement une place dans l'harmonie de la nature, ils jouent aussi un rôle économique des plus importants, et leur diminution a eu pour conséquence naturelle la multiplication des insectes nuisibles qui ont attaqué nos

(1) Cfr. : A.-L. LETACQ : *Observations zoologiques faites aux environs d'Alençon et de Mortagne*, Revue normande et percheronne, t. I (1892), p. 22, *La Perdrix rouge, son histoire, ses stations dans le département de l'Orne*, Bulletin de la Société des Amis des Sciences naturelles de Rouen, 1897, et *Observations de Dureau de la Malle sur la Perdrix rouge aux environs de Mortagne (Orne)*, ibid.

grains et nos fruits et dont les dégâts dans quelques provinces se chiffrent par centaines de mille francs. On se rappelle les ravages produits, il y a 7 ou 8 ans, dans les pommiers du Pays d'Auge par l'Anthonome et la Chématobie ; ce fut un véritable fléau qui causa de très graves dommages aux cultivateurs.

Aussi la question des oiseaux utiles et des insectes nuisibles à l'agriculture n'est pas aujourd'hui d'ordre purement scientifique, et les économistes et les législateurs ne sauraient rester indifférents en face des pertes subies par les habitants de nos campagnes. Personne n'ignore que M. de la Sicotière, dont le nom sera l'éternel honneur de la Société historique de l'Orne, avait fait tous ses efforts pour y remédier d'une manière efficace, et si les rapports documentés, qu'il a présentés au Sénat en 1877 et au Congrès international d'Agriculture en 1889, n'ont pas apporté dans notre législation les modifications qu'on était en droit d'attendre, au moins ils ont réussi à attirer l'attention du public sur une question, qui est, comme le disait l'auteur, alimentaire et commerciale, scolaire et morale, mais surtout économique et agricole. Parmi ceux de nos confrères, à qui la zoologie pratique doit encore d'intéressants travaux de vulgarisation, je citerai encore M. Blanchetière et M. Louis Duval ; le premier qui occupait dans notre Société une place si distinguée, a vivement insisté sur la nécessité pour les instituteurs d'inspirer aux enfants des sentiments de bienveillance et, de sympathie envers les oiseaux, qui sont nos alliés naturels dans la guerre incessante, que nous devons livrer aux insectes nuisibles (1). Les articles du *Courrier de l'Ouest*, publiés par M. Duval, ont prouvé qu'à toutes les époques les gens de la campagne s'étaient préoccupés de la protection des animaux utiles, qui avait sa place dans le cœur humain avant d'être inscrite dans nos codes (2). Moi-même dans un travail étendu sur les vertébrés de l'Orne, destiné à l'Association Normande, j'ai eu soin d'indiquer pour chaque famille et chaque genre les ennemis qu'il fallait détruire et les auxiliaires qu'il importait de protéger (3).

(1) *Conservation et protection des animaux utiles*, Domfront, Félix Renaut, 1888, in-8°, 14 p.

(2) *Rôle des croyances et des traditions populaires dans la protection des animaux*, Alençon, 1889, in-12, 144 p. (Extrait du *Courrier de l'Ouest*).

(3) *Matériaux pour servir à la Faune des vertébrés de l'Orne*, Caen, Delesques, 1896, in-8°, 66 p. (Extrait de l'*Annuaire Normand*).

La brochure sur laquelle nous voulons attirer aujourd'hui l'attention de nos lecteurs, renferme autre chose que des conseils ou des légendes ; ce n'est pas non plus une simple énumération des oiseaux et des insectes utiles et nuisibles, mais pour beaucoup d'entre eux nous y trouvons des détails circonstanciés sur les phases de leur évolution, l'époque de l'année où ils apparaissent, leur genre de nourriture aux différentes saisons, leurs habitudes et leurs mœurs, et cette étude raisonnée a le très grand avantage, de montrer aux personnes, même les plus étrangères à l'histoire naturelle, quand et comment les animaux sont nos alliés, ou nos ennemis, et pourquoi beaucoup d'espèces, considérées comme nuisibles, compensent par les services qu'elles nous rendent les dégâts qu'elles commettent. Ainsi plusieurs oiseaux granivores, les moineaux, par exemple, proscrits parce qu'ils s'attaquent aux céréales, surtout au blé, nourrissent leurs petits uniquement d'insectes, et en consomment des quantités énormes ; on a compté qu'un moineau détruisait environ 700 hannetons pour une seule couvée. D'autres espèces du même ordre mangent surtout les graines des plantes nuisibles dont nos champs sont infestés. En somme ce mémoire en italien renferme bon nombre de faits inconnus et d'aperçus nouveaux, et je n'hésite pas à dire qu'il mériterait d'être traduit en français et publié, au moins par extraits, dans les journaux agricoles.

Je ne puis en terminant ne pas faire remarquer, que notre presse locale gagnerait beaucoup en intérêt et en utilité, si au lieu de polémiques stériles, de feuilletons et de chroniques, qui ne semblent pas toujours écrits pour des lecteurs honnêtes, elle imprimait de temps en temps quelques notes d'histoire naturelle appliquée. On rendrait, à mon avis, un véritable service à nos paysans, qui n'ont ni les loisirs ni les connaissances nécessaires pour étudier de longs traités, en leur indiquant dans des articles courts et lucides les moyens à prendre pour protéger leurs récoltes et ainsi multiplier leurs produits, augmenter leur gain et accroître leur aisance.

A.-L. LETACQ.

POÉSIE

—

TRADUCTION EN VERS DU PSAUME *MISERERE*

I

*Pardonne-moi, mon Dieu, dans ta miséricorde
Le mal què j'ai commis. Efface mes péchés.
O père très clément, que ta bonté m'accorde
D'être à jamais lavé de mes iniquités!*

II

*Je confesse mon tort, reconnais mon offense,
Toujours son souvenir s'élève contre moi.
Il n'est que trop certain, Seigneur, en ta présence
Je me rendis coupable et transgressai ta loi.*

III

*Toi seul est tout puissant et parfaitement sage.
Rien n'arrive ici bas que ce que tu voulus.
A l'homme tu laissas la faiblesse en partage
Et c'est dans le péché que nous fûmes conçus.*

IV

*Protecteur d'Israël, jamais je n'oublierai
Que tu me révélas les secrets de ta gloire.
Asperge-moi d'hysope et je redeviendrai
Aussi blanc que la neige, aussi pur que l'ivoire.*

V

*Dieu qui, seul, est ma paix, ma consolation
Tu vois à quels chagrins mon esprit est en proie.
De mes fautes sans nombre accorde-moi pardon.
Rends à mes os brisés l'allégresse et la joie.*

VI

*Place dans ma poitrine un cœur droit et fidèle,
Renouvelle en mon sein ton esprit de ferveur.
J'enseignerai l'impie à ta grâce rebelle,
Au pied de tes autels conduirai le pécheur.*

VII

*Absous-moi de mon crime, ô bien aimé Sauveur!
Ne tarde plus, mon cœur enivré de bonheur
Unissant ses accords aux saints concerts des anges,
Chantera ta bonté, redira tes louanges.*

VIII

*Je t'aurais volontiers offert en sacrifice
Des brebis, des agneaux, des boucs, mais ta justice
Ne les accepte plus. Rien n'en est agréé
Que l'hommage d'un cœur contrit, humilié.*

IX

*Par égard pour la ville, objet de ta tendresse
Seigneur, fais de Sion bâtir la forteresse
Et que bientôt l'on voie en un élan pieux
Ton peuple t'apporter ses présents et ses vœux.*

Comte DE CHARENCEY

PROCÈS-VERBAL

Séance du 22 Juillet 1897

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE DE CONTADES

La Société arrête provisoirement l'ordre du jour de sa séance publique qui sera tenue à Sées.

Elle décide qu'avant cette séance qui sera, suivant l'usage, précédée d'une séance administrative, ses membres feront une visite archéologique à la cathédrale, au musée et aux débris de la chapelle du Vivier. Un banquet par souscription terminera la journée.

Sur la présentation de MM. le Comte DE CONTADES et le Vicomte DU MOTÉY, la Société élit, comme Membre correspondant, M. Urbain DE FRANCE DE TERSANT, domicilié à Sées.

OUVRAGES REÇUS DEPUIS LA DERNIÈRE SÉANCE

Ouvrages individuels

Arte y vocabulario en lengua Mame-Dirigido, par M. le C^{te} DE CHARENCEY.

Association pour l'avancement des Sciences. Congrès de Carthage. — Des noms de mois et de jours en Basque, par le même Auteur.

De quelques noms d'animaux en langue basque, par le même Auteur.

Étude sur les ruines romaines de Tigzirt, par M. Pierre GAVAULT.

Le Bienheureux Vital de Savigny, par M. H. SAUVAGE.

Saint Gerbold, évêque de Bayeux, par le même Auteur.

Tombes en mosaïque de Tabraca. — Douze stèles votives du Musée du Bardo, par M. R. DU COUDRAY LA BLANCHÈRE.

Ouvrages périodiques

Le Bibliophile du Maine, juillet 1897.

Le Bibliophile rouennais, avril-septembre 1897.

Bulletin du Comité des Beaux-Arts des départements, juin 1897.

Le Cidre, mai 1897.

La Croix de l'Orne, 23 mai à 11 juillet 1897 (8 numéros).

Bibliographie historique de l'Eure pour 1896, par M. L. RÉGNIER (Société libre d'Agriculture, etc. de l'Eure).

Revue historique du Maine, 1^{er} semestre 1896.

Bulletin de la Commission historique de la Mayenne, 2^e trimestre 1897.

Bulletin de la Société archéologique de Nantes, 1^{er} semestre 1896.

Bulletin de la Société de l'Histoire de Normandie, juin 1897.

Revue Catholique de Normandie, 15 mai 1897.

Annales de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Champs, juin et juillet 1897.

Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 2^e trimestre 1896.

Même Société *Mémoires*, année 1896.

Documents sur la Province du Perche, avril 1897.

Actes de la Société philologique, année 1896.

Bulletin des Amis des Sciences de Rochechouart, t. VII, n° 1.

Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort, 1^{er} trimestre 1897.

Bulletin de la Société d'Agriculture de la Sarthe, 1897, 1^{er} fascicule.

Bulletin de la Société philomatique vosgienne, 1896-1897.

Analecta Bollandiana, t. XVI, 1^{re} fasc., 1897.

Antiquitets accademiens, etc. Stockholm, 1893.

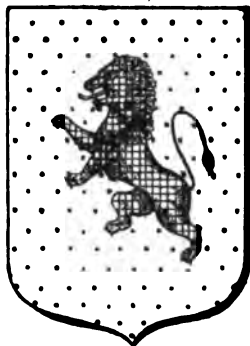
Public Museum Milwaukee, septembre 1895 à septembre 1896.

Biologisches Contralblatt. Leipzig, janvier 1897.

Annonces, Catalogues, etc.

Le Vieux Honfleur (Société normande d'Ethnographie et d'Art populaire). Prospectus.

UNE FAMILLE D'ARGENTAN



CORRESPONDANCE D'UN SUBDÉLÉGUÉ

La famille Boirel était déjà ancienne à Argentan et occupait un rang honorable dans la bourgeoisie de cette ville, quand vinrent au monde ceux dont la renommée est parvenue jusqu'à nous.

Nous trouvons en effet dans les archives de l'hospice d'Argentan que, le 10 octobre 1423, par contrat passé devant Robert de la Fontaine, « Guillaume-Louys de *Sarceaulx* confesse avoir vendu affin d'héritage à Messire Jehan Boirel, *prêtre*, dix sols tournoys et une *gelline* de rente que luy estait tenu faire Paul Ruault, ladite rente faite pour sept livres tournoys ».

Nous lisons dans le premier registre de la paroisse Saint-Germain qui nous soit conservé que, le 14 juillet 1600, Anne Boirel, fille de Maurice Boirel et d'Anne Barbot, a été tenue sur les fonds baptismaux par Jeannette Vieil, femme de Guillaume

Barbot, laquelle a imposé le nom, Georges Boirel et Isabeau Colin, femme de Jean Boirel (1).

La famille Barbot, très considérée à Argentan, a compté de nombreux représentants. Thomas Prouverre, le naïf chroniqueur auquel nous ferons de fréquents emprunts, en cite dès 1442, et de 1583 au milieu du XVIII^e siècle, M. Victor des Diguères a relevé des alliances avec les familles : de Gravelle (2), le Fessier (3), Bernier, Servain, Mahot, Lebrun (4), Trouvé d'Ouille, de Pinel, Bignon, le Marchand de Louvagny, toutes bien connues à Argentan, et l'armorial général manuscrit de d'Hozier mentionne les armes de Jacques Barbot, conseiller en l'élection d'Argentan, qui portait « de sinople à trois merlettes d'argent ».

Nos recherches ne nous permettent pas d'indiquer le degré de parenté qui reliait Maurice Boirel, dont nous venons de parler, avec Maurice Boirel, époux de Françoise Pigeon, dont il eut sept enfants :

1^o Maurice, né le 13 février 1616, père de Maurice qui épousa Marie Bourguignon, dont un fils, Pierre, né le 11 septembre 1649.

2^o Marguerite, née en avril 1618.

3^o Pierre, né le 23 novembre 1621, qui eut pour parrain et marraine Pierre Le Cerf (5) et Marie Lapothaire.

4^o Nicolas, né en mars 1624.

5^o Michel, né le 21 février 1625.

6^o Renée, baptisée quelque temps après sa naissance, le 11 mars 1628, par Renée Brossard, femme du sieur de la Sauvagère, écuyer, assistée de vénérable personne M^e Jean Pigeon.

7^o Marguerite, née le 28 septembre 1628.

(1) On remarquera que l'enfant a eu deux marraines ; le cas était fréquent à cette époque.

Nous ne saurions trop exprimer notre gratitude à MM. les employés de la Mairie d'Argentan, pour leur extrême complaisance à nous faciliter les recherches dans les registres des anciennes paroisses.

(2) Gravelle : d'azur au chevron d'or accompagné de trois croissants d'argent.

(3) Le Fessier : de gueules à un aigle d'or les ailes abaissées et tenant de sa patte droite une épée d'argent, la pointe en haut, la garde et la poignée d'or.

(4) Le Brun : d'or au croissant d'azur chargé de 3 croisettes d'argent.

(5) Le Cerf : de sable à un cerf d'or. Ms. d'Hozier. Bibliot. Nat.

Maurice Boirel, époux de Françoise Pigeon, était-il le frère de Marc Boirel ? nous ne saurions le dire, mais vers la même époque, Marc Boirel épousait, en 1616, Marguerite Jullien qui lui donnait cinq enfants :

1° Sapience, née le 16 novembre 1617 : parrain, Gratien Boirel ; marraine, Sapience, fille de M^e Pierre Jullien, apothicaire.

2° Antoine, né le 18 octobre 1621 : parrain, Antoine Jullien, apothicaire ; marraine, Yolette Ango, femme de Guillaume Jullien.

3° Anne, née en décembre 1623 : marraine, Marie Philippe.

4° Nicolas, né le 17 octobre 1629 : parrain, Nicolas Philippe ; marraine, Anne Thirmois, fille de Gatien Thirmois.

5° Barbe.

Sapience Boirel, épouse en 1647, Charles Eudes, chirurgien des armées, fils d'Isaac, et frère du vénérable Jean Eudes, fondateur des Eudistes et de l'historiographe Eudes de Mézeray.

Charles est connu dans l'histoire sous le nom d'Eudes d'Houay. Il naquit en 1610 dans la commune de Ri, près Argentan, où son père possédait un modeste patrimoine. En effet, dans le troisième lot du partage des enfants d'Isaac Eudes, il est fait mention de *sept verges de terre en pré, plant et jardin, avec les haies et pierres de dessus*, assises au hameau d'Houay, et divers quartiers ou vergées de terre au long champ du val d'Houay ; et si l'acte de décès porte *Du Douay*, si les actes de baptême de 1668 et du 15 mai 1670 portent d'*Oué*, si enfin Thomas Prouverre écrit *Douay*, c'est qu'à cette époque l'orthographe était encore moins fixée pour les noms propres que pour les autres mots de la langue française, mais la véritable façon d'écrire est *d'Houay*, nom du hameau, de la rivière et du val d'Hoüay.

Cette alliance (1) était des plus honorables de part et d'autre. Les deux familles qui s'unissaient, jouissaient déjà d'une consi-

(1) De ce mariage sont nés : le 4 avril 1648, Louis-Eudes de Mézeray, conseiller du roi, enquêteur et commissaire-examineur aux sièges d'Argentan et Exmes, et premier échevin, qui se maria trois fois : 1° avec Françoise d'Avoust, en 1674 ; 2° avec Anne-Madeleine Le Prévost, en 1684 ; 3° avec Barbe de Gautier, fille de feu Louis, sieur de Saint-Victor, et d'Élisabeth de Bernières, le 23 novembre 1688.

a. re. te de 1688
dération que leur attirait la réputation de savoir des frères de Sapience et le courage dont Charles Eudes avait fait preuve quelques années auparavant, pendant l'horrible fléau qui désola Argentan, en 1638. La peste faisait des ravages inouis : « Dans tout le faubourg Saint-Thomas, dit Prouverre (1), tout le monde mourut ou abandonna, à la réserve des sieurs de la Fontenelle et Bordeaux qui restaient ; et dans la grande rue, l'herbe y était à couvrir le pavé, ni voyant d'allants et venants dans tout le faubourg, que le chirurgien de la santé, M^e Charles Eudes, sieur Douay (sic), frère de du Mézeray et du P. Eudes, qui venaient quérir chez le sieur Bordeaux les remèdes qui lui étaient nécessaires, et qu'on lui mettait dans le milieu de la rue, ou bien le tombereau qui venait quérir les morts ou malades. »

La belle conduite du dévoué praticien le désigna à la reconnaissance de ses concitoyens qui le mirent à la tête de la municipalité d'Argentan.

C'est alors que se produisit un incident bien connu, qui fait le plus grand honneur à celui qui en fut le héros. Jacques Rouxel de Médayy, comte de Grancey, gouverneur d'Argentan, veut faire démolir la tour de l'horloge, ouvrage de défense et d'utilité publique. C'est un monument dont les habitants d'Argentan sont fiers et dont ils désirent la conservation. Les échevins s'opposent d'abord à sa destruction, mais vont bientôt céder devant la colère du Gouverneur, quand un seul entre tous s'oppose à la volonté du terrible Grancey — c'est Charles d'Houay : « D'où viens-tu donc et qui es-tu pour oser résister à mes ordres, lui dit le Gouverneur ? — Nous sommes, répond l'échevin, trois frères adorateurs de la vérité : l'ainé la prêche, le second l'écrit et moi je la défendrai jusqu'à mon dernier soupir ».

La tour de l'horloge fut conservée et tomba de vétusté en 1727. Du reste, la famille du maréchal oublia l'offense, s'il y eut jamais offense, observe M. des Diguères, car le comte de Grancey nomma gouverneur d'Argentan, Louis de Mézeray, fils de Charles Eudes et de Sapience Boirel, tandis que la marquise de Grancey était marraine de l'un de ses enfants (2).

(1) Prouverre : d'argent à une bande fuselée de gueules. Ms. d'Hozier (Bibl. Nat.).

(2) Charles-Eudes d'Houay est décédé le mercredi 13 septembre 1679, à l'âge de 69 ans.

Antoine Boirel naquit le 18 octobre 1621 — il eut, nous l'avons déjà dit, pour parrain et marraine des parents maternels : Antoine Jullien, apothicaire (1), et Yolette Ango, épouse de Guillaume Jullien. A cette époque, la famille Ango se recommandait déjà par plusieurs de ses membres : les sieurs des Mézerets, de Magny, de la Chaise, de la Mothe — elle a grandement prospéré depuis (2).

Antoine Boirel se destina de bonne heure à la carrière chirurgicale, dont il voyait autour de lui des représentants honorés. Nicolas Philippe, son oncle, (il avait épousé Sapience Jullien, sœur de Marguerite, mère d'Antoine), chirurgien des plus estimés d'Argentan, prit auprès de lui son neveu à peine âgé de 10 à 12 ans, et lorsqu'il était appelé à quelque distance pour une opération, il ne manquait pas de se faire accompagner de son élève. Antoine sut profiter des leçons du maître, car il se rappelait encore en 1674, quand il écrivait son *Traité des Playes de Teste*, les détails de l'opération du trépan pratiquée par son oncle en 1635. Il avait du reste une haute idée du talent de M^e Philippe, qu'il déclare « un chirurgien très habile, un des meilleurs de toute la contrée ».

Antoine ne pouvait cependant trouver à Argentan les ressources nécessaires pour parfaire son éducation; il le comprit, et nous le voyons, en 1643, chez Colard, chirurgien du duc d'Orléans, et l'un des anatomistes les plus distingués de son temps.

Nous retrouvons, bien des années après, les noms de Colard et de Boirel réunis. Marie Boirel, épouse de Pierre Colard, donnait le jour à un enfant que présentaient au baptême en mars 1697, Anne Pasquier, épouse du sieur Boirel, conseiller du Roi, élu en l'élection d'Argentan, assistée de M^e Antoine Boirel. Pierre Colard était fils du chirurgien du duc d'Orléans et Marie, fille de son élève (3).

(1) Cette utile et lucrative profession, qu'on ne l'oublie point, était exercée à cette époque par des familles qui depuis ont conquis une position considérable à Argentan. Notre excellent et naïf chroniqueur, Thomas Prouverre... n'était-il pas apothicaire comme les Moulin ? (*Vie de nos Pères*). Les Ricœur étaient en ce temps-là apothicaires à Sées.

(2) Ango, d'azur à trois annelets d'or deux et un.

(3) Il résulte d'une mention portée sur les Registres de l'église Saint-Germain, que les familles Colard et Colas fixées à Argentan ont la même origine. Nous retrouverons une alliance entre les Boirel et les Collas, cent ans plus tard. On écrit également Colas et Collas.

Antoine ne séjourne pas longtemps à Paris, il revient dans son pays natal pour y exercer son art. Son extrême jeunesse lui fait bien au début un peu tort, il n'a que vingt-trois ans, ses premiers clients sont de braves gens qui, demeurant loin de la ville, s'adressent à n'importe qui, en cas d'accident. Il nous rapporte du reste les principales cures auxquelles il a contribué : c'est un enfant de Vrigny, proche Argentan, qui reçoit un coup de pierre dans la tête. Boirel le trépane, le saigne six fois et le guérit. Un autre jour, il donne ses soins à une jeune fille : « Une personne forte et robuste voyant deux jeunes filles s'entrebaïser, les fit tellement choquer l'une contre l'autre, qu'il y en eut une, nommée Geneviève de la Porte, qui, par la commotion qu'elle en reçut au cerveau, perdit pendant six jours la parole, la vue et le sentiment et n'en revint que le septième, par le moyen de fréquentes saignées et de ventouses.

Ses confrères plus âgés l'appellent en consultation et il assiste Guillaume Dô, lors de la trépanation faite en 1648 au sieur de la Pommerie, de la famille Prouverre, grenetier de la ville d'Argentan.

Il assiste encore les chirurgiens Dô et Eudes (ce dernier, son beau-frère) pour soigner Madame de Morchesne, fille de condition, religieuse de l'abbaye d'Almenèches, blessée par une grosse pierre, qui lui tomba du haut d'une galerie sur la tête. La blessure était extrêmement grave, Madame de Morchesne en mourut.

Antoine Boirel fut plus heureux chez les moines de Silly : il guérit un enfant qui avait reçu sur la tête un morceau de bois tombé de haut..... Enfin, sa réputation grandit : il est demandé auprès des malades de haute condition, parmi lesquels il cite M. de la Genevraie, qui vient d'être blessé en duel, la marquise douairière de Montécler et plusieurs autres.

Il est choisi comme chirurgien juré pour les expertises légales et rapports médicaux. C'est ainsi qu'il fait l'autopsie d'un sieur de Sarreuil de la Pottière, qui a reçu un coup de pistolet dans la région du cœur. En novembre 1673, M. Boirel reçoit des moines de Silly 18 livres, pour avoir médicamenté le P. Nicolas de sa blessure (1).

Le 30 décembre 1675, sur l'invitation de M. Vernel, cure de

(1) Archives de l'Orne. — Abbaye de Silly, H. 1.203.

Saint-Loyer-des-Champs, M^e Antoine Boirel vint en l'église de cette paroisse reconnaître les ossements trouvés dans le tombeau du saint évêque et en déclarer les noms, afin qu'ils fussent consignés dans le procès-verbal d'exhumation (1). Nous trouvons les signatures d'Antoine et de son frère Nicolas Boirel des Manis, à la suite d'une attestation datée du 27 octobre 1694, de la guérison miraculeuse de Madame Françoise-Anne Pollin de Valmesnil, religieuse de Sainte-Claire d'Argentan, fille de Jean Pollin et d'Élisabeth de Thirmois. La malade a recours à l'intercession de Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon ; à la fin de la neuvaine, elle est guérie.

Les travaux de science et les devoirs professionnels n'empêchaient pas Antoine Boirel de se livrer aux joies du foyer et aux douceurs de la famille.

Il avait épousé, un peu avant 1650, Catherine Le Charpentier dont il eut huit enfants. Nous ne saurions préciser la date exacte de la mort de Catherine. Nous savons toutefois qu'elle eut une fille le 16 novembre 1658 et Antoine épousa en secondes noces Opportune Le Vayer, qui lui donna un fils en 1660. Le veuvage d'Antoine fut donc de courte durée.

La seconde femme d'Antoine Boirel, Opportune Le Vayer, naquit en 1631 et mourut le 8 juillet 1691, à l'âge de 60 ans.

Voici par ordre chronologique les enfants d'Antoine, que nous avons retrouvés sur les Registres de la paroisse Saint-Germain, sans oser affirmer toutefois qu'il n'en ait pas échappé à nos minutieuses investigations :

De Catherine Le Charpentier :

1^o Pierre Boirel, en 1650.

2^o Françoise-Élisabeth, 17 août 1651.

Parrain : Jacques Ango, écuier, sieur de Magny.

Marraine : dame Élisabeth de Drouillin, fille de feu M. le Baillif (2).

3^o Marie (qui épousa Pierre Colard), 24 août 1652.

Parrain : Charles Goude, sieur de , maître chirurgien d'Argentan.

(1) L'abbé Blin. *Vie des Saints du diocèse de Sées*. Tom. II, p. 57.

(2) *Drouillin* : d'argent au chevron d'azur accompagné de trois quintefeuilles de pourpre avec une couronne de marquis.

Marraine : dame Jullien, femme de feu Nicolas-Philippe, maître chirurgien.

4° Antoine, 8 février 1654.

Parrain : Jacques Charpentier, sous-diacre.

Marraine : Barbe Boirel, fille du sieur Marc, tante du nouveau-né.

5° Jacques, 1^{er} avril 1655.

Parrain : Nicolas Boirel des Manis, docteur en médecine.

Marraine : dame Millet, femme de Jacques de Laval (1), écuyer (fils de Marie Ango).

6° Barbe, juin 1656.

Parrain : Marin Morand, sieur de Morand.

Marraine : Sapience Jullien, veuve de Nicolas Philippe, maître chirurgien.

7° Marie, novembre 1657 (qui épousa à Coulandon, le 15 février 1684, Raulin le Dian).

Parrain : Louis de Thirmois (2), fils de Messire René, conseiller du Roy, maître ordinaire de sa Chambre des Comptes de Normandie, écuyer, sieur de Sacy.

8° Marguerite, 16 novembre 1658.

Parrain : Thomas Boirel, diacre.

Marraine : Marguerite Pellerin, femme de Thomas Potier, sergent héréditaire des sergenteries de cette ville.

D'Opportune Le Vayer.

1° Nicolas, 4 février 1660.

Parrain : Pierre Boirel (1/2 frère du nouveau né).

Marraine : Marguerite Trouvé, femme de Nicolas Boirel des Manis.

2° Guillaume-René.

Parrain : Guillaume Dô, écuyer, docteur, professeur en médecine.

Marraine : Renée Valet.

3° Catherine, 26 avril 1664.

Parrain : Jean Thieulin (3), sieur du Houlun.

(1) *Laval* : de contre-hermine.

(2) *Thirmois* : d'azur au sautoir d'argent chargé de cinq cornets de gueules liés de sinople.

(3) *Thieulin* : d'azur au chevron d'or, accompagné de 3 flanchés d'argent.

15 enfants

Marraine : Catherine de Droullin, fille de Jean, écuyer, sieur de Saint-Christophe.

4° François, 22 août 1667.

Parrain : François Gérard, receveur des deniers de la Taille d'Argentan.

Marraine : dame Marguerite Lecour, femme d'Alexandre de Corday (1), écuyer, sieur de Clermont.

5° François-Gabriel, 3 janvier 1669.

Parrain : François de Mannoury (2), écuyer, sieur de Pertheville, conseiller du Roy, avocat à Argentan et Exmes.

Marraine : noble dame Madeleine-Gabrielle de Morchesne (3), femme de noble homme Guillaume de Bernard (4), écuyer, sieur des Atelles.

6° François, 5 février 1679.

Parrain : du Four de Cuy (5).

Marraine : Suzanne Ricœur (6).

7° Antoine, 13 juillet 1674.

Parrain : Jacques Boirel, 1/2 frère du nouveau né.

Marraine : Catherine Boirel, sœur du nouveau né.

8° Louis Gaspard.

Trois garçons sont morts au service du Roi ; l'un, François, sieur de Nerval, brigadier en chef des Ingénieurs, fut tué en défendant la place d'Aire, les deux autres furent tués en mer — tous trois sont morts célibataires et n'ont donc pas laissé de descendants.

Plusieurs savants écrivains se sont occupés successivement de la famille Boirel, au xvii^e siècle.

M. Victor des Diguères, dans *La vie de nos Pères en Basse-Normandie*, ne parle que de la première femme d'Antoine, et commet quelques erreurs au sujet de la place que doivent

(1) *Corday* : d'azur à 3 chevrons d'or.

(2) *Mannoury* : d'argent à 3 hermines de sable 2 et 1.

(3) *Morchesne* : d'argent à un chevron de gueules accompagné de 3 mou-chetures d'hermine.

(4) *Bernard* : d'argent au chevron de sable accompagné de 3 trèfles le si-nople deux et un.

(5) *Du Four* : d'argent au chevron de gueules, accompagné de trois roses de même.

(6) *Ricœur* : d'azur au chevron d'or accompagné en chef de deux molet-tes d'argent et en pointe d'un cœur d'or.

occuper dans cette famille si nombreuse, ceux qu'il a rencontrés dans ses consciencieuses recherches.

Le Dr Louis Thomas, sous-bibliothécaire à la faculté de médecine de Paris, qui s'est surtout attaché dans son étude, publiée en 1880, à considérer les Boirel au point de vue professionnel, mais qui nous fournit de précieux documents dont nous faisons notre profit, ne fait mention que de la seconde femme d'Antoine, à laquelle il accorde deux fils. Il fait de Pierre Boirel un frère d'Antoine, tandis qu'il est le fils aîné de sa première femme; il appelle encore Louis-Xavier, prêtre, futur curé d'Argentan, *son frère*, tandis qu'il était son petit-fils étant l'aîné des enfants de Pierre, son fils, comme cela ne fait aucun doute, d'après les registres de baptême et aussi d'après les papiers de famille qui sont notre propriété et que nous avons sous les yeux (1).

Enfin, M. Louis Duval, archiviste du département de l'Orne, dans une étude parue en décembre 1886 (2), énumère sept enfants du premier mariage et deux du second.

Nous osons espérer que le travail auquel nous nous livrons rectifiera des erreurs, bien excusables du reste de la part des écrivains qui n'ont pas eu sous la main les éléments dont nous pouvons disposer.

voici catholique X
Le *Traité des Playes de Teste*, par M^e Antoine Boirel, lieutenant des maîtres chirurgiens d'Argentan, petit vol. in-8° de 368 p., fut imprimé à Alençon en 1677, chez Martin de la Motte et la veuve Malassis, imprimeurs du Roy et du collège. Il est dédié à haut et puissant seigneur Messire Jacques de Royers de Berneville, chevalier, marquis de la Brézolière, baron de Sept-Forges, etc., et débute par une épître au lecteur : « Je te prie, dit-il, de penser à moi pour mon âme par tes prières, comme je t'enseigne à penser à toi pour ton corps par mes remèdes ». La foi de l'auteur se manifeste dès les premières lignes d'une œuvre qui se termine aussi par une pensée pieuse : « et c'est par ce remède

(1) Quelques pages plus loin, le Dr L. Thomas, oubliant qu'il a fait de Pierre et Louis-Xavier deux frères d'Antoine, déclare que celui-ci avait épousé, à une date qu'il ne saurait préciser, Opportune Le Vayer, dont il eut deux enfants : Pierre et Antoine. Nous venons de voir que Pierre était fils aîné de sa première femme, Antoine le septième de sa seconde femme, peut-être le huitième.

(2) *Bulletin mensuel de la Société Flammarion.*

que je mets fin à ce livre, duquel le saint nom de Dieu soit remercié ». On retrouve dans Antoine Boirel le continuateur d'Ambroise Paré, son modèle, dont on connaît la devise : « Je les panse, Dieu les guérit ».

Le *Traité des Playes de Teste* est encore précédé des compliments que lui adressent en vers français, latins et grecs, ses collègues et parents : le médecin de Sées, Séguin d'Échassey (1), son frère Nicolas des Manis (2), Olivier des Pallières (3), Gilles Cognard, professeur à Argentan (4), Pierre Boirel, chirurgien, son très humble fils (5) ; l'auteur lui-même (6) adresse à son livre tous ses vœux par une pièce de vers latins qui prouvent son érudition et son goût pour les belles-lettres.

Il ne s'enterre pas dans sa province, il fait au contraire de fréquents voyages à Paris pour se retremper sur les bancs du collège Saint-Côme. C'est à Paris qu'il connaît de Blégnny, et pendant deux ans il est collaborateur assidu de la Faculté que de Blégnny vient de fonder, vers 1675. Mais celui-ci, comme tous les novateurs, en but à la jalousie de ses collègues et de la Faculté, renonce bientôt à sa tâche, et la première publication périodique de médecine s'éteint au bout de quelques années. Antoine Boirel se décourage à son tour ; le manque de soutien, les difficultés matérielles de l'impression le rebutent et, à partir de 1681, il ne donne plus signe de vie dans le monde savant (7).

Sans parler de deux sœurs, Anne et Barbe, dont nous ne pouvons suivre la destinée, Sapience et Antoine avaient encore un frère, Nicolas, né le 17 octobre 1629, dont le lieutenant des chirurgiens d'Argentan fait souvent mention dans son livre des *Playes de Teste* : il s'intitule docteur en Médecine et signe toujours des Manis Boirel, non pas comme le pense le docteur Louis Thomas, qu'il ait joint à son nom celui de sa femme.

(1) *Dicebat amico d'Echassey Seguin, doctor medicus Sagiensis.*

(2) *Nicolaüs Boirel, doctor medicus, frater authoris.*

(3) *Devinctissimus des Pallières Olivier, doctor medicus.*

(4) *Ægidius Cognard, Argentomi, professor.*

(5) *Petrus Boirel, chirurgus humellinus filius.*

(6) *Vovebat Antonius Boirel.*

(7) Détails extraits de la *Gazette des Hôpitaux*. « Un chirurgien de province au XVII^e siècle, Antoine Boirel, lieutenant des maîtres chirurgiens d'Argentan, par le Dr Louis Thomas, sous-bibliothécaire à la Faculté de Médecine de Paris. »

mais, selon un usage très répandu à cette époque, il se distinguait des autres membres de sa famille en prenant le nom d'une partie du petit domaine de Chédouit, situé en la paroisse de Silly-en-Gouffern, et appartenant encore aujourd'hui à ses descendants. Nicolas Boirel des Manis eut à notre connaissance, de Marguerite Trouvé, sa femme (1), quatre enfants :

1° 12 septembre 1660. Nicolas.

Parrain : René Trouvé, sieur d'Ouille.

Marraine : Sapience Jullien, veuve de Nicolas Philippe, chirurgien.

2° 25 juin Nicolas-Jean.

Parrain : honorable homme Nicolas Boirel, sieur des Manis.

Marraine : Geneviève de Droullin.

3° 11 septembre 1666. René (2).

Parrain : Charles Eudes, chirurgien.

Marraine : femme de René Trouvé, sieur d'Ouille.

4° 27 avril 1670. Jacques.

Parrain : Jacques Trouvé, sous-diacre.

Marraine : Barbe D.

La famille Trouvé, dit M. des Diguères, était très anciennement connue à Argentan. En 1525, Laurent Trouvé figurait au nombre des habitants appelés à nommer un administrateur à l'Hôtel-Dieu. En 1546, René Trouvé était trésorier en charge de la fabrique de Saint-Germain d'Argentan. Les registres de la même paroisse pour l'année 1571 portent Jacques et Gilles Trouvé. En 1582, Nicolas le Coiffrel, d'une famille considérable, avait pour femme une Trouvé. Une autre avait épousé Jean Mahot. Une fille de Gilles Trouvé, sieur d'Ouille, et d'Anne Goupil (3), épousait, le 14 février 1669, Jean Guyon, écuyer, sieur des Diguères. Enfin René Trouvé, sieur d'Ouille, épousait, le 8 février 1688, Marie-Anne Barbot.

Plusieurs auteurs, Éloy, Carrère et même Haller, ont attribué à tort à Nicolas Boirel des Manis, frère d'Antoine, un ouvrage

(1) On trouve sur les Registres de l'Évêché de Sées, à la date du 12 novembre 1659, la dispense d'un ban pour ce mariage.

(2) René entra dans les ordres. Nous le retrouvons acolyte en 1690 (Minutes de M^e Helle, notaire à Argentan).

(3) Goupil : d'argent à un chevron de gueules accompagné de deux étoiles de même en chef et d'un flambeau de même allumé de gueules en pointe.

de médecine « *Nouvelles observations sur les maladies vén...* », publié à Paris en 1702, qui eut une nouvelle édition, avec un titre un peu différent, en 1711. Mais la dédicace du livre à Noël et de la Marre, receveurs des tailles à Argentan, à qui il offre ce premier fruit de ses travaux, aurait dû prévenir cette erreur. « J'espère que vous mettant au-dessus des préventions communes, vous ne refuserez pas de joindre aux approbations qui lui ont été déjà données, les vôtres qui, sans doute, lui attireront la confiance générale, dans un pays où l'on est persuadé de la pénétration de vos lumières, autant que de votre probité, et où je me dispose à aller exercer mon art sous vos auspices. »

L'auteur habitait Paris et allait venir se fixer à Argentan. Or Boirel des Manis exerçait la médecine à Argentan depuis nombre d'années, comme en fait foi le *Traité des Playes de Teste*, de son frère Antoine, et quand l'ouvrage de Boirel voyait le jour, le frère d'Antoine aurait eu 72 ans.... Bien plus, il était mort depuis deux ans, car il mourut le 25 septembre 1700 !!

A qui attribuer ce livre, qui a tout au moins le mérite d'avoir traversé deux siècles, sans tomber dans un complet oubli ?

L'ouvrage est signé : Boirel, docteur en médecine, sans indication du nom de baptême de l'auteur. Les fiches d'ordre de la de la Bibliothèque de l'École de Médecine portent *Pierre Boirel*. C'est une erreur évidente qui a à peine besoin d'être discutée. Quand le livre parut, Pierre était non seulement médecin, mais surtout conseiller du roi à Argentan, et n'avait pas de raison d'annoncer qu'il allait venir s'installer dans cette ville pour y exercer son art.

Nous savons d'ailleurs par lui-même que le Syphiliographe habitait encore Paris et qu'il allait se fixer à Argentan, son pays d'origine. Mais alors ne sommes-nous pas fondé à attribuer la paternité du livre en question à Antoine, quatrième enfant du lieutenant des chirurgiens, et de Catherine Le Charpentier, dont la femme, Marie Deschamps, plus jeune que lui de quatorze ans, mourut à Argentan et y fut inhumée le 20 janvier 1704. Les registres de Saint-Germain nous apprennent que son mari était docteur en médecine à Paris. L'ouvrage est approuvé par la faculté, le 9 octobre 1700 — l'impression du volume est achevée pour la première fois le 30 avril 1702 — l'auteur reste à Paris

pour recevoir les exemplaires de son ouvrage et en activer la vente, et soit que sa femme l'ait précédé à Argentan, ou qu'ils y arrivassent ensemble en 1703, Antoine pouvait encore se dire docteur en médecine à Paris. Nous savons encore par la correspondance d'un fils de Pierre Boirel que celui-ci avait un frère médecin vivant encore en 1730. Enfin l'auteur, quand il écrivit son livre, aurait été âgé de quarante-cinq ans, ce qui est très vraisemblable, car son ouvrage n'est pas l'œuvre d'un jeune homme, mais d'un praticien qui accuse une certaine expérience, et s'exprime dans l'avertissement comme un homme à qui son âge permet de donner de sages conseils aux *jeunes débauchez*.

La préface du livre est suivie d'une petite pièce de vers signée Louis-Eude de Mézeray, *cousin de l'auteur*. On se rappelle, en effet, que Louis Eudes, fils de Sapience Boirel, était cousin des enfants du lieutenant des chirurgiens d'Argentan.

Anagramme sur le nom de l'Auteur

BOIREL, *Liberò*, je délivre.

A l'Auteur :

Votre livre et votre anagramme
Doivent flatter le genre humain ;
L'un montre comme avec la main
Les maux que nous cause la femme
Et les moyens de les guérir.
L'autre promet de secourir
Ceux qui se passeront du livre,
Pourvu qu'ils consultent l'auteur,
Dont le nom portant : Je délivre,
Est d'un bon augure au Lecteur.

LOUIS-EUDE DE MÉZERAY,
Cousin de l'auteur.

Avant de nous occuper des autres descendants d'Antoine, lieutenant des chirurgiens, mentionnons la naissance de :

Marie, fille de Raulin Boirel (1) et de Madeleine Gautier, née le 22 mars 1659.

Jean, fils des mêmes, né le 8 mai 1662.

Charlotte, fille des mêmes, née le 13 novembre 1678, tenue sur les fonds baptismaux par Charles Prouverre, sieur de Jou-

(1) Raulin, né en 1629, mourut le 1^{er} mai 1705, à l'âge de 76 ans.

vrigny, conseiller du Roi, grenier à sel d'Argentan, et Suzanne Ricœur (1).

Jacques, fils de Pierre Boirel et de Anne Dian.

Parrain : Philippe, sieur des Fontenelles.

Marraine : Marie Le Moulinet (2), femme de Jacques Ambert.

Les documents nous font défaut pour assigner le lien de parenté existant entre ces divers membres de la famille Boirel ; nous sommes portés à croire que Maurice qui épousa Marie Bourguignon était le fils de Maurice, né le 13 février 1616, époux de Françoise Pigeon.

Les registres d'ordination, conservés à l'Evêché de Sées, contiennent encore les noms de Joseph Boirel, fils de Jean et d'Isabelle Belin, qui reçut la tonsure et les ordres mineurs le 18 septembre 1632, le sous-diaconat et le diaconat, les 21 septembre 1633 et 23 septembre 1634.

Nous apprenons par les mêmes registres que Thomas Boirel, qui avait été confirmé, le 10 juin 1657, reçut le sous-diaconat le 22 septembre de la même année et la prêtrise, le 27 mars 1660. Le 17 janvier 1662, l'Exeat lui est accordé pour passer dans le diocèse de Paris. On peut supposer que Thomas Boirel n'est autre que le licencié en théologie Boirel dont nous parle Moreri, qui se mit à la tête, à Argentan, d'une manifestation contre le Théologal Jean le Noir, Janséniste et prédicateur célèbre. La veille de la Pentecôte, le dit Boirel parcourait les rues d'Argentan tenant dans ses mains deux pierres, qu'il frappait l'une contre l'autre pour rassembler les ennemis des Jansénistes et les inviter à le suivre *dans le chemin du Paradis*. La foule lui répondait : « Sauvez-nous des Jansénistes ». Il conduisit ainsi sa troupe jusqu'à Sées, les prêtres en avant, les fidèles par derrière, et tous ensemble firent un *charivari* au Théologal Le Noir. L'histoire est-elle bien authentique ? La distance est bien longue d'Argentan à Sées. Quoi qu'il en soit Boirel devait être tant soit peu exalté dans la défense de la bonne cause ; et il ne serait nullement surprenant que son évêque ait même encouragé son désir de quitter le diocèse pour se rendre à Paris, et y déployer un zèle trouvé trop encombrant.

X
Contre le
Théologal le Noir
d'une manifestation
contre le Jansénisme
et le prédicateur
célèbre
La veille de la Pentecôte
le dit Boirel parcourait
les rues d'Argentan
tenant dans ses mains
deux pierres, qu'il
frappait l'une contre
l'autre pour rassembler
les ennemis des
Jansénistes et les
inviter à le suivre
dans le chemin du
Paradis

(1) Suzanne Ricœur appartenait à la famille de Ricœur de Basmont.

(2) Moulinet : d'argent à trois fers de moulin de sable 2 et 1.

La famille Boirel comptait encore d'autres membres consacrés à l'Eglise, mais qui ne sont pas mentionnés dans le pouillé du diocèse. Cela tient sans doute à ce que ces prêtres étaient sans emploi et vivaient dans leur famille. Nous qui voyons aujourd'hui le clergé relativement peu nombreux, à peine suffisant pour les besoins du culte, nous nous rendons difficilement compte qu'au XVII^e siècle, on comptait dans la paroisse Saint-Germain, cinquante prêtres habitués, pour qui on ne trouvait pas d'office et dont quelques-uns n'avaient pour vivre que les honoraires de leurs messes, se montant à six sous, rarement à dix sous.

Le temps de St Vincent de Paul, il y avait 7000 livres annuellement de la paroisse de Saint-Germain pour les prêtres habitués.
La fabrique de Saint-Germain s'émou^{it} même de la dépense occasionnée par l'achat du vin qui servait à l'autel ; elle décida que ne pouvant en fournir de cinq à six chopines par jour, chaque prêtre s'en approvisionnerait. La chopine ou demi-pot représente un litre aujourd'hui et coûtait, dit Prouverre, six sous environ.

Nous trouvons encore, le 4 septembre 1726, Guillaume-Louis Boirel, diacre, figurant dans un acte avec son frère Jacques, veuf de Marie-Françoise Le Mignier, dame de Tournay et tuteur de ses enfants mineurs, mais nous ne pouvons savoir de qui ils descendent.

On relève sur les registres de la paroisse de Silly-en-Gouffern, dans laquelle est comprise la terre de Chédouit, possédée par la famille Boirel et passée à ses descendants :

Février 1642. Mariage de Guillaume Boirel, avec Jeanne Faudry. De cette union sont nés à Chédouit :

7 juin 1643, Jacqueline, décédée le 3 août suivant.

13 avril 1649, Charles et Etienne, décédés à 7 jours et 4 mois.

1^{er} juin 1652, Pierre, tenu sur les fonds baptismaux par Pierre de la Croix de Chagny, et Jacqueline Gohery.

Guillaume Boirel, né en 1600, meurt à Chédouit, le 16 octobre 1652.

Georges Boirel, que nous avons vu le 14 février 1600, parrain d'Anne, fille de Maurice et d'Anne Barbot, à Saint-Germain d'Argentan, meurt à Chédouit, le 13 novembre 1629.

Sont encore nés en la paroisse de Silly :

2 janvier 1648, Elisabeth Boirel, fille de Nicolas et de Marguerite Loyson ; parrain : Raulin Boirel ; marraine : Anne Loyson.

3 janvier 1649, Gabriel Boirel, fils de Nicolas et de Marguerite Loyson, demeurant à Chédouit.

Parrain : Antoine Loyson ; marraine, Gabrielle Barbot.

1650. Marie Boirel, fille de Nicolas sœur de Boislaunay et de Marguerite Loyson, qui mourut le 1^{er} novembre 1653.

Le 24 octobre 1654, décédait à Chédouit, Nicolas à qui nous venons de reconnaître quatre enfants.

Les 9 octobre 1649 et 24 août 1654, nous voyons la naissance de Jacqueline et de Marie, filles de Jean Boirel et de demoiselle Le Frère (1).

Le 3 février 1674, décédait Marguerite Boirel, veuve d'Antoine Darel, âgée de 63 ans.

Ne quittons pas la belle église de Silly-en-Gouffern, sans mentionner la sépulture proche l'autel Saint-Laurent, de Barbe de Gautier, épouse en son vivant de messire Louis-Eudes de Mézeray, conseiller du roi, décédé à l'âge de 72 ans. On se souvient que la mère de Louis-Eudes était née Sapience Boirel. La pierre tombale qui garde le souvenir de cette sépulture a dû être déplacée ; on la voit aujourd'hui au milieu de la nef et malheureusement les caractères de l'inscription commencent à s'effacer.

Une branche de la famille Boirel était établie dans la paroisse d'Almenèches. Nous ne fatiguerons pas le lecteur par l'énumération des baptêmes, mariages et inhumations qu'on peut lire sur les registres de cette paroisse, d'autant qu'ils n'offriraient d'autre intérêt que celui d'être complet ; notons cependant ce qui suit :

3 novembre 1583. Baptême d'un enfant mâle issu de N. Porquet et de Jehannette Boirel, tenu sur les fonds par l'épouse du sieur des Pantouillères (2) assistée de Maurice Boirel.

Thomas Boirel, épouse le 3 juillet 1629, Barbe Patay et est inhumé dans l'église de l'abbaye d'Almenèches, le 28 avril 1652. Il demeurait en son vivant tout près du manoir seigneurial et de la terre des Pantouillères, qui n'est plus aujourd'hui qu'une grande prairie peu distante de la terre de Chédouit où habitaient déjà les Boirel. Nous avons sous les yeux un aveu en date du 21 juin 1621, par Thomas Boirel, en faveur de madame Char-

(1) Les Le Frère se sont divisés en quatre branches : des Boulets, de Brécé, du Frettey, de Maisons.

(2) De la famille de la Pallu. — D'azur aux 3 fasces de sable danchées d'argent, chacune de cinq branches.

lotte de Haultemer, veuve de Haut et Puissant Seigneur messire Pierre de Rouxel, chevalier, etc., à cause de la Baronnie de Graville, sous la vavassorerie des Pantouillères.

Il résulte de cette pièce qu'en 1621, Thomas Boirel avait pour voisins Anne Boirel, veuve de Jehan le Grix, Anthoine, Jehan et François Boirel.

Nous trouvons encore aux Archives départementales que par acte passé le 13 novembre 1626, devant Guillaume Letestre et Gilles Matropt, tabellions en la chastellenie d'Argentan, il a été fait des lots et partages des biens des *Boirels*, sis dans les paroisses de la Cochère et d'Almenèches, entre Guillaume Boirel, fils de défunt Guillaume d'une part et Jehan Boirel, fils de défunt Jehan, tous bourgeois d'Argentan (1).

Gilles Boirel, épouse Catherine Auvray, dont :

1° Le 28 mai 1639, Jean Boirel. Parrain : le sieur de la Pallu des Pantouillères ; marraine Marguerite Boirel.

Il épouse, le 17 mai 1672, Madeleine Blanchet, dont :

(a) Le 23 février 1673, Gilles Boirel.

(b) Le 23 janvier 1681, Clémence

(c) Le 20 février 1687, Marie.

2° 22 mars 1644, Guillaume Boirel.

3° 7 septembre 1646, Jean Boirel, qui épouse le 29 septembre 1669, Michelle Binet, fille de défunt Lucas Binet et de Marie du Puits et meurt le 10 avril 1700.

Jean Boirel, épouse le 28 octobre 1670, Barbe Simon, dont :

Le 26 novembre 1671, Jean, décédé le 3 juillet 1694.

Le 26 novembre 1673, Madeleine.

Nous voyons encore que le vendredi 18 mars 1718, est née Jeanne-Madeleine de la Bigotière, fille de Jean-Baptiste et de Louise Boirel. Elle est tenue sur les fonds par Madeleine Havard, épouse du sieur Hector de la Bigotière, assistée de Jean Boirel, sieur de Champlarent, écuyer, garde du roi.

Thomas le Dangereux (2) et Marie-Madeleine Boirel ont un fils, Joseph-Pierre Thomas, le 26 mars 1724, qui entra plus

(1) Documents puisés aux Archives de l'Orne. Abbaye d'Almenèches. Série H, liasse 3558.

(2) Le Dangereux : d'azur à un lion d'or, surmonté d'un lambel d'argent. Devise : *In periculo fortis*.

tard dans les ordres. Il a pour marraine M^{me} de Rouxel de Méday, abbesse d'Almenèches, assistée du curé d'Almenèches.

Revenons à Argentan :

Maurice Boirel, époux de Marie Bourguignon, a le 11 septembre 1649, un fils Pierre, nommé par Noël Godechal et Renée Lasne, femme de Pierre Bouvier.

C'est sans doute le même Maurice qui épouse en secondes noces Yolette Valet, dont nous retrouvons quatre enfants, savoir :

18 juin 1655, Louis ; Parrain : David de Biard, écuyer, sieur du Breuil, lieutenant pour le roi en la ville et château d'Argentan ; marraine : Dame Louise.... femme de Louis Dufour, écuyer, sieur du Four.

Avril 1659, Barbe ; Parrain : Bonaventure du Hamel, marraine : Gratienne Touin, femme de Pierre Le Cerf.

16 janvier 1661. Une fille dont nous n'avons pu lire le nom.

10 août 1664. Françoise Boirel.

Nous relevons en outre, en 1686, le mariage de Pierre Le Doux, sieur de la Coudraye, fils d'André, sieur du lieu et de demoiselle Jeanne de Forges avec Marie Boirel, fille de M^e Robert Boirel, sieur de la Barbottière, de la paroisse du Pin et de damoiselle Marie Billard (1).

Pierre Boirel, fils aîné d'Antoine, lieutenant des chirurgiens et de Catherine Le Charpentier, serait-il né ailleurs qu'à Argentan ? nous le supposons, n'ayant pu trouver trace de son baptême sur les registres de Saint-Germain.

Des actes d'acquisition de pièces de terre à Chédouit constatent qu'il était l'aîné, et il eut une sœur au mois d'août 1651. Nous pouvons donc le faire naître en 1650. Il était chirurgien comme son père, lettré comme lui et tournait très finement une pièce de vers latins : pour s'en convaincre, il suffit de lire les distiques qui précèdent le *Traité des Playes de Teste*, publié par son père.

Nous ne supposons pas que Pierre Boirel s'adonnât à la carrière médicale avec autant de vocation que son père et ses oncles, et nous aurions ignoré même sa profession, si elle ne

(1) Billard : d'azur au chevron d'argent, accompagné de trois molettes d'éperon de même.

nous était affirmée par la signature qui termine les vers dont nous venons de parler. Se disant : « *Chirurgus humillimus filius* » entend-il être un très modeste chirurgien en comparaison de son père, ou un fils très humble ? Voilà l'inconvénient de négliger la ponctuation !

Il épouse le 28 novembre 1674, Marie Voille, fille de Mathurin Voille et de Louise Alloux, de la ville d'Alençon ; et l'acte de mariage qui donne bien à Antoine et à Nicolas des Manis Boirel le titre de lieutenant des chirurgiens et de docteur en médecine, est muet sur la profession du marié. Plus tard nous le voyons qualifié Conseiller du Roy, premier assesseur élu, contrôleur en l'élection et grenier à sel d'Argentan, et il fait enregistrer des armes par d'Hozier : « d'or à un lion de sable (1). »

De Marie Voille (2) sa femme, nous connaissons à Pierre Boirel huit enfants ; mais il a dû épouser après la mort de Marie Voille, Anne Pasquier, qui marraine en mars 1697 d'Antoine-Pierre Colard est dénommée : épouse du sieur Boirel, Conseiller du roy, élu en l'élection d'Argentan. Nous retrouvons pour la dernière fois Pierre Boirel, au mariage de son demi-frère Antoine, qui épouse Anne du Hamel, le 16 février 1702, nous savons seulement qu'il perdit à Paris un procès de cinquante mille livres, somme énorme pour l'époque. C'est peut-être à Paris qu'il mourut dans les environs de 1711. A la date du 11 juillet de cette année nous voyons que Louis-Xavier, prêtre, docteur en théologie, Charles et Jean Boirel, gardes du roi, écuyers, fils et héritiers de Pierre, représentés par Louis Eudes, sieur du Mézeray, Conseiller du roi, vendent à Guillaume-François Brière, sieur du Coudray, la charge de Conseiller du Roi, assesseur élu en l'élection d'Argentan, créée par édit de novembre 1689.

Nous reviendrons sur les enfants de Pierre Boirel, mais occupons-nous d'abord de sa génération.

Antoine, né en 1654, médecin à Paris et syphiliographe ; sa femme Marie des Champs, meurt à Argentan, le 20 janvier 1704, à l'âge de trente-six ans.

Marie épouse, comme nous l'avons dit précédemment Pierre Colard, fils du chirurgien du duc d'Orléans.

(1) Armorial ms. — Volume de la généralité d'Alençon, page 739.

(2) Marie Voille avait une sœur qui épousa Charles Barbot.

Des enfants d'Antoine, lieutenant des chirurgiens ; et d'Oppor-tune Le Vayer, nous aurons peu de choses à dire. L'aîné, Nicolas, est né en 1660.

François est prêtre, curé de Sept-Forges, dans le diocèse du Mans (1) pendant quelques années, mais reviendra à Argentan.

Un autre François, né en 1670, sieur de Nerval, est en 1702, lieutenant au régiment de Bourbonnais, et meurt à la guerre.

Nous voyons ces deux derniers figurer au mariage de leur jeune frère Antoine, apothicaire, avec Anne du Hamel, et c'est le curé de Sept-Forges, qui bénit l'union.

Disons de suite, que moins d'un an après, le 8 février 1703, Antoine Boirel et Anne du Hamel, à qui leur père louait par devant notaire, une maison située au grand carrefour d'Argentan (place Henri IV) moyennant cinquante livres, avaient un fils : Antoine Joseph-François. Son grand - père malgré ses 82 ans sonnés, apposa encore sur le registre de l'église une signature toute juvénile. Cet enfant avait un frère le 1^{er} janvier suivant, baptisé à Saint-Germain, par Laurent Tirmois, vicaire, qui a pour parrain, son oncle François Boirel, curé de Sept-Forges, le même qui bénissait le mariage des parents, et pour marraine, Françoise-Louise de Bremoy.

Un autre Antoine, avant - dernier enfant du lieutenant des chirurgiens d'Argentan et de Catherine Le Vayer, suivit la carrière médicale en honneur parmi les siens. Nous aurions ignoré sa destinée si nous n'avions été intrigués par les lignes suivantes, tirées de la correspondance de son neveu, à laquelle nous ferons plus tard de si nombreux emprunts. Charles-Pierre Boirel, s'adresse à l'intendant général de M. le duc du Maine, le 26 novembre 1730. « Comme vous me fîtes l'honneur de me parler du décret de prise de corps décerné contre mon oncle, médecin, et que je n'étais pas absolument au fait de l'affaire pour vous en instruire parfaitement, j'ai l'honneur de vous envoyer un factum qu'il m'a adressé. »

« Ce factum a été composé sur la copie des informations. Je crois, Monsieur, que quand vous aurez la bonté d'en prendre la lecture, vous penserez que l'autorité de M. de Courvaudon a eu plus de part à ce décret que la justice ». »

(1) Sept-Forges, canton de Juvigny (Orne).

Plusieurs années après, le 26 août 1733, le subdélégué d'Argentan, écrit encore à son chef: « M. le Président de Courvaudon a été maltraité au Parlement de Bretagne, dans l'affaire qu'il avait contre Madame du Grès (1), sa sœur, et pour laquelle mon oncle s'était trouvé décrété de prise de corps. Tous les décrets et procédures qui avaient été faites devant les premiers juges de Falaise, ont été cassées et annulées. M. de Courvaudon condamné à des intérêts considérables envers toutes les parties. »

Par cet arrêt, M. de Courvaudon, fut en effet condamné à des intérêts envers ses adversaires, et c'est à cette condamnation que Charles-Pierre Boirel, fait allusion dans sa lettre précitée, adressée le 26 août 1733 à M. Brillon, mais il est fait exception pour le docteur Boirel et le chapelain de Durcet, nommé Thoumin, également mêlé à cette affaire. La cour déclare les sieurs Boirel et Thoumin non recevables *quant à présent* dans leurs appellations et les condamne à l'amende de 75 livres au Roi.

En vertu de cet arrêt, M. Boirel fut maintenu dans la prison de la conciergerie de Rennes, mais il adressa aussitôt une requête pour être interrogé et reçu à venir plaider ses appellations. L'interrogatoire, nous l'avons déjà dit, est du 12 août. Or voici ce que nous lisons dans le registre d'écrou des prisons de Rennes: « Ce jour, onze août 1733, soussigné Antoine Boirel, sieur de Boismallet, docteur en médecine, domicilié en la paroisse de Landigou, évêché de Bayeux, déclare me constituer volontairement prisonnier en la conciergerie de la Cour, aux fins d'être en état de poursuivre et faire juger l'appellation (*sic*) par moy interjetée de décret de prise de corps énoncé contre moy au baillage de Falaise, le 27 février 1730, et de tout ce que fait a esté en conséquence, et de la sentence définitive du 10 septembre 1731, contre M. de Courvaudon, Président à mortier au Parlement de Normandie, intimé, et ce pour satisfaire aux arrêts de la Cour des 13 aoust 1732, 30 juillet et 5 août 1733.

Signé : BOIREL DE BOISMALLET

Le 14 août, la Grand'Chambre rendit un nouvel arrêt sur la susdite requête ordonnant qu'il viendra plaider en ses appella-

(1) Thiboust du Grès.

tions et demandes en état d'assigné, et que les portes des prisons lui seraient ouvertes, faisant défense à tous huissiers ou sergents d'attenter à sa personne.

En conséquence nous relevons sur le registre d'écrou précité : « Concierge des prisons, vous êtes déchargé de la personne d'Anthoine Boirel, sieur de Boismallet, docteur en médecine, ce en exécution d'arrêt rendu au rapport de Monsieur Berthou de Kerversio, conseiller, ce jour. Fait à Rennes, ce quatorze aoust mil sept cent trente-trois.

Signé : LE CLAVIER

Le malheureux docteur en médecine avait affaire à forte partie, et les juges, qui, nous en sommes convaincu, désiraient au fond se prononcer en faveur du bon droit, hésitaient à condamner un aussi puissant personnage qu'était alors un Président à mortier ! Ils attendirent jusqu'au 27 juillet 1734 pour rendre un arrêt que nous avons été assez heureux de retrouver dans un des registres d'audiences publiques de la Grand'Chambre du Parlement, arrêt définitif qui donnait enfin gain de cause à l'accusé. « La Cour a donné défaut contre le dit sieur de Courvaudon a renvoyé le dit Boirel de Boismallet hors d'accusation, et condamné le dit Anzeray en 3,000 livres de dommages et intérêts envers le dit Boirel et en tous les dépens ».

La condamnation à 75 livres d'amendes portée dans l'arrêt du 5 août 1733, n'étant que de pure forme et motivée par ce fait qu'il ne s'était pas encore constitué prisonnier, formalité nécessaire pour qu'il pût faire juger son appel, tombait d'elle-même.

L'innocence d'Antoine Boirel ne saurait faire aucun doute. Le crime dont il est accusé ne doit profiter qu'à Madame du Grès exclusivement et du moment que Madame du Grès est reconnue innocente, comment la justice n'abandonna-t-elle pas immédiatement les poursuites contre M. Boirel ? Comme le dit son neveu, « l'autorité de M. de Courvaudon a eu plus de part aux arrêts rendus que la justice ». Les 3,000 livres de dommages et intérêts, forte somme pour l'époque, ont-elles compensé les angoisses de cet homme et de sa nombreuse famille attaqués dans leur honneur.

Les archives conservées au palais de justice de Rennes, dans

le fond du Parlement de Bretagne, nous ont permis de reconstituer ce procès curieux à plus d'un titre (1).

Antoine Boirel de Boismallet (haute stature, portant barbe et perruque brune), âgé de 55 ans, docteur en médecine de la faculté de Caen, exerce son art au bourg de Landigou (2). diocèse de Bayeux, lorsque le 24 février 1730, il est décrété de prise de corps par le juge de Falaise, pour des soustractions dont l'accusé Maximilien-Constantin Anzeray (3) de Courvaudon, président à mortier au Parlement de Normandie, soustractions commises au château de Durcet, au profit de la dame du Grès (4), sœur du dit président.

Antoine Boirel, déclare dans son interrogatoire que de 1721 à 1728, il était médecin de la dame de Durcet, mais il nie avoir eu connaissance des propositions qui auraient été faites au nommé Lautour, homme d'affaires du château de Durcet par les sieurs et dame du Grès, d'engager leur mère, Madame de Durcet, à leur faire passer la succession mobilière au préjudice de M. de Courvaudon.

D'après l'accusation, en 1728, une barrique contenant de l'or et de l'argent, appartenant à Madame de Durcet, fut transportée du château de Durcet dans la demeure de Boirel, afin de faire passer plus facilement cet argent entre les mains des du Grès, mais le sieur Boirel affirme que cette barrique contenait du vin et non de l'or. Il conteste ensuite que les différentes dépenses qu'il a faites, soient des deniers de la dame de Durcet. Enfin il nie le départ précipité du sieur du Grès au moment de la mort de Madame de Durcet, départ qui aurait eu pour motif de pouvoir plus facilement se disculper de tous les soupçons de soustraction des effets de la dite dame. Les commissaires ne paraissent pas bien convaincus par les dénégations d'Antoine Boirel contenues dans l'interrogatoire du 12 août 1733

Dès le 5 du même mois, la Cour de Rennes, avait rendu son

(1) Nous manquerions à tous nos devoirs si nous n'exprimions ici notre gratitude à M. Parfouru, archiviste d'Ille-et-Vilaine, pour la complaisance et la courtoisie dont il nous a honoré dans la circonstance.

(2) Landigou, petite commune du département de l'Orne, située dans le canton de Flers-de-l'Orne.

(3) Anzeray : d'azur à 3 têtes de léopard d'or.

(4) Thiboust du Grès : d'argent à une fleur de lys de gueules surmontées de deux quintefeuilles de même.

arrêt définitif entre M. de Courvaudon, Madame du Grès et diverses personnes impliquées dans l'affaire, notamment Antoine Boirel, appelant du décret de prise de corps énoncé contre lui le 27 février 1730 et de la sentence définitive des juges de Falaise, du 10 septembre 1731, et qui n'obtiennent leur réhabilitation qu'après plus de quatre années ! Consolons-nous toutefois en disant : « Tout est bien qui finit bien » puisque, dans la circonstance « la raison du plus fort n'a pas été la meilleure ».

Enfants nés du mariage de Pierre Boirel et de Marie Voille.

1^o Louis Xavier, naquit le 11 juillet 1675 ; il eut pour parrain : Jacques le Charpentier, sieur de Saint-Jean, prêtre, appartenant à la famille de sa grand'mère, et pour marraine, Louise Aloux. Entré dans les ordres, nous ne savons rien de lui, jusqu'au jour où il prit possession de la cure de Saint-Germain d'Argentan, en 1713. L'autour-Montfort dans son curieux manuscrit conservé à la bibliothèque d'Argentan en fait un bel éloge : « M. Boirel, dit-il, était un grand prédicateur, et excellait dans ses prônes. Il affectionnait l'église Saint-Germain qu'il a comblée de bienfaits. Le clergé de cette église, par reconnaissance et pour honorer sa mémoire, lui faisait un service tous les ans, le 12 septembre, qui est son anniversaire. »

Instruit, ami des belles-lettres, comme son père et son grand-père, l'abbé Boirel, haranguait en latin, le 22 octobre 1713, Monseigneur Turgot, en tournée de visites pastorales. Docteur en théologie, il écrivait un *Traité sur le Rituel*, qui n'a jamais été publié et dont trois volumes en manuscrit sur quatre sont conservés à la Bibliothèque du Grand Séminaire de Sées.

Il consacra une partie de ses revenus à l'entretien et l'ornementation de son église, et l'abbé Laurent rapporte que le curé Boirel se chargea en 1718 de faire dorer l'intérieur du tabernacle, et de payer les miroirs, ce qui lui coûta 250 livres.

Le 20 mai 1740, M. Boirel annonça dans une assemblée tenue après les *semonces faites au prône*, qu'il avait fait faire un ornement, consistant en une chasuble, deux tuniques et trois chappes, de broderies d'or et d'argent, d'un prix considérable, que la broderie était achevée, mais que les étoffes, galons, franges et doublures manquaient encore. M. Boirel déclara qu'il en faisait don à l'église à condition que le trésor se chargerait de le faire finir, et que la confrérie pourrait s'en servir. L'offre fut acceptée avec reconnaissance ; on brûla l'ancien ornement de brocard d'or, et l'on retira de ce précieux métal, pour une valeur de 1360 livres. Le Trésor fut encore obligé de payer 2,020 livres, ensemble 3,381 livres, seulement pour les étoffes et galons. Le tout fut acheté à Paris, par M. de Boiscommeaux. L'étoffe coûtait 160 livres l'aune. Ces ornements, écrivait M. de Montfort en 1745, le tout d'étoffe à fonds d'or, et dont les chapeçons et les orfrois sont d'argent relevé d'une broderie d'or, peuvent être vantés sans contredit, comme les plus beaux de la province. Ce présent de M. Boirel, qui avait occupé les ouvriers pendant près de six mois, est d'une valeur de plus de 15,000 livres (1).

L'année suivante 1741, M. Boirel, proposa à la Confrérie si elle voulait échanger les six chandeliers d'argent qu'elle possédait, contre six autres de forme nouvelle, de donner lui-même six cent livres pour acheter une croix d'argent. Les sept objets coûtèrent ensemble 3,207 livres.

C'est sous l'administration de M. Boirel que l'église Saint-Germain subit d'importants travaux de décoration : grilles en fer, pavage du chœur et du sanctuaire.

L'abbé Boirel, mourut le 12 septembre 1742, à l'âge de 67 ans et deux mois ; il fut inhumé dans le sanctuaire de son église du côté de l'évangile. Sa tombe en marbre de Laval à fond noir veiné de blanc se voit maintenant au haut du chœur, où elle fut sans doute transportée lors de la restauration de l'église, au commencement de ce siècle ; elle a été réparée par un de ses successeurs, M. l'abbé Dameron (2).

(1) De ces beaux ornements il ne reste à l'église Saint-Germain d'Argentan, que le souvenir.

(2) Les détails sur l'abbé Boirel ont été empruntés pour la plupart à l'histoire de l'église Saint-Germain d'Argentan par l'abbé Laurent.

On lit sur la dalle de marbre l'építaphe suivante :

Ci Gît
Le Corps de M^e L. X. Boirel
Curé et Doyen d'Argentan,
Docteur en Théologie,
Décédé le 12 septembre 1742.
Il était doux, bienfaisant
et possédait le talent de persuader
et de toucher les cœurs.
Il consacra
ses soins et ses épargnes
à embellir son église.
— Priez Dieu pour lui —

2^e Marie-Catherine, née le 16 octobre 1676, parrain : Antoine Boirel, lieutenant des maîtres chirurgiens, marraine : Marie Ruel ;

3^e Jacques, né le 14 juillet 1677, Parrain : René Le Prevost, sieur de la Prevostière, marchand bourgeois d'Alençon, marraine : F. Voille ;

4^e Gilles Pierre, né le 10 juillet 1678, parrain : Gilles Hellouin, sieur de Crilu (1), avocat, marraine : Marguerite Hommey ;

5^e Catherine-Opportune, née le 9 octobre 1682, parrain : Jacques Boirel, marraine : Françoise Voille ;

6^e Jacques, né le 9 novembre 1683, parrain : Jacques Servain (2), sieur de la Chapelle, marraine : Marie Estard (3) ;

7^e Charles-Pierre, né le 16 juin 1685, il eut pour parrain : Charles Barbot, et pour marraine : demoiselle Geneviève de Droullin ;

(1) *Hellouin* : d'or à 3 fasces de gueules.

(2) Jacques Servain, fils de Jacques et de Marie Faucillon, avait épousé à Argentan, Barbe Pollin, fille de Guillaume, sieur de Valmesnil et d'Anne Le Molinet ou du Moulinet. Nous voyons dans le ms. d'Hozier, conservé à la Bibliothèque nationale, les armes enregistrées par Guillaume Pollin « de sable au sautoir d'or, chargé en cœur d'une étoile de gueules. » Les armes de Charles Faucillon, sieur de la Frette, sont « d'azur à deux faux d'argent, emmanchées d'or, passées en sautoir. »

(3) Marie Estard, fille de Guillaume Estard, sieur du Coullombier, ci-devant gendarme du Roy, et de damoiselle Charlotte Servain, épousait le 5 septembre 1686, Louis-François Le Brun, sieur de Breuilly, officier de la grande fauconnerie de S. M. (M. des Diguères). Michel Estard, avocat, portait « d'or à un aigle de sable, » et Guillaume Estard, prêtre « d'or à un aigle de gueules ».

8^e Jean, né au mois de mars 1687, qui eut pour parrain : Jean Hellouin, avocat, fut appelé Boirel, sieur de Champlaurant, du nom d'un réage compris dans la terre de Chédouit, en la paroisse de Silly. Il embrassa la carrière militaire, fut garde du roi et capitaine d'infanterie. Il prenait la qualité d'écuyer, et mourut chevalier de Saint-Louis, à Argentan, le dimanche 7 août 1761, âgé de 74 ans.

Voici les états de service de Jean Boirel de Champlaurant délivrés par le ministère de la Guerre : Garde du Corps du Roi en 1709. — Réformé en 1715. — Capitaine le 1^{er} janvier 1734 au bataillon de Milices à Varennes de Mondasse (devenu bataillon d'Argentan). Retiré le 21 septembre 1759 avec 300 fr. de pension. — Décorations : Chevalier de Saint-Louis le 4 février 1758.

Charles-Pierre, avant dernier enfant de Pierre et plus jeune de 10 ans que son frère, le curé de Saint-Germain, a occupé une place importante dans l'administration de la ville d'Argentan. Il nous apprend lui-même l'emploi de son adolescence, par la lettre qu'il écrivit le 2 mars 1738 à son Altesse Sérénissime Monseigneur le comte d'Eu, pour le remercier de bien vouloir lui continuer la confiance dont l'avait investi son père, le duc du Maine. « Dévoué dès ma plus tendre jeunesse au service de votre auguste Maison, j'ai fait l'essai de mon zèle, en servant dès l'âge de 16 ans, dans le régiment de feu S. A. S. J'y ai servi depuis le commencement de la guerre de 1701, jusqu'à la paix de 1714 ; mais une blessure m'ayant mis hors d'état de continuer ma carrière, mon épée fut métamorphosée en plume. »

Nous savons par ailleurs qu'il reçut cette grave blessure à Malplaquet en 1709, et comme il suivait un traitement pour rétablir sa santé, au milieu de sa famille, son père mourut, et un nouvel accident à la jambe l'obligea à quitter l'état militaire.

Il épouse, le 12 janvier 1717, Barbe Bouley (1), fille de feu Jacques, sieur de Launay, conseiller du roy, elleu en la dite élection d'Argentan et de demoiselle Marie du Bois. Les Bouley, dit M. des Diguères, étaient d'ancienne bourgeoisie, et la première fois qu'on rencontre ce nom, c'est en 1667, dans la personne de Salomon Bouley. En 1719, Catherine Bouley,

(1) Nous voyons encore écrit Boulé et Boulley. Charles Boirel écrivait Bouley. Jacques Bouley avait fait enregistrer ses armes par d'Hozier « d'argent à trois tourteaux de sable ».

devient la femme de Jean-Louis de Billard, écuyer, sieur de Merry et Fourches. François Bouley, sieur de Chandeville, avait épousé Anne-Charlotte Eudes de Mézeray, fille de Louis Eudes et de la première de ses trois femmes, Françoise d'Avoust.

Plus tard, Michel-Jacques-Auguste Bouley de Bonneville, écuyer, garde de la porte du roi, épousait Renée-Marguerite Clouet.

Quelques années après son mariage, nous retrouvons Charles-Pierre Boirel, conseiller du roy, son premier avocat au siège de cette ville, subdélégué de Monseigneur l'Intendant de la Généralité d'Alençon, et le 29 juin 1726 il est chargé de la procuration de LL. AA. SS, Monseigneur le duc et Madame la duchesse du Maine (1). A la fin de sa vie il est élu maire d'Argentan.

On peut se rendre compte, en parcourant les nombreux écrits qu'il a laissés, du zèle qu'il mettait à l'accomplissement des des différentes charges dont il était revêtu. Son dévouement au prince dont il avait la confiance ne connut point de bornes, et s'il fut payé de ses longs services par la gratitude de son maître, à en juger par sa volumineuse correspondance, il éprouva aussi bien des contrariétés et des déceptions de la part de ceux qu'il contraria, en défendant les intérêts des princes dont il était le fondé de pouvoirs.

Par les différents emplois qu'il cumule, Charles-Pierre Boirel est mêlé activement à tous les événements intéressant la ville d'Argentan, et la lecture de ses lettres aurait un grand intérêt au point de vue de l'histoire locale et du droit ancien, dont il avait acquis la connaissance par une étude approfondie et l'expérience journalière. Les registres, dont quelques-uns seulement ont été conservés, contiennent sa correspondance avec

(1) Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, fils de Louis XIV, et de Madame de Montespan, né à Versailles en 1670, mort en 1736, fut légitimé en 1673. A l'âge de sept ans, il fit paraître un volume : « Œuvres diverses d'un auteur de sept ans ». Il épousa en 1692, Louise-Bénédicte de Bourbon, petite fille du Grand Condé, née en 1676, qui lui survécut jusqu'en 1753.

Le duc du Maine, fut déclaré par l'édit Royal du 2 août 1714, habile à succéder à défaut des princes du sang, édit qui fut annulé après la mort du roi.

Les enfants du duc du Maine furent le prince de Dombes et le comte d'Eu. Le prince de Dombes fut tué en duel, le 1^{er} octobre 1755, dans la forêt de Fontainebleau, par le jeune marquis de Coigny, dont le père avait été tué quelques années auparavant par le prince de Dombes.

M. Lallemant, comte de Levignen, Intendant de la Généralité, qu'il félicite en 1733 à l'occasion du mariage de sa fille avec M. de Sainte-Amarande, receveur général des finances de la Généralité d'Orléans et trésorier de la reine douairière d'Espagne, MM. Brillon et Mathieu, intendants généraux du duc du Maine, M. Girardin, intendant du même prince, M. Racine du Junquoy, trésorier général de S. A. S., avec de M. Limanton et les membres du Conseil du duc du Maine. La publication de cette correspondance est malheureusement rendue impossible par son caractère confidentiel, et les appréciations dont la sincérité ne peut faire doute, mais dont les jugements sont parfois peu à l'avantage de ceux qui font l'objet de ces lettres, et dont les descendants habitent encore la contrée.

Le style de Charles Boirel est clair et facile, on y retrouve parfois le genre cérémonieux du grand siècle et le cachet de distinction un peu obséquieuse, dont la bonne compagnie ne se départissait jamais à cette époque.

Des travaux multiples absorbent tout son temps, et ne lui laissent pas, dit-il, un quart d'heure de liberté qu'il puisse consacrer aux mille volumes garnissant son cabinet, mais il ne réclame aucun salaire matériel (1).

Un jour, l'Intendant Général trouve que les frais de gestion du domaine sont trop élevés ; il répond aussitôt : « Vous me faites l'honneur de me marquer que la somme de 500 livres de gratification que le prince a eu la bonté de m'accorder par chaque an et jusqu'à présent, a paru trop forte et au-dessus de la proportion du revenu du domaine ; on a bien souvent autant de travail et autant de peine pour un petit domaine que pour un plus considérable, et je crois que celui d'Argentan est dans ce cas ; mais, monsieur, j'ai eu l'honneur de vous le dire plusieurs fois, ce n'a jamais été l'intérêt qui m'a servi de guide dans les affaires de S. A. S. ; mon principal motif et mes premières vues ont été d'avoir l'honneur d'être au service du prince, de lui consacrer aux travaux et de lui faire connaître par une fidélité à toute épreuve mon zèle et mon dévouement pour son auguste Maison ; aussi, Monsieur, je serai toujours

(1) La charge de subdélégué était gratuite. Quelques-uns de ces ouvrages ont été légués à la *Société Historique et Archéologique de l'Orne* par M. Alfred Dufour, dont la mère était arrière-petite-fille de Charles-Pierre Boirel.

très content de la gratification qu'il plaira au prince de m'accorder, et quelque chose qui puisse arriver, cela ne diminuera en rien mon assiduité pour son service. Le commis que j'occupe m'est trop nécessaire pour faire plusieurs recherches que je ne puis faire par moi-même, et comme il est fort au fait pour la reddition des aveux, je le garderai à mes propres dépens ».

En plus des 500 livres pour ses honoraires, il recevait encore soixante quinze livres pour ses frais de bureau.

On ne peut nier le désintéressement de Charles Boirel, qui se trouve assez payé des services qu'il rend au duc du Maine, par les paroles de gratitude qui ne lui sont pas ménagées ; aussi quand on lui propose une indemnité pour ses dépenses extraordinaires à l'occasion d'un *Te Deum* de reconnaissance après l'accident auquel ont survécu le prince de Dombes et le comte d'Eu, comme à l'occasion du baptême de la cloche de Saint-Germain, ou du service funèbre pour le duc du Maine, il rejette avec indignation pareille offre, voulant conserver le mérite et l'honneur de son initiative, comme preuve de son inaltérable dévouement à la personne des princes. « Si la fortune, dit-il, répondait à ma bonne volonté, je ferais encore mieux les choses ». En effet, il ne laisse pas échapper une occasion de marquer son zèle pour les princes dont il est fier d'avoir la confiance. Il écrit à M. Brillon, le 4 mars 1729, quand les fils du duc du Maine, viennent d'échapper à un péril de mort : « M. l'évêque de Sées, à qui mon frère le curé avait eu l'honneur d'écrire pour avoir une permission de faire chanter un *Te Deum* solennel dans la principale église de cette ville, lui a envoyé cette permission et lui a marqué qu'il était très fâché de n'avoir pas su que les domaines d'Argentan appartenaient à S. A. S., parce qu'il ne se serait pas laissé prévenir, sur une chose qui lui fait autant de plaisir, que l'occasion de donner au prince des marques de son zèle et de son dévouement ; en sorte, monsieur, qu'après demain, issue des vêpres de paroisse, ce *Te Deum* sera chanté. Tout le clergé et les communautés y assisteront. Je suis allé voir tous les chefs des différentes juridictions, qui s'y trouveront en corps. M. de Chanteloup, lieutenant du roi, est venu exprès de sa campagne, pour faire mettre la bourgeoisie sous les armes et allumer un feu. Les maire et échevins et les habitants

se proposent de faire le mieux qu'ils pourront pour donner des marques de leur reconnaissance et du profond respect qu'ils ont pour S. A. S. et toute son auguste famille. »

Le 9 mars, il rend compte à M. Brillon de ce qui s'est passé...

« Je priai M. le lieutenant du roi et les officiers de la ville et de milice bourgeoise de bien vouloir souper chez moi ; nous avons cru que dans une pareille circonstance il nous serait permis d'avoir l'honneur de saluer la santé de S. A. S. et de son auguste famille : on le fit avec une triple décharge de notre petite artillerie, qui consiste en cinq coulevrines. Sur les onze heures du soir, on illumina la grosse tour de l'église et on jeta des fusées, que les échevins avaient fait venir de Caen ».

Cependant il nous apprend par sa lettre du 25 janvier 1730, à M. Brillon, qu'il n'est pas riche. « Il y a 29 ans que j'ai l'honneur de servir le roi dans l'épée et dans la robe. J'y ai mangé du bien pour m'y soutenir avec dignité. J'ai eu le malheur que mon père a eu un procès considérable à Paris, qui lui a coûté plus de cinquante mille livres ; les billets de banque sont venus ensuite ; tout cela n'accommode pas les affaires d'une maison ; les enfants qui croissent, à qui il faut donner de l'éducation, les années qui viennent insensiblement, tout cela, dis-je, ne laisse pas de faire faire des réflexions, qui donnent de mauvais quarts d'heure. La consolation qui me reste dans cette situation, c'est l'honneur de votre protection, dont j'espère, vous voudrez bien me faire sentir les effets quand l'occasion s'en présentera. »

Cette protection ne lui fait pas défaut, car il écrit à la date du 18 avril 1730. « M. Augrand m'a envoyé la Commission de *intitulé en 1730* Receveur de l'entrepôt du tabac d'Argentan, j'ai des obligations infinies à M. le chevalier de Garsaut (1) ». Pour ce nouvel emploi, il consigne à la Compagnie des Indes, 2,600 livres et paie à celui qu'il a relevé 2,076 livres pour les tabacs qui étaient dans son bureau.

La correspondance du Subdélégué, nous fait connaître les titulaires des différentes charges du comté d'Argentan. Les places parfois très recherchées suscitent de nombreux concurrents, entre lesquels il faut choisir. M. Boirel fait valoir les raisons qui

(1) M. de Garsaut était capitaine au Haras du Roi et habitait à Paris dans la Cour des Manèges, près les Tuileries.

militent en faveur de tel ou tel candidat. Quelquefois même, il instruit l'Intendant général des vacances qui vont se produire.

« Les deux offices de substituts des gens du Roi au baillage d'Argentan furent créés en 1691. Lors de leur création, il y avait des privilèges attachés, qui ont été supprimés par l'édit de 1715, en sorte qu'il ne reste plus à ces offices que le droit de postuler en qualité de procureur au baillage et vicomté d'Argentan seulement. Le sieur Lautour, père de M. du Châtel, n'acheta cet office que par rapport aux privilèges, il était déjà revêtu d'un office de procureur, lorsqu'il fit cette acquisition.....

« Le sieur Lautour des Verrières, père du jeune homme, pour qui on demande cet office, a toujours été procureur des affaires criminelles. Il s'y est comporté avec beaucoup d'exactitude et de désintéressement. Son fils a suivi le barreau dès sa plus tendre jeunesse. Il serait capable et en état d'exercer cet office, s'il avait l'âge compétent. On peut cependant lui expédier des provisions adressées au baillage, par ce qu'il ne pourra remplir ses fonctions, que lorsqu'il aura atteint l'âge prescrit par les règlements (1). »

« Les quatre vers de M. du Châtel, oncle de ce jeune homme, méritent certainement autant les grâces de S. A. S. que le sonnet de Philippe des Portes mérita du roi Henri III et de l'amiral de Joyeuse, son beau-frère, cent mille livres et l'abbaye de Tiron. Si M. Lambert était homme à se vouloir contenter de même monnaie pour son honoraire, je lui promettrais qu'il serait servi sur le champ : cela soit dit en badinant, Monsieur, car il n'appartient qu'aux seigneurs et aux princes tels que S. A. S. de récompenser les gens de lettres et les poètes (2). »

« Le 30 mars 1735, il est sans doute moins pressé par la besogne et en belle humeur, car il écrit à son chef : « J'ai l'honneur de vous envoyer les pièces nécessaires pour les provisions du neveu

(1) Il était par sa mère, née Corbin, petit-fils de Jacques Corbin des Caves et de Marie Eudes, sœur du Religieux, de Mézeral et de Sapience Boirel, épouse d'Eudes d'Houay. Il était donc aussi cousin éloigné de Charles-Pierre Boirel, subdélégué.

(2) Voici les quatre vers auxquels il est fait allusion et qui obtinrent plein succès :

On implore les grands, chacun va les prier
De lui rendre quelques services.
Pour moi, seigneur, j'ose vous supplier
De me rendre *un mauvais office*

de M. du Châtel : il vous prie bien fort, et moi aussi, de les lui faire expédier, afin que comme il est le premier en date, il soit le premier reçu. Et pour cet effet, M. du Châtel adresse à M. Lambert une ode latine : *Christus Regnat, Vincit, Imperat*. Elle n'est pas à la vérité de sa façon ; il aurait peur de se brouiller avec la justice, mais elle n'en est pas moins bonne, et je connais bien du monde du goût de M. Lambert qui aimerait mieux voir leur cabinet garni de pareilles odes que de celles des poètes les plus célèbres. »

« J'ai lu les ouvrages de Philippe des Portes, et je n'ai jamais pu distinguer celui qui lui avait procuré un loisir de 30.000 livres de rentes, dont fait mention M. de Balzac dans son VIII^e entretien. Il est toujours sûr que sa poésie lui mérita les abbayes de Tiron, de Saint-Josaphat, des Vaux de Cernay et de Bon-Port et que sa modestie le porta même à refuser l'archevêché de Bordeaux. »

« Lorsque M. Colletet présenta son monologue des Tuileries au Cardinal de Richelieu, S. E. s'arrêta principalement à cet endroit de la description du carré d'eau :

Soixante pistoles sur 3 vers { La Canne s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée et d'un battement d'aile
Animer le canard qui languit auprès d'elle... ! ! !

et après avoir écouté le reste, il lui donna de sa propre main cinquante pistoles, avec ces paroles obligeantes, que c'était seulement pour ces trois vers, et que le Roi n'était pas assez riche pour payer tout le reste. C'est M. de Pellisson qui rapporte ce trait dans son histoire de l'Académie. »

300 pistoles de Richelieu « M. Godeau donne au même Cardinal la paraphrase du *Benedicite*. Cette Eminence lui dit : « Monsieur, vous m'avez donné *Benedicite*, et je vous donne *Grasse*. » En effet, il lui fit présent de l'Evêché de Grasse. »

« Voilà, Monsieur, des exemples qui ont servi d'écueils contre lesquels les espérances de plusieurs poètes et gens de lettres se sont brisées, puisqu'effectivement on peut les appeler des Miracles qui arrivent très rarement. »

Revenons au sérieux :

« Le sieur Servain, chapelain de l'église Saint-Thomas est

véritablement fort âgé, mais il se porte encore bien. Le sieur de la Haye a été nommé à une cure, mais suivant toutes les apparences, il ne la possédera pas. Son compétiteur à la vacance, celui qu'on vous propose, Monsieur, pour remplir une de ces deux places, est vicaire surnuméraire de mon frère : il l'a mis dans cette place pour apprendre les fonctions curiales : il est pourvu dans le même hôpital de Saint-Thomas d'une place de condonné qui est à la nomination de la ville. C'est un bon ecclésiastique, mais je crois, un peu adonné à la chicane. Il serait à souhaiter pour la paix de cet hôpital, que celui que vous nommerez, Monsieur, fût d'une humeur pacifique. J'en avais proposé un à M. Girardin lorsqu'il était sur les lieux, qui a toutes les qualités nécessaires pour remplir cette place, il mériterait même la préférence, parce que son père a presque toujours régi le domaine ; il se nomme M^e François Ridel. Je vous le nomme, Monsieur, afin que vous vous fassiez informer, s'il n'est pas tel que j'ai l'honneur de vous l'accuser. Celui pour qui on vous demande cette place est obligé par sa nomination d'instruire la jeunesse : ils sont deux dans le même cas, mais l'autre fait tout et lui presque rien. »

A M. Brillon..... « M. de Malfroy a toujours eu et a encore actuellement une place dans le chœur avec les prêtres : à la vérité, son épouse n'en a point, mais je vais faire en sorte de les rendre contents. Je ne sais en quel temps et à quelle personne il s'est adressé pour avoir un banc dans l'Eglise, mais je sais parfaitement que le nom de S. A. S. est tellement en vénération, que tout ce qui sera demandé de juste par les personnes qui lui appartiennent, sera accordé sur le champ. »

Il est vrai qu'il n'a pas conservé longtemps des sentiments aussi bienveillants pour M. de Malfroy.

16 janvier 1728. « La plaine d'Argentan était tellement détruite de gibier qu'elle ne fait que commencer à se repeupler. Si S. A. S. permet à M^{me} de la Pallu de chasser avec ses quatre levriers, dans un mois, il ne restera pas un seul lièvre dans le canton. Elle a détruit tous les environs ; cette chasse est très expressément défendue par les ordonnances. Si elle ne demandait qu'à chasser quelques lièvres aux chiens courants, on pourrait lui permettre, et cela ne serait pas de grande conséquence.

« M. de la Pallu est un gentilhomme qui a 1.000 livres de

*ma. de chasser
d'arg. 124000*

X rentes, il fait sa résidence d'hiver dans cette ville. M^{me} de la Pallu est une véritable amazone, qui a toujours des chevaux de 60 à 80 pistoles entre ses jambes, et qu'elle monte aussi bien qu'aucuns piqueurs. Elle aime beaucoup la chasse de toutes manières.

« Il serait bon, Monsieur, en lui faisant réponse de lui faire sentir que la chasse avec levriers et principalement quand on en a quatre, n'est pas permise.

« Les terres de Mme de la Pallu sont situées dans un pays couvert et proche la forêt d'Argentan, où les levriers ne peuvent être d'aucun usage. La permission qu'elle demande de S. A. S. serait d'autant plus de conséquence que la Baronnie de Saint-Loyer est la plus à portée et la plus commode pour elle, et que cet endroit est celui où l'on peut le plus facilement conserver le gibier et où il se plaît le mieux. M. de la Pallu a des chiens courants, cette chasse est plus noble que l'autre : M^{me} de la Pallu devrait s'en contenter. »

L'éventualité de la disparition du gibier n'est pas sans importance, car toutes les semaines il fait adresser à l'intendant de bouche du Prince, un panier de gibiers à poils et à plumes que l'on va réclamer à la Rose-Rouge, rue de la Harpe (1); parfois même il gratifie d'un pareil envoi M. Brillon qui est également sensible aux poulardes provenant de la basse-cour de M^{me} Boirel, et aux fromages que l'on fabrique avec le lait des vaches qu'elle nourrit dans sa terre de Chédouit.

Si l'on peut reprocher à M. Boirel de n'être pas assez galant envers M^{me} de la Pallu, il faut reconnaître qu'il est bien plus conciliant vis-à-vis de M^{lle} de la Perdrière.

Nous lisons en effet dans la lettre à M. Brillon du 4 février 1728 :

« M^{lle} de la Perdrière ne pouvait pas trouver une recommandation plus forte que la vôtre; je vous prie d'être persuadé que j'aurai toute l'attention possible à lui faire les plaisirs qui dépendront de moi. J'ai cherché sur mes rôles de ma capitulation de la noblesse de notre élection : je ne l'y ai pas trouvée.

(1) Une difficulté se présente plusieurs fois chaque année : comme il est défendu aux voituriers de transporter de la viande pendant le temps du carême, le panier est régulièrement confisqué avant d'arriver à Paris et n'est rendu que par une exception en faveur de l'illustre destinataire.

Je tâcherai de n'avoir pas plus de mémoire que mes prédécesseurs. Ayez la bonté de dire à Monsieur son frère, de lui mander de venir me trouver en cas qu'on lui veuille faire quelque peine ; je ferai en sorte qu'elle ne soit point exposée à la mauvaise volonté et à l'injustice des paysans. »

Les droits seigneuriaux et les prérogatives du Prince trouvaient toujours en M. Boirel un défenseur résolu. Voici ce qu'il écrivait à M. Brillon à la date du 30 mars 1735.

« C'est avec bien de la raison qu'on a trouvé ridicules les sentences des Eaux et Forêts, qui ordonnent que S. A. S. donne au sieur de la Pallu la qualité de Seigneur et Patron de Coulandon. En premier lieu, parce que cette qualité ne lui appartient pas ; en second lieu, parce que ces juges ne sont pas compétents en la matière ; enfin quand même ils auraient été compétents, les déclarations qu'on avait passées devaient arrêter et suspendre leur jugement. En effet on plaida que M. de Belleville (1) en sa qualité de porteur de procuration de S. A. S., étant le demandeur, n'était point obligé de constater les qualités de M. de la Pallu, en outre celle d'Ecuyer, qui lui avait été donnée, qu'il n'avait point fouillé dans son chartrier pour savoir s'il était effectivement seigneur et patron de la paroisse de Coulandon ; que le contraire était présumable, puisque tous les héritages de la paroisse étaient relevants du domaine ; que cependant pour éviter tout incident, on consentait à ce que le sieur de la Pallu prît dans les placets et écritures du procès telles qualités qu'il jugerait à propos, sous les protestations de Son Altesse Sérénissime de les faire réformer dans la suite ; mais que S. A. S. se défendait de lui donner cette qualité qui était préjudiciable à ses droits. Il me semble, Monsieur, que ces officiers auraient dû prendre ce tempéramment dans leur jugement ; au lieu de condamner M. de Belleville, comme porteur de procuration, à donner cette qualité à M. de la Pallu, avec dépens pour lesquels ledit sieur de la Pallu poursuit avec vivacité.

« Il faut que vous ayez la bonté, Monsieur, de charger M. Girardin de faire expédier promptement l'arrêt du Conseil, pour y appeler le sieur de la Pallu, parce que d'abord que les

(1) Ecuyer, porte-manteau de S. A. Mgr le duc d'Orléans.

eaux vont un peu diminuer, les principaux moulins vont tomber en chômage. D'ailleurs M. de la Pallu, croyant avoir gagné la victoire par la sentence qu'il a obtenue, s'est rendu absolument maître des rivières ; le fermier n'ose y pêcher, il le menace continuellement de le tuer, et en effet il n'y a pas de sûreté pour ce fermier. M. de la Pallu est toujours sur les viviers avec son bateau, accompagné de ses deux fils armés de fusils. On ne peut absolument en avoir raison que par la voix du Conseil ; je suis persuadé qu'il sera condamné par défaut, car il a plus de mauvaise volonté que de fortune et je ne le crois pas en état de soutenir un procès au Conseil. »

Trois ans après avoir écrit cette lettre, M. Boirel revient sur le même sujet.

1^{er} avril 1739. — « J'ai l'honneur de vous envoyer un mémoire et les pièces d'une affaire contre un sieur de la Pallu, écuyer. Cette affaire avait été interrompue par les différents changements qui sont arrivés dans le domaine. »

« J'ajouterai seulement qu'il est de la dernière importance de la poursuivre avec la plus extrême rigueur : parce que si elle reste impunie, cela serait d'une dangereuse conséquence, non seulement par rapport à l'exemple, mais encore par les suites qu'il en pourrait arriver, ce gentilhomme étant un usurpateur de titre, et des plus mal notés qu'il y ait dans le royaume. Il n'y a presque pas d'années qu'il n'y ait deux ou trois décrets prononcés contre lui et ses enfants. Il s'est réduit lui-même à une misère extrême, par sa mauvaise foi et tous les mauvais procès qu'il a eus, et malgré cette misère, il n'en est pas plus docile. Il prend la nuit le poisson du fermier du prince, et les engins dans lesquels il est pris, il menace continuellement ce fermier et l'empêche de pêcher. Enfin, Monsieur, je crois que si on n'y tenait pas la main, il se rendrait bientôt maître des moulins qui sont afferlés à 3.000 livres au moins. S'il se rend maître des rivières comme il le prétend, il peut faire tomber ces moulins en chômage, en détournant l'eau pour arroser sa prairie : j'attendrai les ordres que vous me ferez l'honneur de me donner sur cette affaire que j'exécuterai très ponctuellement (1). »

(1) Nous laissons bien entendu à M. Boirel la responsabilité de ses assertions, au sujet des droits de M. de la Pallu sur la seigneurie de

22 mai 1728. « La santé de M. de Sarceaux ne se rétablira point, c'est un homme absolument mort : ses trois gendres sont chez lui à attendre d'un moment à l'autre sa succession ; c'est ce qui fait mourir le bonhomme doublement, ou du moins il s'en plaint aux médecins qui le voient dans sa maladie. »

17 décembre 1728, à M. Brillon :

« M. du Mézeray (1) sort de chez moi présentement.....

« M. du Mézeray qui demande l'office d'avocat du roi de son frère (mort le 7 novembre 1728) n'est certainement pas héritier de la littérature de Mézeray, historiographe. Si on héritait de la science comme des autres biens, j'aurais eu part à celle de Mézeray : il était mon grand oncle maternel comme il était le grand oncle paternel de M. du Mézeray d'aujourd'hui, mais comme il laissait après lui un fils naturel (2), il prit des mesures justes pendant sa vie pour ne laisser à ses héritiers légitimes aucune partie de ses effets ; il emporta avec lui sa science et sa littérature ; ainsi il n'a laissé à M. du Mézeray que son nom, et à moi, rien du tout. »

Coulandon. Qu'il fût d'un caractère violent et autoritaire, cela paraît probable d'après ce qu'on nous en raconte, mais ses prétentions fussent-elles exagérées, il n'est cependant pas douteux qu'il ne fût d'une très bonne maison et d'une noblesse incontestée. Les La Pallu portent : d'azur aux 3 fasces de sable danchées d'argent, chacune de cinq branches.

(1) On remarquera qu'un des proches parents de l'historiographe le nomme *du Mezeray* ; lui-même qui a signé son testament et plusieurs de ses ouvrages : de Mézeray, a dans d'autres circonstances écrit *du Mezeray*.

(2) M. Le Vasseur, dans sa Notice sur les Trois frères Eudes, défend Mézeray de l'accusation d'avoir eu des enfants naturels. Le fait est qu'il laisse assez peu de choses par son testament du 4 septembre 1681, aux étrangers, et différents legs plus importants à ses neveux, entr'autres aux enfants de Charles et de Sapience Boirel. Nous ne voyons pas du reste quels droits Charles-Pierre Boirel pouvait avoir à l'héritage de l'historien Mézeray, et comment ce dernier était son grand-oncle maternel. Il était le petit-neveu par alliance de Charles Eudes d'Houay, mais il n'avait, il nous le semble du moins, aucune parenté avec l'historiographe, *beau-frère* de sa grand'tante.

Une petite-fille de Charles d'Houay et de Sapience Boirel née en 1678 et morte à Argentan en 1734, avait épousé François Bouley de Chanville, peut-être frère de Barbe Bouley, femme de Charles Boirel ; mais si cette alliance le fait cousin issu de germain par sa femme de l'abbé du Mézeray, elle ne lui donne aucun droit à l'héritage de l'historiographe. Nous voulons bien croire à la parenté du subdélégué avec Mézeray puisqu'il nous l'affirme, mais nous ne saurions nous l'expliquer.

L'abbé de Mezeray, dont il est ici question, et M. Boirel étaient en effet cousins issus de germains, comme étant tous les deux petits-fils de frère et sœur : Charles d'Houay, époux de Sapience, et Antoine Boirel.

M. du Mézeray est bon prêtre, qui n'a pas plus de science qu'il n'en faut à une personne à qui on fait grâce pour recevoir les ordres. Ce n'est pas pour lui qu'il demanderait cet office, ce serait pour le céder à un autre. — Comme il est mon cousin issu de germain, qu'il me sollicite et me fait solliciter vivement pour que j'aie l'honneur de vous écrire en sa faveur, je vous prie, Monsieur, par votre réponse, de faire sentir que mes sollicitations sont inutiles à moins qu'il ne fasse des offres plus raisonnables. »

25 janvier 1729, à M. Brillon.

« Il vient d'arriver un accident funeste à M. Le Mièr des Pallières, lieutenant général du Vicomte. Il s'est noyé dans un puits de la ville, dans lequel il est tombé par hasard, la tonnelle de ce puits étant trop basse. Cet accident est arrivé la nuit du 24 au 25. Nous perdons un aimable officier, âgé de 31 ans, et regretté de tout le monde.

28 janvier. — « M. des Pallières, dont j'ai eu l'honneur de vous parler dans ma dernière lettre, n'était pas encore tiré du puits où il s'est noyé, qu'une personne vint me voir pour me faire une offre, mais je l'ai trouvée un peu précipitée, et je la prie de revenir un autre jour. »

Au bout de fort peu de temps on s'occupe de la charge que le regretté défunt avait achetée 4.200 livres, et le subdélégué écrit à son chef le 10 août 1729 : « Il faudra expédier la nomination du successeur de M. Le Mièr des Pallières, comme Lieutenant Général du vicomte d'Argentan sous le nom de Jean-François Hêlouin, sieur de Cénival, avec lequel M. des Pallières a traité de cet office. M. de Cénival ne veut pas donner plus de 700 liv. de l'office du Lieutenant général d'Exmes. »

Il n'avait sans doute pas beaucoup de concurrents car le 9 avril 1733, M. Boirel écrit à M. Brillon : « L'office de Lieutenant Général du vicomte d'Exmes est vacant depuis quinze à seize ans. M. de Cénival pourvu depuis deux ans de l'office de Lieutenant Général du vicomté d'Argentan avait offert 700 livres de cet office, vous ne voulûtes pas l'accorder à moins de 1.000 livres ; je ne sais s'il serait encore dans les mêmes sentiments, parce qu'il a acheté l'office de Vicomte de Méheudin depuis ce temps. Si vous le souhaitez, Monsieur, je verrai s'il y a moyen de renouer avec lui. »

C'est sans doute du père de M. des Pallières dont la mort a mort a été si soudaine que parle M. Boirel dans sa lettre du 4 mai 1733 : « C'est le frère de mon épouse (Guillaume Michel Bouley, sieur de Launay) qui a traité de l'office d'Elleu de M. des Pallières, mais ce dernier quoique très infirme, et ne devant plus vivre longtemps, suivant toutes les apparences, a voulu mourir dans son office, qu'il possède depuis plus de 50 ans, de sorte que mon beau-frère ne pourra se faire pourvoir qu'après le décès de cet officier qui paie régulièrement le prêt et l'annuel. »

M. de Launay Bouley n'attendit pas trop longtemps..... jusqu'au 21 octobre 1733.

Le 30 octobre en effet M. Boirel écrivait à M. Brillon :

« Je vous suis sensiblement obligé, Monsieur, de la manière gracieuse dont vous avez usé envers mon beau-frère ; recevez-en, je vous supplie, mes très humbles remerciements. J'ai l'honneur de vous envoyer une lettre de change sur M. Robert Gorand, de la somme de 324 livres, savoir trois cents livres pour le prix à quoi vous avez bien voulu modérer la finance de la nomination, et 24 livres pour le droit de M. Lambert. Mon beau-frère ne sera pas tout-à-fait novice dans les fonctions de son office ; son père a été officier longtemps dans le même siège, et depuis la mort de son père il a possédé son office pendant cinq ans, jusqu'en 1715 qu'il plut au roi de supprimer les charges créées depuis 1689. »

9 mai 1727. — « J'ai eu l'honneur de vous mander, Monsieur, que M. des Hameaux (1), lieutenant particulier du vicomté était mort, que sa charge était tombée aux parties casuelles ; ce Monsieur laisse un fils en état de posséder cette charge qui demanderait à la lever ; il voudrait par cet effet savoir à combien elle est fixée sur l'Etat. Nous avons perdu en le père, un bon officier, qui exerçait depuis plus de trente ans ; le fils promet beaucoup. »

22 mai. « Le fils de M. des Hameaux a envoyé les provisions de feu son père à M. Esnault, avocat au Parlement de Paris, son oncle, dans le dessein, je crois de vous faire une proposition. »

(1) La famille Esnault portait : d'argent au levrier rampant de sable, accolé d'argent et bouclé d'or (ms. d'Hozier).

M. Boirel était dans les meilleurs termes avec ses collègues, comme la lettre suivante, adressée le 20 juillet 1727 à M. le chevalier de Garsaut en est la preuve :

« J'ai écrit à M. de la Fresnaye pour me justifier auprès de lui des sujets de plaintes qu'il prétendait avoir contre moi. Je m'étais imaginé que c'était sur une certaine affaire, mais je m'étais trompé. Il m'a répondu et m'a marqué à quelle occasion il avait cru avoir lieu de se plaindre de moi, mais il m'est impossible de me remettre l'affaire dont il me parle. Il m'assure qu'il est bien persuadé que je n'ai point cherché à lui faire du chagrin, et il ajoute que cette minutie ne me doit pas causer le moindre embarras, puisque son estime est toujours à mon égard la même, et qu'il compte pareillement sur mon amitié. Vous voyez, Monsieur, que voilà une affaire terminée. Je vais avoir l'honneur de lui écrire autant poliment qu'il me sera possible, et lui demander à mon tour son amitié. Il n'y aura point de politique dans mon fait ; j'ai pour lui une considération parfaite. »

3 octobre 1728. — M. de la Fresnaye, lieutenant général de Falaise, est fils de M. de la Fresnaye, avocat du roi du même siège et subdélégué. Leur nom de famille est André, et leur richesse vient du commerce en gros qu'a fait et fait encore actuellement M. André, son frère. Je crois qu'on lui fait honneur de la moitié au moins en lui donnant 30,000 livres. Il est gentilhomme depuis deux ou trois ans. Un frère, capitaine d'infanterie qui s'est trouvé dans la garnison où était le roi Stanislas de qui il avait l'honneur d'être connu, lui a procuré cet avantage ; d'ailleurs il le méritait par lui-même. Il y a très longtemps qu'il est subdélégué, dont il a fait les fonctions avec honneur et distinction.

M. de la Fresnaye, son fils unique et lieutenant général, épouse M^{lle} des Yveteaux (1) incessamment.

Cette demoiselle des Yveteaux est petite-fille du Président Carel. On dit que son mariage, pour se monter en argent et meubles et bijoux, a cent mille livres. La future mariée porte le nom d'une terre située à quatre lieues de cette ville, et éloignée de plus de quarante lieues du fameux royaume d'Yvetot. M. de

(1) Sans doute de la famille de Vauquelin marquis de Vrigny.

la Fresnaye, lieutenant général de Falaise n'est point parent de M. de la Fresnaye, conseiller au Grand Conseil, qui se tient chez M^{me} Tauzia.

A M. Girardin, 9 mai 1727. — J'ai vu les deux chevaux dont j'ai eu l'honneur de vous parler dans ma dernière lettre ; ils sont de quatre pieds onze pouces de hauteur, âgés de six ans, fort maigres parce qu'ils sortent de jeter leur gourme et qu'ils sont mal soignés chez leur maître. J'en ai dit 600 livres, on les laisse à huit ; je crois qu'on pourrait les avoir pour sept. Je les ai fait visiter par des connaisseurs qui ne leur trouvent aucuns défauts. Ceux qui les connaissent m'ont assuré qu'ils sont bons de service. Il y en a un qui est marqué en tête de la grandeur d'un grand pain à chanter et l'autre n'est point marqué autre part, mais il ne serait pas difficile de lui faire une marque pareille. Mandez-moi, Monsieur, votre dessein là-dessus, si je les avais achetés, je les aurais gardés une quinzaine de jours afin de vous les bien nourrir et de les renvoyer en meilleur état.

travaux de menuiserie

(A suivre.)

Urbain DE FRANCE DE TERSANT.



LES CAPUCINS D'ALENÇON

PREMIÈRE PARTIE

Depuis un quart de siècle, les Capucins étaient établis en Normandie. Caen, Rouen, Les Andelys, Le Havre les avaient reçus dans leurs murs, et de là ils se répandaient dans les environs pour prêcher et se livrer à la controverse avec les protestants.

En 1602, le P. Sylvestre de Laval, pour lors Visiteur de la Province des Capucins, fut appelé à Alençon afin d'y prêcher le Carême. « On en fut si satisfait, nous rapporte Calimas (1), que tous les ordres de la ville l'engagèrent d'y former un établissement. M. de Moraine, évêque de Séez, accorda la permission. On planta une Croix, le 9 avril 1602, sur un terrain contenant environ deux arpens (2) aumosné par M^r des Jugeries de l'Epiney. On bâtit une petite maison dans le lieu où est aujourd'hui la bibliothèque et l'infirmerie. Pour y parvenir, Gallois d'Achet, seigneur du lieu de Congé et Larrey, fit une quête dans la ville et aux environs, ce qui lui attira une affaire. Les Calvinistes, qui détruisoient la nuit ce qu'on faisoit le jour, le dénoncèrent

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire du diocèse de Séez*, mns. Je dois communication de ce passage du manuscrit du curé de Courtomer à l'obligeance de M. Duval, archiviste du département.

(2) Une recherche sommaire dans les actes du tabellionage d'Alençon nous a permis de retrouver un contrat de vente faite par « M^r Guillaume Bonnet, sieur de Rendelle, conseiller du Roy au siège présidial et bailliage d'Alençon, à noble homme Grégoire Lenoir, marchand bourgeois dudit Alençon », d'un jardin et de deux pièces de terre labourable contenant trois journaux ou environ sur lequel « doit estre baty ung convent des Capucins ». L'acte est en date « du jedy XVIII^e jour d'apvril 1602 apres midy ». Nous tenons à remercier ici M^r Papet, notaire à Alençon, de son bienveillant accueil et des facilités qu'il nous a données pour ces recherches dans le précieux dépôt dont il est détenteur.

au Roy Henry IV comme concussionnaire ; il fut mandé en cour pour rendre compte de sa conduite. Le P. Sylvestre l'accompagna, sa conduite fut approuvée ».

Tout autre détail nous manque sur la fondation et les premières années de ce couvent ; nous savons seulement que les protestants rencontraient de rudes adversaires parmi les Capucins qui tenaient souvent la chaire d'Alençon. Leur zèle manquait-il parfois de prudence ? Le récit que nous fait Marin Prouverre dans son histoire du diocèse de Sées (1) le pourrait faire supposer. Laissons-le nous narrer lui-même ce qui advint l'an 1606 ; il le fait dans la notice qu'il consacre à Mgr Claude de Morenne, cinquante-huitième évêque de Sées (mort le 2 mars 1606). « Enfin sa vie se termina à la suite d'un sujet qui est que le Carême de l'an 1606 qui commençoit le 8 de février, le Père Barthelemy (2), capucin, fut destiné pour prêcher à Alençon. Ce dévot Père, tout plein d'ardeur de ferveur prêchoit d'un si bouillant d'activité que sa véhémence exulceroit plutôt les âmes que de les convertir. Ceux de la Religion prétendue présentèrent requête à Messieurs du Présidial tendante afinque deffenses lui fussent faites de ne plus prêcher, ou de se comporter avec plus de modestie, attendu que ses paroles piquantes tendoient à sédition contre les édits du Roy qui vouloit qu'un chacun vécut paisiblement en l'exercice de sa religion et en liberté de conscience.

« Or sur ce que M. Rouillé, avocat du Roy, avoit conclu aux fins de la requête pour l'entretien de la paix publique, M. René Erard, sieur du Ménil-Guyon, lieutenant général au bailliage d'Alençon, personnage sage, discret et d'un esprit judicieux, remontra gravement à cette compagnie ce qu'ils doivent à la Religion.... conclut qu'ils ne doivent rien entreprendre en cette affaire sans en communiquer avec le sieur Evêque et que son sentiment étoit qu'on l'envoïat supplier de se trouver à Alençon pour en aviser conjointement avec lui ; cet avis fut trouvé bon, suivi et exécuté, tellement que ce bon prélat s'achemina à

(1) D'après la copie de la Bibliothèque de la *Société historique de l'Orne*.

(2) Quel est ce P. Barthelemy ? A cette époque, on ne rencontre qu'un P. B. de Montargis, Pierre Le Gitte, vêtu de l'habit de l'Ordre, le 18 février 1595. Il était diacre quand il entra en religion (*Chapitres de la Province de Paris*, ms. Bibl. Mazarine, 2420).

Alençon où étant en la Chambre du Conseil il entendit les plaintes et balança les raisons de part et d'autre, ce qu'ayant oui, finalement il leur remontra qu'il étoit question de traiter cette affaire doucement et qu'il y auroit danger d'ôter ce Religieux de la Chaire crainte que le peuple ne s'emportât au murmure, aux rumeurs et à la sédition, mais qu'il falloit l'envoyer quérir pour remontrer sa faute et l'avertir de son devoir, ce qui fut fait ; alors ce sage prélat tança le religieux de ses aigreurs et véhémences, lui remontra le devoir du prédicateur et en quoi devoit consister un zèle saint et fervent, si bien qu'il appaisa le trouble et de là il retourna le même jour à Sées. »

Ce ne fut pas la seule fois que les Capucins eurent maille à partir avec les Protestants d'Alençon, et ceux-ci, pour se venger des défaites qu'ils devaient subir, lorsqu'ils se mesuraient avec eux dans les discussions publiques, eurent parfois recours à de terribles représailles. Nos Annalistes (1) nous ont conservé le souvenir d'un P. Matthieu d'Abbeville qui, à la suite d'une controverse avec le ministre des réformés d'Alençon, mourut empoisonné (1610). Suivant les mêmes (2), quelques années plus tard, en 1616, le P. Sylvestre de Laval, auquel on devait la fondation du Couvent, mourait également victime de la vengeance des protestants de Poitiers.

Nous avons vu que ce P. Sylvestre, quand il prêchait le Carême à Alençon et fondait le Couvent, était revêtu du titre de Visiteur de la Province. La visite des Couvents appartient au Supérieur Provincial, en vertu de la Règle même de S. François. Mais jadis, comme on voyageait plus lentement qu'aujourd'hui, quand le Provincial était obligé d'aller à Rome pour assister au Chapitre Général, on nommait un visiteur. C'était le cas en 1602 : le célèbre P. Ange de Joyeuse, provincial de Paris, était à Rome au moment de la fondation du Couvent. En 1608, il se rendait une seconde fois dans la Ville Éternelle et mourait, en revenant du Chapitre Général, à Rivoli, en Piémont.

(1) BOVERIUS. *Annal. Ord. Min. Capuccinorum* tom. II, p. 838, ad an. 1610 : « Matthæus Abbavillensis concionator, acerrimus Hæreticorum expugnator, et catholicæ fidei propugnator, cùm Alenconii solemnî disputatione Hæresis ministrum prostravisset, novumque catholicæ veritati triumphum peperisset, tantum sibi Hæreticorum odium conciliavit, ut ab iis tandem occulto veneno interemptus, ad duplicem propugnatæ fidei, ac martyrii coronam evolaverit ».

(2) SYLVESTER A MEDIOLANO. *Appendix ad tomum III Annalium*.

Auparavant il avait visité le Couvent d'Alençon. Le souvenir de son passage ne nous a été conservé que par le trait suivant que nous raconte un chroniqueur : « Lorsqu'il eut achevé la visite du Convent d'Alençon et partant pour le même sujet pour la ville de Caen et étant arrivé à Argentan (1), ayant fait dix grandes lieues sans boire ny manger, il demanda avec humilité un peu de rafraichissement chez le père d'un de ses religieux. On luy présenta un morceau de pain au bout d'un couteau, avec un coup à boire, ce qu'il accepta sans dire qui il étoit, cachant toujours son nom ou la qualité de son office, encor plus celui qu'il portoit au monde, voulant vivre dans l'obscurité. Ayant donc pris si peu de choses et voulant pousser jusques à Falaise, où il avoit encore cinq grandes lieues, son compagnon tomba fort incommodé, ce qui fut cause qu'il ne put sortir de cette ville d'Argentan où il fut reconnu pour ce qu'il étoit, les principaux vinrent le visiter et luy firent mille accueils. L'on le pria le lendemain de vouloir prêcher et voyant que l'incommodité de son compagnon l'arrêtoit il y consentit. Tout le peuple de la ville y assista, l'on quitta le travail et les boutiques furent fermées comme le Vendredy-Saint ». Nous pouvons croire qu'une réception moins improvisée lui avait été faite à Alençon ; il dut y prêcher et peut-être que, comme à Falaise, il « tira les sanglots du cœur et les larmes des yeux » de tous les assistants (2).

On comprendra sans peine que la visite annuelle d'une province renfermant un territoire s'étendant des rives de la Loire aux côtes de la Manche, de l'Océan jusqu'à l'extrémité de la Champagne, était une fatigue trop considérable pour un seul homme. On prit donc le parti de diviser en deux la Province de Paris. Cette séparation fut faite en 1610. Bien que les autres Couvents de la Normandie fussent donnés à la Province qui conservait le nom de Paris, celui d'Alençon fut attribué à la nouvelle Province dite de Tours.

C'est en qualité de Visiteur de cette Province qu'au mois d'avril 1613 arrivait à Alençon le fameux Père Joseph du Tremblay. Son nom n'avait point alors la célébrité qu'il devait obtenir plus tard, mais sa visite fut marquée par la vocation extra-

(1) Le couvent d'Argentan ne fut établi qu'en 1620.

(2) *Chronologie historique de la Province de Paris*. Bibl. Nation. Mns. Fr. 25044.

ordinaire d'un Alençonnais dont malheureusement la famille nous est inconnue. Il était né, nous dit Odolant Desnos, « au fauxbourg de Montsort d'Alençon, de parents nobles, mais nous ignorons le nom de sa famille » (1). Nous reviendrons ailleurs sur ce jeune homme appelé en religion le P. Pierre d'Alençon, pour le moment restons au Couvent qui était assez fréquenté et dont les relations avec la ville étaient des meilleures. Nous en avons pour preuve une acquisition faite le 6 avril 1626 par « David Macé, sieur des Gastines, conseiller du Roi, esleu d'Alençon, Thomas Gousde (?) et Thomas Leconte, eschevins, acquérans au nom de la ville », d'une portion de jardin située au faubourg de Cazault et appartenant à « Jehan Lenoir, hostellier, demeurant audit fauxbourg ». Le terrain fut payé 80 livres, « déclarans les dits eschevins avoir fait le présent acquet pour l'ornement public et pour faciliter le chemin pour aller à l'église des Pères Capucins » (2). Au bout de ce chemin, on dressa suivant l'usage des Couvents une grande croix de bois, plus tard on y planta des arbres et on le pava.

Les années suivantes ne sont marquées par aucun fait dont le souvenir nous soit parvenu ; arrivons à l'année 1629. Elle vit exécuter une résolution prise par le Chapitre Général, réuni à Rome au mois de mai 1625, et qui décidait que la Province de Paris serait divisée en deux à cause de son étendue, l'une garderait le nom de Paris et l'autre serait dite de Normandie et à cette dernière appartiendraient tous les Couvents construits et à construire en Normandie, ainsi que les deux Couvents déjà établis dans ce pays, mais qui dépendaient de la Touraine, c'est-à-dire les Couvents d'Alençon et d'Argentan. Cette division se fit au Chapitre Provincial réuni au Couvent de Saint-Honoré à Paris, et présidé par le P. Général en personne (3).

Le Couvent d'Alençon prospéra sous la nouvelle administration et bientôt on songea à l'agrandir et à construire une nouvelle

(1) *Mémoires historiques sur Alençon.*

(2) Minutes du tabellionage d'Alençon.

(3) Les deux Couvents de Nogent-le-Rotrou et de Mortagne furent également unis à la province de Normandie. Un Chapitre général postérieur (1643) stipula que si l'on fondait un couvent à Beaumont-le-Vicomte, il appartiendrait à la Normandie. Cette fondation n'eut jamais lieu ; un essai avait été tenté, en 1631, par la Province de Bretagne à laquelle appartenait le Couvent du Mans.

église. Cependant une petite difficulté se présenta. En faisant leur acquisition de 1626 les échevins avaient oublié ou négligé certains droits qu'avait sur ce terrain « hault et puissant seigneur M^{re} Charles, seigneur de Matignon, comte de Thorigny, chevalier des ordres du Roy, capitaine de cent hommes d'armes de son ordonnance, lieutenant général pour Sa Majesté en Normandie, seigneur de Serisay ». Pour maintenir ses droits, il intenta un procès aux échevins et habitants. La querelle finit par une transaction passée le « jedy unzième jour d'aoust 1633 après midy, au chasteau de Lonray », entre le comte de Matignon d'une part et maistre Jehan Lenoir, advocat au siège présidial d'Alençon, Mathieu Pillon, conseiller du Roy, receveur des tailles, Jehan Cherbonnier.... B. Mauduict, sieur de la Saussaye, eschevin, et François Jardin, aussi advocat audit siège, procureur syndic des habitans d'Alençon d'autre part », et par laquelle le comte de Matignon se désistait de son procès et consentait à ce que les Capucins pussent jouir de ce terrain en exemption de toutes charges et devoirs seigneuriaux, tant que leur monastère subsisterait, mais en réservant tous ses droits en cas de cessation du couvent (1).

Suivant Calimas, ce serait peu après cette transaction, le 4 octobre 1633, que l'on aurait pris la résolution de bâtir une nouvelle église ; cependant la première pierre ne fut posée que le 15 octobre 1635, par Guillaume Desportes, écuyer, sieur du lieu et lieutenant criminel au nom de M. de Matignon, lieutenant du Roi en Basse-Normandie. Le Supérieur du Couvent était alors le P. Esprit de Boscroger ; il fut dans la suite premier Supérieur de la Province et il est demeuré célèbre par la part qu'il prit aux exorcismes des religieuses de Louviers. Faut-il en croire celui qui lui succéda en 1636 dans la charge de gardien ? — Dans ce cas, le P. Esprit aurait été un mauvais administrateur, car il aurait laissé « son registre chargé de debtes en s'en allant ». Ce successeur, un peu suspect dans ses dires, fut le P. Basile de Rouen qui ne tarda pas à abandonner non seulement sa profession, mais encore la religion catholique ; il a

(1) *Minutes du tabellionage d'Alençon*. Acte passé devant M^{rs} Gillot et Leconte, tabellions, M^{rs} Jehan Roques, aumônier du sieur de Matignon et noble homme Louys le Revere, son secrétaire (Voir *Bulletin de la Société*. tome VIII, p. 39).

consigné ces souvenirs dans un libelle qu'il publia pour justifier son apostasie et réfuter certaines calomnies répandues contre lui, dit-il (1). Voici ce qu'il écrit au sujet du Couvent qui nous occupe. « Si j'avois retenu pour moi les aumosnes qu'on a données en ma considération, les Capucins d'Alençon auroient-ils un grand dortoir que j'ay fait presque tout bastir en l'année que j'y estois Supérieur ? Eusse-je veu en mesme temps les fondemens d'une église, chœur, cappelles, sacristie et d'un second dortoir, et presque toute la charpente préparée avec admiration des bourgeois de ceste ville-là qui ne pouvoient comprendre d'où m'estoient venues tant d'aumosnes ? » Si les bourgeois d'Alençon ne pouvaient comprendre d'où venaient tant d'aumônes, nous savons que cette charpente toute préparée venait du don fait en 1636 par le Roi « de trente pieds d'arbre aux dévots orateurs, les religieux capuchins de la ville d'Alençon ». Quatre ans plus tard, le Roi leur faisait de nouveau « don d'un arpent de bois pour ayder à construire leur église ». Calimas, qui précise la date des lettres patentes, le 16 juin 1640, dit également qu'elles leur accordaient « les pierres et les bois épars dans le parc du château » (2).

On se demandera peut-être pourquoi cette construction avait marché si lentement ? La réponse est donnée par la cruelle épidémie qui sévit à Alençon pendant l'année 1636 et les suivantes. Les auteurs qui en ont parlé ont tous rendu hommage au dévouement des Capucins dans cette terrible circonstance, mais ils l'ont fait avec beaucoup d'inexactitude. C'est ainsi que Odolant-Desnos porte à vingt le nombre des religieux qui périrent dans la maladie épidémique. Il en nomme cinq, probablement d'après Masseville (3). Ce sont les Pères Charles-François de Hotot, Isidore de Dieppe, Michel Ange de Rouen, et les Frères Henri

(1) *Déclaration du sieur François Clovet, cy-devant appelé Père Basile de Rouen, prédicateur capucin et missionnaire du Pape, où il déduit les raisons qu'il a eues de se séparer de l'Église Romaine pour se renfermer à la Réformée.* Sedan 1639. Ce malheureux apostat se convertit en 1648 et rétracta tout ce qu'il avait pu écrire contre la Religion Catholique. Toutes ces publications sont excessivement rares. La bienveillance du regretté M. de La Sicotière m'avait permis de consulter la *Déclaration*.

(2) Registres mémoriaux de la Chambre des Comptes de Normandie. Tables. (Tome XVIII des *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*).

(3) *Histoire de Normandie*, tome VI.

du Havre et André de Beaumont. A ces cinq noms, dont deux seulement ceux du P. Isidore de Dieppe et du P. Michel Ange de Rouen, sont confirmés par un document plus précis, il faut ajouter celui du P. Esprit de Bayeux. Voici de plus quelques détails qui nous sont fournis par le document en question dont les sources étaient les Archives aujourd'hui disparues des Capucins d'Alençon (1).

Le P. Esprit de Bayeux était entré dans l'Ordre des Capucins le 1^{er} octobre 1619 et avait fait son noviciat à Rouen. Élevé à la charge de Prédicateur, son éloquence, sa mansuétude et sa piété lui avaient dans sa Province mérité le surnom de Prédicateur angélique. Dès que la contagion commença ses ravages à Alençon il s'offrit à ses supérieurs pour aller assister les pauvres malades. Sur une des places de la ville il se construisit une petite cabane de planches afin d'être toujours prêt à courir au secours des pestiférés ; depuis quinze jours il se livrait à son charitable ministère, quand il rencontra deux cadavres de protestants abandonnés sans sépulture depuis trois jours par leurs coréligionnaires. Pour parer aux graves inconvénients qui pouvaient en résulter, il les ensevelit lui-même. Le P. Esprit tomba victime de son dévouement, il avait de trop près respiré l'odeur de la mort, dit notre manuscrit, et au bout de trois jours il mourait *martyr de charité*.

dévouement.

Le P. Isidore de Dieppe, qui était encore étudiant en théologie, le suivit de près dans la tombe. Le 14 juillet 1638 ses supérieurs le dévouaient au service des malades et il s'y consacrait sans relâche. Matin et soir il parcourait les rues, visitait les maisons contaminées, et mettait en sûreté les objets précieux de ceux qui mouraient ; pour lui il n'y avait ni catholiques ni protestants, mais seulement des malades à encourager, des mourants à assister, des morts à ensevelir. Bientôt il se sentit atteint du terrible fléau ; il prévint ceux qui avaient charge de l'ordre public et appelant son compagnon, le P. Michel-Ange de Rouen, il le pria de lui administrer les derniers sacrements, et le 2 août 1638 il expirait, victime de son dévouement.

Le 29 du même mois ce P. Michel-Ange mourait à son tour. Il avait déployé tant de zèle que tous, catholiques comme Réfor-

(1) *Memorabilia Provinciae Normanniae*. Mss. aux Archives d'Etat à Milan (Cart. 16).

més, l'appelaient « le père de la patrie », suivant le manuscrit auquel sont empruntés ces détails.

D'autres religieux dont les noms ne nous ont pas été conservés se dévouèrent certainement au service des malades ; le souvenir d'un seul nous a été transmis par Masseville et le manuscrit déjà cité, il avait nom Louis de Saint-Saens et il fut en de nombreux pays l'organisateur des services pour les pestiférés (1).

L'héroïsme dont avaient fait preuve les Capucins d'Alençon pendant ces années terribles ne pouvaient manquer de leur attirer la bienveillance des autorités civiles et des habitants. C'est là, croyons-nous, l'explication de l'attribution à leur couvent de certaines amendes infligées par le Conseil du Palais d'Alençon, aux principaux meneurs du soulèvement des *Nu-Pieds*. Ils furent condamnés à payer une amende de 600 livres, dont un tiers pour les Capucins d'Alençon. L'un d'eux Denys Foubert était condamné à payer 200 livres d'amende, dont moitié pour les Capucins (2).

A ces dons il faut joindre ceux que la piété des fidèles, ou le désir d'obtenir les prières des religieux après la mort, attirait en assez grande abondance au couvent. C'est ainsi que par son testament en date du 7 septembre 1631, « Marguerite Corbin, veuve de défunt Messire Antoine de Boispitard, vivant chevalier, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, seigneur de Sougé... veut que (ses exécuteurs) prient les révérends pères Capucins d'Alençon de dire trois trentains à leur dévotion et d'assister au septime et enterrement, auxquels elle donne et délaisse la somme de 200 livres » (3).

Quelques années après, la belle-sœur de Marguerite Corbin, Marguerite de Boispitard veuve d'Arthur le Silleur, écuyer, sieur de Cheniers, dame de Sougé et y demeurant, laissait par son testament en date du 29 août 1640 « 60 sols aux Capucins

(1) J'ai plus longuement parlé de ce religieux dans ma brochure : *les Capucins de Rouen et les Pestes du XVII^e siècle*. Paris 1890.

(2) Voir *Bulletin de la Société*. — Les Nu-pieds de Mantilly. Tome VIII, p. 444.

(3) P. MOULARD, *Chroniques de Sougé-le-Ganelon*. Le Mans 1880 : p. 288. Marguerite Corbin avait par ce même testament fondé une école à Sougé ; nous en parlerons ailleurs. Elle mourut le 27 juillet 1632.

d'Alençon qui devaient l'assister à la mort et faire son oraison funèbre » (1).

Citons encore parmi les bienfaiteurs du couvent Jean de Montesson, écuyer, sieur de Saint-Aubin et de Douillet, et sa femme Dame Elisabeth Picard, qui laissèrent un don généreux aux Capucins et aux Clarisses par leur testament en date de l'année 1656 (2). Renée de Bordeloy, veuve de Thomas de Courtarvel, sieur de Boisgency, qui par testament du 20 avril 1663 « donne aux Pères Capucins d'Alençon la somme de deux cents livres une fois payée et celle de trente livres pour dire en leur église trente messes pour le repos de son âme » (3). Barbe de Bougis, veuve de Pierre de Loysel, écuyer, sieur de Bonnevent, dont le testament, fait à Alençon le 18 janvier 1712, renferme entre différentes dispositions charitables un don pour les Capucins (4).

Madame de Guise, Duchesse d'Alençon, laissa également par son testament 100 livres aux Capucins d'Alençon et autant à ceux du couvent de Saint-Jacques à Paris pour la célébration de cent messes dans chacun de ces couvents (5).

(1) P. MOULARD, *op. cit.* p. 206. Marguerite de Boispitard mourut le 27 novembre 1647.

(2) R. TRIGER, *Douillet-le-Joly* : p. 64.

(3) P. MOULARD, *Marguerite Corbin, dame de Sougé-le-Ganelon*, dans la Revue Historique et Archéologique du Maine. 1886. Tome XX, p. 304. — Le frère de Renée, Maître Gilles de Bordeloy, sieur de la Girardièrre, prêtre, avait formé dans sa jeunesse le dessein de se faire Capucin ; mais la riche succession qui lui vint de sa tante Marguerite Corbin, lui fit abandonner son projet et il demeura dans le clergé séculier.

(4) Cité dans les annotations du Mns. de Pierre Belard, p. 180.

(5) Archives de l'Orne. C. 252. Copie du Testament de M^{me} de Guise. Codicille. — M^{me} de Guise avait une affection spéciale pour les Capucins d'Alençon ; « elle affectionnait se retirer pour prier dans leur église, elle les comblait de sa bienveillance et de son estime, et elle les a distingués par les marques de son souvenir », dit un de ses panégyristes, le P. Jérôme de Mortagne. Une chronique relevée dans les Registres de N.-D. d'Alençon et citée par M. Duval (*Etat de la Généralité d'Alençon*, p. 414) dit à ce sujet qu'elle faisait « ses prières ordinaires dans une chapelle des Capucins, où elle entendait tous les jours la messe, et où elle récitait matines tous les soirs, car elle disait régulièrement tous les jours le grand office aux mêmes heures.... Elle faisoit de grosses libéralités aux monastères des Capucins et de Sainte-Claire ». L'hôtel de M^{me} de Guise, aujourd'hui la préfecture, était en face du Couvent des Capucins. — Quelle authenticité faut-il accorder aux propos mis dans la bouche d'un P. Anselme, Capucin, par le Marquis de Châtres dans ses *Nouveaux entretiens des jeux d'esprit et de mémoire* ? (Voir *Revue Normande et Percheronne*, Mars-Avril 1895, p. 130)

D'autres bienfaiteurs ne se contentaient pas de demander les prières des religieux après leur mort, ils désiraient encore être ensevelis dans l'église du couvent. Généralement les religieux se montraient assez sévères sur ce point, cependant toute règle a ses exceptions, et nous en voyons une à Alençon en faveur de la famille des Fromont de la Besnardière, Seigneurs de Mieucé. La raison de ce privilège était la générosité avec laquelle Charles Fromont, receveur des tailles en l'élection d'Alençon, avait contribué « aux frais de la bâtisse » du nouveau couvent. Il fut enseveli le 29 mars 1668, dans un caveau sous la chapelle de la Vierge. Deux ans auparavant, le 9 novembre 1666 on y avait placé le corps de Marguerite du Hameau sa femme. Le 10 février 1693 on y enterrait un enfant (probablement un fils de Pierre Fromont, sieur de Mieucé) (1).

En 1662 on avait déposé dans le Sanctuaire, du côté gauche, le cœur de François des Moullins, chevalier, seigneur de Lisle, Chauvigny, Baumée et de la Barre, maréchal du camp et armées du Roi, gouverneur de Bellême puis de Marseille, mort dans cette dernière ville où il fut enseveli (2). On lisait cette inscription sur la table de marbre qui recouvrait le dépôt :

« Siste, Viator, et cineres, quos nescius calcas, reverere. Hic
« conditum jacet, quod vivens nunquam jacuit, cor Illustrissimi et

Pour nous, aucune : et nous croyons que les propos sarcastiques « à propos de M^{re} de Guise, de la canaille de Paris et des dames d'Alençon » appartiennent davantage au marquis, auteur des jeux d'esprit, qu'au Capucin qu'il met en scène.

(1) ODOLANT-DESNOS T. I, p. 64. — Pierre BELARD, *Inventaires des titres et papiers concernant la Cure d'Alençon*, p. 172. Cet auteur appelle Marguerite du Hameau, *veuve* de M. de la Benardière. En 1666 Charles de Fromont vivait encore. Il avait deux frères, Tenneguy Fromont, sieur de la Druitière et M^{re} Gaspard Fromont, prêtre. Il eut un fils unique Pierre, sieur de Mieucé. (*Bulletin de la Société de l'Orne*. Tome VIII, pp. 39 et 52.)

(2) François des Moullins était fils de Georges, écuyer, sieur de Guestière, maître des eaux et forêts au bailliage d'Alençon, qui joua un rôle important dans la répression du soulèvement des *nu-pieds* de Mantilly. (Voir *Bulletin de la Société* tome VIII, p. 436 et suiv.). Sa mère Marguerite de Chauvigny était sœur de Madame de la Pelletterie, fondatrice des Ursulines au Canada. François avait deux sœurs, Marie qui épousa Henry de Jumilly, par contrat du 13 septembre 1647, et Claude mariée par contrat du 24 mai 1652 à Philippe du Val. Lui-même épousa par contrat du 17 mars 1654, Marie de la Mark, veuve de François de Godet. (Voir *Bulletin de la Société*, tome VIII, *Analyse de divers actes du tabellionage d'Alençon*, pp. 41, 45, 46.)

« Nobilissimi viri Francisci Desmoulins, equitis, domini de l'Isle,
« qui dum viveret, primo actuariæ navis præpositus, dum postea
« stipendiatæ militum cohortis fiduciarius, castrorum præfectus
« designatus est, qui tandem urbis castrique Bellismensis topar-
« cha, seu gubernator, ac Regis Christianissimi Ludovici XIV
« in arce Massiliensi legatus, obiit quadragenarius, omnium
« dolore, anno reparatæ salutis 1662. Inter armorum successus,
« regis favorem, regni plausus, mundi blanditias, naturæ sortis-
« que fastigia, haud salutis suæ immemor, quod Divo Francisco
« nascens cor dederat, Deo sistendum moriens solvit. Hinc sibi
« Seraphicussacrum, in baptismo Francisci nomine, ad septimum
« habitu, per vitam affectu, post mortem in Seraphicorum ædibus
« sacris quiescen- dum Massiliæ corpus, ibi cor, cœlo animam,
« recepit. Parum vixit, si annos computas, diu si præclara gesta.
« — Requiescat in pace. »

Cette dette de reconnaissance payée aux anciens bienfaiteurs des Capucins d'Alençon, reprenons la suite chronologique des événements. Ce fut en 1647, au dire de Calimas et d'Odolant-Desnos, que l'on commença à bâtir le nouveau couvent. Les constructions devaient être assez avancées en 1649, car au mois de juillet nous y voyons réuni le Chapitre Provincial qui devait nommer les nouveaux Supérieurs de la Province.

L'église fut consacrée le 1^{er} août 1667 sous l'invocation de Notre-Dame, nous dit Odolant-Desnos, et Calimas nous fait savoir que le prélat consécrateur fut l'Archevêque de Narbonne, François Foucquet, exilé à Alençon depuis le mois de Septembre 1661 (1).

Nous ne croyons pas nous tromper en disant que la fête patronale du couvent devait être le jour de la Chandeleur, le 2 février ;

(1) Voir sur cet Evêque l'intéressante étude de M. Duval : *Un frère de Nicolas Fouquet*, François, Archevêque de Narbonne, exilé à Alençon. (Caen 1894.) — Le 21 décembre 1668, le Nonce du Pape en France plaidait sa cause auprès du Cardinal secrétaire d'Etat le priant au nom de l'exilé de faire intervenir le Pape en sa faveur auprès du Roi qu'il croyait disposé à lui faire grâce. (*Archivio Vaticano, Nunziatura di Francia*, vol. 136, fol. 307). Si la démarche fut faite elle demeura sans bon résultat, car l'Archevêque de Narbonne mourut à Alençon le 19 octobre 1673. On l'enterra au Couvent des Clarisses. Son frère Louis, évêque d'Agde vers la même époque, se montrait moins bienveillant pour les Capucins de son diocèse : en 1668, pour un motif non indiqué, il interdisait les religieux des Couvents de Pézenas et de N.-D. du Grau. (*Annales Ms des Capucins du Languedoc*.)

en effet le tableau placé au-dessus du maître-autel représentait la Présentation au temple. Bonne copie du tableau de Simon Vouet, elle mesure 3 mètres 90 de haut et 2 mètres 64 de large (1), aujourd'hui elle se trouve au Musée d'Alençon dont elle est une des plus grandes toiles.

Au-dessous, formant contretable se trouvaient les bas-reliefs en bois bien connus, représentant les quatre Évangélistes. M. de La Sicotière a écrit à leur sujet : « les figures et surtout la magnificence des draperies, d'une exécution d'autant plus difficile qu'ils n'offrent qu'une très légère saillie, révèlent la main puissante du maître » (2). Attribués par les uns à Germain Pilon, par d'autres à Jean Goujon, ils sont en réalité l'œuvre du sculpteur Guillaume Goujon, né à Argentan (3).

Disons de suite pour n'avoir plus à y revenir que dans l'église il y avait encore neuf grands tableaux représentant la vie de saint François. En temps ordinaire, des rideaux d'indienne glissant sur des tringles de fer couvraient ces peintures, comme celle du maître-autel. Dans la chapelle dédiée à saint François était un tableau de l'*Ecce Homo*.

En 1732, une nouvelle chapelle fut ajoutée à l'église. Tout autre détail nous manque sauf la note ci-jointe de Brière que nous reproduisons mot à mot « L'an 1732, le 12^e jour de may, fut placé la première pierre de la chapelle de Saint... dans l'église des Capucins par Messieurs Félix Lallemand de Levignen, fils du dit sieur de Levignen intendant d'Alençon. Les pierres furent données aux Capucins des ruines et démolitions des tours du château d'Alençon que d'autres lieux par l'ordre du Roy à la diligence dudit sieur Intendant, auquel ses armes furent mises dans la ditte chapelle près l'autel » (4).

(1) Ces mesures sont données par l'*Annuaire de l'Orne pour 1808*. — *Le Bullaire des Capucins* parlant de cette peinture écrit ces quelques mots élogieux : « Fixit et benefica manus in altari majori Alenconiensis Conventus tabulam, quæ legalem B. V. Mariæ Purificationem ac Christi Filii oblationem adumbrat, et in qua ars naturam adumbrasse videtur ». (Tome V, p. 95.)

(2) *L'Orne Archéologique et pittoresque*, p. 292.

(3) CALINAR. — Voir sur Guillaume Goujon les *Recherches* de M. L. Duval publiées dans le compte-rendu de la *Réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements*. Onzième session, 1887.

(4) *Journal de Jean Brière, bourgeois d'Alençon*. Mns. de la Bibliothèque de M. de La Sicotière.

Au milieu du XVIII^e siècle, nous dit Odolant-Desnos, « l'église a été décorée très proprement par les libéralités de Madame de la Houssaye ».

Que faisaient les Capucins d'Alençon dans leur Couvent ? Ce qu'ils faisaient ailleurs ; ils priaient, étudiaient, se livraient au ministère de la confession et à la prédication.

Ce fut seulement en 1658 que les religieux commencèrent à entendre les confessions, ils le firent à la demande et sur les instances réitérées du Clergé d'Alençon. « Le Curé et les prêtres d'Alençon en Normandie, lisons-nous dans une supplique de cette époque, ont exposé à la Sacrée Congrégation que la population de ce lieu étant assez mélangée d'hérétiques et dépourvue de confesseurs, ils ont plusieurs fois prié les Capucins de bien vouloir entendre les confessions, ceux-ci ont répondu ne pouvoir le faire sans une permission expresse du Pape ou de la Congrégation. C'est pourquoi ils demandent la dite permission, autrement ils seront contraints d'établir à Alençon d'autres religieux mendiants, ce qui serait d'un grand préjudice aux Capucins. » Le 23 août la faveur désirée était accordée (1).

Plus conciliants que les Jésuites, ils se soumettaient (bien qu'ils n'y fussent pas obligés par le droit canonique) à demander la permission du Curé pour confesser les malades et à ne point donner la communion dans leur église pendant la quinzaine de Pâques (2).

Pour étudier ils avaient une bibliothèque qui renfermait environ trois mille volumes (3). L'Écriture sainte, les Docteurs et les Pères de l'Eglise, les Commentateurs et les Théologiens y étaient dignement représentés. Pour ne parler que des volumes in-folio, nous y voyons « La Grande Bible » en dix-neuf volumes, les Commentaires de Cornélius à Lape, la *Bibliotheca Veterum Patrum* en dix-sept-volumes, les Œuvres de Saint Augustin en onze volumes, celles de S. Ambroise, S. Grégoire, S. Jérôme, S. Jean Chrysostome, S. Athanase, etc., etc. La somme de saint Thomas à côté des Œuvres de Scot en quatre volumes.

(1) Archives générales de l'Ordre des Capucins, à Rome. *Index memorialium una cum informationibus*. 1650-1662.

(2) Pierre BELARD, *op. cit.* p. 62.

(3) Ces renseignements sont empruntés aux inventaires de 1790.

La littérature sacrée et profane y avait également place : ainsi nous y trouvons les œuvres de Plutarque. Pour l'histoire Baronius, Fleury, le P. Alexandre, le Dictionnaire Historique.

Si les sermonnaires étaient en petite quantité, cela prouve que nos Capucins travaillaient par eux-mêmes sans recourir aux travaux des autres. Cependant ils avaient des *Miscellanea* de sermons et d'oraisons funèbres. Nous avons eu entre les mains un *Recueil d'oraisons funèbres* « données par les auteurs ou des amis » fait par le P. Fortuné de Rouen (1) prédicateur Capucin « pour les Capucins d'Alençon ».

La controverse, comme nous l'avons déjà dit, était un des genres de travaux de nos religieux. Pour cela le texte hébraïque des Saintes Ecritures pouvait être nécessaire. Il ne leur faisait pas défaut, et notre Couvent de Paris possède actuellement une bible en hébreu « à l'usage des Capucins d'Alençon ». Elle leur avait été donnée en 1668 par M. de Saint-Gervais, sieur de Monthoudon.

La plupart ou du moins un bon nombre des livres de la Bibliothèque provenaient de dons faits aux religieux. Calimas rapporte, sans en indiquer la date, que « M. Cohon converti par leurs soins leur donna sa bibliothèque » (2).

C'était surtout en vue de la prédication qu'étudiaient nos religieux. Avec les Jésuites ils se partageaient la chaire de Notre-Dame pour la Dominicale ou sermon des simples Dimanches de l'année. Tour à tour avec eux ils prêchaient

(1) Ce P. Fortuné de Rouen, sur lequel tout autre détail nous manque, était un amateur de livres. Outre le recueil d'Alençon nous avons eu entre les mains un exemplaire de conférences du P. Louis François d'Argentan sur les Grandeurs de Dieu, qui lui avait été donné par la veuve Edme Martin, éditeur de l'ouvrage (1676) et un exemplaire d'un autre ouvrage du même auteur sur les Grandeurs de Marie qu'il avait « laissé aux Capucins d'Andely ». Ces volumes font actuellement partie de la Bibliothèque de notre Couvent du Mans.

(2) Jacques Truel, écuyer, sieur de Cohon (sur la paroisse du Chevin) fils de Gilles, sieur de Beauvais, maître des eaux et forêts du Duché d'Alençon passa en Portugal et parvint au grade de lieutenant général de l'artillerie. Revenu à Alençon, il y mourut sans descendance vers 1715. Cohon est auteur d'un ouvrage de mathématiques. En 1676 parurent à Paris sous son nom des *Remarques aux additions de l'Histoire d'Espagne* du P. Mariana S. J. Ce livre est écrit en Espagnol. Le P. SOMMERVOGEL dans sa *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* (Tome V. art. *Mariana*) en fait un pseudonyme de Duarte Ribeiro de Macedo, envoyé ordinaire d'Alphonse VI, roi de Portugal, en France.

le Carême, l'Avent et l'Octave du Saint-Sacrement (1). Ils prêchaient également dans les autres églises de la ville : en 1706 un P. Denys prêchait le Carême à Saint-Léonard (2). En 1773 un P. Fidèle donnait le même cours de prédication au Collège d'Alençon (3).

Nous les voyons également occuper la chaire en d'autres circonstances solennelles. Au service funèbre, célébré le 11 mai 1696 pour Madame de Guise, dans l'Eglise de l'Hôpital d'Alençon, c'est le P. Jérothée de Mortagne qui est chargé de l'oraison funèbre (4). C'est un autre capucin, le P. Benoit de Rouen, qui prononce l'éloge de Mgr Louis d'Aquin, évêque de Sées, dans la chaire de Notre-Dame le 28 juin 1710 (5).

Tout en prêchant aux fidèles nos Capucins avaient l'œil ouvert pour surveiller les protestants. L'édit du Roi qui en 1664 avait permis à ceux de la R. P. R. de bâtir un nouveau temple à l'extrémité du faubourg de Lancrel ordonnait que dans l'édifice il y eut une enceinte ou un banc réservé pour les catholiques. En 1681 nous y voyons le P. Hiérothée, capucin, prédicateur de la dominicale, qui assistait au prêche du Ministre Pierre de Méhérenc, sieur de la Conseillère. Celui-ci, dans un discours sur ce texte : *Craignez Dieu et honorez le Roi*, « ayant avancé des discours téméraires contre la religion catholique » le Père se récria publiquement contre la témérité du Ministre. Une information fut faite, à la suite de laquelle La Conseillère fut

(1) Pierre BELARD, *op. cit.* p. 172.

(2) Pierre BELARD, *op. cit.* p. 59.

(3) Archives de l'Orne. D. 36. « Je soussigné, gardien des Capucins d'Alençon, reconnois avoir reçu de monsieur le principal (Gelée) la somme de quarante-huit livres pour les sermons prêchés par le père Fidèle pendant le Carême dans l'église du Collège. A Alençon, le 18 Avril 1773. F. Gabriel. »

(4) *Oraison funèbre de très haute, très puissante, très religieuse et très excellente princesse Elisabeth d'Orléans duchesse de Guise, d'Alençon, et d'Angoulesme, prononcée dans l'église de l'hôpital d'Alençon, le onzième jour de may 1696 par le R. P. JÉROTHÉE DE MORTAGNE, capucin, Lecteur en Théologie. A Alençon, chez la veuve de Martin de la Motte, 1696. (in-4° 48 pp.)* Frère mentionne une seconde édition.

(5) *Oraison funèbre de Mgr l'Illust. et Rever. Louis d'Aquin, Evêque de Sées, prononcée dans l'Eglise de Notre-Dame d'Alençon, le 28 juin 1710, par le P. BENOIST DE ROUEN, Gardien des Capucins d'Alençon. Alençon, chez la veuve cy-devant Pierre Augercau. 1710. (in-8°, 44 pp.)* Le P. Lelong indique une deuxième édition.

condamné à 100 livres d'amendes, interdit de faire aucune fonction dans le royaume et exilé à Nantes (1).

L'année précédente avait été marquée par la conversion d'un des protestants les plus en vue d'Alençon, M. de Chanrosier, « l'homme le plus spirituel qu'eussent en ces quartiers-là ceux de la secte ». Il avait fait son abjuration entre les mains du P. Anselme de Lisieux, prédicateur du Carême (2).

Nous trouvons encore deux événements à signaler dans cette seconde moitié du XVII^e siècle. L'un est l'assemblée du Chapitre Provincial réuni pour la seconde fois au Couvent d'Alençon vers la fin du mois d'Août 1668, sous la présidence du P. Louis François d'Argentan (3).

L'autre événement qui eut un peu plus de retentissement en dehors des murs du Couvent fut la visite du Général de l'Ordre, en 1680, mais sur laquelle nous avons peu de détails. Cette charge était alors remplie par le Père Bernard de Port-Maurice. Il arriva à Alençon vers la fin du mois de juin 1680. « Le Curé, écrit Pierre Belard, fut prié d'aller au-devant de luy en clergé. Le Curé refusa et l'Evêque luy en fit compliment par une lettre du 4^e juillet » (4).

Pendant le cours du XVIII^e siècle la vie de nos religieux continua dans sa régulière monotonie. En 1714 elle fut interrompue

(1) Pierre BELARD, op. cit. p. 242. Voir aussi Paul PASCAL, *Elie Benoist et l'église réformée d'Alençon*. Paris, 1892. — Ce P. Hiérothée ou Jerothée est celui dont nous venons de parler au sujet de l'oraison funèbre de la Duchesse de Guise.

(2) *Mercurie Galant*, avril 1680.

(3) Le P. Louis François d'Argentan, encore connu de nos jours sous le nom de Père d'Argentan, fut un des plus célèbres Capucins de Normandie. Jean Yver, fils de Noël, sieur de Magny, et de Catherine de Serrans, appartenait à une famille d'Argentan qui pendant près de deux siècles fournit des échevins à cette ville. Né le 26 avril 1615, il revêtit l'habit religieux le 7 avril 1630 et occupa les plus importantes fonctions dans sa Province et au dehors. Ses ouvrages les plus connus sont le *Chrétien Intérieur* qui eut au moins trente éditions, les *Exercices du Chrétien Intérieur*, et les *Conférences Théologiques sur les Grandeurs de Dieu, de Jésus-Christ et de la Très Sainte Vierge*. Il mourut à Rouen le 8 août 1680. Nous nous réservons de parler plus amplement de ce religieux quand nous ferons l'histoire des Capucins d'Argentan.

(4) *Op. cit.* p. 173. — L'Evêque de Séez était alors Mgr Jean de Forcoal. Il blâma le Curé d'Argentan qui avait fait sonner les cloches à l'arrivée du même Général. (Abbé LAURENT, *S. Germain d'Argentan*). — Le Curé d'Alençon était Pierre Chenard (1679-1694).

par une nouvelle visite du premier Supérieur de l'Ordre, sur laquelle nous avons des détails plus nombreux que sur celle de 1680.

Le 9 avril, le Père Michel-Ange de Raguse, que Brière dans son journal appelle Jean Léopold et dont il fait à tort un Prince du sang impérial, arrivait à Alençon pour y tenir le Chapitre Provincial. Monsieur Feydeau de Brou, intendant, envoya son carrosse au-devant de lui jusqu'au Perron, et le P. Général y monta ; les personnes distinguées de la ville allèrent également à sa rencontre avec leurs carrosses. La ville et le lieutenant général y alla et luy fit porter les présents de la ville au son des *demies*. Le Curé (1) accompagné de quelques prêtres en habit noir, alla le saluer et luy fit un compliment en latin. Les Jésuites en firent autant et tous les corps de la ville dont les uns le complimentèrent en latin, d'autres en français et un en italien, Quelques jours après le P. Général, accompagné de ses quatre secrétaires, rendit les visites au Curé, aux communautés et aux chefs des compagnies.

Le P. Général, qui terminait par le Couvent d'Alençon la visite de la Province de Normandie, y avait convoqué le Chapitre Provincial. Les membres ^{du} Chapitre et les religieux de la maison étaient en tout cent treize religieux. Les bourgeois prêtèrent les ustensiles et les meubles nécessaires, et on fit une quête tant dans la ville que dans la campagne pour subvenir aux nécessités d'une aussi nombreuse communauté.

Les religieux d'Alençon avaient résolu de profiter de la présence du P. Michel-Ange de Raguse dans leur couvent et celle de tous les capitulaires, pour célébrer avec plus d'éclat les fêtes ordinaires dans tout ordre religieux, après la canonisation de l'un de ses membres. Saint Félix de Cantalice, capucin, avait été inscrit au Catalogue des Saints, le 22 mai 1712, par le Pape Clément XI. Les fêtes commencèrent le 22 avril, et elles durèrent huit jours. L'autel du nouveau saint, surmonté de sa statue était dressé en face de la chaire au milieu de l'église brillamment illuminée et « tendue de belles tapisseries depuis le haut en bas, ornée de beaux ornemens, aussi magnifiquement qu'on le peut

(1) C'était Pierre Belard qui a consigné cette visite dans son manuscrit. *Op. cit.* p. 173. Nous suivons le récit de Brière.

dans cette ville ». La cérémonie fut ouverte par la lecture de la Bulle de Canonisation, faite par le grand Vicaire au bruit des ^{et de l'orgue} tambours et des violons. On exposa ensuite le Saint-Sacrement et l'on donna le salut.

Le lendemain matin tous les religieux se rendirent processionnellement à Notre-Dame ; en tête marchaient les tambours et les violons de la ville et deux frères portant des bannières à l'image du Saint. Arrivés à la porte de l'église ils furent reçus à l'intérieur par le clergé et le Curé en étole qui leur donna l'eau bénite. Après le chant d'une antienne à la Vierge et une prédication faite par un des religieux, les chantres de la paroisse entonnèrent les litanies des Saints ; alors la procession formée des membres de la confrérie de Charité, des religieux et du clergé de la paroisse se mit en marche et, par la rue aux Sieurs et celle du Bercaill se rendit au Couvent. Le Curé célébra une messe solennelle chantée par le clergé réuni des trois églises et pour laquelle le trésor de Notre-Dame avait prêté ses plus beaux ornements. Après la cérémonie, les Capucins reconduisirent le Curé, et le soir celui-ci revint de nouveau prononcer le panégyrique du saint et donner le salut.

Pendant toute l'Octave les mêmes cérémonies se reproduisirent chaque jour : les religieux allaient en procession chercher les prêtres ou les religieux qui devaient venir chanter la messe ; Saint-Léonard, Saint-Pierre-de-Montsort y allèrent à leur tour, ainsi que les Cordeliers et les Jésuites. Ces derniers y menèrent tous leurs écoliers portant un cierge. La prédication de chaque jour fut également faite par différents prêtres ou religieux. Le jour de la clôture les Capucins vinrent avec le même cérémonial que pour l'ouverture chercher le clergé de Notre-Dame. La procession était accompagnée des « bourgeois avec leurs armes estendarts et drapeaux de ville, suivie des tambours et violons et assistée des magistrats de la ville ». En reconduisant le clergé les Capucins laissèrent une de leurs bannières qui fut suspendue à la voûte de Notre-Dame au milieu de la nef ; l'autre fut suspendue dans l'église des religieux. Le soir on alluma « un feu de joye dans la cour des R. Pères Capucins, avec plusieurs artifices de fusées et autres divertissemens ».

Les fêtes terminées les religieux se séparèrent pour regagner chacun leur Couvent, et le P. Général continua sa route. Il

laissa à Alençon « une odeur et réputation de sainteté ; il ne mangeoit que trois onces de pain par jour, il ne dormoit que deux heures, et estoit revestu d'un froc rapiesté » (1). *qu'il a été brûlé*

La veille de l'arrivée du P. Général, le Couvent avait été attristé par l'accident arrivé à un religieux et que Jean Brière nous rapporte ainsi dans son récit de l'incendie du Château d'Alençon, le 8 Avril 1714. « Un pauvre Père Capucin tomba du haut en bas, en portant des reliques pour apaiser le feu et mourut huit jours après ». *l'incendie*

Puisque nous parlons d'accident, racontons avec le même Jean Brière celui qui le dimanche 20 octobre 1726 causa la mort de Clément Barbe, cordier. « Estant monté au clocher de l'église des R. pères Capucins pour prendre la longueur d'une corde pour la cloche il tomba du haut en bas dans le chœur de l'église, dont il mourut sur le champ. » Le lendemain 21, note à son tour le Curé d'Alençon, très soigneux de consigner tout ce qui avait trait aux droits curiaux, « le corps fut présenté par la communauté assemblée sous le portail de leur église à M. le vicaire, qui ayant reçu du P. Gardien le goupillon l'aspergea, et aprez les prières accoutumées le conduisit au cimetière de Saint-Blaise, estant accompagné de plusieurs capucins qui descendirent jusqu'au faux bourg » (2). *accident*

Un nouvel incendie autrement terrible que celui de 1714 donna aux Capucins d'Alençon une occasion de témoigner de quel zèle ils étaient animés dans les calamités publiques ; nous voulons parler de l'incendie de Notre-Dame dans la nuit du 2 au 3 août 1744. Odolant-Desnos le constate en deux mots : « Les Capucins ont rendu de grands services à la ville tant dans les maladies contagieuses... que lors de l'incendie de l'église de Notre-Dame ». A ces paroles laconiques de l'historien d'Alençon nous pouvons ajouter ce souvenir conservé par la tradition et que plus d'une fois nous avons recueilli de la bouche de M. de la Sicotière, le rééditeur de Desnos, non moins versé que lui dans l'histoire alençonnaise. — Au plus fort de l'incendie un Capucin monta sur le toit pour faire la part du feu qui menaçait de consumer tout l'édifice ; aidé par une femme courageuse *l'incendie*

(1) *Journal de Brière.*

(2) Pierre BELARD, *op. cit.* p. 173.

il arriva à couper la poutre faîtière et à sauver ainsi ce qui nous reste encore de notre magnifique église d'Alençon (1).

Pendant les huit ans qui suivirent ce fut dans l'église du couvent que se firent les offices paroissiaux, et c'est à ce titre que nous la voyons figurer en 1751 parmi les églises désignées pour y gagner les indulgences du Jubilé.

Depuis cette époque jusqu'à la fin du siècle tout autre document nous fait défaut pour l'histoire du Couvent des Capucins d'Alençon. Le nombre de ses religieux avait peu à peu diminué; après avoir été jusqu'au nombre de 42, ils n'étaient plus que 13 vers 1750; quinze ans plus tard ils étaient seulement 9 dans ce grand Couvent. Les décrets de la Convention les trouvèrent au nombre de 11.

Ce fut le 5 mai 1790 que les Officiers Municipaux se présentèrent pour la première fois au Couvent des Capucins d'Alençon « en conséquence des lettres patentes du Roy du 26 mars rendues sur les décrets de l'Assemblée Nationale du 20 février, 19 et 20 dudit mois de Mars concernant les religieux » (2), et en vertu d'une délibération de la municipalité du 26 avril qui les avait commis à cet effet. Après avoir réuni les religieux et leur avoir donné lecture des décrets précités, ils les interrogèrent sur leur intention de quitter la vie religieuse ou de continuer à rester dans leur maison. Ils répondirent tous « chacun et séparément » vouloir continuer à vivre en commun et « que telle était leur volonté et qu'ils n'en changeraient pas ».

Les officiers municipaux dressèrent ensuite l'inventaire du mobilier du Couvent. Le livre des comptes portait depuis le commencement de l'année comme recette 427 livres 2 sols et pour la dépense 1.166 livres 3 sols. Comme revenu assuré ils avaient une aumône de 50 livres à recevoir de l'hôpital de Domfront et « destinée à l'entretien de la lampe de l'église ». Les

(1) Nous avons déjà relaté ce fait dans notre étude sur le zèle des Capucins dans les Incendies ou *Les premiers Pompiers de Paris*, p. 29.

(2) Tous les renseignements qui suivent sont empruntés aux documents originaux conservés aux Archives départementales, dont une partie est inventoriée sous la cote H 3317-3318. Nous les avons eus entre les mains. Les autres sont cités d'après des copies relevées aux mêmes Archives, voilà environ vingt ans, pour un de nos confrères. Cette copie nous a été d'autant plus utile qu'elle renferme les inventaires que nous n'avions pu retrouver.

honoraires des messes et des prédications, la charité des fidèles devaient équilibrer le budget.

Suivons-les dans les diverses pièces de la maison. En plus des tableaux que nous avons mentionnés, l'église renfermait deux cents chaises, une lampe, dix chandeliers, quatre reliquaires et quelques autres ornements d'autel. Dans la sacristie, nous voyons quatre calices, un ciboire, un soleil, le tout d'argent, un encensoir de cuivre, quelques tableaux sans valeur, des ornements et du linge en quantité proportionnée au nombre et à l'état des religieux.

Si nous allons dans les cellules, nous trouverons dans chacune une paille, une couverture bonne et une mauvaise, une petite table, deux ou trois chaises.

Les greniers renfermaient environ quinze boisseaux de blé et environ cinquante de blé noir. Dans les caves, il y a bien deux cent quarante bouteilles, mais elles sont « vuides » et deux tonnes de cidre. Dans la cuisine, plusieurs marmites, de la vaisselle de terre, des poiles, chaudrons, passoirs et casseroles.

L'écurie abritait deux chevaux et une petite charrette ; dans le pressoir, outre les instruments nécessaires, une pompe à bras pour les incendies.

En somme, rien de bien luxueux dans tout le couvent ni d'exagéré dans les provisions, aussi lors du recensement de l'inventaire (14 décembre 1790) les commissaires laissent le tout au service et en la garde des religieux.

La Révolution qui commençait poursuivait l'œuvre de destruction des communautés. Les décrets de l'Assemblée nationale avaient réglé que les religieux des différents ordres, désireux de mener la vie commune, devaient se réunir au nombre de vingt au moins dans la même maison. Les autres couvents seraient supprimés. Les Capucins d'Alençon firent tous leurs efforts pour conserver leur Couvent le plus vaste et le mieux entretenu du département. A cet effet, ils adressaient, le 28 novembre 1790, un Mémoire à Messieurs les Maire et officiers municipaux de la ville d'Alençon, leur représentant « que pénétrés de la plus vive reconnaissance à la vue des témoignages de bonté que la ville n'a cessé de leur donner depuis leur établissement et leur donne particulièrement dans les circonstances présentes », ils désiraient bien sincèrement la conservation de

leur communauté, la seule en état de recevoir au moins vingt religieux.

La bienveillance de la ville, dont parlent les auteurs du mémoire, n'était point une précaution oratoire pour le succès de leur requête ; les différents ordres de la ville désiraient la conservation des Capucins. Les « Citoyens actifs » avaient adressé une pétition dans ce but au Conseil général de la Commune qui, le 1^{er} décembre 1790, arrêtait de dresser un mémoire de pétition pour être présenté au Directoire du département. Deux jours après, les officiers municipaux écrivaient à leur tour à Messieurs les administrateurs du département, et leur transmettaient le mémoire des Capucins en ajoutant ne pouvoir « que concourir à leur vœu.... Ces religieux seront utiles à la ville même, car malgré sa population de près de seize mille âmes, elle n'a cependant que deux curés et par conséquent un clergé peu nombreux. Ces religieux, les seuls que nous ayons en cette ville, deviennent donc nécessaires pour le soulagement des curés et pour la commodité des campagnes, qui n'ont pas partout des vicaires.... Dans ces circonstances, la municipalité ne peut qu'accueillir favorablement la demande des Capucins qui s'accorde avec le vœu de la commune ».

Religieux
16.000
en 1790

Le 6 décembre 1790, le Directoire du district faisait bon accueil à cette pétition et rendait lui aussi hommage au grand zèle toujours manifesté par les Capucins pour venir en aide au clergé.

Mais, nous l'avons vu, la maison ne contenait que onze religieux : pour être conservée, ils devaient y être au moins vingt. Aussitôt l'un d'eux, auquel sa charge de Définitéur Provincial donnait plus d'autorité, se mit en relations avec les autres religieux du département pour les engager à demander à se retirer à Alençon. Cinq religieux du Couvent de Mortagne, trois de celui de Nogent-le-Rotrou et un d'Argentan lui firent aussitôt savoir leur désir de se réunir à leurs confrères d'Alençon et de continuer la vie commune dans ce couvent. Le 30 décembre 1790, le P. Sigismond présentait leur déclaration collective réitérée le 13 janvier suivant. Un décret du 28 janvier vint sanctionner leur choix et désigna la maison d'Alençon à ceux qui voulaient continuer à vivre en communauté.

Le 7 juin conformément à un décret du 14 octobre précédent,

ils se réunissaient en chapitre au nombre de dix-huit (un étant malade à Mortagne et l'autre n'ayant pas voulu prendre part à l'élection) pour nommer un supérieur et un économe. Le P. Hilarion de Coutances, gardien, fut confirmé à l'unanimité. Le P. Yves de Nogent, vicaire du Couvent, fut également à l'unanimité nommé économe. La meilleure entente, on le voit, existait dans la maison. Ils étaient pareillement d'accord dans la soumission aux supérieurs ecclésiastiques légitimes et l'évêque constitutionnel de Sées n'était pour eux qu'un intrus ; nous en avons la preuve dans un procès-verbal du 3 septembre 1791.

Le dimanche 4 septembre, l'assemblée électorale devait tenir ses séances dans l'église du Couvent. La veille au soir, un officier municipal délégué, accompagné du procureur de la commune et de son secrétaire-greffier, se présentait au Couvent pour lever les scellés apposés sur les portes de l'église. Il requit le Supérieur de donner ses ordres pour que l'église fut ouverte le lendemain matin sur les six heures et de faire sonner la cloche depuis un quart moins de six heures. A quoi le Supérieur répondit que le son de la cloche étant une affaire de police civile, il se conformerait exactement en ce point à l'avertissement, qu'à l'égard de l'ouverture de la porte il craignait de se compromettre et qu'il n'en prenait pas l'engagement, mais qu'il consentait à ce que la clef lui fut remise.

« Cette première opération faite, continue le procès-verbal, nous avons manifesté au S. Supérieur l'intention de Monsieur l'Évêque de l'Orne de dire et célébrer la messe dans l'église de la Communauté sur les six heures avant l'ouverture de la séance, et de faire tenir prêt dans la sacristie un calice, du vin, de l'eau, du pain et tous les ornemens convenables à la dignité du prélat et à la sainteté du ministère auguste de l'Eucharistie et de faire allumer les cierges du maître-autel ; à quoi le dit Supérieur a répondu qu'il ne vouloit point concourir par actions à rien de ce que nous paraissions désirer, que la Déclaration des droits de l'homme lui garantissoit la liberté des opinions même religieuses, que sa manière de voir et celle de sa communauté n'étoient point de reconnaître un prélat qui n'est point dans la succession des apôtres, mais que nous pouvions entrer dans la sacristie et disposer de tout comme nous aviserions bien ». C'est ce qu'ils firent : ils trouvèrent dans la sacristie les ornemens et le calice

voulu, chargèrent le secrétaire de procurer le lendemain le pain, le vin et l'eau nécessaires, réservant au Procureur de la commune « de prendre de son chef le parti qu'il conviendra pour une désobéissance aussi formelle à la loi, si contraire à la soumission que la communauté doit à son Supérieur légitime et constitutionnel ». Ils dressèrent ensuite un procès-verbal de leur visite que le Supérieur déclara ne vouloir signer de ce interpellé.

Une nouvelle surprise attendait le lendemain matin le Procureur à son réveil. Le P. Hilarion, avant de savoir que l'Évêque constitutionnel devait venir célébrer la messe, avait promis de faire sonner la cloche pour la convocation de l'assemblée électorale. Mais comme par cette sonnerie, il aurait pu « être censé appeler le peuple à cette messe, pour prévenir tout soupçon qu'on pourroit avoir de lui à cet égard », il rétracta son engagement par une lettre écrite le dimanche à 4 heures du matin.

Nous ne savons comment se termina cette affaire, car nous n'avons pas retrouvé l'arrêté pris le 4 septembre par le conseil municipal en résultante.

Déjà, le 25 juin 1791, un arrêté du Directoire avait ordonné aux Capucins d'évacuer leur maison sous le prétexte qu'ils n'étaient pas en nombre voulu. Le 1^{er} juillet, l'arrêté avait été rapporté parce qu'on avait reconnu qu'ils étaient vingt religieux de communauté. Le 7 du mois de mars 1792, l'arrêté du 25 juin fut de nouveau tiré des cartons et signifié aux Capucins qui firent immédiatement opposition. Le 10, ils adressaient un mémoire aux administrateurs du département, remontrant leur étonnement à la signification de cet arrêté, « portant qu'ils sont tenus de déguerpir dans la huitaine, sur le fondement que la communauté est réduite à treize religieux », alors qu'ils étaient encore quinze et même seize, dont les noms étaient joints à leur mémoire. Le 17, les maire et officiers délibéraient sur ce mémoire et restaient d'accord pour supprimer la maison, les religieux n'étant pas en nombre, car les frères lais ne comptaient pas. Le Directoire du district émettait un avis contraire, mais bientôt il revenait sur sa décision et se rangeait à celle de la municipalité ; une longue dissertation du Procureur avait produit ce revirement. Pour lui, l'arrêté du 25 juin 1791 doit recevoir son effet et si, quatre jours après sa notification, il n'est pas exécuté et si les Capucins n'ont pas « entièrement évacué la

maison, la municipalité est autorisée à employer les moyens de force que la loi lui confie aux fins de les en expulser ». Le 24 mars, le Directoire prenait acte des conclusions du Procureur et donnait trois jours aux Capucins pour quitter leur Couvent.

Soumis aux lois mais non à l'arbitraire, ceux-ci ne prirent point peur de ces menaces et ils en appelèrent au Ministre de l'Intérieur qui, le 16 avril 1792, envoyait la lettre suivante à Messieurs du Directoire du département de l'Orne :

« J'ay l'honneur de vous envoyer, Messieurs, un mémoire par lequel les Capucins d'Alençon réclament contre vos arrêtés des 25 juin et 24 mars derniers qui ordonnent qu'ils seront tenus d'évacuer leur maison. Vous voudrez bien en me renvoyant ce mémoire y joindre les observations dont vous le jugerez susceptible avec l'expédition de vos arrêtés et les motifs qui les ont déterminés, afin de me mettre à portée de rendre compte au Roy de cette affaire.

« Je dois vous observer dès à présent, Messieurs, que Sa Majesté est disposée à s'opposer par tous les moyens que la Constitution a mis en son pouvoir à ce que les départements s'écartent en aucune manière des dispositions précises de la loi, et que si les Capucins sont fondés à réclamer le bénéfice de celle du 14 octobre 1790, Sa Majesté ne pourra tolérer qu'ils soient arbitrairement dépouillés des droits que cette loi leur accorde. »

Le Ministre de l'Intérieur,

ROLAND.

Le 22 avril, le Directoire fit une réponse que nous n'avons pas, accompagnée des arrêtés du 25 juin 1791 et du 24 mars 1792. Ce fut tout croyons-nous, et les Capucins durent céder devant la force. Entre temps, on avait déjà traité le Couvent comme une place conquise. Le 17 avril, on commençait à faire l'évaluation du Couvent et l'inventaire des meubles dans le but de le mettre en vente. Les Capucins n'avaient pas même été appelés à y prendre part, ce qui motiva une dernière protestation du P. Hilarion, en date du 20 avril.

Quelques mois se passèrent encore avant que le Couvent ne fut mis en vente. Estimé 50.000 livres, il fut mis en adju-

dication le 7 septembre 1792, mais ne trouva pas d'acquéreur. Il resta donc à la municipalité qui bientôt le transforma en caserne, et l'église profanée servit d'écurie (1).

Encore aujourd'hui des soldats occupent l'ancien Couvent. Les propos de chambrée ont succédé au silence monastique, aux conversations pieuses, à la psalmodie des louanges divines.... On lui a même enlevé son nom et la vieille rue des Capucins conduit à la Caserne Bonet.

Qu'étaient devenus les derniers Capucins du Couvent d'Alençon ? Nous le dirons dans les listes qui formeront la seconde partie de cette étude.

P. ÉDOUARD D'ALENÇON,

Archiviste de l'Ordre des Fr. Min. Capucins.

(1) La maison des Capucins sert aujourd'hui de caserne, et le temple d'écurie (GAUTIER. *Histoire d'Alençon*. Alençon, an XIV (1805).

BIBLIOGRAPHIE DU DÉPARTEMENT DE L'ORNE

PENDANT L'ANNÉE 1896

ACTES DE LA SOCIÉTÉ PHILOLOGIQUE (Organe de l'œuvre de Saint-Jérôme), année 1895. In-8°, 304 p. Alençon, Renaut-De Broise ; Paris, C. Klincksieck.

Articles de M. le Comte DE CHARENCEY.

ADIGARD, avocat à Domfront.

x x— *Le Château de Dompierre.*

La Normandie monumentale, t. I, p. 249-250.

ALLEZ A JOSEPH. In-32, 8 p. La Chapelle-Montligeon, Imprimerie de l'Œuvre Expiatoire.

ALMANACH DE LA CROIX DE L'ORNE. In-18, 160 p. Flers, Imprimerie Catholique.

ALMANACH DE L'ORNE. In-16, 160 p. Alençon, E. Renaut-De Broise.

ALMANACH DE LA FERME, DU POIRÉ ET DU CIDRE.

Voir VIMONT.

ALMANACH DE L'ESPÉRANCE. Grand in-8°, 160 p. La Chapelle-Montligeon, Imprimerie de l'Œuvre Expiatoire.

AMI (L') DU FOYER, Almanach du Perche et du Saonnois (Orne, Eure-et-Loir et Sarthe), pour 1896, par Perchon (de l'Orne). In-16, 179 p., avec vignettes. Mortagne, Meaux.

ANNUAIRE du Comice agricole de l'arrondissement de Domfront, 1895-1896. In-12, 94 p. Flers, A. Levesque.

ANNUAIRE administratif, statistique et commercial du département de l'Orne. Adresses des habitants d'Alençon. In-16, 618 p. Alençon, Guy.

ANNUAIRE du Comice agricole de l'arrondissement d'Alençon. In-8°, 68 p. Alençon, Renaut-De Broise.

ANNUAIRE des cinq départements de la Normandie, publié par l'Association normande. In-8°, LXXXVII-379 p. Caen. Delesques ; Rouen, Lestringant.

ANNUAIRE administratif, statistique, industriel et commercial d'Argentan et de son arrondissement, pour 1896. In-8°. Imp. du *Journal de l'Orne*.

ANONYMES.

— *Le Sap-André*.

La Normandie monumentale, t. II, p. 74-76.

Le château de Castelnaud-Saint-Hubert.

Id., p. 80.

— *Le château d'Osmond*.

Id., p. 88.

APPERT (Jules).

+ *Le château de Flers*.

La Normandie monumentale.

ARDOUIN-DUMAZET.

— *Voyage en France* (6^e série) : Cotentin, Basse-Normandie, Pays-d'Auge, Haute-Normandie. In-16, 429 p., avec 29 cartes ou croquis. Nancy et Paris, Berger-Levrault.

ASSOCIATION des Anciens Élèves du Petit-Séminaire de la Ferté-Macé. In-12, 24 p. La Ferté-Macé, V^e Bouquerel.

ASSOCIATION amicale des Anciens Élèves de Sainte-Marie de Tinchebray (*Bulletin de l'*). In-8°, 80 p. Tinchebray, Imprimerie Commerciale.

ASTROLOGUE (L') DE LA BEAUCE ET DU PERCHE, pour 1896. In-16, 256 p. et grav. Chartres, Selleret.

AUX ANCIENS ÉLÈVES DU PETIT SÉMINAIRE DE SÉES (Appel pour la fondation d'une Association amicale des Anciens Élèves). Feuille in-4°, 2 p. Sées, V^e Leguerney-Montauzé.

BANSARD (l'abbé).

+ — *Au Soudan*, comédie lyrique en 1 acte, 37 p.
Revue normande et percheronne.

BARBEREY (M^{me} DE).

— *La Voix des Saints*. Recueil de pensées, préceptes et conseils. In-32, 320 p. et grav. Tours, Mame.

BARBOT, horticulteur à Alençon.

— *Rapport sur l'Exposition d'Horticulture de Lisieux*.

Bulletin de la Société d'Horticulture de l'Orne.

BARRET (Abbé), curé de N.-D. de la Place à Sées.

— *Cartulaire de Marmoutier pour le Perche* (Notre-Dame du Vieux-Château, Collégiale de Saint-Léonard de Bellême et

Prieuré de Saint - Martin-du-Vieux - Bellême) (suite), publié par M. l'abbé Barret.

Documents sur la Province du Perche.

— *Expédition d'Alain III, duc de Bretagne contre Montgomeri. Sa mort tragique à Vimoutiers.* In-8°, 14 p. Alençon, Renaut-De Broise.

Bulletin de la Société historique de l'Orne (4° Bulletin).

— *Compte rendu de l'ouvrage de MM. l'abbé Chambois et Paul de Farcy, sur la Recherche de la Noblesse dans la Généralité de Tours en 1666.*

Même publication (2° Bulletin).

— *La Cathédrale de Sées.*

La Normandie monumentale, t. I, p. 101-122.

— *Le Palais épiscopal de Sées.*

Ibid., p. 123-127.

— *L'abbaye de Saint-Martin de Sées* (Grand Séminaire).

Ibid., p. 128-136.

— *L'église Notre-Dame de la Place. Anciennes églises et chapelles de Sées.*

Ibid., p. 137-140.

— *Clérai.*

Ibid., p. 141-142.

— *Aunou-sur-Orne, Médavi, Fresneaux, Saint-Céneri-près-Sées.*

Ibid., p. 143-148.

— *Château-d'O.*

Ibid., t. II, p. 21-30.

BEAUDOUIN (Édouard), professeur agrégé à la Faculté de Droit de Grenoble.

— *La Colonisation romaine dans l'Afrique du Nord. Étude sur le livre de M. Toutain : Les Cités romaines en Tunisie, etc.* In-8°, 48 p.

Extrait de la *Revue générale du Droit.*

— *Remarques sur la preuve par le serment du défendeur dans le Droit franc.* In-8°, 108 p.

Extrait de la *Revue historique du Droit.*

BEAUDOUIN (Henri).

— *L'occupation d'Alençon par les Prussiens en 1871.* In-8°, 127 p. Alençon, Renaut-De Broise.

Bulletin de la Société historique de l'Orne (1^{er} et 2^e Bulletins) et tirage à part.

— *Compte rendu des travaux de la Société historique et archéologique de l'Orne pendant l'année.* In-8°, 9 p.

Même publication (4^e Bulletin).

— *Procès-verbaux des séances de la Société historique et archéologique de l'Orne.*

Même publication (1^{er}, 2^e et 3^e Bulletins).

— *Comptes rendus de plusieurs travaux de M. l'abbé Letacq, sur l'Histoire naturelle.*

Même publication (1^{er}, 2^e et 3^e Bulletins)

BEAUDOUIN (H.), RICHER (A.), L. DUVAL et LETACQ (A.-L.).

— *Bibliographie du département de l'Orne pendant l'année 1895.* In-8°, 34 p. Alençon, Renaut-De Broise.

Bulletin de la Société historique de l'Orne (3^e Bulletin).

BEAUREPAIRE (Eugène DE ROBILLARD DE).

— *Le marquis de Lisle.* Documents sur la campagne d'Italie en 1733-1734.

Extrait du *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. XVII, année 1896, in-8°, 67 p. Caen, Henri Delesques.

— *Saint-Géneri-le-Gérei.*

La Normandie monumentale, t. I, p. 65-79.

BERTHAUT (Léon-L.).

— *Lettre ouverte à Louis Peccate.*

Revue normande et percheronne.

BIGOT (Charles).

— *Gloires et Souvenirs militaires, d'après les mémoires du canonnier Bricard, du maréchal Bugeaud, du capitaine Coignet, d'Amédée Delorme, du timonier Ducor, du général Ducrot, de Maurice Dupin, etc.* (2^e édition). In-4°, 288 p. et 22 gravures en couleur, d'après les aquarelles de MM. Alfred Paris, Julien Le Blant, C. Delort et Maurice Orange. Paris, Hachette.

— *Lectures choisies de français modernes* (5^e édition). In-16. 255 p. Paris, Hachette.

BLANCHETIÈRE (Louis).

— *Essai sur la Topographie, à l'usage des écoles primaires.* In-12, 73 p. Imp. du Journal de Domfront.

BOISDEFFRE (R. DE).

— *Ave Maria*, pour deux voix, avec accompagnement d'orgue ou de piano. Paris, J. Hamelle.

— *Le chant du Pâtre*, poésie d'A. Sylvestre, avec accompagnement de piano. Paris. Enoch.

— *Six mélodies, pour une voix, avec accompagnement de piano.* Paris, J. Hamelle.

— *Sonnet à la Vierge Marie*, poésie de P. Collin. Paris, Enoch.

BOUQUEREL (Abbé E.).

— *Nombreux articles dans la Croix de l'Orne.*

— *L'Évangile et l'Agriculture.*

Annales de l'Archiconfrérie de Notre-Dame-des-Champs.

BROC (Vicomte DE).

— *La Fontaine, moraliste.* In-12, 260 p. Paris, Plon.

BULLETIN de la Société d'horticulture de l'Orne, année 1896. In-8°, 1^{er} semestre, 75 p. ; 2^e semestre, 92 p. Alençon, Renaut-De Broise.

BULLETIN de la Société linnéenne de Normandie, 4^e série, 9^e volume, année 1895. In-8°, LXXII-187 p. avec fig. et tableaux. Caen, Lanier.

BUREL (L.), curé de la Lande-Patry.

— *L'Église de la Lande-Patry.*

La Normandie monumentale, t. 1^{er}, p. 260-262.

CALENDRIER DU DIOCÈSE DE SÉES, à l'usage des fidèles pour l'année 1896. In-32, 64 p. Sées, V^e Leguerney-Montauzé.

CENSIER (D^r E.).

— *Bagnoles-de-l'Orne : ses sources minérales et ses indications thérapeutiques.* In-18°, 29 p. Versailles, imp. Luce.

CHALLEMEL (Wilfrid).

— *Vieille Mairie.*

Revue normande et percheronne.

— *La Ferté-Macé, sa vieille église romane, ses monuments disparus.*

La Normandie monumentale, t. 1, p. 233-238.

— *Le Logis Pinson.*

Ibid., p. 239-240.

— *Allée couverte de la Bertinière.*

Ibid., p. 241-242.

— *L'église et le château de Couterne.*

Ibid., p. 243-244.

CHAMBAY (Louis).

— *Étude sur Domfront et ses environs pendant la Révolution.*

Revue normande et percheronne.

CHAPELET (LE) DES CROISIERS, par J. G. In-32. Montligeon, imp. de l'Œuvre Expiatoire.

CHARENCEY (Comte H. DE).

— *Histoire de l'abbaye de la Grande-Trappe* (suite).

Documents sur la Province du Perche.

— *Les Langues océaniennes et transgangétiques.* In-8°, 12 p. *Revue de Linguistique*, avril-juillet 1896.

— *Des noms de jours et de mois en basque.* In-8°, 12 p.

Association française pour l'avancement des Sciences (Congrès de Carthage) et tirage à part.

— *De quelques noms d'animaux en langue basque.* In-8°, 9 p. *Assises de Caumont, à Rouen*, et tirage à part.

— *Articles dans les Actes de la Société philologique.*

— *L'historien Sahagun et les migrations mexicaines.*

Revue normande et percheronne.

— *Arte y vocabulario en lengua Mame, dirigido a nuestro Reverendissimo Padre maestro F. Marcos Salmeron, etc., 1644*, Publié par le C^{te} de Charencey. In-8°, 160 p. Paris, librairie Ch. Chadenat, spéciale pour les ouvrages sur l'Amérique, 17, quai des Grands-Augustins.

CHARPENTIER.

Voir RENAUDIN.

CHARTIER (Charles).

Voir MÉROUVEL.

CHEROT (R. P. H.), S. J.

— *Compte rendu du volume de M. le C^{te} de Moucheron : Sainte Élisabeth d'Aragon, reine de Portugal et son temps. Études religieuses des Jésuites.*

CHEVALIER (Auguste), préparateur de Botanique à la Faculté des Sciences de Lille.

— *Le Docteur Perrier et la Flore de la Mayenne.*
Le Monde des Plantes.

— *L'Araucaria de Domfront.*

Bulletin de la Société d'Horticulture de l'Orne.

— *Notice sur M. Blanchetière.*

Annuaire normand.

CLOCHES (LES) au Perche.

Documents sur la Province du Perche (Chronique).

COMPTE RENDU DES CONFÉRENCES ECCLÉSIASTIQUES de l'année 1895. In-8°, 86 p. Sées, V^e Leguerney-Montauzé.

CONNI SULL' OPERA ESPIATORIA STABILITA NELLA Chapelle-Montligeon (Orne), per la liberazione delle anime abbandonate del Purgatorio In-32, 19 p. La Chapelle-Montligeon, stamperia dell' opera.

CONSEIL GÉNÉRAL DE L'ORNE. Session ordinaire d'avril 1896. Rapport du Préfet et procès-verbaux des séances. In-8°, 294 p. Alençon, Guy.

— *Conseil général de l'Orne*. Session ordinaire d'août 1896. Rapport du Préfet et procès-verbaux des séances. In-8°, 440 et 334 p. Alençon, Guy.

CONTADES (C^e G. DE), Président de la *Société historique et archéologique de l'Orne*.

— *Une famille de soldats. La maison de Boisdeffre (1450-1896)*. Discours lu à Vimoutiers, le 29 octobre 1896, à la réunion générale de la *Société historique et archéologique de l'Orne*. In-8°, 17 p., avec portrait et gravures.

Bulletin de la Société historique de l'Orne (4^e Bulletin).

— Autre édition. In-4°, 24 p., avec portrait et gravures. Paris, Champion.

— *Le Portrait du marquis de Granby*, par Joshua Reynolds (Château de Rasnes).

Revue normande et percheronne.

— *Bagnoles-de-l'Orne*.

La Normandie monumentale, t. I, p. 215-232.

— *Le manoir de Saint-Maurice*.

Ibid., p. 243-246.

— *Le château de Vrigny*.

Ibid., t. II, p. 41-42.

COURTIN (René).

Voir VICOMTE DE ROMANET et H. TOURNOUER.

COURVAL (Abbé), ancien supérieur du Petit Séminaire de Sées.

— *Histoire ancienne à l'usage de la jeunesse* (20^e édit.). In-16, 256 p. Paris, Poussielgue.

— *Manuel de l'étudiant chrétien en vacances* (5^e édit.). In-18, 288 p. Paris, Poussielgue.

CROISÉ (Paul), secrétaire-adjoint de la *Société d'Horticulture de l'Orne*.

— *Rapport sur l'Exposition d'Horticulture de Chartres*.

Bulletin de la Société d'Horticulture de l'Orne.

— *Rapport sur le Concours de Culture florale en 1896.*
Même revue.

— *Rapport sur les visites et l'Exposition organisées par la Société d'Horticulture de Vimoutiers.*
Même revue.

DALLET (Alexandre).

— *Essai de topographie, de statistique et d'histoire de la commune de Neuville-sur-Touques.* In-8°, 22 p. Alençon, Renaut-De Broise.

Bulletin de la Société historique de l'Orne (3^e Bulletin).

DAVOUT (1806-1807). Opérations du 3^e corps. Rapport du maréchal Davout, duc d'Auerstaedt. In-8°, VII-389 p., avec portraits et cartes. Paris, C. Levy.

DAVOUT (baron A.), ancien magistrat.

— *La Défense de Hambourg, en 1813-1814.* In-8°, 61 p. Dijon, imp. Darentière.

Extrait des Mémoires de la Société bourguignonne de Géographie et d'Histoire, t. XII.

DE BROISE.

— *Table des matières contenues dans les douze premiers volumes du Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne.* In-8°, 32 p. Alençon, Renaut-De Broise.

DELAPORTE (P.-V.) S.-J.

— *De la rime française, ses origines et son histoire du x^e au xx^e siècles.*

Études religieuses des Jésuites.

— *Tolbiac, drame historique en quatre actes, en vers.* In-16, 127 p. Lille, Desclée et de Brouwer.

DESMONTS (l'Abbé).

— *Articles dans l'Indépendant de l'Orne.*

DESPIERRES (M^{me} G.).

— *Construction du Pont-Royal de Paris (1685-1688).* In-8°, 51 p. Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur.

DESVAUX (l'Abbé), curé de Verrières.

— *Découverte archéologique à Feings.*

Documents sur la Province du Perche.

— *Les mystères du Rosaire* (sans nom d'auteur). In-32. Bellême, Levayer.

— *Pratique de la dévotion à Saint-Antoine de Padoue.*

In-32, 85 p. La Chapelle-Montligeon, imp. de l'Œuvre Expiatoire.

— *Un gentilhomme percheron, compagnon de Jeanne d'Arc. Documents sur la Province du Perche.*

— *L'église d'Almenèches.*

La Normandie monumentale, t. II, p. 31-34, avec 2 gravures dans le texte.

✓ — *Le château de Gacé.*

Ibid., t. II, p. 73, avec une gravure dans le texte et une hors texte.

✚ — *L'église de Saint-Évroult-de-Montfort.*

Ibid., t. II p. 77, avec 2 gravures dans le texte et une hors texte.

✚ — *Le château de Cisai.*

Ibid., t. II, p. 79, avec une gravure dans le texte.

DEVAUX (Gaston).

— *Guide illustré du baigneur, du touriste et de l'étranger à Bagnoles-de-l'Orne.* In-16, 278 p., avec 37 gravures. Versailles, Luce.

DE ZIEL EENS VADERS. WITTREKSEL WIT HET BULLETIN JULI 1889. In-32, 11 p. La Chapelle-Montligeon, imp. de l'Œuvre Expiatoire.

DIONNE (N.-E.), bibliothécaire de la législature à Québec.

— *Le Perche et sa colonie au Canada.*

Documents sur la Province du Perche (Chronique).

DU HAYS (Charles).

— *Almanach des foires chevalines pour 1897*, indiquant l'époque, la composition des foires et marchés par départements et par races de chevaux, publié par Charles du Hays. In-18, 116 p., avec grav. Paris, Plon.

Voir E. GAST.

— *Le Chemin d'intérêt commun n° 12.* In-12, 24 p. Alençon, Herpin.

— *Notre chemin de fer, nos rivières. Saint-Germain et ses environs.* In-12, 40 p. Alençon, Herpin.

DUMAINE (L. V.), chanoine-archiprêtre de la Cathédrale de Séez.

— *Le Pater du Laboureur.*

Article mensuel (mars-novembre) dans les *Annales de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Champs* et tirage à part.

— *Le Baptême de la France.*

Même publication.

— *Une paroisse, son passé, ses gloires, ses espérances.*
Discours prononcé par M. l'abbé Dumaine, chanoine-archiprêtre de la cathédrale de Sées, dans l'église de la Lande-Patry, le dimanche 11 octobre 1896, à la mémoire des quinze confesseurs de la foi, natifs de ce lieu, à l'occasion du centenaire de deux d'entre eux. Sées, V^e Leguerney-Montauzé, 1896, in-8°, 42 p.

Même publication.

— *Église Saint-Rémy, à Tinchebray.*

La Normandie monumentale, t. I, p. 285-288.

DUPONT (A.), curé de Montmerrey.

— Articles dans les *Annales de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Champs*.

DUPONT (l'Abbé), curé de la Trinité-des-Lettiers.

— *Le Noyer-Menard, ancienne paroisse aujourd'hui réunie à la Trinité-des-Lettiers.* In-12, 37 p. Flers-de-l'Orne, Imprimerie Catholique.

DUVAL (Louis), archiviste du département de l'Orne.

— *Madame Gerasime Despierres.*

Bulletin de la Société historique de l'Orne (1^{er} Bulletin de 1896).

— *Essai historique sur le Cidre et le Poiré.* In-8°, 110 p. Paris, Octave Doin.

— *Argentan et ses environs durant la Ligue.* Argentan, imp. du Journal de l'Orne, 1897, in-8°.

Extrait de l'*Almanach de l'arrondissement d'Argentan*, pour 1897.

— *Le sceau de Frère Louis Cottet, prieur de Saint-Martin-du-Vieux-Bellême.*

Revue normande et percheronne.

— *La Normandie et le Perche à l'Institut.*

Même revue.

— *Les Origines de la Franc-Maçonnerie à Caen, à Alençon et à Falaise.*

Même revue.

— *La Juiverie à Alençon.*

Même revue.

— *La statue de Rémy Belleau à Nogent-le-Rotrou.*

Même revue.

Causerie scientifique.

Même revue.

— *La mort de Marguerite de Lorraine et de Charles IV, duc d'Alençon.*

Même revue.

— *L'imprimerie et la librairie à Alençon et dans le diocèse de Sées.*

Même revue.

— *La Confrérie de Saint-Nicolas et les Origines du Théâtre à Alençon et dans le diocèse de Sées.*

Même revue.

— *Le Parnasse Percheron.*

Même revue.

— *Question.*

Même revue.

— *Le Château d'Alençon.*

La Normandie monumentale, t. I, p. 1-16.

— *L'Hôtel de Ville et le Musée d'Alençon.*

Id., p. 17-24.

— *L'Hôtel de la Préfecture de l'Orne.*

Id., p. 25-30.

— *La Bibliothèque et le Musée de Sculpture d'Alençon.*

Id., p. 31-34.

— *Lonray.*

Id., p. 57-59.

— *Le Château de la Touche.*

Id., p. 82.

— *Le Château des Noës.*

Id., p. 82.

— *Boitron.*

Id., p. 88.

— *Le Château de Beaujossé.*

Id., p. 93.

— *Le Château d'Aunay-les-Bois.*

Id., p. 94-95.

— *Le Château de Gasprée.*

Id., p. 96-100.

— *L'Abbaye de Belle-Étoile.*

Id., p. 256-259.

— *La Poupelière.*

Id., p. 275-276.

— *Le Château d'Argentan.*

Id., t. II, p. 1-12.

— *Le Château de Méday.*

Id., t. II, p. 35-36.

— *L'Abbaye de Silly.*

Id., t. II, p. 71-72.

ÉDOUARD D'ALENÇON (R. P.), archiviste général des Frères Mineurs Capucins à Rome.

— *La Bénédiction de Saint-François*. Histoire et authenticité de la relique d'Assise.

Extrait des *Annales franciscaines*.

— *Un goutteux content de l'être* (Le P. Balthazar de Bellême, capucin).

Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne.

ÉLÉMENTS D'HISTOIRE NATURELLE, par l'abbé E. C. (Chichou), chanoine honoraire, ancien professeur. Botanique. 4^e édit. mise en rapport avec les nouveaux programmes. In-16, VIII-375 p., avec fig. Paris, Poussielgue.

ERNULT-DESCOUTURES (Reynold).

— *Le Tribunal de Commerce d'Alençon*.

La Normandie monumentale, t. I, p. 35-40.

FABIUS DE CHAMPVILLE (Gustave).

— *L'église Saint-Germain d'Argentan*.

La Normandie monumentale, t. II, p. 13-20.

— *Le Haras du Pin*.

Id., p. 64-66.

FAMILLES (LES) PERCHERONNES DU CANADA.

Documents sur la Province du Perche.

FLORENTIN-LORiot (Charles).

— *Trois Poésies arméniennes*.

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

— *Vimoutiers. Visite aux monuments*.

Même publication.

— *Histoire du Prieuré de Notre-Dame-sous-Eau*.

Revue Catholique de Normandie.

— *Les Alliances franco-arméniennes et la Normandie*.

Même publication (15 mars 1897).

— *Le donjon de Domfront*.

La Normandie monumentale, t. I, p. 159-170.

— *Domfront. La ville, ses tours, ses portes, ses maisons*.

Id., p. 171-174.

— *Le manoir des Jugeries*.

Id., p. 189-190.

— *Le Château du Diable*.

Id., p. 191-192.

— *Le manoir de la Sausserie*.

Id., p. 196-197.

— *La tour de Bonrouloir.*

Id., p. 209-214.

FONTENELLE, horticulteur à Alençon.

— *Rapport sur la visite du potager au château de Voré.*

Bulletin de la Société d'Horticulture de l'Orne.

FRÉCOURT (Abbé).

— ~~Nombreux~~ articles dans la *Croix de l'Orne*.

FRET (Abbé L.-J.).

— *Une veillée au Perche*. Scène de mœurs percheronnes.

Revue et annotée par l'abbé A.-P. Gaulier. 2^e édit. In-18, 94 p. La Chapelle-Montligeon, imp. de l'Œuvre Expiatoire.

GADEAU DE KERVILLE.

— *Les vieux arbres de la Normandie*. Étude botanico-historique, fasc. 3. In-8°, 147 p., avec 3 fig. et 21 pl. Paris, Baillière et fils.

— *Le vieux orme de Nonant-le-Pin.*

Extrait du *Naturaliste*

GAST (Edmond).

— *Le Cheval normand et ses origines*. Situation hippique de la France ; étalons nationaux : Orne, Calvados, Manche. Différents élevages, généalogies, portraits, courses au trot, remontes militaires, percherons. Ouvrage contenant 60 planches et 20 vignettes photographiées d'après nature par MM. Buquet et A. Gast, et précédé d'une introduction par M. Charles du Hays. Grand in-4° oblong, 132 p. Paris, Rothschild.

GASTÉ (Armand), professeur à la Faculté des Lettres de Caen.

— *Malherbe, concessionnaire de terrains à bâtir sur le port de Toulon*, avec appendice et portrait de Malherbe par Finsonius.

Mémoires de l'Académie nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen (1895).

— *Le portrait original de d'Alembert, par Quentin de la Tour*. Notice par Armand Gasté. In-8°, 22 p. Caen, Valin.

Bulletin de la Société des Beaux-Arts de Caen.

— *Le portrait original de d'Alembert, par La Tour*. In-8°, 8 p. Paris, Plon.

— *Correspondance de P. D. Huet et du P. Martin.*

Revue Catholique de Normandie.

— *Extraits en prose de Voltaire* (Philosophie, histoire, littérature, mélanges, correspondances). In-12, 564 p. Paris, Blin.

GATRY (Abbé), curé de Macé.

— *L'âge de pierre aux environs de Sées.*

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

— *Un épisode des guerres de la Ligue. Défaite des Gautiers dans les environs de Vimoutiers (22 avril 1589).* In-8°, 9 p.

Même publication.

GAULIER (Abbé A. P.).

— *Le départ pour l'exil en 1792, ou Scènes de la Révolution française à Mortagne (Orne), à Alençon, à Paris, à Rouen, dans le Perche et la Normandie,* publiées d'après des documents inédits. In-16, 287 p. Bellême, imp. Levayer.

— *Vie de Sainte Apolline.* In-12. Bellême, Levayer.

— *Les Fêtes de la Grande-Trappe, pour la dédicace de la nouvelle église (30 et 31 août 1895).*

— *La Grande-Trappe de Mortagne.*

Voir Abbé FRET.

GERMAIN-LACOUR.

— *A Gustave Le Vavas seur.*

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

— *Enfin seuls !*

Revue normande et percheronne.

— *Le Château du Bourg.*

La Normandie monumentale, t. II, p. 67-68.

— *La pierre-levée de Gouffern.*

Id., p. 69-70.

GODET (Abbé) et Vicomte DE ROMANET.

— *Généalogie de la famille d'Escorches.*

Documents sur la Province du Perche.

GOMOND (E.), secrétaire général de la Société d'Horticulture de l'Orne.

— *Travaux exécutés par M. Lemée (Ernest) dans la propriété de M. Pierre Huchedé, à Condé-sur-Sarthe.*

Bulletin de la Société d'Horticulture de l'Orne.

GONTIER (Abbé).

— *Saint-Martin de Laigle, l'église, la paroisse, les événements de la paroisse.* In-8°, IV-362 p. La Chapelle-Montligeon, imp. de l'Œuvre Expiatoire.

GOURDEL (Abbé).

— *Notre-Dame de Briouze ou Étude historique sur l'institut*

des Sœurs de l'Immaculée-Conception. In-8°, VII-217 p. La Chapelle-Montligeon, imp. de l'Œuvre Expiatoire.

— *Les Martyrs et Confesseurs de la Foi de la paroisse de Chénéduit, pendant la tourmente révolutionnaire*. In-8°. 30 p., Flers, Imprimerie Catholique.

GRANDIN, curé d'Ernée (Mayenne) (1).

— *Compte rendu* par M. l'abbé Grandin, curé d'Ernée, à ses commettants, précédé d'une notice biographique par Frédéric Lecoq, membre correspondant de la Commission historique et archéologique de la Mayenne. In-8°, XXIV-31 p. Laval, Auguste Goupil.

GUÉRIN (René), aumônier des Religieuses Sainte-Claire d'Alençon.

— Articles dans *l'Indépendant de l'Orne*.

GUERRET (Abbé), vice-directeur de l'Œuvre Expiatoire.

— *Mezzi per sollevare le anime del Purgatorio*. In-12, 16 p. La Chapelle-Montligeon, imp. de l'Œuvre Expiatoire.

GUESDON, directeur au Grand Séminaire de Sées.

— *Compte rendu* du livre de M. l'abbé Dumaine : *La Vie des Champs*.

Annales de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Champs.

GUILLOUARD (L.), professeur de Code civil à la Faculté de Droit de Caen.

— *Traité des privilèges et hypothèques* (Liv. III, titres XVIII et XIX, art. 2092 à 2102 du Code civil). In-8°, VIII-512 p. Paris, Pedone.

HAREL (Paul).

— *Les Routes. Errants. Angelus du soir* (Poésies). In-8°, 5 p. Alençon, Renaut-De Broise.

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

— *Le vieux logis*.

Revue normande et percheronne.

PIERRE DE HERTRE (Pseudonyme de M. Ch. VEREL).

— *Une famille superstitieuse*.

Revue normande et percheronne.

† (1) L'abbé Grandin est né à Exmes, y a longtemps habité et y est mort. Il fut député du Clergé, de la sénéchaussée du Maine aux États généraux de 1789.

HOMMEY (l'Abbé L.).

— *L'église de Saint-Léonard d'Alençon.*

La Normandie monumentale, t. I, p. 52-54.

INDICATEUR D'ALENÇON. Annuaire des fonctionnaires publics. Adresses des habitants par ordre alphabétique. Classification des principaux commerçants. Châteaux du département de l'Orne. Nouvelle édition. In-16, VII-220 p. Alençon, Renault-De Broise.

JOANNE (A.).

— *Géographie du département de l'Orne*, 5^e édition. In-16, 71 p., avec 14 grav. et carte en couleurs. Paris, Hachette.

KERVAL (Léon DE).

— *Sainte Rose de Viterbe, sa vie et son temps.* In-12, 298 p. et grav. Vanves, Lemièrre.

— *Sellouha la Soudanienne. Un baptême à Rome.* In-12, 75 p. et grav. Vanves, Lemièrre.

— *Les Guinées de lord Pennebrok. Aventures en Sicile.* In-8°, 158 p. et grav. Paris, Taffin-Lefort.

— *Un jeune Maestro. Histoire de Mozart.* In-12, 69 p. Paris, Taffin-Lefort.

LABBÉ (Léon), sénateur de l'Orne.

— *Régime des Boissons.* Discours prononcé dans la séance du Sénat du 15 juin 1896. In-16. 45 p. Paris, imp. des *Journaux Officiels*.

RENÉ DE LA NOE (Pseudonyme de M. Louis DUVAL).

— *Robert de Carrouges.*

Revue normande et percheronne, p. 120-155.

— *Les Percherons et les Normands en Espagne et en Portugal.*

Ibid., p. 204.

— *Les Porches d'Alençon.*

Ibid., p. 315.

— *Notes sur quelques gâteaux normands.*

Ibid., p. 375.

LANDE (F.), d'Autheuil.

— *Nouvelles localités de plantes rares pour la Flore de Normandie.*

Le Monde des Plantes.

LA SERVERIE (DE) (Pseudonyme de M. M. LE NEUF DE NEUFVILLE.

— *La Croix-Rouge*, comédie en un acte.
Revue normande et percheronne, p. 163.

LA SICOTIÈRE (DE).

— *Discours d'ouverture de la Société des Antiquaires de Normandie*, prononcé à la séance publique tenue à Caen, le 14 janvier 1894, par M. de La Sicotière, directeur. In-8°, 36 p. Caen, Delesques.

Extrait du *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. XVII.

— *Louis XVII en Vendée*. In-8°, 45 p. Vannes, Lafolye.

LEBLANC, à Alençon.

— *Rapport sur les cultures de Vignes*, de M. Vallée, rue des Tisons, à Alençon.

Bulletin de la Société d'Horticulture de l'Orne.

LECLÈRE (Adhémar).

— *Deux fables bouddhiques recueillies au Cambodge*.
Revue normande et percheronne, p. 351.

LECOINTRE (Eugène).

— *Les Châteaux de Chauvigny et de Lisle*.
La Normandie monumentale, t. I, p. 83-87.

LE FAVERAIS (Henri).

— *L'église de Notre-Dame-sur-l'Eau*.
La Normandie monumentale, t. I, p. 175-180.

— *Lonlay-l'Abbaye, son ancienne église abbatiale et l'église actuelle*.

Id., p. 199-208.

— *La chapelle Saint-Auvieu et l'église de Passais*.
Id., p. 280-284.

LEFRANC (Abel).

Les dernières poésies de Marguerite de Navarre, publiées pour la première fois avec une introduction et des notes. In-8° de LXXVII-461 p. et portrait. Paris, Armand Colin et C^{ie}.

Publication de la *Société d'Histoire littéraire de la France*.

LEMÉE (Ernest), bibliothécaire-archiviste de la *Société d'Horticulture de l'Orne*.

— *Rapport sur l'Exposition d'Horticulture de Caen*.
Bulletin de la Société d'Horticulture de l'Orne.

— *Rapport sur le Concours floral organisé par la Société d'Horticulture de l'Orne pour l'année 1896.*

Même revue.

— *Rapport sur l'Exposition d'Horticulture du Mans, ouverte le 17 septembre 1896.*

Même revue.

LEMÉE-ROCHERON, horticulteur à Alençon.

— *Rapport sur l'exposition Nantaise d'Horticulture.*

Bulletin de la Société d'Horticulture de l'Orne.

M. LE NEUF DE NEUFVILLE, ancien magistrat.

VOIR DE LA SERVERIE.

LETACQ (l'Abbé A.-L.), aumônier des Petites-Sœurs des Pauvres, à Alençon.

— *Le Vison aux environs de Vimoutiers.*

Journal d'Alençon, 25 janvier.

— *Compte rendu de l'ouvrage de M. Gadeau de Kerville, intitulé : Les Vieux Arbres de la Normandie.*

Id., 30 janvier.

— *Notes sur l'apparition de l'Elodea canadensis Rich. à Alençon*

Bulletin de la Société d'Horticulture de l'Orne.

— *Aperçu sur la Flore de l'arrondissement d'Alençon.*

Mémoire lu aux Assises de Caumont (Congrès de Rouen), le 18 juin 1896. Alençon, Renaut-De Broise, in-8°, 24 p.

Même revue.

— *Observations sur les arbres des parcs de Voré à Rémalard, du Vert-Bois à Saint-Nicolas-des-Laitiers, d'Osmont à Aubry-le-Panthou, de Vimer à Guerquesalles et du Grais (Orne).*

Même revue.

— *Curiosités végétales du département de l'Orne.*

Même revue.

— *Notice sur la constitution géologique et la Flore des étangs du Mortier et du Rablais (Sarthe).* In-8°, 12 p. Le Mans, Monnoyer.

Extrait du *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe.*

— *Note sur un Phoque veau-marin (Phoca vitulina L.), tué à Cabourg (Calvados).*

Bulletin de la Société des Amis des Sciences naturelles de Rouen.

— *La coulœuvre d'Esculape et ses stations dans le département de l'Orne.*

Même revue.

— *Note sur la variété noire du Busard cendré (Circus cineraceus Naum.) observée aux environs d'Alençon et sur les caractères distinctifs de cette espèce et du Busard Saint-Martin (Circus cyaneus Bechs.).*

Même revue.

— *Sur les oiseaux tués à l'étang de Chaumont à la Trappe (Orne), en novembre 1758.*

Même revue.

— *La Perdrix rouge, son histoire, ses stations dans le département de l'Orne.*

Même revue.

— *Observations de Dureau de la Malle sur la Perdrix rouge aux environs de Mortagne (Orne).*

Même revue.

— *Nouvelles observations sur la Faune des Vertébrés du département de l'Orne.* In-8°, 8 p. Caen, E. Lanier.

Extrait du *Bulletin de la Société Linnéenne de Normandie.*

— *Notice sur M. Gillet.*

Même revue.

— *Les Campagnols et les Oiseaux de proie dans la plaine d'Argentan.*

Annales de l'œuvre de Notre-Dame des Champs (novembre) et reproduit dans le *Journal de l'Orne* du 14 novembre.

— *Note sur la station du Trapa natans L. à Voré près Rémalard (Orne).*

Le Monde des Plantes

— *Sur un fait de tératologie végétale présenté par l'Arenaria serpyllifolia L.*

Même revue.

— *Notice sur C.-C. Gillet.*

Même revue.

— *Liste de plantes recueillies aux environs de Fresnay-sur-Sarthe, le 4 juin 1896, lors de la réunion des botanistes du Mans et d'Alençon.*

Même revue.

— *Note sur l'auteur de la découverte du Peltaria alliacea L. au Mans. Une lettre de l'abbé Lefrou.*

Même revue.

— *Réunion générale annuelle de la Société historique et archéologique de l'Orne à Vimoutiers, le 29 octobre 1896.*

Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne.

— Article de Bibliographie sur la revue : *Les Sciences populaires*, publiée par M. Vimont.

Même revue.

— *Notice biographique sur G.-C. Gillet et liste de ses travaux scientifiques*. Lecture faite à la séance publique de la *Société historique de l'Orne*, à Vimoutiers. In-8°, 14 p. Alençon, Renaut-De Broise.

Même revue.

LEJEUNE (R. P.), missionnaire au Gabon, originaire de Tournay-sur-Dives.

— *Dans la Forêt*.

Étude publiée par les *Missions Catholiques*.

— *Les Catéchistes de l'Ogowé* (Vicariat apostolique du Gabon).

Même revue.

LECOMTE (R. P. Ernest), préfet apostolique de la Cimbébasie, originaire de Mortagne.

— *La Mission de Sainte-Marie de Bailoundo*.

Les Missions Catholiques.

LETELLIER, conservateur du Musée d'Histoire naturelle d'Alençon.

— *L'Herbe au Chat*.

Bulletin de la Société d'Horticulture de l'Orne.

— *Sur une pomme de terre à tige gigantesque*.

Même revue.

— Extraits du *Boletin de Agricultura Minas e Industria*, publié par le gouvernement du Mexique.

Même revue.

— *Etudes géologiques sur le massif silurien d'Écouves*. In-8°, 56 p. et carte coloriée. Havre, imp. du journal *Le Havre*.

Extrait du *Bulletin de la Société géologique de Normandie*.

— *Sondages pour puits artésiens aux environs d'Alençon*. In-8°, 20 p.

Mémoires de la Société nationale des Sciences naturelles et Mathématiques de Cherbourg et tirage à part.

LE VAVASSEUR (Gustave).

— *Poésies complètes*. Edition entièrement revue et corrigée tome V. *Senilia* ; *Ultima verba*. In-8°, 431 p. Alençon, Renaut-De Broise ; Paris, Lemerre.

— *Les Droits de la femme*. Conférence donnée au Comité auxiliaire des Dames de la Croix-Rouge, le 17 avril 1896, dans

la grande salle de l'Hôtel de Ville d'Alençon. In-8°, 19 p.
Alençon, Renaut-De Broise.

— Article de bibliographie sur l'*Inventaire des Archives départementales de l'Orne antérieures à 1790*, par M. Duval.
In-8°, 12 p.

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

— *A propos d'un gros livre.*

Revue normande et percheronne, p. 65.

— *Les Tourailles.*

La Normandie monumentale, t. I, p. 277-279.

LONGUEMARE (P. DE).

— *Gustave Le Vavas seur (Poésies complètes)*, 5^e volume.

Article bibliographique.

Revue Catholique de Normandie.

MABILLEAU (Léopold).

— *L'église de Saint-Denis-sur-Sarthon.*

La Normandie monumentale, t. I, p. 80-81.

— *La source de l'Orne, les Voves.*

Id., p. 149-150.

MACÉ (Abbé), curé-doyen d'Athis.

— *Chouannerie normande* (Mémoires d'un officier supérieur,
Michel Guesdon). In-8°, 37 p. Alençon, Renaut-De Broise.

Bulletin de la Société historique de l'Orne (2^e Bulletin).

— *Le château de Carrouges.*

La Normandie monumentale, t. I, 151-154.

— *Joué-du-Bois.*

Id., p. 155-156.

— *Le Champ-de-la-Pierre.*

Id., p. 157-158.

— *Le château de Ségrie-Fontaine.*

Id., p. 269-271.

— *Sainte-Honorine-la-Chardonne, la Boderie, Saint-Sau-
veur.*

Id., p. 272-274.

— MALLET (Abbé).

— *L'église Notre-Dame d'Alençon.*

La Normandie monumentale, t. I, p. 41-51.

-- *Le château et l'église d'Essay.*

Id., p. 89-92.

-- *Le château de Sassy.*

Id., t. II, p. 37-40.

MARTONNE (R. DE).

— *Les Poésies de Gustave Le Vavas seur.*

Revue normande et percheronne.

MAUNOURY (Abbé A. F.), ancien professeur au Petit Séminaire de Sées.

— *Histoire ecclésiastique*, par demandes et par réponses depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours, avec cartes, 15^e édition. In-16, 176 p. Paris, Poussielgue.

— *Chrestomathie ou Recueil de morceaux gradués*, tirés des auteurs grecs, à l'usage des commençants. Traduction française ; 6^e édit. In-12, 43 p. Paris, Poussielgue.

— *Criton (de Platon)*. Texte grec et notes grammaticales et littéraires ; 5^e édit. In-18 Jésus, VII-40 p. Paris, Poussielgue.

MÉROUVEL (Charles), pseudonyme de M. Charles CHARTIER.

— *La Rose des Halles*. In-18 Jésus, 283 p. Paris, Dentu.

— *Thérèse Valignat*. 7^e édit. In-18 Jésus, 347 p. Paris, Dentu.

MESSAGER (LE) DE LA BEAUCE ET DU PERCHE ET DE LA BASSE-NORMANDIE. Almanach comique, moral et illustré. Texte et dessins inédits, Orne. Petit in-18, 180 p. Chartres, Langlois.

MILLET (Stanislas).

— *Le Diable de Plœmeur.*

Revue normande et percheronne, p. 53.

— *Vers la lumière.*

Id., p. 119.

MISSÉL DES LIEUX SAINTS, à l'usage du diocèse de Sées. Petit in-16, 570 p., avec vignettes d'encadrement et gravures. Sées, Montauzé.

- f MONOD (Alfred).

— *La Rouvre, des Tourailles à la Roche-Doitre*
La Normandie monumentale, t. I, p. 263-268.

MONSTIER.

— *Vieilles maisons à Vimoutiers.*

La Normandie monumentale, t. II, p. 83-87.

MORIN (A.), aumônier de l'Éducation chrétienne.

— *Le Centenaire des Martyrs de la Lande-Patry, le 11 octobre 1896*. In-8°, 7 p. Sées, imp. V^e Leguerney-Montauzé.

MOTÉY (V^e DU), avocat, directeur politique de *l'Indépendant de l'Orne*.

— Nombreux articles dans l'*Indépendant de l'Orne*.

— *La question des Fabriques. Pourquoi le décret du 27 mars est illégal ?*

Indépendant de l'Orne (Consultation reproduite par la *Semaine Catholique de Sées*, la *Croix de l'Orne* et un grand nombre de journaux catholiques de France).

— *Le château d'Aché.*

La Normandie monumentale, t. I, p. 55-56.

— *Le château de Nonant-le-Pin.*

Id., t. II, p. 43-44.

— *L'église de Saint-Germain-de-Clairefeuille.*

Id., p. 45-51.

— *La Boutonnière.*

Id., p. 52-55.

— *Le château de la Genevraye.*

Id., p. 53.

— *Exmès.*

Id., p. 57-60.

— *Le château d'Argentelles.*

Id., p. 61-63.

MOUCHERON (Comte DE).

— *Sainte Elisabeth d'Aragon, reine de Portugal et son temps.* In-8°, XXIV-230 p., avec une héliogravure et trois dessins. Paris, Firmin-Didot.

— *Essai de l'psychologie.*

Artiste.

— Articles divers.

Revue normande et percheronne.

MOULARD (P.), maire de Sougé-le-Ganelon.

— *Fief et seigneurie de Maleffre en Arçonnay (Sarthe).* In-8°, 107 p. Monnoyer.

Extrait du *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe.*

NANTEUIL (C^{ie} LA BARRE DE).

— *La Papauté et la future guerre européenne.* In-18 Jésus, 106 p. Paris, Plon.

NANTEUIL (M^{me} DE).

— *L'Epoux de la fée en détresse.* In-8°, 95 p. et gravures. Paris, Hachette.

— *Deux frères.* In-8°, 319 p., avec 80 vignettes, par A. Paris. Paris, Hachette.

NIVERD (U.).

— *Peau d'balle*, duo d'étudiants, paroles de Dhod et Leserre. Paris, V. Lory.

NORMANDIE MONUMENTALE ET PITTORESQUE. Édifices publics, châteaux, manoirs, etc. Héliogravures de P. Dujardin. d'après les photographies de Paul Robert et d'Henri Magron. Deux volumes sont consacrés au département de l'Orne, in-folio, texte par MM. Adigard, Appert, abbé Barret, E. de Robillard de Beaurepaire, abbé Burel, W. Challemel, C^{ie} de Contades, abbé Desvaux, abbé Dumaine, L. Duval, Ernult-Descoutures, l'abius de Champville, Florentin-Loriot, Germain-Lacour, abbé Hommey, E. Lecointre, H. Lefavrais, G. Le Vavasseur, L. Mabillean, abbé Macé, abbé Mallet, A. Monod, Monstier, H. Onfroy, V^{ie} Renault du Motey, Schaalek de la Favrie, abbé Rombault, Tournouer. — Le Havre, imp. et librairie Lemale et C^{ie}.

Voir ces noms.

OLIVIER (l'Abbé), vicaire de Bazoches-en-Houlme.

— *Quelques Lichens nouveaux pour l'Orne et la Normandie. Le Monde des Plantes.*

ONFROY (Henry).

— *L'église de la Roche-Mabile.*

La Normandie monumentale, t. I, p. 60-61.

— *Les ruines du château de la Roche-Mabile et la butte de Chaumont.*

Id., p. 62-64.

PECCATE (Louis).

— *Notre-Dame des Frisches*. Essai d'études en prose et en vers, par Louis Peccate, avec une préface de Gustave Le Vavasseur. In-16, 31 p. La Ferté-Macé, imp. V^e Bouquerel.

PERCHE (DOCUMENTS SUR LA PROVINCE DU). Publication trimestrielle paraissant à Mortagne et dirigée par MM. le Comte de Romanet et Tournouer.

Voir : Abbé BARRET, Comte de CHARENCEY, COURTIN, Abbé DESVAUX, DIONNE, Abbé GODET, DE ROMANET, Tournouer.

PERCHON.

Voir AMI DU FOYER, ALMANACH DU PERCHE.

PIEL (Abbé), curé du Mesnil-Mauger.

— *Inventaire historique des actes transcrits aux insinuations ecclésiastiques de l'ancien diocèse de Lisieux ou Documents*

officiels analysés pour servir à l'histoire du personnel de l'évêché, de la cathédrale, des collégiales, des abbayes et des prieurés, des paroisses et chapelles, ainsi que de toutes les familles notables de ce diocèse (1692-1790). Ouvrage précédé d'une introduction sur l'ancien droit ecclésiastique et suivi des tables très complètes des noms cités dans chaque volume, orné de cartes, plans et vues de monuments. 5 vol. in-8°, tome I^{er}, 1^{er}-8^e registre, LXXVI-893 p. ; t. II, 9^e-14^e registre, 791 p. ; t. III, 15^e-21^e registre, 965 p. ; t. IV, 22^e-32^e registre, 907 p. ; t. V, 33^e-43^e registre, 969 p. Lisieux, imp. et lib. Lerebour (1892, 1893, 1894, 1895).

PIERRE (Félicien), docteur en médecine.

— *L'Alcoolisme en Basse-Normandie, ses causes, ses remèdes* (Thèse). In-4°, 66 p. Paris, Maloine.

9 PIERREFEU (G. DE).

— *Le Clergé fin de siècle.* In-18 jésus, XIX-293 p. Paris, Dentu.

PITOU (Charles).

— *Les Libellules.*

Revue normande et percheronne, p. 223.

— *Une fête littéraire au château de Saint-Jean.*

Ibid., p. 353.

PITRAY (M^{me} DE).

— *Le château de la Pétaudière*, illustré de 78 grav., par A. Marie. Nouvelle édition. In-16, 329 p. Paris, Hachette.

POIZAT (Alfred).

— *Paul Harel.*

Revue normande et percheronne, p. 1.

— *Gustave Le Vavas seur.*

Ibid., p. 129-257.

POULAIN (D^r Ernest).

— *Bagnoles-de-l'Orne : Ses sources thermales.* Indications et contre-indications dans le traitement des phlébites. In-8°, 39 p. La Ferté-Macé, Fenard.

PRUNIER (Abbé), supérieur du Grand Séminaire de Sées.

— *Sermon prononcé à la fête annuelle de Notre-Dame des Champs.*

Annales de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Champs (mai et juin).

— PUECH (Émile).

— *Un professeur du XVI^e siècle, Mathurin Cordier, sa vie*

et son œuvre Thèse publiquement soutenue devant la Faculté de théologie protestante de Montauban, en juillet 1896, pour obtenir le grade de bachelier en théologie. In-8°, 125 p. Montauban, Marius Bonneville, 1896.

RENAUDIN et CHARPENTIER.

— *Instruction morale et civique ou les Devoirs et les Droits du citoyen enseignés à l'école primaire*. 5^e édit. In-12. 168 p. Paris, Larousse.

RICHER (Abbé A.).

Voir BEAUDOUIN.

ROBET (M^{lle}), institutrice à Alençon.

— Articles dans *l'Indépendant de l'Orne*, publiés sous le pseudonyme de Louise des Coupe-Genêts.

DE ROBILLARD DE BEAUREPAIRE.

— *Anciennes peintures murales des églises de Basse-Normandie*.

Assises de Caumont, à Rouen, 1896.

ROMANET (Vicomte DE) et Henri TOURNOUER.

— *Histoire du Perche, par Courtin* (suite), publiée et annotée par le Vicomte de Romanet et M. H. Tournouer.

Documents sur la Province du Perche.

Voir Abbé GODET.

ROMBAULT (J.), curé-doyen de Messey.

— *Un élève du collège de Sées*. In-8°, 3 p. Renaut-De Broise.
Bulletin de la Société historique de l'Orne (1^{er} Bulletin).

— Articles de bibliographie.

Même publication.

— *Saint-Evroult au XI^e et XII^e siècles*. In-8°, 14 p. Alençon, Renaut-De Broise.

Même publication (4^e Bulletin et tirage à part).

— *Le château de Varennes*.

La Normandie monumentale, t. I, p. 198.

— *Messei*.

Id., p. 247-248.

— *Saint-Evroult-Notre-Dame-du-Bois*.

Id., t. II, p. 81-82.

SAFFREY (l'Abbé), curé de Sarceaux.

— *Saint Mansuet et son culte*. In-12, 34 p. Argentan, imp. du *Journal de l'Orne*.

— *Les Marais de Baize*. In-12, 19 p.

Extrait de l'*Annuaire d'Argentan*, 1894-1896.

SALLES (Auguste).

— *Nos patois*.

Revue normande et percheronne, 1896, p. 327.

SCHAALCK DE LA FAVERIE (F.).

— *Le Rocher Sainte-Anne. L'ermitage, la légende, l'histoire. La Normandie monumentale*, t. I, p. 181-185.

— *La Fosse-Arthour*.

Id., p. 186-188.

— *La Challerie*.

Id., p. 193-195.

SECOURS MUTUELS (SOCIÉTÉ DE) DES OUVRIERS DE LA VILLE D'ALENÇON. Compte rendu des Assemblées générales (août et octobre 1895, janvier et avril 1896). In-8°, 36 p. Alençon, Herpin.

STUD-BOOK NORMAND. Les étalons de demi-sang rangés par familles (par H. Cousté, commandant du dépôt de Remonte, à Alençon). In-4°, VII-183 p. Alençon, Guy.

SECOURS MUTUELS (SOCIÉTÉ DE) établie entre les cantonniers des chemins vicinaux du département de l'Orne. Compte rendu de l'assemblée générale du 24 mai 1896. In-8°, 64 pages. Alençon, Herpin.

SURBLED (D^r).

— *La vie à deux. Hygiène du mariage*. In-18 jésus, 169 p. Paris, Maloine.

— *La double vue*. In-8°, 12 p. La Chapelle-Montligeon, imp. de l'Œuvre Expiatoire.

Extrait de la *Quinzaine*.

— *L'Imagination. Etude de psycho-physiologie*. In-8°, 24 p. Arras et Paris, Sueur-Charruey.

— *La Volition animale. Etude de physiologie nerveuse*. In-8°, 14 p. Arras et Paris, Sueur-Charruey.

SYNDICAT MÉDICAL DE L'ORNE. Extrait du compte rendu de la séance du 10 novembre 1896, s. l. n. d. In-8°, 3 p.

TOURNOUER (Henri).

— *Notes sur le Prieuré de la Cochère aux XVI^e et XVII^e siècles, d'après des documents inédits*. In-8°, 7 p. Alençon, Renaut-De Broise.

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

Voir Vicomte DE ROMANET.

— *Le culte et les reliques de saint Godegrand.*

Revue normande et percheronne illustrée, 1896, p. 63-64 et 191-192.

TOUROUDE (A.), prêtre de la Congrégation des SS. Cœurs de Picpus.

— *L'Hystérie, sa nature, sa fréquence, ses causes, ses symptômes et ses effets.* Nouvelle édition considérablement augmentée. In-8°, XI-349 p. La Chapelle-Montligeon, imp. de l'Œuvre Expiatoire.

— *Idem.* Nouvelle édition, XI-405 p. Même imprimerie.

TRÉGARO (Mgr), évêque de Sées.

— *Mandement pour le Carême de l'an de grâce 1896.* In-8°. Sées, V° Leguerney-Montauzé.

TURCAN (Abbé R.), ancien supérieur du Grand Séminaire de Sées.

— *Le Directeur des Retraites de Première Communion.* In-16, XIV-277 p. Sées, V° Leguerney-Montauzé.

— *Trois années de persévérance.* 1^{re} année, l'Ancien Testament. In-18 Jésus, XX-521 p. La Chapelle-Montligeon, imp. de la Chapelle-Montligeon ; Paris, Vic et Amat.

UN BAPTÊME DE CLOCHE, au Gué-de-la-Chaine, le dimanche 18 octobre 1896, par J.-C. In-8°, 7 p. Sées, imp. Leguerney-Montauzé.

VANIER (Léon).

— *Silhouettes normandes* (Charles Pitou). *Les Annales de Normandie.* Nonant (Orne). Argentan, imp. du *Journal de l'Orne.* In-8°, 11 p.

VEREL (Charles).

— *Ferrière-la-Verrerie.* In-8°, 113 p. Alençon, Renaut-De Broise.

Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne (1^{er} et 2^e Bulletins).

VEUCLIN.

— *Voyage de Louis XVI en Basse-Normandie* (Notamment dans l'Orne).

Assises de Caumont.

VIA (LA) CRUCIS PER LE ANIMO DEL PURGATORIO. In-32, 19 p. La Chapelle-Montligeon, Stamperia dell' Opera.

VIMONT (E.).

— *Le Puy-de-Dôme et la chaîne des volcans modernes*. In-8°, 33 p. Clermont-Ferrand, imp. Mont-Louis.

— *Observations célestes à faire dans le cours de chaque mois de l'année*.

Les Sciences populaires, revue mensuelle et internationale dont M. Vimont est le directeur.

— Nombreux articles dans la Revue mensuelle *Le Cidre*, dont M. Vimont est le directeur.

— *Almanach de la Ferme, du Poiré, du Cidre et de l'Arboriculture fruitière*, par M. Eugène Vimont, directeur du *Cidre*, avec le concours des principaux écrivains pomologistes et agricoles. In-18, XXXVI-260 p. Paris, Plon et aux bureaux du journal *Le Cidre*, 15, rue Lebrun (Gobelins).

— *Annuaire astronomique des Sciences populaires*.

— Articles dans les *Sciences populaires* et dans *Le Cidre*.

VIMOUTIERS (VILLE DE). Grandes fêtes de bienfaisance des 18 et 19 avril 1896. Cavalcade historique et fantaisiste. Programme des fêtes. Etude historique sur le sujet de la cavalcade. In-12, 16 p. Vimoutiers, E. Leroy.

— *Bénédiction de l'église*.

La Croix de l'Orne et la Semaine Catholique de Sées

JOURNAUX ET REVUES

ayant commencé à paraître en 1896.

Voir le 3^e *Bulletin de la Société historique* de 1896.

LES PETITES AFFICHES DE L'ORNE. A. Orgeval, gérant, rue Saint-Martin, à Argentan. 2 francs par an.

LA DÉPÊCHE DE L'ORNE, journal hebdomadaire, paraissant à Argentan, avec édition spéciale pour Vimoutiers. Directeur : Marius Formage ; rédacteur en chef : M. Huet-Desaunay.

H. BEAUDOUIN, A. RICHER, L. DUVAL,
A.-L. LETACQ.

CHAMPOBERT

Champobert (campus Osberti, d'après un titre de 1158), actuellement réuni à Villebadin, est assis entre les anciennes paroisses, aujourd'hui disparues de Chauffour-sous-Exmes, Barges, Courgeron, Chagny et la commune actuelle du Bourg-Saint-Léonard (1).

La rivière de Barges, grossie de plusieurs cours d'eau qui répandent partout la fertilité, traverse la paroisse, au fond d'une vallée profonde et pittoresque. Elle faisait mouvoir jadis le moulin banal, situé au village de la Sagerie (2). Un canal de dérivation conduisait l'eau de la Barge aux douves et fossés du manoir seigneurial.

(1) Champobert était traversé, dans toute sa longueur de l'est à l'ouest, par un grand chemin appelé *Voie des Orges*, en 1585, puis grand chemin royal, tendant d'Exmes à Trun qui pourrait bien être l'ancien chemin romain (chemin haussé), venant de Vieux (*Aregenus*) et se dirigeant à peu près en ligne droite vers Exmes. Dans ce vieux chemin, sur le territoire de Champobert, on a découvert plusieurs haches celtiques et dans une pièce de terre, en bordure, nommée le *Champ-aux-Maures* (26 juillet 1583), une bague représentant une figure de femme au type oriental. Non loin de là se trouvent : le Champ-des-Cavaliers, du Grand-Camp et de la Bataille, qui autorisent à penser qu'une action guerrière s'est passée en ces lieux.

(2) René Leroy, fermier receveur de la sieurie de Champobert loua pour dix ans à Charles Ledoux et moyennant 80 livres par an, payables aux termes Saint-Jean et Noël, le moulin à blé de la sieurie de Poisley, dit moulin de Follet avec ses ustensiles, ses chaussées, la réserve d'eau du petit vivier, suivant acte au notariat d'Exmes du 18 octobre 1632.

Un moulin à vent, très probablement situé près du village de l'Eglise, fut pris en location, avec le moulin de Follet par les sieurs Chappey et Jardin de Courmesnil, moyennant 50 livres par an, d'un sieur Lallier, sieur de la Mare, fermier général de la terre de Champobert et de Poisley, par acte au même notariat du 7 avril 1643.

Champobert, comptait 28 feux en 1782 et 87 habitants en l'an VIII. Réuni à Villebadin, il avait 148 habitants en 1818 (1).

Les principales familles de la paroisse ont été celles ci-après, au cours des xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles : Corbin, Gautier sieurs de Launay et du Parc, Chauvicourt, Lesage, Pillard, Richer, Masson, Fleury, Follet, Hersent, Meusard, Plessis, Berard, Provost, Blanchet, Chauvin, Degeaut, Marce, Tirefort, Allain, Bernart, Bienvenu, Fontaine, Buisson, Ledoux sieurs des Longchamps et de la Boullaie, Aumont, Baudry, Gallot, Angers, Leroy, Daunou, Girard, Chatellier, Chaumont, Letur, Delisle, Delage, Leblascher, Toutain, Lepas, Loiseau sieur de la Chesnaye, Moisson, Vallée, etc.

Les Levigneux qui ont donné un avocat (21 juillet 1585), un lieutenant du vicomte d'Exmes (4 décembre 1642), un conseiller du roi référendaire en la chancellerie de Rouen (1660). Ils étaient alliés à la famille de Gruel. Les Hantier de la Gaudinière, alliés aux Périer dont il sera parlé ci-après :

II

Le vieux logis de Champobert, bâti au milieu de belles prairies, non loin de la rive gauche de la Barge, comprenait au commencement du xviii^e siècle, un vaste corps de bâtiment avec pavillon composé, au rez-de-chaussée : de cuisine, laverie, salle basse ; au premier étage, d'une grande chambre sur la salle, avec cabinet.

Deux autres chambres régnaient sur la cave et l'écurie contiguës à la maison d'habitation. Les bâtiments d'exploitation étaient : remises, pressoir, étables, bergeries, grange. Tout à côté se trouvait le colombier et une chapelle en ruine (15 décem-

(1) *Annuaire de l'Orne*, année 1818, pages 98 et 99. Les moyennes annuelles des naissances et des décès à Champobert ont été celles ci-après :

De 1685 à 1695 : 5 naissances contre 5, 6 décès.

De 1730 à 1737 : 4,6 naissances contre 5,1 décès.

De 1775 à 1792 : 3,17 naissances contre 3,12 décès.

X Le dépeuplement de notre pays remonte à la dernière moitié du xvii^e siècle et n'a pas cessé depuis lors.

bre 1707). Le tout était entouré de douves encore existantes (1).

La terre et seigneurie de Champobert et de Poisley, consistant en herbages, pâtures, pièces labourables, colombiers, moulins à eau et à vent, manoir, maisons et différentes cours, jardins, prés, droits de forêt, droits sur les hommes et vassaux de la sieurie, rentes, faisances, oiseaux, treizièmes sur le domaine sieffé, droits de paisson et glandée dans les forêts de la Haye d'Exmes et du Fay de Courgeron, bêtes et corvées de harnais, fut prise en location par Daunou, de Silli-en-Gouffern, moyennant un fermage annuel de 2,000 livres et quelques faisances, ainsi qu'en fait foi un bail au notariat d'Exmes du 28 août 1649.

III

L'église de Champobert, située à peu près au centre de la paroisse, à égale distance des villages du Fresne et de la Sagerie, à environ 500 mètres du château, était un édifice sans caractère, aujourd'hui démoli, d'une longueur de quinze mètres environ, orienté de l'est à l'ouest, composé d'une seule nef. Elle était sous le vocable de Saint-Martin et renfermait plusieurs chapelles dont la principale était dédiée à la Vierge.

La paroisse dépendait, au point de vue du culte, de l'archidiaconé d'Exmois, doyenné d'Exmes, dans l'évêché de Sées. Le bénéfice cure était à la présentation du seigneur temporel. Le revenu curial qui était de 336 livres au 23 mai 1623 était évalué à 500 livres à la fin de l'ancien régime.

Nous ne connaissons qu'un immeuble faisant partie du bénéfice, le pré du Jaunet, contenant un hectare, loué le 6 mai 1770. à Joseph Delisle, de Champobert, moyennant 70 livres par an.

IV

Les desservants de la paroisse de Champobert sont ceux ci-après à partir de la deuxième moitié du xvi^e siècle jusqu'à la Révolution.

(1) La tradition veut qu'un prêtre se soit caché assez longtemps au manoir en question pendant la tourmente révolutionnaire. Il y disait clandestinement la messe et célébrait les mariages. C'est ainsi que furent unis, au manoir de la Fauvellière, les familles Le Prevost et Picard d'Exmes qui jouèrent un rôle assez considérable dans la chouannerie normande.

1° M^{re} Marin Corbin (29 mai 1565). Il avait été curé de Chauffour-sous-Exmes vers 1560 ;

2° M^{re} Charles de Bertherye céda à M^{re} Guillaume Corbin, curé de Chauffour, les revenus du bénéfice de Champobert (avant le 28 avril 1594) ;

3° M^{re} Jehan Fontaine, prêtre, originaire de Champobert, cédé aux droits de Guillaume Corbin, toucha les revenus du bénéfice avec son associé honnête homme Jean Lucas (avril 1594) ;

4° M^{re} Etienne Tirefort devint titulaire le 25 avril 1595, avec son associé Christophe Blascher, de Chailloué, et garda la cure jusqu'en 1625, mais il en céda les revenus successivement à : 1° vénérable personne M^{re} Mary ou Marin Bernart (1600-1601) (1) ; 2° M^{re} François Corbin (22 juin 1603) ; 3° M^{re} Guillaume Corbin sus-nommé (18 mai 1605) ; 4° M^{re} Michel Lesaige (16 avril 1608) ; 5° M^{re} Léger Blanche ou Blanchet (1607 à la fin de 1614 (2), M^{re} Guillaume André (16 juin 1617 au 23 mai 1623) (3). Ce dernier titulaire bailla la moitié du revenu curial et de la dime moyennant 168 livres par an. Entre temps M^{re} Ursin Delalande avait été vicaire de Champobert (4 mai 1620). Le curé Tirefort continua d'habiter la paroisse où il était né. Il avait conservé la dime des grains et son successeur en fit l'expresse réserve au profit de celui-ci dans un bail du bénéfice consenti à Charles Ledoux, sieur des Longchamps et à René Leroy, fermier receveur de la seigneurie de Champobert en date du 27 juin 1632 (4).

(1) Celui-ci possédait à Champobert une vergée de terre en pré, au réage des Jardins, acquis de la famille Degeant, une pièce au réage des Clos qu'il rendit à droit féodal au seigneur, le 8 août 1617.

(2) Il possédait à Chailloué, au village de Rydore, seigneurie et aînesse du même nom, un herbage contenant 1/2 vergée, d'une valeur de 30 livres 30 sols, acheté de Nicolas Duvivier et de Hélène-Blanche, sa femme, demeurant en la paroisse de la Briquetière (acte au tabellionnat d'Exmes, du 16 décembre 1614).

(3) A défaut de maison presbytérale, le curé André avait été obligé de prendre en location pour 3 ans, de Michel Ledoux de Champobert, divers bâtiments, jardins et herbages, moyennant un loyer annuel de 27 livres (16 juillet 1617).

(4) Le curé Tirefort possédait : 1° 6 vergées de terre labourable, nommée les Allouettes, assises en la commune de Chagny, sous la Seigneurie du Pin, d'une valeur de 60 livres, acquises d'Antoine Perier, écuyer, sieur du Vivier, par acte au tabellionnat d'Exmes, du 1^{er} février 1629 ; 2° Un pré.

5° M^{re} Guillaume Marce (1622-1670). Comme la plupart de ses prédécesseurs, il était originaire de Champobert et fils de Jacques Marce et de D^{lle} Marie Dufour. Les autres frères et sœurs étaient : M^{re} Maurice Marce, sieur de Mesnil-Guyon, prêtre-chanoine en l'église cathédrale de Sées (1643-1665) ; 2° M^{re} Adam Marce, sieur des Hayes ; 3° D^{lle} Renée Marce, épouse, puis veuve du chevalier Christophe de Guerpel, sieur de la Fauvellière ; 4° M^{re} Marin Marce, sieur de la Poterie, président au grenier à sel d'Exmes (1665). Le curé Marce avait joui du bénéfice cure de Gisnay de 1610 à 1622 (1) ;

situé en la même paroisse, nommé le pré de Launay, dépendant de la sieurie de la Cochère, acquis le 12 février 1612, de Jacques Cochon, écuyer, sieur de la Fosse, demeurant à Courgeron. On trouve encore à Champobert, à la date du 22 juin 1605, un sieur Eloy Tirefort, prêtre, qui paraît être le frère d'Etienne.

Le 5 septembre 1631, Tirefort en présence des principaux habitants de Champobert, savoir : Antoine Périer, écuyer, sieur du Vivier, Gilles Legoux, avocat, sieur de la Boullaie, Charles Ledoux, sieur des Long-champs, Martin Degeant, René Leroy, Pierre Lesage, Pierre Hersent, Thomas Tirefort, Germain Tirefort, Jacques Letur, Nicolas Hersent, Robert Tirefort, Jean Lepas, Jean Lesage, fils Clément, Pierre Follet, Henry Letur, Julien Daunou, Lambert Hersent, donna à la fabrique 300 livres, constituées en 21 livres, 8 sols, 6 deniers de rente hypothèque annuelle à prendre sur tous ses biens, sis à Champobert, avec faculté pour ses héritiers d'éteindre la rente en remboursant le capital ci-dessus, à la charge que le donateur, ses parents et amis participeraient aux prières dites journellement en l'Eglise paroissiale. La fabrique devait fournir un prêtre pour faire le service. Ce prêtre devait recevoir du trésor ses émoluments, un calice et des ornements. Les paroissiens acceptèrent la donation aux conditions stipulées.

(1) Il possédait à Champobert : 1° Une maison, au village de l'Eglise, d'une valeur de 24 livres, 40 sols (11 juillet 1628) ; 2° Une vergée de terre labourable, au réage de la Cousture, valant 15 livres (17 septembre 1628) ; 3° Une autre pièce labourable, réage du Tremblay (19 septembre 1628) ; 4° Une maison, au village de la Sagerie (15 janvier 1629). Il était propriétaire en la franche bourgeoisie d'Exmes, d'un herbage nommé le Pied-du-Val, qu'il vendit à M^{re} de Guerpel, son beau-frère, moyennant 100 livres et 40 sols, le 22 août 1640. Il avait acheté de Nicolas Hersent, trésorier de l'Eglise de Champobert, la pièce du Champ-du-Moutier, léguée à la fabrique par D^{lle} Isabeau Fleury, moyennant un prix de 35 livres, convergies en une rente hypothèque de 50 sols (16 avril 1630).

Pendant l'administration du curé Marce, la fabrique paroissiale reçut plusieurs donation savoir :

1° M^{re} Guillaume Levigneux, licencié ès lois, avocat, bourgeois d'Exmes, demeurant à Champobert, donna 15 sols de rente hypothèque à prendre sur divers particuliers, par acte du 13 décembre 1628 ;

2° D^{lle} Isabeau Fleury, de Champobert, légua le 20 janvier 1629, au trésor représenté comme il vient d'être dit *suprà*, une demi-acre de terre

6^e M^{re} Guillaume Degeant; originaire de Champobert (1670-1672). On le retrouve curé à la Briquetière de 1678 à 1694 ;

7^e M^{re} François Samson (1672-1700). Il décéda curé de Champobert, à l'âge de 67 ans et fut inhumé dans l'Eglise, le 6 janvier 1700 (1) ;

8^e M^{re} François Malbiche (1700 à 1709). Il avait été curé de Chauffour-sous-Exmes de 1585 à 1586 ;

9^e M^{re} Charles ou Henry de la Pallu, écuyer (1709 au 12 avril 1711) ;

10^e M^{re} Leclerc (12 avril 1711 à mars 1712) :

11^e M^{re} Jean de Vilade, conseiller du roi, assesseur aux vicomté et baillage d'Exmes et de Trun (14 mars 1712 au 13 novembre 1735, jour de son décès) (2).

sise à Barges, réage du Champ-du-Moutier, à la condition d'être inhumée dans l'Eglise. La fabrique faisait dire à son intention quatre messes basses chaque année.

Le titulaire du bénéfice lui-même, « mû de piété et de dévotion, reconnaissant qu'il n'y avait aucun presbytère à Champobert pour y servir de demeure aux curés de la paroisse, » fit donation entre vifs à M^{re} Jean de Vieuxpont, seigneur de Champobert, Poisley, etc., de plusieurs aîtres de maisons, avec cour, jardin, pré, le tout se tenant, assis partie sur Champobert et le surplus sur la paroisse de Courgeron, joutant le douit et l'issue du village de la Fontaine. Il fit, de suite, la délivrance des maisons et des terres entre les mains du seigneur qui les accepta. Ces biens devaient être unis au corps du bénéfice cure, à perpétuité. Les prêtres, ses successeurs, devaient payer les rentes et charges seigneuriales mises à la charge des immeubles, dépendant de la sieurie de Poisley. Le donateur demandait en récompense, une messe basse, le mercredi de chaque semaine de l'année (16 décembre 1632).

(1) Par contrat passé devant Jouis, notaire à Exmes, le 9 avril 1682, M^{lle} Marie Périet de Bellemare, fille de René Périet de Champobert, donna au trésor de la paroisse, 15 livres de rente hypothèque, au denier 20, à la charge par le curé du lieu, de célébrer annuellement 20 messes avec un *libera*, savoir : tous les premiers samedis du mois, toutes les vigiles des cinq fêtes de la Vierge, et la vigile de la Saint-Martin. Sur cette somme totale le curé devait percevoir 10 livres payables le 24 mai de chaque année, jour du décès du sieur Périet et le surplus, 5 livres, devait revenir au trésor.

Le curé Samson avait institué pour son exécuteur testamentaire M^{re} Paul Osber, chanoine régulier de l'ordre de Prémontré, prieur de Chagny. Le frère du défunt. Jean Samson, écuyer, sieur de la Villière, demeurant en la paroisse de Geffosse, en Bessin, intenta un procès au prieur. Outre ses meubles, le curé Samson possédait diverses créances sur particulière s'élevant à 115 livres et quelques bestiaux. On finit par transiger et le sieur de la Villière accepta la succession de son frère et paya 98 livres 10 sols au prieur de Chagny (13 et 15 mai 1700).

(2) L'un des héritiers du curé de Vilade, fut Jean-Jacques de Vilade, sieur de la Pantellière, archer garde en la prévôté générale des Monnaies

Quelque temps après la mort du curé de Vilade on démolit en entier le chœur de l'église de Champobert qui menaçait ruine. Cette église perdit, par suite, sa bénédiction, les offices se firent à l'église de Courgeron par ordre de l'évêque de Sées (1).

12° M^{re} François-René de Souvigny, écuyer (1735 au 6 janvier 1774, jour de son décès). Il fut inhumé dans le chœur de l'Eglise nouvellement reconstruite (2) ;

13° M^{re} André Bernier (1774 à la fin de 1794).

Il était vicaire à Courmesnil, le 19 novembre 1769. L'abbé Bernier accepta, à la Révolution, la constitution civile du clergé (3).

de Paris et maréchaussée de France, demeurant en la paroisse de Montormel. A ce titre il vendit au curé de Souvigny, une acre en pré, nommé les Tertres, assise à Champobert et moyennant un prix de 150 livres en principal, payé dès avant la réalisation de l'acte.

(1) Baptême de Pierre Corbin, fils de Guillaume et de Marie Regnault, par le curé de la Briquetière dans l'Eglise de Courgeron (8 novembre 1736), aux archives communales de Villebadin.

(2) Il possédait à Champobert, une demi-acre labour, réage des Courtes-Pièces, valant 103 livres (16 mars 1742) ; à Courgeron, la terre de Courgeron, consistant en cour, nommée le Fruitier, édifiée de corps de logis, écurie, grange, pressoir, étables, remises, l'herbage de Sous-la-Maison, le Firmont, le pré et le castel Fontaine, le pré de la Vigne, et des rentes hypothèques s'élevant à 18 livres, 4 sols, 6 deniers et une poule qu'il vendit pour le prix de 12,000 livres à M^{re} Martin de Souvigny, sieur de Tourville, demeurant à Exnies, le 8 janvier 1753. La propriété vendue était située dans les paroisses de Courgeron, Champobert et Exmes ; elle relevait des seigneuries des dits lieux et du Domaine Royal. Les rentes seigneuriales dues aux religieux de Silli se montaient à 8 livres, 6 sols, 9 deniers ; celles payées au fief de Poisley, s'élevaient à 30 sols.

Le 28 novembre 1747, le curé de Champobert au nom et comme exécuteur des volontés de M^{re} Philippe Serent, ancien curé de Villebadin, décédé, fit donation au trésor de Champobert représenté par Guillaume Corbin, trésorier, de 400 livres au principal, à la charge de faire célébrer à l'intention du défunt, de ses parents et amis, 2 messes basses par mois, une messe le 15 octobre de chaque année et encore une messe à la Toussaint. Le capital fut versé de suite au trésor qui le prêta à M^{re} Hierosme de Souvigny, sieur de Courgeron, qui créa sur ses biens au profit de la fabrique une rente annuelle de 20 livres.

Le curé de Souvigny était encore créancier sur un sieur Louis-Claude d'Epiney, écuyer, demeurant en la paroisse de Couvin, d'une somme de 500 livres (25 avril 1770). Nul doute que le curé de Souvigny n'ait aidé de ses deniers à la reconstruction de son église. Il fit, en tous cas bâtir en l'année 1727, le presbytère qui existe encore aujourd'hui.

(3) S'il faut en croire une tradition orale paraissant digne de foi, le curé Bernier aurait pendant la période révolutionnaire, soulevé les paroissiens de Champobert contre leur seigneur, M^{re} du Bouillonney. Bientôt un

V

Les terres de la paroisse de Champobert, dans le baillage, la vicomté et la sergenterie d'Exmes, étaient tenues, sous l'ancien régime des fiefs ci-après :

1° Un quart de fief, relevant du roi, sous Hiesmes, tenu par M^{re} du Bouillonney, seigneur et patron de Champobert (1782).

Ce fief dont on ne connaît pas exactement la superficie s'étendait dans les villages des Courtils, de la Hersentière, de la Billardièrre, du Fresne, du Moutier, de la Nolas, de la Corbinière et sous les aînesses du Fresne, de la Hersentière, des Courtils, de la Motte et les ténements des Courtils et du Pinterel.

L'importance territoriale de cette sieurie, comparée à celle de Poisley ci-après était dans la proportion de 4 à 1.

Les vassaux faisaient à la seigneurie 3 livres, 6 deniers en argent, 4 gelines et le tiers de quatre gelines, trois poulardes grasses, le tiers de trois boisseaux de froment et 72 œufs, plus 5 sols de rente à la sieurie d'Argentelles (1).

2° Un quart de fief, nommé Poisle ou Poisley, tenu du roi sous Hiesmes, à cause du fief de Saint-Léger, par le seigneur de Champobert, sujet primitivement à 8 boisseaux de froment envers le domaine, ne consistait qu'en domaine fleffé montant à 91 acres et un quart dont 56 acres en 6 aînesses et 35 acres en plusieurs ténements, soumis avec les terres du fief principal à la

revirement d'opinion se produisit contre le desservant qui ne se crut plus en sûreté, à l'autel ou au confessionnal, qu'avec un fusil et deux pistolets chargés.

(1) Dans le cours de l'année 1607, les habitants de Champobert avaient été condamnés à garder la forêt du Fay de Courgeron, suivant sentence rendue en la juridiction des eaux et forêts d'Argentan « comme usagers » et ce à la poursuite du sergent Jean Hays et en la présence des paroissiens de Courgeron. Le 11 décembre de la même année ils se réunirent, constituèrent un mandataire pour en appeler de la sentence en question et portèrent l'affaire devant le procureur de la Cour du Parlement de Rouen, soutenant qu'il y avait à Champobert *un fief distinct et séparé*, non réuni à celui de Champobert, appelé le fief de Poisley, dont les tenants étaient usagers du fay de Courgeron. Ils prétendaient n'être ni tenants, ni usagers, affirmant que s'ils y étaient, ils y renonceraient, ajoutant qu'il était juste que les usagers y fussent tenus comme dans les forêts. Ils finirent par avoir gain de cause.

rente de 13 livres, 4 sols, 1 denier, 5 chapons, 20 poules et 210 œufs. Les principales aïnesses étaient celles de Fligny, de Launay, de la Chauvignière, de la Sagerie et le tènement des Courtils, le tout assis dans les hameaux des Courtils, de l'Eglise, de la Sagerie, de Launay et des Fontaines (1) :

3° Une extension de la sieurie du Pin pour la pièce labourable des champs Robert ;

4° Une extension de la sieurie de Courgeron sur des immeubles vendus le 6 février 1629, à M^e Adam Marce, avocat, sieur des Hayes, demeurant à Argentan, situés au village de la Sagerie ;

5° Une extension de la sieurie de Barges pour la pièce des Mortes-Terres ;

6° Une extension de la sieurie de Villebadin, pour partie de l'herbage du Caquevet ;

7° Une vavassorerie, dite fief Chevalier. comprenant : cour, jardin, édifiés de maison, nommée les Champs-Guillebert, sujette, avec autres héritages, à 10 sols, 1 géline, et 10 œufs de rente.

Il y avait donc à Champobert deux fiefs distincts ; celui de Champobert et celui de Poisley. Ce dernier, de minime importance, a été possédé pendant une longue suite d'années, par la famille Périer et jusqu'à la fin du xvi^e siècle, époque de sa vente au sieur de Vieuxpont ci-après (2) :

VI

Le plus ancien titre concernant la seigneurie de Champobert est un aveu du 20 avril 1446, rendu à l'abbé de Saint-Sever.

(1) Le propriétaire du fief de Poisley, prétendait que les 8 boisseaux de froment perçus au profit du Domaine, étaient créés pour droits et usages, dans les bois de la Haye d'Exmes, défrichés par le roi pour le service de son haras du Pin. Il justifia de la vérité de ses assertions de sorte que cette rente se trouva éteinte ou hors d'état d'être servie puisque la cause ne subsistait plus. (Archives de l'Orne. Registre contenant état de tous les fiefs mouvant du Roi à cause du Domaine d'Argentan et possédés par des seigneurs particuliers, *verbo* Poisley).

(2) Pour plus amples renseignements sur la famille Périer le lecteur voudra bien se reporter à mon article Chauffour-sous-Exmes, paru dans le Bulletin, au cours de l'année 1895.

Le fief passa ensuite aux mains de la famille de Corday et fut vendu par Guillaume de Corday, sieur de la Bretonnière, le 29 septembre 1582 à haut et puissant seigneur M^{re} Pierre de Vieuxpont (*de veteri ponte*), chevalier de l'ordre du roi, gentil-homme ordinaire de sa vènerie, conseiller et premier maître d'hôtel de Monseigneur le Comte de Soissons, chevalier, seigneur de Champobert, Poisley, Scorpain, ou Escorpain et de Fatonville, au baillage de Rouen, fils puiné de Guillaume de Vieuxpont, troisième du nom, seigneur de Chailloué, Morteaux et Mesei, fils lui-même de Jean de Vieuxpont et d'Anne d'Annébaut. Ce Guillaume avait épousé D^{me} Madeleine de la Bertherie, dame de la Saucière, fille de Guillaume de la Bertherie, seigneur du Hamel et de Jacqueline Mallart.

Pierre de Vieuxpont acheta, échangea et réunit au domaine seigneurial les immeubles ci-après, assis à Champobert, les Buissonnières, les Closaiges, le Buisson, les Jardins, les prés, les Croupes, les Carrés, les Acres-Hureaux, le pré aux Lepas, le pré Degeant, le Clos, les prés Duhamel, le Glatigny, le clos Vieux, le grand clos, puis le parc du Caquevet ou Calvaire, d'une valeur de 2,900 livres, situé dans la paroisse de Champobert, Barges et Villebadin (1).

De concert avec M^e Pierre Billard, sénéchal des terres de Normandie, appartenant à la princesse de Soissons, fille de François de Bourbon et de la princesse, sa mère, décédée, et en vertu de procuration passée devant les notaires du Châtelet de Paris, le 26 novembre 1603, de Vieuxpont, loua à Michel Mahot, bourgeois d'Argentan, la noble terre et seigneurie de Cui, Le Jardin, Habloville et Giel, moyennant un fermage annuel de 2,600 livres (acte au notariat d'Exmes du 26 décembre 1603) (2).

(1) La famille de Vieuxpont, branche de Chailloué, possédait à Marmouillé le plein fief de Marmouillé et de Vieuxpont réunis au marquisat de Nonant. Le domaine non fleffé de ces deux seigneuries comprenait un moulin à eau banal, sur la rivière le Dou, nommé le Cohardon, 135 acres de terres de différentes natures, en plusieurs pièces, sur l'une desquelles était bâti le manoir seigneurial. Le domaine fleffé se montait à 350 acres, soumis aux rentes ci-après pour le fief de Vieuxpont : 15 livres, 15 sols, 6 deniers, 2 chapons et 50 œufs. Les deux flefs s'étendaient dans les paroisses de Marmouillé, Nonant et Montmarcey. Cette très ancienne propriété était exempte de charges envers le Domaine royal. (Etat des flefs. Voir *suprà*).

(2) Pierre de Vieuxpont quittait peu son château de Champobert et faisait administrer les propriétés de sa seconde femme, situées en Picardie,

VII

La famille de Vieuxpont était nombreuse et illustre à cette époque, Pierre de Vieuxpont avait deux sœurs et quatre frères.

1^o D^{lle} Louise de Vieuxpont, épouse : 1^o de Geoffroy de Lyée, seigneur de Belleau en Auge et de Courtonne ; 2^o de Jean Gillain, seigneur de Saint-Marc près Mortagne ; 3^o En 1589, de Louis de Lombelon, seigneur des Essarts ; 4^o de Jacqueline de Montis, seigneur de la Morandière. Elle eut la tutelle de ses enfants mineurs (28 juillet 1596) ;

2^o D^{lle} Catherine de Vieuxpont, épouse, puis veuve de M^{re} Jehan de Mauger, sieur du fay Goussainville et de la Forêt-les-Houdans. Son fils, Louis de Mauger, sieur des mêmes lieux, épousa au manoir du Pin, le 10 novembre 1611, D^{lle} Jacqueline de Pierre, fille de feu Jehan de Pierre, écuyer, sieur du Pin et de D^{lle} Marguerite de la Mihardière. La Dame de Mauger donna à son fils 400 livres en avancement d'hoirie. Le mariage fut célébré du consentement de M^{re} Gilles de Vieuxpont, oncle maternel du sieur du Fay, porteur de la procuration de M^{me} de Mauger, en présence de l'Evêque de Meaux ci-après, de Pierre de Vieuxpont de Champobert, de M^{re} Louis de Pierre, écuyer, sieur de Chagny, de Gilles de La Pallu, écuyer, sieur des Pantouillères, de René Malard, écuyer, sieur de la Norgère, de Gilles de Mauger, écuyer, sieur de la Forêt et de Pierre de la Pallu, écuyer, sieur du lieu tous proches parents.

Les frères de Pierre de Vieuxpont, étaient :

1^o M^{re} Gabriel de Vieuxpont, chevalier, seigneur de Chailloué

par des mandataires, ainsi qu'en témoignent trois procurations données au notariat d'Exmes, au cours des années 1607 et 1609.

De Vieuxpont souvent constitué juge et arbitre de procès touchant l'honneur entre nobles et roturiers (31 octobre 1611) était un défenseur convaincu de ses privilèges. A ce titre il plaida avec le seigneur de Gisyay. Le litige remonte à l'année 1606. De Vieuxpont patron, à cause de sa terre de Champobert, du lieu de Champobert, Poisley et saint Anastaise de la Briquetière, prétendait faire tenir les plets de Champobert au presbytère de Gisyay. Jehan de Champin combattit cette prétention. Le procès porté devant la juridiction du baillage d'Argentan et gagné par de Vieuxpont fut appelé à la Cour de Rouen. Sur ces entre-faites une transaction intervint et Champin consentit à faire droit à la demande de son adversaire.

et de Saint-Pierre, en Caux, chevalier de l'ordre du roi, premier gentilhomme de sa fauconnerie, époux de Françoise de Banves, fille de Charles de Banves, seigneur de Courtenant et de Charlotte de Guéry. De cette union naquirent : 1° D^{lle} Dieudonné de Vieuxpont, morte jeune ; 2° Et D^{lle} Charlotte de Vieuxpont, dame de Blérencourt, héritière de Chailloué, d'Annebault et de Saint-Pierre-le-Vigor. Elle épousa, le 15 mai 1600, Bernard Potier, seigneur de Blérencourt, gouverneur de la ville et du château de Fougères en 1598, gouverneur de la cavalerie légère de France, gouverneur de Langres, le 13 octobre 1602, bailli de Couci, le 10 novembre suivant, gouverneur de Pont-Audemer, le 7 août 1605, lieutenant général de la cavalerie légère de France, mort en 1662. Charlotte de Vieuxpont qui était très instruite, mourut au Plessis-Piquet, en 1645, sans enfants, laissant sa succession à ses oncles Pierre et Auffray de Vieuxpont ;

2° M^{re} Auffray-Auguste de Vieuxpont, chevalier, seigneur de Mesles, épousa D^{lle} de Lyée, dame de Chagny, fille de Jacques de Lyée, seigneur de Tonnancour. Suivant un autre manuscrit, il épousa Catherine de Rotron, dont il eut Bernard de Vieuxpont, tué en duel, en 1660 et Françoise de Vieuxpont, décédée sans postérité.

3° Révérend père en Dieu, M^{re} Jehan de Vieuxpont, évêque de Meaux, abbé de Saint-Cler et de Saint-Jean de Falaise, aumônier du Roi (1).

4° M^{re} Gilles de Vieuxpont, chevalier de Malte en 1575, commandeur de la Croix, en Brie, grand hospitalier de Malte.

(1) Une tante de l'évêque de Meaux et d'Auffray de Vieuxpont, D^{lle} Marie-Marguerite de Vieuxpont, veuve de M^{re} André Leloyer, vivant écuyer, chevalier de l'ordre du roi, baron de la Haye-Pesnel, demeurant à Champobert, donna le 18 juillet 1593 à la fabrique de sa paroisse, deux pièces de terre, assises à Barges, plus 50 écus sol pour faire dire des messes et un service, plus 20 écus pour faire une chasuble. Elle accorda encore 5 sols une fois payés à chacune des églises où l'on avait l'habitude d'aller en procession aux Rogations. Elle stipula que son corps serait inhumé dans l'église de Champobert, au chancel, devant l'autel de la Vierge. Elle laissa au curé Martin Huart 6 écus pour prier pour elle et nomma ses deux neveux sus-nommés pour ses exécuteurs testamentaires (1583-1593). Elle possédait à Champobert une vergée et demie de terre au réage des Gréaux, d'une valeur de 9 écus 40 sols astreinte avec d'autres héritages à 23 sols 4 deniers, la tierce partie de 4 gélines et 20 œufs de rente seigneuriale (20 mai 1586).

Pierre de Vieuxpont contracta deux mariages :

1° Il épousa D^{lle} Catherine de Dampierre, fille de René et de Jacqueline de Bellay, dame de la Chesnellière ;

2° Il épousa en juin 1606 D^{lle} Esther de Poix, veuve de François de Borgues, vicomte de Berneuil, et fille de Jean, seigneur de Séchelles et de Jacqueline de Roissy.

Du premier lit il eut :

1° D^{lle} Catherine, fille d'honneur de la Comtesse de Soissons, mariée le 14 février 1653 à Jehan de Sabrevois, seigneur D'Escluzelles, gouverneur de Dreux ;

2° Et Jean de Vieuxpont ci-après qui continue la filiation.

Du second lit naquirent :

1° D^{lle} Louise qui épousa : 1° M^{re} Louis d'Oinville, baron d'Ouetteville dont elle eut Jeanne-Marie d'Oinville, mariée à Jean de Tesson, seigneur de Bellegand ; 2° et le marquis de Besançon.

2° D^{lle} Renée de Vieuxpont, fille d'honneur de la reine-mère de Louis XIV, et qui épousa le 23 janvier 1639 Charles d'Ailly, baron d'Annery, maréchal de camp et conseiller d'Etat d'épée.

Jean de Vieuxpont, seigneur patron de Champobert, Poisley, la Grande-Bretesche, gouverneur général pour le roi du fort de pierre Châtel-sur-Rhône (1^{er} février 1625), aide de camp aux armées de Sa Majesté, capitaine d'une compagnie de gens de pied (1596-1640), épousa D^{lle} Madeleine de Lyée dont il n'eut pas d'enfant. Sa veuve se remaria le 3 août 1642 à Arnoul de Braques troisième du nom, seigneur de Nolhart et de Châteauevert, né le 6 avril 1617. Il fut assassiné le cinquième mois de son mariage et inhumé dans l'église de la Merci le 27 décembre. Sa veuve, enceinte, eut un fils qui mourut peu après sa naissance. Elle épousa en troisièmes noces Gautier de Coste, seigneur de Calprenède, demeurant à Saint-Jean proche Lisieux et conserva l'usufruit de la terre de Champobert (1).

(1) Les questions de préséance et de droits honorifiques ont été la cause de procès sans nombre entre les seigneurs sous l'ancien régime. Nous avons vu plus haut le litige entre Pierre de Vieuxpont et le seigneur de Gisnay. Voici un procès entre le même Jehan de Champin et Jehan de Vieuxpont et qui ne semble pas avoir plus d'importance que le premier. Depuis trois ans Jehan de Vieuxpont voulait mettre une ceinture de ses armes et écussons autour de l'église de Gisnay, au dedans et au dehors, comme patron

Jean de Vieuxpont possédait la charge de premier avocat au grenier à sel d'Exmes qu'il vendit moyennant 1.536 livres, le 7 novembre 1638, à M^r Gilles Legoux, avocat, licencié ès-lois, demeurant à Champobert.

Au cours de l'année 1626 il vendit à M^r François Dufour, écuyer, sieur du Marchet, demeurant en la paroisse de la Briquetière, la vavassorerie noble de Saint-Anastaise ou Sainte-Anastasia de laquelle était aumôné le bénéfice cure du dit lieu. Le nouveau propriétaire acquérait ainsi le droit de présentation, avec tous les droits, honneurs, franchises et libertés admis en pareil cas. La vente eut lieu moyennant 100 livres.

Peu de temps avant sa mort Jean de Vieuxpont chargea M^r Claude de Beauvais, chevalier, seigneur de la Tour, demeurant à Paris, près l'hôtel de Guise, de traiter au mieux de ses intérêts « de la récompense du service de gouverneur des forts de pierre Châtel et de capitaine d'une compagnie de gens de pied (21 avril 1640) » (1).

de cette église, à cause de la terre et sieurie de Champobert. Le sieur de Gisnay s'y opposa prétendant que le droit de ceinture lui appartenait comme seigneur de Gisnay, disant que le droit de patronage et de présentation au bénéfice de cette paroisse avait été donné et aumôné par ses prédécesseurs aux abbés et religieux de Saint-Sever, desquels le feu sieur de Vieuxpont avait fait acquêt du dit patronage avec la sieurie de Champobert. Au moyen de ces don et aumône, les honneurs et droit honoraires étaient toujours demeurés au seigneur de Gisnay. Ces droits honoraires ne pouvaient appartenir aux abbés de Saint-Sever ; Champin ou ses auteurs n'avaient pu en perdre le bénéfice en leur abandonnant le droit de présentation à la cure.

De Vieuxpont, d'autre part, soutenait que le patronage était réuni à son fief de Champobert par le moyen d'une vavassorerie dite de Saint-Sever, assise à Gisnay, consistant en jardin, près circonvoisins du presbytère et autres terres adjacentes qui devaient lui faire 39 sols de rente seigneuriale par an, allant à la sieurie de Champobert. Aussi pour éviter un long procès et sur les conseils de leurs amis communs consentirent-ils à transiger. Par acte du 19 décembre 1632 au notariat d'Exmes, de Vieuxpont transporta au sieur de Gisnay la vavassorerie en question avec les rentes à elle dues, les droits de patronage de l'église de Gisnay et, au surplus, tous les droits lui appartenant à cause du patronage. La vavassorerie devait être incorporée et réunie au fief de Gisnay dont les seigneurs en avaient fait don primitivement aux abbés de Saint-Sever. La cession fut faite moyennant 1400 livres payées comptant.

(1) Outre sa fortune immobilière Jean de Vieuxpont possédait des rentes sur particuliers entr'autres : 1^o une rente de 75 livres sur son beau-frère M^r D'Escluzelles (21 février 1640) ; 2^o une faisance annuelle de 800 livres de foin sur un sieur Lafosse, de la paroisse de Dampierre au Perche, pour flèffe

VIII

Aux termes d'une sentence du 18 mars 1654, la terre et seigneurie de Champobert fut décrétée sur M^{re} Jehan de Vieuxpont ou sa succession. Le 11 mai 1656 eut lieu l'adjudication au profit de M^{re} François du Bouillonney, seigneur de la Boutonnière, Fligny, Champobert et Poisley, patron de Champobert, Gisnay et la Briquetière. Les treizièmes du prix d'acquisition furent payés à l'abbaye de Saint-Sever, selon un état de deniers du 22 juin suivant.

Cependant à la date du 23 août 1680, le procureur du Roi présenta requête, réclamant pour la Couronne la foi et l'hommage de la terre de Champobert. Un jugement intervint et François du Bouillonney fut déchargé de cette demande. Le fief fut reconnu de la mouvance et censive du couvent de Saint-Sever et non du Roi.

Près d'un siècle après, Louis-Charles de Bourbon, comte d'Eu, prince souverain de Dombes, fit, à la date du 4 juillet 1769, signifier, par ministère de Pillou, huissier à Argentan, à M^{re} François du Bouillonney, seigneur de Champobert, ancien capitaine au régiment de Soissonnais, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, demeurant ordinairement à Champobert, la teneur d'un jugement rendu par les commissaires du Roi, à la requête du procureur général près la Cour des Comptes

de 2 pièces de terre sises au village de la Hullotière ; 3^e une rente de 90 livres 15 sols hypothèque due savoir : à concurrence de 50 livres par Jehan de Champin, seigneur et patron de Gisnay et de Champhaut et 40 livres 15 sols à la charge de François Dufour, sieur du Marchet, de Jehan Dufour, écuyer, sieur de Courgeron, de Jacques Dufour, écuyer, sieur du Gast, conseiller du roi, lieutenant général civil et criminel du Bailli d'Alençon aux vicomtés d'Exmes et d'Argentan. Il transporta le 16 janvier 1640 ces 90 livres à Nicolas Ango, sieur de la Chèze, bourgeois d'Argentan, moyennant un prix de 1300 livres.

Les armes des Vieuxpont sont : d'argent à 10 annelets de gueules. Supports : 2 levrettes au naturel accolées de gueules, bordées, clouées et armées de gueules. Cimier : une tête de Mauro au naturel, bandée d'argent. Devise : Sur ce Vieuxpont je me repose.

Nous devons une partie des renseignements sur la famille de Vieuxpont à M. Vérel, propriétaire à Nonant-le-Pin, qui a bien voulu nous communiquer une généalogie fort bien faite de cette maison, extraite des dossiers bleus (volume 668. — Dossier 17.791. — N^o 30.213. Fonds français. — Titre Vieuxpont). Nous lui en adressons ici tous nos remerciements.

de Paris, en date du 30 août 1768. Du Bouillonney y répondit, soutint, avec preuves à l'appui, que la terre de Champobert relevait de l'abbaye en question et non des vicomtés d'Exmes et d'Argentan. Il finit par gagner son procès (1).

IX

Les Du Bouillonney

François du Bouillonney, acquéreur de la terre de Champobert était le second fils de M^{re} Jacques du Bouillonney, chevalier de l'ordre du Roi, baron de Mireville-en-Caux et de Gaullières, seigneur de la Boutonnière, Malnoyer, Montchauvel, Le Bouillonney, Orgères, le Vivier, Saint-Basile, Cropus, Le Mesnil d'Occaignes et Asprémont, conseiller du Roi, capitaine de 50 hommes d'armes de ses ordonnances, et de D^{lle} Marie Le Conte de Nonant. Il est l'auteur de la branche de Champobert, seule existante aujourd'hui. Son frère, Charles, continua la branche aînée de la Boutonnière et son autre frère, Félix, fut l'auteur de la branche d'Orgères et de Saint-Pierre-Azif (2).

Il épousa, par contrat passé à Rouen le 18 mai 1652, D^{lle} Madeleine du Fay, fille d'Osias, chevalier, et de noble dame Suzanne Le Conte de Nonant. Elle mourut à 33 ans et fut inhumée dans le chœur de l'église de Champobert, le 20 octobre 1665.

Il épousa en secondes noces, le 25 octobre 1669, noble dame Fourmy, fille de M^{re} Antoine Fourmy, écuyer, gentilhomme de son Altesse Royale, et de noble dame Madeleine de Pelcerf, de la Ville d'Alençon, veuve d'Isaac des Portes, chevalier, seigneur de Vauguimont.

Devenu veuf, de nouveau, il contracta le 4 janvier 1689, à Champobert, alliance avec D^{lle} Marie-Félice de Ruppierre, fille de feu Guillaume, chevalier, seigneur baron de Survie et du Buisson, et d'Antoinette de Mauvoisin, de la maison de Ville-

(1) Déclaration de titres reçue par M^{re} Louvel, notaire à Exmes, le 18 août 1769.

(2) François Du Bouillonney possédait à Champobert la ferme de la Billardièrre comprenant : 1^{re} L'herbage du Caquevet édifié de maisons ; 2^{re} le clos Leillu, les champs Follet et les Chennevières ; 3^{re} les Grouettes ; 4^{re} les champs du Renbourg, les Grès, les Carrés, les prés Hersent, le tout loué à Michel Lesage, moyennant 420 livres par acte au notariat d'Exmes du 3 décembre 1672.

badin. Comme tous les membres ci-après de la famille du Bouillonney elle fut inhumée dans le chœur de l'église de Champobert, le 10 septembre 1705.

Son mari ne lui survécut que peu de temps et décéda le 23 novembre 1707, laissant des enfants du premier et du second lit.

Du premier lit : 1° M^{re} Louis-Jacques, prêtre, curé de Prétot-en-Caux, mort en 1730 (1) ; 2° D^{lle} Maric-Renée, décédée à Champobert, célibataire, à l'âge de 66 ans, le 5 décembre 1729 ; 3° Claude, écuyer, sieur de Champobert, capitaine au régiment d'Illiers, mort sans postérité, à l'âge de 62 ans, le 24 janvier 1721 ; 4° Louis-Jean-Baptiste-Adrien, baptisé le 21 octobre 1665, marié le 6 mars 1707, à Champobert, par son frère, le curé de Prétot, avec D^{lle} Charlotte de Ruppierre, fille de feu Jean-Baptiste de Ruppierre, écuyer, sieur de Pierrefitte, et de noble dame Madeleine de la Vigne, de la paroisse de Saint-Pierre-la-Rivière.

Du second lit François Du Bouillonney laissait :

1° D^{lle} Anne, décédée le 17 mars 1687 ;

2° Antoine, seigneur de Champobert, Poisley, Gisnay, la Briquetière, capitaine au régiment d'Illiers (2).

(1) Il possédait à Champobert un herbage devant le manoir, d'une valeur locative annuelle de 300 livres (10 février 1680), un autre herbage longeant le canal venant du moulin de Follet au château loué 45 livres au sieur Lefebvre de la Genevraye (27 mars 1689), le pré Chartier, en communauté avec son père, dont Etienne Cheron, bourgeois d'Exmes, était fermier pour 3 ans et, moyennant 30 livres par an (14 mai 1680) ; à Croisilles : La métairie du Bouillonney qu'il loua à Pierre Fournier de cette paroisse moyennant 500 livres par an, avec réserve des rentes seigneuriales (10 décembre 1704). De concert avec son père, il vendit, le 17 novembre 1695, la ferme de la Billardièrre, décrétée en 1660 et moyennant un prix de 18.000 livres dont 4.000 livres furent payées à René Marais, écuyer, sieur de Bonnefoy, pour et au nom des vendeurs.

(2) Par acte au notariat d'Exmes, du 22 septembre 1705, François du Bouillonney avait vendu au curé de Prétot, et à Claude, ses deux fils aînés, le fief de Champobert et de Poisley. Les autres enfants attaquèrent cette vente et engagèrent un procès, qui se termina le 25 mars 1706 par une transaction. La terre du Bouillonney, d'après cet arrangement, fut le lot des trois fils aînés qui s'entendirent entr'eux et la cédèrent à leur frère Louis-Jean-Baptiste-Adrien. Puis, le 9 décembre 1707, après le décès de leur père, et avant l'inventaire qui le suivit (15 décembre de la même année), les trois fils aînés abandonnèrent à Antoine, leur frère jeune, la sieurie et propriété de Champobert, à la charge de leur payer 6.000 livres et d'acquitter les dots de leurs sœurs dont l'une prénommée Charlotte était mariée à M^{re} du Bois et l'autre appelée Jeanne avait épousé le sieur de la Pallu, seigneur du Mesnil-Hubert.

Il contracta mariage, le 4 octobre 1708, devant le notaire du Sap et épousa le 11 du même mois, à Champobert, D^{lle} Anne D'Épinay, fille majeure de feu M^{re} François D'Épinay, chevalier, seigneur de Campigny, la Halboudière et autres lieux, et de noble dame Françoise de Lambert, de la paroisse d'Orville, qui lui donna plusieurs enfants et mourut à Champobert, le 11 juin 1719. Son mari épousa, le 6 juin 1722, D^{lle} Françoise de Droullin, fille de Charles, seigneur de Say et de Marie-Louise de la Pallu. Il mourut à Champobert, à l'âge de 71 ans et fut inhumé le 1^{er} octobre 1740. Il continue la filiation (1).

Antoine du Bouillonney laissa de son mariage, outre deux enfants décédés en bas-âge : 1^o M^{re} Charles-Antoine, seigneur de Champobert, mort sans alliance à 32 ans, le 17 janvier 1743 ; 2^o D^{lle} Marie-Anne, décédée célibataire en 1801 ; 3^o Jean-François, né à Champobert le 11 octobre 1712, chevalier de Champobert, capitaine au régiment de Béarn, chevalier de Saint-Louis, amputé d'un bras dans la campagne de Corse ; 4^o Enfin François du Bouillonney, baptisé le 22 décembre 1717, qui continue la filiation.

Il était seigneur de Champobert et de Poisley, patron de Champobert, Gisnay, la Briquetière, chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis et capitaine au régiment de Briquerville. Il épousa en l'église Saint-Léonard d'Alençon, le 6 avril 1752, D^{lle} Geneviève-Julie-Thérèse des Portes de Vauguimont, fille de Guillaume-François, chevalier, seigneur de Vauguimont et de Feugeroust, et de feu Jeanne de Ricordeau. Il mourut à Champobert et fut inhumé le 23 octobre 1777, laissant : 1^o Antoine-François-Joseph, chevalier, seigneur et patron de Champobert et autres lieux, capitaine au régiment de Soissonnais (26 octobre 1785), chevalier de Saint-Louis, puis capitaine au régiment de Bourbon, en émigration, lieutenant-colonel d'infanterie, marié à D^{lle} Geneviève-Eléonore Cavey de la Motte, mort sans postérité ; 2^o D^{lle} Marie-Madeleine-Julie, mariée le 2 avril 1781 à René-Jacques-Pierre, marquis de Saint-Aignan, chevalier, fils de Gilles, seigneur du Tertre, et de Charlotte-Françoise de

(1) M^{re} du Bouillonney, née de Droullin, demeurant à Argentan, fit donation par acte au notariat d'Exmes, du 1^{er} août 1746, à M^{re} de Souvigny, curé de Champobert, pour lui et ses successeurs, d'une rente annuelle et perpétuelle de 15 livres, à prendre sur tous ses biens, notamment sur portion de rente à elle due par M^{re} Charles de Droullin, chevalier, seigneur

Maurey ; 3^e enfin Charles-François, chevalier du Bouillonney, baptisé à Champobert le 5 novembre 1758, émancipé en 1777. Il entra à 20 ans comme sous-lieutenant au régiment de Soissonnais, fit, comme lieutenant, la campagne d'Amérique de 1780 à 1783 et rejoignit en 1791 l'armée de Condé. Créé chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, il reçut le brevet de chef de bataillon le 15 janvier 1817, et mourut au château du Mesnil-Vicomte le 29 mars 1837 après avoir été maire de cette commune pendant de longues années. Il avait épousé, le 16 août 1808, D^{lle} Félicité-Adélaïde de Saint-Aignan d'Auguaise, fille de Charles-René-Jacques, dernier seigneur d'Auguaise, Bretel et Rousselin, et de D^{lle} Madeleine de Tascher de Lormarin dont postérité encore existante (1).

De Bouillonney
+ Orignan
Tascher

X

Le canton d'Exmes, composé aujourd'hui de 13 communes, comprenait 29 paroisses à l'époque révolutionnaire. Sous la Restauration et particulièrement au cours de l'année 1818, l'évêché de Sées réunit, au point de vue religieux, les paroisses de Barges, Argentelles, Champobert et Villebadin, formant un total de 444 habitants. Pendant la vacance de l'évêché les vicaires généraux capitulaires adressèrent le 10 août de cette année un questionnaire et nommèrent commissaires enquêteurs MM. Jacques Tabouret, curé-doyen d'Exmes, et Louis-Michel Lenoble, desservant à Survie à l'effet de rechercher laquelle des églises était la plus centrale des communes en litige, chacune prétendant conserver son autonomie. Les prêtres choisis se rendirent en conséquence au presbytère de Villebadin, et, avec le concours des conseillers municipaux des communes intéressées, reconnurent unanimement que les églises de Barges et d'Argentelles étaient trop éloignées du centre. La lutte restait donc circonscrite entre Champobert et Villebadin. Les conseillers de

de Say, son frère, à la charge de dire pour son mari et pour elle 14 messes basses et divers services religieux. Au cas de refus d'acceptation de cette donation, aux charges stipulées, elle devait être offerte, aux mêmes conditions, au curé de Courgeron. La rente ne devait commencer à produire d'arrérages qu'à partir du décès de la donatrice.

(1) Voir pour plus amples renseignements et pour complément de cette généalogie : Une paroisse rurale au Duché d'Alençon, Saint-Germain-de-Clairefeuille, pages 96 et suivantes, par M. le Vicomte du Motey.

cette dernière paroisse exposèrent que leur église était déjà succursale, que le cimetière était plus que suffisant pour les inhumations des paroisses à réunir ; l'édifice religieux était assez vaste pour contenir les populations entières, il était en assez bon état, convenablement meublé et décoré. Sans doute la sacristie avait besoin de quelques réparations, mais on trouverait dans la vente des trois autres églises et de leurs cimetières plus que les fonds nécessaires à l'achat d'un presbytère convenable. Les habitants ne seraient tenus, de ce chef, à aucune contribution. Ils ne voyaient pas en quoi leurs intérêts pouvaient être favorisés par M. le marquis de Flers auquel on abandonnait les matériaux de l'église d'Argentelles, évalués à 934 fr., et ceux de Barges estimés à 663 fr., pour agrandir l'église de Villebadin qui leur était inutile, dont le presbytère, cédé par le marquis, exigeait des dépenses considérables pour être rendu décent et habitable ; en un mot on ne trouvait à Villebadin qu'un emplacement ; il fallait rebâtir l'église et le presbytère et établir un nouveau champ de repos, vu l'insuffisance de l'ancien. Les sacrifices pécuniaires proposés par le Seigneur de Villebadin devaient donc être comptés pour peu de chose au respect des habitants de Champobert. Et comme ils alléguaient l'éloignement de certain village de leur paroisse pour se rendre à Villebadin, il leur fut répliqué que tous les villages d'Argentelles comprenant une population plus importante encore, se trouveraient dans le même cas si la succursale devait être installée à Champobert. Après de longues discussions, les commissaires prenant en considération les offres avantageuses du marquis de Flers, rejetèrent la demande des habitants de Champobert tendant à construire une église centrale pour remplacer les anciens édifices religieux. Ils firent valoir dans leur procès-verbal du 17 août les facilités d'accès à l'église centrale de Villebadin comparées aux mauvais chemins aboutissant à l'église de Champobert. L'évêché, considérant qu'il n'était pas possible de réunir Champobert plus commodément qu'à Villebadin, érigea en succursale cette dernière commune qui depuis lors n'a cessé d'être le chef-lieu religieux et administratif (1).

A. CHOLLET.

(1) Archives communales d'Exmes.

UNE ANCIENNE PAROISSE DE L'ÉLECTION DE BERNAY

RÉVILLE ⁽¹⁾

I

Dans le pouillé primitif de l'ancien évêché de Lisieux, Réville est désigné sous le nom de *Revilla*, et au xvi^e siècle sous celui de *Sanctus Leodegarius de Revilla*.

La Révolution fut fatale à la paroisse qui ne fut pas reconstituée lors du Concordat.

Quand on divisa la France en départements, Réville devint une municipalité du canton de Montreuil-l'Argillé. Le nombre des citoyens actifs était de 41 (2).

Par ordonnance royale en date du 16 octobre 1842, la commune de Réville fut supprimée et son territoire réuni à celle de la Trinité-du-Ménil-Josselin, prit alors le nom de Trinité-de-Réville.

Le territoire de l'ancienne paroisse de Réville s'étend du faite des collines qui partagent les bassins de l'Orbec et de la Charentonne, jusqu'au promontoire qui sépare cette dernière rivière de la Guiel. La partie nord est une vaste plaine, couverte de terres en labour, mais parsemée çà et là de fermes et de hameaux. Au midi l'aspect change, au lieu de champs cultivés, on trouve sur les pentes quelques taillis et des maigres bruyères. La vallée assez étroite où coulent la *Guie*l et la *Charentonne*, forme une fertile prairie.

(1) Canton de Broglie (Eure).

(2) A. Gordin : *L'ancienne élection de Bernai*.

Réville appartient entièrement au bassin de la Charentonne ; elle lui envoie ses eaux par la Guiel la vallée des Nervaux et plusieurs autres ravins secondaires.

La Charentonne prend sa source au-dessus de Saint-Evrault-Notre-Dame-du-Bois ; elle reçoit la Guiel entre la Trinité et Réville, traverse Broglie et Bernay, puis se jette dans la Rille à quelque distance de Serquigni, après un parcours d'environ 65 kilomètres.

La Guiel sourd au Noyer-Ménard (1) ; puis disparaît un peu au-dessous du bourg de Heugon, reparaît de nouveau dans la même vallée, un peu au-dessous de l'antique église de Ternant (2). Après avoir traversé le bourg de Montreuil-l'Argillé, elle se joint à la Charentonne entre la Trinité et Réville.

II

La superficie de Réville est considérable.

En 1789, la paroisse de Réville était imposée à la somme de 2.190 livres (3).

En 1811, Réville payait, savoir : contribution foncière, 4.480 francs ; personnelle-mobilière, 257 francs ; portes et fenêtres, 203 francs (4).

Sa population en 1811, était de 332 habitants (5).

Les lieux habités qui dépendent de Réville sont : La Peulevière, La Francardièrre, Les Nervaux, La Bataillère, La Durière, Glatigny, Le Héblet ; L'ancien Chemin d'Alençon, Le Bois-Belloir, Le Petit-Réville, Le Moulin-à-Papier, La Villaye, Le Saussay, La Coquerie, Les Prés-de-Réville, La Biconnière, Le Hamel et Les Prés-du-Moulin.

Les communes qui circonscrivent Réville sont : Saint-Agnan-de-Cernières, Montreuil-l'Argillé, La Goulafrière, La Chapelle-Gauthier, Saint-Vincent-la-Rivière (actuellement réuni à Broglie) et la Trinité-du-Ménil-Josselin à qui Réville est réuni.

(1) Ancienne commune réunie à la Trinité-des-Laitiers (Orne).

(2) Ancienne commune réunie à Monnai (Orne).

(3) Gordin : *L'ancienne élection de Bernay*.

(4) *Annuaire de l'Eure* pour 1811.

(5) Idem.

III

A l'extrémité orientale de la plaine, vers la vallée de la Guiel, s'élève l'ancien manoir de Réville. Son plan forme un long rectangle d'au moins 27 mètres de côté. Le rez-de-chaussée est surmonté d'un étage. La façade méridionale ne remonte pas au-delà du xvii^e siècle. Les angles, les pilastres, les encadrements des portes et fenêtres, sont en briques rouges déjà brunies par le temps ; les parties intermédiaires sont enduites de mortier. Au nord le mur est moins soigné ; l'étage supérieur est en hourdis. Mais ce qui fait l'attrait principal de cette ancienne construction, ce sont ses longs combles en tuiles et sa massive cheminée carrée, partie en grès, partie en briques.

Malheureusement cette vieille demeure seigneuriale appartient à deux propriétaires différents, ce qui fait qu'une haie vive vient perpendiculairement la partager en deux parties inégales. La partie orientale qui est la moins considérable n'est pas entretenue ; les vitres et les fenêtres étant brisées, les oiseaux de proie y ont élu domicile.

Le colombier qui se trouve un peu plus bas dans la cour, est une construction circulaire d'un énorme diamètre. L'appareil extérieur laisse voir des pilastres et des cordons en briques, entre lesquels sont des panneaux enduits d'un épais crépi. La toiture de forme conique est mouvementée par une belle lucarne, mais la couverture s'effondre en différents endroits, et si l'on n'y fait pas les réparations nécessaires, dans quelques années le beau pigeonier de Réville ne sera plus qu'une ruine, à moins que son propriétaire ne juge plus à propos de le faire abattre.

Du fief de Réville relevait celui de la Harillière à Saint-Laurent-des-Grès. Au xvii^e siècle ce fief qui était possédé par la famille Thiesse ou de Thiesse valait 2.000 livres de revenu (1).

En 1416, Jehan de Boscherville, écuyer, était seigneur de Réville (2).

Au commencement du xvii^e siècle la seigneurie de Réville appartenait à la famille de Maurey, dont un membre, François

(1) A. Le Prévoist : *Notes sur le département de l'Eure.*

(2) Auguste Le Prévoist : *Notes sur le département de l'Eure.*

de Maurey, sieur de la Fangeaye, à Gacé, fut maintenu dans sa noblesse le 6 avril 1666, il portait : *D'azur, à trois bourdons rangés en pal d'argent.*

Vers 1605, l'héritière de Réville, Marie de Maurey, en épousant François du Buat, fils du seigneur de Garnetot, apporta tous ses biens à cette dernière famille (1).

Lors des recherches de la noblesse faites dans la généralité d'Alençon en 1666 et années suivantes, par l'intendant Bernard de Marle, Pomponne du Buat, sieur de Réville, à Réville, fut maintenu dans sa noblesse le 5 octobre 1667. Il portait : *Ecartelé d'azur, au premier et quatrième à l'escarboucle d'or pommetée et fleurdelisée d'argent ; au deuxième et troisième, à trois bandes d'or* (2).

En 1675, un Pomponne du Buat, écuyer, seigneur de Réville, était cheval-léger de Monseigneur le Dauphin.

Onze ans plus tard, c'est-à-dire en 1686, nous trouvons le chevalier Jean-Pomponne du Buat, écuyer, seigneur de Réville, marié à Marie-Ursule Erard Le Gris (3).

Louis-Henri-Pomponne du Buat, écuyer, chevalier, seigneur de Réville, succomba à la suite des blessures que lui avaient faites une bande de brigands connue sous le nom de chauffeurs, dans la nuit du 26 au 27 février 1769.

Ce dut être un drame terrible dans le vieux manoir de Réville ; une vingtaine d'hommes, la plus part du pays, s'introduisirent de ruse ou de force dans cette ancienne demeure. Leur intention était de torturer le vieux seigneur, afin de lui faire livrer son argent. De deux coups d'armes à feu ils abattirent le malheureux François Chevreuil dit Lamorinaye, cocher de la maison. Le berger fut, dit-on, à peu près grillé sous le fourneau. Quant à Pomponne du Buat, âgé de 82 ans, il succomba le lendemain après d'horribles souffrances. Ayant reçu les sacrements de l'église, son corps fut inhumé dans le chœur de l'église de Réville, en présence de la charité de Montreuil et de Dieuzy, curé de la Trinité ; Héribel, curé de Saint-Agnan ; Boullaye, curé de Saint-Vincent ; Housset, curé de Montreuil et Le Bis, curé de Réville,

(1) Charles Vasseur : *Trois jours à travers champs.*

(2) *Annuaire de l'Orne* pour 1866.

(3) Veucelin : *Glanes historiques sur le canton de Broglie.*

après permission de Jean-Baptiste Hémery, écuyer, lieutenant de la maréchaussée d'Alençon.

Les auteurs de ce double crime ne tardèrent pas à recevoir le châtiment qu'ils méritaient.

Voici ce que nous en dit Louis Du Bois dans son histoire de Lisieux :

« 1769, 24 juillet. La chambre de Tournelle à Rouen condamne « au supplice de la roue, qu'ils subirent à Bernay, Cotis, Adrien « Périer, et Jean-Benjamin Lecomte, assassins du seigneur « de Réville. Lecomte, Bernais père et fils, Dumoutier, Lejeune, « et Vavasseur, fugitifs, furent condamnés par contumace au « même supplice, et plusieurs individus aux galères. Les corps « des cinq premiers furent exposés sur les routes des environs « de Bernay. On remarqua qu'il était extraordinaire qu'un si « grand nombre d'individus eussent tramé le complot de l'assas- « sinat dont il est question, qu'ils eussent échoué une précédente « fois dans leur entreprise qui ne réussit qu'à la seconde tenta- « tive, sans qu'il en eût rien transpiré, et que le crime eût été « exécuté par des personnes qui n'étaient pas dans l'indigence, « et qui ne paraissaient pas excitées par le ressentiment » (1).

M. Veucelin dans une lettre particulière nous dit : « L'arrêt « de la cour fut imprimé et vendu dans les foires et marchés, « avec une complainte relatant le forfait des misérables. »

Louis-Henri-Pomponne du Buat laissa-t-il des enfants ? Nous ne savons ; toujours est-il que le 5 août 1769, Cyprien-Alexandre-Robert Roussel, écuyer, seigneur et patron de Cintray, la Pointillière, la Journeraye, le Petit-Hôtel, était seigneur et patron de Saint-Léger-de-Réville, et en partie de Sainte-Colombe-sur-Rille (2).

Cyprien Roussel, qui portait pour armes : *D'argent à la toque d'azur, au chef de gueules, chargé de deux fers de moulin d'or*, ne posséda pas longtemps la seigneurie de Réville, car il mourut le 11 décembre 1769, d'un coup de feu tiré sur lui par des braconniers.

De son mariage avec Catherine-Françoise Bonnet des Loges,

(1) Du Bois : *Histoire de Lisieux*, Tom. I, p. 231, 232.

(2) Veucelin : *Glanes historiques sur le canton de Broglie*.

*tue par
les braconniers*

il avait eu trois fils et cinq filles ; nous ne savons auquel de ces enfants échet la terre de Réville.

IV

Sur le faite du promontoire qui domine le confluent de la Charentonne et de la Guiel, s'élève un autre manoir, celui du Saussai. C'est une vieille demeure féodale, qui forme un long rectangle, flanqué sur ses angles méridionaux de tourelles circulaires. L'élévation consiste en un rez-de-chaussée, avec un étage au-dessus. A peu près à hauteur du premier plancher les murs sont appareillés en fortes pièces de grès et en silex finement taillés ; dans celui de l'est on remarque quelques meurtrières. La partie supérieure a été entièrement refaite en briques depuis peu d'années. Quant aux tourelles, elle appartiennent comme le rez-de-chaussée à la fin du xvi^e siècle ou au commencement du xvii^e ; leurs murs presque tout en grès, sont percés d'un grand nombre de meurtrières.

Le Saussai appartenait à la famille de Hetehou dont un membre Raoul de Hetehou de la paroisse de Réville fut annobli par arrest de 1488 (1).

Lors des recherches de la noblesse faites dans la généralité d'Alençon, en 1666 et années suivantes par l'intendant Bernard de Marle, Charles de Hetehou, sieur du Saulcey, à Réville, fut maintenu dans sa noblesse le 9 avril 1666. Il portait : *De sable à trois croissants d'argent* (2).

Les de Hetehou se sont alliés à plusieurs familles nobles de la contrée : nous trouvons à la date du 8 février 1679, le mariage de Charles de Hetehou, écuyer, sieur du Saussai, fils de feu Charles, et de Françoise de Bonneville, avec Marguerite d'Irlande, fille de feu Gilles, écuyer, seigneur d'Abenon, et de Marguerite de Maillet (3).

En date du 15 novembre, on trouve une dispense de bans pour le mariage de François de Hetehou, écuyer, sieur du Bois-

(1) Lebeurrer : *État des annoblis en Normandie*.

(2) *Annuaire de l'Orne* pour l'année 1866.

(3) Veucelin : *Glanes historiques sur le canton de Broglie*.

Saussey, de la paroisse de Réville, d'une part et damoiselle Françoise de Chaulieu, veuve du feu sieur de Calonde d'autre part (1).

Le 20 novembre 1737, dispense de bans pour le mariage entre Louis-René-Pierre Lefranc, écuyer, sieur d'Argentelles, garde du corps du roy, demeurant en la paroisse de Fleurey, fils de feu M^{re} Pierre Lefranc, chevalier, seigneur d'Argentelles, et de feue noble dame Anne-Renée de la Pallu, d'une part, et noble damoiselle Marthe-Aimée de Hetehou, fille de feu M^{re} Louis de Hetehou, chevalier, seigneur du Saussai, et de noble dame Anne Duchemin, de la paroisse de Réville (2).

Dans ces derniers temps, le Saussai appartenait à une autre famille noble, les d'Argences.

Louis d'Argences, sieur de la Rufaudière, à Grand-Camp, fut maintenu dans sa noblesse, le 31 janvier 1667. Il portait : *De gueules à la fleur de lis d'argent*.

V

Quand éclata la Révolution Française, Réville faisait partie de la généralité d'Alençon, élection de Bernai, au point de vue administratif et financier ; pour le spirituel il dépendait du diocèse de Lisieux, archidiaconé de Gacé, doyenné de Montreuil-l'Argillé. La cure, qui était un bénéfice de 610 livres, était taxée à 30 livres de décimes.

L'église de Saint-Léger-de-Réville, fut donnée à l'abbaye d'Ouche ou de Saint-Evrault, par les Giroie, puissants seigneurs du XI^e siècle.

En 1214, Jourdain du Hommet, évêque de Lisieux, se la fit céder par les moines ; puis l'année suivante il la transmit au Chapitre de sa cathédrale avec plusieurs autres églises. Mais, en 1444, il s'éleva quelques difficultés entre l'évêque et le Chapitre au sujet de ces patronages. Toutefois, en 1531, celui de Réville fut définitivement acquis au Chapitre qui le conserva jusqu'à la Révolution (3).

(1) Abbé Piel : *Isinuations ecclésiastiques de Lisieux*.

(2) Idem.

(3) De Formeville : *Histoire de l'ancien évêché de Lisieux*.

L'église de Réville n'a été abattue qu'en 1886 ou 1887 ; mais depuis l'époque révolutionnaire, jamais ses voûtes n'avaient été l'écho d'aucun chant religieux.

Un riche propriétaire l'ayant achetée, il en fit un fenil pour abriter les foin de sa prairie. On aurait pu par là croire que le vieil édifice était sauvé, puisqu'il était devenu utile à nouveau ; malheureusement pour la pauvre église les biens changent souvent de maîtres. Un nouveau propriétaire à qui elle était peu utile, voyant cette antique construction prête à crouler, ne jugeant pas à propos d'y faire les réparations nécessaires, l'a fait abattre. Quand je la visitai pour la dernière fois, le 27 mai 1883, les toitures étaient effondrées en différents endroits, une large brèche s'ouvrait dans le mur septentrional de la nef. Voyant qu'elle tombait de vétusté, j'en fis la description qui suit :

« L'église subsiste encore, mais ne sert plus aux exercices du culte, on en a fait un fenil. Elle s'élève sur le penchant du coteau qui domine la rive gauche de la Guiel. Que l'on vienne du plateau ou de la vallée, on y accède par un chemin creux, bordé de haies dont le branchage en berceau y entretient un ombrage continu.

« Son éloignement de toute habitation, son état de délabrement ; puis sa situation près d'un terrain d'une grande déclivité, où ne poussent que de maigres bruyères, et quelques genêts verts, aux fleurs d'or, dans un site à la fois sauvage et pittoresque, lui donnent un aspect d'une certaine originalité. »

« Lors de sa nouvelle destination, on a bouché toutes les fenêtres et abattu le clocher, qui était assis sur la partie occidentale de la nef, et dont il est encore facile de reconnaître l'emplacement.

« Le mobilier ayant entièrement disparu, il nous reste à examiner les murs sillonnés de profondes lézardes, et la toiture effondrée en différents endroits.

« Malgré son état de dégradation, cette église présente encore de l'intérêt au point de vue archéologique. Elle se compose d'une nef et d'un chœur, le tout bâti sur la même ligne. Le pignon occidental a été refait je crois au siècle dernier ; il est percé d'une large porte avec pieds droits en briques, supportant un arc surbaissé, au-dessus duquel se trouve un oculus aplati.

« Les murs latéraux, entièrement dépourvus de contreforts, sont bâtis en grossier cailloutis, à l'exception des angles qui le sont en poudingue ; une porte cintrée bordée de ces sortes de pierres se voit dans le mur méridional de la nef ; elle peut être attribuée au XI^e ou XII^e siècle ; je crois qu'une pareille lui faisait face dans le mur opposé, comme j'en ai remarqué à plusieurs églises du même temps, notamment à celle de Saint-Cyr-d'Estrancour (1) ; mais on a tellement enduit le mur de mortier en cet endroit que je n'ai pu m'en rendre un compte absolument exact.

« Du même côté et à la même partie de l'édifice on voit deux fenêtres ogivales, avec entourage de pierre de taille qui pourraient bien remonter au XV^e siècle ; du côté opposé il existe deux fenêtres à peu près identiques à celles que nous venons de décrire ; mais leurs parements extérieurs sont bordés de briques.

« Comme je l'ai dit plus haut, le chœur et la nef sont bâtis sur la même ligne, la différence du niveau des toits, et une reprise considérable dans les murs en indiquent le point de démarcation. Les murs latéraux ont été refaits au XVII^e siècle, sauf les angles appareillés en grison ou poudingue ; ils sont percés au midi de deux fenêtres cintrées ; au nord d'une fenêtre également cintrée, mais bordée de briques ; puis d'une porte à linteau droit qui pourrait avoir communiqué avec une sacristie ; car on voit de ce côté les amorces d'une construction qui a disparu.

« Le chevet qui est droit est pour ainsi dire suspendu sur la déclivité d'un abrupte coteau. Sa construction des plus rustiques se compose de deux parties différentes. La partie inférieure jusqu'au niveau des murs latéraux, est formée d'un blocage de silex. Quant à la partie supérieure, c'est un hourdis d'argile entre les colombages. Cette dernière partie étant peu épaisse, pour l'araser à l'intérieur, on a été obligé de faire une forte retraite à l'extérieur, qui du reste a été rendue moins sensible par un revêtement en tuiles.

« Cette disposition laisse apercevoir une partie de la charpente, appuyée sur double sablière ; celle de l'extérieur taillée

(1) Voir le tome I de la *Société historique de l'Orne*.

« en quart de rond forme un encorbellement assez prononcé ;
« les chevrons portant ferme sont soutenus sur des blochets.

« Intérieurement on remarque six gros poteaux en bois, sur
« lesquels s'appuyait le clocher, ainsi qu'une ferme apparente
« se trouvant vers le milieu de la nef. Cette ferme très bien
« conservée se compose de poteaux indépendants des murs,
« d'un entrait, d'un poinçon et de plusieurs aisseliers ; elle est
« ornée de sculptures et appartient probablement au xvi^e
« siècle.

« Les voûtes en forme de carène sont construites en merrain,
« ornées de couvre-joints et peintes au poncis. ?

« Au chœur, les charpentes apparentes ont été détruites, une
« barre de fer rond sert de tirant ; je crois pouvoir attribuer à
« ce fait la dislocation des murs latéraux qui s'écroulent en
« plusieurs endroits, et qui de cette manière supportent tout le
« poids de la toiture.

« Au midi, derrière un tas de fagots, j'ai remarqué deux
« crèdences cintrées, à moulures toriques. Ces crèdences qui
« paraissent remonter à l'époque romane, étaient sans doute
« destinées au service de l'autel inférieur méridional.

Enfin je terminais : « Faute de réparations, l'action du
« temps aura bien vite raison de cette antique construction,
« élevée à la gloire de Dieu par des générations qui ne sont
« plus. »

VI

Grâce aux insinuations de l'ancien diocèse de Lisieux on peut
donner la liste suivante des curés de Réville depuis 1693, jusqu'à
la Révolution :

1693. Delafosse (Guillaume), prestre, curé de Réville, maistre
és-arts en l'université de Caen.

Le 6 septembre 1720, Messire François Le Bas, prestre cha-
noine prébendé du Val-au-Vigueur, se trouvant chanoine de se-
maine de la cathédrale, nomme à la dite cure vacante par la mort
de Messire Guillaume Delafosse, dernier titulaire, la personne de
Messire Jean Barrey, prêtre de ce diocèse.

Le lendemain, le seigneur évêque donne au dit sieur Barrey
la collation du dit bénéfice.

Le 16 septembre 1720, M^r Barrey prend possession de la cure de Réville, en présence de Messire Jacques Lussot, curé de Saint-Vincent-la-Rivière, Messire Louis Duthey, prestre de la paroisse de N.-D.-du-Hamel, le sieur Nicolas Delafosse, marchand et autres personnes de Réville.

Le 24 mai 1746, M^r Jean Barrey, prestre, curé de Saint-Léger-de-Réville, âgé de 75 ans, donne sa procuration pour résigner sa cure entre les mains de N. S. P. le pape, en faveur de Messire Mathurin-Pascal Hue, prestre, vicaire d'Equainville depuis 18 ans. Le dit sieur résignant se réserve la somme de 200 livres de pension, à prendre sur les revenus du dit bénéfice, qu'il a desservi pendant 25 ans. Il se réserve encore plusieurs appartements dans le presbytère et plusieurs communs.

Le 15 juin 1746, M^r Hue obtient en Cour de Rome des lettres de provision du dit bénéfice.

Le 29 août 1746, le seigneur évêque donne son visa aux dites lettres de provision.

Le 30 août 1746, M^r Hue prend possession de la cure de Réville, en présence du dit sieur Barrey, précédemment curé du lieu ; Messire Jean de Morsent, chevalier, seigneur de Trouseauville, demeurant à Fatouville-sur-la-Mer et autres témoins.

Le 28 avril 1758, M^r Louis Regnault, prestre, docteur en théologie de la faculté de Paris, chanoine prébendé des Vaux, nomme à la cure vacante par la mort de Messire Mathurin-Pascal Hue, prestre, dernier titulaire, la personne de Messire Guillaume Le Bis, prestre du diocèse de Bayeux, maître ès-arts en l'université de Caen.

Le 1^{er} mai 1758, le seigneur évêque, donne au dit sieur Le Bis, la collation du dit bénéfice.

Le même jour, le sieur Le Bis prend possession de la cure de Réville, en présence de Messire François Asse, prêtre desservant de la dite paroisse et plusieurs autres témoins.

Le 18 novembre 1785, Messire Pierre-Guillaume-François Le Bourg, prestre, chanoine prébendé d'Assement, nomme à la cure vacante par la mort de Messire Guillaume Le Bis, la personne de Messire Jean Goupil, prestre du diocèse de Lisieux.

Le lendemain Messire Despeaux, vicaire général, donne au dit sieur Goupil la collation du dit bénéfice.

Le 22 novembre 1785, M^r Goupil, prend possession de la

cure de Réville, en présence de Messire Louis-Joseph Elle, curé de Saint-Aignan-de-Cernières, diocèse d'Evreux, Messire Charles Desmares, prestre, pourvu de la cure de la Chapelle-Montgenouil, et plusieurs autres témoins.

Messire Jean Goupil, originaire de Ticheville, refusa le serment schismatique et fut destitué, on mit à sa place Jean-Baptiste Boullaye, du Sap.

Boullaye, après la Révolution se retira au Douet-Artus où il exerça les fonctions ecclésiastiques ; puis vers 1808, ayant été appelé à desservir l'importante paroisse de Saint-Evrout-de-Monfort, il y mourut en 1819.

VII

Il n'y a que quelques années, plusieurs usines étaient établies sur la Guiel. On y voyait un moulin à papier, une tisserie de ruban et un moulin à blé ; mais toutes ces industries ont disparu. La belle fabrique de soieries, établie sur la Charentonne entre Réville et la Trinité, a changé de destination ; c'est présentement une fabrique de produits chimiques. Dans ces magnifiques vallées animées naguère, par le mouvement d'une nombreuse population ouvrière, on ne voit plus de loin en loin, qu'une haute cheminée en briques souvent découronnée, et d'où ne sort jamais la moindre parcelle de fumée.

*De population
guère.*

Saint-Aubin-de-Bonneval, le 21 janvier 1897.

A. DALLET

ANCIENNE CONFRÉRIE DE SAINT-MICHEL

A VIMOUTIERS ⁽¹⁾

Statuts que les pellerins du Mont Saint-Michel de la compagnie de Monsieur LE SAGE leur roy et de Monsieur FORTIN DE LACHENAYE prestre leur chapelain se sont obligés d'observer exactement sous les peines portés dans les dits statuts.

Nous soussignés et dénommés en l'autre page suivant l'ordre que nous devons garder en toutes nos assemblées et cérémonies pellerins du Mont Saint-Michel, à notre retour, le 24 may 1767, pour entretenir le bon ordre qui doit régner dans notre compagnie et vivre ensemble dans l'union qui convient à une société de pellerins et qui édifie tout le monde, sommes convenus de suivre et accomplir les réglemens suivans sous les peines qui y sont portés contre les contrevenants.

I

Touts les ans, le 16 octobre (s'il ne tombe le dimanche, et en ce cas le 18) nous ferons sous le bon plaisir de Monsieur le curé de ce lieu, chanter une messe haute avec la procession avant et vespres si le cas y echoit auquel office nous assisterons avec tous les ornemens de pellerin.

II

Chaque pellerin à tour d'âge suivant l'ordre en l'autre part donnera à diner et à souper le dit jour et le lendemain à souper à toute la compagnie et chacun des pellerins luy donnera 45 sols à l'exclusion de notre chapelain et de notre tambour.

(1) Communication de M. l'abbé Bisson, curé-doyen de Vimoutiers, membre de la Société Historique et Archéologique de l'Orne.

III

Nous assisterons aux processions avec nos ornements de pellerin le jour et pendant l'octave du Saint-Sacrement sous peine de 12 sols.

IV

La maladie notable du pellerin, la mort de son épouse, de son père ou de sa mère, arrivée depuis un an, le dispenseront des susdites obligations mesme de donner le repas et dans ce cas le suivant en sera chargé et l'année suivante, le dispensé s'acquittera de son obligation.

V

Celui qui pour toute autre raison que celles du 4^e article ne pourra se trouver aux processions susdites y suppléera en mettant à sa place quelqu'un irréprochable.

VI

Celui qui ne pourra se trouver aux repas netant dispensé par les raisons du 4^e règlement y enverra son fils ou son frère et non autre.

VII

Celui qui donnera à diner et à souper le jour de la feste et à souper, le lendemain donnera aussy à diner et à souper le jour de l'octave du Saint-Sacrement et chaque pellerin payera 30 sols.

VIII

Nous renonçons à dire ou faire rien qui puisse nous offenser dans nos assemblés sous peine de 4 sols, nous établissons notre roy et notre chapelain pour juger ce cas.

IX

La mort arrivant à quelqu'un de nous, nous nous obligeons à luy faire dire chacun une messe pour le repos de son âme ce qui aura lieu pour notre chapelain qui par reconnaissance voudra bien rendre le mesme service à ceux à qui il survivra, notre tambour jouira des mesmes prerogatives sans estre obligé à rien.

X

Le cas susdit arrivant nous donnerons dans quinze jours au chapelain et après lui au roy et après le roy à l'ainé des survivants, chacun dix sols six deniers. Le dit chapelain acquitera les dites messes et fera avertir le pellerin à la décharge duquel il doit dire la messe et les proches parents du défunt.

XI

Enfin on aura soin de tenir sa picque bien propre et sans rouille sous peine de deux sols et on ne pourra faire servir les ornements de la compagnie à des usages deffendus comme à porter masque etc. sous peine de 12 sols.

Lesage Dulongchamp, roy ; Valentin ; François, vicaire ; F. Tillie ; M. Pernelle ; Dubost ; J. Douilly ; J. Fortin ; Jean Lecomte ; M. L. Lesage ; Fortin, prêtre ; Fortin, frère ; J. Fortin ; P. Cantrel ; J. Nicolas Louvet-Boimont ; D. Pollin ; Germain Delisle ; F. Lemeneur ; G. Colail ; François Billon ; Pierre Perrade ; Pierre Bazire ; E. Vallet.

24 May 1767.

ORDRE ET ARRANGEMENT

des Pellerins de Monsieur LESAGE leur roy et de Monsieur FORTIN DE LACHENAYE leur chapelain.

M. LESAGE, Roy.	M. FORTIN, chapelain.
M. DEVALENTIN.	M. DELISLE.
M. VICAIRE DE BELLECOUR.	M. POLLIN.
M. TILLAYE.	M. VALLET.
M. PERNELLE.	M. LEMENEUR DE BEAUCHAMP.
M. DUBOST.	M. BAZIRE
M. DOUILLY.	M. DESRENCONTRES.
M. FORTIN, porte enseigne.	M. BILLON.
M. LECONTE.	M. BERRY.
M. LESAGE DE BEAUPRÉ.	MOULEY, tambour.

BIBLIOGRAPHIE

Abbé BARRET. — *Les monuments religieux de Sées, Clérai, Aunou, Fresnauz.* Havre, Lemale et C^{ie}, imprimeurs-éditeurs, 1896, 48 p., in-folio.

La Normandie a été bien des fois, en ce siècle, l'objet d'importants travaux et a excité la verve de plus d'un écrivain en même temps que l'imagination et le talent des artistes. Le baron Taylor et Nodier, dès 1820, lui ont consacré un fort volume illustré, dans leurs *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* ; plus tard, en 1854, l'apparition en deux volumes in-folio de la *Normandie illustrée* fut accueillie avec la plus grande faveur et cette publication est encore fort recherchée de nos jours, puis Cotman donnait, également avec gravures à l'appui, les *Antiquités monumentales de la Normandie* parues en 1881, enfin, vers la même époque (1879-89), Palustre, dans sa *Renaissance en France*, faisait une place spéciale aux monuments du xvi^e siècle de la région normande en les accompagnant d'eaux-fortes merveilleusement exécutées.

En 1892, partit du Havre une conception plus vaste encore.

Ce que le baron Taylor, les auteurs de la *Normandie illustrée*, Cotman ou Palustre avaient fait, M. Lemale voulut le reprendre avec de nouveaux aperçus et à l'aide des procédés nouveaux de reproduction qui donnent aux planches une précision qu'elles n'avaient pas. Si l'art y trouve une part moins large, la fantaisie et l'imagination ne s'y montrent plus et l'archéologue peut les utiliser comme des documents sûrs et vrais. Bien plus, il voulut que cette publication, véritable livre d'or d'archéologie et d'histoire normandes, ne négligeât rien de ce qui pouvait attirer l'attention et la curiosité ; il mit donc ses soins à recueillir les moindres vestiges du passé restés jusqu'alors inaperçus du vulgaire et susceptibles de disparaître d'un jour à l'autre sans laisser de traces. Il fit appel à l'érudition locale, pensant avec

Mais la cathédrale actuelle ne pouvant être antérieure au xiii^e, il faut admettre, bien que nous n'ayons sur ce point aucun renseignement précis, que de nouvelles guerres contribuèrent encore à sa ruine.

M. l'abbé Barret passe sous silence ces années agitées. Nous lisons cependant dans l'histoire de l'abbaye de Saint-Martin de Sées par dom Carrouget que Robert de Bellême surnommé Poard, exerça dans les alentours et dans la ville elle-même de terribles cruautés : « Ce mutin, dit-il, qui avait le courage toujours enflé et l'esprit haultain, plain de rage et de fureur, met tout le pays à feu, à sang. La ville de Sais est empourprée de celui de ses habitants, que cet ennemi mit à mort ; toute cette ville fumoit, embrasée des torches ardentes de cette furie ». C'était vers 1137. En 1151, la ville fut brûlée par Louis VII ; en 1174, le roi d'Angleterre vint aussi l'attaquer.

Il n'en fallait pas tant pour détruire de fond en comble ou ébranler tout au moins l'œuvre de l'ancien évêque.

Le xiii^e siècle apparaissait et avec lui la plus merveilleuse expression de l'art architectural ; l'arc cintré roman tendait à se briser et se transformait insensiblement en ogive élancée, les nervures s'aiguisaient et marquaient nettement les contours, les ouvertures élargies laissaient pénétrer désormais la lumière en abondance à travers d'éblouissantes verrières, les lignes s'anoblissaient, s'épuraient et les flèches aigües signalaient au loin la prise de possession d'un style nouveau, harmonieux et pur.

Comme toute la Normandie, Sées en subit l'influence. La cathédrale fut-elle totalement ruinée ou simplement compromise ? toujours est-il qu'elle fut entièrement relevée et à peine achevée à la fin du siècle.

Les documents écrits manquent absolument pour fixer la date exacte de cette reconstruction, mais M. l'abbé Barret, et c'est là le point intéressant et nouveau de son travail, nous signale trois inscriptions sur les verrières des chapelles absidales qui, à quelques années près, fixent la fin de la réédification (1). Dans l'une, Jean de Bernières, évêque de Sées, qui mourut en 1274, y est représenté comme donateur et nous savons par son

(1) Par suite des restaurations du chœur qui demandèrent tant d'années, les précédents historiens de la cathédrale n'avaient pu examiner les verrières soigneusement conservées dans des caisses.

épitaphe, qui nous a été conservée par Marin Prouverre, qu'il fut qualifié d'*ædificator ecclesiæ Sagiensis* (1). Dans les deux autres, il est fait mention d'un doyen d'Argentan qui vécut également à la fin de ce siècle.

Voilà donc, si les caractères architectoniques nous laissent quelque doute, et à défaut de date précise, des témoins sûrs et précieux.

Nous ne suivrons pas plus longtemps M. l'abbé Barret, dans l'histoire de l'église de Sées qui s'achève par les travaux importants, toujours en cours et si activement poussés sous l'épiscopat de notre dernier évêque, Mgr Trégaro.

L'éminent prelat si regretté pourrait à juste titre être qualifié, lui aussi, sur son mausolée, d'*ædificator ecclesiæ Sagiensis*. Nous laisserons les Sagiens et les archéologues tourner eux-mêmes ces pages si bien remplies; ils y trouveront la description de toutes les parties de la cathédrale, l'interprétation des bas-reliefs souvent peu lisibles, ils pourront y étudier ces admirables verrières remises récemment en place dans le chœur et ils y liront les découvertes faites jusqu'à ce jour. Deux grandes photographures, portail principal et vue générale et dix-neuf de moindre importance (2), mais d'un véritable intérêt, accompagnent le texte et font de cette monographie un travail consciencieux, utile, clair et précis.

M. le curé de N.-D. de la Place aurait pu borner là son étude, mais comment parler d'une cathédrale sans dire un mot de ses évêques, sans parler de leur demeure à travers les âges, sans insister sur le palais actuel dû à Mgr d'Argentré, qui le fit construire, en 1777, sur le modèle de celui de Limoges où son frère ~~était~~ évêque. C'est une construction de bon style, spacieuse, qui a grand air avec sa cour sablée et sa haute grille semi-circulaire.

(1) M. de Marigny, curé de Goulet, près Argentan, dans son histoire des évêques de Sées, rapporte également cette inscription qui aurait existé sur la tombe d'airain de Jean de Bernières, dans le chœur de la cathédrale : « Hic jacet Johannes dictus de Berneria, quondam episcopus Sagiensis, prudens, modestus, graciosus, ædificator, ecclesiæ Sagiensis et ejus jurium defensor qui obiit die Jovis in cæna damini, videlicet 18 maii 1293 ». Seulement, il commet une erreur de date que l'on ne trouve pas dans Marin Prouverre; c'est, en effet, le 15 avril 1294 que mourut Jean de Bernières et non le 18 mai 1293.

(2) Exécutées la plupart d'après des photographies de M. l'abbé Barret.

Notre guide sait nous en faire les honneurs et nous en découvrir les beautés. De l'Évêché au Grand Séminaire, il n'y a qu'un pas, les parcs se joignent et nous y voilà transportés. Là, c'est l'ancienne abbaye de Saint-Martin fondé au vi^e siècle, dont le souvenir est évoqué. Son histoire, encore peu connue, se déroule sous nos yeux avec d'excellentes gravures à l'appui ; puis, à côté, c'est l'église de N.-D. de la Place qui porte des traces de l'époque romane et fut remaniée au xvii^e siècle. Un bas-relief remarquable s'y trouve, exécuté vers 1580 et restauré, faisant partie de l'ancien rétable. M. l'abbé Barret a eu raison de le reproduire, car on ne saurait trop se hâter de signaler les moindres curiosités de nos édifices religieux (1). Elles sont si rares maintenant et on est si tenté de les abandonner au marchand qui passe pour relever un clocher qui tombe ou posséder un ornement présentable !

Tels sont les monuments de Sées dignes de notre attention. Notre diligent cicérone nous emmène maintenant hors la ville. Nous pourrions dire hors les murs si l'évêque Azon n'avait eu la déplorable idée de les faire servir à l'édification de son église.

Le premier village que nous trouvons, c'est Clérai dont le manoir est encore debout. Ce domaine passa successivement entre les mains des Neuville, des Rabodanges, des La Ferté-Sénectère et appartient aujourd'hui à M. Eugène Lecointre ; une bonne planche nous en donne l'aspect. A Aunou, excellent bas-relief dans l'église du xvi^e siècle, provenant de la chapelle du château de Médavi et une pieta tout à fait belle et expressive, certainement d'un maître, reproduite également dans l'ouvrage. Puis c'est le manoir de Médavi, à Madame de Coulonges, l'hôpital de Fresnaux, ancien établissement des Templiers, et enfin Saint-Céneri où naquit Conté, le chimiste.

Nous nous arrêtons avec le dernier feuillet, car les *Monuments religieux de Sées* parus d'abord dans la grande publication, que nous signalions au début de la *Normandie monumentale et pittoresque*, ont été réunis en tirage à part sous un élégant cartonnage rouge et noir. Nous fermons donc le volume en emportant

(1) *L'inventaire des richesses d'art de la France*, dont la si heureuse initiative est due à M. le marquis de Chennevières et que poursuit avec zèle M. Henri Jouin, rend, à ce point de vue, les plus grands services.

de sa lecture un grand profit et le souvenir d'un agréable délassement. Nous souhaitons pareille impression chez ceux qui seront tentés de l'ouvrir.

HENRI TOURNOUER.

Sainte Elisabeth d'Aragon, reine de Portugal, et son temps, par le comte de Moucheron. 1 vol. grand in-8, XIX-230 p. Paris, Firmin-Didot, 1896.

M. de Moucheron a pris le bon moyen de faire de son livre un monument digne de l'héroïne, de la grande reine, de la sainte dont il écrit l'histoire ; il a été sur les lieux même, en Portugal, en Aragon, en Castille, pour y consulter les vieilles ruines, les vieilles traditions, les vieux auteurs qui pouvaient l'éclairer sur son sujet. Rien ne vaudrait, assurément, la vue directe ; mais à défaut de vue directe, à six siècles de distance, rien ne remplace l'aspect des pays où se sont passés les événements et le commerce en quelque sorte familier avec les témoins qui y ont été mêlés et qui les premiers les ont racontés. Entre autres qualités, l'œuvre de M. de Moucheron en a donc une qui est de premier ordre ; elle est vivante. Ce n'est certes pas un petit mérite de nous transporter, comme il le fait, en plein moyen-âge, dans des siècles si différents du nôtre et si difficiles à juger avec nos idées actuelles. Il aime sa chère sainte Elisabeth ; mais non content d'éprouver pour elle une véritable tendresse, il la fait aimer à ses lecteurs ; non par le procédé quelque peu artificiel de tirades plus ou moins sentimentales ; mais parce qu'il l'a consciencieusement étudiée et qu'il la présente selon la vérité exacte des faits.

Comment ne pas aimer en effet cette grande reine, qui sut allier de façon si parfaite dans sa personne les dons de la nature et ceux de la grâce divine ; qui, dans un temps et dans un pays où la douceur était si peu goûtée et à peine connue, mérita le titre de *mère de la paix* ?

On est touché de la voir toujours empressée de s'interposer entre son mari et son fils, entre son fils et son frère, entre les

divers membres de sa famille, dans leurs dissensions et leurs guerres continuelles, poussant l'intrépidité jusqu'à se précipiter, sans autres armes que son amour et l'autorité de son nom, au milieu des combattants pour les séparer ; toujours fidèle à sa divine mission de paix, jusqu'au jour où, déjà affaiblie par l'âge et par les austérités, elle fut frappée par la mort, dans sa dernière tentative de réconciliation entre son gendre et son petit-fils.

Les vertus aimables d'Elisabeth ne doivent pas toutefois nous empêcher d'admirer également ses talents politiques et de constater l'influence que sa sagesse et l'élévation de ses vues lui assurèrent sur les nombreux souverains qui composaient sa famille ; rappelant ainsi et prouvant une fois de plus que, loin qu'il y ait incompatibilité entre la sainteté et l'élévation de l'esprit, souvent les règnes des saints ont été les plus illustres et les plus heureux. Les grandes pensées viennent du cœur, a-t-on dit ; ne pourrait-on pas dire aussi que de l'amour de Dieu viennent les qualités qui font les grands rois : l'amour des hommes et de la patrie, le désintéressement, la justice, la modération, la sagesse ; c'est l'application de cette parole : Cherchez le royaume de Dieu, et vous obtiendrez le reste par surcroît ?

L'Académie française qui a pour mission de distinguer chaque année les publications les plus remarquables a donné l'une de ses récompenses à cette œuvre de M. le comte de Moucheron. De son côté le roi de Portugal vient d'accorder à l'auteur la croix de Commandeur de l'ordre de la Conception de Villaviciosa. Jamais décoration ne fut mieux méritée. L'œuvre composée à l'honneur de sainte Elisabeth d'Aragon, reine de Portugal, ne tourne-t-elle pas également, en effet, à la gloire des pays où elle est née et où elle a passé sa vie ?

H. BEAUDOUIN.

Les Mammifères du département de l'Orne. Catalogue analytique et descriptif, suivi d'indications détaillées sur les espèces utiles ou nuisibles dans les champs, les jardins et les bois, par M. l'abbé Letacq. Extrait du *Bulletin de la Société d'horticulture de l'Orne*. 1^{er} semestre de l'année 1897.

Il est inutile de dire que les Sociétés d'horticulture doivent être composées avant tout d'horticulteurs et de jardiniers. Il

n'en est pas moins certain, néanmoins, qu'il leur est très avantageux de compter aussi dans leur sein quelques savants. La Botanique, la Zoologie, la Géologie ne sont pas l'Horticulture, c'est vrai ; mais en faisant connaître nos richesses naturelles, elles contribuent à la faire valoir et à lui donner un surcroît d'intérêt. Notre *Société d'Horticulture de l'Orne* l'a du reste si bien compris qu'elle a décidé, il y a deux ans, d'admettre dans ses bulletins des travaux sur toutes les branches de l'histoire naturelle. Son appel d'ailleurs a été aussitôt entendu, et M. Letellier, M. l'abbé Letacq, M. Lemée, M. Chevalier, de Domfront, préparateur à la Faculté des Sciences de Lille, se sont empressés de lui donner des articles.

Je voudrais dire aujourd'hui quelques mots du beau travail sur les *Mammifères*, que M. l'abbé Letacq lui a récemment adressé.

Pour en saisir l'importance et en justifier l'utilité pratique au point de vue spécialement horticole, il suffit d'en pénétrer le titre complet : *Catalogue analytique et descriptif, suivi d'indications détaillées sur les espèces utiles ou nuisibles dans les champs, les jardins et les bois*. Disons tout de suite que M. l'abbé Letacq a rempli consciencieusement ce programme.

Parmi les cinquante espèces environ de mammifères qui habitent nos campagnes, nos jardins et jusqu'à nos maisons ; parmi ces hôtes, qui ne nous demandent pas la permission de s'installer chez nous, les uns sont nos amis, les autres sont nos ennemis ; il importe de savoir les distinguer ; un ennemi connu n'est-il pas déjà à demi vaincu ? Bien plus, il est souvent facile de les opposer les uns aux autres ; de se servir des premiers pour combattre et détruire les derniers.

Malgré quelques essais antérieurs, un tel ouvrage manquait pour le département de l'Orne. M. Letellier a écrit de bonnes publications sur la géologie de l'Orne ; plusieurs botanistes se sont occupés des plantes ; mais personne, que je sache, n'avait tenté une étude complète des animaux de notre région. Le meilleur, presque l'unique travail qui existât sur ce sujet était encore celui que M. Letacq lui-même a présenté, il y a moins d'un an, à l'Annuaire normand de 1896. Il a pour titre : *Matériaux pour servir à la Faune des Vertébrés du département de l'Orne*.

Désormais, ne peut-on pas concevoir l'espoir que M. Letacq ne tardera pas à compléter son œuvre? Il n'a pour cela qu'à continuer dans la voie que lui-même a ouverte. Ce ne sont pas seulement les hommes de science qui lui en seront reconnaissants, les cultivateurs, les jardiniers, les propriétaires et même les simples amateurs n'auront, eux aussi, qu'à profiter dans sa société.

H. BEAUDOUIN.

COMPTES DE L'ANNÉE 1896

RECETTES

En caisse au 31 décembre 1895	770 fr. 28
177 cotisations à 12 fr	2.124 »
Ventes de bulletins et Bélard.	9 »
Intérêts de fonds..	23 35
TOTAL DES RECETTES.....	2.926 fr. 63

DÉPENSES

Impression, brochage et expédition de 4 bulletins	2.116 fr. 67
Imprimés divers et frais de poste.	120 50
Abonnement à la Revue du Perche	6 20
Facture Bonhommet, relieur.....	32 »
Factures Blandin et Barillet.....	54 65
Frais d'encaissement des cotisations.	59 94
Loyer de la salle des séances.	131 »
TOTAL DES DÉPENSES.....	2.520 fr. 96
En caisse au 31 décembre 1895.....	405 fr. 67

PROCÈS-VERBAL

Séance du Jeudi 28 Octobre

La Société Historique et Archéologique de l'Orne tient chaque année ses assises dans l'un des centres principaux du département.

En 1897, le jeudi 28 octobre, Sées a été, pour la seconde fois, le théâtre de cette solennité littéraire qui convient tout particulièrement à la ville épiscopale où l'on a le secret de si bien travailler et écrire. C'était, du reste, une occasion pour la Société de saluer le Premier Pasteur du diocèse, érudit distingué qui, dès son arrivée, s'est vivement intéressé à l'histoire du pays.

A une heure, sous la conduite de M. l'abbé Dumaine, curé archiprêtre de la cathédrale, la docte compagnie a visité l'antique basilique. Elle a admiré la restauration si remarquable du chœur et des vitraux, et écouté avec un vif intérêt les explications données par son guide, dont la science historique est bien connue.

La courte séance administrative qui a suivi a été consacrée à des élections. M. Eugène Lecointre, vice-président sortant et non rééligible, a été remplacé par M. l'abbé Dumaine. Les autres Membres du bureau et du comité de publication : MM. Hommey, secrétaire adjoint, de Neufville, bibliothécaire, vicomte du Motey, bibliothécaire adjoint, MM. Descoutures, abbé Dupuy, abbé Letacq, abbé Richer, abbé Rombault, comte de Vignerat, ont été réélus.

Sur la proposition de M. Appert et de M. le comte de Contades, M. ROULLEAUX-DUGAGE a été nommé membre de la Société. Sur la proposition de M^{me} la baronne de Sainte-Preuve et de M. le vicomte du Motey, M. le baron Amaury DE LA BARRE DE NANTEUIL a été également nommé membre de la Société.

La séance publique a eu lieu dans la grande salle de la Mairie, elle a été sans conteste très remarquable.

Successivement ont pris place sur l'estrade : à droite de M. le comte de Contades, président de la Société, S. G. Mgr Bardel, évêque de Séez ; MM. Montauzé, maire de Séez ; Henri Beaudouin, secrétaire général ; Rombault, curé-doyen de Messei ; Tournouër, archiviste paléographe, directeur de la Revue du Perche ; à gauche, M. le duc d'Audiffret-Pasquier, sénateur, membre de l'Académie Française ; un ecclésiastique de sa famille, M. l'abbé Perdreau, chanoine de Paris et de Versailles, ancien curé de Saint-Étienne-du-Mont, et M. le vicomte du Motey, secrétaire.

La salle absolument comble présentait le coup d'œil le plus pittoresque. Aux premiers rangs, les Membres de la Société, ecclésiastiques et laïcs, puis les invités en grand nombre, enfin des Dames d'Alençon, de Séez et des environs.

M. de Contades a ouvert la séance, en remerciant Mgr Bardel d'avoir bien voulu, par sa présence, donner un puissant encouragement aux études historiques.

M. le comte de Contades s'est exprimé en ces termes :

MONSEIGNEUR,

Je dois, au début de cette séance annuelle, exprimer à Votre Grandeur les sentiments de gratitude des Membres de la *Société Historique et Archéologique de l'Orne* pour l'honneur que vous avez bien voulu leur faire, en vous rendant aujourd'hui au milieu d'eux. Votre présence ici, Monseigneur, nous est précieuse à bien des titres. Elle annonce, d'abord, votre volonté de protéger, comme tous vos prédécesseurs, les lettres et le travail. Certains Evêques de Séez ont laissé des œuvres, qui appartiennent à l'histoire littéraire de notre

nation. Tels sont Pierre Duval, Jean Bertaut, Claude de Morenne, — ce Claude dont le nom nous est aujourd'hui doublement cher, comme un souvenir et comme une espérance. — D'autres ont été des orateurs, des controversistes, des érudits, comme Louis du Moulinet, Jacques Suarez, Dominique Turgot. Tous ont aimé à voir s'étendre, autour des hauts clochers de leur église cathédrale, un vaste terrain de travail, où leurs prêtres n'étaient pas les moins ardents au labeur. Ce zèle pour l'étude, les membres du clergé du diocèse de Séz le possèdent encore aujourd'hui ; et nous ne saurions compter les très utiles travaux qui nous viennent de ces maisons d'éducation, où, maîtres et élèves, nés sur le même sol, rivalisent d'ardeur pour en étudier l'histoire ; de ces presbytères, même les plus humbles, où le prêtre, aux soirs d'hiver, voit revivre, dans les registres et les titres du trésor, l'histoire de sa paroisse, très ancienne. Vous donnez, Monseigneur, à ces laborieux le plus puissant encouragement en consentant à être leur premier, leur grand confrère, et nous profiterons tous de ce nouvel élan pour faire avancer l'histoire de notre pays.

Cette histoire, traversée de glorieuses clartés et dont les ombres mêmes sont percées de beaux rayons d'héroïsme, nous serons fiers, Monseigneur, de vous la présenter. Vous y trouverez de braves cœurs et des âmes bien trempées, sous un blason normand qui, autant que finesse, signifie force, terre de granit. Comme cette Auvergne d'où vous êtes venu vers nous, notre pays a produit des robustes et des vaillants, dont le charme de nos grands arbres adoucissait la rudesse.

Vous aimez déjà notre pays, Monseigneur, et vous nous l'avez dit, en cette éloquente lettre pastorale, qui a pénétré nos cœurs. Mais, quand vous en connaîtrez l'histoire, vous l'aimerez davantage. Et c'est pour cela que nous ne saurions vous témoigner une gratitude trop grande d'avoir bien voulu, aujourd'hui, vous attacher à nous par le lien sacré de notre très cher passé.

Le Prélat a répondu :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Je tiens tout d'abord à vous offrir l'expression de ma reconnaissance pour les paroles gracieuses par lesquelles vous voulez bien m'accueillir ici ; puis à vous dire tout le bonheur que j'éprouve à venir partager vos travaux et applaudir à vos succès.

Mais avant, permettez-moi de rappeler un souvenir personnel. Il y a quelques mois, j'étais à Rome. Avant de prendre possession de mon siège, j'avais obéi à mon cœur et à ma foi, en allant me jeter aux pieds de Léon XIII pour lui demander la bénédiction qui féconde les ministères. Là, j'avais l'honneur de votre visite. Ne me représentiez-vous pas la science et la foi unies dans un même amour aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ ?

J'ai parlé de bonheur. Ah ! c'est que la pensée maîtresse et fonda-

mentale de votre Société est la foi. C'est elle qui vous inspire, qui dirige vos travaux, qui vous soutient dans les recherches aussi longues que pénibles auxquelles vous vous livrez.

Sans doute, vous secouez la poussière du temps ; vous arrachez à l'oubli les hommes, les événements et les choses. Semblables au prophète Ézéchiël, vous parlez à des débris arides, vous leur donnez la vie. Par vous, les événements reparaissent, se développent, s'enchaînent. C'est le passé qui se dresse pour montrer la voie de l'avenir.

Mais, ces événements, vous ne les séparez pas de leur cause. Vous ne les considérez pas comme la conséquence d'une évolution dans un progrès sans fin qui tire sa raison de l'humanité seule. Vous cherchez, au point de départ, Dieu, dont la main puissante soude, parce qu'il les conduit, tous les grands courants qui passent sur le monde ; vous le montrez à travers le voile transparent des faits ; vous le proclamez surtout dans la réalisation, à travers les siècles, de ses desseins de miséricorde et de justice. Il me plaît de le dire bien haut. Vous êtes les grands artisans de la gloire de Dieu, car vous traduisez l'hymne chanté à sa louange par les voix majestueuses qui dominent les événements et les âges.

Et, en ce qui nous concerne, grâce à vous, la note donnée dans ce vaste concert par la noble terre de Normandie ne le cède à aucune autre ni en éclat, ni en force, ni en harmonie. Elle peut avoir des rivales, des supérieures, jamais !...

Je lisais, il y a quelques jours, le *Bulletin* de votre Société, que l'on avait eu la bonté de m'envoyer. Quelle charmante promenade il m'a permis de faire dans ce jardin si varié et si attrayant de l'histoire locale ! Je passais des moyens plus ou moins tortionnaires employés par un surintendant célèbre pour soutenir la fortune publique et sa fortune aussi, aux gracieuses descriptions des jeux olympiques renouvelés de nos jours et dont le souvenir se perd dans les lueurs sanglantes d'une guerre malheureuse ; des généalogies qui font revivre le zèle de nos ancêtres dans le sacerdoce et la charité de nos châtelains, zèle et charité qui n'ont pas dégénéré, aux gloires de l'épopée canadienne chantée par un illustre descendant de ses héros, pour terminer trop tôt par une de ces études si attachantes de votre éminent Président, sur une femme appartenant à la lignée de celles dont on peut dire avec un monarque : « Cette femme, mais c'est un homme ». On l'appelait, du reste, Le Chevalier du Haussey.

Je ne voudrais pas retarder le plaisir que nous promet la lecture des mémoires annoncés par le programme de cette soirée, cependant je vous demande d'ajouter encore un mot.

Mon regard, en parcourant vos rangs, s'arrête heureux et fier sur le nombre de mes prêtres qui vous prêtent le concours de leur travail et de leur intelligence. Qu'ils reçoivent ici mes félicitations et mes encouragements. Ils ont médité une parole célèbre de Bacon : « L'histoire est pour le théologien une meilleure école que les œuvres du bienheureux Ambroise et du grand Augustin ». Ou plutôt, ils l'ont commentée et complétée. L'école de l'histoire ne leur a pas fait oublier

l'école des Pères et des Docteurs. Ils vont demander à l'une et à l'autre les moyens de mieux connaître pour être, avec vous et comme vous, des serviteurs plus utiles de la Patrie et de l'Église.

Courage donc, Messieurs, continuez votre œuvre si importante. Glorieux pionniers de la science, allez chercher partout les débris des âges dispersés par la tempête révolutionnaire. Un jour, quelque géant de l'intelligence les groupera ; il en fera le splendide monument de la France. Sur le socle de ce monument, votre nom sera inscrit en lettres d'or.

S'adressant à M. le duc d'Audiffret-Pasquier, M. de Contades a dit :

MONSIEUR LE DUC,

Je ne puis m'empêcher de vous dire, avant que nous commençons la lecture de nos travaux, combien nous ressentons l'honneur que vous avez bien voulu nous faire en assistant à notre réunion. Depuis la fondation de notre Société, vous avez consenti, vous, l'un des grands quarante, à être l'un des modestes deux cents archéologues ornaïs. Et, en venant aujourd'hui au milieu de nous, vous affirmez encore une confraternité dont nous avons le droit d'être singulièrement fiers. Mais, permettez-moi de vous le dire, nous n'en sommes pas très surpris. Dans la largeur et l'élévation de votre esprit, vous deviez comprendre que nul travail ne doit être dédaigné et que la grande histoire de notre France est faite des morceaux de nos histoires provinciales. D'ailleurs, notre province ne nous est-elle pas très cher ? Nous ne saurions oublier qu'appelé aux plus hautes fonctions et vous devant à l'État tout entier, vous avez tenu à rester toujours ornaïs, laissant parmi nous les amis de votre esprit, qui sont vos livres, les amis de votre cœur, qui sont nous tous. Prouvant toujours, par une affectueuse bienveillance pour les travailleurs normands, gens de prose et gens de rime, que vous les considérez comme des gens de chez vous ayant droit à votre appui. Cette bienveillance si affable et cette si obligeante cordialité sont héréditaires, Monsieur le Duc, parmi ceux dont vous descendez. En 1605, un évêque de Séez, Claude de Morenne, adressait à Monsieur Pasquier, conseiller et secrétaire du Roi et de ses finances, une ode latine, dans laquelle, après avoir célébré sa vertu civique et son mérite littéraire, il le remerciait ainsi de sa faveur :

Experta talem te, mea, Paschasi,
Musa, insolenti pressa negotio,
Ardet, peritis, grata, mores
Tam faciles celebrare nervis.

Voilà donc près de trois cents ans, Monsieur le Duc et très honoré confrère, que votre nom est connu et aimé dans notre pays, et je suis

fort heureux d'avoir rencontré un vieil évêque de Séez qui vienne vous le dire.

M. le duc d'Audiffret-Pasquier a prononcé alors l'allocution suivante :

MONSEIGNEUR,

MESDAMES,

MESSIEURS,

Je suis, Monsieur le Président, bien touché de votre cordial accueil et des paroles trop obligeantes que votre amitié vous a dictées.

Je saisis avec plaisir l'occasion qui m'est offerte de dire la sympathie que notre Société archéologique m'a toujours inspirée. On nous reproche, non sans raison, de n'avoir pas en France, à un aussi haut degré que nos voisins, l'esprit d'association ; tout ce qui peut le faire naître, le développer, tout ce qui peut ranimer la vie provinciale, mérite notre reconnaissance.

Quelle entreprise plus utile pouvons-nous poursuivre que de rechercher dans les débris du passé, sous la poussière des archives, les documents qui permettent de rétablir dans sa sincérité l'histoire du pays et de reconstituer le trésor artistique de la France ?

Nous savons tous l'étrange manière dont l'histoire des arts a été écrite depuis trois cents ans. Sur la foi de rivaux sans scrupules, les légendes les plus mensongères ont été accréditées ; c'est Vasari qui a inventé le mot *gothique* pour nous ôter la gloire de donner notre nom à l'architecture ogivale qui était bien nôtre. Avec notre généreuse insouciance, nous avons laissé dire que la France était au moyen âge plongée dans les ténèbres de la barbarie, alors qu'elle marchait à la tête de la civilisation ; nous avons laissé dire que c'était l'Italie qui nous avait ouvert les yeux et entraînés dans le grand mouvement de la Renaissance. Quant à nous, nous avons étudié les maîtres de l'antiquité en gardant notre originalité et toutes nos qualités natives.

Nous avons laissé attribuer aux artistes italiens, aux Rosso, Serlio, Primatice, les merveilles du château de Fontainebleau. Grâce aux patientes et consciencieuses recherches qui font l'honneur de notre temps, nous pouvons, armés des plus incontestables documents, rendre aux artistes français, à Gilles Lebreton, Pierre Gérard dit Castoret, à Pierre Chambèges, à Philibert de Lorme, la justice qui leur a été si longtemps refusée. Les peintres italiens ont été employés seulement aux peintures décoratives.

Dans notre province de Normandie, les archéologues nous ont appris les noms de ces familles d'artistes aussi forts que modestes qui, pendant plusieurs générations, se consacraient à la construction des admirables monuments qui font l'orgueil de notre province ; c'étaient. pour Caen, les Sohier et les Leprestre, pour Rouen, les Leroux et les

Grappin. Monseigneur vous le disait tout à l'heure, rien n'est plus intéressant que le *Bulletin* que vous publiez chaque année.

Dans les notices sur les différentes localités de ce département, vous faites revivre les populations d'autrefois, avec leurs mœurs, leurs croyances, leurs passions. Combien de noms d'hommes utiles ont été sauvés de l'oubli par vos habiles recherches.

Mais ce n'est pas seulement contre les inévitables ravages du temps que vous avez à lutter ; à la fin du siècle dernier, la Révolution a jonché ce pays de ruines. C'est un fait nouveau dans notre histoire que cette rage de destruction. Sans doute, les guerres civiles, les guerres de religion surtout ont laissé derrière elles des traces sanglantes. Le pillage, l'incendie ont ravagé certaines provinces, mais jamais on n'avait vu un peuple tout entier se soulever contre son passé, acharné à en faire disparaître jusqu'aux derniers vestiges. Ce qu'on n'avait jamais vu, c'est la destruction systématique des trésors artistiques laissés par les ancêtres, ordonnée par les pouvoirs publics, exécutée sous la surveillance des autorités locales ; de ces temps troubles, il est resté bien des préventions, bien des préjugés, bien des haines.

Réconcilier les générations nouvelles avec la vieille France, c'est une œuvre pieuse, c'est la vôtre, Messieurs, c'est celle qu'a poursuivie avec un incomparable éclat le Prince que la France pleure aujourd'hui et dont l'amitié fut l'honneur de ma vie.

De Chantilly reconstruit, le duc d'Aumale a voulu faire le Musée de toutes les gloires françaises. Sur le faite de la chapelle, dans laquelle sont déposés les cœurs des Princes de la Maison de Condé, se détachant sur le ciel, la statue du grand ancêtre : Saint Louis portant la couronne d'épines ; sur la grande terrasse, le connétable de Montmorency, l'épée haute, fièrement campé sur son cheval de bataille ; dans le vestibule, la Jeanne d'Arc de Chapu ; dans les salons, les bustes, les portraits des hommes qui sont la gloire de notre pays, les trophées des jours heureux, dans la bibliothèque, dans les galeries, les chefs-d'œuvre artistiques et littéraires. Devant les grandes cascades, les statues de Bossuet, de Molière, de La Fontaine, de Lenotre, dans le bosquet de Sylvie, les vertes charmilles qui ont vu passer, faisant cortège au jeune héros de Rocroy et de Lens, les grandes Dames du xvii^e siècle si séduisantes que leur souvenir passionnait encore Monsieur Cousin.

Le Prince disait souvent « les jeunes ne connaissent pas assez la vieille France, je veux la leur montrer dans sa vaillance, dans sa foi, dans son génie artistique, si glorieuse et si belle qu'ils ne puissent pas ne pas l'aimer ».

Dieu me garde, Messieurs, de contester les admirables découvertes de la science, les heureux progrès amenés par elles dans les sociétés modernes, mais à mon âge on aime à tourner ses regards vers le passé, mêlé pendant de longues années aux luttes politiques, je connais la vanité de ses combinaisons ; je sais les périls, les amères déceptions qu'amènent fatalement les doctrines des prétendus réformateurs qui

croient avoir fait un progrès quand ils ont fait une ruine. Je sais que pour les grands problèmes de la destinée humaine, on n'a pas trouvé de solutions nouvelles. Je crois que le plus sûr est de s'en tenir aux vérités qui nous ont été révélées, que le plus sage est de croire ce qu'ont cru nos Pères et de suivre pieusement la trace de leurs pas sur les dalles usées de nos vieilles cathédrales.

En finissant, je veux saluer, Messieurs, deux hommes dont la mémoire nous est chère, deux vieux amis, La Sicotière et Gustave Le Vavasseur. Ils vous ont précédé sur ce fauteuil, mon cher Président, tout vous désignait pour les remplacer, votre érudition si grande et si sûre, votre rare talent d'écrivain, votre dévouement à notre cher pays de Normandie.

La Société archéologique de l'Orne est en bonnes mains, sous votre direction elle grandira.

Dans l'ordre suivant, le discours du Président et les Mémoires très variés des Membres de la Société ont été ensuite écoutés avec un vif intérêt :

- 1^o *Les Prédécesseurs de Bertaut*, discours par M. le C^{te} DE CONTADES, Président.
- 2^o *Rapport sur les travaux de l'année*, par M. Henri BEAUDOUIN, Secrétaire général.
- 3^o *SS. Gervais et Protais*, par M. l'Abbé ROMBAULT.
- 4^o *Gauthier Garguille*, poésie par M. Wilfrid CHALLEMEL.
- 5^o *La dispersion de la Providence de Sées, en 1793*, par M. l'Abbé RICHER.
- 6^o *Les Normands à la Martinique*, par M. le Vicomte DU MOTÉY.
- 7^o *Poésie*, par M. GERMAIN-LACOUR.
- 8^o *L'Abbé Huet*, par M. l'Abbé FRÉBET.
- 9^o *L'Ange du Baptême. — L'avenir des Juifs. — Léon V de Lusignan*, sonnets par M. FLORENTIN-LORIOT.
- 10^o *La Cathédrale de Sées*, par M. TOURNOUER.
- 11^o *Le Nez du Cousin Barnabé*, nouvelle par M. Paul HAREL.

La séance a été levée à six heures.

A l'issue, un banquet a rassemblé les Membres de la Société dans une réunion pleine d'une sympathique cordialité. M. le Maire de Sées y a porté un toast à M. le comte de Contades et, dans sa personne, à la compagnie dont il est le Président. M. de Contades y a répondu par un toast à M. Montauzé et à la ville de Sées si aimablement hospitalière.

OUVRAGES REÇUS DEPUIS LA SÉANCE DU JEUDI 22 JUILLET
JUSQU'A CELLE DU JEUDI 28 OCTOBRE

Publications individuelles

1° *Discours prononcés, le 24 avril 1897, au Congrès des Sociétés savantes, et autres pièces.*

2° *Rapport sur les Archives départementales, communales et hospitalières de l'Orne, par M. Louis DUVAL.*

3° *Notre-Dame de Briouze, par M. l'Abbé GOURDEL.*

4° *Les Martyrs, etc. de Chênedouit pendant la tourmente révolutionnaire, par le même Auteur.*

5° *Catalogue d'objets préhistoriques, à vendre.*

Revue

Revue de l'Avranchin, 1897, n° 6.

Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, août 1897.

Bulletin de la Société historique et archéologique de la Mayenne, 3^e trimestre 1897.

Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 1^{er} trimestre 1897.

Revue historique et archéologique du Maine. 2^e semestre 1896 et 1^{er} semestre 1897.

Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France, 24 novembre 1897 à 16 mars 1897.

Société Neuchâteloise de Géographie. Tome IX, 1896-1897.

Société normande de Géographie. Mars-juin 1897.

Revue catholique de Normandie. Juillet et septembre 1897.

Le Cidre et le Poiré. 1^{er} septembre 1897 (Public. MULLER).

Le Cidre. Août et septembre 1897 (Public. VIMONT).

Les Sciences populaires. Juin et août 1897 (2 numéros).

Bulletin de la Société des Amis des Sciences de Rochecouart. T. VI, n° 2, 1897.

Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort. N° 2 de 1897.

Annales de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Champs. Juillet, octobre 1897 (3 numéros).

La Croix de l'Orne. 25 juillet à 3 octobre 1897 (11 numéros).

Informe del Museo Nacional de Costa-Rica. 1896-1897.

Annonces et Catalogues.

LES PRÉDÉCESSEURS DE BERTAUT

Dans la vaste salle de l'évêché de Séez, où sont réunis les portraits de tant d'évêques amis des lettres, et, souvent, écrivains eux-mêmes, l'on va tout d'abord vers le portrait de Jean Bertaut.

En quatre petits vers exquis et impérissables, Jean Bertaut a mis le tourment de la *félicité passée*. Quant à l'ensemble de son œuvre, dont la mémoire ne garde guère que ce fragment de chanson, les contemporains l'ont jugé bien différemment. Charles Sorel reconnaît à Jean Bertaut une poésie surprenante par ses pointes ; le cardinal du Perron l'estime ingénieux, et M^{lle} de Scudéry le loue de sa force et de sa clarté, de son esprit et de sa politesse. Malherbe, qui n'aimait que lui parmi les anciens poètes français, convient que, pour mettre une pointe à la fin de ses stances, il en faisait les trois premiers vers insupportables. Mathurin Régnier, avec sa gauloise franchise et se rappelant un reproche de Ronsard, « jugeait Bertaut pour poète trop sage ». Et il semble avoir ainsi imprimé au rimeur, qui dormait sur son travail, une marque très exacte. Nous n'entendons pas, d'ailleurs, apprécier, en cette étude, l'œuvre de Jean Bertaut, jugée par tant de poètes et d'érudits (1). Mais il serait équitable qu'avant de considérer son portrait dans la galerie de l'évêché, l'on s'arrêtât devant ceux de ses trois prédécesseurs : Pierre Duval, Louis du Moulinet, Claude de Morenne, qui, en un cas très particulier de népotisme intellec-

(1) Entre autres par le regretté président de la Société Historique et Archéologique de l'Orne, M. Gustave LeVavasseur, qui, en 1891, a lu, à Séez, une étude magistrale et définitive sur Jean Bertaut. (*Bulletin de la Société Historique et Archéologique de l'Orne*), T. X, p. 355-481.

tuel, ont été, tous les trois, orateurs ou poètes. Ce sont ces trois figures, ayant trop de caractère pour être dédaignées, que je voudrais restituer en ce travail.

I

Pierre Duval, le premier des trois évêques de Séez, unis par une parenté de sang et d'intelligence, était Parisien, fils d'un Denis Duval, grènetier du grenier à sel établi par le roi à Dieppe, selon les uns ; receveur des tailles à Gisors, selon les autres. Il avait cinq frères, dont quatre occupèrent des emplois publics : Jehan, trésorier de l'épargne ; Nicolas, conseiller au Parlement ; Guillaume, trésorier de France à Tours, et Germain, secrétaire du roi. La famille du futur évêque de Séez appartenait donc à l'élite de la bourgeoisie parisienne, obtenant, et souvent très près de la Cour, des charges dans les finances et dans la magistrature. Pierre Duval, docteur en théologie et chanoine de Rouen, fut précepteur des enfants de François I^{er}. Il dut l'évêché de Séez à la protection de ce prince et il fut sacré en l'an 1545. Voilà à peu près tout ce que les biographes nous apprennent de ses origines. Et les jugements des contemporains qui, seuls, livrent la marque caractéristique d'une individualité littéraire, nous feraient presque entièrement défaut, si nous n'avions cette note de La Croix du Maine : « Il a écrit en vers français un fort docte et très excellent traité de la grandeur de Dieu et de la connaissance qu'on peut avoir de lui par ses œuvres (1) ». Ce ne sont que deux lignes et, pourtant, nous y trouvons la qualification exacte, bien qu'un peu sévère, du docteur en théologie, devenu évêque et poète, le *docte* Pierre Duval. Docte ! Voilà qui garantit bien la sûreté de la doctrine, mais qui ne promet guère le charme de la fantaisie. Pierre Duval, en effet, sut constamment tenir son inspiration en bride

(1) Voy. les *Bibliothèques françaises de La Croix-du-Maine et de Du Verdier*, édition revue par Rigoley de Juvigny. T. II, p. 331. Pierre Duval, avant ces poèmes sacrés, avait publié *Criton, ou de ce que l'on doit faire, dialogue de Platon traduit en français*. Paris, Michel Vascosan, 1547, in-4°. En 1582, Jean Le Masle, Angevin, fit imprimer un commentaire de ce dialogue à Paris, chez Jean Poupy.

et ne la laissa jamais l'emporter au pays des songes. Peut-être trouverons-nous l'explication de la sécheresse de son œuvre dans l'*Histoire des Variations*. Bossuet, en ceci d'accord avec Mézeray, prétend que, dans les incertitudes de confession de cette époque, « une demi-érudition donnait à Pierre Duval une pente secrète vers le calvinisme. » (1) Nous ne saurions être ici l'historien de son âme. Mais, sans aucun doute, l'évêque de Séez sut remonter la pente périlleuse, et il alla retremper sa foi jusqu'au concile de Trente, où son érudition théologique fit autorité. Les Huguenots, toutefois, étaient de grands iconoclastes. Et nul ne sait combien, en sa tentation de calvinisme, Pierre Duval jeta hors de son œuvre de belles images poétiques, alors que les grands saints de nos antiques portails tombaient brisés sur les dalles des parvis.

Le livre *De la Puissance, sapience et bonté de Dieu* et le traité *De la Grandeur de Dieu et de la congnoissance qv'on peut auoir de luy par ses œuvres*, furent imprimés à Paris, en 1553 et 1558, et réimprimés depuis dans un grand nombre de recueils de poésies chrétiennes (2). Leur succès ne saurait donc être mis en doute, et il peut être justifié. Les défauts que nous avons mis en évidence avec une rigueur peut-être excessive, manque d'enthousiasme et perpétuel souci de versifier une œuvre d'enseignement, n'empêchent point Pierre Duval de manifester parfois en son poème, de réelles qualités de clarté, d'élégance et de force. Nous les rencontrons en ces vers, qui nous rappellent Ovide et qui nous parlent de l'homme :

(1) Voy. *Œuvres de Bossuet* (Edit. F. Didot). T. IV. p. 149.

(2) Le poème *de la Grandeur de Dieu et de la congnoissance qv'on peut auoir de lui par ses œuvres* fut imprimé à Paris chez Vascosan, en 1553 et 1555, in-8, et aussi à Anvers, petit in-8 de 16 p. Le poème *de la Puissance, sapience et bonté de Dieu* fut imprimé chez Vascosan, en 1555, in-8. Ces poèmes ont été souvent réimprimés et insérés dans les recueils de poésies chrétiennes. L'exemplaire que nous avons consulté pour ce travail porte pour titre : *De la Grandeur de Dieu et de la congnoissance qv'on peut auoir de luy par ses œuvres. Item. De la Puissance, sapience et bonté de Dieu, par P. du Val, Euesque de Sees. Paris Guillaume Aurray. 1586. In-16, 119 ff.* Les poèmes de Duval n'y occupent que les feuillets 85-114. Dans un autre recueil, *les Cantiques du Sievr de Valagre et les cantiques du Sievr de Maison-Fleur. Rouen, Raphaël du Petitval, 1613*, ils se trouvent aux pages 256-307. Enfin, dans une autre édition de ces derniers cantiques, imprimée à Tours, chez Cl. de Montrail et J. Richer, 1592, les poèmes de Duval se trouvent encore.

Mais, sur tous les viuans tu as l'homme estably.
Et de sens et raison richement annobli,
Tu as, sur son esprit, empraint ta viue image.
L'esclaircissant d'un ray de ton luisant visage.
Tous autres animaux portent la vête en bas.
Et courbez vers la terre y prennent leur repas :
Mais l'homme a le corps droit, d'élégante stature,
Et le chef releué conforme à sa nature.
Sa propre nature est de contempler les cieux,
Et vers toy esleuer et le cueur et les yeux.
Comprendre en son esprit, par diuerses pensees,
Le present, le futur et les choses passees. (1)

Voilà qui monte vers les cieux, d'un vol un peu pesant encore. Les rimes de Pierre Duval étaient parfois plus légères, grâce aux relations d'amitié qui unissaient le docteur en théologie au plus aimable des poètes de la Pléiade, Joachim du Bellay, le chantre du vanneur de blé. Nous n'oserons pas, après les recherches érudites de M. Emile Picot, attribuer à notre Pierre Duval, *le Puy du Souverain Amour*, *le Cercle d'Amour* et *le Printemps de Madame Poésie* (2). Mais l'évêque de Séez ne céda-t-il pas au désir de s'ébattre en jeux rustiques, comme le châtelain du Petit-Liré, quand il plaçait en son majestueux poème, le preste et gracieux couplet des mouches à miel (3).

Qui a pris garde aux gentes mesnageres
Mousches à miel, soigneuses et legeres,
A trauailler et recueillir du ciel,
Parmy les fleurs, et la cire et le miel ?
Ce petit peuple a fort grande police,
Villes, maisons, magistrats et iustice :
Et tiennent ordre, en viuant soubz la loy
D'un doux et sage et magnanime roy.
Les unes font les logettes honestes,
Les autres vont aux champs faire les questes.
Des le matin, et tout au long du iour
Font sur les fleurs maint tour, et main retour...

(1) Pierre Du Val, *De la Poissance, Sapience et Bonté de Dieu*. p. 106.

(2) Voy. *Théâtre mystique de Pierre Du Val et des libertins spirituels de Rouen, au XVI^e siècle*, publié avec une introduction par M. Emile Picot, qui établit, dans sa notice sur Pierre Duval, que l'auteur du *Puy du Souverain Amour* et du *Cercle d'Amour* n'était pas l'évêque de Séez.

(3) Pierre Du Val, *De la Grandeur de Dieu*, p. 90.

Si tel esprit habite dans la teste
Et dans le corps de si petite beste,
Ne fault-il pas confesser qu'en tout lieu.
S'estend l'esprit et le pouuoir de Dieu ? (1).

Ces jolis vers, avec quelques réserves, peut-être, pouvaient être loués par le poète de l'amour et du printemps. Aussi Joachim du Bellay attachait-il au dernier vers du poème de Duval, un sonnet élogieux finissant en ce tercet :

Docte Du Val, combien est ton esprit
Emerueillable, ayant si bien descript
Le saint discours de si saintes merueilles !

Et ce que du Bellay apportait à Duval en poésie, le docte évêque semble le lui avoir rendu en religion. Le frivole et charmant rimeur ne nous le dit-il pas lui-même ?

La jeunesse, Du Val, jadis me fit escrire
De cest aveugle archer, qui nous aveugle ainsi.
Puis, fasché de l'Amour et de sa mère aussi,
Les louanges des Roys j'accorday sur ma lyre.
Ores je ne veulx plus telz argumens eslire,
Ains je veulx, comme toi, poingt d'un plus hault souci.
Chanter de ce grand Roy, dont le grave sourci
Fait trembler le céleste et l'infernal empire.
Je veulx chanter Dieu. (2)

Et il était grand temps. Car, le 1^{er} janvier 1560, moins de deux ans après la publication du poème de Duval, Joachim du Bellay, venant de commencer l'année chez un de ses compatriotes, Claude de Bize, clerc du diocèse d'Angers, tombait dans une ruelle, frappé d'apoplexie. Et Jean Bodin, un autre de ses compatriotes, put écrire alors en un chapitre de la puissance de la lune : « Ceux qui sont subjects à l'ébullition de sang avec inflammation du cerveau sont en danger d'estre suffoquez en la pleine lune par la force des esprits qui les dilatent jusqu'à crever, comme il advint à Joachim du Bellay, poète de mon

(1) Pierre Du Val, *De la Grandeur de Dieu*, p. 96.

(2) Voy. *Œuvres choisis de Joachim du Bellay* (Ed. Léon Séché, p. cvii.)

païs, lorsqu'il s'en retournait en sa maison, venant de soupper. » (1)

Les esprits des doctes ne connaissent point ces dangers. Pierre Duval, qui devait survivre quatre années au poète angevin, se rendit, en 1562, au concile de Trente. Puis, il alla à Rome où, du consentement du pape Pie IV, il résigna son évêché à son neveu, Louis du Moulinet, prêtre érudit et disert, dont la parole avait été admirée par les pères du concile. Pierre Duval, à son retour d'Italie, se retira à Vincennes, où il mourut en 1564.

En 1560, et, semble-t-il, pendant un séjour à Séez, il avait composé un *Petit discours de Foy, Espérance et Charité* (2), dont nous avons retrouvé le curieux manuscrit. C'est un poème en quatrains, comme celui de *la Grandeur de Dieu*, plein de sûrs enseignements, correctement mis en vers :

Foy, espoir et amour sont les vrais sacrifices
Dont l'humain cœur te fait agréables services,
Qui nous font mespriser, ce monde vicieux
Et lever hautement nos esprits vers les cieux.

Hélas ! à ce moment-là du Bellay était déjà mort, et Pierre Duval, près de partir pour le concile, n'avait guère le temps de voir voler les *gentes mesnageres* vers les œillets sanguins et les vermeillettes roses.

II

Louis du Moulinet, fils de Gervais du Moulinet et d'Anne Duval, sœur de l'évêque poète, succéda donc à son oncle sur le siège de Séez. L'histoire de sa race, sertie dans des textes savants et des observations sages, se trouve en son oraison funèbre que prononça son neveu et successeur, Claude de

(1) Voy. Jean Bodin, *Théâtre de la nature universelle*. V^e livre, p. 885.

(2) *Petit discours de Foy, Espérance et Charité*, 1560, manuscrit sur vélin; petit in-4 de 10 ff. Cet opuscule est précédé d'une ode et de deux sonnets, composés pour un gentilhomme normand, M. de Feumichon, probablement Gui de Longchamps, sieur de Fumichon, nommé gouverneur de Lisieux, en 1562, deux ans après la publication du petit poème.

Morenne (1) : « Messieurs, le plus ancien instrument qui soit tombé entre mes mains pour preuve de l'antiquité de la famille des Molinets, est vn contrat qui se trouve encor parmi les tiltres de leur maison, passé l'an mil trois cens trente-quatre en la ville de Senlis, par lequel il appert que la dite famille commençoit dès lors à paroistre avec honneur, estant fait mention en iceluy d'un Robert du Moulinet, qui estoit en charge honorable ; » lequel, ayant épousé Damoiselle Edeline de la Croix, en eut un fils nommé Jean, « lequel s'adonna à porter les armes et acquist tant de reputation que le Sieur de la Trémouille le fit guidon de sa compagnie. Ce Jean eut vn fils unique, portant mesme nom que le pere qui, dès sa ieunesse, courut le pays, voyagea en plusieurs regions lointaines ; mais sans beaucoup de fruct et pouuoit-on bien dire de lui, *τοπον ου τροπον μετέβαλε*,

(1) Le volume que nous avons eu sous les yeux pour la préparation de cette étude contient : *Oraison fnebres, et tombeaux, composez par Messire Clavde de Morenne, Euesque de Seez, dédiés à Monsieur de Villeroy, Secretaire d'Estat, auecques les cantiques, quatrains et autres poèmes tant François que Latins du mesme autheur. Paris, Pierre Bertavlt, 1605, 125 ff ; Cantiques spirituels, composés par Messire Clavde de Morenne, Euesque de Seez. Paris Pierre Bertavlt, 1605, 77 p. Quatrains, composez par Messire Clavde de Morenne, Euesque de Seez. Paris, Pierre Bertavlt, 1605, 20 p. Poemes divers tant François que Latins, composez par Messire Clavde de Morenne, Euesque de Seez, Paris, Pierre Bertavlt, 1605, 104 p.* Chaque partie a un titre distinct et une pagination spéciale. La première partie comprend les oraisons funèbres de Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy (p. 6-16) ; de messire Gaspard de la Chastre, seigneur de Nançay (p. 18-30) ; de Monsieur de Poigny de Rambouillet (p. 31-422) ; de Henri III (p. 43-58) ; de Monsieur Brisson, président en la cour du Parlement (p. 53-68) ; de Marguerite de Mandelot, femme de Monsieur d'Halin-court (p. 63-73) ; de Messire Loys du Molinet, évesque de Séez (p. 80-203). Cette oraison funèbre est datée de Fleuré (23 août 1603), ainsi que des *Cantiques spirituels* (16 août 1604) et des *Quatrains* (16 janvier 1605) réimprimés et dédiés à son neveu, Robert de Morenne. La première édition de ces poèmes parut sous ce titre : *les Cantiques et Quatrains spirituels de M. Clavde de Morenne, curé de Saint-Mederic et predicateur ordinaire du Roy, avec un panegyric faict pour le sacre et couronnement d'Henry IV, roy de France et de Navarre. Paris. Iamet Mettayer, et Pierre L'Huilier, 1594, in-8, 47 ff. et fut dédiée à Messire Regnaud de Beaune, archevêque de Bourges.*

En 1864, M. L. Duhamel a publié les *Poésies profanes de Claude de Morenne, évêque de Séez* (Caen, Le Gost-Clérissé, in-12, xxvi-210 p.), d'après un manuscrit retrouvé par lui, et que nous voyons inscrit au catalogue de la librairie Lortie (octobre 1894). La plupart des pièces de ce manuscrit se trouvent dans les *Poèmes divers* imprimés en 1605, et ces poèmes contiennent de très curieuses pièces, comme l'églogue *Les Sorciers*, qui ne sont pas dans le manuscrit publié par M. L. Duhamel.

parce qu'il changea souvent de lieu et non pas d'humeur. » (1) Humeur hélas ! déréglée ! Mais il nous faut abrégér ce récit généalogique qui, pour être paré de grec, n'en est pas moins fastidieux. Ce Jean du Moulinet « prist à l'appétit de ses yeux femme plus belle que riche », en eut de nombreux enfants, et laissa, en mourant, sa maison fort nécessaire. Cinq de ses fils abandonnèrent Senlis, où il n'eurent pu mener qu'une vie langoureuse et pauvre. L'un se jeta en Normandie, l'autre en Champagne, le troisième en Flandre, le quatrième au Maine et le dernier, nommé Guillaume, à Paris. Ce Guillaume, avait relevé la fortune de sa famille, et le roi Charles VIII l'avait nommé procureur en la Chambre des Comptes. Son fils, Gervais, avait épousé Anne du Val, de noble et vertueuse famille ; il fut le père du futur évêque de Séz.

A peine élevé sur son siège épiscopal, Louis du Moulinet fut invité par Vauquelin de la Fresnaye, en son *Art poétique*, à imiter le chantre de la grandeur et de la sapience de Dieu, et à devenir un Apollon chrétien :

Vous Prelats, qui n'avez qu'à Dieu seul la pensee,
A luy seul soit aussi votre Muse adressee :
Ainsi que ton du Val Moulinet chante-nous
Cette grandeur de Dieu, qu'on voit reluire en tous

.
Portez donc en trophé les despouilles payennes
Au sommet des clochers de vos citez chrestiennes.
Si les Grecs, comme vous, Chrestiens eussent escrit,
Ils eussent les hauts faits chanté de Iésus-Christ. (2)

Mais Louis du Moulinet ne devait rien chanter et ce fut comme orateur qu'il manifesta cette très curieuse hérédité intellectuelle que nous avons signalée. Il eut le don très rare de l'éloquence de la chaire, une éloquence persuasive et séductrice, basée sur les plus sérieuses études théologiques. Pierre Duval, appelé « pour instruire Monsieur le duc d'Anjou, frere du Roy, et ne pouvant vacquer à l'exercice de sa charge, desireux au

(1) *Oraison funèbre sur le trespas de messire Loys du Molinet, evesque de Seez*, par Claude de Morenne, p. 82.

(2) Vauquelin de la Fresnaye, *Art poétique*. (Edit. Pellissier), p. 170.

surplus de mettre en sa place quelque homme digne, » choisit Louis du Moulinet, « après avoir reconnu la profondeur de sa doctrine, et le presenta au roi Charles, qui tres volontiers le nomma et mesme avec beaucoup de tiltres de louange. » (1)

Mais ce fut surtout au concile de Trente, où il avait accompagné son oncle Pierre Duval, que le précepteur du futur Henri III, fit briller, en public et en particulier, l'éclat de sa parole. Il y « acquist vne tres grande reputation au rapport des plus habiles hommes qui se trouverent en cette sainte assemblée ; ... si est-ce pas, que, s'estant trouvé parmy plusieurs cardinaux et autres prélats et ayant eu l'honneur de parler en leur presence de plusieurs belles choses et en discourir autant disertement que doctement, il fut recherché et honoré des plus grands de la compagnie. » Il obtint même au concile, l'insigne honneur de parler au nom de l'église de France, et il le fit dans un latin magnifique qu'applaudirent les érudits de tout le monde chrétien. « Comme il fut vn jour question de proposer certains poincts de la part des prelates et docteurs françois en ce sacré concile, il fut prié d'en prendre la peine et seulement deux jours auparavant par M. le cardinal de Lorraine, ce qu'il fit en latin et avec vn langage si poli et tellement enrichi d'infinies belles sentences qu'au jugement de tant de doctes et braues personnages qui, là, s'estoient assemblés de toute la chrestienté, il fut dit que la France ne quicteroit desormais rien de son eloquence à l'ancienne Rome. » (2)

Et si Louis du Moulinet rappelait par son éloquence les grands jours de la Rome antique, il sut charmer par des qualités toutes françaises d'esprit et de conversation la Rome de son temps. Il avait déjà exercé cette séduction de la causerie près des pères du concile. « Le cardinal Stanislaus Hosius, Polonnois, évêque de Vvarme et Bernard Nouager, venitien, aussi cardinal », eurent sa conversation fort agréable. Aussi, tous avaient-ils accueilli avec faveur la nomination de Louis du Moulinet à l'évêché de Séez faite, sur la résignation de son oncle, par le roi Charles IX. Mais suivons-le à Rome, où il séduisit jusqu'au pape. « Pie quatriesme, meu du renom

(1) *Oraison funèbre de Louis du Moulinet*, p. 84.

(2) *Oraison funèbre*, p. 85.

de sa doctrine et vertu », le gratifia de tout ce qu'il put et, maintes fois, (que l'on excuse une citation latine en mémoire d'un aussi parfait latiniste), *illum affatu cohonestavit, munere beaut, osculo consecrauit*. (1) « Or, après avoir reçu toutes et telles gratifications de la Cour romaine que sa vertu méritoit », Louis du Moulinet se décida « de retourner en France, mais, auparavant, voir la Grece, la Hongrie, l'Espagne, l'Allemagne et autres prouvinces adiacentes ». Il fut félicité, et en grec, de tels voyages : πολλων ανθρωπων ιδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγω; ce qui dut apaiser l'ombre de son aieul, le du Moulinet errant et besogneux.

Enfin, il arriva à Séez, et cette éloquence, qu'il avait fait briller au concile de Trente, fut désormais consacrée, tout entière et avec la même ardeur; à ses diocésains de Basse-Normandie. Louis du Moulinet, qui ne s'éloigna que cinq fois de Séez en un épiscopat de quarante années, prêchait tous les dimanches en son église cathédrale et souvent « es autres villes de son diocèse ». Mais, comment prêchait-il ? « Là ! — s'écrie, en une extase de souvenir, son successeur — il me faudroit, pour l'expliquer, vostre eloquence, ô âme bien heureuse ! C'estoit une merueille d'ouyr ce grand personnage, depuis qu'il venoit à deployer les mattresses voiles de son eloquence. Vous eussiez veu lors vne voix douce et agreable, vn recueil de mots choisis, vn nombre infiny de graues sentences, vne oraison nombreuse, des raisons viues, des auertissements sages, des exhortations pleines de zèle et charite chrestienne ». (2)

Et Claude de Morenne, se souvenant qu'il était poète, rapprochait ainsi son oncle de l'Ulysse d'Homère :

Quand sa voix se leuoit du fond de sa poictrine,
C'estoit comme le flot d'une ondeuse rauine,
Qui trainoit avec soy ce qu'elle rencontroit :
Rien d'humain resister à son cours ne pouoit. (3)

Il n'est donc pas étonnant que Louis du Moulinet fut appelé à user de ce rare don d'éloquence, par deux fois, aux Etats de Blois, comme député du clergé et une fois au concile de Rouen

(1) *Oraison funèbre*, p. 85.

(2) *Oraison funèbre*, p. 85.

(3) *Oraison funèbre*, p. 94.

comme évêque suffragant de Séez. Il n'osa toutefois pas, comme un nouveau Saint Léon, opposer aux bandes de Montgomery le bouclier de sa parole. Les Huguenots en effet, le 9 septembre 1568, brûlèrent le château épiscopal de Fleuré et, peu après, pillèrent Séez et la cathédrale. Mais il chargea sans doute de représailles poétiques un de ses neveux, Claude de Morenne, alors jeune écolier, qu'il invita à rimer les *Regrets et tristes lamentations du comte de Montgomery* (1). Louis du Moulinet voyait en cet écolier son successeur sur le siège épiscopal où lui-même occupait la place de son oncle. Et, par parenté d'esprit autant que de sang, il avait pris soin de l'avancement de ses études « et par le doux vent de sa faueur liberale, conduit icelles à bon port. » (2)

Mais ce beau neveu, ainsi chargé de bienfaits, serait-il orateur comme Louis du Moulinet, ou, comme Louis Duval, serait-il poète ? Fier d'une telle hérédité, il voulut être l'un et l'autre. C'était beaucoup et, dans le *troupeau neuvain*, qu'il célébra si souvent, il ne put réussir à mériter les faveurs que de la seule Polymnie.

III

Claude de Morenne était le fils d'un Parisien, le sieur de Privas de Morenne, et d'une sœur de Louis du Moulinet (3). L'évêque de Séez, dont nous avons dit les bontés pour lui,

(1) Voy. *Les Regrets et tristes lamentations du comte de Montgomery sur les troubles qu'il a esmeuz au Royaume de France, depuis la mort du roy Henry deuxiesme de ce nom jusques au vingt sixiesme de juing qu'il a esté exécuté, avec une prédiction sur la prinse de son fils en la ville de Charentan*. Paris, P. Deshayes, 1574, petit in-8, 19 ff, y compris le titre. Une autre édition a été faite à Rouen, chez Martin Le Mégissier.

(2) Nous savions que la mère de Claude de Morenne était une parente de Louis du Moulinet. Nous devons à M. l'abbé Blin la communication d'un texte qui établit qu'elle était la sœur de cet évêque. C'est un extrait du Pouillé du diocèse de Séez, composé en 1763 par Jacques Savary, chanoine de la cathédrale, relatif à Claude de Morenne : « Claudius de Morenne, doctor theologus, antea Sancti Mederici parisiensis curatus, in sede sagiens collocatus est anno 1601. Ad regis conversionem vocalus fuerat et non infelicitur laboraverat. Quidam volunt eum fuisse Ludovici du Moulinet nepotem ex sorore, et hoc verum est. Obiit anno 1606. 2^a martii, annos natus 40. »

(3) *Oraison funèbre*, p. 80.

n'avait pas été seul à prendre soin de sa fortune ; il semble avoir trouvé un précieux appui dans la personne d'un autre oncle, René du Moulinet, procureur général en la Chambre des Comptes. Il fut d'abord, nous l'avons vu, le poétique interprète d'une rancune familiale, en revêtant la personnalité du comte de Montgomery pour dire les *Regrets et tristes lamentations* que le vaincu de Domfront avait « esmeuz au royaume de France depuis la mort du roy Henry deuxième de ce nom jusques au vingt-sixième de juin qu'il avait été exécuté. » Déjà, dans ces vers, nés de funèbres circonstances, l'amant de la nature apparaît en Claude de Morenne. Entre une imprécation contre des sujets ingrats et une exaltation des grands mérites du roi, il a des visions champêtres et forestières :

Comme le cerf, après avoir lontams
Brossé un bois, cherche quelque fontaine
Dans un verger ou une verte plaine
Qui a dans soy mils ruisseaux doux-coulans :
Ainsi mon âme, ô crainte des meschans,
A toy soupire..... (1)

Mais, si l'écolier de Paris avait commencé par aiguïser des rimes vengeresses, il allanguit bientôt ses vers en d'amoureuses chansons. Il n'y avait point, en ces jours-là, dans les recueils de poésies, assez de sonnets en l'honneur de Philis ou de Cariclée, célébrées sous les regards de Vénus et de son *petit archer*ot. Claude de Morenne, sonnettiste très profane, eut des soupirs, des espoirs et des regrets, effets littéraires, tirés peut-être d'indécises tendresses. Parfois cependant, en ces œuvres juvéniles, le cœur parle chaleureusement et avec fièvre. Mais l'étudiant n'est point encore docteur en théologie. Et, d'ailleurs, ces fredons d'amour seront bientôt étouffés sous la sonorité d'hymnes liturgiques et le poids de pompeuses oraisons funèbres. Rimes de jeunesse, qui portent bien toutes la marque du poète épris de la nature :

Bien beau est le croissant de la Lune argentée,
Bien beau le feu luisant de mille étoiles d'or.

(1) Voy. dans les *Regrets et tristes lamentations du comte de Montgomery* (Ed. Duhamel), les *Divers sonnetz ou amplement est décrite la justice de Dieu, et comme justement on a puny Montgomery et ses rebelles* (sonnet IX).

Et le soleil, des cieus le plus riche trésor,
Sortant d'entre les bras de Thétis la voutée :
Bien beau le noir raisin d'une vigne plantée,
Bien beau le teint pourpre de la rose..... (1).

Enthousiasme vainqueur de la mignardise du temps, vers
emplis d'idéal et trouvés comme en un rêve. Un jour vint où le
poète prétendit noter non pas une rêverie mais bien un vrai
songe, avec autant de précision que le permet au réveil, un effort
de souvenir. C'est une ode curieuse, sous le titre *Adieu au
monde* :

Toute la nuit, quand je repose,
Morphé, ce traître, ce trompeur,
M'offre maint titre, maint honneur,
Ou je voy la richesse enclose.

Aucune fois, je suis grand prince
Et tout le monde qui me voit,
S'ébahissant, me montre au doit
Comme le chef de sa province.

D'autrefois, dedans un' Eglise
Comme evesque, j'ay le roquet, ⁷⁵⁻⁶
Et d'autrefois, dans le parquet,
Comme president, je devise.

Mais las ! mais las ! quand je m'éveille
Et, deconforté, je me vois
Estre toujours de mesme bois,
Ma vie estre toujours pareille (2).

Les songes sont, malheureusement, moins formés de présages
que de souvenirs. Et quelque parole de son oncle du Moulinet
avait fait rêver Morenne de ce rochet épiscopal. Il devait,
toutefois, le porter un jour à Sééz, sans détacher de son front,
pour y placer la mître, le laurier vert des poètes. Mais, avant de
suivre ses destinées poétiques, regardons-le, à Paris, curé de
Saint-Méry et prédicateur du roi.

Il fut curé de Saint-Méry aux jours troublés de la Ligue.
Il eut alors à parler et à agir ; il sut faire l'un et l'autre comme

(1) *Poésies profanes de Claude de Morenne* (Edit. Duhamel, p. 203).

(2) *Poésies profanes de Claude de Morenne* (Édit. Duhamel), p. 7.

il convenait, avec prudence et avec décision, surtout avec politique. Or les politiques, haïs des intransigeants de la Ligue, étaient, pour ainsi dire, les ralliés de ce temps-là. Le curé de Saint-Méry, qui osait prêcher la paix et désirer la conversion du roi de France, fut donc en butte aux outrages quotidiens des Guarinus et des Genebrard. Cela ne l'empêcha point de dire dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, le 2 mai 1593, qu'il fallait prier Dieu pour la conversion de l'hérétique et, le 6 juin, qu'il fallait recevoir et embrasser l'hérétique revenant et se convertissant (1). Aussi, le 27 juin, le curé de Saint-Germain lui ôta-t-il la chaire de son église parce qu'il prêchait en politique et qu'il n'aurait failli à allégoriser politiquement l'évangile de ce jour, qui est celui de la brebis égarée (2). Bien plus, Mézeray (3) nous apprend que les furieux prédicateurs de la Ligue, tels que le cordelier Feu-Ardent et le jésuite Commelet, obtinrent que leurs contradicteurs fussent expulsés de Paris et, parmi eux, Benoist, curé de Saint-Eustache, et Claude de Morenne.

Ce court exil établit entre les curés bannis des relations d'amitié, auxquelles Claude de Morenne dut le grand honneur d'être appelé à la conversion du roi. Henri IV, le 9 juin 1593, avait écrit de Nantes à René Benoist, le priant de se rendre auprès de lui pour discuter les dogmes de la religion catholique. Il avait ajouté : « Mesme que vous prépariés à cest effet aucuns de votre collège, que vous cognoistrez avoir la crainte de Dieu et estre accompagnéz d'esprit doux et aimant le bien et le repos de mes subjects » (4).

Ces hommes accompagnés d'esprit doux furent Claude de Morenne et Aymar de Chavagnac, curé de Saint-Sulpice. Ils quittèrent Paris en dépit des menaces de la Ligue et, le 15 juillet, ils arrivaient à Saint-Denis « pour l'instruction du Roy » (5). Dans plusieurs conférences, dont l'une dura huit heures, Morenne se fit remarquer par sa parole aisée et persuasive. Le roi charmé,

(1) Voy. *Mémoires-journaux de Pierre de l'Estoile* (Ed. Lemerre), t. VI, p. 22.

(2) *Ibid.*, t. VI, p. 39.

(3) Voy. Mézeray. *Histoire de France*, t. III.

(4) Voy. *Notice biographique sur Claude de Morenne*, par M. Duhamel, p. v.

(5) Voy. *Mémoires-journaux de Pierre de l'Estoile*, t. VI, p. 57.

puis convaincu — était-il bien difficile à convaincre ? — abjura le 25 juillet 1593. Et si jamais il prononça la célèbre parole : *Paris vaut bien une messe*, ce fut sans doute en songeant à la messe de Saint-Méry.

En attendant que la faveur de son illustre néophyte l'élevât à quelque évêché, Claude de Morenne, tout en conservant la cure de Saint-Méry, reçut le titre de prédicateur ordinaire du roi. Il s'efforça, en écrivant des *épîtres* et des *discours* (1) utiles à la cause royale, de mériter ce titre, et il l'inscrivit avec fierté à la première page d'un recueil d'oraisons funèbres qui vont nous permettre de le juger comme orateur.

Nous y trouvons deux discours prononcés un peu tardivement sur le trépas de Henri III, roi de France et de Pologne (2), et sur celui de Monsieur Brisson, président en la Cour de Parlement ; puis les éloges funèbres de Messire Nicolas de Neuville, seigneur de Villeroy, de Monsieur de Poigny de Rambouillet et de Marguerite de Mandelot, femme de Monsieur d'Halincourt.

Nous avons déjà présenté, en tirant de son oraison funèbre de Louis du Moulinet, quelques détails biographiques, de curieux spécimens de sa pittoresque éloquence. Nous avons vu quelles belles fleurs de rhétorique il se plaisait à suspendre aux catafalques des grands. Il serait injuste, sans doute, de trop lui reprocher un manque de naturel, un pédantisme, une boursofflure de style communs à tous les orateurs de cette époque. Mais, parfois, il dépasse réellement toute mesure. Comme en cette singulière remontrance aux coquettes de Paris : « C'est vne pitié de voir auioird'huy la presumptueuse outrecuidance et desbordée impudence d'une infinité de Dames en leurs actions, paroles, habits et contenance.... A les contempler, que diriez-vous que ce fust, sinon quelque nouveau genre de monstres

(1) Entre autres ces deux pamphlets : *Epistre envoyée par Claude de Morenne, curé de Saint-Médéric, aux catholiques de la ville de Paris, Saint-Denis* (1575) et *Discours par lequel il est monstré qu'il n'est loisible au sujet de médire de son Roy et encore moins d'attenter à sa personne, avec une remontrance à la ville de Paris et autres villes rebelles à ce qu'elles se rangent au service de Sa Majesté, Paris* (1593, 27 août).

(2) La première édition de l'*Oraison funebre faite sur le trespas de Henry troisiemesme, roy de France et de Polongne, prononcee en l'Eglise de S. Mederic, le 21^e jour d'aoust 1595, par M. Claude Demorenné, curé de ladite paroisse et predicateur ordinaire du Roy*, parut à Paris, chez Jamet Mettayer et Pierre L'Huillier, 1595, in-8°, 54 p.

d'Afrique ? Quelles damnables et prodigieuses façons d'accouplements ! Quels fards de visage ! Quelles chaussures de pieds ! Mes Dames, mes Dames, ce ne sont là les ornements que vous devez si curieusement rechercher.... Les vraies dorures, perles et habits que vous devez avoir à cœur sont les vertus et perfections qu'auoient Lucrèce, Cornelia, Claudia.... Avec tels attifetiz, vous irez par tout bien parées... ». Mais, « comme disoit vn des sages de nostre temps, l'accoustrement trop mol et pretieux est l'estendard d'orgueil et le nid de sensualité » (1). Cela, véritablement, ne semble-t-il pas annoncer les sermons amphigouriques du petit père André et même les facétieuses allocutions du soi-disant père Esprit de Tincebray aux âmes colombines du couvent de Haute-Bruyère ?

IV

Le curé de Saint-Méry était, après l'abjuration du roi Henri IV, tout désigné pour un évêché. Mais peut-être fut-il heureux pour lui que cette manifestation de la gratitude royale n'eût pas lieu trop promptement, car son fidèle ami, René Benoist, ayant, en 1594, été nommé évêque de Troyes, ne put jamais obtenir ses bulles et fut obligé, en 1604, de renoncer à la mitre. Claude de Morenne avait heureusement pour lui, en plus de la faveur royale, l'appui de Louis du Moulinet. Le vieil évêque rêvait de l'avoir pour successeur. Il avait même préparé cette nomination, en appelant Claude de Morenne au chapitre de Séz, d'abord comme chanoine, ensuite comme prévôt. Il l'assura, en résignant son évêché en faveur de son neveu. Le nouvel évêque de Séz obtint ses bulles, non sans quelques difficultés. Il y avait à Rome un vieil esprit de Ligue et jadis Guarinus n'avait pas convaincu le curé de Saint-Méry de moins de quinze hérésies (2). Claude de Morenne fut enfin sacré, le 29 juillet 1601, dans l'église de Saint-Victor, de Paris, par François d'Escoubleau, cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux.

Loin du Louvre et des intrigues, de Paris et des tracas, Claude de Morenne sentit mieux que jamais le poète vivre en lui.

(1) Voy. *Oraisons funèbres et tombeaux*, par Claude de Morenne, p. 77.

(2) Voy. *Mémoires-journaux de Pierre de l'Estoile*, t. VI, p. 76.

Dans les salles de son palais, d'où l'œil, passant sur une plaine d'or, atteignait les sombres lointains d'Écouve, dans l'ombre enveloppante de son grand parc de Fleuré, il put se croire au pays des rêves. Et pour lui, le pays des rêves était toujours un peu le pays des rimes. Il revit des vers anciens, sous une nouvelle lueur ; il chanta de nouvelles joies, il pleura de nouveaux deuils. Une peine cruelle fut pour lui la mort de son frère, Robert de Morenne, auquel, autant que les liens du sang, l'attachait une étroite communauté de goûts et d'habitudes :

Tous deux aymions la vie innocente et tranquille
Et preferions les champs aux troubles de la ville :
Tous deux aymions les vers et le métier diuin
D'Apollon aux crins d'or et du troupeau neufuain (1).

Malgré ces deuils, qui sont, hélas ! de toute vie humaine, l'évêque-poète croyait avoir rencontré à Séez une très douce retraite, où les chants et la prière rempliraient chacun de ses jours. Il l'écrivit au prieur de Pilainée :

Mais, ayant dit deuotement ta messe,
Et faict vn' heure aux Muses la caresse,
Par quelque esbat nouveau
Chasse le soing et la mélancolie (2).

Et ces ébats étaient de longues promenades rêveuses :

A pas tardifs et lents, écarté de la ville,
Je mesure en rêvant des bocages déserts.

Dans ces bocages, il écoute le rossignol :

Qve tu es heureux, Rossignol,
Qui, d'vn fredon mignard et mol,
Charmes le soucy de ton ame,
Tandis que nous autres mortels,
Sentons mille soins immortels
Que ce monde malin nous trame.

(1) Claude de Morenne, *Oraisons funebres et tombeaux*, p. 121. Nous trouvons dans les *Poemes divers* de l'évêque-poète, diverses pièces adressées à des membres de sa famille : *Sur le printemps*, vers latins, à Monsievr dv Movlinet, procureur du Roy en la Chambre des Comptes (p. 17) ; à Monsievr du Movlinet, secrétaire du Roy (p. 19) ; *Ad fratrem in Camera fisci consiliarium* (p. 35) ; Autre, à Monsievr dv Movlinet, secrétaire du Roy (p. 67) ; *Egloga, Melipæmen*, quo nomine Ludouicus du Molinet, Sagiensis Episcopus, designatur (p. 75-80).

(2) Voy. Claude de Morenne, *Poemes divers tant françois que latins*, p. 16 .

Si matin n'a le beau Soleil
Décoché les traicts de son reil,
Que, reposant deüssous l'ombrage
De mille verdissans rameaux,
Tu vas contant aux arbrisseaux
Le bien qui te suit en tout âge (1).

Morenne, voulant célébrer la nature sur tous les modes, écrivit plusieurs églogues dialoguées, qui furent admirées longtemps et que Colletet loua en ces termes : « Elles me semblent fort gentilles et ne s'éloignent pas tant de la naïveté que celles de Belleau, quoiqu'elles n'approchent pas de celles de Virgile, et encore moins de celles de Théocrite et de Ronsard » (2).

Virgile, le doux Virgile, que les livres hermétiques présentent comme un mage, laisse passer, en effet, comme un souffle de l'Érèbe à travers de très gracieuses pastorales. Ce souffle, venu de quelque cercle sabbatique en une Lande de Goulty, nous le sentons dans *les Sorciers*, la plus étrange pièce de Claude de Morenne :

Je vy dernièrement la méchante Amarille,
Lorque d'astres dorez le Ciel estoit couuert.
Faire vn cerne assez grand au milieu d'un pré vert,
S'emailler les deux yeux, ensemble le visage
Du sang d'un hibou vif ; durant la mesme rage,
Jetter sur les charbons du souffre vierge, et puis
L'hysope qu'elle auoit cueilly durant les nuits.

— Et moy, ay-ie pas veu depuis une sepmaine
Janette et Anneton, de Perrot la marraine,
S'oindre le corps de gresse et, dans ce bois desert,
Recueillir le venin et la fleur qui luy sert
A charmer le voisin.... et de la bouche escume ;
Le feu luy sort des yeux, furieuse, elle fume...
Je l'ouy reclamer toutes ces déitez,
Que iadis les Payens, de fureur incitez,
Disoyent regner où monte et où descend nostre ame (3).

(1) Claude de Morenne, *Poemes divers*, p. 50.

(2) Colletet, *Histoire des poètes françois*, t. IV, p. 285. L'on sait que le célèbre manuscrit de Colletet a été détruit dans l'incendie de la bibliothèque du Louvre. Le texte que nous reproduisons est cité par M. de Rochambeau, dans *la Famille de Ronsart* (p. 234).

(3) Claude de Morenne, *Poemes divers*, p. 19.

Églogue noire, sorte de *pharmaceutria* bas-normande. En un pays plus sévère que ce Paris, où les seuls enchantements à craindre étaient ceux d'yeux cristallins et de lèvres purpurines, la muse de Claude de Morenne semble s'être assombrie. Il avait connu trop de tristesses, bien que jeune encore, pour ne pas laisser la misère humaine pleurer parfois en ses strophes. Mais jamais plus qu'en cette pièce, dédiée à Monsieur Board, secrétaire du roi, où il présente la mort comme le plus précieux don de la clémence céleste :

Et afin, mon amy, qu'enuers la destinee,
Ton ame quelquefois ne se rende obstinee,
Sçache que Dieu nous fait plus de bien que de tort
Quand de bonne heure il fait tomber sur nous le sort,
Et qu'il seroit mieux ou de iamais ne naistre
Ou mourir aussitost qu'on auroit pris son estre.

L'expression ici dépasse la pensée et, pour avoir raison de l'attachement à la vie, le poète se sert des termes d'un pessimisme que dément la résignation de ses belles pièces chrétiennes et qui, d'ailleurs, n'existait pas dans l'âme des hommes de son temps. La tristesse parfois pouvait faire invoquer la mort, mais peu regrettaient alors le grand calme du néant.

La tristesse et la mort ! Elles venaient à grands pas vers le pauvre évêque-poète. Nous avons vu quelle était sa conscience et que jamais il ne rimait églogue ni sonnet sans avoir dit auparavant dévotement sa messe. Une blessure de conscience, malignement envenimée par des haines et des rancunes et dont il souffrit cruellement, ne se cicatrisa jamais. En 1604, quelques séminaristes du diocèse du Mans s'étaient rendus à Sées pour y être ordonnés. A leur retour, ils furent curieusement interrogés et l'on voulut savoir de quelle forme Claude de Morenne avait usé pour la collation des ordres. L'on apprit alors que, dans cette ordination, l'évêque, au lieu de faire toucher lui-même les objets sacrés aux ordinands, ainsi que le veut le pontifical romain, avait laissé ce soin à ceux qui le servaient, se contentant de lire les oraisons. Aussitôt l'on cria au Mans qu'une telle ordination était nulle, et que nulles étaient celles qui auraient pu être faites auparavant dans de semblables conditions. Un grand vicaire du Mans, nommé Chapelet, adressa aussitôt une dénon-

ciation à Rome. Tout ce bruit parvint aux oreilles de Claude de Morenne, qui, pris de scrupule, douta lui-même et s'adressa à la Sorbonne dont il ne reçut qu'une réponse évasive. Cependant le grand vicaire Chapelet poursuivait avec acharnement les effets de sa dénonciation et l'évêque recevait de Rome une lettre terrible. Les faits qui lui avaient été reprochés, ayant été rapportés au Saint-Père et discutés dans l'assemblée générale de la congrégation de l'inquisition, le pape avait chargé le cardinal Borghèse de reprendre sévèrement Claude de Morenne et de lui enjoindre d'observer strictement désormais, dans la collation des ordres, la forme du pontifical. Bien plus, Sa Sainteté avait décidé que, si les faits dénoncés étaient exacts, l'évêque de Séez devait réordonner les ordinands secrètement et même en public, si la précédente ordination avait été une occasion de scandale (1).

C'était un coup de foudre, car le scandale existait, très malignement exploité à Paris par d'anciennes rancunes de Ligue, et plusieurs évêques, qui voyaient toujours en Claude de Morenne le politique de la cure de Saint-Méry, avaient entrepris la réordination des prêtres ordonnés par lui. L'évêque de Séez, selon les ordres de Rome, se décida alors à réordonner tous les prêtres qui se présenteraient dans son église cathédrale. Il accomplit ce fatigant et pénible travail, au mois de juillet, par une chaleur excessive, et, pendant quinze jours, il donna aux prêtres, qui se présentaient en foule, tous les degrés du sacrement de l'ordre. Il ressentit d'une aussi terrible et humiliante épreuve une douleur profonde, atteignant la désespérance, et qui abrégea ses jours.

Voilà la tristesse. Enfin la mort vint et elle lui fut douce. C'était le calme impatientement attendu après ces récentes tempêtes, et, en l'appelant à lui, Dieu, comme il l'avait dit, lui fit plus de bien que de tort. Il mourut entourés d'amis et de compagnons de lettres qui, pendant la tourmente, lui étaient restés fidèles. Il eut un orateur fleuri, Bonaventure Fouquet, pour prononcer son éloge, et, un prêtre solennel, Gervais Bazire, pour lui rimer un tombeau :

(1) Nous donnons en appendice la traduction de la réponse du cardinal Borghèse à la lettre du grand-vicaire Chapelet, qui fait partie de notre collection d'autographes.

Bien que la loi commune à la mort t'ait conduit,
Prélat, qui fus un jour de ton siècle la gloire,
Ton nom n'est point entré dans l'éternelle nuit;
Il doit vivre à jamais au temple de Mémoire.

Y vivra-t-il toujours ? Nous ne saurions le dire. Mais, pour n'être point chassé de ce temple vers l'oubli, Claude de Morenne nous semble posséder plus de titres que Pierre Duval, le docte, et Jean Bertaut, le sage. Il eut, plus qu'eux, en dépit de la mignardise de la forme, la qualité divine de l'émotion, le charme tout-puissant du rêve. Et c'est pour cela que, parmi les évêques de Séez, dont la figure sous la mitre est environnée comme d'un nimbe de poésie, Claude de Morenne est celui que nous aimons le mieux.

C^{te} G. DE CONTADES.

APPENDICE

*Au Très Révérend Monseigneur Chapelet, vicaire général du Chapitre
de l'Église du Mans.*

TRÈS EXCELLENT SEIGNEUR,

Votre lettre, en date du 4 des Nones d'octobre, m'a appris comment le Révérend Monseigneur Claude de Morenne, évêque de Séez, s'est comporté jusqu'à ce jour dans la collation des Ordres sacrés du sous-diaconat, du diaconat et de la prêtrise.

Un des prêtres qui le servaient faisait toucher la matière du Sacrement aux ordinands, tandis que l'évêque récitait les oraisons contenues au Pontifical ; et, lorsqu'il n'y avait plus attouchement de la matière, le dit Evêque prononçait au pluriel la formule de collation des Ordres : « *Accipite*, etc. ». Ces faits ayant été rapportés au Saint-Père et mûrement discutés dans l'assemblée générale de la Sacrée Congrégation de l'Inquisition, Sa Sainteté m'a chargé de reprendre sévèrement ledit Evêque et de lui enjoindre d'observer exactement désormais, dans la collation des Ordres, la forme du Pontifical.

De plus, Sa Sainteté, prenant le parti le plus sûr, décide que, si la matière n'a pas été offerte et présentée aux ordinands par l'évêque lui-même, et que ce dernier se soit contenté de prononcer en général les paroles : « *Accipite*, etc. », ces mêmes ordinands soient réordonnés secrètement sous condition.

Si les faits sont publics et ont causé du scandale, l'ordination devra être renouvelée en public, également sous condition.

J'en ai informé ledit évêque, par lettre en date de ce jour, lui enjoignant d'avoir à rechercher les noms des clercs ordonnés, et à leur signifier qu'ils aient à prendre leurs précautions le plus tôt possible, selon la décision de N. S. Père.

C'est aussi sur l'ordre de Sa Sainteté que je vous écris pour vous recommander d'avertir ceux qui ont été ordonnés par l'évêque en question, et qui résident dans ce diocèse, de se faire, aux termes de la présente provision, réordonner le plus tôt possible, sous condition.

Sur ce, portez-vous bien et croyez que je suis toujours disposé à travailler au plus grand bien de l'Eglise.

Rome, 5 décembre 1603 (1).

*De Votre Seigneurie, le frère,
Cardinal BORGHÈSE.*

(1) En tête de cette pièce, se trouve écrit en français : Décembre 1603. Lettre du Card. Borghese au grand vicaire du Mans, sur la plainte qu'il avoit faite au Pape que l'Evesque de Sais, Claude de Morenne, faisant les ordres sacrez, faisoit faire l'attouchement des matieres aux Ordinez par ceux qui le seruoient, se contentant de lire seulement les oraisons, ce qui est contrevenir au Pontifical romain, qui ordonne que l'Evesque luy-mesme fasse toucher aux Ordinez les choses sacrées selon leurs degrez. C'est pourquoy le Pape luy ordonne de les reordonner en secret et de ne plus dire, sur le particulier, *Accipite*, mais *accipe*.

COMPTE RENDU

DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ PENDANT L'ANNÉE

Par M. Henri BEAUDOUIN, Secrétaire général.

MONSEIGNEUR,

Les modestes travaux d'une petite Société de province auront-ils le don de vous intéresser ? Ils traitent de l'histoire ou des monuments de votre diocèse ; ils ont en général pour auteurs quelques-uns de vos diocésains ; et parmi ces auteurs eux-mêmes, vos prêtres tiennent un rang très distingué, tant par le nombre que par la valeur des publications. En faut-il davantage pour incliner votre bienveillance en notre faveur ? Depuis plusieurs mois, nous savions par notre Président, qui avait eu l'honneur de vous entretenir à Rome, que vous nous aimiez quelque peu, simplement par ouï-dire, et avant même de nous connaître. Puissiez-vous nous aimer davantage, quand vous nous connaîtrez mieux ! En nous accordant d'ailleurs votre bienveillance, vous ne ferez, Monseigneur, que poursuivre une tradition que nous tenons à grand honneur. Mgr Trégaro, en effet, non content d'avoir accepté le titre de membre de notre Société, a bien voulu, à plusieurs reprises, applaudir à nos études ; nous osons espérer que vous nous continuerez ses bonnes grâces.

MESDAMES, MESSIEURS,

Je dois vous dire aujourd'hui ce que nous avons fait depuis le 29 octobre 1896, jour de notre dernière réunion générale annuelle. C'est, il en faut convenir, de la bien petite histoire ; mais cette

histoire, à défaut d'autre mérite, a du moins l'avantage d'être la nôtre. C'est un titre qui en vaut bien un autre.

Si, pour commencer, je consulte les procès-verbaux de nos séances, j'aime à constater que le nombre de nos Membres s'est accru dans l'année d'une façon inespérée. Rien qu'à la réunion générale, à Vimoutiers, quatorze admissions nouvelles ont été prononcées. A la vérité, nous n'en avons compté que quatre pendant tout le reste de l'année.

D'un autre côté, la Société a eu à déplorer la perte de quatre de ses Membres, Mgr TRÉGARO, et MM. le M^{re} DE LA JONQUIÈRE, DUBOIS-GUCHAN et ALMAGRO-DESCHAMPS. Le tribut à la mort est, hélas ! une épreuve que rien ne saurait éviter.

On conçoit que Mgr Trégaro, notre évêque très regretté, avait d'autres soucis que de faire des articles de revues. Engagé presque dès le début de son sacerdoce dans l'aumônerie de la Marine, il se distingua dans plusieurs campagnes, notamment en Chine, où il fut mis à l'ordre du jour de l'armée et reçut la Croix d'Officier de la Légion d'honneur. Bientôt après, il fut nommé aumônier en chef de la Marine. Devenu évêque, il n'eut point à désavouer ses allures de soldat. Toujours l'œil au guet, l'arme au pied, pour soutenir les intérêts dont il avait la charge, la cause de Dieu et de l'Église, qui est bien aussi la cause de la Patrie, trouva constamment en lui un défenseur vigilant et plein de vaillance.

M. le M^{re} de la Jonquière, décédé à Paris, le 29 juillet 1897, était, sans contredit, un des hommes les plus considérables de notre département.

Ne pouvant, faute de temps, et sans doute de documents suffisants, retracer en son entier sa longue et utile carrière, je laisse à d'autres le soin de louer en lui le préfet habile, le grand propriétaire affable, l'agriculteur avisé et ami d'un sage progrès, le maire adoré de ses administrés, le chrétien convaincu et solide ; je ne veux retenir de lui que son titre d'érudit aimable et modeste, qui a enrichi nos Bulletins de bon nombre de travaux, qu'on doit, sans hésitation, classer parmi les mieux étudiés et les meilleurs. Si l'on veut bien me permettre un souvenir personnel, je dirai que c'était une véritable joie pour moi, toutes les fois que M. de la Jonquière me proposait un article, tant les

rapports avec lui étaient agréables, tant il y avait à gagner dans son commerce.

M. Dubois-Guchan, enlevé subitement, le 15 août dernier, à ses amis et à la science, était presque ce qu'on pourrait appeler un savant de profession. Ancien élève-pensionnaire de l'École des Chartes, il fut, pendant quelque temps, attaché, en qualité d'archiviste paléographe, au département des manuscrits à la Bibliothèque Nationale. Plus tard, il refusa les fonctions d'archiviste du département de l'Orne. Son caractère indépendant et quelque peu exubérant, se serait-il accommodé des entraves de l'administration ? Quoi qu'il en soit, il préféra travailler seul et pour lui-même ; aussi a-t-il peu, trop peu produit. Notre Société, par exemple, qui aurait été si heureuse d'accueillir le concours de son érudition, ne put jamais obtenir de lui une seule page. Et combien d'autres Sociétés, sans parler du grand public, auraient à exprimer le même regret !

Malgré donc les quelques circonstances où il lui plut d'agir et de se dévouer (et alors il le faisait largement, généreusement et sans compter) : la fondation de la Société historique et archéologique du Maine, le dépouillement des archives du Chapitre de Sées, les grandes questions de la Terre-Sainte et de l'Orient, quelques autres œuvres encore, on doit regretter que M. Dubois-Guchan soit mort avant d'avoir donné toute sa mesure.

M. Almagro-Deschamps, ancien pharmacien à Laigle, était un érudit et un curieux. Les importantes études sur le pays de Laigle, principalement pendant la période de la Révolution, qu'il a publiées dans les journaux de la localité, ont été fort remarquées et sont l'œuvre d'un esprit droit et d'un chercheur. Notre ancien président, M. de La Sicotière, appréciait et estimait beaucoup M. Almagro-Deschamps.

Messieurs, on accuse quelquefois les institutions du genre de la nôtre d'être des Sociétés d'admiration mutuelle. Afin de vous prouver que je ne veux en aucune façon mériter ce reproche, je vous demande la permission de commencer ma revue par un mot de critique. Donc, mes chers confrères, je ne sais si je me trompe, mais il me semble que, depuis quelques mois, nos séances laissent un peu à désirer. Les Membres s'y montrent moins nombreux et moins assidus ; les communications y sont moins importantes que certaines autres années. Rien qu'en

remontant de quelques mois, trouverait-on en 1897 des communications de la valeur de celles que M. l'abbé Barret a faites dans les séances du 16 janvier et du 20 mars 1896. Qu'il me suffise de lire ici un extrait des procès-verbaux :

Séance du 16 janvier 1896 : « M. l'abbé Barret donne verbalement des détails fort intéressants sur la situation, les droits et les privilèges de nos écoles alençonnaises, du temps de l'évêque Robert Cornegrue, c'est-à-dire vers la seconde moitié du xv^e siècle, ainsi que sur les difficultés et conflits qui eurent lieu à cette époque entre les écoles établies sur le territoire normand et certaines autres qui voulurent se fonder sous la paroisse de Montsort, c'est-à-dire dans la partie d'Alençon qui appartenait au Maine.

« Il parle ensuite de quelques figures et inscriptions qu'il a relevées sur les vitraux de la cathédrale et qui, outre leur valeur intrinsèque, peuvent servir à fixer l'époque où la cathédrale a été achevée.....

« Enfin M. l'abbé Barret signale beaucoup de pièces ou collections de pièces du plus grand intérêt pour l'histoire du diocèse ; telles que pouillés, listes de présentations, états des biens et des personnes, qu'il a pu consulter aux archives de l'évêché.

« Comme conclusion, M. Barret recommande les archives de l'évêché comme une mine inépuisable d'études et de découvertes ».

Séance du 20 mars 1896 : « Don par M. l'abbé Barret de la photographie d'une vieille chapelle avec, à côté, une grange actuellement détruite. Ces bâtiments, situés à Aunou-sur-Orne, dépendaient d'une ancienne maison de Templiers. Ils doivent dater de la fin du xii^e siècle, ainsi qu'on en peut juger par le style et les motifs de l'architecture, mélange curieux du roman et du gothique, marquant bien la transition entre les deux époques. »

Parmi nos procès-verbaux de cette année, je crois devoir vous signaler tout spécialement le désir exprimé par un de nos collègues, dans la séance du 4 mars, que la Société, non contente de publier, comme à l'ordinaire, les travaux individuels de ses membres, entreprenne de grouper en des œuvres collectives les

efforts et les études de plusieurs. Il parait que déjà quelques départements sont entrés dans cette voie.

Dans notre diocèse même, sur l'initiative de M. l'abbé Blin, chanoine de la cathédrale, des documents nombreux ont été réunis ; des travaux historiques plus ou moins importants ont été exécutés.

La Société accueille ces nouvelles avec le plus grand plaisir et y voit un excellent moyen de conserver les monuments écrits, et aussi les traditions orales qui, si souvent, servent à éclairer les documents eux-mêmes, de susciter les recherches, de grouper les bonnes volontés.

Je tiens, mes chers confrères, à vous en faire part, afin que vous en fassiez votre profit.

Après les procès-verbaux, je dois jeter un coup d'œil sur nos Bulletins trimestriels qui ne sont autre chose que le recueil de nos travaux.

Le 4^e Bulletin de 1896 a été, suivant l'usage, consacré tout entier à la réunion générale et aux lectures qui y ont été faites.

La Société avait limité à un quart d'heure le temps accordé pour chaque communication. Cette mesure de prudence a trouvé à Vimoutiers son application nécessaire, le nombre des lectures ne s'y est pas élevé en effet à moins de douze.

Je dois dire quelques mots de chacune. Mais, dès avant la séance, les Membres arrivés les premiers avaient, en archéologues diligents, été visiter la ville. Ils avaient, pour les guider, le plus aimable des *cicerone*, M. Pernelle, maire de Vimoutiers, qui, toute la journée, a tenu à leur faire lui-même les honneurs.

La foi religieuse de Vimoutiers doit être fière de son église, presque une cathédrale, du plus pur gothique, toute brillante de jeunesse et de fraîcheur, superbe expression de la science moderne du passé.

Disons tout de suite que M. Florentin-Loriot, non content de nous retracer en une description très poétique les détails de notre visite, a charmé le banquet qui a terminé la journée par un sonnet à la mémoire de notre regretté M. Le Vasseur. C'était justice : notre vénéré président et aimable secrétaire général ne continuait-il pas en effet à être présent au milieu de nous par le souvenir ?

J'arrive aux autres lectures.

M. le C^{te} de Contades a inauguré sa présidence par une magistrale étude sur *la Maison de Boisdeffre*. Au lendemain des fêtes russes, ce sujet était doublement intéressant. C'est une famille essentiellement militaire que la famille de Boisdeffre. A quelque époque de son histoire qu'on la prenne, c'est toujours la même tradition d'honneur qui se perpétue, sans qu'une seule note vienne contredire le jugement favorable qu'on doit porter sur elle. « Quel est, demandait en 1811 Napoléon à Rœderer, « l'homme le plus considérable de la ville d'Alençon ? — M. de « Boisdeffre.... M. de Boisdeffre est un ancien militaire, fils, « petit-fils, arrière-petit-fils de militaires et père d'un jeune « homme tué au service de Votre Majesté ».

Cette famille de Boisdeffre avait de quoi tenter la plume de nos érudits. Six mois plus tard, un ingénieur des ponts et chaussées, dans un article non signé, inséré au 2^e Bulletin de 1897, a voulu l'étudier de nouveau, dans la personne d'un de ses membres les plus distingués, Jean-Baptiste Boesnier, qui fut ingénieur en chef à Alençon, de 1774 à 1802.

Vimoutiers n'a pas, dit-on, d'histoire militaire. Cette ville livrée à l'industrie et au commerce, située en plein Pays-d'Auge, dans une vallée fertile, citerait plus volontiers parmi ses illustrations les riches commerçants ou les gros herbagers que les guerriers ; et pourtant ce sont de faits de guerre arrivés à Vimoutiers que nous entretennent et M. l'abbé Gatry et M. l'abbé Barret.

L'histoire que nous raconte M. l'abbé Barret nous reporte à l'enfance de Guillaume le Conquérant. Son père Robert, qui avait, à la vérité, de gros péchés à expier, était parti à cet effet pour la Terre-Sainte, confiant le jeune Guillaume à la fidélité de ses barons de Normandie et à la protection de son parent Alain, duc de Bretagne. Hélas ! les premiers ne devaient pas lui rester plus fidèles que l'autre. Robert étant mort avant son retour, les barons profitèrent de la jeunesse et de la naissance illégitime du jeune duc pour se tailler des domaines dans ses états ; et Alain, sous prétexte de venir le défendre, n'aurait en définitive agi que pour son propre compte. Deux choses paraissent, en tout cas, certaines, c'est qu'Alain mourut empoisonné au milieu de ses succès, à Vimoutiers ; c'est que, plus tard, dans sa lutte contre Guillaume, son fils lui-même ne réussit qu'à s'attirer un sort

semblable. Le poison, dit M. Barret, avait pour Guillaume de singulières complaisances.

Vimoutiers eut encore à souffrir des malheurs de la guerre quatre siècles plus tard, à l'époque de la domination anglaise. Enfin, du temps de la Ligue, les guerres de Religion y laissèrent leur trace sanglante.

C'est à retracer quelques épisodes de ces dernières épreuves, ayant eu pour théâtre les environs de Vimoutiers, que M. l'abbé Gatry a consacré sa lecture.

Joignez les misères engendrées par une administration détestable, les exigences des percepteurs d'impôts, les exactions des soldats, et vous ne serez plus étonnés du désespoir des populations, des soulèvements de la campagne, des armées de malheureux recrutés un peu de partout pour lutter contre la misère, non moins peut-être que pour soutenir ou pour combattre la Royauté ou la Religion. Mais les malheureux Gauthiers, pour ne parler que de l'affaire de Pierrefitte, dont M. Gatry raconte spécialement l'histoire, n'étaient pas de force à résister aux troupes royales.

M. l'abbé Letacq, qui est, sans contredit, un de nos travailleurs les plus actifs, se livrant presque exclusivement à l'histoire naturelle, a dû, en général, adresser ses publications à d'autres Sociétés que la nôtre. Par exception pourtant, il a pu nous donner la primeur de sa notice biographique sur M. Gillet. M. Gillet, récemment enlevé à la science, était en effet une de nos notabilités alençonnaises, et l'art vétérinaire, ainsi que la botanique, principalement la partie qui concerne les champignons, lui sont redevables de bon nombre d'œuvres importantes et de découvertes. M. Letacq, qui l'a beaucoup connu et qui a travaillé avec lui, était, plus que personne, à même de nous faire connaître et apprécier l'homme et le savant.

Saint-Évroult est assurément un sujet très connu ; mais ne reste-t-il pas toujours quelque chose à glaner pour l'érudit dans les champs de l'histoire ? Fondée au ^{vii}^e siècle, du temps de Clovis II, par le saint lui-même, l'abbaye avait à peu près disparu, quand, au ^{xi}^e siècle, trois seigneurs du pays, Robert et Hugues de Grantemesnil et Guillaume, fils de Giroie, entreprirent de la relever. C'est à cette époque, qui fut la plus brillante de son histoire, que la prend M. l'abbé Rombault. Alors s'élevè-

rent les superbes édifices dont nous pouvons aujourd'hui admirer les restes ; alors se révéla toute une légion de copistes, d'érudits, d'artistes, de savants de toute sorte ; alors les moines entourés d'un essaim d'enfants et de clercs donnèrent à l'instruction un lustre inconnu.

M. Tournouer, en sa qualité d'ancien chartiste, a naturellement le goût de l'inédit. Et, en effet, il n'a entretenu la Société de rien moins que d'une maison religieuse, *le Prieuré de la Cochère*, dont, je ne dis pas seulement les titres, mais le nom lui-même était, pour ainsi dire, inconnu. Un dossier poussiéreux, exhumé grâce à un de ces hasards qui n'arrivent qu'au savant qui sait les préparer et en profiter, lui a permis d'en reconstituer l'histoire presque entière pendant deux siècles, de 1470 à 1674. Il renvoie pour le reste aux Archives du Calvados et de l'Orne, et à quelques autres sources manuscrites ou imprimées ; mais quand on sait comme lui tirer parti des documents, n'est-on pas tenu, en quelque sorte, à aller jusqu'au bout et à compléter ce qu'on a si bien commencé ?

Notre Société, fidèle à son titre, tient à ne s'occuper que d'archéologie et d'histoire. Cependant, par exception, elle admet, un jour par an, les vers à sa séance générale. MM. Florentin-Loriot, Germain-Lacour et Paul Harel ont pris pour eux cette partie du programme.

M. Loriot a voué aux malheureux Arméniens, victimes des Turcs, son affection et sa pitié. La religieuse attention avec laquelle il se fait écouter montre que son auditoire ne demande qu'à partager ses sentiments.

M. Germain-Lacour fait l'éloge de M. G. Le Vavas seur. Le choix du sujet et la beauté du vers lui assurent également le succès.

La trilogie de M. Harel : *les Routes, Errants, l'Angelus*, termine agréablement la séance solennelle. Aujourd'hui, après une année écoulée, nous sommes heureux de la reprendre à Sées, portant ainsi à travers le pays l'amour que nous avons voué à notre cher département de l'Orne et le désir que nous avons de le faire connaître et aimer de plus en plus.

La compétence en administration de M. le M^{re} de la Jonquière et la façon nette et suggestive dont il traite l'histoire donnent une grande valeur à ses communications. Le personnage qu'il

nous présente (1), Claude de Bullion, est connu ; mais il mériterait de l'être davantage. Pour toutes les questions de finances, il fut en effet, quoique dans un rang secondaire, le bras droit de Richelieu. Ce n'est pas qu'on s'intéresse beaucoup à ce financier plus adroit que scrupuleux, qui, par toute sorte d'expédients, réussit à faire face aux situations les plus désespérées, à tirer du pays des impôts qu'on n'aurait osé soupçonner, et, à force de faire payer les autres, amassa pour lui-même une fortune de plus de 500.000 livres de rente. Mais sous ces questions d'impôts et de monnaies, sont engagés les problèmes les plus graves ; la misère du peuple, la liberté des citoyens, la paix publique, l'honneur et la grandeur du pays. L'époque malheureuse et troublée que retrace M. de la Jonquière, placée juste entre les administrations sages et relativement prospères de Sully et de Colbert, fait saisir par le contraste tout ce que peuvent l'ordre et l'économie dans les finances, et montre bien qu'en fait de procédés, l'honnêteté est encore le plus habile, ou plutôt le seul habile.

M. de Neufville nous transporte jusqu'en Grèce. La Grèce, il en faut convenir, est loin du département de l'Orne. Cependant, comme les récits de M. de Neufville ne sont autre chose que ses impressions personnelles et ses propres souvenirs, ils ne pouvaient manquer d'être favorablement accueillis. Comment, dans la compagnie de notre aimable *cicerone*, ne pas admirer les fêtes d'Eleusis, nous amenant, presque sans transition, aux cérémonies du Vendredi-Saint et de la Résurrection ; ou les Jeux Olympiques, récemment renouvelés ; ou bien encore les églises et les édifices modernes, construits avec les marbres et les colonnes qui servirent jadis aux temples de Cérès ou d'Apollon ; et jusqu'aux mœurs et aux costumes actuels, qui rappellent par tant de côtés ceux d'il y a deux mille ans ? Tant, sur cette terre des merveilles et de la poésie, le passé et le présent se touchent, se mêlent, se confondent presque, sans que, souvent, il soit facile de trouver une solution de continuité entre l'un et l'autre : les ruines et les souvenirs de l'antiquité servant en quelque sorte à reconstituer de toutes pièces ce que nous voyons aujourd'hui.

M. Chollet, qui nous ramène dans notre bon pays normand,

(1) 1^{er} Bulletin de 1897.

nous donne une monographie très complète de la paroisse d'Avernes-sous-Exmes. Les curés, les seigneurs, les habitants marquants, les moindres évènements de ce charmant petit pays sont notés et étudiés par lui avec un soin minutieux et une compétence parfaite.

Ai-je besoin de dire que la Société avait un grand désir de posséder un travail définitif sur son regretté président, M. Gustave Le Vavasseur ? M. le V^{ie} du Motey, le parent du défunt, était naturellement désigné pour nous donner cette étude ; j'ajoute qu'il a pleinement rempli notre attente. C'est avec son cœur, non moins qu'avec son intelligence et ses souvenirs qu'il a fait de lui le plus charmant des portraits. Quand on parle des contemporains, on peut craindre parfois de les faire plus beaux que nature ; notre vénéré président ne laissait aucune prise à cet écueil. Dans toute sa vie de soixante-dix-sept ans, on ne trouverait ni un trait à cacher, ni une action à dissimuler. Caractère éminemment sympathique, esprit plein de gaité et de bonne humeur, il avait tout ce qu'il faut pour être recherché dans toutes les sociétés.

Mais ce qui est le plus connu de lui, surtout par les étrangers, ce sont ses travaux littéraires, et principalement ses œuvres poétiques. Ses vers, marqués au coin du bon goût, du bon sens et de la verve normande, ont fait de lui comme le directeur et le père spirituel de toute la pléiade des poètes du pays. On comprend que nous ne pouvons nous engager dans l'examen de ses cinq gros volumes. Que de beautés n'y trouverions-nous pas à admirer, sans que, parmi ces milliers de vers, la sévère morale en ait un seul à effacer. Il en a fait pour ses amis, dans leurs peines et dans leurs joies ; un de ses volumes ne porte-t-il pas le titre significatif, *inter amicos* ? il en a fait pour les nombreuses Sociétés dont il était membre ; pour la nôtre notamment. Rarement appel fut adressé à sa complaisance, sans qu'il y répondît par le feu pétillant de son esprit et de ses vers.

J'ai appris ces jours derniers que la librairie Lemerre allait publier les *Œuvres choisies de Gustave Le Vavasseur*. Là où tout, pour ainsi dire, était à prendre, il était difficile sans doute de faire un choix ; toujours est-il que, parmi les bonnes choses, il était possible de s'arrêter aux meilleures. Le volume ne se trouve pas encore en librairie ; mais il est imprimé, et même

j'ai eu la bonne fortune de le lire. Je n'ai pas voulu, mes chers confrères, garder pour moi seul cette bonne nouvelle, et j'ai tenu à vous en faire part.

Il n'était pas rare, sous l'ancien régime, qu'il y eût deux curés pour une seule paroisse ; organisation qui, on le conçoit, devait prêter le flanc à bien des discussions et à bien des procès. Heureux lorsque, comme pour la paroisse de Gâprée, on parvenait à rétablir la paix et l'union par une bonne transaction, et surtout à en assurer les avantages dans l'avenir au moyen d'un règlement définitif !

Ce curieux document a été publié dans le 2^e Bulletin de la Société par M. Charles Vérel. Il est inscrit sur les registres de la paroisse, à la date du 7 octobre 1747, sous le titre de *Recueil des usages constants de l'église de Saint-Sulpice de Gâprées*.

La chapelle de Notre-Dame de Pitié à Longny se recommande par toute sorte de motifs à l'attention de l'archéologue, de l'artiste, de l'historien et du chrétien. La notice très complète que M. l'abbé Gaulier lui a consacrée a donc été parfaitement accueillie.

Au point de vue architectural, cette chapelle est, elle était surtout autrefois, un véritable bijou ; car, bien que ne remontant pas à une antiquité bien reculée (elle date seulement du milieu du xvi^e siècle), on ne saurait se figurer toutes les vicissitudes par lesquelles elle a passé.

Et d'abord, selon la légende, ce lieu béni a été miraculeusement choisi par la Sainte Vierge. Aussi s'employa-t-on à lui construire une demeure aussi belle que possible.

En 1793, la fureur révolutionnaire s'acharna contre le vénérable monument, brisant les vitraux, réduisant les statues en petits morceaux, demandant à la terre des tombeaux et aux os des morts le salpêtre qu'ils pouvaient contenir.

Cependant, dès l'année suivante, une réaction s'opérait. Les morceaux de la vieille statue retrouvés, non sans peine, étaient réunis et rattachés ; la chapelle, sans même attendre une restauration qui devait venir un peu plus tard, était rendue au culte en 1802, et le pèlerinage, repris à nouveau, se continue avec ferveur, comme en témoignent les faisceaux de béquilles et les ex-voto qui décorent les murs.

En 1845, une communauté de ferventes chrétiennes, qui, sous

le nom de Dames de Marie, se dévouent à l'enseignement des jeunes filles et au soulagement des misères humaines a été fondée à Longny.

Un peu plus tard, en 1871, à la suite des combats qui furent livrés aux environs, contre les Allemands, un monument funèbre fut érigé à la mémoire des soldats français morts pour la défense de la Patrie.

Ainsi, pour que rien ne manque à Notre-Dame de Pitié, la dévotion pour les morts et la charité pour les vivants ont élu domicile à l'ombre de son sanctuaire.

M. Urbain de France, qui a le culte de ses ancêtres, a étudié d'une façon toute spéciale et très complète la famille Boirel, une des plus considérables d'Argentan. Depuis l'année 1423 jusqu'à nos jours, il la suit dans ses diverses branches, dans ses alliances, dans ses innombrables représentants ; s'attachant de préférence, comme il est juste, à ceux qui ont un nom dans l'histoire, au P. Eudes, le fondateur des Eudistes, à l'historien Mézeray, à d'autres encore. Le travail de M. de France, hérissé d'une multitude de noms propres, défie toute analyse ; nous le recommandons aux lecteurs de la Revue.

C'est aussi de sa famille, mais de sa famille spirituelle, que nous entretenait le R. P. Édouard d'Alençon. Les Capucins d'Alençon se recommandaient à lui, en effet, par le double attrait de sa profession religieuse et de son lieu de naissance. Aussi, comme il nous présente avec amour ses bons pères, dans tous les détails de leur histoire, depuis leur installation à Alençon, en 1602, jusqu'à leur dispersion, en 1792. Leurs occupations quotidiennes sont connues ; quant aux faits particuliers que le P. Édouard cite à leur honneur, bornons-nous à rappeler leur dévouement lors de la peste qui désola Alençon en 1636, et par une conséquence assez naturelle, la popularité qu'ils s'acquirent et qui se traduisit par la générosité des habitants.

M. Chollet, craignant peut-être qu'on ne finisse par oublier sa charmante et microscopique paroisse de Champobert, en donne une excellente monographie. Les habitants, les curés, les seigneurs, le régime féodal, l'église et les châteaux sont tour à tour présentés par lui au lecteur. Champobert est aujourd'hui réuni à Villebadin.

Réville, qui est le sujet d'une étude intéressante de M. Dallet,

n'était sans doute pas plus considérable que Champobert. Cette petite paroisse, arrosée par la Guiel et la Charentonne, faisait autrefois partie de l'évêché de Lisieux et de l'élection de Bernay ; actuellement, elle appartient au département de l'Eure.

M. le Curé de Vimoutiers publie le règlement de l'ancienne Confrérie de Saint-Michel à Vimoutiers. Avis à Messieurs les Curés qui pourront nous adresser de semblables documents ; la Société leur donnera avec plaisir place dans ses Bulletins.

Je n'ai à peu près rien à dire de la *Bibliographie du département*, insérée chaque année dans un de nos Bulletins. C'est un travail très aride, qui a juste la valeur d'un catalogue. On est content de le consulter quand on a besoin d'un renseignement ; mais on se garde bien de le lire.

A propos de bibliographie, je dois ajouter que notre bibliothèque s'enrichit chaque année, grâce aux échanges que nous faisons avec d'autres Sociétés et aux dons que nous recevons, tant des divers ministères que de la part des auteurs. Les Sociétés avec lesquelles nous sommes en relations d'échange sont au nombre de quarante-deux ; les publications individuelles qui nous ont été adressées, cette année, sont au nombre d'une quarantaine. La plupart ont été ou ne tarderont pas à être l'objet de comptes rendus.

J'aurais encore bien des choses à vous dire, mes chers Confrères ; mais j'ai été déjà trop long. Il est temps que je m'arrête. Puissè-je au moins avoir réussi à vous montrer que notre Société, toute modeste qu'elle soit, n'est pas restée tout-à-fait inactive.

Saint Gervais et Saint Protais

Le docte et regretté fondateur de la *Société historique de l'Orne*, M. le sénateur de La Sicotière, excitait le zèle de ses confrères de la première heure, par cette parole évangélique : *Colligite fragmenta ne pereant*. C'était, dans sa pensée, une exhortation à recueillir les fragments de l'histoire épars dans nos archives et à les sauver de l'oubli.

Nous répondons à cet appel en groupant plusieurs faits et titres ayant trait aux antiques Patrons de la cathédrale de Sées.

L'an 64 de notre ère, deux frères jumeaux, Gervais et Protais, étaient mis à mort pour la foi. Leur père Vital, officier de l'armée, et leur mère Valérie avaient enduré le martyre : l'un à Ravenne, l'autre aux abords de la ville de Milan. Les fils de ces deux témoins du Christ, riches d'un opulent patrimoine, l'étaient plus encore de leur croyance. Ils la tenaient, après Dieu, de leur famille et de leur éducation. Ils avaient reçu les leçons de saint Nazaire, martyr, élève de saint Lin, qui, lui-même, fut disciple et collaborateur de saint Pierre, avant d'être son successeur dans le suprême Pontificat.

Cette glorieuse filiation avait été consignée dans l'ancienne liturgie de Séez. On la trouve reproduite et très élégamment rythmée dans deux manuscrits *in-folio* de la Bibliothèque d'Alençon. L'un appartenait à la cathédrale de Séez ; l'autre, à l'abbaye des Prémontrés de Silly-en-Gouffern.

On y chantait, le 19 juin, en la fête des deux frères martyrs :

*Fulget dies pretiosa,
Dies felix et formosa,
Dies digna gaudio.*

*Qua meruit coronari
Gervasius et laudari
Cum fratre Prothasio (1).*

Et dans une autre *séquence*, consacrée à la translation de leurs reliques, on rappelait que Gervais et Protas avaient, par l'effusion de leur sang, mérité les célestes récompenses, qu'ils étaient fils et disciples de Martyrs, victimes de la malice de Néron, supérieurs aux richesses dont on les avait dépouillés, foulant aux pieds la gloire du monde.

*Nati de martyribus
Propriis sanguinibus
Meruere præmia.*

*Illos per supplicia
Citavit ad præmia
Neronis malicia.*

*Istis causa gaudii
Doctrina Nazarii
Cujus magisterii
Sunt experti gratiam.*

*Sanctis ejus monitis
Præclaris et inclitis,
Rebus cunctis venditis,
Mundi calcant gloriam (2).*

Ces strophes sont en tout conformes à celles d'un Missel, qui se voit à la bibliothèque du Grand Séminaire de Séez et qui porte la date de 1496. Elles résument la tradition du passé que Rome a fidèlement conservée.

Dans les Lettres apostoliques adressées, le VIII des Ides de décembre 1873, « aux primats, archevêques, évêques et autres prélats, en communion avec le Saint-Siège », à l'occasion de l'ouverture du tombeau des deux frères martyrs, le pape Pie IX

(1) 19 junii, in festo SS. Gervasii et Protasii, ms. fol. 228.

(2) SEQUENTIA. De sanctis Gervasio et Protasio, in translatione istorum, ms. fol. 208.

plaçait le glorieux trépas de ces invincibles athlètes de la Foi, sous Néron, lors de la première persécution des gentils contre les chrétiens : *Et hi quidem invicti fidei pugiles sub Nerone, in prima ethnicorum adversus christianos persecutione, fuso glorioso pro Christo sanguine, martyrii palmam adepti sunt.*

Contre ce texte formel émanant de la plus haute autorité, les agiographes du XVIII^e siècle ne sauraient prévaloir, ni Baronius lui-même qui recule la mort des martyrs de Milan jusqu'à la persécution de Marc-Aurèle, vers l'année 170.

Nos pères, pendant la longue période du moyen-âge et les premiers temps de l'époque moderne, suivaient donc la tradition de Rome lorsqu'ils chantaient, à la louange de saint Gervais et de saint Protas :

*Sunt Neroni revelati,
Atque Romæ præsentati,
Principi nequissimo.*

Leur martyre avait eu un grand éclat. Ils étaient jeunes, riches, d'une modestie qui les rendait respectables à tous. Leur charité les avait portés à vendre leurs biens, à les distribuer aux pauvres, en particulier à leurs esclaves qu'ils avaient affranchis. Ils s'étaient ensuite retirés à l'écart, dans une maison où ils vaquaient aux exercices de la piété. C'est là que les persécuteurs vinrent les prendre pour les conduire au martyre. Un chrétien du nom de Philippe leur donna la sépulture dans sa propre maison, déposant sous leur chevet le précis de leur vie et de leur glorieux trépas.

Ils reposaient, depuis trois siècles, dans le silence et dans l'oubli de leur tombeau, lorsque, en l'année 386, saint Ambroise, archevêque de Milan, découvrit leurs corps, au milieu de circonstances merveilleuses.

« Le carême passé, écrivait le grand docteur aux évêques catholiques d'Italie, pendant que j'étais en oraison, le sommeil me saisit. Ouvrant les yeux, je vis deux jeunes hommes vêtus de robes blanches qui disparurent avec mon sommeil. Une autre nuit, ils m'apparurent en la même façon, et une troisième nuit, alors que j'étais pleinement éveillé, ils se présentèrent encore, accompagnés, cette fois, d'un vénérable vieillard qui, de visage,

ressemblait à saint Paul dont j'avais un portrait chez moi. « Ici reposent, me dit le vieillard, ceux qui, suivant mes leçons, ont méprisé les biens de la terre pour imiter Jésus-Christ..... Ils ont persévéré dix ans au service de Dieu, en cette ville de Milan, et ont mérité la couronne du martyre. Ici même tu bêcheras douze pieds en terre et tu trouveras un coffre couvert, où sont leurs corps ; tire-le et place-le en lieu honorable. Fais ensuite construire une église en l'honneur des deux saints.

« Un écrit placé sous leur chevet t'apprendra ce qu'ils ont été jusqu'à la fin de leur vie. »

Ambroise entouré des évêques circonvoisins, qu'il avait convoqués, prit un hoyau et commença à ouvrir le sol ; les autres firent de même. Le coffre apparut et fut tiré de terre.

« Nous l'ouvrîmes, ajoute saint Ambroise, et vîmes les corps des martyrs frais et vermeils ; la tête de saint Protas avait été séparée du tronc ; la face n'avait rien perdu de la régularité de ses traits. »

Cette scène émouvante fut rendue mémorable par le miracle de la guérison d'un aveugle qui recouvra la vue en touchant la châsse des martyrs.

Saint Augustin était alors à Milan ; il fut témoin de ces faits qu'il a consignés aux livres de ses *Confessions* et de la *Cité de Dieu* (1). Devenu prêtre et évêque, il les publiait dans ses discours, avec le trait propre à son génie : « Lorsque l'évêque Ambroise, dit-il, découvrit les corps des saints Gervais et Protas, je fus témoin de la glorification de ces illustres martyrs. J'étais là, j'étais à Milan, je vis les miracles par lesquels Dieu attestait que la mort de ses saints était précieuse, non seulement à ses yeux, mais encore aux yeux des hommes : *Ut, per illa miracula, jam non solum in conspectu Domini, sed etiam in conspectu hominum esset mors illa pretiosa* (2).

Le temps ne devait rien enlever à leur gloire. Non seulement l'histoire et l'éloquence, mais l'art, par le pinceau d'Eustache Lesueur et par le ciseau de Jacques-Edme Dumont, ont perpétué le souvenir de leurs combats et les merveilles de leur sépulture.

Jacques-Edme Dumont a pour nous un intérêt tout particulier.

(1) *Confessions*, liv. 9, ch. VII. — *Cité de Dieu*, liv. 22, ch. VIII.

(2) Sermon CCLXXXVI.

Il était né, à Paris, le 10 avril 1761. Élève d'Augustin Pajou (1), fils, petit-fils, arrière-petit-fils de sculpteurs (2), il donnait, à vingt-cinq ans, les premiers fruits de son précoce talent, en reproduisant sur le marbre l'INVENTION des corps de saint Gervais et de saint Protas. Cette œuvre, destinée tout d'abord à l'église Saint-Gervais de Paris, ne devait pas tarder à devenir nôtre. Monseigneur Jean-Baptiste d'Argentré, évêque de Séez, l'acheta et la fit encadrer dans le tombeau du maître-autel de sa cathédrale.

C'est là qu'on la visite. Saint Ambroise apparaît au premier plan, vêtu de ses insignes. L'artiste lui a mis à la main un livre où il a gravé son nom et la date de son œuvre : DUMONT s. 1784.

Célébrée par le génie d'Ambroise et d'Augustin, illustrée par l'éclat des prodiges, l'*Invention* des corps de saint Gervais et de saint Protas se répandit à travers le monde chrétien.

Dès l'année 403, Paulin de Nole joignait une portion de leurs reliques à celles de saint André, de saint Luc, de saint Nazaire et les déposait sous l'autel de l'église de Fundi (3) qu'il faisait bâtir. Il leur dédiait, en même temps, une louange digne des beaux temps de la poésie latine :

*Ecce sub accensis altaribus ossa piorum
Regia purpureo marmore crusta tegit.
Hic et apostolicas præsentat gratia vires
Magnis in parvo pulvere pignoribus.*

(1) PAJOU Augustin, habile sculpteur, élève de Lemoyne, né à Paris, en 1730, grand prix de Rome (1748), membre de l'Académie (1760), mort à Paris (1809). Entre autres œuvres, on a de lui les statues de Bossuet et de Buffon.

(2) François DUMONT, né à Paris en 1688. Son père, sculpteur lui-même, l'éleva dans sa profession. Le même François Dumont, membre de l'Académie, mourut à Lille, le 14 décembre 1726, des suites d'une chute, étant tombé d'un échafaud. On a de lui : *Titan foudroyé (Musée du Louvre)* ; — saint Jean et saint Joseph ; — saint Pierre et saint Paul, qu'on voit au portail de Saint-Sulpice ; — mausolée de Louis de Melun, aux Dominicains de Lille.

— Edme DUMONT, fils du précédent, né à Paris, en 1720, fut élève de Bouchardon et, comme son père, membre de l'Académie. Il mourut le 10 novembre 1775. On lui doit le *Milon de Crotone* du Musée du Louvre.

(3) Fundi, v. du Latium, située sur la voie Appienne.

*Hic pater Andreas, et magno nomine Lucas,
Martyr et illustris sanguine Nazarius;
Quosque suo Deus Ambrosio post longa revelat
Sæcula : Protasium cum pare Gervasio.
Hic simul una pium complectitur arcula cœtum ;
Et capit exiguo nomina tanta sinu.*

Vers la même époque, saint Martin de Tours et saint Victrice de Rouen, amis de saint Paulin, comme l'attestent leurs lettres, reçurent une portion considérable des reliques des saints Gervais et Protas. Ils en enrichirent leurs propres églises et plusieurs autres de leur voisinage, en particulier les cathédrales de Séez et du Mans qui « ont été unies, pendant de longs siècles, tant par le rapprochement des lieux que par le patronage commun des martyrs et par leur émulation à honorer leur mémoire ». Ces faits consignés dans nos anciens bréviaires, reproduits par les Bollandistes, ont été insérés, en 1854, dans le *Propre* des saints, pour le diocèse du Mans, avec approbation de Rome :

Sancti pontifices Martinus Turonensis et Victricius Rhotomagensis multa pro suis et vicinis civitatibus susceperunt quæ variis ecclesiis et aliquot etiam cathedralibus fecerunt nomen, Cenomanensi imprimis et Sagiensi, quæ proximo vicinitatis confinio, communi martyrum patrocinio æmuloque cultu, a pluribus sæculis sunt conjunctæ (1).

Les traditions de l'église de Rouen et de l'ancien siège épiscopal d'Avranches concordent, sur ce même point, avec celles de Séez et du Mans.

« Saint Victrice, nous écrit-on de Rouen, entreprit, au commencement du v^e siècle, de bâtir une église sur la crypte où étaient les tombeaux de saint Mellon et de saint Avitien, qui avaient commencé l'exercice de leur apostolat dans cette même crypte. Une tradition rapporte que, pour activer le travail,

(1) La cathédrale du Mans possède une magnifique tapisserie du xv^e ou du xvi^e siècle reproduisant la vie de saint Gervais et de saint Protas, avec les costumes du temps. Elle fut donnée par un chanoine du nom de Guiraud, lequel est représenté à l'extrémité de la tapisserie, avec la soutane rouge de doyen du Chapitre et l'aumusse, que les chanoines du Mans continuent à porter. — On expose la tapisserie tous les ans. Pendant l'hiver, elle forme une clôture autour des stalles des chanoines qu'elle protège contre les inclemences de la saison.

Victrice se prêtait à présenter les pierres aux ouvriers. C'était peu d'années après le temps où saint Ambroise avait découvert à Milan les corps de saints frères Gervais et Protais.

Or, saint Victrice vivait (ses lettres conservées en font foi) dans l'intimité du pape saint Innocent, de saint Martin de Tours, de saint Paulin de Nole. Il obtint directement de Milan, ou par l'intermédiaire de ses saints amis, des reliques des deux martyrs. Il les déposa dans l'édifice qu'il construisait sur les tombeaux des fondateurs de l'église de Rouen et donna au nouveau sanctuaire le vocable des S. S. Gervais et Protais qu'il porte encore aujourd'hui. »

La cité épiscopale d'Avranches eut aussi son église dédiée aux martyrs de Milan. Le 20 novembre 1894, Sa Sainteté Léon XIII élevait au titre de Basilique mineure, cette église, récemment restaurée. Dans son *Bref* d'érection, le souverain Pontife, rappelle que le premier temple chrétien ouvert à Avranches par ceux qui lui prêchèrent l'évangile, fut dédié à saint Gervais et à saint Protais. — « *Ædes inter sacras regionum, quibus olim Abrincensis Diocesis constabat, ea procul dubio principem locum obtinet, quæ in veteri Abrincium urbe Deo in honorem S. S. Gervasii et Protasii martyrum fuerat dicata.* »

M. E. de Beaurepaire, si fidèlement renseigné sur le plus lointain passé de notre histoire normande, croit que le sanctuaire de S. Gervais d'Avranches, « bâti sur l'emplacement d'un temple payen, est l'un des premiers oratoires chrétiens ouverts dans nos contrées. »

De son côté, Sa Grandeur Mgr Germain, évêque de Coutances, de vénérable et regrettée mémoire, place la création du diocèse d'Avranches, en l'an 400 (1).

C'est vers l'époque, comme nous l'avons indiqué, où les reliques des martyrs de Milan furent apportées dans les Gaules et partagées entre diverses églises.

Ces églises devinrent des centres de pèlerinages. Les peuples y venaient solliciter la protection des martyrs ; les princes de

(1) LETTRE PASTORALE de Mgr l'évêque de Coutances et Avranches, annonçant l'érection de l'église Saint-Gervais d'Avranches, en *Basilique Mineure*. — An 1894.

l'église s'y arrêtaient eux-mêmes et, par leur exemple, animaient la dévotion des simples fidèles.

L'un des plus illustres pèlerins de ces temps, fut saint Germain de Paris, qui vivait au ^{vi}^e siècle (1).

Venantius Fortunat, évêque de Poitiers, raconte que saint Germain, dans un voyage, traversant l'Hiémois, guérit, près de Falaise (2), une femme aveugle et un homme atteint d'hydropisie. De là, il se rendit à Séez, dans le but d'y vénérer les saints Gervais et Protais.

Au moment où il entrait dans l'église, pour y passer la nuit devant leurs reliques, un aveugle se présente et implore sa compassion. L'homme de Dieu lui dit de le suivre et de prier avec lui entre l'autel et les restes des martyrs. Le lendemain, au point du jour, il lui trace sur les yeux le signe de la croix et lui rend la vue :

Cum (Germanus) ad basilicam Beatissimorum Gervasii et Protasii vigilaturus accederet, quidam caecus institit, misericordiam postulans. Cui vir Dei praecepit inter altare et sanctorum reliquias ut jaceret. Quo peracto, primo diliculo, mox super oculos signum crucis intulit, lux effulsit. (Vita Sⁱ Germani, n° 56. Edit. Migne) (3).

Vers la fin du ^{vii}^e siècle, la présence des reliques des saints martyrs et la vénération, dont ils étaient l'objet, sont de nouveau constatées, dans notre liturgie :

Saint Alnober, évêque de Séez, appelle alors auprès de lui Evremond, qui vivait pieusement dans les solitudes de la forêt d'Ecouvres ; il le conduit à l'église des saints Gervais et Protais, où il le consacre abbé du monastère qu'il avait fondé.

Les invasions normandes interromperont cette série de pieux hommages. Hildebrand II, évêque de Séez, cédant aux circonstances créées par l'invasion, quitta son diocèse. Il emportait avec lui les trésors de son église et en particulier les reliques des saints.

Accompagné des chanoines de sa cathédrale, il traversa la Neustrie et l'Ile-de-France et s'arrêta à Moussy-le-Neuf, alors du diocèse de Paris, aujourd'hui de l'évêché de Meaux.

(1) Il mourut en 576.

(2) L'une des églises de Falaise est dédiée aux Saints Martyrs de Milan.

(3) Voir *Propre de Séez*, approuvé à Rome.

Selon plusieurs historiens, Séez aurait été à cette époque, privé de ses pasteurs, pendant de longues années. L'église cathédrale fut pillée et détruite.

Le relèvement de ces ruines est dû à l'évêque Azon, qui occupa le siège de Séez vers la fin du x^e siècle. Guillaume de Jumièges, le qualifie « de Prélat religieux et d'homme vénérable ». Ce fut lui, d'après le même auteur, qui des murailles de la ville de Séez, détruites par les Normands, fit édifier une église, au nom du martyr Gervais, où il posa le siège de son évêché. »

Cette église fut brûlée, vers l'an 1045, par le fait de l'évêque Yves de Bellême. Ce Prélat voulant chasser de sa cathédrale et des maisons adjacentes, les pillards qui s'y étaient enfermés, y fit mettre le feu.

Le pape Léon IX, raconte Marin Prouvère, tenait alors un Concile à Reims. Il y manda l'évêque de Séez, et l'admonesta sévèrement : « Qu'avez-vous fait, lui dit-il, et de quelle punition méritez-vous être châtié, vous qui avez témérairement brûlé votre propre mère ? »

Yves s'étant levé confessa le fait ; il exposa ensuite avec éloquence et représenta à Sa Sainteté les motifs de l'accident. Le pape lui ayant pardonné, le chargea néanmoins, pour réparation de sa faute, de faire réédifier son église ; ce qu'il promit.

Mais, comme il était pauvre et que minces étaient les revenus de son évêché, il fit le voyage d'Italie, pour mendier secours et assistance auprès des seigneurs normands, qui étaient dans la Pouille et dont quelques-uns étaient de sa parenté. De là, il passa jusqu'à Constantinople. Il y fut reçu honorablement par l'empereur Constantin IX qui, entre autres présents, lui donna une parcelle considérable de la vraie croix qu'il rapporta en France et destina à son église.

« A son retour, ajoute Marin Prouvère, il fit jeter les fondements d'un bâtiment si ample, si spacieux et d'une telle structure que l'on fut plus de soixante ans (1) à le parfaire, au temps des évêques de Séez : Yves, Robert, Girard, Serlon d'Orgères et Jean. « Ce dernier acheva l'œuvre en perfection. Le moine de Saint-Evrault (*Orderic Vital*) nous apprend que la dédicace s'en fit le 21 mars 1126. »

(1) D'autres disent *quarante*.

Pour rendre cette fête plus magnifique, Jean, évêque de Séez, invita Henri I^{er}, roi d'Angleterre et duc de Normandie. Il s'y trouva avec un grand nombre de seigneurs anglais et normands, plusieurs archevêques et évêques, abbés et autres personnes ecclésiastiques.

« Geffroy, archevêque de Rouen dédia le nouveau temple à l'honneur de Dieu et au nom des saints Gervais et Protais, frères martyrs. Là se rencontrèrent Girard, évêque d'Angoulême, cardinal et légat du pape Honoré II ; Jean, évêque de Lisieux ; Geffroy, évêque de Chartres ; Ulger, évêque d'Angers, avec les abbés de Saint-Martin de Séez, de Saint-Evrault ; de Saint-Pierre-sur-Dives et de plusieurs autres.

« Le roi Henri donna, pour son oblation, dix livres de rente annuelle, à prendre sur son domaine. »

Après cette dédicace, le roy Henri passa le reste du carême à Séez et y fit sa pâque au premier jour de l'an 1128, lequel tombait en avril. La solennité pascalle marquait alors le renouvellement de chaque année. Il en fut ainsi, parmi nous, jusqu'au règne du roi Charles IX, comme on peut le voir clairement exprimé dans l'ancien Pouillé manuscrit du diocèse de Séez.

Marin Prouvère ajoute que le roi Henri donna alors de grandes fêtes. « Il eut Cour ouverte et magnifique tant de son train ordinaire qu'extraordinaire, pour la célébration des noces de Mathilde, sa fille unique lors veuve, depuis le 22 mai 1125, de Henri dit le Jeune, empereur d'Allemagne, laquelle il donna à Geoffroy Plantagenet (1). La Cour était pleine de prélats et de seigneurs, en présence desquels se passa une transaction qui termina un différend entre Jean, évêque de Séez, et l'abbé de Marmoutiers. »

L'acte porte à la fin, la signature du roi, avec ces mots : *Signum Henrici, regis Anglorum, quando dedit filiam suam Gaufredo, comiti andegavensi juniore, uxorem.*

Ces fêtes comptent au nombre des grands jours de la ville de Séez. Le souvenir en était rendu présent par la nouvelle cathédrale que Guillaume de Jumièges cite comme étant une des plus belles du royaume.

(1) Le mariage avait été célébré au Mans, très peu de temps avant les fêtes de Séez.

Combien de temps dura cet édifice et quelle fut la cause de sa ruine ? Nous ne savons que répondre, sinon que sa destruction ne fut point totale et qu'on doit l'attribuer à un incendie.

On a cru en avoir la preuve lorsque, au mois de février 1872, en démolissant la sacristie et quelques constructions adjacentes, pour réparer le transept nord de la cathédrale actuelle, on rencontra un pan de mur dont les pierres portaient les traces de la flamme. Dans ce pan de mur, on remarquait le ceintre d'une porte romane murée, d'une très belle structure.

Les architectes préposés à la restauration, ou plutôt à la réédification du monument, constatèrent que les pierres avaient été calcinées par le feu et que la maçonnerie qu'ils avaient sous les yeux ressemblait aux restes d'un incendie.

Cette ruine nous valut la basilique ogivale dont nous sommes justement fiers. A qui la devons-nous ? Une des verrières, du monument, peut-être l'une des plus importantes pour l'histoire, nous l'indique.

Dans le transept nord, au-dessus de l'autel dédié aujourd'hui à saint Latuin, a été rétablie dans sa forme et sa beauté première, une fenêtre à trois baies, enrichie de vitraux remontant, comme elle, à la fin du XIII^e ou au début du XIV^e siècle. Trois personnages y sont représentés : un évêque portant la mitre ; à ses côtés, deux jeunes hommes revêtus de dalmatiques et tenant des palmes à la main. Ce sont les deux frères martyrs, Gervais et Protais. Ils sont là comme pour rendre hommage à l'évêque Jean de Bernières, dont le nom est écrit au-dessus de la tête du Prélat et qui refit leur église (1).

Pour parachever le monument et assurer son nécessaire entretien, on fit revivre une ancienne confrérie créée au XII^e siècle, en l'honneur des saints Gervais et Protais (2). Flo-

(1) Dans l'építaphe placée sur la tombe de Jean de Bernières, on donnait à cet évêque le titre de *constructeur de l'église de Sées* ; *Hic jacet Johannes dictus de Berneria, quondam episcopus Sagiensis, prudens, modestus, graciosus, ÆDIFICATOR ECCLESIE SAGIENSIS et ejus jurium defensor...*

Jean de Bernières mourut le 15 avril 1294.

(2) V. MÉMOIRES pour servir à l'Histoire de la confrérie des S. S martyrs Gervais et Protais, patrons de l'église cathédrale de Sées et de tout le diocèse, par M. Le Bailly, chanoine demi-prébendé de la dite église. — Alençon, chez Malassis le jeune, imprimeur du roi et du collège, rue du Jeudi, 1773. — Bibliothèque d'Alençon, n° 1550.

rissante tout d'abord, elle fut supprimée de fait pendant la guerre de Cent ans. L'évêque Jean de Pérouse la rétablit après l'expulsion des Anglais (1452) (1). Son successeur, Robert de Cornegrue, obtint du pape Sixte IV une *Bulle* de confirmation de la dite confrérie qui redevint prospère (14 des calendes de décembre 1475).

En 1519, ses revenus montaient à 470 livres, somme très considérable pour le temps.

Jacques de Silly occupait alors le siège épiscopal de Séez ; il publia un mandement qu'il adressait tout particulièrement aux curés de son diocèse. « Nous ordonnons, dit-il, à tous les curés de nos églises de recommander à leurs paroissiens la confrérie des saints Gervais et Protais, nos patrons, et de leur en faire connaître les avantages, afin que leurs aumônes concourent aux réparations urgentes de notre église-mère (2).

L'appel de Jacques de Silly fut entendu et son successeur, Nicolas de Dangu, en recueillit le bénéfice par un nouvel accroissement de secours offerts pour sa cathédrale.

Le diocèse de Séez touchait à une époque des plus calamiteuses. Pendant que son évêque, Pierre Duval, assistait au concile de Trente, les Huguenots, ayant Coligny à leur tête, ravagèrent la ville et le diocèse de Séez (1563). Ils y multiplièrent les meurtres et les incendies. Le trop fameux Théodore de Bèze alluma lui-même le bûcher que l'on avait dressé sous les voûtes de la cathédrale de Sées. On y brûla les objets du culte et les reliques des saints.

On remarque au tympan du portail principal de la cathédrale, un bas relief indignement martelé par l'impiété sectaire. Des archéologues autorisés croient reconnaître dans cette ruine une représentation des châsses des saints Gervais et Protais.

(1) Jean de Pérouse voyant que sa cathédrale était en totale ruinée, au point qu'on ne pouvait y entrer sans risque d'être écrasé sous les décombres, prit le parti d'ériger (ou de rétablir) une confrérie en l'honneur des S. S. Gervais et Protais. Pour y être associés, les riches devaient donner 2 sols et demi tournois ; les personnes d'une fortune médiocre *vingt deniers*. — Voir Essai historique sur la cathédrale de Sées, par MM. Marais et Henri Beaudouin.

(2) *Confratriam hujus ecclesiæ in honorem Dei et sanctorum Gervasii et Protasii, patronorum nostrorum fundatam et erectam, per singulas ecclesias, Rectores parochianis et aliis Christi fidelibus notificari præcipimus et recommendari, etc.*

A partir de là nos évêques ont travaillé à réédifier ou à restaurer leur église.

Vous complétez leur œuvre, Monseigneur (1).

Attaché aux traditions de Rome, comme nos pères des anciens jours, épris des beautés de l'art chrétien, telles que vous les avez contemplées dans les merveilleuses cathédrales de Clermont et de Bourges, votre passé nous certifie votre avenir.

Qu'il nous soit permis, Monseigneur, de saluer à l'avance le Pontife vénéré qui, sous les auspices de Notre-Dame et des martyrs Gervais et Protais, donnera à la reconstruction de notre basilique son entier achèvement !

J. ROMBAULT

(1) Monseigneur Bardel, présent à la séance.

DISPERSION DE LA PROVIDENCE DE SÉEZ

PENDANT LA TERREUR

On était en 1791. Mgr d'Argentré venait de quitter cette ville de Séez toute couverte de ses bienfaits, cette cathédrale qu'il avait restaurée, ce palais épiscopal qu'il venait de faire bâtir. A sa place était installé l'intrus Lefessier, l'ancien curé de Bérus, entouré de quelques prêtres ambitieux et tarés. Des quatre maisons religieuses qui faisaient l'ornement de la ville, deux avaient été licenciées : les Bénédictins, parce qu'on les trouvait trop riches, les Cordeliers, sans doute parce qu'ils étaient trop pauvres. Restaient deux communautés de femmes : les religieuses Augustines qui desservaient l'Hôtel-Dieu, et les Sœurs de la Providence, qui faisaient l'école aux petites filles, apprenaient aux grandes à travailler et soignaient les malades à domicile. La popularité dont elles jouissaient les avait protégées contre le mauvais vouloir des autorités. Mais cela ne pouvait durer longtemps.

La première attaque partit d'où, semble-t-il, on devait moins l'attendre. Lefessier, dans son mandement de prise de possession, avait eu beau dire en paroles mielleuses : *C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau*, le loup se montra bientôt sous le déguisement du pasteur. Après avoir demandé l'expulsion de tous les prêtres restés fidèles à Dieu, il se présentait lui-même à la municipalité vers la fin d'août pour se plaindre que *les filles de la Providence quand elles se trouvent à l'église au moment de la grand'messe, s'en retirent avec une affectation remarquable et remarquée* (Reg. 5, f. 203). Le Conseil municipal, ou plutôt comme on l'appelait alors, le Conseil général de la commune, était composé de trois ou quatre étrangers et de quelques ambitieux de bas étage que la Révolution avait mis en évidence,

comme la tempête fait remonter les impuretés du fond à la surface de l'eau. Une assemblée ainsi composée fit naturellement droit à cette réclamation. Elle défendit même aux Sœurs de la Providence et de l'Hôpital de faire l'école désormais. Elles durent donc se contenter de leur manufacture de dentelles et du soin des malades. Néanmoins, comme leur présence gênait les schismatiques qui entouraient l'intrus, on résolut de s'en débarrasser. Le 8 janvier 1792, le Procureur de la commune, oubliant la défense d'enseigner faite par le Conseil municipal aux religieuses, leur reprochait devant ce même Conseil de manquer à leur devoir en n'instruisant pas les enfants. Puis il ajoutait : *Puisque les Sœurs de la Providence et de l'Hôpital ont par le titre de leur établissement des fonctions relatives à l'éducation publique, elles sont fonctionnaires publiques et, à ce titre, elles doivent prêter le serment prescrit par le décret du 26 décembre 1890.*

Le Conseil municipal nomme en effet quatre commissaires pour recevoir ce serment que, du reste, toutes les Sœurs sans exception, tant de la Providence que de l'Hôpital, refusèrent unanimement. De plus, elles envoyèrent au district d'Alençon une copie de la délibération de la municipalité de Sées et un procès-verbal de l'interrogatoire que les quatre commissaires leur avaient fait subir, demandant au district de les protéger contre les persécutions auxquelles elles étaient en butte.

Leur plaintes n'étaient pas les premières qui eussent été faites contre le sans-gêne des citoyens qui terrorisaient la ville épiscopale. Comme d'ailleurs on était sans doute moins avancé à Alençon qu'à Sées, la délibération du Conseil municipal fut assez mal accueillie au district. Qu'on en juge plutôt par cet extrait du Premier Registre des délibérations du directoire du district d'Alençon, folio 122.

Aujourd'hui, 10^e jour de janvier 1792, le directoire du district assemblé, et où étaient MM. Pichon, président, Druet-Desvaux, Vieilh et Delaunay, le procureur syndic a dit : Messieurs, depuis le remplacement qui s'est opéré à la Saint-Martin dernière des officiers et notables de la municipalité de Sées, remplacement au sujet duquel il a été fait des réclamations si multipliées et si sérieuses par une grande partie des citoyens de cette commune, que Messieurs du département ont été nécessités de nommer des commissaires dans leur sein pour maintenir l'ordre et la tranquillité, soit qu'il soit resté dans l'esprit de quelques-uns

des nouveaux membres élus une indisposition des contrariétés qu'ils ont pu éprouver, soit par tout autre sentiment inconnu, ladite municipalité n'a cessé de faire des innovations dans la forme de son administration et de se porter à des entreprises contre l'autorité des corps administratifs supérieurs.

.....

6° La municipalité de Sées, s'ingérant toujours dans des choses étrangères à ses fonctions, vient encor de faire une délibération qui a pour objet d'obliger les Sœurs de la Providence, de l'Hôtel-Dieu et de la Place à prêter le serment imposé aux fonctionnaires publics. Cette délibération, dont les filles de la Providence et de l'Hôtel-Dieu de Sées ont fait parvenir des copies au procureur syndic, est sous vos yeux. Vous verrez, Messieurs, après en avoir pris communication, qu'elle a été provoquée par un réquisitoire du procureur de la commune dicté par l'esprit d'intolérance et de domination et tissu de maximes erronées en administration et en tout opposé à l'esprit de la Constitution.

..... En conséquence ledit procureur syndic, estimant qu'il y a lieu d'annuler ladite délibération du 8 de ce mois et de faire défense à la municipalité de Sées d'y donner aucune suite, requiert qu'il vous plaise donner votre avis sur l'exposé et le contenu de ladite délibération.

COUET, *procureur syndic.*

Le directoire du district se rangea à l'avis de son procureur syndic et décida de faire prendre par le département

Un arrêté qui puisse en imposer au procureur de la commune et aux officiers municipaux de la ville de Sées, et qu'en les rappelant à leurs devoirs et à l'exécution littérale des lois, il leur soit enjoint de ne plus suppléer par des ordres provisoires à l'autorisation des corps administratifs ; il soit, sans rien préjuger sur ce qui est du ressort de l'instruction publique, spécialement défendu aux dits officiers municipaux de troubler en matière quelconque, tant les Sœurs de charité de la Providence de Sées que les religieuses hospitalières du même lieu dévouées au soulagement des pauvres malades, dans l'exercice de leurs fonctions si utiles à l'humanité, dont elles s'acquittent avec un dévouement estimable.

Fait en directoire lesdits jour et an que dessus.

VIEILH, DELAUNAY, PICHON, *prés.*

La réponse du district jeta un seau d'eau froide sur l'ardeur de la municipalité. Pendant trois mois environ on n'entendit plus parler de rien. Lefessier cependant revint à la charge pendant que d'autres intriguaient auprès du département. Enfin

le 4 mai, une nouvelle sommation de prêter serment fut envoyée aux religieuses, qui répondirent par un nouveau refus. C'en était trop. Aussi dès le lendemain, à la séance du Conseil municipal, réquisitoire foudroyant du procureur contre ces *vierges folles qui scandalisent les malades qu'elles gouvernent et les enfants qu'elles élèvent. Il est donc on ne peut plus urgent de dissoudre ces communautés que la superstition fait servir à ses mauvais desseins, etc., etc.*

La municipalité envoya une délibération dans ce sens au Directoire de l'Orne qui seul pouvait prononcer cette dissolution. De leur côté, les Sœurs s'adressèrent à la même administration pour faire valoir leurs droits de propriété sur la maison qu'elles habitaient. Comme les choses menaçaient de traîner en longueur, le Procureur de la commune revint à la charge. Dans la séance du 18 mai, il adjure le Conseil d'insister pour le renvoi pur et simple des Sœurs de l'Hôpital et pour que les Sœurs de la Providence fussent immédiatement expulsées, même par la force, *de la maison dont elles osaient se dire propriétaires.* Cette maison était située vers le milieu de la Grande-Rue et porte actuellement le n° 62.

Le Conseil approuva les paroles du Procureur et décida que l'on demanderait de nouveau au Directoire la dissolution des deux communautés récalcitrantes.

Les choses en étaient là, lorsque les ennemis des religieuses reçurent un secours que l'on voudrait croire inattendu, mais qui arrivait bien à point pour les tirer d'embarras.

Laissons la parole au procès-verbal, p. 177, 8 h. 1/2 du soir :

En cet instant, il nous a été déclaré que tout ou partie des particuliers qui avaient été forcer la sortie des Sœurs hospitalières, s'étaient de suite reportés en la maison de la Providence, qu'ils étaient également allés expulser. Nous, maire et officiers municipaux soussignés, nous sommes transportés sur-le-champ en la maison de la Providence afin d'empêcher toute entreprise contraire à la loi. Où étant, s'y est trouvé grand nombre de personnes et d'enfants, de différent sexe et âge, et quantité d'autres avec et sans armes, que nous avons interpellés de se retirer. Du nombre, il y avait des étrangers, dont un se dit être commandant de dix-huit cents hommes. Lesquelles personnes armées et non armées étaient dans le corps des bâtiments avec les Sœurs, qui nous ont déclaré que ces derniers s'étaient introduits dans la maison pour les forcer d'en sortir, qu'ils avaient même forcé l'ouverture de plusieurs portes, et qu'elles ne réclamaient pour sortir que

toute sûreté, ne voulant pas être exposées à de pareils excès. Sur quoi, après toutes les remontrances et représentations faites auxdits particuliers pour les engager de se retirer et ne faire pareille entreprise contraire à la loi, sans qu'ils aient voulu y entendre, et ont, au contraire prétendu les faire sortir dans le moment et sans délai, vu cette résistance, vu l'impossibilité d'y apporter une force suffisante et capable d'imposer, pour prévenir à plus amples inconvénients près d'arriver, sur la demande desdites Sœurs, après avoir apposé un scellé sur la fermeture de la porte d'une chambre trouvée forcée, en laquelle doivent être des effets que l'on dit être des plus conséquents, lesdites Sœurs, accompagnées par nous officiers municipaux, ont été conduites en l'auberge *des Trois Rois* de cette ville où elles ont désiré de se rendre, ayant provisoirement laissé en la maison de la Providence la Sœur Chéradame pour le soin d'autres Sœurs trouvées malades, détenues au lit, et pour surveiller à tous les effets de la maison demeurés en sa garde, ce qui a fait dissiper toute espèce d'attroupement.

Nous avons tenu à citer tout au long ce procès-verbal où la municipalité laisse voir toute sa lâcheté et son impuissance, pour ne pas dire sa complicité. Un Mémoire écrit par M^{me} Delahaye, la digne supérieure, nous raconte les angoisses de cette nuit terrible, où, après avoir vu l'émeute envahir leur demeure, les portes de leurs chambres enfoncées, leur vie, leur honneur menacés, les Sœurs furent obligées à 9 heures du soir de quitter leur maison à la lueur des torches, sous l'escorte de quatre municipaux, au milieu des huées d'une populace ivre et furieuse, pour se diriger vers l'auberge de M. Ragaine, qui leur offrait un abri pour le reste de la nuit. Elles durent penser alors à ce sinistre cortège qui avait emmené Jésus du Jardin de Gethsémani au palais de Caïphe, et se dire que les disciples n'étaient pas mieux traités que le Maître.

Mais il ne fallait pas que l'on pût croire à la complicité de l'assemblée municipale dans ces événements. Il est vrai que l'émeute n'avait fait qu'exécuter chez les Sœurs de l'hôpital et de la Providence, ce que le Procureur demandait et ce que le Conseil approuvait quelques minutes auparavant. Aussi le Procureur fait une enquête sérieuse, et il découvre que ce sont, sinon les religieuses, du moins leurs amis qui avaient organisé l'émeute. Écoutez plutôt : « *Séance du 11 juin 1792. Les manœuvres, qui ont amené les événements détaillés dans les procès-verbaux, sont pratiquées par des hypocrites qui, cachés*

sous le manteau de la religion, les ont suscitées dans l'espoir de mettre aux prises les citoyens avec les citoyens, etc. »

En ce même jour du 11 juin, Sœur Chéradame, l'assistante, quittait la maison avec les deux malades qu'elle y soignait, et le procès-verbal nous apprend *qu'une Sœur qui était restée avec elle à l'aider a disparu aujourd'hui sans savoir où elle est allée.* — *Nota. On a dit qu'elle a été tuée dans un fossé à l'extrémité de l'herbage.* Et c'est tout. Pas d'enquête, pas de recherches : c'est une religieuse de moins.

Les scellés, apposés le 11 juin, furent levés le 26 juillet, et le citoyen Curaudeau, membre du Conseil, fut nommé gardien de la maison de la Providence déclarée propriété nationale. Quelques mois après, on s'aperçut que les meubles avaient disparu. Comme le républicanisme du citoyen Curaudeau était au-dessus de tout soupçon, on accusa les Sœurs d'avoir volé *les meubles de la nation.* M^{me} Delahaye n'eut pas de peine à les justifier de cette accusation en rappelant dans quelles conditions s'était effectuée leur sortie. Néanmoins, du 7 mars 1793 au 21 avril, toutes les Sœurs, au nombre de vingt-quatre, qui se trouvaient à Séz, au 18 mai, furent obligées de se présenter à Alençon, pour certifier au Directoire du district qu'elles n'avaient *ni pris, ni reçu aucunes sommes, ni partagé aucuns effets appartenant à ladite maison ou à la Congrégation* (Reg. du directoire du district d'Alençon).

Les pauvres Sœurs n'avaient pu rester dans l'auberge des Trois Rois, au coin de la rue Boucherie, qui les avait reçues dans la nuit du 18 mai. Elles avaient trouvé l'hospitalité dans quelques bonnes maisons de la ville, et elles pouvaient se réunir de temps en temps pour prier ensemble. Cette dernière consolation leur fut bientôt enlevée. Dès le 25 mai, le citoyen Marquet, qui cumulait les fonctions de vicaire épiscopal et de procureur de la commune, fit un réquisitoire *contre ces béates dont la présence cause de l'inquiétude aux bons citoyens. Je pense, disait-il, que vous devez envoyer dans leurs communes respectives les ci-devant religieuses qui sont actuellement dans notre ville. Celles qui sont de la ville pourront y continuer d'y faire leur résidence sous la surveillance du Conseil général de la commune qui aura soin de faire chez elles des visites domiciliaires et de prendre des instructions sur leur conduite.* Le Conseil décréta que les

ci-devant religieuses de la Providence, de l'Hôpital, et autres qui ne sont point de la commune seront tenues d'en sortir dans le délai de huit jours. On voulut bien leur délivrer ce qui restait de leur linge personnel et chacune dut retourner dans son pays.

A peine cette dispersion était-elle accomplie, que la loi du 2 juin, dite *loi des suspects*, venait jeter l'inquiétude dans toutes les âmes honnêtes. Évidemment parmi les personnes suspectes d'aristocratie et d'incivisme, on devait faire figurer au premier rang ces ci-devant religieuses, qui avaient voué leur vie tout entière au service du prochain. Du reste à Séez, on comprenait largement la loi des suspects. Voici ce que disait, le 30 décembre 1793, au Comité de surveillance de Séez le citoyen Breton, son orateur habituel : *Je me résume en vous faisant remarquer, citoyens, qu'il y a trois sortes de gens pour qui nous ne devons jamais faire grâce : l'aristocrate outré, l'aristocrate modéré et le rienniste. L'aristocrate outré n'en mérite pas, parce qu'il est l'ennemi de la République. L'aristocrate modéré n'en doit pas avoir, puisque par sa discrétion il peut tromper plus sûrement. Le rienniste enfin, parce que, n'ayant rien fait pour la patrie, il ne doit rien attendre de ceux qui ont tout fait pour elle.*

Avec de tels principes, on comprend que les suspects n'étaient pas difficiles à trouver. Aussi le 30 août, dix-huit personnes étaient arrêtées, et parmi elles, Sœur Leconte, de la Providence. Six semaines après, vingt autres suspects, dont deux Sœurs de la Providence, allèrent rejoindre les premiers au rez-de-chaussée de l'Évêché, que Lefessier avait généreusement cédé pour servir de prison provisoire. Les suspects furent bientôt, il est vrai, transférés à l'abbaye de Saint-Martin, qui n'avait été transformée en Séminaire que sur le papier.

On sait que la loi du 26 brumaire obligeait les prisonniers à payer leur nourriture et le traitement de leurs gardiens. Mais la nation toujours généreuse avait décidé que les pauvres ne paieraient pas et que les riches paieraient pour eux, quoique la nourriture fût la même pour tous. On voulut bien regarder comme pauvres les Sœurs de la Providence qu'on avait dépouillées de tout.

Elles furent encore bientôt obligées de changer de local pour céder la place à cinq mille soldats qui firent séjour à Séez

(13 décembre 1793). On les transféra dans la maison de M^{me} de Montforand, occupée aujourd'hui par les religieuses de l'Adoration. Cette dame, arrêtée comme suspecte, rentra donc en prisonnière dans sa propre maison.

M^{me} Delahaye avait été obligée, elle aussi, de quitter Séez et de se réfugier à Belfonds, sa patrie. Bientôt quelques-unes de ses religieuses vinrent l'y rejoindre, et il se forma autour d'elle une petite communauté d'exilées, vivant sans bruit du travail de leurs mains et priant ensemble pour leurs Sœurs dispersées. C'était encore la vie religieuse, d'autant plus parfaite que l'on était toujours sous la menace de la prison ou de la mort.

Elles purent passer ainsi l'hiver et une partie du printemps. Mais vers le mois de mai 1794, dénoncées par les sans-culottes du pays, elles reçurent l'ordre de se constituer prisonnières à Séez. Il n'y avait pas à résister ; elles obéirent. C'étaient Sœurs Delahaye, Chéradame, Martin, Plomel, la Couture et Daniel. Elles furent bientôt rejointes par quatre autres de leurs compagnes : Sœurs Decoville, Lémarié, Hommey et Duchesne. Toutes les dix furent expédiées à Alençon quelques jours après. L'ancien couvent des filles Notre-Dame, sur l'emplacement duquel a été bâtie la Halle au Blé d'Alençon, offrait à ce moment l'aspect d'une vaste communauté cloîtrée renfermant plus d'une centaine de religieuses de tout ordre. Carmélites, Visitandines, Bénédictines, Sœurs de la Providence de Séez et d'Alençon, religieuses de l'Union chrétienne et enfin Filles Notre-Dame, qui, en prison dans leur propre couvent, faisaient les honneurs de leur maison. Comme la loi du 26 brumaire exigeait les repas en commun, il y eut bientôt un règlement d'établi et les saintes prisonnières redoublèrent de ferveur pour supporter la persécution.

Sur ces entrefaites, des événements importants se passaient à Paris. Le 9 Thermidor an II (27 juillet 1794), Robespierre montait sur l'échafaud, et sa mort mettait fin à la Terreur. Dans toute la France, il y eut une détente générale. Les prisonniers et leurs amis reprirent courage. Le 19 août, les dix religieuses de la Providence de Séez incarcérées à Alençon présentaient au Directoire une pétition pour demander leur élargissement. Elle était appuyée d'un certificat favorable émané du Comité de sur-

veillance de Séez qui les avait fait arrêter quelques mois auparavant. L'agent national Chauvin refusa d'abord. Mais le vent n'était plus à la persécution, et, malgré son agent national, le Comité de surveillance d'Alençon prit l'arrêté suivant :

« Aujourd'hui 4 fructidor an II de la République française, une et indivisible (21 août 1794), séance de relevée, le Comité de surveillance révolutionnaire de la commune d'Alençon, présidé par Daguilhon, délibérant sur la loi du 21 Messidor et 29 Thermidor, arrête que les citoyennes Mad. Lahaye, M. Chéradame, Mad. Daniel, Ch. Martin, Ch. Hommey, Ch. Coville, M. L. Lemarié, Mad. Duchesne, L. Plomel et Suzanne la Couture, de la commune de Séez, vivant toutes du travail de leurs mains, et sur les attestations qui nous ont été fournies tant par l'agent national de la commune de Séez que par les membres du Comité de surveillance de la dite commune de Séez en date du 4 fructidor, qui attestent que véritablement les dites filles de Séez vivent du travail de leurs mains, considérant que la loi bienfaisante met en liberté ces individus, arrête que les citoyennes dénommées ci-dessus seront mises en liberté à l'heure même et seront libres de se retirer dans la commune de Séez. Au Comité, ce 4 fructidor an II de la République française une et indivisible. »

Les Sœurs de la Providence étaient mises en liberté, mais en vertu d'autres lois existantes, elles demeuraient dispersées jusqu'à la fin de la tourmente révolutionnaire. Que Dieu qui les a soutenues épargne à la communauté de pareilles épreuves (1).

Abbé RICHER.

(1) Une partie des documents cités dans ce travail, sont empruntés à une Notice manuscrite sur la Providence de Séez, par M. l'abbé Louvel, ancien Supérieur du Grand Séminaire, doyen du Chapitre et confesseur de la Providence.

LES NORMANDS

A LA MARTINIQUE ⁽¹⁾

En 1625 sortait du port de Dieppe un brigantin, armé de quatre pièces de canon, de quelques pierriers et monté d'une cinquantaine d'hommes.

Son capitaine Messire Dyel, écuyer, sieur d'Enambuc, originaire de la paroisse de Calville, allait chercher fortune en Amérique.

« Ce gentilhomme Normand qui était, nous dit le P. Dutertre l'un des premiers missionnaires des Antilles, un cadet de la Maison de Vaudrocques-Dyel, s'estant rendu fameux sur la mer par beaucoup de combats et ayant mérité pour ses belles actions d'être couché sur l'estat, en qualité de capitaine de Roy sur les mers du Ponant, se voyant néanmoins privé des avantages qui sont dus à la naissance et à la qualité par la rigueur des lois de son pays, résolut de suivre l'exemple de quantité de braves capitaines qui, par leur valeur et leur courage, avaient fait une fortune avantageuse dans cette opulente partie du monde. »

Poursuivi par un gallion d'Espagne, il dut, après un combat de trois heures, se jeter sur l'île de Saint-Christophe où il se

(1) Nous nous sommes servi pour la rédaction de cette étude : de l'*Histoire Générale de l'établissement des colonies Françaises aux Antilles* par le P. Dutertre — 1667 ; de l'*Histoire générale des Antilles* par Adrien Dessalles — 1847 ; des *études historiques sur la population de la Martinique* par M. de Lavizon — 1850 ; du *Voyage aux Iles de l'Amérique* par le P. J.-B. Labat — 1722 ; des *Annales du Conseil Souverain de la Martinique* publiées par M. Dessalles ; des Archives de la Marine, cartons Martinique, enfin des titres de la maison le Vassor de la Touche-Tréville qui a eu pour chef au siècle dernier Louis-Charles, comte le Vassor de la Touche, gouverneur de la Martinique, commandant en chef des Iles du Vent en Amérique, lieutenant-général des armées navales, commandeur de Saint-Louis.

fixa. Malgré des difficultés sans nombre, cette île devint le berceau de notre expansion coloniale dans les Antilles.

En effet, pendant dix années, le recrutement des colons, grâce à l'intelligence et au remarquable talent d'organisation de d'Enambuc, prit un rapide développement, surtout dans la Basse-Normandie. Bon nombre de bourgeois, de cultivateurs aisés et, même de gentilshommes, obtinrent de la compagnie des îles de l'Amérique, fondée dès 1626 sous le patronage de Richelieu, des concessions de terres et se mirent en état de les défricher et de les cultiver en enrôlant des paysans.

Le résultat fut tel que Dyel d'Enambuc songea à l'occupation de la Martinique qui devait être le joyau des Antilles Françaises, tant par sa situation que par la beauté du pays et l'extraordinaire fertilité de son sol.

Guillaume d'Orange, capitaine de navire, un Normand peut-être, ami de M. de l'Olive, lieutenant-général de d'Enambuc à Saint-Christophe, fit dans ce but un voyage de circumnavigation et rapporta des renseignements favorables.

Comme conséquence, MM. de l'Olive et du Plessis opérèrent une descente à la Martinique, y plantèrent solennellement la Croix et prirent possession de l'île au nom du Roi de France.

Effrayés par les hautes montagnes dont l'île est hérissée et par les serpents venimeux qui y abondent, ils se rembarquèrent sans tenter d'y faire un établissement.

Un mois après, c'était en 1635, Dyel d'Enambuc, sans se laisser arrêter par les craintes de ses lieutenants, débarquait à la Martinique avec cent hommes choisis parmi les plus vieux habitants de Saint-Christophe, Normands d'origine pour la plupart, tous accoutumés au travail, au grand air, à la fatigue du pays, habiles aux défrichements et aux plantations, et y faisait construire le fort Saint-Pierre.

La colonie était fondée. Grâce à d'Enambuc, le premier capitaine général, et à son neveu et lieutenant Jacques Dyel, écuyer, sieur du Parquet, elle se développa avec une merveilleuse rapidité. Malgré les attaques des Caraïbes, celles des Anglais et plus tard des Hollandais, les colons, soldats vaillants autant que solides travailleurs, jetèrent la base d'importants établissements commerciaux et créèrent des sucreries. Sans cesse tenus en éveil, dans les commencements de la colonie, par le besoin de la

défense, leur vie ne se passait pas seulement à ouvrir un sillon, à surveiller la pousse de la canne, la floraison du café, ou la maturité du cacao, les combats en prenaient une large part.

Organisés militairement en compagnies, ils s'étaient groupés sur les points les plus avantageux de l'île qui devinrent bientôt des paroisses desservies par des Jésuites, des Dominicains et des Capucins. L'un des premiers soins du gouvernement Royal et de la compagnie avait été d'assurer dans l'île les secours religieux. Les missionnaires devinrent des curés possédant une église, un presbytère et même des marguilliers.

Une discipline sévère régnait dans le pays : les rixes, les attentats contre les personnes et la propriété, les sévices sur les esclaves étaient sévèrement réprimés. Cette fermeté était indispensable pour maintenir l'union entre colons, d'origine souvent très diverse dont le nombre croissait tous les jours.

De Normandie et de l'Île-de-France surtout, ils venaient sans cesse grossir le nombre des premiers occupants du sol. Bientôt des villes se construisaient autour du fort Saint-Pierre et du fort Royal et, dès le commencement du règne de Louis XIV, des bourgs importants existaient sur toute l'étendue des côtes où le sol est plus fertile, le climat plus sain, depuis la pointe de la Caravelle jusqu'à la pointe des Salines, depuis le Carbet jusqu'à la pointe à la Rose. Des routes sillonnaient le littoral : au Nord, à travers la Cabesterre, l'une unissait Saint-Pierre au Marigot et une autre, au sud-est, assurait les communications entre Fort-Royal et les paroisses du Lamentin et des Anses d'Arlet.

Le centre de l'île formé de hauteurs escarpées, dominées par la montagne Pelée et par les pitons du Carbet et de la Soufrière, couvert d'impénétrables forêts, était occupé par les tribus caraïbes, race farouche, mais intéressante par ses révoltes même pour conserver sa liberté, paraissant rebelle à toute civilisation et vouée à une lente destruction.

Dans la jeune société, si éloignée de la mère patrie, ne tarda pas à s'opérer entre les colons une sélection naturelle. Aux membres de l'ancienne aristocratie, des cadets surtout, venus aux îles, se joignirent bientôt les travailleurs distingués par leur bravoure, leur intelligence et leur entente des affaires, que le Roi récompensa par des lettres d'anoblissement. La création

du Conseil souverain dota la Martinique d'un grand corps judiciaire en même temps que d'une noblesse de robe. La classe moyenne fut représentée par les petits propriétaires, officiers subalternes des milices pour la plupart.

Au début cependant, non seulement la Martinique avait eu à souffrir des Caraïbes et des Anglais, mais quelques divisions intestines y avaient éclaté entre Normands et Parisiens. Voici dans quelles circonstances :

Le lieutenant-général de d'Enambuc, son neveu Jacques Dyel, sieur du Parquet, devenu à sa mort sénéchal et gouverneur pour le Roi, avait épousé, dans des conditions assez bizarres, une demoiselle Marie Bonnard, native de Paris, fille de Jean Bonnard et de Françoise le Jarre.

Ce mariage fut célébré, en la chapelle Saint-Jacques de la Martinique, le 1^{er} avril 1647, par un religieux. L'acte de mariage constate que l'union remontait au 21 novembre 1645, mais que la bénédiction nuptiale avait été différée pour de justes motifs.

Quels pouvaient être ces mystérieux motifs dans une île où le culte divin avait été assuré dès l'origine ?

Quoi qu'il en soit Marie Bonnard, ou plutôt la générale du Parquet, comme on disait là-bas, exerça bientôt une influence considérable sur l'esprit de son mari et, par contre-coup, sur le gouvernement de l'île. Les colons Normands se plaignaient amèrement de ne plus participer aux faveurs de M. du Parquet, tout entières réservées aux Parisiens. De là la formation d'un parti Normand et d'un parti Parisien, rivaux d'abord l'un de l'autre et bientôt ennemis.

Voici comment le Père Dutertre raconte ce curieux incident.

« Madame du Parquet qui était Parisienne avait une si grande inclination pour les Parisiens que, dans toutes les rencontres où elle les pouvait obliger, elle s'y employait avec des empressements incroyables auprès de son mari et l'obligeait de les élever aux charges les plus considérables de l'île ; les Parisiens n'épargnant rien aussi pour reconnaître une si grande bonté, faisaient ordinairement, au premier jour de l'an et au jour de la fête de M^{me} du Parquet des réjouissances extraordinaires et paraissaient dans des équipages aussi lestes que le pays le pouvait permettre. Les Normands qui étaient du pays de

M. du Parquet, piqués de jalousie, en voulurent faire autant, si bien qu'il y avait une émulation entre ces deux nations, à qui ferait le plus de dépenses, mais la raillerie se mêlant avec l'émulation, on en vint aux brocards et enfin aux querelles et aux combats singuliers. M. du Parquet craignant que cette distinction du pays ne jetât la division dans les esprits de ses habitants, défendit toutes les cavalcades et les assemblées aux uns et aux autres, mais il n'ôta pas l'aigreur de l'esprit des Normands qui, voyant que toutes les grâces étaient pour ceux du pays de Madame et qu'il n'y avait rien à espérer pour eux, se déclarèrent ouvertement ses ennemis et conservèrent cette rancune jusqu'à la mort de M. du Parquet. »

Mary Rools, écuyer, sieur de Goursolas, major de l'île, et Adrien Dyel de Vaudrocques, lieutenant-général pendant la minorité des enfants de M. du Parquet, eurent fort à faire pour rétablir la paix.

A l'époque où le R. P. Labat, dominicain était curé de la paroisse du Macouba, en 1695, ces divisions étaient déjà bien oubliées. Les familles Normandes et Parisiennes s'étaient souvent unies par mariage et vivaient en excellente intelligence.

L'influence du grand règne s'était fait sentir jusqu'à la Martinique où l'aristocratie de Saint-Pierre et du Fort-Royal, oubliait son entourage de nègres, les dangers du pays et les menaces de la fièvre chaude, en imitant les usages sociaux de la métropole. Les maisons des gentilshommes et des commerçants de marque étaient parfaitement réglées. Leurs enfants étaient élevés avec le plus grand soin, les garçons par les Jésuites, les filles par les Ursulines.

Voici du reste sur les personnes des appréciations prises sur le vif par le P. Labat qui présentent un piquant intérêt :

Le capitaine du Fort-Saint-Pierre, qui est conseiller au conseil souverain et a fait fonction d'intendant de la colonie, est très attaché aux RR. PP. Jésuites. Il doit être compté parmi les bienfaiteurs de l'hôpital de Saint-Pierre dont il a été le premier administrateur. Venu très jeune aux îles, il a toujours servi avec distinction.

Sa femme a été très belle, mais la lecture de certains livres lui a tellement gâté l'esprit qu'elle est une copie assez réussie des précieuses de Molière.

M. de la Chardonnière, lieutenant-colonel du régiment des milices de la Cabesterre, est brave, civil, bon chrétien, bon ami. Il est très lié avec les Dominicains.

Sa femme a un très bon esprit. Elle se pique de politesse et avec raison, car sa conduite est également sage, chrétienne et civile, son unique défaut est de parler beaucoup.

Le frère du capitaine du Fort-Saint-Pierre est colonel des milices. Ce vaillant soldat est le bienfaiteur des capucins. Ses enfants n'ont pas dégénéré des vertus de leur père. Ils se sont trouvés dans toutes les occasions où il y allait du service du Roi et de la conservation des colonies. Ses filles imitent de près leur mère que l'on peut regarder comme un excellent modèle des vertus de son sexe.

M. le procureur du Roi est un homme d'un grand mérite personnel.

M. de Vaucourtois, directeur des domaines, joint à une grande honnêteté une extrême obligeance.

Dans cette société à laquelle, on le voit, rien ne manquait, pas même les précieuses ridicules, on parlait beaucoup et le bon curé du Macouba raconte l'histoire de deux dames si bavardes que, quand elles tenaient salon ensemble, elles fichaient des épingles dans une bougie allumée pour se répartir équitablement, à tour de rôle, leur temps de verbiage.

Il est vrai, ajoute le Père, que l'histoire m'a été contée par un ecclésiastique aussi bavard que ces dames et qui, malgré sa charité, leur savait peut-être mauvais gré de ne pas l'avoir laissé pérorer assez longtemps.

*
* *

Maintenant que nous connaissons les origines de la colonie Française de la Martinique, sa rapide prospérité et que, grâce aux missionnaires, nous pouvons nous faire une idée nette de la vie de ses habitants, il importe d'y rechercher nos familles Normandes.

Elles abondent dans le peuple, la moitié au moins des noms sont Normands et, si les archives du ministère de la marine sont muettes sur le lieu précis de leur berceau, leur groupement nous permet, presque à coup sûr, de retrouver celles qui appartiennent à notre région.

En la paroisse de la Caravelle demeure en 1675 à côté de Pasquier de la Porto, venu très probablement des environs de Nonant, Michel Desvaux, de Vimoutiers ou de Guerquesalles, Marin de la Houssaye, des environs d'Exmes. Au Pain de Sucre, habite Nicolas Morin, peut-être né aux environs de Putanges ; au fort Saint-Pierre, Mathurin du Coudray, Gabriel Turpin, Thomas Bonneville sont voisins. Leurs familles se retrouvent à Courmesnil, à Echauffour, au Mesnil-Vicomte et à Godisson.

Dans l'ordre de la justice, le premier lieutenant civil est un sieur Fournier, d'origine Normande, très vraisemblablement venu de Nonant. Il a pour successeur en 1658 un certain Louis du Vivier, avocat, licencié ès-lois qui porte, comme nom de terre, celui d'un réage Normand. Il est sieur de la Giroudière. Nous le croirions volontiers de même famille que le lieutenant Fournier, car les Fournier s'intitulaient chez nous « sieurs du Vivier ».

Si, jusqu'à présent, nous n'avons indiqué que des origines hypothétiques, nous entrons dans le domaine de la certitude avec les familles de l'aristocratie Normande, dont les titres ont été enregistrés par le Conseil souverain de la Martinique.

A tout seigneur, tout honneur. Nous plaçons en tête de cette liste d'une rigoureuse authenticité les Dyel, seigneurs d'Enambuc, Vaudroques et Montaval, descendants des conquérants de l'île.

Ensuite viennent les du Buc, sieurs de l'Etang, du Féret et de Sainte-Preuve, les Caqueray, seigneurs de Valmeinier, les de la Vallée de Montroyer, d'Alençon, les Brossard de Boislapierre, de Falaise, les Eudes de Bois-Eudes, de Falaise, les le Merle, sieurs de Longchamps, du Renouard, les Pellegars de Malhortie, les Louvel de Merville, du pays de Caux, les Pardieu, Maquaire de Grandcour, Cottard de la Chapelle, Janseuil de Canquigny, du Quêne de Longbrun, Gaudin, le Canu des Caveries, Correux de Sercourt et Lussy.

Nous possédons sur certaines de ces familles très méritantes de précieux détails.

Pierre du Buc, l'un des premiers habitants de la Martinique, appartenait à une vieille souche Normande.

A 18 ans, il avait eu une malheureuse querelle avec le cheva-

lier de Piancour et, obéissant à un triste préjugé que le temps et les censures de l'Eglise, n'ont pu encore faire disparaître, il l'avait tué en duel. Réfugié auprès de d'Enambuc, il l'accompagna en 1635 à la Martinique et s'y fixa.

Il contribua à chasser les sauvages de la Cabesterre et s'établit au cul de sac de la Trinité où il organisa la première sucrerie et multiplia les cacaotiers. Il défendit en 1692 le fort Saint-Pierre contre les Anglais.

Il mourut à 68 ans, père ou grand-père de quarante-deux enfants, bien que deux de ses fils seulement fussent mariés.

Son fils aîné, Jean du Buc, sieur de l'Etang, devint lieutenant-colonel des milices et battit un vaisseau de guerre Anglais de 54 canons, bien que le sien n'en eut que 28.

Pierre du Buc était arrivé à la Martinique en 1635, Messire Louis de Caqueray, écuyer, seigneur de Valmeinier, d'une famille qui a eu de nombreuses alliances dans le duché d'Alençon, y débarqua en 1651. Il y amenait un nombre considérable de domestiques engagés avec tout ce qui était nécessaire pour y faire un établissement important.

M. du Parquet, nous dit le P. Labat, le reçut avec joie, ravi qu'un homme de qualité quittât la France pour venir demeurer chez lui. Il lui donna tout le terrain qu'il voulut et une exemption générale de toutes sortes de droits, corvées, gardes et autres devoirs. Il fut nommé en 1657 capitaine de la première compagnie de cavalerie des îles et rendit des services si considérables qu'il fut fait premier conseiller du conseil souverain, le 2 novembre 1675.

Son fils Louis-Gaston de Caqueray, seigneur de Valmeinier, chevalier de Saint-Louis, lieutenant de Roi au Fort-Royal, se mariait en 1700. Il épousait damoiselle Marie-Rose le Vassor de la Touche, fille de Messire François le Vassor de la Touche, seigneur de la Touche, de Beauregard, de Longpré et autres lieux, colonel des milices, capitaine-général-garde-côte du Croisic qui avait commandé en chef l'expédition contre l'île de la Trinité dans laquelle il avait été gravement blessé, et de noble dame Marie-Madeleine d'Orange. La future, cousine-germaine de la marquise de la Rosa, femme d'un vice-amiral des gallions d'Espagne et proche parente de la marquise d'Angennes, appartenait à la famille alors la plus marquante du pays.

Pour former sa couronne nuptiale, elle n'avait qu'à prendre quelques fleurs de cette magnifique allée d'orangers d'un bon quart de lieue de long qui, nous dit le P. Labat, conduisait à l'habitation de son père et dont le souvenir s'est perpétué dans les armes de sa maison.

Par sa femme, Louis-Gaston de Caqueray devait être l'oncle de deux lieutenants généraux des armées navales, commandeurs de Saint-Louis, d'un vice-amiral et d'innombrables officiers. Son fils, mousquetaire du Roi, fut le père d'un chef d'escadre.

Avant de terminer ce trop rapide exposé de ce qu'était la Martinique dans les dernières années du règne de Louis XIV, entrons, sous la conduite du P. Labat, chez son bonhomme de marguillier le sieur Dauville. Cet habitant du Macouba est un exemple frappant de ce que pouvait alors l'honnêteté et les sentiments chrétiens, mis au service du travail.

Dauville n'est, ni un grand seigneur, ni un petit gentilhomme, c'est un homme du peuple, un ancien domestique de M. de Champigny. Sa maison confortable a peine à contenir ses nombreux enfants. Il est dans une large aisance et, s'élevant peu à peu, par son seul mérite, il est devenu capitaine de milices et marguillier de sa paroisse.

Il était de Normandie, dit le P. Labat, honnête homme et fort civil.

* *

On ne retrouve aujourd'hui à la Martinique ni la maison des du Buc, ni celle des Caqueray, ni celle des Dauville.

Tout le pays est aux mains des mulâtres. Les créoles ont quitté peu à peu cette terre admirable à laquelle la fécondité reste, mais dont la prospérité n'est plus qu'un souvenir.

Les descendants des anciens colons ne retirent plus rien de leurs propriétés de là-bas.

Chose plus douloureuse, l'œuvre des vieux missionnaires Jésuites, Capucins et Dominicains, l'œuvre des PP. Dutertre et Labat est hélas ! compromise, car, après vingt et un ans de luttes, Mgr Carmené, évêque de la Martinique, dans l'impossibilité d'assurer le service paroissial, par suite de circonstances

douloureuses que je n'ai pas à retracer ici, vient de donner sa démission.

Puisse Dieu, Messieurs, rendre la vie chrétienne et la prospérité à cette petite portion de la grande patrie, conquise à l'Eglise et à la France par le courage et l'indomptable énergie du grand d'Enambuc et de ses compagnons !

Vicomte du MOTÉY

MONSIEUR L'ABBÉ HUET

(CHARLES-NICOLAS-FRANÇOIS)

Supérieur du Petit Séminaire de Saint-François-Xavier
à La Ferté-Macé

(1 7 5 9 – 1 8 1 3)

Bien humble, bien ignorée fut la vie de M. l'abbé François Huet. Aussi, en présence de cette savante assemblée, hésiterions-nous à tirer de l'oubli un nom entouré d'obscurité jusque dans la mort, si la reconnaissance ne nous en imposait le devoir. Monsieur Huet dirigea, en effet, de 1806 à 1812, le Petit Séminaire de Saint-François-Xavier, établi à la Ferté-Macé.

Ce n'est pas une des moindres gloires de la maison à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, d'avoir eu comme fondateur M. l'abbé Legallois, vicaire général de Mgr de Boiscollet, et, comme premier supérieur, M. l'abbé Huet, maître ès-arts de l'Université de Caen. Tous deux ont vaillamment combattu pour la foi catholique, dans des temps difficiles, et tous deux ont souffert la prison pour la cause de Dieu.

La vie du premier a été écrite par la plume exacte et savante de notre éminent confrère, M. l'abbé Blin, aumônier de la Miséricorde (1). La vie du second, grâce aux documents que nous ont fournis les archives de l'Évêché et les registres paroissiaux de Saint-Mard-de-Réno, de Vignats et de Merry (2), a pu être reconstituée presque sans lacunes, et c'est elle qui fait l'objet de ce travail.

(1) *Les Martyrs de la Révolution dans le diocèse de Séez*, t. III, p. 224-246.

(2) Saint-Mard-de-Réno, canton de Mortagne (Orne); Vignats, canton de Falaise (Calvados); Merry, canton de Trun (Orne).

Je suis heureux, Monseigneur, de vous présenter ce prêtre vénérable dont le front porte l'auréole des confesseurs de la foi. Il fut sous le premier empire l'âme d'un établissement qui fournit un nombreux clergé à l'Église de Séez, et dont nous saluons aujourd'hui en Votre personne le protecteur et l'appui.

M. l'abbé Huet naquit à Beauvain, le 10 décembre 1759, et reçut au baptême les prénoms de Charles, Nicolas, François. Après de brillantes humanités au collège de Falaise (1), il se rendit à Caen, en 1778, et suivit, pendant cinq années, les cours des hautes études, de philosophie et de logique. Il reçut alors les ordres mineurs, en 1782, puis le sous-diaconat et le diaconat, en 1783, et enfin la prêtrise (21 septembre 1784), après une année uniquement consacrée à la théologie.

Nommé second vicaire à Saint-Mard-de-Réno (2), M. l'abbé Huet n'en poursuivit pas moins, avec ardeur, ses études théologiques et enfin, le 28 juin 1786, il reçut le titre de maître ès-arts de l'Université de Caen (3).

Par une lettre en date du même jour, le recteur et les membres de l'Université de Caen en donnèrent avis à Monseigneur d'Argentré, aux chapitres de la cathédrale, des diverses abbayes et collégiales du diocèse de Séez, demandant en même temps que l'on accordât au nouveau gradué un bénéfice ecclésiastique en rapport avec sa dignité, son savoir et son travail (4).

(1) Beauvain appartenait à l'ancien diocèse de Séez, et le Petit Séminaire du diocèse de Séez se trouvait à Falaise.

(2) Le premier acte exercé à Saint-Mard-de-Réno par M. Huet, comme second vicaire, date du 1^{er} novembre 1784.

(3) Rector et Universitas generalis studii Cadomensis attestamur dilectum nostrum Carolum Nicolaum Franciscum Huet, presbyterum sagiensem, per quinquennium completum in hac universitate tum philosophicis, et logicis inclusivè, tum superioribus disciplinis operam dedisse; theologiæ vero per triennium — Decanus et veneranda artium facultas almæ universitatis cadomensis — 22 juin 1786.

(4) Lettre de gradué.

Ill^{ms} ac RR^{ms} DD. Episcopo Sagiensi et Capitulis Sagiensi... et abbatibz sancti Martini Sagiensi, Beatæ Mariæ de Silleyo, sancti Andreæ, in Gofferno, ecclesiæ collegiatæ omnium sanctorum de Moritonia, abbatie Vignatii, de Villaribus Canivet, sanctæ Opportunæ Almanes. Sagiensis diœc. eorum vicariis generalibus, Rector et Universitas generalis studii universitatis, salutem in Domino.

Magister Carolus, Nic. Francis... Huet, presbyter Sag. natus annos 26, ex artibus magister, censi debet in numero eorum qui multos annos in studio et bonarum artium prosecutione contriverunt... mediocri tamen pro quali-

M. Huet conserva le titre de vicaire de Saint-Mard-de-Réno jusqu'à la fin de février 1787 (1) où il fut nommé chapelain des dames Abbesse et religieuses de l'abbaye royale de Vignats.

Sainte Marguerite de Vignats, de l'ordre de saint Benoît, fut fondée en 1130, par Guillaume de Montgommery, dans la forêt de Gouffern. D'abord simple prieuré, elle fut érigée en abbaye en 1626, sous l'administration et par l'influence de l'abbesse Anne Rouxel de Médavy qui avait fait rebâtir le monastère presque ruiné et remis en honneur l'étroite observance. Vers 1787, sainte Marguerite comptait une trentaine de religieuses de chœur, un pensionnat « où étaient élevées les jeunes filles des meilleures familles des environs » et une maison de retraite pour les personnes qui, sans entrer en religion, voulaient se préparer dans le recueillement à leur éternité (2).

Tel était le milieu où devait s'exercer le zèle de M. l'abbé Huet jusqu'à son départ pour l'exil.

Le titre de maître ès-arts donnait à M. Huet le droit d'occuper un poste plus élevé que celui d'aumônier ; il pouvait réclamer « la première place vacante, soit canonicat, soit cure à la nomination de l'évêque (3) » pourvu qu'il fit signifier ses grades à l'autorité compétente.

C'est pourquoi, le 1^{er} juillet 1787, par le ministère de M^e René Jérôme Liévin, notaire royal apostolique en la ville de Sées, il fit à l'illustrissime évêque, à MM. les vénérables Prévôt et Chanoines « très humble supplication et néanmoins réquisition » de le faire jouir de l'effet de ses lettres et pourvoir d'un bénéfice suffisant, « vacation avenante aux mois affectés aux gradués sur

tate suorum laborum sunt provisione dotati... Quo circa nos prædictum magistrum, in dicta universitate debite qualificatum, graduatum, nominavimus, harumque serie litterarum præsentamus, vos et quemlibet vestrum enixe precantes et rogantes quatenus eidem Domino C. Nic. F. Huet de aliquo beneficio ecclesiastico cum curâ vel sine curâ..... providere dignemini.... Datum Cadomi in nostra congregatione generali, ut moris est, apud Franciscanos. An. Domini, 1786, die vero, m. junii 28.

(1) Le dernier acte signé Huet, comme vicaire de Saint-Mard, date du 20 février 1787.

(2) Voir Amédée Mériel. *Histoire de Falaise. Abbayes et maisons hospitalières de la vicomté*, p. 90-109.

(3) Note de M. le chanoine Blin.

saint André de Gouffern » (1). Cet acte est signé: Huet, prêtre, directeur de l'abbaye de Vignats.

Aucune vacance ne s'étant produite pendant les mois désignés, cette signification demeura sans effet.

Le 2 mars et le 16 mars 1790, M. l'abbé Huet fit une première et une seconde réitération de grades, qui n'obtinrent pas meilleur résultat (2).

Comme le prouvent les dates précédentes, M Huet, atteint par les décrets de la Constituante supprimant les congrégations et les ordres religieux (12 février et 20 février 1790), ne s'effrayait pas de la persécution violente qui allait bientôt s'ouvrir.

Peu de temps après, vers la fin de 1790 ou le commencement de 1791, les religieuses de sainte Marguerite furent dispersées, le monastère pillé, puis vendu comme propriété nationale à deux habitants de Vignats.

L'abbaye de Vignats est maintenant détruite : les deux églises, les cloîtres, les dortoirs et tous les lieux réguliers dont nous parle l'état dressé en 1680, par ordre du Roi, ont disparu sous le marteau des utilitaires ; à peine si un pan de mur, servant de clôture à une étable, rappelle le souvenir de ces édifices consacrés au recueillement et à la prière. De temps à autre, la pioche met à découvert dans l'ancien cimetière, transformé en jardin, les cercueils de plomb des abbesses, qui avaient espéré dormir en paix, à l'ombre de l'église leur dernier sommeil ; les ossements sont rejetés en terre, le plomb vendu aux brocanteurs et les inscriptions envoyées aux archives du Calvados.

Seules l'école et la maison des Recluses sont encore debout et disent, par leurs proportions grandioses, ce que devait être, au siècle dernier, l'abbaye royale de Vignats.

L'abbesse, Marie-Camille-Flore de Montaignu d'O, se retira à Hiéville, près de Saint-Pierre-sur-Dives, et y mourut de chagrin en 1796 (3). M. Huet continua, pendant plus d'une année encore,

(1) Ces mois étaient janvier, avril, juillet, octobre. S'il mourait chanoine, archidiacre ou curé pendant ces mois, le gradué avait le droit de prendre la place vacante, et l'Évêque était tenu de l'ordonner à ce poste. En cas de refus de l'évêque, l'affaire était portée devant le parlement de Rouen qui prononçait en dernier ressort. (Note de M. Blin).

(2) Archives de l'évêché.

(3) M. Mériel, p. 109.

d'exercer le saint ministère à Vignats et dans les environs. Mais enfin, sommé de prêter le serment constitutionnel, il refusa de trahir sa foi et de soumettre à une autorité humaine des pouvoirs et des droits qui ne relèvent que de Dieu.

Le 26 mai 1792, l'Assemblée législative ayant décrété la déportation des prêtres insermentés, M. Huet prit le chemin de l'exil et gagna Jersey, pour y attendre des jours plus calmes. Nous voyons en effet son nom figurer sur la liste des prêtres réfugiés que fit dresser, au commencement de 1793, le gouverneur de Jersey (1).

M. Huet avait espéré que la tempête déchaînée contre l'Eglise de France serait de courte durée. Trompé dans son attente, et gémissant sur le sort des fidèles obligés de vivre et de mourir sans les secours de la religion, il se dit que sa place n'était pas dans le calme de Jersey, mais là où se trouvaient des âmes à consoler et à sauver. Il rentra donc en France, vers le mois de mai 1793, et, à travers mille dangers, revint à Vignats pour travailler au salut de ses frères.

Activement recherché par les bandes révolutionnaires, il fut pris, au mois de novembre 1797, et incarcéré, d'abord à Falaise, puis à Caen, où il souffrit pendant une année pour la cause de la foi.

Voici ce que dit, à ce sujet, le registre de MM. Delaunay et Villeroy, vicaires généraux de Monseigneur d'Argentré, rédigé en 1798 (2) « Beauvain, Huet, non juratus, confessarius sanctimonialium de Vignats, carcere detentus. »

Rendu à la liberté, il vint reprendre son poste à Vignats, et y demeura jusqu'au jour où le gouvernement consulaire autorisa les ministres du culte « à exercer publiquement leurs fonctions, en promettant simplement fidélité à la nouvelle constitution ». En 1802, il est desservant de Perteville (3), mais cette paroisse, située dans le département du Calvados, ayant été rattachée

(1) Liste publiée en 1890 par le marquis Regis de l'Estourbillon. Nous trouvons aussi sur la liste des biens des prêtres émigrés, vendus comme propriété nationale « Huet Charles, prêtre. — Son titre sur les biens de Jacques Huet, son père, et autres cautions, pour mémoire. » Communiqué par M. l'abbé Blin.

(2) Page 28 de ce registre.

(3) Registres paroissiaux de Vignats.

à l'évêché de Bayeux, M. Huet rentra dans le diocèse de Séez et fut nommé desservant de Merry, dans le canton de Trun.

Le dimanche de Quasimodo, an xi (1), il prit solennellement possession de cette cure où pendant trois années, il devait retrouver la persécution sous une forme nouvelle.

M. Legallois lui attribue, dans ses notes sur les prêtres du diocèse, de rares qualités. « Huet, desservant de Merry, très bonne réputation, très instruit, très zélé, ferme, recommandable sous tous les rapports (2). » Malgré ces éloges mérités, il eut beaucoup à souffrir par suite des agissements de l'ancien curé intrus. Ce malheureux suscita, contre M. Huet, la haine de plusieurs familles influentes ; et, s'il faut en croire la tradition, certains habitants de Merry, dont on cite les noms, se deshonorèrent au point d'insulter publiquement leur curé, et même de le poursuivre en lui jetant des pierres.

Nous ne devons pas être surpris du rapport adressé, sous l'influence de cette animosité, par le sous-préfet d'Argentan, au préfet de l'Orne, dans lequel on représente le curé de Merry comme « fanatique, intolérant, déplaisant à toute la paroisse » dont sa personne trouble la tranquillité ».

En l'année 1806, Monseigneur de Boischollet ouvrit, à la Ferté-Macé, le petit séminaire du diocèse de Séez. Il confia la direction de cet établissement à M. l'abbé Huet que ses vertus, son savoir et son titre de Maître ès-arts, rendaient digne de ce poste éminent.

Aux fonctions de supérieur, il joignit d'abord celles de professeur de seconde et de rhétorique. Contraint, en 1808, à cause de sa mauvaise santé, de renoncer au professorat, il garda seulement la direction assez laborieuse d'une maison qui ne comptait pas moins de 150 latinistes.

Nous n'avons pas à rappeler ici ce que fut le petit séminaire de la Ferté-Macé entre les mains de M. Huet, car ce sujet a déjà été traité à notre réunion de 1892. Disons seulement qu'il eut son heure de célébrité et qu'il fut le champ fertile où germa une abondante moisson d'ouvriers évangéliques (3).

(1) Registres paroissiaux de Merry.

(2) Communiqué par M. l'abbé Blin.

(3) Voir Bulletin de la Société Archéologique XI. 448 et Notice sur le Petit Séminaire de la Ferté-Macé. Ch. I.

Le décret impérial du 10 mai 1806, ordonnant la suppression des écoles ecclésiastiques dont les élèves ne pouvaient suivre les cours universitaires, fut appliqué au Petit Séminaire de la Ferté Macé le 1^{er} juillet 1812.

M. Huet rentra dans le ministère paroissial et fut nommé curé de Carrouges, par les vicaires généraux.

Le préfet de l'Orne, Lamagdeleine, fit tous ses efforts pour empêcher cette nomination d'être agréée par le gouvernement. Il avait été, dit M. Bâton, dans ses mémoires, indisposé contre le nouveau doyen par des rapports hostiles, venus de Merry. Ces rapports, ou plutôt, cette dénonciation, avaient pour auteur le maire de Merry, et pour instigateur, l'ancien curé intrus, que M. Huet avait, en 1803, dépossédé de son titre.

L'administration diocésaine se montra ferme vis-à-vis du gouvernement, elle fit bonne justice des calomnies lancées contre M. Huet, et, forte de l'appui du général Leveneur, « elle obtint confirmation du choix qu'on avait voulu anéantir. »

M. Huet ne put cependant prendre possession de la cure de Carrouges, il était mûr pour le ciel, Dieu allait lui donner la récompense due à son dévouement et à ses vertus, « Comme il se rendait à Séez, pour recevoir son institution, il « tomba malade en route et mourut (1) » chez un de ses amis (1813).

Où est-il mort ? Où retrouver ses cendres ? Malgré toutes nos recherches, nous ne pouvons répondre à ces questions. Peut-être repose-t-il ignoré dans un humble cimetière de campagne, sans que rien rappelle aux vivants son souvenir !

Mais à ceux qui, comme M. l'abbé Huet, ont combattu pour la foi et la vérité, à ceux qui, comme lui, ont cherché Dieu et le possèdent, qu'importe l'oubli des hommes et les honneurs d'outre-tombe.

L'ABBÉ A. FRÉBET

(1) Mémoires de M. Bâton, communiqués par M. l'abbé Blin.

LA CATHÉDRALE DE SÉES

MONSEIGNEUR (1),
MESSIEURS,

Je ne voudrais pas, en vous parlant de l'église cathédrale de Sées, que nous ne nous laissons pas d'étudier et d'admirer, discuter ses origines ni décrire ses caractères architectoniques aux diverses époques de son histoire. D'autres, avec érudition et compétence, ont remonté le cours des âges jusqu'au moment où saint Latuin ou saint Lain évangélisait notre contrée, soit vers l'an 440 selon les uns, soit, et avec plus de raison, au second siècle selon les autres, pour trouver trace dès ces temps reculés d'un monument religieux au sein de la cité sagienne ; ils vous ont ainsi appris, grâce à des découvertes qui font preuves, qu'un temple païen avait existé sur l'emplacement même du nouvel édifice, que cet édifice, détruit par les hordes normandes, avait dû sa restauration à l'évêque Azon, au x^e siècle, et qu'en partie détérioré ou incendié en diverses circonstances, il s'était définitivement relevé au XIII^e, subissant une dernière transformation que les siècles devaient enfin respecter. Que vous dirais-je de plus ? Je n'éclaircirais en aucune façon les débuts obscurs de notre monument et je n'ajouterais rien aux travaux déjà nombreux dont il a été l'objet (2). Je n'affirmerais pas davantage, avec pièces à l'appui,

(1) Monseigneur Bardel, évêque de Sées.

(2) Entre autres études consacrées depuis un demi-siècle à la cathédrale de Sées nous nous bornerons à citer les suivantes : *Notice sur la cathédrale de Sées* par M. L. de la Sicotière. Alençon, Bonnet, 1844, 24 p. in-8°. *Recherches sur les Osismiens et petites additions à l'aperçu historique sur l'origine de Sées et l'apostolat de saint Latuin* par A. Touroude, Sées,

sa date de construction sous l'épiscopat de Jean de Bernières, une étude toute récente a confirmé par d'heureux rapprochements nos conjectures à cet égard. D'ailleurs, qu'avons-nous besoin de documents précis pour faire de la cathédrale de Sées l'un des spécimens les plus purs et les plus délicats de cette période belle et féconde entre toutes de l'architecture dite gothique en France ? Ne nous suffit-il pas de parcourir ces nefs aux arcatures simples, aux lignes correctes, aux moulures sobres pour reconnaître du premier coup d'œil la facture d'un style ogival à sa naissance, où la recherche et la fantaisie n'ont pas encore de prise, où le seul souci de l'architecte est de répandre l'harmonie en toutes les parties : faisceaux de colonnettes hardiment lancées jusqu'à la voûte, chapiteaux à crochets, arcs trifoliés, tous les caractères du XIII^e siècle sont là. Si nous traversons maintenant le sanctuaire pour pénétrer dans l'abside, n'avons-nous pas sous les yeux l'expression merveilleuse d'une architecture un peu plus avancée, moins froide qu'à ses débuts, fleurie davantage, sans exagération cependant, conservant ses lignes dans toute leur pureté ? Les crochets s'épanouissent en feuillages finement ciselés, les ornements se propagent, les nervures s'accusent ; nous sommes aux premières années du XIV^e siècle à n'en pas douter. Il ne nous en faut pas davantage pour fixer un âge à quelques années près et les preuves écrites, si elles satisfaisaient l'historien et l'archéologue, ne feraient sans doute que confirmer nos très légitimes suppositions.

Il est un autre point de vue, Messieurs, auquel je voudrais me placer pour étudier avec vous l'église de Sées, la dégager en

Montauzé, 1873, 80 p. in-8. — *La cathédrale de Sées (Orne)*, par V. Ruprich Robert. Paris, Morel, 1885, 31 p. in-8°. — *La cathédrale de Sées. Lettre à M. Eugène de Beaurepaire* par Louis Rognier. Caen, H. Delesques, 1890, 12 p. in-8. — *La cathédrale de Sées. Coup d'œil sur son histoire et ses beautés* par l'abbé L. V. Dumaine, Sées. Montauzé, 1892, 75 p. in-8. — *Le centenaire de 1793 à la cathédrale de Sées*, par l'abbé L. V. Dumaine, Sées, Montauzé, 1894. — *Essai historique sur la cathédrale et le Chapitre de Sées*, par H. Marais et H. Beaudouin. Alençon, 1876, in-8. — *Les monuments religieux de Sées*, par l'abbé Barret, Havre, Lemale, 1896, in-fol. (Extrait de la Normandie monumentale. — *Deux documents inédits, pour servir à l'histoire de la ville de Sées*, par H. Tournouer, dans le Bull. de la Soc. hist. et arch. de l'Orne, 1889, p. 59, in-8. — *La Semaine Catholique de Sées*, n^o des 13, 20, 27 nov. 4, 11 déc. 1879, etc. — *Jean Audis, architecte de la cathédrale de Sées, au XV^e siècle*, par R. de Brébisson, dans la Revue normande et percheronne, 1894, p. 46-49, in-8, etc.

quelque sorte des siècles qui l'ont si fort éprouvée et vous la montrer telle qu'elle devrait être si le mauvais goût de certaines époques et l'insuffisance des ressources n'avaient retardé jusqu'à nos jours une intelligente réfection. En cela, je suivrai la trace de mes devanciers, mais, à refaire la route déjà parcourue, on détaille mieux ses charmes et on complète des souvenirs qu'une vision trop rapide a rendus confus ; des aperçus nouveaux s'offrent aux regards, des beautés inconnues se dévoilent, le passé se retrouve ainsi peu à peu avec ses impressions les plus fortes et les plus vraies.

Il m'a semblé, en effet, qu'il pourrait être intéressant pour vous de suivre, dans une sorte de résumé, les phases, je dirais presque douloureuses, de son existence en prenant pour point de départ l'œuvre d'Azon, et d'assister à ses relèvements successifs à l'aide des fonds dont on pouvait disposer.

Dans la vie des cathédrales, comme dans la vie des hommes, n'y a-t-il pas de ces instants où le malheur frappe coup sur coup, sans relâche et sans pitié, n'y a-t-il pas aussi de ces réactions soudaines et imprévues qui raniment les membres épuisés sous l'impulsion d'une force protectrice et bienfaisante ? Sées, vous le savez, n'a pas échappé à la loi commune, et je vais vous le rappeler le plus brièvement possible.

C'est vers l'année 878, sous Hildebrand, qu'il faut placer la destruction par les Normands de la première église due, selon toute probabilité, à saint Latuin. Cette destruction ne dut pas être totale car on fut tout un grand siècle sans y toucher. Les temps, il est vrai, n'étaient guère favorables à des travaux de ce genre : le successeur d'Hildebrand, Adelin, venait d'être emmené captif en Angleterre et lorsqu'il revint, longtemps après, il trouva son diocèse en si grande agitation encore qu'il ne put y passer que les toutes dernières années de sa vie. Il mourut vers 920 et jusqu'à l'avènement d'Azon, en 986, le siège de Sées demeura, croit-on, sans titulaire, le catalogue des évêques ne mentionnant, entre ces deux dates, aucun prélat. C'est du moins l'opinion la plus générale, car deux textes, d'une incontestable authenticité, nous laissent indécis sur ce point. Guillaume de Jumièges, en effet, nous rapporte (1) qu'Azon cons-

(1) « Religiosus Azo, vetulus præsul ejusdem Urbis (de Sées) muros

truisit (c'est son expression propre) à Sées une église dédiée à saint Gervais, ce qui nous porterait à croire qu'il n'eut pas de prédécesseurs immédiats dont le premier soin eût été d'entreprendre une œuvre semblable de réédification, si besoin était. Mais, d'autre part, la Gallia Christiana, qui ne semble pas interpréter l'ancien chroniqueur normand, nous affirme (1) d'une façon précise que ce même Azon se contenta de restaurer la cathédrale détruite par les Normands. Dès lors, la vacance ne paraîtrait pas aussi possible puisque l'église de Sées, encore debout malgré de forts endommagements eût pu servir à des cérémonies épiscopales ou autres.

C'est peut-être jouer sur les mots et discuter sans grand intérêt historique et sans témoignages suffisants ; ce qui est certain, c'est que dans les environs de l'année 986 fut entreprise une reconstruction ou restauration à l'aide de matériaux fournis par les murs de la ville mis à bas. Ainsi fut élevée la basilique de Reims sous Louis le Débonnaire, par l'architecte Rumuald. Ne déplorons pas trop ces mutilations qui ont contribué à de telles œuvres, en pensant à la destruction actuelle de nos vieux monuments, pour donner le passage à une voie nouvelle ou l'emplacement à une maison de rapport, sous prétexte d'assainissement ou de progrès, mesures que nous qualifions justement d'actes de vandalisme : si les vandales ont existé de tous temps, ils savaient parfois jadis réparer dignement leurs fautes !

Ce ne fut pas cependant un grand bonheur pour Sées d'être privée de ces murailles, car un demi-siècle plus tard, elle subissait un siège terrible et son église succombait de nouveau, cette fois totalement. Est-il besoin de vous rappeler cet épisode dramatique autant que singulier, revenu si souvent sous la plume des chroniqueurs et des historiens ? En 1047 ou 1048, le territoire sagien est envahi par les frères Sorenges et une troupe d'aventuriers qui pillent, volent et massacrent sans pitié : ils

destruxerat et ex lapidibus dejecti muri ecclesiam sancto Gervasio martyri construxerat ubi sedes episcopalis longo post tempore fuerat ». Hist. Normannorum, lib. vii, cap. 13.

(1) « Azo, qui et Axio, et Atso in catalogo Vaticano, Victorino et Gemeticensi duplex, quorum alter post Saxobodum, at in Colbertino sive Thuano unicus, cathedralem basilicam forte a Normannis destructam restauravit circa annum 986 » xi, col. 679.

pénètrent dans la ville, repoussent les habitants, occupent les maisons, parviennent à la cathédrale, bloquée alors par des constructions de toutes sortes, et s'y établissent, « faisant, dit Guillaume de Jumièges (1), d'une maison de prière une caverne de voleurs et une écurie pour leurs montures ». L'évêque Yves, de cette maison de Bellème si redoutée et si bienfaisante à la fois, était absent ; de la cour du duc de Normandie, il arrive et « sans retarder, écrit Dom Carrouget (2), avance pour secourir ses enfants ; un pasteur mercenaire eût laissé le coup faire à la discrétion des brebis, mais ce bon gardien des ouailles de Jésus-Christ, hâte le pas pour exposer sa vie, » il sollicite en passant le concours d'Hugues de Grandmesnil, restaurateur de l'abbaye de Saint-Evrout et « le Mars des armées de son temps » puis, donne l'assaut à son église. « Ce premier effort, continue dom Carrouget, qui fait un tableau saisissant et peu connu de cette lutte, ce premier effort estonne ces brigands sans leur nuire, car ces hommes perdus craignent le supplice et se défendent de toute leur force. Ce bon prélat, impatient de veoir tant de dommages que recevoit la noblesse qui l'assistoit, commande qu'on enfume ces renards, cachés dans leurs trous ; on mit aussytost le feu à des maisonnettes voisines de la tour, et un vent se levant souffle avec tant d'impétuosité que les flammes et les charbons volent sur l'église et le petit feu devient un grand ébrasement. Les assiégés, se voyant pressés des ardeurs de cette incendie, prennent résolution de sauver leur vie par un généreux désespoir et, par un dernier effort, ils sortent de furie et, passant à travers les troupes de l'évêque, ils eschappent du danger et se sauvent des flammes. » (3)

C'en était fait de la cathédrale d'Azon ! L'année suivante, à la suite de la dédicace de l'église de Reims, le pape Léon IX tenait en cette ville un concile et adressait publiquement à Yves de Bellème ces reproches fameux que Guillaume de Jumièges nous a conservés : « Qu'as-tu fait, perfide ? Par quelle loi dois-tu être condamné, toi qui as osé brûler ta mère ? » L'apostrophe était dure et imméritée, mais le Saint-Père ignorait les circonstances

(1) *Hist. Norm.* lib. vii, cap. 13, p. 273.

(2) *Hist. de la noble et royalle abbaye de saint Martin de Sais.* ms. de la bibl. de M. de la Sicotière.

(3) *Hist. Norm.* lib. vii, cap. 15.

atténuantes. La pénitence du moins fut juste : l'évêque était condamné à rebâtir son église. C'était, certes, bien dans ses intentions ; dès l'année même de l'incendie, il avait essayé de réparer le désastre et purifié par une nouvelle consécration les murs consolidés. Il avait compté sans les ravages profonds du feu : les fondations étaient calcinées et ce qui restait encore debout s'écroula. Dès lors, il lui fallut penser à recueillir les ressources suffisantes à une réédification complète. Les temps, cette fois, étaient propices ; la terreur de l'an mil était passée, au découragement, à l'anxiété succédaient la confiance, la foi en l'avenir, et les témoignages de reconnaissance envers Dieu se multipliaient de toutes parts. Yves, cependant voulait faire grand et les offrandes, si généreuses qu'elles pussent être autour de lui, ne suffisaient pas à sa légitime ambition. Grand seigneur en même temps que prélat éminent, il tenait à effacer dignement la pénible impression du terrible assaut subi. Vous savez comme il parcourut l'Europe jusqu'à Constantinople, « levant, dit la chronique, beaucoup d'argent chez ses riches parents et amis », recevant de l'empereur une précieuse parcelle de la vraie croix, et comment, à son retour, en 1093, il entreprit la construction d'une église aux plans si vastes qu'il fallut plus de quarante années pour l'achever, sans interrompre les travaux, et que la dédicace n'en put avoir lieu qu'en 1126.

Passons rapidement, si vous le voulez bien, sur les événements de cette époque puisqu'il ne reste plus trace aujourd'hui de ces magnificences et qu'il nous faut encore traverser des jours d'épreuves avant de saluer l'aurore d'une vie nouvelle pour cette cathédrale si frappée.

Ici, point de documents, mais des faits historiques qui laissent supposer des désastres. En 1113, sous Philippe I^{er}, le territoire sagien est désolé par la guerre (1) ; en 1135, une expédition est organisée par Henri I^{er}, dans le pays de Sées, qui dura trois mois (2) ; en 1136, une autre expédition des habitants de Laigle

(1) « Tunc in sagiensi territorio nimia turbatio facta est » (Orderic Vital IV, liv XI, 179).

(2) « Rex autem, ab initio Augusti usque ad festivitatem omnium sanctorum, sagiensem pagum perlustravit et Alencionem et Almaniscas aliaque Talavacii castella sibi mancipavit, » (id. V. XIII, 47.)

est dirigée contre la ville (1) ; vers 1137, Robert de Bellême, surnommé Poard (2), « ce mutin, dit dom Carrouget, qui avait le courage toujours enflé et l'esprit haultain, plein de rage et de fureur, met tout le pays à feu et à sang. La ville de Sais est empourprée de celui de ses habitans que cet ennemi mit à mort, toute cette ville fumoit, embrasée des torches de cette furie » (3) ; en 1151, c'est Louis VII qui met le siège devant Sées et la livre aux flammes (4) ; enfin en 1174, le roi d'Angleterre, Henri II, venait l'attaquer, cette fois en vain (5).

Ainsi, les alertes étaient continuelles, les attaques violentes, répétées, les esprits toujours en éveil, les édifices sans cesse menacés. Il n'en fallait pas tant, vous en conviendrez, pour anéantir une cathédrale et pour décourager ses protecteurs. Elle dut donc périr encore une fois en ces années de pillage et de destruction et elle dut se relever doucement comme ces convalescents qui sortent d'une longue et grave épreuve et qui redoutent à chaque pas une rechute fatale.

Le temps était passé d'ailleurs de ces élans de générosité, de ces concours puissants que le zèle de l'évêque Yves avait suscités ; les luttes incessantes avaient ruiné le pays, anéanti les courages, épuisé les efforts pécuniaires. Il ne suffit plus d'un siècle pour opérer le relèvement : commencés à l'extrême fin du XII^e siècle, ainsi que nous le devons supposer puisque l'histoire est muette sur ce point, les travaux se poursuivirent lentement, selon les moyens et prudemment, suivant les circonstances, si bien que le début du XIV^e siècle en vit à peine l'achèvement. La marche était plus sûre ainsi, mais le défaut de ressources fit que l'on visa à l'économie. Sans se donner la peine de faire

(1) « Aquilenses vero spoliis Uticensium divites et turgidi facti sunt, sed non in longum exultaverunt. Nam, eodem mense (mal) super Sagium et Guaceium irruerunt et contra Rogerium de Zoeneio soepius certaverunt » (id. V. XIII. 625).

(2) Fils naturel, croit-on, de Robert Talvas. (*Mém. hist. sur Alençon* par Odolant Desnos. I. 284-285).

(3) Hist. de la noble et royale abb. de saint Martin de Sais. ms, f. 114.

(4) « Unde rex Ludovicus iratus et Robertus frater ejus, congregato exercitu, venerunt usque Sagium, civitatem Guillelmi Talevalli, et eam combusserunt. (*Ex Roberti abbatis de monte appendice ad Sigebertum*. Historiens de la France XIII- p. 292.

(5) *Ex Radulfo de diceto imaginibus historiarum*. Historiens de la France . XIII, p. 194.

disparaître les anciennes fondations, rongées cependant par les flammes, dont nous retrouvions même en ce siècle-ci des traces évidentes, on leur fit supporter bravement les nouveaux murs et c'est miracle que nous les trouvions encore aujourd'hui debout. En revanche, on la fit belle, élégante, sur un plan harmonieux et bien proportionné, dans le style qui naissait et qui convenait si bien à une résurrection. Malheureusement encore, en voulant lui donner la délicatesse et la grâce, on lui donna la légèreté et tant de légèreté qu'il fallut pour la soutenir lui prêter de solides appuis, lourdes et massives constructions que nous déplorons, mais dont il ne restera plus que le souvenir lorsque la restauration actuelle si bien menée pourra s'achever aussi heureusement.

A ces vices d'exécution l'invasion anglaise vint ajouter ses violences et ses assauts. Sées retomba dans des craintes presque quotidiennes et pour la troisième fois l'incendie s'alluma sur la cathédrale ; ce fut en 1336 ; les charpentes et couvertures furent dévorées et Charles II, comte d'Alençon, aida l'évêque, par ses libéralités à réparer ces dommages. Peut-être cet événement a-t-il été confondu par Maurey d'Orville avec un autre du même genre que signale un mandement de Charles V, de 1375. Il y est dit, en effet, qu'« un feu d'aventure y sailli et vola environ xv jours avant Pasques derrenièrement passé » et que « la dicte église qui estoit couverte de plon... fort ardi tellement que en icelle église n'est demouré que les deux clochiers de pierre, les voustes et la maçonnerie (1) ». C'était là sans doute le fait d'une imprudence. Mais en 1353 ou 1356, les Anglais avaient pillé et ravagé Sées si bien que Charles V dans son mandement de 1375 lui avait fait don, pour un an, de deux deniers. Les fonds, en effet, étaient bien bas : sous Pierre de Beaulblé, en 1405, le revenu ne s'élevait qu'à 11 livres, 3 sols, 9 deniers tournois et il fallait avec cela réparer toujours. En avait-on seulement le loisir ? Les ennemis revierment à la charge sans relâche : un jour les gens de Charles VII entrent « cautuleusement à Sées, les habitants les accueillent, les reçoivent, les aident dans « l'emparement de l'église et de la forteresse » et soutiennent

(1) Documents inédits. Mandements de Charles V, publ. par L. Delisle, 1874. n° 1126.

avec eux un siège contre les Anglais. Puis, ceux-ci pénètrent à leur tour dans la place, les Français sont chassés, aussitôt un revirement s'opère et les Sagiens prêtent serment au roi d'Angleterre. L'année même de l'avènement de Jean de Pérouse, en 1450, la cathédrale est mise au pillage : c'était le dernier effort d'une longue et terrible lutte. Sées pouvait enfin reprendre haleine et espérer, sous l'étendard de Jeanne d'Arc en des jours meilleurs.

Le diocèse avait alors en la personne de Jean de Pérouse un prélat actif, zélé entreprenant qui consacra les courtes années de son épiscopat au rétablissement de la confrérie des SS. Gervais et Protais tombée en oubli depuis Yves de Bellême, dont les deniers furent affectés à la grande œuvre de restauration. A cet effet fut publié le mandement du 18 septembre 1452 qui constitue l'un des plus précieux documents que nous ayons de cette période, car il constate les derniers ravages. « La cathédrale, dit-il, fut ruinée dans différents endroits de ses bâtimens et édifices, surtout dans les voûtes qui sont sur le chœur, dans un bout du croisillon et dans le gros clocher... de façon que les ouvriers n'ont osé placer et suspendre dans le dit clocher une des cloches nouvellement fondue... assurant les dits ouvriers que le clocher avec le portail qu'on regarde avec raison comme un des plus beaux et des plus magnifiques du royaume se fendra et se séparerait depuis le haut jusqu'en bas ».

Je n'insisterai pas sur le rôle de la confrérie en cette circonstance ni sur son organisation fort ingénieuse qui permettait aux plus petites bourses de donner leur obole pour l'œuvre commune, l'*essai historique*, publié il y a une vingtaine d'années, l'a trop bien fait connaître pour qu'il soit nécessaire de vous en parler plus longuement. Qu'il nous suffise de reconnaître que son rétablissement fut une pensée des plus louables et l'un des moyens les plus propres à la conservation de l'église de Sées ; aussi le pape Sixte IV l'approuvait-il en 1475.

Mais, remontons un instant à l'époque de l'occupation anglaise pour signaler une découverte précieuse de ces derniers temps faite par M. Robert Triger aux Archives Nationales, qui prouve qu'au plus fort de la tourmente les Sagiens songeaient toujours à leur cathédrale. Dans un compte des revenus du duc de Bedford, régent du royaume, notre zélé confrère a trouvé la mention de

plusieurs sauf-conduits délivrés en 1433 et 1434, par les capitaines anglais, à un nommé Jean Audis « maître des œuvres de l'église de Sées ». Cette rencontre si fortuite d'un nom qui nous était tout à fait inconnu, est d'un heureux présage pour l'avenir et nous fait espérer mieux encore. L'histoire ne se fait pas en un jour ; c'est une mystérieuse qui ne livre ses secrets qu'à ceux qui savent les lui demander et les surprendre à propos.

En 1519, les ressources de la confrérie se montaient à 470 livres. Jacques de Silly crut le moment favorable pour entreprendre une restauration sérieuse, qui du reste s'imposait. Pourquoi faut-il qu'il ait été si mal conseillé ? Il fallait soutenir à tout prix la façade menacée et l'architecte ne trouva rien de mieux que de remplir les parties vides par des murs de soutènement ; les deux tours étaient séparées intérieurement par une sorte de grande travée ou vestibule ouvert, tenant toute la largeur de la nef, on ferma ce vestibule et on le sépara de la nef par un mur énorme percé d'arcades, divisé en deux étages à la hauteur du triforium ; le pied des tours était occupé par une travée en prolongement de celles des bas-côtés et décorée de même, l'évêque les fit également fermer de toutes parts ; les trois grands porches extérieurs communiquaient entre eux par de hautes baies, on les boucha ; enfin, en avant, un contrefort monumental partant des premières marches du porche central, s'éleva d'étage en étage pour venir s'appuyer à l'un des angles de la tour du nord ; tout cela subsiste encore. Les réparations continuèrent ainsi sous Nicolas Danger, les plus urgentes cependant ne se faisaient pas. La voûte du chœur depuis longtemps menaçait ruine : elle s'écroula. Pierre Duval, effrayé sans doute par les frais énormes qu'entraînait cette chute se contenta de couvrir le sanctuaire d'un plafond en bois ; c'est à lui aussi que l'on doit ce contrefort de style renaissance qui sert d'appui à la tour du midi et fait pendant à celui de Jacques de Silly.

Il était grand temps d'agir, car en 1563 les calvinistes pénétrèrent à Sées et allument un bûcher dans la cathédrale même. D'importantes dégradations sont commises, les couvertures sont détruites, puis des procès sans fin retardent les travaux ; c'est l'époque de Claude de Morenne et de Jean Bertaut. Ce dernier fait revivre la confrérie bien négligée et se contente de réparer les vitres que la foudre et la grêle étaient venues briser le

4 juillet 1611. Sous Monseigneur Camus de Pont-Carré, le grand clocher put être repris et la voûte de la chapelle de la Vierge consolidée. A sa mort, une somme de 20,000 livres ayant été payée par ses héritiers à son successeur, Mgr de Médavid eut l'idée d'élever à la croisée du transept une tour carrée surmontée d'un toit en forme de dôme et terminée par deux pavillons superposés et polygonaux pour remplacer une flèche pyramidale qui, paraît-il, pesait trop sur les murs ; puis comme ceux-ci menaçaient de crouler, on relia les voûtes par cinq chaînes de fer.

C'est ici qu'il faut placer la curieuse requête d'un théologal de Sées, Jean Le Noir, adressée à l'archevêque de Rouen contre Monseigneur l'évêque de Sées et que je vous demande la permission de vous analyser, car elle est inédite. Le Noir avait été nommé théologal par Monseigneur de Médavid et chargé d'enseigner dans l'église cathédrale, bien que sa doctrine eût été déjà fort suspectée ; ardent janséniste, il causait à chacun de ses sermons de grands scandales et il alla jusqu'à attaquer en chaire un mandement épiscopal en dénonçant l'évêque comme hérétique au métropolitain. Sa requête naturellement n'eut pas le succès qu'il en attendait et le théologal fut enfermé. Du fond de sa prison il lance alors une série de nouvelles requêtes extrêmement violentes contre son évêque et l'une d'elles est à citer dans l'histoire de l'église de Sées car elle a trait à notre cathédrale. Datée du 22 février 1670 elle est contenue dans un paragraphe portant ce titre inouï. « Que c'est une chose ordinaire de voir dans l'église des évêques accuser de leurs inférieurs et punis. Exemple de 22 évêques accusés desquels il y a deux évêques de Sées (1) ». Il paraît que Monseigneur de Médavid avait remplacé le plomb qui recouvrait la cathédrale par de l'ardoise et, prenant ce prétexte d'accusation, le fougueux Le Noir interpelle le prélat dans les mêmes termes que le pape à l'égard d'Yves de Bellême : « Qu'as-tu fait perfide ? Quelle punition ne mérites-tu pas ? Tu n'as pas, il est vrai, brûlé ton église, mais tu lui as enlevé son plomb. Qu'as-tu fait de ce plomb ? Pourquoi ne le voyons-nous plus ? Et pourquoi ne nous voit-on plus nous-mêmes ? Pourquoi sommes-nous en prison ? » Et ce langage

(1) Archives Nationales. L. 744.

véhément se poursuit ainsi longtemps. Monseigneur de Médaviid fort prudemment, avait su se mettre hors des atteintes de ce fanatique et il avait fait œuvre pratique en remplaçant par de l'ardoise le plomb de la couverture qui pesait beaucoup trop sur les murs.

Les réparations continuèrent toujours. Le 25 octobre 1700 un long procès-verbal, ne comprenant pas moins de 170 articles, était dressé sous Monseigneur d'Aquin : 110 furent jugés nécessaires, 60 inutiles, 17,688 livres 15 sols étaient allouées. De nouveaux procès ajournèrent l'exécution si bien que Monseigneur Lallemant se voyait obligé d'interdire la cathédrale par ordonnance du 11 février 1740. Sur ces entrefaites, il mourut et les sieurs de la Prise et Moissard durent fournir un procès-verbal le 9 août 1741 : « Tous les ornements en pierre, éclatés ou mutilés par vétusté » furent déclarés « inutiles à la solidité de l'église, pour la plupart ridicules » et dès lors ne méritaient aucune restauration ; l'état des piliers, qui fléchissaient, fut jugé satisfaisant et on en conclut « que l'église durerait encore plusieurs siècles ». En cela on avait un peu raison ! A la suite de cette lamentable consultation, les travaux reprirent suivant le goût du jour ; l'intérieur maintenant allait subir la même transformation que l'extérieur et s'alourdir avec les plaquages massifs du XVIII^e siècle. Un plan de 1758, dressé par François Larchet, heureusement conservé (1), le plus ancien que nous ayons de la cathédrale nous fait voir toutes ces modifications. Monseigneur Néel de Cristot, afin de subvenir à cet entretien coûteux, abandonna 262 arpens de bois qu'il fit vendre et qui produisit une rente de 3,062 livres ; un receveur fut nommé, Georges Marie, qui fut chargé de pourvoir aux dépenses nécessaires ; la confrérie fut confirmée et cette fois encore les ressources se trouvèrent assurées. Monseigneur d'Argentré, qui fit tant pour sa ville épiscopale, s'intéressa dès son avènement à sa cathédrale en faisant établir un devis sérieux par l'architecte Brousseau. Ce devis qui n'a pas, que je sache, encore été signalé, est conservé aux archives nationales. Il est du 25 août 1780 et intitulé : « Plans, état et devis de la dépense à faire

(1) Ce plan fort curieux qui ne nous donne malheureusement que la configuration intérieure, appartenait à M. Ruprich-Robert et doit être encore en la possession de son fils. J'en ai conservé une copie.

pour les réparations, changement et constructions qu'il convient de faire à l'église cathédrale de Sées pour en prévenir la ruine ». Deux plans et une coupe y sont joints, d'un intérêt tout particulier, puisqu'ils nous donnent l'aspect de la cathédrale avant et après les travaux et une supplique adressée au Directeur des Finances l'accompagne. Il est divisé en 12 articles portant sur les chapelles, les contreforts, la tour du nord, les deux grandes roses du transept, la voûte et les vitraux et l'architecte conclut en disant que « ce plan exécuté donnera à cette église toute l'aisance et toute la beauté dont elle est susceptible », Les dépenses devaient s'élever au respectable chiffre de 227.707 livres 12 sols. Le devis fut approuvé et le plan suivi.

La révolution arrivait à grands pas, comme autrefois ce mutin de Robert de Bellême, mettant tout à feu et à sang. Si, plus heureux que jadis la cathédrale de Sées ne faiblit pas et resta debout, elle eut du moins à souffrir de terribles mutilations et de durs outrages. Le pénible souvenir en est resté sur ce porche odieusement profané, qui devait être si beau à en juger par les débris d'ornementations qui nous restent, l'un des plus merveilleux de France, comme on l'a dit, et l'expression harmonieuse entre toutes du génie sculptural à la fin du ^{xiii}^e siècle.

Quand le calme revint, on voulut reprendre l'œuvre interrompue, Monseigneur de Boiscollet obtint en 1803 un secours du Conseil général de l'Orne et du ministère de l'Intérieur; l'architecte Boitard dressa un devis nouveau mais sans résultat. En 1808, un autre architecte évalua les dépenses à 150,000 fr. et le ministère les approuva, cette fois le départ de l'évêque ajourna les travaux. Monseigneur Saussol put enfin agir sous l'habile direction de M. Alavoine qui refit les flèches ainsi que les deux premières travées de la nef, et consolida la tour du midi. Malheureusement il soutint les collatéraux à l'aide de lourdes constructions, et fit un usage fort regrettable de la fonte en certaines parties. Monsieur Alavoine avait donné sa démission en 1827 et avait été remplacé par M. Delarue fils qui ne resta que trois ans chargé de l'œuvre. M. Dedaux, en 1832, la continua. Ces longues restaurations dénotent, pour la plupart, bien peu de goût, un faible souci du beau et de pauvres connaissances archéologiques; l'excuse est dans la modicité des ressources, car nous savons ce qu'il en coûte pour faire bien, et

dans l'apparition de styles toujours nouveaux qui excluaient les précédents. Aujourd'hui, si les fonds nous manquent parfois, nous n'avons pas du moins la tentation de faire différemment que nos modèles puisqu'à défaut d'architecture propre nous copions celle de nos aïeux.

En M. Ruprich-Robert, qui prit la direction des travaux en 1849, nous trouvons un digne successeur de ces maîtres des XIII^e et XIV^e siècles, dont l'histoire ne nous a malheureusement pas conservé les noms. Respectueux et grand admirateur de leur œuvre il a eu à cœur de la faire telle qu'ils l'avaient conçue. Il mit tous ses soins à dégager toutes les parties, à leur rendre l'élégance, la légèreté primitives, n'épargnant ni peine ni travail ; il fit plus encore en donnant à l'église de Sées, qu'il considéra comme sienne, les fondements qu'elle n'avait pas, soutenant par des prodiges d'équilibre le chœur et les transepts, afin de les faire reposer sur une base solide capable cette fois de défier l'avenir.

Avant les douloureux événements de 1870, le transept sud avait pu être achevé. Interrompus pendant la guerre, les travaux furent repris après et, à l'aide d'un secours de 2.176.144 fr. voté dès le 23 avril 1869 par le corps législatif, à partager entre la cathédrale de Sées et celle de Nevers, le transept nord put à son tour être refait ; il fut terminé en 1880.

Mais ceci est de l'histoire contemporaine et vous assistez comme moi, avec un intérêt toujours croissant, à ce relèvement qui se continue si fidèlement, suivant les traditions du passé. Deux éminents prélats, ont présidé à cette restauration définitive, l'encourageant de leur parole, de leur plume et de leurs deniers ; Monseigneur Rousselet eut la satisfaction, peu de temps avant sa mort de bénir la première pierre du chœur le 29 mars 1880 ; il était réservé à Monseigneur Trégaro après un suprême et chaleureux appel adressé à ses diocésains et si bien compris, d'entonner un Te Deum d'actions de grâces à l'ouverture du sanctuaire en 1895.

Il vous reste, Monseigneur une lourde tâche à remplir aussi, la plus belle peut-être dans l'histoire de l'église de Sées après celle de vos illustres prédécesseurs du XIII^e siècle, car, sous votre épiscopat que nous saluons avec une confiance si filiale et si légitime, les fidèles de ce diocèse pourront espérer l'achève-

ment d'une restauration qui dure depuis tant de siècles. Sous les hautes voûtes de la cathédrale de Clermont qui présente tant d'analogie avec la nôtre, qui eut comme elle ses épreuves et ses triomphes, Votre Grandeur, a dû puiser plus d'une inspiration féconde dont notre vieille cité sagienne récoltera les fruits et appréciera les bienfaits.

H. TOURNOUER

GAULTIER-GARGUILLE

TRIOLETS

*O ville de recueillement,
Où dans la prière et l'étude
Les jours s'écoulent doucement,
O ville de recueillement,
Nous nous reposons un moment
Dans tes murs pleins de quiétude,
O ville de recueillement,
Ville de prière et d'étude.*

*Chez toi, peu d'ateliers vivants,
Mais une antique cathédrale,
Des séminaires, des couvents ;
Chez toi, peu d'ateliers vivants ;
D'aimables chanoines savants
Sur le dogme et sur la morale.
Chez toi, peu d'ateliers vivants,
Mais une antique cathédrale.*

*Arts, sciences, grec et latin,
Dans tes écoles tout s'enseigne.
Pour l'esprit, l'opulent festin
Arts, sciences, grec et latin !
De lauriers, glorieux butin,
Elles festonnent leur enseigne.
Arts, sciences, grec et latin
Dans tes écoles tout s'enseigne.*

*Une lente procession
Quelquefois trouble ton silence ;
Et tu vois l'évolution
D'une lente procession.
Ville de vraie élection,
J'aime ta noble somnolence,
Et la lente procession
Qui parfois trouble ton silence.*

*C'est vraiment un docte milieu,
Fort propice au labeur austère ;
Pourtant le rire, grâce à Dieu,
(Bien que docte soit le milieu)
S'est épanoui dans ce lieu
Mieux qu'en tout autre coin de terre.
C'est vraiment un docte milieu,
Fort propice au labeur austère.*

*Le tapage n'est pas gaieté
Et le calme n'est pas tristesse ;
Ce point demeure incontesté,
Le tapage n'est pas gaieté.
Et, de tout temps, votre cité
De joyeux esprits fut l'hôtesse.
Le tapage n'est pas gaieté
Et le calme n'est pas tristesse.*

*Duval, de Morenne, Bertaut
Ont cueilli les fleurs de l'Attique
Et notre Président, bien haut,
A loué Morenne et Bertaut ;
Mais si Garguille ne les vaut,
C'est un Gaulois franc et caustique.
Duval, de Morenne, Bertaut
Ont cueilli les fleurs de l'Attique.*

*Quel désopilant compagnon
Ce bon sagien, Gaultier-Garguille !
Hugues Quéru fut son vrai nom ;
Quel désopilant compagnon !
En son genre, il eut un renom
Qui, dans votre panthéon, brille ;
Quel désopilant compagnon
Ce bon sagien Gaultier-Garguille !*

*Gaultier, Guillaume et Turlupin
Furent trois farceurs de génie.
Du gros sel, mais parfois du fin
Gaultier, Guillaume et Turlupin.
La joie étant leur gagne-pain,
Ils l'assaisonnaient d'ironie.
Gaultier, Guillaume et Turlupin
Furent trois farceurs de génie.*

*Ils mettaient tout le monde en train,
Seigneurs de cour, peuple des rues.
Louis treize, quoique chagrin,
Fut déridé par leur entrain.
Richelieu, dans plus d'un refrain,
Goûta leurs rimes incongrues ;
Ils mettaient tout le monde en train
Seigneurs de cour, peuple des rues.*

*Le Cardinal avait raison,
Car ils défrichaient pour Molière ;
Ils semaient lazzi à foison,
Le Cardinal avait raison.
Il laissait passer la saison
De la farce trop familière ;
Le Cardinal avait raison
Car ils défrichaient pour Molière.*

L'illustrissime Tabarin
Accepta Garguille pour gendre.
Il aimait les langues sans frein
L'illustrissime Tabarin.
Cet hymen demeura serein,
L'épouse étant fidèle et tendre ;
L'illustrissime Tabarin
Accepta Garguille pour gendre.

Lui, Tabarin, tabarinait
Sur ses tréteaux tabariniques,
Et, place Dauphine, il trônait ;
Lui, Tabarin, tabarinait.
Garguille, au Marais qu'il bernait,
Garguillait ses bons mots cyniques.
Lui, Tabarin, tabarinait
Sur ses tréteaux tabariniques.

Voyez le large chapeau plat
Dont Gaultier couronne sa tête.
Sa moustache en barbe de chat
Veut poignarder son chapeau plat.
Fier sous son pourpoint d'apparat,
Le masque à la main, il s'apprête.
Voyez le large chapeau plat
Dont Gaultier couronne sa tête.

Garguille, qu'allez-vous chanter ?
Est-ce « En allant voir mon amie » ?
Les rates vont se dilater,
Garguille, qu'allez-vous chanter ?
Surtout, craignez fort de heurter
Les dames et l'Académie.
Garguille, qu'allez-vous chanter ?
Est-ce « En allant voir mon amie » ?

*Oh ! le gros vilain, taisez-vous ;
Chantez plutôt « la belle hôtesse ».
Vos couplets sont grivois et fous,
Oh ! le gros vilain, taisez-vous.
Vous osez nommer devant nous
Les choses, sans délicatesse.
Oh ! le gros vilain, taisez-vous ;
Chantez plutôt « la belle hôtesse ».*

*Ou mieux, ne venez plus ici
Du fond de la tombe profonde.
Vos propos, narguant le souci,
Sont de trop haute graisse ici.
Ils ne trouveraient plus merci
Sur notre terre pudibonde.
Oh ! non, ne venez plus ici
Du fond de la tombe profonde.*

*Dans la farce et dans la chanson
Parfois passe l'aile du rêve ;
Il fut poète à sa façon
Dans la farce et dans la chanson.
Il versa, burlesque échanton,
Le rire, à pleins bords et sans trêve ;
Dans la farce et dans la chanson,
Parfois passe l'aile du rêve.*



*Le Parnasse Ornaï tout entier
Fleurit pour votre bienvenue
Prélat ! voici mieux que Gauthier :
Le Parnasse Ornaï tout entier.
Rimer est un scabreux métier,
Mais votre indulgence est connue
Le Parnasse Ornaï tout entier
Fleurit pour votre bienvenue.*

WILFRID CHALLEMEL.

A Monseigneur Jean BERTAUT,

Evêque de Séez.

*Émule de Ronsard, émule de Desportes,
Tu reposes au fond du vieux passé là-bas.
Ton cœur avait en Dieu ses racines plus fortes,
Mais tu savais aussi les doux rêves d'Hellas.*

*Parle-nous et dis-nous comment ta foi pieuse
Savait concilier tes sentiments divers ;
Comment prêtre, et poète à l'âme harmonieuse,
Tu montais à l'autel et composais des vers.*

*Montre-nous le secret de ton double génie.
Nous avons tant besoin qu'on soutienne nos cœurs !
Dans les combats livrés à la foule qui nie,
Ceux qui parlent de Dieu n'ont pas l'air de vainqueurs !*

*Nous paraissions plier sous la force du nombre ;
Les blasphèmes du jour font le soir attristant,
Et le présent est noir et l'avenir est sombre ;
Nous semblons des bannis et des vaincus. Pourtant,*

*Evêque au front nimbé par les deux auréoles,
Malgré le bruit que font le fer et la vapeur,
Nous gardons dans nos cœurs la foi des vieux symboles.
Et cela nous suffit, et nous n'avons pas peur !*

*Tant pis si quelques-uns nous prodiguent leurs blâmes !
Nous croyons que du Vrai naît la splendeur du Beau,
Et nous tenons debout sur la nuit de nos âmes
Les deux branches de feu qui font un seul flambeau !...*

*Il faut dire cela dans les jours de bataille.
Chacun doit, dans la lutte ardente et sans merci,
L'effort de tout son cœur et de toute sa taille
Aux combats entrepris sous le drapeau choisi.*

*Mais nous viendrons le soir vers les forêts prochaines
Où tu révas jadis sous les dômes épais.
Près des mêmes sentiers voici les mêmes chênes,
C'est le même silence et c'est la même paix.*

*Qu'est-ce qu'un siècle ou deux au regard des étoiles !
C'est hier, n'est-ce pas ? qu'après avoir rêvé,
Tu priais près d'ici Dieu présent sous ses voiles
Et la Vierge Marie à l'heure de l'Ave.*

*Je sais bien que, depuis, de prodige en prodige,
L'homme a fait un grand pas vers le but souhaité ;
Qu'il a mis au rebut l'essieu du vieux quadrigé,
Qui, si lent et si lourd, portait l'Humanité.*

*Je sais que, chaque jour plus sûr de son audace,
Il a multiplié l'effort initial.
Je pense, et ma pensée est au bout de l'espace...
Mais a-t-on supprimé la mort, vaincu le mal ?*

*Non. Alors ce n'est rien que tout ce que vous faites !
Plus de mort, plus de mal, et je crierai bravo !
Mais jusque-là l'orgueil qui fait tourner vos têtes
N'est qu'un peu de néant de plus pour le tombeau !*

*On nous dit, il est vrai, qu'une cité meilleure
Dans mille ou deux mille ans ignorera la mort.
Dans mille ans, c'est trop tard, si je n'ai plus qu'une heure,
Et dans cette heure-là je veux savoir mon sort.*

*Avec toi, je le sais, évêque à l'âme tendre.
Je sais qu'il faut aimer, croire, prier, souffrir.
Quatre mots, c'est assez pour qui sait les entendre.
Tout le secret est là pour vivre et pour mourir.*

J. GERMAIN-LACOUR.

Sééz, 28 octobre 1897.

L'ANGE DU BAPTÊME

SUR LES GRÈVES DE L'AFRIQUE IDOLATRE

I

*Un ange empenné d'or comme au temps byzantin,
Près de la mer, ainsi qu'au seuil d'un baptistère,
Dit, montrant au païen confus, l'azur austère
De la vasque au rebord écumeux et lointain :*

*« Ouvre tes yeux où tremble un espoir incertain,
Où l'ennui des ans lourds séjourne et s'invétère,
Vois, du large, accourir la houle salulaire,
Qui doit rendre à ton soir la paix de ton matin !*

*Vois l'immense bonté dans son image immense :
Vois l'abîme lustral où s'engloutit l'offense,
Vois l'infini des pleurs en un déluge amer !*

*Quel péché fut si grand qu'il ne sombre en ces ondes ?
Déjà le soleil penche et descend vers la mer :
Apprends de lui qu'un Dieu peut y laver des mondes !*

II .

*Et toi superbe auteur du mal originel,
Qui trembles pour ton œuvre au moment du baptême,
Qui, portant à jamais le désordre en toi-même,
Voudrais troubler les flots d'un tumulte éternel,*

*Reconnais ta sentence, Archange criminel,
Et rends à Dieu la mer, pour laver ceux qu'il aime,
La mer, qui le porta telle qu'un étain blême,
Figé, stupéfié, sous son pas solennel !*

*Place à qui sur les eaux devança la lumière !
A qui tendit sa dextre à l'apôtre saint Pierre,
Alors qu'il enfonçait pour douter de son Dieu !*

*Le pacificateur t'extermine des ondes,
Qui sur la calme grève où croît le chardon bleu,
Impose l'agonie aux lames furibondes ! »*

· III

*Il dit, puis offre au Père, au Fils, au Saint-Esprit,
L'eau qui vers eux s'élance et retombe éplorée,
Et, d'un signe de croix, sa longue main nacrée,
La consacre selon la majesté du rit !*

*Et la colombe alors qu'irise et circonscrit
L'éclat lunaire et doux d'une gloire éthérée,
Plane sur l'eau féconde, et palpite, et recrée
Le lys que l'ancestrale iniquité flétrit.*

*Cependant que, ravi du mystique prodige
De voir monter des mers et trembler sur sa tige
L'innocence fleurie en symbole si pur,*

*L'ange oublie, et qu'au vent se révolse son aile,
Et que l'adieu des flots frangés d'une dentelle
Caresse en expirant sa robe aux plis d'azur.*

AHASVERUS

I

*Le fuyard éternel qu'expatria son crime,
Le juif errant, poudreux des siècles traversés,
Rêvant la sieste douce à ses genoux lassés,
Aperçut le calvaire, inévitable cime :*

Deicide, il jeta ce cri vers sa victime :
« O Jésus ! j'ai marché deux mille ans, c'est assez !
« Grâce par tes pieds purs que mes clous ont percés !
« Par tes pieds voyageurs du Ciel et de l'Abîme ! »

*Et Dieu dit : « Sieds-toi donc, je n'y contredis pas ! »
Alors du haut d'un trône, opposant de vains bras
Au passage orageux des richesses fluides,*

*Le juif était assis, et l'instable trésor
Tentait, trompait ses pieds impatients, et l'or
Echappait comme un leurre à ses mains toujours vides.*

II

*Juif errant, juif au sol rivé, cœur soucieux
De poursuivre ou d'attendre en vain le bien qui passe,
Combien de milliers d'ans, par quel immense espace
Iras-tu chercher l'or de la terre et des cieux ?*

*Assis combien de jours lents et fastidieux
Verras-tu l'univers passer devant ta face ?
Ton âme aux longs désirs sera-t-elle moins lasse
Quand tous les biens mourants seront morts sous tes yeux ?*

*Ni la satiété des stages sédentaires,
Ni les vastes soucis promenés par les terres,
Ne t'ont donc pas donné le goût de l'éternel !*

*Il te faudra pourtant, lassé du transitoire,
Tomber aux bras ouverts de ce Dieu fraternel
Qui saigne de t'attendre au terme de l'histoire.*

A LA STATUE
DE LÉON V DE LUSIGNAN ⁽¹⁾

I

*Sur les tombes des rois qu'avec égalité
L'impalpable a couverts comme une mante grise,
De siècle en siècle, l'air, sans mouvement, tamise
La lente alluvion de la ténuité....*

*Leur long rêve est de gloire, et la postérité
Leur garde le respect d'une âme encor soumise :
Pacifiques heureux, qui dorment dans l'Eglise
Les sommeils précurseurs de leur éternité !*

*Et saint Denis du haut des verrières sereines,
Verse indifféremment sur ces rois, sur ces reines,
La tranquille couleur dans la tranquille paix !*

*Mais toi seul ô Léon, dernier roi d'Arménie,
Tu ne dors pas comme eux apaisé pour jamais,
Tu portes sur tes traits la tristesse infinie !*

(1) Admis parmi les rois de France, dans la basilique de Saint-Denis.

II

*Te souvient-il de Sis encorbellant sa tour
Au Taurus escarpé que le temps désagrège,
Où planent les bras lents des cèdres lourds de neige,
Et d'où le mécréant monte avec le vautour ?*

*Des nuits où Mélusine errait pleurante autour
Des murs, quand tu veillais dans les lenteurs d'un siège ?
De l'Emir qui te prit, mais seulement au piège ?
Des douze ans d'un exil fatal à ton amour ?*

*Du Caire où tu languis en regardant la France ?
Du bon roi Castillan payant ta délivrance
Avec sa coupe d'or offerte à ton bourreau ?*

*Du pape dégainant ta force sur la terre,
Comme un glaive brandi contre le cimetière,
Et que Dieu négligé remet dans le fourreau ?*

III

*Ne nous diras-tu pas le secret de tes peines ?
Morose Lusignan dans le marbre endormi !
Est-ce d'avoir perdu dans les prisons lointaines
Ton épouse ou tes fils, ta mère ou ton ami ?*

*T'a statue est en deuil, est-ce d'avoir gémi
Sur les rois batailleurs attardés à des haines,
Cependant que toi-même écoutais dans les chaînes
Les pas envahisseurs de l'Islam ennemi ?*

*Est-ce, ô roi couronné du bandeau des victimes !
D'avoir à des chrétiens en vain montré deux crimes :
Leurs mutuels combats, l'oubli de tes malheurs ?*

*Pour que les nations devinssent fi aternelles
D'avoir ouvert en croix tes maigres bras entre elles
Et pleuré sans pouvoir les toucher par tes pleurs ?*

IV

*Encore que ta fin fut le départ d'un sage,
Ton visage était triste à l'heure où tu partis,
Triste des maux soufferts et des maux pressentis,
Et ton marbre est resté comme était ton visage. ...*

*Entends-tu Trébizonde ululer sur sa plage?
Est-ce aux morts d'Erzeroum, roi ! que tu compatis ?
Serait-ce à la sanglante Edesse ? aux engloutis,
Qui dans l'Euphrate ont fui le massacre ou l'outrage ?*

*Console-toi pourtant, roi sans royaume ! Vois
Des fleuves et des monts, des cités et des bois
Du fond des puits de morts comblés, du sein des flammes,*

*Sortir, céleste chœur, et dans l'ombre montant,
Des constellations d'Arméniens chantant :*
« Toi qui n'as pas régné, règne enfin sur nos âmes. »

, FLORENTIN-LORiot

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME

1^{er} Bulletin

	PAGES
Bureau et Commission de publication. — Liste des Membres de la Société.....	I
Procès-Verbaux des Séances de la Société.	1
Un Surintendant des Finances au xvii ^e siècle. — Claude de Bullion, par M. le Marquis DE LA JONQUIÈRE.	5
La Grèce et les Jeux Olympiques, Esquisses et Souvenirs d'un Alençonnais, par M. N. DE NEUFVILLE.	33
Avernes-sous-Exmes, par M. A. CHOLLET.	65
Bibliographie, par M. Louis DUVAL.	96

2^e Bulletin

Procès-Verbaux des Séances de la Société.....	101
Gustave Le Vavas seur, par M. le Vicomte DU MOTÉY.	105
Contrat de Mariage entre Charles I ^{er} de Valois, comte d'Alençon, frère de Philippe-le-Bel et Marguerite de Sicile, fille de Charles II, roi de Naples et de Sicile.	135
La Cure de Gâprée, par M. Charles VÉREL.	142
Bœrsnier (Jean-Baptiste), ingénieur en chef des Ponts et Chaussées à Alençon.	153
La Chapelle et le Pèlerinage de Notre-Dame de l'itié à Longny, par M. l'abbé A.-P. GAULIER.	162
Le Jour des Rois au Pays d'Auge (Anciennes coutumes normandes), par M. PERROTTE.	198
Nouvelle série d'Objets préhistoriques du Cambodge envoyés par M. A. Leclère, résident de France à Kratié, par M. LETELLIER.	200

Bibliographie : 1° Saint-Martin de Laigle. — L'Église. — La Paroisse. — Les Événements de la Paroisse (M. l'abbé Gontier, curé de Saint-Martin et doyen de Laigle), par M. H. BEAUDOUIN..	206
2° Nouvelles observations sur la Faune des Vertébrés du département de l'Orne (M. l'abbé Letacq, aumônier des Petites-Sœurs des Pauvres d'Alençon), par M. H. BEAUDOUIN.....	209
3° Inventaire historique des Actes transcrits aux Insinuations ecclésiastiques de l'ancien diocèse de Lisieux (M. l'abbé Piel, curé de Mesnil-Mauger), par M. A.-L. LETACQ....	210
4° Vie populaire illustrée de Saint-Évroult (M. l'abbé H.-G. Chenu, curé de Saint-Évroult-Notre-Dame), par M. A.-L. LETACQ	216
5° Essai historique sur le Cidre et le Poiré (M. Louis Duval, archiviste du département de l'Orne), par M. A.-L. LETACQ....	220
6° Les Châteaux de Chauvigny et de Lisle (M. E. Lecointre), par M. N. DE NEUFVILLE.	223
7° Deux Discours (M. Dumaine, archiprêtre de la Cathédrale de Séez), par M. l'abbé BARRET.....	225
Bibliographie italienne, par M. A.-L. LETACQ.	228
Poésie (Traduction en vers du psaume <i>Miserere</i>), par M. le Comte DE CHARENCEY... ..	231

3^e Bulletin

Procès-Verbal de la Séance du 22 juillet 1897....	233
Une Famille d'Argentan. — Correspondance d'un Subdélégué, par M. Urbain DE FRANCE DE TERSANT.....	237
Les Capucins d'Alençon, par le R. P. ÉDOUARD d'Alençon . . .	280
Bibliographie du département de l'Orne pendant l'année 1896, par MM. H. BEAUDOUIN, A. RICHER, L. DUVAL, A.-L. LETACQ..	307
Champobert, par M. A. CHOLLET.	336
Une ancienne Paroisse de l'Élection de Bernay. — Réville, par M. A. DALLET.	356
Ancienne Confrérie de Saint-Michel, à Vimoutiers, par M. l'abbé BISSON.	368

